MÊME LIBRAIRIE

La méthode d'influence de saint François de Sales. Son apologétique conquérante. par Edouard Thamiry, Doyen de la Faculté de théologie de Lille. 1 vol. in-8 (150 pp.), **6** fr., *franco*..... **6 fr. 60**

Voici l'heure des âmes, par Henry Bordeaux, de l'*Académie Française*.

Table. — *Avant la guerre* : Le Vatican illuminé. — Le miracle des mains qui parlent. — Une chapelle sur les tombes. — Dans la peste de Mandchourie (janvier 1911) : I. L'avant-garde française ; II. Le journal d'un missionnaire. — Mgr Jalabert, évêque de Dakar ; La future cathédrale de Dakar ; II. Parmi les victimes de l'*Afrique*. — Une âme d'élite. — Adèle Kamm. — Mme Pasteur. — Le chanoine Costa de Beauregard. — Une crise d'âme ; Maurice Faucon. — *Dans la guerre* : La chronique d'un régiment : I. Mes diplômes ; II. Le chroniqueur ; III. Dans la fournaise de Verdun ; IV. Le 8e régiment sur la Somme ; V. La mort du sous-lieutenant Dubrulle. — Les Zouaves à la Malmaison : I. Le Fort de la Malmaison ; II. Le 4e régiment de zouaves ; III. La tradition vivante ; IV. Le départ ; V. L'arrivée ; VI. Silhouettes de héros. — Le commandant de Clermont-Tonnerre. — Le commandant de Surian. — Les mauvais bergers (Noël 1915) — Les douleurs triomphantes : I. L'inutile ; II. Blessés. — Les petits rapatriés : I. Le retour des innocents ; II. Le miracle de saint Nicolas. — Le puits de Jacob.

1 vol. in-8 couronne (VIII-320 pp.), **7** fr. *franco*..... **7 fr. 70**

Une Doctrine de vie. *Extraits de l'œuvre de Henry Bordeaux*, de l'*Académie Française*, recueillis et groupés par le Dr Henry Carrière.

Table. — I. *L'Art de la Vie*. — L'Art et ses manifestations diverses. — Le théâtre. — Les livres. — Le roman. — Art classique, art romantique et dilettantisme. — La beauté. — La poésie. — II. *La Vie de l'Homme. La santé intellectuelle et morale*. — L'homme. — Les grands hommes. — Les caractères. — La pensée. — L'autorité. — L'ordre. — La volonté. — III. *La Vie de l'Ame et du Cœur*. — L'âme. — Le cœur. — Les passions. — L'amour. — La haine. — L'amitié. — L'argent et le plaisir. — Le bonheur. — La douleur. — IV. *La Nature et la Vie*. — La nature. — La campagne — La terre. — Le pays natal. — Les arbres. — L'automne. — La montagne. — V. *La Vie nationale*. — La patrie. — La France. — La guerre. — La race. — VI. *La vie au Foyer*. — Le foyer. — La maison. — La jeune fille. — Le mariage. — Le divorce. — La famille. — La femme. — Les parents. — L'éducation. — L'enfance. — La jeunesse. — Vie héroïque de Guynemer. — VII. *La Vie et la Mort*. — La vie. — La peur de vivre. — La mort. — La solitude. — Le monde. — VIII. *La Vie intérieure*. — L'acceptation. — La religion. — Dieu. — IX. *Pensées diverses*.

1 vol. in-8 couronne (406 p.), **7** fr. : *franco*..... **7 fr. 70**

Revue apologétique, *Doctrine et faits religieux*. Sous la direction de S. G. Mgr Baudrillart, de l'*Académie Française*, recteur de l'Université Catholique de Paris ; de M. J. Verdier, supérieur du séminaire dt professeur de théologie morale à l'Université Catholique de Paris, de M. J.-V. Bainvel, doyen de la Faculté de théologie à l'Université Catholique de Paris.

L'abonnement est d'un an : il part des 1er octobre, 1er janvier, 1er avril, 1er juillet de chaque année. — *Prix de l'abonnement* : France, **20** francs : Union postale, **25** francs.

Francis VINCENT
Docteur ès Lettres
Professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest

Saint François de Sales
Directeur d'âmes

L'éducation de la Volonté



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
—
MCMXXIII

Saint François de Sales

Directeur d'âmes

L'Éducation de la Volonté

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Ames d'aujourd'hui. Essais sur la pensée religieuse dans la Littérature contemporaine. Paris. Beauchesne. — 2 vol. in. 8.

TOME I. — Paul ADAM, Henri LAVEDAN, Pierre LOTI, René BAZIN, Victor GIRAUD, René DOUMIC, Marcelle TINAYRE, Ferdinand BRUNETIÈRE. — Prix **12** fr.

TOME II. — Maurice BARRÈS, Alfred CAPUS, Gustave LANSON, Louis BERTRAND, Mme de NOAILLES, Charles PÉGUY, AVESNES, René BOYLESVE, Anatole FRANCE, Maurice BRILLANT, Henry BORDEAUX. — Prix **12** fr.

Augustin Thierry. — De la collection *Les Meilleures pages*, Tourcoing. Duvivier. — 1 vol. **7** fr.

Le Travail du Style chez saint François de Sales, d'après ses corrections. Étude comparative entre l'édition princeps de l'*Introduction* et l'édition de 1619. *Thèse complémentaire de doctorat ès lettres.* — Prix **5** fr.

Francis VINCENT
Docteur ès Lettres
Professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest

Saint François de Sales
Directeur d'âmes

L'éducation de la Volonté



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
117, rue de Rennes
—
MCMXXIII

1923

NIHIL OBSTAT :
H. PASQUIER, censor.
8 novembre 1922.

IMPRIMATUR :
Andegavi, die 14 novembris 1922.
† JOSEPHUS, episc. Andegavensis.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

Qu'il nous soit permis, au seuil de cet ouvrage, d'acquitter une dette de reconnaissance, en remerciant publiquement ceux qui nous ont aidé dans notre effort.

Nous ne pouvons les nommer tous ici.

Mais entre ceux qui nous ont utilement conseillé, il en est qui furent pour nous si complètement des Maîtres que nous nous devons à nous-même de leur dédier respectueusement ce livre qui, tout imparfait qu'il demeure, ne serait point sans eux ce qu'il est.

Veuillent donc en accepter l'humble dédicace :

S. G. Mgr RUMEAU, *évêque d'Angers, chancelier de l'Université catholique de l'Ouest, qui fut pour l'auteur, dès le début de son travail, le plus bienveillant et le plus éclairé des guides, et ne cessa jamais de lui accorder le secours de ses encouragements.*

Mgr PASQUIER, *recteur émérite des Facultés d'Angers, dont les anciens élèves s'honorent de rester les disciples, et qui, par une heureuse extension de son rôle, voulut bien être pour nous plus qu'un juge de la doctrine, un Aristarque attentif, et, comme jadis, un maître de langue française.*

M. Louis ARNOULD, *correspondant de l'Institut, professeur de Littérature à l'Université de Poitiers. Désigné par l'Autorité académique pour* rapporter *et* présider *nos thèses, il nous fit généreusement profiter de sa science. Maître en pédagogie, versé dans tout ce qui concerne le XVII*me *siècle, — les lecteurs d'*Ames en Prison *et de* Racan *le savent — il estima futile de censurer stérilement. Chaque lacune qu'il nous signala, il nous mit en mesure de la réparer.*

M. A. RIVAUD, *professeur de philosophie à l'Université de Poitiers. Associé à M. Arnould dans l'examen de ce travail, il porta sur chacun de ses détails un regard pénétrant. A ses remarques savantes nos devons d'avoir effacé plus d'une surcharge et introduit en maint endroit des précisions indispensables.*

F. V.

Angers, le 2 Novembre 1922.

INTRODUCTION

La curiosité du public français, depuis un demi-siècle, ne cesse de se porter vers les livres qui prétendent enseigner l'art d'éduquer la volonté et de former le caractère. M. Jules Payot, écrivant récemment sur ce thème un livre grave où ne se voit aucun souci d'agrément littéraire, obtenait pourtant un éclatant succès [1]. Rien de plus raisonnable que l'intérêt des bons esprits pour un art que les anciens appelaient avec raison l'art des arts. Tout, ici-bas, sans parler de l'au-delà, dépend de la vigueur du vouloir. A quoi servent les plus beaux dons si la volonté reste ployable à tous vents? L'esprit ne suffit à rien. Le caractère seul peut donner à la vie sa fécondité. On a donc raison d'aller à ceux qui semblent en mesure de nous initier au grand secret de vouloir.

Mais ceux-là se trompent qui pensent que les modernes seuls ont des lumières sur ce point. A les lire attentivement, on s'aperçoit vite au contraire qu'ils ne font guère que démarquer, codifier, mettre en système, des principes et des lois dont les maîtres du passé, notamment ceux du XVIe siècle, ont eu beaucoup plus que l'intuition, en ayant souvent donné, d'après leurs expériences, la formule définitive. De l'œuvre d'un saint Ignace et d'une sainte Thérèse on peut extraire une théorie complète de l'éducation de la volonté ; et plus facilement encore, de l'œuvre d'un saint François de Sales, dont la vie fut tout entière dédiée au gouvernement des âmes !

Nos modernes aussi bien ne cachent pas toujours leurs emprunts. Il leur faut bien avouer parfois que leur vraie source est là, dans saint Ignace et dans saint François de

[1] *L'éducation de la volonté*, Paris, Alcan, 1 vol. in-8°.

Sales. Or, comme le dit Pascal, les choses sont toujours meilleures en leur source. Revenons donc à ces Maîtres auprès desquels se sont instruits nos maîtres.

Revenons notamment à saint François de Sales qui fut vraiment le prince des éducateurs spirituels[1]. Sa doctrine pédagogique conçue au lendemain d'un des plus grands drames intellectuels de l'Histoire, aux premières années d'un siècle où la langue et la pensée française vont donner leurs chefs-d'œuvre, n'a presque rien perdu de sa vertu primitive. Après trois siècles passés, sa substance est intacte. A peine quelques portions accessoires, inspirées par les besoins passagers d'une époque troublée, ont-elles un peu vieilli. L'essentiel reste utilisable et mérite notre étude.

Une méthode qui a fait merveille autrefois pour former, dans des corps parfois débiles, des volontés inflexibles, devait être reconstituée. Elle devait être remise à la portée de ceux qui s'adonnent à la direction des âmes, ou qui simplement s'intéressent aux questions de psychologie religieuse. C'est ce que nous avons tenté de faire ici !

Ce livre donc, où l'on s'efforce de regrouper méthodiquement les préceptes de saint François de Sales, épars à travers vingt volumes, ce livre n'est pas un livre d'histoire. Il ne peut dispenser personne de lire une bonne biographie du saint [2]. Il suppose connus au contraire les grands événements d'une vie qui appartient à l'histoire universelle et dont un Français cultivé n'a pas le droit de se désinté-

---

[1] Car il s'agit bien ici d'une *pédagogie* dans l'ordre spirituel, l'âme étant par rapport à la perfection, quand le directeur s'en empare pour la cultiver, dans l'état où se trouve l'enfant par rapport à la science, quand il commence son instruction. Il s'agit pour le pédagogue spirituel qu'est le directeur de développer une volonté, de la conduire de l'*enfance* à la virilité, de l'*éduquer* au sens étymologique du mot, jusqu'à ce qu'elle adhère au Bien, à Dieu.

[2] Les excellentes biographies de saint François de Sales abondent. Outre les trois grandes *Vies* primitives, celles du P. de la Rivière, de Jean de Saint-François, de Charles-Auguste de Sales, qui ont servi de sources et de modèles à toutes les autres, nous avons, entre beau-

resser. Nous n'en rappellerons que les points culminants, à titre de *memento*.

***

François de Sales naquit en Savoie, au château de Thorens, en 1567. Aîné de six frères, gentilhomme du premier rang, il avait devant lui, semblait-il, dès sa naissance, le plus bel avenir mondain.

Son père, M. de Boisy, quoique d'épée, le destinait à la magistrature. L'ayant fait étudier d'abord aux collèges savoisiens de la Roche et d'Annecy, tenus par des prêtres séculiers, il l'envoya parfaire son éducation à la célèbre Université de Paris où le jeune homme passa sept années entières, de 1581 à 1588, sous la tutelle d'un précepteur ecclésiastique, M. Déage.

Elève externe au collège de Clermont, tenu par les Jésuites, il suit les leçons des PP. Sirmond, Castori, Génébrard et travaille sous leur direction avec la passion d'un futur grand lettré. Non seulement il étudie la rhétorique et la philosophie, mais il s'adonne par choix à la théologie. A Paris, dira-t-il, j'ai appris plusieurs choses « pour plaire à mon père et la théologie pour me plaire à moi-même. » [1] C'est pour plaire à son père qu'il cultive la musique, la danse et l'escrime ; mais c'est encore pour se plaire à lui-même qu'il entreprend l'étude du grec et de l'hébreu. Notons ce menu fait qui peut aujourd'hui nous sembler anodin, mais qui jette une lumière sur sa nature

---

coup d'autres, la *Vie* de M. de Margerie, dans la collection « Les Saints », celle de M Hamon, en 2 volumes, chez Gabalda. Celle-ci reste encore la meilleure, surtout depuis sa révision, par le chanoine Gonthier d'Annecy et par M. G. Letourneau, curé de Saint-Sulpice à qui elle doit, sur les points importants, des améliorations décisives.

[1] *Œuvres complètes* de saint François de Sales. Edition d'Annecy, t. I, p. 40. Toutes nos citations du saint se réfèrent, sauf indication contraire, à la grande et belle édition que publient actuellement les Visitandines du premier Monastère d'Annecy, édition qui en est arrivée à son 20e volume. Le tome I est de 1892 et le tome XX de 1918.

profonde. En s'agrégeant de plein gré à la petite « secte » hellénisante et hébraïsante, qui constituait encore aux yeux de la vieille Sorbonne une sorte de cabale suspecte [1], il faisait un geste grave : il prenait parti pour l'humanisme. Humaniste, il allait le rester jusqu'à sa mort.

Vers la même époque, il prend une attitude plus significative encore. A la suite d'une grande crise intérieure, que les biographes ont improprement nommée sa « tentation », crise pathétique qui rappelle un peu celle de Luther et de Pascal, il rompt sur un point capital avec l'Augustinianisme et le Thomisme. Dans la question, grave entre toutes, de la prédestination et de l'accord de la grâce avec la liberté, il se range soudain, après six semaines de débats dramatiques, à l'opinion de ses maîtres jésuites; c'est-à-dire qu'il s'enrôle pour la seconde fois sous la bannière de l'humanisme ; car depuis la retentissante controverse d'Erasme et de Luther, les humanistes se sont faits presque partout en France les fourriers de ce qui sera bientôt le molinisme [2]. Dès avant Molina, François de Sales a fait son adhésion à la thèse moliniste. Voilà de quoi il importe de se souvenir, si l'on veut comprendre sa doctrine spirituelle et même sa méthode de direction.

En 1588, nous le retrouvons à Padoue, où, pour obéir à son père, il est venu faire ses études de droit. Padoue, fleur de la civilisation italienne, Padoue, synthèse de Venise et de Florence, toute pleine du souvenir de Pétrarque, toute bruissante de l'activité de vingt mille étudiants, va le marquer d'une empreinte profonde. A la robuste

---

[1] La longue lutte que la Sorbonne venait de soutenir contre l'hébraïsant Maldonat, du collège de Clermont, avait manifesté la profondeur de ses suspicions. Sur cette lutte et ses causes, Cf. Fouqueray. *Histoire de la compagnie de Jésus en France*. Paris. Picard, t. I, pp. 413 et suivantes.

[2] Sur cette question et spécialement sur le rôle d'Erasme dans l'avènement du Molinisme, Cf. H. Humbertclaude *Erasme et Luther. Leur polémique sur le libre arbitre*. Paris. Bloud, 1910, pp. 292 et suivantes.

clarté française va se mêler chez lui désormais le charme un peu précieux de la finesse italienne.

Il y prend pour guide spirituel un illustre écrivain jésuite, le P. Possevin, dont l'influence l'affermit dans les deux grandes directions où nous l'avons vu spontanément s'engager : l'humanisme et le molinisme. Laborieux et brillant étudiant, François de Sales reçoit, en 1592, le bonnet de docteur en droit civil, des mains du juriste Pancirole qui lui adresse des éloges enthousiastes.

De retour en Savoie, il se fait admettre comme avocat au Sénat de Chambéry. Il paraît dans le monde avec le titre et sous le nom de seigneur de Villaroget. Du côté du siècle tout lui sourit. Il a la promesse d'être promu bientôt sénateur. Son père lui a choisi pour épouse une riche et belle héritière. Or, tout à coup, on apprend que l'élégant cavalier qui reçoit du monde un si fervent accueil a décidé de se faire d'Eglise. La chose ne va pas sans encombre. M. de Boisy s'oppose aux fantaisies du jeune seigneur de Villagoret. Une âpre lutte silencieuse s'engage entre le père et le fils. En vain Mme de Boisy essaie d'intervenir en faveur du jeune homme. Le conflit menace de se prolonger. Par bonheur, sur ces entrefaites, une haute dignité ecclésiastique, celle du prévôt du Chapitre, vient à vaquer. On l'offre à M. de Boisy pour son fils. Secrètement flatté dans sa vanité, le vieux gentilhomme se laisse enfin arracher le consentement qu'il avait si longtemps refusé. François de Sales, promu à la dignité de prévôt, est ordonné prêtre en 1593.

L'année suivante, en 1594, en dépit d'une nouvelle opposition de son père, il part pour le Chablais, où les Genevois viennent de rétablir par la force le culte calviniste. En compagnie de son cousin Louis de Sales, il se fait missionnaire ambulant. Ayant un point d'attache aux Allinges, puis à Thonon, il parcourt le pays, prêche, discute, écrit, distribuant des feuilles de controverse à ceux qu'il ne peut atteindre par la parole. Il travaille d'abord sans aucun succès. Mais à force de patience, de douceur et d'éloquence

juvénile, il arrive à provoquer un premier mouvement de conversions dans l'élite de la société. Bientôt secondé par des auxiliaires ardents, il obtient subitement des résultats magnifiques. En 1598, le Chablais presque entier a fait retour au catholicisme. Le missionnaire, triomphant, revient se fixer à Annecy.

C'est alors, en 1599, que l'évêque de Genève, Claude de Granier, fatigué et vieilli, le choisit pour coadjuteur et l'envoie à Rome traiter des intérêts de son diocèse. A peine de retour, le jeune coadjuteur reçoit de son évêque une nouvelle mission pour Paris. Le séjour qu'il fait alors dans la capitale française exerce sur lui une influence décisive. Il se lie d'amitié avec des personnages de premier plan, avec M. de Bérulle, avec Antoine des Hayes, secrétaire du roi Henri IV, qui s'éprend lui-même d'un goût très vif pour le coadjuteur de Genève.

Très entouré, très sollicité, François de Sales ne se refuse à personne. Il parle en public aussi souvent qu'on l'en prie. Sur le désir du roi, il prêche le carême à la cour avec un succès inoui. Il noue des relations intimes avec la plupart des grands personnages religieux du moment, particulièrement avec ceux qui fréquentent chez Mme Acarie et qui vont être les promoteurs de la renaissance chrétienne en France : Asselin, Galemard, Duval, Soulfour, Brétigny. Il voit plusieurs des membres de la famille Arnauld. Il s'initie à la spiritualité de sainte Thérèse dont les écrits admirables sont comme la Bible des nouveaux mystiques. Il observe, il écoute, il s'enrichit d'expériences incomparables. Il voit s'ouvrir devant lui des horizons nouveaux. Durant cette année 1602, il prend conscience vraiment de sa vocation de directeur spirituel ; il discerne le grand rôle qu'on peut jouer pour la gloire de Dieu par un travail en profondeur sur quelques âmes d'élite.

Quand il repart pour la Savoie, où le rappelle la mort de Mgr de Granier, un autre homme, si l'on peut dire, s'est éveillé en lui. Evêque et prince de Genève, il restera pasteur de peuples et apôtre, mais ce qu'il sera par dessus

tout et à travers tout, c'est un directeur de consciences et un maître de la vie spirituelle. Il prêchera, administrera, confessera, mais surtout il dirigera ; car, ne l'oublions pas, confesser et diriger sont deux choses ! Jusqu'ici l'œuvre de sa plume a été polémique et oratoire, négative en quelque sorte et tournée vers l'adversaire ; elle sera désormais de culture individuelle et toute positive. Elle se résumait dans les *Controverses* et la *Défense de la sainte Croix* ; elle se résumera maintenant dans l'*Introduction à la vie dévote*, 1608, dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, 1616, et dans les innombrables lettres qu'il écrira chaque jour pour guider de nobles âmes vers la sainteté. La Visitation qu'il fondera en 1610, avec le concours de la baronne de Chantal, sera comme l'école d'application de ses beaux dons de directeur.

Sa prédication même deviendra comme un département de sa direction. Il en éliminera de parti pris toute controverse, persuadé que la conquête est le fruit naturel d'un bon enseignement, Non seulement dans les *Entretiens spirituels*, qui ne sont qu'une œuvre de direction collective, mais dans les sermons qu'il donne de divers côtés, à Annecy, à Dijon, à Chambéry, à Grenoble, à Paris, il fait toujours et partout œuvre de catéchiste, de moraliste, de guide spirituel. S'il lui arrive, en prêchant, de convertir des hérétiques, comme Mlle de Perdreauville à Paris, ou le maréchal de Lesdiguières à Grenoble, ce n'est pas par la polémique. c'est par la force persuasive qu'il sait donner à l'exposé direct de la doctrine catholique. Un admirable mot de lui caractérise bien sa nouvelle manière : « Qui presche avec amour presche asses contre les hérétiques, bien qu'il ne dise pas un mot de dispute contre eux. » [1] Il se désintéresse même des pures idéologies d'école qui ne tendent pas à la culture des âmes : « Je hais, disait-il encore, par inclination naturelle, toutes les contentions

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 18 ou 19 décembre 1608, t. XVI, p. 94.

et disputes qui se font entre les catholiques, desquelles la fin est inutile. » [1] Et ces disputes dont la fin est inutile, ce sont toutes celles qui n'aboutissent pas à l'approfondissement de la vie chrétienne dans les âmes.

Hormis la publication de ses livres et l'établissement de la Visitation, qui sont des événements européens, et même catholiques, au sens vrai du mot, rien d'important ne marque la vie de l'évêque de Genève à Annecy. Notons seulement qu'en 1604, prêchant un carême à Dijon, il fait la rencontre et la connaissance de cette baronne de Chantal, « jeune dame claire-brune » qui se met « à son opposite au sermon », et qui, dès l'abord, l'ayant *reconnu* et appelé « saint du fond de son cœur », jouera désormais un rôle capital dans sa vie !

A mesure qu'il avance en âge un certain désenchantement s'introduit dans son cœur. Le monde lui semble moins beau et moins bon qu'il ne lui était apparu dans les radieuses années de sa jeunesse, particulièrement dans cette belle année 1602 où, choyé par le petit cercle Acarie, il entrevoyait l'aurore d'une renaissance chrétienne. En 1621 pourtant, étant venu de nouveau à Paris, il est reçu partout avec un empressement extrême, comme le docteur et le maître de la spiritualité chrétienne en Europe. Il prêche presque chaque jour, pendant dix mois, dans des églises assiégées par les foules. Il assiste à une floraison de magnifiques vertus. Il entre en relations avec saint Vincent de Paul, avec Angélique Arnauld qu'il soutient dans son œuvre de réforme. Il voit le bien qui s'accomplit de toutes parts, et pourtant, semble-t-il, c'est au spectacle du mal qu'il est surtout sensible. On a l'impression qu'il s'assombrit : « La cour, écrit-il à la Mère de Chantal, m'est en souverain mespris, parce que ce sont les souveraines délices que j'abhorre de plus en plus. » [2] Il ne parlait pas ainsi, dix ans plus tôt, quand il encourageait le jeune

---

[1] *Lettre à M. Bénigne Milletot*, 1-5 septembre 1611, t. XV, p. 94.
[2] *Lettre à la mère de Chantal*, 30 octobre 1619, t. XIX, p. 50

fils de sainte Chantal à son départ pour la cour. Visiblement il se détache et prend de l'altitude. Dans sa parole s'introduit comme un accent de lassitude qu'on ne lui connaissait pas et qui semble venir d'outre-tombe !

La maladie aussi bien le minait et peut-être se sentait-il déjà promis à une mort prochaine. Prématurément, en effet, la mort vint le prendre. Au cours d'un voyage en France, le 27 décembre 1622, à Lyon, il était terrassé par une attaque d'apoplexie qui s'annonçait depuis plusieurs semaines. Il n'avait que 55 ans.

Vers la fin de sa vie, sans doute, quand déjà, comme dit saint Paul, la figure de ce monde s'efface à ses yeux, saint François de Sales porte sur notre pauvre univers un regard désabusé. Mais il ne faudrait pas croire que la dominante de son caractère soit là, dans une sorte de demi-pessimisme désenchanté, ni surtout que la sainteté soit en liaison chez lui avec cette espèce de tardif désenchantement. Son véritable tempérament est celui d'un homme d'action qui a confiance dans l'activité volontaire de l'homme, et qui croit, comme on dit aujourd'hui, que la vie vaut la peine d'être vécue.

Nous aurons à revenir sur son optimisme doctrinal par quoi s'éclaire toute son œuvre spéculative.

Il nous faut ici pour l'instant dégager les grandes lignes de son caractère humain primitif et acquis, de ce caractère fondamental dont la connaissance est indispensable à qui veut entrer dans l'intelligence parfaite de sa méthode de direction. Est-ce que nos méthodes ne sont pas toujours à notre image, même si nous nous avisons de les poser ensuite dans l'absolu et d'en faire des théories ? Nous commençons par agir selon notre tempérament. Nous ne songeons que plus tard à ériger notre manière spontanée en système universel.

Qui veut comprendre la doctrine spirituelle de l'évêque de Genève et surtout sa manière de l'appliquer, doit s'efforcer de savoir d'abord ce qu'il était en son fonds humain !

Essayons de le définir, au risque de schématiser ce qui dans la réalité, formait une synthèse vivante d'une admirable cohésion.

***

A travers le prêtre, l'évêque et le saint, il semble que nous puissions discerner en saint François de Sales trois caractères essentiels, qui sont comme les maîtresses pièces de sa complexion naturelle. Il est : un humaniste, un gentilhomme et un homme du monde, un être sensible et bon.

Humaniste, c'est-à-dire un fervent des lettres profanes et des arts, humaniste à la française, il l'est comme aucun saint ne l'a jamais été. Il l'est par une sorte de prédestination. Tout concourt à le faire tel. Né sur une terre où la nature a des grâces enjôleuses, où l'on respire l'optimisme avec la joie de vivre, il passe tout enfant sous la tutelle de maîtres qui sont, depuis cinquante ans, en Europe et particulièrement en Savoie, les promoteurs de l'humanisme chrétien. Grâce au Concile de Trente [1], grâce aux Jésuites surtout qui vont être les vrais nourriciers de son esprit, l'humanisme, en effet, est en train de perdre, il a déjà perdu ce parfum de paganisme que les Lorenzo Valla, les Pomponio Lœto, les Pogge et les Beccadelli lui avaient donné d'abord et qui avait fait se dresser contre lui de grands chrétiens justement ombrageux. L'équilibre entre les deux forces antagonistes est enfin trouvé. L'Allemagne d'abord, puis la France, où les professeurs de Clermont, groupés derrière Maldonat, viennent de soutenir contre la vieille Sorbonne une longue lutte victorieuse, ont su concilier peu à peu la culture antique avec le plus ardent christianisme. On ne cherche

---

[1] Le Concile de Trente, comme l'a parfaitement montré M. Ch. Dejob, avait purifié les arts et les avait ramenés vers la gravité. Cf. *De l'influence du Concile de Trente sur la Littérature et les Beaux-Arts chez les Peuples catholiques.* Paris. 1885.

plus guère à tirer des Littératures païennes des arguments contre l'ascétisme ; on va vers elles au contraire, pour s'enrichir l'âme et l'élargir ; on se met à l'école d'Athènes et de Rome pour mieux comprendre l'Evangile. On professe, comme Sénèque, que les arts libéraux, s'ils ne donnent pas la vertu, disposent l'âme à la recevoir.

C'est à cette heure brillante, où la victoire de l'humanisme n'est plus douteuse, que le jeune François de Sales arrive à la vie d'homme. Soumis dès l'enfance à la discipline des *Humaniores litteræ*, il n'a pas un instant senti de leur fait fléchir ses élans pieux. Jeune homme, il lit Montaigne et s'en éprend. Il lit la *Diane* de Montemayor et s'en laisse pénétrer au point d'en faire des citations dans ses premiers écrits. De tout cela il n'éprouve aucun dommage. Il conclut spontanément que les lettres humaines, si elles ne peuvent tenir lieu de tout, sont dignes d'entrer comme élément dans la formation de l'homme complet, c'est-à-dire, à ses yeux, du chrétien.

On trouve dans ses papiers d'étudiant un curieux témoignage de la fusion qu'il s'efforce alors d'opérer en lui entre les deux grandes traditions païenne et chrétienne. En marge des résumés qu'il fait d'Aristote et des grands écrivains de l'antiquité, il inscrit des maximes de l'Ecriture et des Pères. Cinquante ans avant Racine, qui lui aussi couvrira de sentences pieuses ses auteurs grecs et latins, il essaie de christianiser la littérature ancienne. Menu fait, mais combien significatif !

Le séjour à Padoue, où l'influence des Jésuites continue de l'envelopper par l'intermédiaire du grand Possevin, achève de l'orienter définitivement vers l'humanisme [1]. Ce n'est pas en vain que Padoue, mère et maîtresse de Venise, entretient des relations quotidiennes avec l'ardente et pieuse Rhénanie : elle a depuis longtemps réalisé pour

---

[1] Volontiers il s'appuiera sur l'exemple de l'Italie pour autoriser telle ou telle de ses idées ou directions. Cf. notamment *Lettre à la Mère de Chantal*, 24 août 1621, t. XX, p. 135.

son compte la synthèse de la culture ancienne et de la culture chrétienne. Le souvenir de Pétrarque, entretenu vivant et glorieux autour de son tombeau lui est plus qu'un symbole, un stimulant spirituel. Héritière intellectuelle de Florence, où Marsile Ficin avait tenté naguère de faire dans son Académie l'accord de l'Evangile et de Platon, elle a fait revivre en d'actives associations littéraires la féconde idée du grand helléniste. François de Sales baigne là vraiment dans une atmosphère tout humaniste. Personne à Padoue, parmi ceux qui comptent, ne conçoit plus qu'un chrétien puisse se soustraire à la culture antique. Les lettres anciennes ont été pour ainsi dire canonisées, dans cette Italie du Nord, par des saints comme Gaétan de Thyène, l'ami de Sadolet et de Bembo [1]. On ne les discute plus !

De retour en Savoie, François de Sales, en dépit des attaques intermittentes dont le harcèlent encore quelques esprits timides et attardés, ne sera plus même effleuré par la pensée qu'il puisse y avoir un venin dans les littératures profanes. Il sera l'excitateur de la vie intellectuelle et littéraire dans sa province. Il échangera avec son ami, le sénateur Favre, une correspondance toute fleurie de souvenirs anciens, qui eût enchanté un Erasme ou un Budé. [2] Annecy d'ailleurs, Annecy, qui va devenir sa résidence habituelle, est, comme le Carpentras de Sadolet, une ville tout humaniste. En lisière de deux mondes, ouverte à la fois sur deux grandes civilisations, l'italienne et la française, posée sur cette belle route glorieuse dont parle du Bellay,

« Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie »

---

[1] Cf. R. de Maulde la Clavière. *Saint Gaétan.* Paris, Gabalda.

[2] Cf, A. Delplanque. *Saint François de Sales humaniste et écrivain latin,* Thèse complémentaire de doctorat ès lettres, dans la collection publiée par l'Université catholique de Lille.

elle attend l'évêque lettré qui la fera s'épanouir à la vie de l'esprit. L'académie florimontane qui va s'y fonder ne sortira pas du néant. Les effectifs littéraires existent et sont prêts à se grouper. Ils n'attendent que le fédérateur. N'oublions pas non plus que la Savoie, un siècle plus tôt, avait déjà donné à la France l'un des fondateurs de l'imprimerie et l'un des promoteurs du réveil artistique, Guillaume Fichet ! Et dans les années qui précèdent la naissance de François de Sales, avec sa petite cour lettrée, elle est, comme nous le rappelait naguère P. de Nolhac, un des principaux foyers de l'humanisme en Europe ! [1]

Ainsi formé, non seulement saint François de Sales se comporte jusqu'à la mort en grand lettré, protecteur des arts, des sciences et de la culture sous toutes ses formes, non seulement il fait œuvre d'artiste et d'écrivain réfléchi qui soigne et polit son style, qui fait faire toilette à sa correspondance, même spirituelle, et corrige ses livres d'une édition à l'autre avec un soin extrême pour les mettre au ton du jour, mais encore visiblement il emprunte à l'humanisme quelques-unes de ses tendances maîtresses.

S'il est difficile de le rattacher uniquement à la Renaissance pour son optimisme théologique, puisqu'aussi bien l'époque n'est pas une et simple à cet égard et que, pour un Lefèvre d'Etaples ou un Clichtow qui voient l'homme de préférence sous les espèces de l'*ange* [2], nous avons un Budé [3] qui le voit plus volontiers sous les espèces de la *bête*, du moins n'est-il pas téméraire de le mettre dans la

---

[1] Cf. P. de Nolhac. *Ronsard et l'humanisme*. Paris Champion 1922. *L'Humanisme en Savoie*, p. 206. Bientôt ce sera en Savoie, comme sur une terre d'élection pour les lettrés, que Mlle de Scudéry, dans le *Grand Cyrus*, situera une de ses plus brillantes promenades littéraires. Cf. *Cyrus*, t. X, l. I.

[2] Cf. Imbart de la Tour. *Les origines de la Réforme*. Paris. Hachette, t. II, pp. 423 et 427.

[3] « La nature humaine, qui originellement était navrée, dit Budé, en est demeurée par forfaiture si imparfaite et débilitée... qu'elle ne peut se suffisamment conduire. » Cf. *L'Institution du Prince*, ch. I

dépendance de son temps pour la préoccupation qu'il a de tout ramener à la culture de l'homme, de chercher la gloire de Dieu dans la vie meilleure, non dans les attitudes ou les rites. Au formalisme qui avait tout envahi vers la fin du XVIe siècle, à ce ritualisme rigide qui tendait à faire de la religion un simple culte, les meilleurs d'entre les humanistes avaient tenté de substituer la religion de l'esprit et du cœur. Autour de Gaétan de Thyène et de Sadolet s'était fondée en Italie une Académie du Divin Amour qui avait essaimé de divers côtés jusqu'aux abords de la Savoie. Marsile Ficin enseignait à Laurent de Médicis que Dieu veut avant tout l'hommage de nos âmes. Erasme lui-même ne se contentait pas de ridiculiser les petits livres de piété puérils, vains répertoires de recettes mécaniques et de formules magiques, comme le *Floret* et *le Cathon*; dans ses meilleurs instants, il conseillait avec véhémence un retour à l'esprit de Jésus. Et Rabelais même lui faisait écho à sa manière. C'est à l'humanisme que Luther, tout en le détestant, empruntera le plus pur de sa doctrine. Ce qui appartient en propre au chef de la Réforme, c'est la déviation et l'éxagération d'idées qui étaient le patrimoine de tous les bons esprits du temps, patrimoine que saint François de Sales a reçu comme les autres en héritage sans l'entremise de Luther ou de Calvin. L'évêque de Genève avait encore plus raison peut-être qu'il ne le pensait quand il écrivait à la baronne de Chantal : « Mais moy, attaqué par tant de moyens, en un aage fresle et flouet, pour me rendre à l'heresie,.. jamais je ne luy ay pas seulement voulu regarder au visage. » [1] Le saint est à peu près tout ce qu'il est sans le protestantisme. L'idée d'une réaction contre les observances et l'abus des dévotions formalistes lui vient de plus loin et d'ailleurs !

L'Humanisme peut encore en partie nous expliquer l'importance que va prendre dans les préoccupations de

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 18 ou 19 décembre 1608, t. XIV, p. 97.

notre saint la direction des femmes et notamment des femmes du monde. A l'encontre du Moyen-Age qui n'avait fait à la femme qu'une place médiocre dans la vie intellectuelle et morale de l'humanité, la Renaissance lui confère une espèce d'universelle royauté [1]. Le curieux dialogue d'Erasme, « entre une femme instruite et un abbé ignorant » *Colloquia abbatis et erud:tæ*, posait avec vigueur la question du savoir des femmes et la résolvait nettement en leur faveur. L'humanisme, à part de rares exceptions, lui fait écho ; et l'aboutissement logique de ce mouvement, c'est, dans l'ordre spirituel, l'hôtel de Mme Acarie, et dans l'ordre littéraire ou mondain, l'hôtel de Rambouillet. Saint François de Sales n'a garde de s'insurger contre un état de choses qui lui semble acquis. Il l'accepte et s'y adapte. La femme tenant le sceptre, il n'entreprend pas de le lui ôter, il lui apprend à s'en servir pour la gloire de Dieu.

***

Aussi bien, pour expliquer sa déférence à l'égard des femmes, il suffit peut-être de rappeler le second des caractères par lesquels nous avons essayé de le définir. Saint François de Sales est un *gentilhomme* et un *homme du monde*. Il l'est par sa naissance. Il l'est par son éducation. Il le demeurera dans sa vie d'évêque et dans toute son activité de saint. Il veut convertir le monde en restant du monde. Il est pour l'éternité le type achevé de ce qu'un écrivain anglais a nommé le *Saint Gentlemen*.

S'il doit aux Jésuites une bonne part de son humanisme, il leur doit aussi pour beaucoup ce qui va faire de lui, moralement et physiquement, l'exemplaire parfait de « l'honnête homme », au sens ou l'entendait le XVIIe siècle. En vérité, comme dit M. Stapfer, François de Sales est

---

[1] « Les moralistes du Moyen-Age, dit Imbart de la Tour, ont pu multiplier leurs anathèmes et leurs moqueries contre l'Eve tentatrice, l'enfermer au cloître ou dans son manoir et ne lui permettre que ces vertus domestiques qui fondent une famille, l'humanisme ouvre les portes. » Cf. *Les Origines de la Réforme*, t. II, p. 328.

« un bon Jésuite. » [1] On exagérera difficilement sa dette envers ces éducateurs hardis et fins qui, réagissant contre des usages surannés, venaient d'introduire dans leurs collèges la culture physique la plus poussée, enseignant à leurs élèves l'escrime, la danse et l'équitation. Contre le platonisme alexandrin du moyen âge qui méprisait le corps et l'exténuait dans l'espoir de mieux élever l'âme, ils sont à la fois les théoriciens et les praticiens du *mens sana in corpore sano*.

A vingt ans, sortant de leurs mains, François de Sales est un parfait cavalier, un gentilhomme du plus grand air. Tous les témoignages du temps s'accordent pour vanter le charme de sa personne, sa grâce, sa distinction, et, disons-le, sa beauté. Jusqu'à ses dernières années, il garde cette noble élégance qui, au dire de Camus, attirait sur lui les regards et les y retenait. « J'en sais, nous dit l'évêque de Belley, qui frémissaient à son abord, non tant de la crainte de luy déplaire que de la crainte de ne pas luy plaire assez. » [2] C'était déjà Fénelon sous l'auréole du saint, Fénelon avec moins de raideur héraldique et de fierté « distante ». De grands yeux attentifs et doux, un regard à la fois brillant et voilé, un front large, puissamment modelé, et comme illuminé par le rayonnement d'un esprit toujours en mouvement, une belle barbe vive, sobrement épanouie, encadrant l'ovale délicat d'un visage grave qu'un demi-sourire éclairait, une souveraine aisance de tenue avec un peu de lenteur majestueuse, il avait tout ce qu'il faut, non seulement pour plaire, mais pour s'imposer : il avait le charme et l'autorité [3].

---

[1] Cf. *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1908. M. Paul Stapfer a la condescendance d'ajouter, par amitié pour saint François de Sales : « car il y eut de bons Jésuites » et même « un bon Jésuitisme. »

[2] Cf. *Esprit du bienheureux François de Sales*. Edition Dépery, Paris, Gaume, 1840, t. III, p. 142.

C'est toujours d'après cette édition qui reproduit l'ouvrage primitif dans son intégrité que nous ferons nos citations.

[3] « Il estoit incomparablement beau, nous dit le P de la Rivière qui l'avait personnellement beaucoup connu... C'estoit un plaisir que

De l'homme du monde il avait encore le tour d'esprit et l'*habitus* moral. Il sera l'homme de relations par excellence, l'homme qui évite de « rompre en visière avec le genre humain », qui sait se ménager l'accès des cœurs en prenant avec chacun le « biais » qui lui agrée. Il « gauchit dextrement », il s'insinue, il se plie au réel. Maître de la « dévotion humaine et traitable », il semble avoir été créé et mis au monde pour faire mentir la définition donnée par un philosophe contemporain, que le saint est un personnage inadapté [1]. Sans être un Philinte protéiforme qui acquiesce étourdiment à tout et dit sans cesse *amen*, il est le plus conciliant de nos saints, « Je ne suis point homme extrême, disait-il lui-même, et me laisse volontiers emporter à *mitiger*. » [2] Comme il a fait en lui la conciliation de l'humanisme et du christianisme, il fait encore autour de lui la conciliation du monde et de l'Evangile en tout ce qui n'atteint pas l'essentiel. « Il faut, disait-il aux derniers jours de sa vie, suivre les lois du monde, puisqu'on y est, en tout ce qui n'est pas contraire à la loy de Dieu. » [3] Et n'est-il pas admirable que cet homme si éloigné par nature de tout ce qui est extrême, sauf en amour divin, que ce fervent zélateur du « rien de trop » ait trouvé dans le blason de sa famille cette devise qui lui semblait prédestinée, comme par un décret de la providence : *nec plus nec minus* ! Influence mystérieuse des maximes héréditaires où s'exprime en quelque sorte l'idéal permanent de toute une race !

---

de le voir : car il estoit un des beaux jeunes hommes de son temps; il avoit un port fort majestatif, un maintien merveilleusement attraiant, un parler le plus gracieux du monde, une manière de converser qui n'ennuyoit à personne; il estoit grandement civil et tres exact à rendre toutes sortes d'honneurs et complimens. » Cf. *Vie de l'Illustrissime et Reverendissime François de Sales*. Lyon, Rigaud, 1625, pp. 19 et 67.

[1] William James. *L'expérience religieuse*. Trad. Abauzit, Paris, Alcan, p. 308.

[2] *Lettre à Madame Brulart*, 25 juin 1608, t. XIV, p. 39.

[3] *Lettre à Madame de Charmoisy*, 10 novembre 1621, t. XX, p. 173.

L'évêque de Genève est vraiment la suprême fleur de cet esprit d'adaptation qui, délaissant les formes rigides du monachisme ancien, inspire à saint Ignace de créer des moines hommes du monde, répandus parmi leurs semblables, parlant leur langue, se pliant à leurs usages et à leur humeur pour les gagner à Dieu, et poussant bientôt le génie du mimétisme moral jusqu'à se faire, aux Indes, parias ou brahmes pour mieux pénétrer les castes bouddhiques. Lui aussi il a le génie de la pénétration par conformisme ou condescendance. « Je ne contredis jamais à personne, »[1] disait-il finement. Il veut de même que Philothée soit attentive à ne jamais heurter personne sans nécessité. Il lui interdit de parler, d'agir, de se tenir, autrement que les honnêtes gens de son monde. Elle ne doit s'abstraire ni de sa condition, ni de sa profession ; elle ne doit point « étaler ce faste insupportable » qui sera bientôt si aigrement dénoncé et qui rend trop souvent la dévotion déplaisante aux gens du monde. Elle a la consigne formelle de rendre la piété aimable à tous ; elle cherche moins à faire qu'à être ; esclave du devoir d'état elle imite Mme Acarie, l'une des premières dirigées de saint François de Sales, laquelle, soignée dans sa tenue, attentive à vêtir ses filles avec élégance, n'hésite pas parfois à quitter brusquement messe et communion pour que le petit déjeuner de son mari soit prêt à la minute fixée[2].

La vertu que prêche saint François de Sales garde certes sa rudesse foncière, — M. Olier l'a bien vu ! — mais elle s'humanise dans ses entours, elle prend des grâces italiennes, elle ne sent plus le couvent. Ayant cessé d'être monastique, elle devient humaine, c'est-à-dire mondaine, au bon sens

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, fin octobre 1606, t. XIII, p. 228.

[2] « Je ne veux point, disait-il, une devotion... melancolique, fascheuse, chagrine ; mais une pieté douce, souëfve, aggreable, paysible et, en un mot, une pieté toute franche et qui se fasse aymer de Dieu premièrement, et puis des hommes. » *Lettre à Madame de Limojon*, 28 juin 1605, t. XIII, p. 59.

du mot. L'ordre que fonde notre saint est un symbole de sa manière. La Visitation met la vie monastique à la portée des faibles et des infirmes ; l'*Introduction* met la piété à la portée des séculiers, marchands, hommes d'armes ou courtisans. La religion n'est plus le monopole de professionnels retirés au désert, elle achève et couronne la vie naturelle de tout chrétien dans n'importe quelle condition, fût-ce la plus profane. On ne l'enseignera plus dans un jargon d'école, abscons, technique et sans agrément, mais dans un langage fleuri, soigné, parfois précieux, selon le goût du temps, toujours de bonne compagnie, et tel, en toutes circonstances, que Montaigne l'eût approuvé. C'est toujours à Montaigne d'ailleurs que l'on songe invinciblement quand on considère les portions humaines de l'âme salésienne. Entre les deux hommes il y avait d'étranges affinités naturelles. L'idéal de Montaigne éducateur était de former un gentilhomme. L'évêque de Genève a magnifiquement réalisé cet idéal ! Mais, homme du monde jusqu'à la pointe des ongles et de la tête aux pieds, celui-ci s'est avisé en outre qu'un parfait gentilhomme peut et doit être un saint par surcroît, ce qu'avait fâcheusement oublié l'auteur des *Essais* !

***

Mais si l'on veut descendre jusqu'à la racine profonde et dernière de ce que fut l'évêque de Genève dans l'ordre humain, il faut bien en venir à parler de sa *bonté*, de sa *douceur*, de sa *tendresse*. La sensibilité est vraiment chez lui la « faculté maîtresse », cette faculté dominatrice par laquelle, au dire de Taine, toutes les autres parties de l'âme s'éclairent et s'expliquent. C'est elle, en somme, qui lui inspire ce désir de plaire, mis au service de Dieu, qui apparaît en toutes ses démarches, c'est elle qui l'a fait humaniste et homme du monde, conciliateur et temporisateur, bienveillant et mesuré, c'est-à-dire tout ce que jusqu'ici nous avons vu qu'il était.

On pourrait dire de lui ce qu'on dira de Racine, il « était tout sentiment et tout cœur ». Il eût pu se définir comme

Lamartine : « J'étais né sérieux et tendre. » C'est d'ailleurs, à très peu près ce qu'il a fait : « Il n'y a point d'âme au monde, écrivait-il à Madame de Chantal, qui chérisse plus cordialement, tendrement et pour le dire à la bonne foy plus amoureusement que moy. » [1] Il disait encore « N'avons-nous pas un cœur humain et un naturel sensible? » [2]

Mais prenons garde de ne pas confondre cette vive et fraîche tendresse du cœur avec la complaisance facile et la molle débonnaireté. Je crains que M. Bremond, d'ordinaire si souple et si fin, n'ait un peu trop insisté sur ce qu'il y eut d'abandonné, de plastique et d'indolent dans la bonté du saint. « Une légende trop répandue, écrit-il, fait de lui un violent qui se serait héroïquement transformé en un miracle de douceur. Timide et faible plutôt, presque trop bénin. Les quelques peccadilles d'impatience qu'on lui connaît sont d'un homme paisible et lent, irrité soudain pour une minute par qui le presse ou le bouscule. D'instinct il céderait toujours, et s'il lui faut se vaincre, c'est pour se résigner à la raideur, à la résistance. Ce qu'il veut, certes, il le veut bien, et d'une volonté de montagnard, mais toute lutte de fond le contrarie. Tendance si naturelle chez lui, qu'il lui obéit encore, d'une façon toute sainte... jusque dans le combat spirituel... Au demeurant, ses familiers savent qu'il n'est pas terrible, qu'ils n'ont pas à se gêner avec lui. Soit à Paris, soit même à Padoue, il se laisse traiter par son gouverneur en petit garçon ; évêque, il bat en retraite devant son valet de chambre, le farouche Rolland qu'un des premiers biographes du saint nous montre « tranchant, coupant, et ordonnant de tout sans contradiction... » D'autres encore, je le crois du moins, et par exemple son frère Jean-François qui devait lui succéder, le harcelaient vivement, critiquant ses actes et ses idées, attribuant sa débonnaireté à « bêtise », c'est lui-même qui l'a dit un jour, excédé. Je n'oublie pas qu'il parle souvent des efforts qu'il

---

[1] *Lettre à la Mère de Chantal*, 1620-1621, t. XX, p. 216.
[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 11 mars 1610, t. XIV, p. 264.

a dû faire pour devenir pacifique. Mais c'était surtout vis-à-vis de Dieu et de lui-même, non du prochain... Quant à la douceur proprement dite, qui sera naturellement doux, s'il ne l'était pas? » [1] Naturellement doux et bon, François de Sales l'était, à n'en pas douter. Nous n'entendons pas faire de lui, comme on l'a fait de Racine, un *monstre* de passion irascible qui se serait péniblement dompté. Quand il nous dit qu'il a passé des années à lutter contre sa nature impétueuse nous nous gardons bien de prendre son propos à la lettre. Nous savons que les saints ont l'innocente habitude de charger le tableau de leurs vices ou de leurs mauvais penchants pour donner confiance aux autres et pour embellir le tableau des grâces divines.

Néanmoins, pour ce qui est des efforts de notre saint en vue de la douceur, il importe, semble-t-il, de ne pas prendre trop à la légère ce qu'il en a dit. Il en parle d'un tel ton, surtout il paraît avoir gardé un tel souvenir des suites fâcheuses qu'eurent pour lui quelques unes de ses colères, qu'il ne faut pas conclure trop aisément à sa facile humeur. Ce n'était sûrement pas un violent ; ce n'était pas non plus un apathique. Je crois apercevoir une belle vivacité naturelle chez ce sensible qui, jeune étudiant, savait mettre l'épée à la main pour riposter à la feinte agression de quelques camarades impertinents. Il ne se laissait pas toujours tondre comme un agneau. Il avait bec et ongle pour défendre ses droits contre les empiètements des chevaliers des saints Maurice et Lazare. Les premières Visitandines, et spécialement sainte Chantal, éprouvèrent plusieurs fois que devant certains manquements, même légers, il avait des sursauts d'émotion que les pauvres femmes trouvaient terribles. Avouons d'ailleurs que nous sommes ici dans le domaine des conjectures, comme Henri Bremond lui-même a la sagesse d'en convenir. Mais n'oublions pas que les doux ne sont pas nécessairement des indolents et que les tendres

---

[1] Cf. Henri Bremond. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Paris, Bloud et Gay, t. I, pp. 75-77.

sont souvent très prompts à vibrer. Saint François de Sales semble bien, à certains signes, avoir été de ceux là. Tout petit, voyant son cousin Gaspard de Sales, soumis à la peine du fouet, il s'émeut de compassion et demande à recevoir la correction à sa place. Plus tard, visité par une femme impudique, il la chasse avec une sainte violence.

Pitoyable aux pauvres gens, câlin avec les enfants, il s'émeut des douleurs physiques, il s'émeut des douleurs morales. Il est bon avec tous et de toutes les sortes de bonté. Une anecdote le peint. Entrant un jour dans la chambre d'un de ses domestiques, il le trouve en train d'écrire un billet doux à sa fiancée, petite paysanne des environs. Le pauvre homme, honteux, fait instinctivement le geste de cacher sa lettre naïve et sans doute maladroite. « Fais voir », dit le saint. Et l'ayant lue, doucement, avec un sourire d'exquise bonté, il conclut: « Ce n'est pas cela ! Tu n'y entends rien. Laisse-moi faire ». Et l'on eut cette scène charmante : un évêque grand seigneur assis à la table de son valet et rédigeant pour lui une humble lettre d'amour. Que ne donnerions-nous pas pour savoir la teneur de ce billet tendre à Chlorise? Le trait du moins nous fait pénétrer jusqu'au fond de cette âme affectueuse et bonne !

L'homme qui se comportait ainsi ne sera pas de ceux qui jettent l'anathème aux affections humaines ou qui tentent d'imposer au chrétien l'impossible idéal d'une vertu stoïcienne. Il se dira « tant homme que rien plus ». Son cœur, avouera-t-il, « bouillonne en mille variétés d'affections », et les mots affectifs jailliront de sa plume avec une fécondité merveilleuse. Quand un néophyte de la dévotion lui demandera comme Polyeucte à Néarque :

« Pour se donner à Dieu faut-il n'aimer personne? »

Il lui répondra de même :

« Nous pouvons tout aimer, Il le souffre, Il l'ordonne [1] ! »

---

1 *Polyeucte* l. 1.

L'amour sera le fondement de son ascèse. Il en sera aussi le terme. L'évêque de Genève mène à l'amour par l'amour, à *l'amour effectif* par *l'amour affectif*. Il se garde bien de tenir en mépris les mouvements de l'amour sensible. A la suite des grands mystiques italiens et espagnols qui viennent de réhabiliter la sensibilité, il prétend que l'on doit aimer Dieu avec sa volonté, mais aussi avec son cœur. Précurseur de la philosophie moderne qui professe un juste scepticisme pour la valeur des « idées-forces », il pense que les idées sont de pauvres forces quand elles ne sont pas animées, enflammées par le sentiment. Et pour nous aider à aimer Dieu de toutes nos puissances, même sensibles, il nous le montre toujours avec ses attributs d'amour et de bonté, il nous le montre à travers la personne humaine de Jésus.

Dans le catholicisme français, dit-on, c'est l'intelligence qui tend à dominer, tandis que dans le catholicisme italien, c'est la sensibilité. En saint François de Sales, né sur les confins de deux civilisations, un heureux mélange s'est fait. Tendre et sensible par nature, il a discipliné son cœur par huit années de culture française. Lucide, raisonnable et pénétrant, il a rafraîchi sa claire intelligence dans la douce atmosphère italienne. La fine précision de son discours et de sa pensée s'est adoucie, nuancée, attendrie au contact de la poésie padouane.

S'il fallait tenter, pour conclure, de l'exprimer tout entier dans une formule synthétique et brève, nous oserions dire qu'il nous apparaît comme un savoisien lucide, raisonnable et sain, en qui se sont harmonieusement fondues et francisées, c'est-à-dire universalisées, la piété cordiale, expansive de l'Italie et la brûlante dévotion espagnole.

Sachant maintenant ce qu'il était comme homme et comme chrétien, nous aurons moins de peine peut-être à comprendre ce qu'il fut comme écrivain ascétique et comme directeur d'âmes.

PREMIÈRE PARTIE

LES GRANDS PRINCIPES DIRECTEURS : OPTIMISME ET MORALISME

CHAPITRE PREMIER

L'OPTIMISME DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Avant de passer à l'examen détaillé de la méthode ascétique de saint François de Sales, il est indispensable de s'enquérir des principes dont elle procède. Quel usage intelligent pourrions-nous faire d'une discipline spirituelle parfaitement une et liée, si nous ignorions les idées-mères qui l'ont engendrée, si nous l'isolions des fondements idéologiques dont elle tire avec sa cohésion la plénitude de son sens et de son efficacité ?

Si l'ascèse chrétienne est l'emploi concerté de nos ressources naturelles et surnaturelles pour nous conquérir nous-mêmes et nous mettre en conformité de vouloir avec Dieu, il est évident que toute formule ascétique sera dans la dépendance étroite d'une philosophie de l'homme et d'une philosophie de Dieu.

Que vaut l'homme? Est-il aveugle, débile et pervers ; ou bien se porte-t-il avec aisance à la vertu? Est-il spontanément l'ennemi de Dieu ; ou bien va-t-il d'un mouvement naturel vers Lui?

Dieu lui-même, second terme du rapport, est-Il Père ou Justicier? Dieu d'amour, comme dit saint Jean, ou Dieu *terrible*, comme dit M. de Saint-Cyran? Tendrement attentif à sa créature, avide de la sauver, aime-t-Il qu'on

l'approche avec familiarité ; ou bien, jaloux de sa gloire, avare de sa grâce et de son ciel, demeure-t-Il à jamais le Dieu lointain du Sinaï ou du Buisson ardent?

De la réponse à ces questions découle, à n'en pas douter, toute l'économie de nos relations avec le Ciel. Selon que nous inclinerons vers l'optimisme qui fait confiance à l'homme et à Dieu, ou vers le pessimisme qui désespère des deux à la fois, nous engagerons toute notre activité religieuse sur des voies divergentes. Pessimistes, nous tendrons à l'universelle rigueur et nous fuirons peut-être au désert pour y dompter la *Bête* humaine dans la crainte et par les verges. Optimistes, nous inviterons l'âme à s'épanouir dans la confiance, et persuadés, que l'homme dans sa chute même, ne cesse point tout à fait d'être un *Ange*, nous lui appliquerons sans prodigalité les mesures préventives, coercitives, afflictives.

Optimisme et pessimisme sont comme deux pôles entre lesquels oscille éternellement l'humanité. Tout homme, à son insu ou consciemment, subit l'attraction de l'un ou de l'autre et parfois tour à tour de l'un et de l'autre. Pivots de doctrines plus encore que doctrines autonomes, l'optimisme et le pessimisme ne donnent pas seulement à la piété sa forme et sa nuance, ils s'insinuent de toutes parts dans notre pensée religieuse pour en régler le rythme et, si j'ose dire, la température : ils sont à l'origine de toutes nos démarches dans l'œuvre du salut [1].

---

[1] C'est dire que la thèse du hollandais Tiele, qui fait du pessimisme théologique une tendance spéciale aux Sémites et de l'optimisme une tendance proprement aryenne, nous paraît simplifier étrangement la question. L'histoire des idées témoigne que, même chez les peuples aryens d'Occident, les deux courants hostiles cheminent sans cesse côte à côte, avec des triomphes alternés. La première génération chrétienne, toute au sentiment nouveau de la paternité et de la fraternité divines, encore éblouie des prodiges qui venaient de s'accomplir, s'abandonne sensiblement à l'optimisme. Mais bientôt, devant la corruption persistante du monde, les vues de l'humanité s'assombrissent et l'accent du pessimisme retentit avec éclat dans les impré-

Deux familles d'esprits, dont saint François d'Assise et l'abbé de Rancé, Mme Guyon et Calvin peuvent, en deçà et au delà de l'orthodoxie, nous figurer les exemplaires supérieurs, se forment ainsi perpétuellement dans la chrétienté, selon deux conceptions contraires de l'homme et de Dieu.

Ce n'est pas simple verbalisme que d'appeler *capitale* pour l'intelligence d'une doctrine spirituelle la question de l'optimisme et du pessimisme théologiques [1]. Toute

---

cations d'Origène, de Tertullien, de saint Jérôme, de saint Augustin. L'esprit de Pélage se replie, vaincu. On voit alors naître les mille formes d'un désespoir qui va parfois s'exaspérant jusqu'à l'hérésie, jusqu'au montanisme, au manichéisme, à l'encratisme. Après les invasions barbares, le Moyen-Age retrouve pour un temps quelque sérénité, et la grande vague mystique qui porte François d'Assise et les Mineurs fait refleurir une Légende dorée dont les Arts et les Lettres nous montrent la source dans une théologie adoucie. Puis de nouvelles explosions de pessimisme viennent troubler les âmes. La pensée de la mort et de la damnation traverse les joies violentes d'un monde pourtant enivré d'humanisme. Les danses macabres envahissent l'Art et nous font sentir ce qu'eut de précaire l'optimisme apparent de la Renaissance. Toute une société se précipite à la jouissance avec le sentiment amer qu'elle « danse sur un volcan ». Coup sur coup, dans cette atmosphère d'anxiété, vont éclater le luthéranisme, le calvinisme, le baianisme, le jansénisme et leurs succédanés. Péniblement, les Pontifes romains luttent contre ce flot, soutenus par les Jésuites, par saint François de Sales et par la petite tribu de ceux que Sainte-Beuve appelle « les doux ». Presque seuls — car le quiétisme a des sources troubles où le pessimisme se mêle à l'optimisme. Cf. J. Paquier. *Qu'est-ce que le Quiétisme* ? pp. 67 et suiv., Paris, Bloud, 1910. — ils maintiennent dans l'Eglise un esprit de juste tendresse que le XVIIe siècle faillit étouffer. Cet esprit de modération évangélique, nous commençons seulement peut-être à le retrouver. Et c'est justement la question passionnante qui se pose à nous. Pour le respirer à nouveau, dans sa pureté, cet esprit, ne convient-il pas de reprendre un commerce plus intime avec saint François de Sales et de nous refaire, en quelque sorte, des âmes salésiennes ?

[1] De tous temps d'ailleurs les meilleures têtes du christianisme ont eu la même vue profonde. A. Rebelliau, dans son chapitre sur saint François de Sales — Cf. *Histoire de la Langue et de*

question est vraiment, comme on l'a dit, « frivole » à côté de celle-là. Discerner avec précision et définir jusque dans ses nuances la pensée de saint François de Sales sur ce point fondamental, c'est donc, en vérité, se donner la clef de sa méthode. S'il n'y va pas ici de toute la Religion, comme disait Bossuet, il y va du moins de toute l'ascèse.

---

la Littérature française. Direction PETIT DE JULLEVILLE. Paris, Colin, 1897, t III, p. 363 — dit à propos des querelles d'alors sur l'action providentielle et la grâce, qu'elles « commençaient à passionner l'opinion du monde religieux ». En réalité, la pensée du « monde religieux » avait *commencé* d'être tourmentée par ces questions dès la naissance du christianisme. Saint Paul avait déjà posé le problème en termes pathétiques devant la conscience chrétienne. Et nous le retrouvons, ce même problème, toujours irritant à tous les détours de l'histoire. Il est comme le noyau générateur de tous les grands systèmes qui se sont succédés depuis l'Evangile, du Néo-platonisme au Manichéisme, du Luthéranisme au Jansénisme, du Quiétisme au Fidéisme, de l'Américanisme au Modernisme. L'éternelle controverse prédestinatienne n'a pas à renaître de sa cendre, elle ne s'éteint jamais. Apaisée un instant, elle rebondit soudain ! Il n'est pas une question peut-être qui ait remué plus à fond le cœur et la tête de l'homme. Le grave Concile de Trente lui-même perdit un jour, à cause d'elle, sa sérénité. C'est au cours du long débat qu'il institua sur la grâce et l'action divine dans le monde qu'éclata cette séance orageuse où l'Evêque de La Cava encourut l'excommunication pour s'être emporté dans la dispute jusqu'à saisir à la barbe un de ses adversaires. La controverse s'est rallumée de nos jours entre le P. de Régnon, jésuite, et l'abbé Gayraud, ancien dominicain. En faveur de la thèse prédestinatienne, l'abbé Gayraud a écrit : *Thomisme et Molinisme*. Paris, Lethielleux, 1889; *Providence et Libre arbitre*. Toulouse, Privat, 1892. En faveur de l'optimisme, le P. de Régnon nous a donné : *Bannès et Molina ;* Paris, Oudin, 1883 ; *Bannésianisme et Molinisme ;* Paris, Retaux, 1890.

I. — Saint François de Sales et le problème de Dieu

Sainte-Beuve, en son *Port-Royal*, ayant à « traverser », comme il dit, saint François de Sales et son « jardin de dévotion », dut effleurer en passant la question qui se pose à nous ici, et, sous le couvert de quelques menues réticences, il crut devoir en venir à cette conclusion : « Saint François de Sales est décidément optimiste en théologie ; il reste surtout frappé de *l'abondance des moyens de salut*... Rien ne peut être plus opposé au *tremblement* que ressentait et inspirait M. de Saint-Cyran. » [1]

La critique s'en est ordinairement remise au verdict de Sainte-Beuve. Grâce à lui, dans la galerie des ascètes chrétiens, saint François de Sales, avec Fénelon, représente désormais pour nous la doctrine de la suavité confiante. Sans examiner si l'on n'a pas en ce point passé la mesure, et si ce n'est pas trahir un peu saint François de Sales que d'en faire une sorte de Fénelon sans utopies, notons pourtant que des voix discordantes se sont élevées parfois contre l'opinion consacrée. Au XVIIe siècle déjà, Saint-Cyran lui-même ne dédaignait pas, à l'occasion, de faire cautionner par l'évêque de Genève sa théologie farouche [2], et tout récemment encore, un jeune écrivain de mérite parlait d'un « saint François de Sales moins optimiste

---

[1] SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, 6e édition. Paris, Hachette, 1901 ; t. I, pp. 224 et 226. Toutes nos citations de Sainte-Beuve se réfèrent à cette 6e édition.

[2] Parlant de saint François de Sales dans une lettre adressée à M. Guillebert, Saint-Cyran écrivait : « Il a été de ces évêques singuliers qui, ayant été appelés par la plus excellente voie, ont mérité de puiser dans la source même les lumières et la connaissance de la vérité dont ils avaient besoin pour conduire les âmes. » — Cf. *Lettres chrétiennes et spirituelles de messire Jean du Vergier de Haurannes* 2 vol. in-12 ; 1744 ; t. I, p. 56. Cité par Sainte-Beuve. *Port-Royal*, t. I, p. 273.

en théologie que ne l'affirme Sainte-Beuve. »[1] Serait-ce que le jugement traditionnel doit être revisé ?

Disons-le sans détours, c'est au sentiment de Sainte-Beuve qu'il faut demeurer fidèle. A le prendre d'ensemble et de haut, saint François de Sales est optimiste en théologie[2]. Sa pensée sur l'homme fut parfois peut-être flottante ou circonspecte, mais sa pensée sur Dieu fut catégorique et immuable.

N'attendons pas, il est vrai, de cet esprit si souple mais si robuste qu'il nous affadisse la notion de Dieu et que, sous couleur de bonté, il néglige de nous montrer la Divinité dans ses attributs de Justice, de Puissance et de Gloire. Nul plus que lui, comme dit Sainte-Beuve « n'eut, avec une qualité suprême, l'assemblage, le tempérament, le correctif et l'extensif, enfin, pour parler avec Pascal,

---

[1] Charles FLACHAIRE. *La dévotion à la Vierge dans la Littérature catholique au commencement du XVIIe siècle ;* Paris, E. Leroux, 1916 ; p. 40, publié par Alfred Rébelliau.

Un prédicateur du XVIIIe siècle, l'abbé Anselme, prononçant le panégyrique de saint François de Sales, en 1700, s'écriait avec quelque audace : « Quelle crainte, par exemple, n'imprime-t-il pas pour la fréquente communion, à ceux qui s'en approchent sans s'avancer dans la vertu ? » — Cf. MIGNE. *Les Orateurs sacrés*, t. XXI, col. 74. — Il n'est pas malaisé de découvrir quelle intention se dissimule sous ce tour, d'ailleurs correct. L'intrépide panégyriste, sans aucun doute, appelle saint François de Sales au secours d'Arnauld et des Jansénistes contre la fréquente communion.

[2] Optimiste, faut-il le dire, ne signifie pas semi-pélagien. Sainte-Beuve, dont les intuitions littéraires ont souvent tant de bonheur, même dans les sujets qu'il n'a pu que côtoyer, mais qui, malgré sa finesse, n'écrit pas toujours avec la rigueur d'un théologien, a, semble-t-il, fait ici une fâcheuse confusion : « Saint François de Sales pour le dogme, dit-il, était tout à fait de ce christianisme général, comme on l'entend aisément hors de la théologie, et même hors d'une pratique rigoureuse, de ce christianisme qui, malgré saint Augustin et les conciles répresseurs des semi-pélagiens, avait transpiré dans toute la chrétienté. » — Cf. *Port-Royal*, t. I, p. 221. — Bossuet commettra la même injustice à l'égard de saint François de Sales. Nous verrons pour quelle raison, au chapitre de l'homme.

l'entre-deux. » [1] Il saura nous parler de Dieu sans mièvrerie, mais ce qu'il ne saura ni ne voudra jamais faire, c'est nous Le peindre comme un Maitre inexorable, toujours armé de la foudre pour châtier. Et si, d'aventure, les circonstances l'enferment en quelque dilemme qui le contraigne à trancher le nœud doctrinal du débat, c'est d'un mouvement tout ensemble naturel et raisonné qu'il prendra parti contre « l'impitoyable Dieu » des prédestinatiens, pour un Dieu d'amour, de mansuétude et de pitié.

Si, de ses livres, nous pouvions sortir avec un doute encore sur la *pente* de son esprit, l'épisode fameux qui ouvre sa vie d'homme suffirait à nous fixer. La dure crise intérieure que ses anciens biographes ont appelée sa « tentation » et qu'ils ont trop souvent réduite à une médiocre histoire de scrupules, fut avant tout le heurt douloureux dans son âme de deux théodicées contraires entre lesquelles il lui fallut soudain choisir.

A dix-huit ans, quand le problème de Dieu ne s'était encore posé pour lui que dans le domaine serein des théories et comme à la périphérie de sa conscience, brusquement, pendant qu'il étudie à Paris, ce problème, lié par nature à celui du salut, le saisit tout entier et le bouleverse à fond d'âme. Touché au vif, « embarqué », comme dirait Pascal, il sent qu'il ne sortira d'anxiété lui aussi qu'en « pariant ». Il parie donc, non pas seulement pour le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », mais, poussant plus loin, pour « le Dieu de Jésus-Christ », le Dieu consolateur, le Dieu « sensible au cœur ».

Comment Sainte-Beuve, si friand du détail biographique quand il éclaire un coin des âmes, a-t-il négligé un tel événement, si favorable à sa thèse ? [2] Le récit même de

---

[1] SAINTE-BEUVE. *Port-Royal*, t. I, p. 251.

[2] Sainte-Beuve nous donne peut-être l'explication de sa négligence dans la petite note de vif et trop exclusif éloge qu'il consacre au P. de la Rivière, l'un des premiers historiens de Saint François de Sales

Charles-Auguste de Sales pourtant, à travers son symbolisme gracieusement suranné, laissait transparaître le vrai sens du drame intime : « Certes, dit l'aimable biographe, le diable ne pouvait que mal conjecturer pour soy des grands avancements que le jeune François faisoit au chemin de la vertu... Il tascha donc ainsi d'arrester le navire de ce bénit enfant, qui cingloit heureusement à la faveur du vent céleste. Il couvrit son esprit d'épaisses ténèbres, et luy fit penser à la difficulté qu'il y a de parvenir au salut éternel, et à considérer le *petit nombre des prédestinés*. Enfin il fit tant que cette pauvre âme, après avoir roulé beaucoup de pensées, entra dans la défiance de son salut, et s'imagina qu'elle seroit damnée... Cet affligé gentilhomme jettoit ainsi mille soupirs et gémissements amers, et arrosoit son lict de ses larmes ; car quelle joye pouvoit-il avoir, croyant que la damnation éternelle seroit un jour la récompense de son amour ? Son cœur dessécha peu à peu, et son âme défaillit en amertume ; une jaunisse universelle luy couvrit le corps, avec de si poignantes douleurs, qu'il ne pouvoit ny dormir, ny manger, ny boire. » [1] La cause intellectuelle de cette rude bourrasque ne se fait-elle pas déjà pressentir à travers les circonlocutions fleuries du biographe ? Plus clairement encore elle s'indique dans l'abondante litanie des

---

L'éloge est mérité. Mais en suivant trop exclusivement ce pittoresque biographe, Sainte-Beuve s'est condamné, comme nous le voyons ici, à des lacunes regrettables.

[1] Charles-Auguste DE SALES, *Histoire du Bienheureux François de Sales ;* Paris, Louis Vivès 1866 ; 4e édit., t. I, pp. 13-14.

Cette histoire de saint François de Sales, écrite d'abord en latin par Charles-Auguste de Sales, neveu et successeur du saint, parut en 1634. Traduite en français par l'auteur, elle eut un grand succès et demeure une des meilleures sources biographiques que nous ayons sur saint François. Charles-Auguste, en effet, fut élevé et instruit, tout enfant, auprès de son oncle, qui l'aima tendrement et dont il reçut maintes confidences. Son *histoire* fut composée en collaboration avec sainte Jeanne de Chantal, ce qui accroît encore son autorité.

« mille soupirs et gémissements » que Charles-Auguste prête à son héros : « Hélas, lui fait-il dire, seray-je donc privé de la grâce de celuy qui m'a faict gouster si suavement ses douceurs !... Jamais donc je ne seray faict participant de cet immense bénéfice de la rédemption ? Et mon doux Jésus n'est-Il pas mort aussi bien pour moy que pour les autres ? » [1] Il n'en faut pas douter ! A ces accents, à ces formules surtout, que l'histoire du Jansénisme nous a rendues familières, nous avons reconnu le principe théologique de toute cette tempête intérieure. Nous sommes bien là devant le terrible problème de la prédestination, solidaire de cet autre plus vaste encore, celui de la bonté de Dieu.

Transposons du plan sentimental au plan de l'intelligence le récit de Charles-Auguste, nous y retrouverons les éléments premiers du débat qui mettait alors en rumeur tout le Paris théologique. — Comment Dieu nous sauve-t-Il et qui sauve-t-Il ? Veut-Il vraiment d'une volonté agissante nous sauver tous, ou bien ne le veut-Il que d'une volonté fictive qui refuse les moyens ? Jésus-Christ est-Il mort pour le genre humain tout entier, ou bien dans ses bras étroits n'embrasse-t-Il qu'un petit nombre d'élus dont la liste est arrêtée de toute éternité ? Le Dieu des chrétiens, en somme, est-Il un Dieu d'amour ou bien je ne sais quelle sombre et mystérieuse Divinité dont la Justice, en ses motifs, demeure impénétrable ? Formidable question que le jeune François de Sales n'avait point encore considérée avec réflexion. A l'instant seulement, il venait de porter son regard au fond de ces abîmes théologiques, et saisi de vertige, il chancelait !

De cette martyrisante alternative, où Charles-Auguste nous le montre se débattant, il ne pouvait sortir, on le devine, que par la confiance ou le tremblement. Des crises aussi aiguës ne se dénouent pas dans l'équivoque ! Une définitive attitude morale et comme un certain pli

[1] Id., p. 14.

du cerveau allaient être pour saint François de Sales la conséquence de l'épreuve. Mais, pour bien saisir toute la signification de l'évènement, il importe de le replacer dans l'atmosphère spirituelle qui l'a en quelque mesure engendré.

Cette atmosphère était chargée d'orage. L'idée maîtresse de la Réforme, cette idée luthérienne d'un Dieu fantasque et despotique, sauvant ou damnant selon le pur caprice, s'était infiltrée subtilement à travers l'enseignement théologique d'alors. Cette idée, devenue souvent simple tendance, se diluait en mille formes atténuées dont le point d'attache avec l'hérésie n'était pas toujours aisément discernable. Le baianisme surtout, sous un masque de vertu et souvent d'orthodoxie, excellait à propager, sans éveiller l'alarme, le venin du pessimisme luthérien et calviniste. De Louvain, dont l'Université était, depuis cinquante ans, un centre toujours actif de semi-protestantisme, Baius lançait ses âpres opuscules où se pouvaient lire des propositions barbares comme celle-ci : « La charité, même parfaite, peut s'allier avec la dette de la damnation éternelle ». — « L'homme pèche et mérite la damnation en ce qu'il fait nécessairement. »[1] Censuré en 1559 par la Faculté de Paris, en 1567 par Pie V, en 1579 par Grégoire XIII, Baius, toujours soumis, mais en dépit de lui-même chef de camp et, par des voies obliques ou nouvelles, constamment récidiviste, était, comme chancelier de Louvain, l'âme d'un mouvement qui gagnait l'Europe et notamment Paris, point de rencontre éternel des doctrines qui convoitent l'empire des âmes. Lorsque, vers 1585, le jeune François de Sales, après sa rhétorique, entreprend, sur sa demande, l'étude de la théologie, la fermentation des idées atteint un degré de virulence extrême. Les Jésuites se sont institués les champions de la théologie

---

[1] Cf. VACANT-MANGENOT. *Dictionnaire de théologie catholique.* Article *Baius*, par X. Le Bachelet ; fasc. X, col. 97 et 102 ; Paris, Letouzey, 1903.

affective. Lessius à Louvain s'est dressé contre Baius et la compagnie presque entière le soutient dans son effort. En Portugal, Molina prépare son grand livre de *La concorde du libre arbitre avec les dons de la grâce* qui va rassembler et crystalliser les arguments de l'optimisme et leur donner un nouveau nom dans l'histoire. Baius, de son côté, à peine relevé de sa dernière censure, ébauche la manœuvre que reprendra Pascal après sa troisième *Provinciale*, et, quittant le terrain fallacieux de la dogmatique pure, engage contre les jésuites les premières passes de ce grand tournoi qui va durer plus d'un siècle. A Paris, les querelles politiques, les audaces de l'humanisme, les disputes littéraires qu'avive encore l'apparition récente des premiers *Essais* de Montaigne, tout concourt à échauffer les têtes.

Celle du jeune François est elle-même en grande effervescence. Ce jeune homme de dix-sept ans a la passion de savoir. Pendant son voyage de Savoie à Paris il n'a cessé de regarder toutes choses avec une extrême curiosité, consignant au jour le jour, ses impressions par écrit. A la Sorbonne, il rédige des volumes de notes [1]. La philosophie ne suffit pas à son appétit : il obtient d'y adjoindre la théologie. Et la théologie ne le contente pas encore : il lui faut suivre les cours d'hébreu et d'exégèse au Collège de France sous l'illustre Génébrard.

Toutes ces études, il les aborde avec une tête ardente, un cœur neuf. Il a jusqu'alors, pour ainsi dire, respiré l'optimisme. Sa vie religieuse s'est en somme épanouie dans la confiance, bien que son entourage, et notamment sa mère, n'aient pas été, semble-t-il, tout à fait dégagés du vieil esprit de crainte. Tout le cycle de son existence familiale et scolaire s'est développé là-bas, près de Genève, en lisière du protestantisme, sans que sa pensée ait été entamée

---

[1] On conserve encore au presbytère de Saint-Sulpice, à Paris, un volume petit in-4° de notes prises par le jeune étudiant en philosophie.

par la pensée de Calvin. Les jésuites sont maintenant ses maîtres aimés. Il a choisi spontanément pour y faire ses études leur collège de Clermont, encore obscur, contre le gré de son père, qui eût préféré pour lui le brillant collège de Navarre. C'est donc tout orienté vers un même pôle qu'il pénètre en ces abstruses questions du salut et de la prédestination, en ces théories « chatouilleuses », comme dit Camus, dont alors « résonnent tous les bancs et tous les pupitres des Académies » [1]. Pas un instant, sans doute, il ne s'en laisse imposer par les dures thèses de Baius qui ne sont, à ses yeux, que du calvinisme un peu filtré. Leur parfum d'hérésie suffit à l'en écarter !

Mais à l'intérieur même de l'orthodoxie voici qu'il découvre inopinément une doctrine, fort éloignée, en apparence, de celle qui a jusqu'alors, à son insu, réglé sa vie. Et cette doctrine se présente avec le prestige des plus illustres patronages. Un saint Augustin, un saint Thomas, avec leur incomparable autorité, l'imposent, en quelque sorte, à l'adhésion d'un jeune esprit sans culture théologique.

A ces princes de la science chrétienne que trouve-t-il à opposer ? Quelques docteurs modernes, estimables sans doute, mais sans grand appui, lui semble-t-il, sur la Tradition ; quelques solides théologiens qui pourraient, il est vrai, se recommander de saint Ambroise, de saint Jean Chrysostome et de tous les Pères grecs, mais qui tirent médiocre parti de leurs avantages [2] ; bref, des autorités

---

[1] J.-P. Camus. *Esprit du Bienheureux François de Sales.* Edit. Depéry, Paris, Gaume, 1840 ; 3e partie, sect. II, t. I, p. 151.

[2] Trois ans plus tard, Molina écrivait encore, avec un peu, sans doute, de légèreté présomptueuse : « Jusqu'à présent, personne, que je sache, n'a enseigné cette manière de concilier le libre arbitre avec la prédestination » — Cf. *Concordia*, édit. de 1588, p. 489. — C'était oublier les Pères grecs et nombre de docteurs plus récents. Mais cette affirmation prouve à quel point la thèse moliniste devait paraître aventurée aux esprits sages, vers 1585, et combien l'adhésion à cette thèse exigeait alors d'initiative et d'audace intellectuelles.

dont il ne lui semble pas qu'on puisse faire état sans témérité, car ces autorités, si peut-être on les peut compter déjà, ne pèsent guère, à cette date, devant un saint Augustin et un saint Thomas, étayés par l'Ecole presque entière ?

Or, qu'apprend-il de saint Augustin sur le problème de Dieu et du salut ? Il entend de lui, en substance, ce *durus sermo* : « Dieu prédestine au salut ceux à qui Il a décrété de donner le salut et les moyens d'y parvenir ; autrement dit, Dieu prédestine au salut ceux qu'Il prédestine au salut et non pas ceux qu'Il voit, dans sa prescience, devoir correspondre à la grâce. La prédestination n'est plus fondée sur la prescience, c'est, au contraire, la prescience qui est fondée sur la prédestination. Dieu sait ceux qui seront sauvés parce qu'Il a décrété le salut de ceux-là. Or, il n'a pas décrété le salut de tous. Il faut donc conclure que ceux qui sont privés du salut, le sont, non par suite de leur propre refus, mais par le refus de Dieu lui-même. » [1]

---

[1] L. LABAUCHE. *Leçons de théologie dogmatique*, Paris, Bloud, 1908 ; t. I, p. 208-209. Nous n'avons pas ici à discuter la véritable pensée de saint Augustin, que les Jansénistes ont encore assombrie. Ce qui ressortit à notre étude, ce n'est pas de savoir ce que saint Augustin a pensé, mais ce que saint François de Sales a pensé de saint Augustin. Or, nul doute, comme nous allons le voir, n'est possible sur ce point.

Notons toutefois que, malgré sa sévérité au cours de la controverse pélagienne, l'évêque d'Hippone a toujours énergiquement reconnu la réalité du libre arbitre — Cf. A. HATZFELD : *Saint Augustin ;* Paris, Lecoffre, pp. 100 et *seq.*— Mais faisant toujours de la théologie polémiste, il a donné parfois à sa pensée des formes aigües qui peuvent aisément prêter à des confusions. Aussi bien, sa pensée sur la grâce ne fut pas toujours identique. Elle subit une évolution visible. « La doctrine d'Augustin sur la grâce, dit M. de Labriolle, ne se forma clairement qu'à partir de 397... Dans le *de libero Arbitrio*, il n'avait pas fait à la grâce toute sa part et les Pélagiens surent plus tard en tirer objection. » — Cf. *Histoire de la Littérature chrétienne ;* Paris, 1920. Société d'Éditions : *Les belles Lettres*, p. 543, n. 6. — Et M. Labauche écrit de même : « Jusqu'au moment de sa controverse avec les pélagiens ou semipélagiens, saint Augustin n'eut pas d'autre sentiment que celui de saint Ambroise. Il subordonna lui aussi la *prédestination* à la prescience de la correspondance fidèle de la

Et saint Thomas, dont les thomistes d'alors aggravaient encore la doctrine, lui montre pareillement « Dieu prédestinant ses saints à la gloire, uniquement par son bon plaisir, indépendamment de la prévision de leurs œuvres, et, en vertu de ce décret *a priori*, leur conférant les grâces nécessaires pour qu'ils puissent mériter cette gloire. » [1] Devant

---

volonté libre à la grâce. Mais, à partir de ce temps, il lui sembla que cette correspondance fidèle était elle-même le fait d'une première grâce. Selon la parole de saint Paul, *quid habes quod non accepisti*, il était illogique de dire que Dieu prédestine au salut ceux qu'il prévoit devoir correspondre fidèlement à la grâce. Dès lors, la doctrine qu'il enseigna est la suivante. » *Op. cit.*, p. 208. Cette doctrine est celle que nous avons reproduite plus haut d'après M. Labauche. Saint Augustin, en effet, dira dans une lettre des environs de 415 : — Cf. *Epist.* CCXVII, 19. P. L. XXIII, 985. — « Comment oserait-on dire que la grâce est offerte à tous les hommes et que ceux-là seuls ne la possèdent pas qui l'ont rejetée ? On prétend appuyer cette assertion sur la parole de saint Paul : Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. Mais ne voit-on pas que cette grâce est refusée à un grand nombre d'enfants et que la plupart d'entre eux meurent sans elle ? » Et dans le *De natura et libero arbitrio* qui est de 415, il écrit : « Universa igitur massa pœnas debet, et si omnibus debitum damnationis supplicium redderetur, non injuste procul dubio redderetur. Qui ergo inde per gratiam liberantur, non vasa meritorum suorum sed vasa misericordiae nominantur. » — Cf. P. L. XLIV, 923. — Comment s'étonner que devant de telles sentences un enfant de 17 ans soit demeuré comme interdit ? « Que de cœurs anxieux, dit M. de Labriolle, a consternés sa doctrine sur la grâce, sur les destinées effrayantes réservées à la plus grande part de la masse de perdition, *massa perditionis*, qu'est à ses yeux l'humanité ! » — Cf. *op. cit.*, p. 524. — Saint François de Sales fut un de ces « cœurs anxieux » que la thèse prédestinatienne jeta dans la consternation.

[1] HAMON-LETOURNEAU. *Vie de saint François de Sales ;* Paris, Gabalda, t. I, p. 55. « Les molinistes et les thomistes, dit M. Labauche, enseignent la prédestination suffisante de tous les hommes, mais la prédestination efficace n'est pas pour tous. La différence entre les deux partis consiste en ce que l'inefficacité de la prédestination est redevable aux mauvaises dispositions de la volonté libre, d'après les molinistes, tandis que, d'après les thomistes, elle est redevable à Dieu qui, de toute éternité, a décrété de donner la grâce efficace aux hommes, mais seulement dans la mesure où l'exige sa gloire. » *Op. cit.*, p. 225. « A cette époque, ajoute-t-il, (au XVIe siècle), les moli-

ce terrible décret divin qui nous domine mystérieusement, l'âme tendre de François tressaille d'angoisse, lui qui aime Dieu, est-il en retour, objet d'amour ? Ce choix arbitraire qui fait de nous des prédestinés s'est-il éternellement porté sur lui ? Rien dans sa conscience, rien autour de lui ne lui donne ni ne peut lui donner de lumière sur cet unique nécessaire. Et l'effrayant point d'interrogation demeure plus d'un mois posé devant sa pensée comme une obsession.

A la redoutable thèse augustinienne et thomiste, il essaie bien d'opposer, mais sans pouvoir encore s'y fixer, la doctrine pacifiante de ses maîtres jésuites qui lui disent : « En Dieu, le décret de la prédestination à la gloire a pour premier considérant, si l'on peut parler ainsi, non le pur bon plaisir divin, mais la prévision des mérites et de la sainteté des élus. Dieu prévoit leurs mérites, et, en conséquence de cette prévision, il les prédestine à la gloire. » [1] Cette doctrine, si humaine, qui fait au vouloir sa très grande part dans l'œuvre du salut, est sans doute la lumière qui permet d'espérer. Mais se délier des scrupules de révérence qui l'enchaînent au sentiment de saint Augustin et de saint Thomas, cela passe encore pour un temps son pouvoir.

Enfin, néanmoins, après cinq ou six longues semaines de débats intérieurs, il se libère. C'est d'un seul coup d'aile, semble-t-il, qu'il remonte de l'abîme. Un éclair, fortuit en apparence, a percé la nuée d'orage. Mais ce serait fermer les yeux aux données intellectuelles du problème que de voir, dans le brusque parti, pris par le

---

nistes sont les continuateurs de la pensée grecque, renouvelée au commencement du XIIIe siècle, par Albert le Grand. Les thomistes sont plutôt les continuateurs de la pensée augustinienne. » *Op. cit.*, p. 223. — Saint Thomas avait écrit en effet : « Deus antecedenter vult hominem salvari, sed *consequenter vult quosdam damnari secundum exigentiam suae iustitiae.* » — Cf. *Summa theol* I qu. XIX, art. 6.

[1] HAMON-LETOURNEAU. *Vie*, t. I, p. 55.

jeune étudiant, un aveugle mouvement de la sensibilité. Qu'une grâce de lumière soit venue clore la crise purifiante qui le torturait, rien n'est plus vraisemblable. Que l'ardent *Memorare*, récité par lui aux pieds de la Vierge à Notre-Dame des Grès, ait, à l'improviste, provoqué l'intervention céleste, tout invite à le croire. Mais de ce coup soudain ne concluons pas à quelque improvisation superficielle. Comme Pascal en ce triste soir de novembre où son cœur « sentit » Dieu, François de Sales sentit tout à coup mûrir sa pensée sous la lumière d'en haut, mais cette pensée n'arrivait à la certitude qu'après une obscure et lente germination idéologique dont nous avons noté les signes et les mouvements. Ce n'est qu'après avoir péniblement lutté, après avoir longuement considéré, débattu dans son entendement tous les éléments du problème, qu'il prenait position et s'engageait dans une opinion mal famée qui n'avait, pour ainsi dire, pas encore de nom dans l'histoire. Sa décision, il la prenait en pleine conscience, après en avoir exactement mesuré la gravité.

Avec une admirable virilité intellectuelle, comme Pascal au sortir de sa nuit douloureuse, il va même lui aussi prendre la plume et écrire. Il écrira, non pas sans doute comme Pascal, dans ce premier réveil si doux, où la lumière naissante nous éblouit [1], mais à faible distance encore et

---

[1] Longtemps on a cru que la *Protestation* écrite, où saint François de Sales se libère du thomisme quant au problème de la grâce, avait été composée à l'issue même de la tentation. Pour les anciens critiques, elle en était comme la conclusion solennelle. Pour M. Henri Bremond, au contraire, il semble vraisemblable qu'elle « a été rédigée longtemps après. » — Cf. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* ; Paris, Bloud et Gay, 1916 ; t. I, p. 89. — Mais au dire des Visitandines d'Annecy, la pièce fut, de toute évidence, composée à Padoue, c'est-à-dire en somme, peu de temps après la tentation. Les savantes religieuses annoncent qu'elles établiront le fait sans conteste dans la belle édition des *Opuscules* qu'elles nous préparent. Il convient de les en croire. Quelle que soit d'ailleurs sa date, la *Protestation*, comme le dit bien M. Bremond, contient « un clair et vibrant souvenir de la crise ». — Cf. *op. cit.*, p. 92. — Si même il était vrai qu'elle fut

comme vibrant de son premier émoi. Il écrira pour se lier plus étroitement lui-même à la vérité découverte, pour donner à sa pensée une sorte de solennité sainte, pour rendre le choix qu'il a fait en quelque manière irréformable et sacré. Il écrira, tremblant d'émotion, mais sur un ton de vaillance et de certitude, qui surprend chez un si jeune

---

écrite longtemps après l'événement, cela nous montrerait encore à quelle profondeur, saint François de Sales fut alors atteint et remué. Pour que « l'étrange tourment », comme il l'appellera plus tard, ait eu en lui de si lointaines résonances, pour qu'un simple ressouvenir de ce « tourment » ait provoqué dans son âme un tel remous et lui ait inspiré une telle page, ne faut-il pas que sa pensée en ait reçu comme une impulsion décisive ? Parlant de cette page ardente et sobre, M. Bremond dit avec raison : « Précieuse relique, moins haletante, moins passionnante que l'amulette de Pascal, mais d'une richesse doctrinale bien supérieure. Il faut la lire dans son latin, ces deux mots surtout que je ne puis rendre : « *Je ne m'appelle pas celui qui damne, mon nom est Jésus : glorificatio nominis mei qui non est damnator sed Jesus.* » — Cf. *op. cit.*, p. 90. — Il est superflu d'ajouter qu'aux yeux de M. Bremond la tentation a des origines intellectuelles et dogmatiques. Il en décrit ainsi la genèse hypothétique. : « Comment expliquer que le saint ait ainsi attendu la réponse de la Vierge noire pour rompre avec le thomisme, lui qui était élève des jésuites ? Mais l'était-il, et à quel point, c'est ce qu'on ne peut dire. On ne l'avait point envoyé à Paris pour qu'il y fît ses études théologiques et c'est comme en cachette, dit-on, qu'il les a faites. Il semblerait donc qu'au lieu de suivre, au grand jour, les classes du P. Carrillo, S. J., il prenait pour texte les cahiers de Sorbonne que lui passait son gouverneur, Déage, élève lui-même en Sorbonne. Cahiers thomistes sans doute : on sait d'ailleurs que François de Sales avait la plus grande vénération pour saint Thomas. La protestation elle-même le montre : il lui en a coûté beaucoup de se séparer de lui et d'Augustin, même sur un point. Quoi qu'il en soit, pour le troubler ainsi, il faut que le système thomiste lui ait paru plus probable que l'autre. Quand il a fait sa prière devant la Vierge noire, il était fermement thomiste : quand il s'est relevé, il ne l'était plus. » — Cf. *op. cit.*, p. 91-92. — Je sais bien qu'après avoir écrit ceci, M. Bremond ébauche le geste de se reprendre en disant, fort justement d'ailleurs : « Moliniste ou thomiste, tout le monde est susceptible d'une pareille tentation. Aucun système ne résout, en effet, la difficulté dernière. » — Cf. *op. cit.*, p. 92. — Oui, avouons-le, nous sommes ici devant le grand mystère de cette vie : entre les deux systèmes moliniste et thomiste

homme, pour signifier à saint Augustin et à saint Thomas qu'il ne peut plus demeurer dans leur opinion sur le point qui l'a troublé. A ces maîtres vénérés, il demande pardon de son audace ; mais c'est avec un parfait sang-froid intellectuel qu'il prend congé d'eux, se sépare et marque ses distances. Sa phrase fait des circuits respectueux, mais sa pensée ne gauchit point : elle tranche, elle abat, elle fait la route pour toujours : « Prosterné, dit-il, aux pieds de saint Augustin et de saint Thomas, le cœur soumis à tout ce qu'il plaira à Dieu de me cacher... bien que je tienne pour *véritables* les doctrines exposées dans mon écrit, parce que je ne vois *rien* qui puisse y prêter matière au *doute*, comme cependant beaucoup de choses échappent à ma vue et qu'un mystère si haut est trop éblouissant pour pouvoir être fixé et vu à fond par mes faibles regards, si plus tard le contraire de ce qui me paraît *vrai* se montrait à moi, ce qui, je l'espère bien, n'arrivera jamais, si je savais (O Seigneur Jésus, éloignez de moi ce malheur !), si je savais être condamné à l'enfer par *cette volonté que saint Thomas suppose en Dieu pour faire ressortir sa justice envers un pécheur*, je courberais la tête sous la sentence du Très-Haut avec autant de douleur que de soumission... ».[1] Ainsi, d'un coup de volonté, par un acte stoïque de soumission éventuelle au Dieu inconnu qui, par impossible, se révélerait, il se dégageait du thomisme

---

il y a divergence de perspectives plus que de fond. Mais, disons-le aussi, ces questions de perspectives ne sont pas de mince importance pour nos faibles cerveaux humains. Nous croyons volontiers qu'un moliniste peut tomber en perplexité au sujet de son salut, mais il y a moins de prises en lui pour la tentation. Toujours est-il que chez saint François de Sales — toutes les circonstances le montrent — le désespoir procéda du contact soudain de sa pensée avec la thèse thomiste. C'est ce dont, au surplus, M. Bremond ne laisse pas de paraître convenir.

[1] Cf. *Œuvres complètes de saint François de Sales*. Edition Contant-Laguerre, Bar-le-Duc, 1865, t. V, p. 45. Cette *Protestation*, écrite en latin par saint François de Sales, a été copiée sur l'autographe de l'auteur par le chanoine Card et par le P. de Quoex, prieur de

et se posait dans l'optimisme. Jamais plus il ne se reprendra. Même aux derniers jours de sa vie, quand ses vues sur l'homme se seront légèrement assombries, il restera encore l'annonciateur d'un Dieu qui ne limite point sa volonté de salut et qui laisse tomber sur le monde un regard d'universelle pitié.

Cet épisode initial de sa vie intellectuelle tire donc des circonstances une importance qui ne saurait être surfaite. L'orage, né de la pensée et descendu par l'imagination jusque dans la sensibilité, avait agité tout son être intérieur; A ce concours de circonstances, la décision survenue doit d'avoir été si constante : elle avait trop puissamment ramifié ses racines jusque dans les profondeurs de son âme pour être jamais reniée !

Or, à l'inverse de Pascal qui verra dans la visite d'En-Haut comme une privauté d'exception et qui sortira de sa crise avec le sentiment d'une investiture personnelle dont il n'est point coutume que Dieu fasse largesse à quiconque, — *non fecit taliter omni nationi* — François de Sales, dans son humilité, n'arrive pas à concevoir qu'un privilège d'élection lui ait été si strictement réservé. Qu'a-t-il fait pour qu'un regard de Dieu l'ait ainsi distingué de ses frères ? Et pourquoi tant d'âmes charmantes qui l'entourent, âmes de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, de ses amis, seraient-elles vouées, peut-être, par quelque prédestination secrète, aux ténèbres extérieures ? Se sentir d'une race élue, se tenir orgueilleusement à l'écart dans le *jardin fermé*, porter, dès ici-bas, l'auréole des prédestinés, cela pourra flatter des âmes altières comme celles d'un Saint-Cyran ou d'une Angélique Arnauld [1] ; François

---

Talloires, qui en ont affirmé avec serment l'authenticité au procès de canonisation. — Cf. *Vie de saint François de Sales*, par HAMON-LETOURNEAU, pp. 56-57.

L'opuscule n'a pas encore paru dans la nouvelle édition d'Annecy.

[1] Georges GOYAU, dans son bel ouvrage récent sur Genève, a écrit de bien fines pages touchant cet orgueil singulier que le senti-

de Sales, lui, ne trouve d'apaisement que dans le sentiment d'un appel collectif qui, le touchant lui-même, n'exclut personne *a priori*. La goutte de sang que Pascal voyait couler pour lui, en propre, dans la passion de Jésus, saint François de Sales refuse de s'en attribuer à lui seul le bienfait. Il ne peut se résoudre à confisquer la grâce : il aspire à partager. Il veut les hommes égaux sous le regard de Dieu comme ils le sont sous les rayons du soleil. C'est de lui-même que nous tenons la comparaison : « Il vous aborda tous, dit-il parlant de Dieu, avec une mesme lumière, il vous toucha de mesmes rayons, il respandit sur vous une chaleur pareille. »[1]

***

A l'heure où l'esprit de Calvin pénétrait si profondément les âmes catholiques — car, on l'a dit, la Réforme n'avait fait que mettre en système, en les aggravant, des idées partout diffuses — saint François de Sales essaie de renouer avec la tradition évangélique dont le sens tendait à se fausser jusque dans les meilleurs cerveaux. L'esprit de

---

ment d'une élection d'En-Haut donnait aux Genevois : « Se targuer de leur vocation, dit-il, s'en faire une sorte de piédestal, est déjà pour eux une façon de la remplir, ou tout au moins de ne pas l'oublier. Du Bellay, qui promène à travers leurs rues, en l'année 1557, ses malveillantes flâneries, est choqué de les sentir si glorieux :

« Il semble, à escouter vos superbes louanges,
« Que vous soyez parfaits, que vous soyez plus qu'anges.
« Le Pharisée ainsi se vantait devant Dieu. »

Du Bellay. *Œuvres poétiques*, Cf. éd. Chamard, t. II, pp. 206-210.

Près de trois siècles plus tard, Stendhal les observe à son tour : « Les Genevois, écrit-il, jouissent par l'orgueil et par les passions tenaces. » Ce n'est pas en vain que, d'âge en âge, on a pu se considérer comme un peuple à part, interpréter comme une marque d'élection les souffrances non moins que les triomphes... Se réputant érigé par la Grâce de Dieu, à la dignité de membre de la Genève calvinienne, le Genevois du seizième siècle trouvait, dans le sentiment même qu'il avait de cette bienfaisante grâce, une occasion de s'humilier en même temps que de s'enorgueillir. » — Cf. *Une Ville-Eglise : Genève ;* Paris, Perrin, 1919 ; t. II, pp. 237-239.

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. IV, ch. v, t. IV, p. 230.

douceur, de confiance et d'amour, que le grand mouvement fransciscain avait un instant restauré, était à nouveau refoulé par l'esprit de crainte qui soufflait d'Allemagne et de Genève. Il était temps de rendre sa signification au grand mot de saint Paul : « Tu n'es plus esclave, mais fils. Or, si tu es fils, tu es aussi héritier. »[1] Car si la notion de filiation divine se perdait, celle aussi des droits, qui découlent pour l'homme baptisé de son titre d'héritier, paraissait en périls. Il fallait rappeler aux chrétiens que l'héritage surnaturel est indivis et que vraiment de lui on peut dire ce qu'un poète dira de l'amour maternel :

« Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. »

Dans l'éternel combat que se livrent, à travers l'histoire, les deux esprits contraires, c'est toujours, chose étrange, au vieil esprit de tremblement que va d'instinct le meilleur de l'humanité. C'est en vain, dirait-on, que Jésus fit jadis franchir un abîme à la conscience humaine en l'élevant de la servitude à l'amour. Il faut de temps à autre que de grands inspirés, continuateurs du Christ, « retrouvent la piste de l'Evangile », comme dirait Bossuet, et, nous restituant l'esprit de Jésus dans sa pureté, nous arrêtent sur la pente de régression où naturellement nous glissions. On peut se demander, en vérité, ce qu'il serait advenu de l'esprit de filiation, en ce XVIIe siècle, où le pessimisme fut presque universel, si, pour l'inaugurer, un saint François de Sales, avec son insigne génie et sa culture de grand humaniste, n'était venu rappeler dans une langue séduisante la doctrine capitale de Jésus reprise par saint Jean : *Deus charitas est* : *Dieu est charité*. De même qu'à l'âge précédent, saint Ignace avait été l'anti-Luther, il va être, en ce début du XVIIme siècle où Calvin se survit à lui-même, le véritable anti-Calvin.

Il n'est pas difficile de voir par où la thèse augustinienne

---

[1] *Gal.* VI, 7.

devait heurter l'âme tendre d'un François de Sales, si naturellement inclinée à transférer à Dieu sa propre bonté. Cette thèse ne semble-t-elle pas faire de Dieu comme un tyran sans entrailles ? Et le pécheur réprouvé pour n'avoir pas reçu la *prémotion efficace*, ne ressemble-t-il pas à ce malheureux qu'on aurait pour ainsi dire, de propos délibéré, laissé choir dans un guet-apens ? Avec sa grâce illusoirement suffisante ce pauvre dévoyé n'est-il pas deux fois digne de pitié et ne pourrait-il à bon droit se retourner vers Dieu et lui adresser l'invective fameuse d'Athalie : « Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit » ? Par un autre biais que les jansénistes saint François de Sales distinguait bien la tragique inconsistance de cette grâce-fantôme, appelée comme par dérision *suffisante* et dont Pascal devait faire un jour l'amère et spirituelle satire. De cette satire, il eût souri peut-être et comme Port-Royal il eût dit volontiers par moquerie : *a gratia sufficienti libera nos Domine*.

Aussi prenons-bien garde que les termes de *grâce suffisante* ne seront jamais chez lui artifice de langage. La probité de son vocabulaire est égale à la probité de son âme. Une grâce suffisante pour lui est une grâce qui suffit. Si nous nous perdons, ce n'est pas parce que la grâce nous aura manqué mais parce que nous aurons manqué à la grâce. Quand il écrit : « Dieu voulut premièrement d'une *vraye* volonté, qu'encor après le péché d'Adam tous les hommes fussent sauvés »[1], l'épithète « vraye » n'est pas sous sa plume cheville de remplissage ou masque trompeur ; elle est le visage même de la pensée ; elle nous avertit que cette volonté de Dieu est une volonté opérante, non ce simulacre de volonté que certaine école théologique se contente d'y voir. Cette volonté se manifeste par une distribution de grâces, efficaces de soi, inefficaces seulement par notre mauvais vouloir. « La grâce céleste

---

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. III, ch. v, t. IV, p. 185.

ne manque jamais à nostre vouloir, tandis que nostre vouloir ne défaut pas à nostre pouvoir. » [1] Et ce n'est pas dix fois, mais cent fois qu'il formule cette doctrine si propre à exalter les âmes généreuses : « La grace céleste, dit-il, ne t'a pas manqué... mais tu as manqué a la grace. » [2] Dieu donne à toute âme qui l'accepte, une grâce réellement suffisante, une grâce telle qu'elle peut atteindre au point d'efficacité si la volonté humaine ne la met pas en échec.

Moliniste [3], avant même la naissance officielle du molinisme, optimiste de propos délibéré dès sa dix-huitième année, François de Sales va demeurer constamment tel avec une fidélité qui peut nous paraître toute naturelle, aujourd'hui que les brûlants conflits sur la grâce sont apaisés, mais qui n'allait pas alors sans beaucoup de courage et qui dénotait, chez lui, la plus réfléchie des convictions.

S'il est vrai, comme on n'en peut plus douter, que

---

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. III, ch. IV, t. IV, p. 183.

[2] ID., l. II, ch. X, t. IV, p. 121. On trouvera la même idée dans le *Traitté de l'Amour de Dieu*, au l II, ch. III, t. IV, p. 96; au l. II, ch. V, t. IV, p. 103 ; au l. II, ch. IV, pp. 100-101 ; au l. II, ch. VII, t. IV pp. 108-109 (toute la page 109 notamment est à lire de ce point de vue) ; au l. II, ch. VIII, t. IV, pp. 112-113 ; au l. II, ch. IX, t. IV, p. 115 ; au l. VIII, ch. IV, t. V, pp. 68, 69, 70. — Cf. aussi t. VIII, 313-314, et t. IX, p. 439.

[3] Et quand nous disons *Moliniste*, il ne s'agit évidemment que du molinisme dogmatique par lequel l'accord du libre arbitre et de la grâce est expliqué d'une certaine manière. Nous n'entendons pas solidariser saint François de Sales, on le verra d'ailleurs assez par la suite, avec certain laxisme qui se couvrira bientôt du grand nom de Molina. La doctrine de Molina est strictement orthodoxe. « Son livre, dit le P. de Régnon, fut retourné dans tous les sens; chaque phrase, chaque mot furent examinés comme à la loupe par des yeux ennemis... Son livre est le seul, on peut bien le dire, qui ait eu cet honneur d'avoir été soumis par le Saint-Siège à un examen répété jusqu'à satiété, d'avoir été discuté pendant quatre-vingt-cinq séances en présence du successeur de saint Pierre, et d'être sorti d'une telle épreuve sans un blâme, sans une correction. Si jamais on peut suivre une doctrine *inoffenso pede*, c'est bien celle d'un tel livre.» Cf. *Bannès et Molina*, Paris, Oudin, 1883, pp. 4-5.

saint François de Sales, en 1607, ait donné le conseil au Pape Paul V de ne pas trancher doctrinalement dans la querelle entre molinistes et thomistes, sachons voir qu'en raison des circonstances, ce conseil de neutralité avait le sens d'une adhésion publique à la doctrine de ses maîtres jésuites.

Molinisme et thomisme ne traitaient point alors d'égal à égal. Les thèses optimistes de Molina n'avaient point encore obtenu droit de cité dans les Ecoles et ceux qui les soutenaient encouraient, ne l'oublions pas, ce genre de suspicion qui atteint si souvent les zélateurs de doctrines aventureuses ou simplement nouvelles. Aux yeux des contemporains du saint jusqu'aux environs de 1610, le molinisme fait figure d'accusé. En 1597, une grande Commission théologique connue dans l'histoire sous le nom de « Congrégation *de Auxiliis* » est instituée par Clément VIII pour examiner l'ouvrage de Molina. Cette congrégation est unanimement défavorable aux thèses optimistes du grand jésuite portugais. Pendant les dix années que vont durer les débats devant cette Commission, l'avantage ne cesse d'appartenir aux théologiens thomistes qui se croient toujours à la veille d'emporter la décision, c'est-à-dire la solennelle condamnation du molinisme. Pendant dix ans, le dominicain Lemos, principal champion des thomistes, poursuit, devant le haut tribunal romain, sa lutte victorieuse. Doué d'une prodigieuse vigueur physique, taillé comme un belluaire antique, ce formidable jouteur en robe blanche met successivement hors de combat tous ses antagonistes de robe noire [1]. Ses amis, encouragés par le succès, ne cessent d'élever la voix vers le Siège Pontifical et de requérir hautement une intervention qui dirime la controverse. Les Jésuites au contraire, en accusés qu'ils sont, se contentent de réclamer timidement un modeste non-lieu qui sauve leur opinion de l'étrangle-

[1] L'un d'eux tombe un jour à ses pieds, épuisé de fatigue.

ment et lui ménage un avenir meilleur. C'est en ces circonstances difficiles que François de Sales, consulté, ose donner au Pape Paul V son audacieux conseil de non-intervention. Et contribuant ainsi, selon ses moyens, à obtenir le *statu quo*, c'est-à-dire la liberté, la vie et l'honneur, à une opinion décriée, il se posait encore une fois bravement comme son défenseur public.

De cœur et d'esprit avec les Jésuites sur cette question de la grâce, il n'hésite jamais à courir avec eux une aventure ou un risque. Il ne se contente pas d'écrire toutes ses œuvres conformément aux thèses de Molina, il se met allègrement pour elles, à l'occasion, dans l'attitude du partisan.

« Rarement un esprit ose être ce qu'il est. »

Cet admirable vers ne fut point écrit pour saint François de Sales qui sut toujours être lui-même, sans bravade, mais à visage découvert. Sa pensée imployable et réfléchie ne fut pas même sujette à ces variations de ton et d'accent que le cours changeant des controverses imposa parfois, même à de grands esprits, comme saint Augustin. Aux dernières années de sa vie, en août 1618, nous le voyons encore offrir spontanément ses encouragements chaleureux au porte-parole le plus en vue du molinisme militant, au jésuite Lessius. A cet infatigable vétéran, qui, depuis tant d'années, poursuit, sous l'injure et les censures, son dur combat contre toutes les formes dissimulées du baianisme, contre toutes les formes naissantes du jansénisme, à ce noble lutteur, dont Pascal lui-même essaiera vainement d'amoindrir la mémoire, il écrit ces lignes généreuses qui méritent d'être pieusement relevées, tant elles jettent de lumière sur les sources de son ascétisme : « Très Révérend Père dans le Christ... Depuis longtemps j'aimais, bien plus, je vénérais votre personne et votre nom, mon Père ; non seulement à cause de l'estime que je fais toujours de tout ce qui tient à votre compagnie, mais encore à cause des œuvres remarquables de votre Révérence, dont j'ai d'abord entendu parler, et qu'ensuite

j'ai vues, examinées, admirées... Passant à Lyon, j'ai vu, dans la bibliothèque du Collège, votre Traité de la Prédestination. Comme il arrive en ces occasions, je n'ai pu qu'y jeter rapidement les yeux ; cela m'a suffi pour me rendre compte que Votre Paternité y embrasse et soutient cette doctrine, qui a pour elle l'antiquité, le charme propre et le pur sens de l'Ecriture, de la prédestination à la gloire *en suite de la prévision des œuvres*. Cette constation m'a été d'autant plus agréable que moi-même j'ai toujours regardé cette opinion comme *la plus vraie* et la plus aimable, en tant que *plus digne de la grâce et de la miséricorde divine*. Ainsi l'ai-je indiqué dans mon petit livre de *l'Amour de Dieu*. »[1]

Ce n'est pas seulement le *Traitté de l'Amour de Dieu*, mais l'œuvre entière de saint François de Sales qui implique une conception moliniste de la prédestination et de la grâce. Néanmoins c'est en « ce petit livre » désigné par lui-même à notre attention qu'il nous livre sa pensée profonde dans les termes les plus exprès. Ailleurs, le molinisme est sous-jacent. Ici, il affleure presque à chaque page et s'exprime avec une rigueur pour ainsi dire technique. Voyons notre saint, par exemple, à propos de la vocation au salut, nous décrire le mécanisme des activités humaines et divines, qui, conjuguées, nous mènent infailliblement au ciel si nous le voulons. Avec quelle admirable minutie il nous montre les concours successifs dont Dieu nous circonvient et nous poursuit, incapable qu'Il est de se résoudre à nous condamner avant d'avoir éprouvé notre obstination réfléchie dans le mal. « Il voulut premièrement d'une *vraye volonté*, nous dit-il, parlant de Dieu, qu'encore après le péché d'Adam *tous les hommes fussent sauvés...*, c'est-à-dire Il voulut le salut de tous ceux qui voudroyent

---

[1] *Lettre au Père Léonard Lessius*. 26 août 1618. *Lettre latine*. Traduction des Editeurs, t. XVIII, p. 272-273. Cette lettre de François de Sales à Lessius parut en son temps un document si grave que certains thomistes tentèrent d'en nier l'authenticité.

contribuer leur consentement aux grâces et faveurs qu'Il leur prépareroit, offriroit et départiroit à cette intention. Or, entre ces faveurs, Il voulut que la vocation fust la première... Et à ceux desquelz Il prévit qu'elle seroit acceptée, Il voulut fournir les sacrés mouvements de la pœnitence et à ceux qui seconderoyent ces mouvements, Il disposa de donner la sainte charité ; et à ceux qui auroyent la charité, Il délibéra de donner les secours requis pour persévérer ; et à ceux qui employeroyent ces divers secours Il résolut de leur donner la finale persévérance et glorieuse félicité de son amour éternel. » [1] Peut-on dire plus nettement que Dieu subordonne pour chacun de nous les grâces qui assurent le salut à la prévision qu'Il a de nos efforts et de notre bon vouloir, autrement dit, que Dieu ne porte son décret de prédestination qu'après avoir, dans sa prescience éternelle, enregistré notre mérite ou notre démérite, *post merita proevisa*, comme disent les théologiens ?

Se résumant à la page suivante, saint François de Sales reproduit à nouveau cette doctrine dans une formule vive qui semble d'abord une pétition de principe mais dont un contexte immédiat fait apparaître le bien-fondé : « Dieu, sans doute, dit-il, n'a préparé le Paradis que pour ceux desquelz Il a *preveu* qu'ilz seroyent siens. » [2] Ce qui veut dire : pour ceux qui se comporteraient librement, de manière à mériter l'élection, puisqu'il ajoute aussitôt : « Or, il est en nous d'estre siens. » [3] Le salut apparaît ainsi comme un fruit de notre activité. Nous devenons les maîtres de notre destinée. [4] Nous ne sentons plus

---

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. III, ch. v, t. IV, p. 185.

[2] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. III, ch. IV, p. 186.

[3] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. III. ch. IV, p. ff86.

[4] Il y a loin, comme on le voit, de l'optimisme, ainsi considéré par son côté doctrinal, à l'optimisme purement instinctif, tel que nous le décrivent aujourd'hui certains littérateurs. Si nous en croyions plusieurs de nos critiques, la source unique de l'optimisme ou du

peser sur nos épaules cette inexorable fatalité qui nous prédestine au salut ou à la damnation et dont le naturel effet est de nous déconseiller l'effort. Il est en nous

---

pessimisme serait dans une prédisposition physiologique qui nous inclinerait à voir les choses en rose ou en noir. Simple question de foie, d'estomac ou de système nerveux. M. Gustave Rudler, tirant la conclusion de récents travaux sur cette question, écrit dans *La Revue universitaire* du 15 janvier 1911 : « Une fois de plus les récentes enquêtes ont départagé les philosophes, en faisant percevoir partout la neurasthénie sous le pessimisme. Le pessimiste est un malade d'esprit puissant ; l'optimiste est l'homme bien portant. Cela est gros, sans doute, mais vrai et capital. » Cela est *gros* en effet ; — tellement gros que cela ne peut être ni *vrai* ni *capital*. Une telle définition ne peut convenir qu'à un petit nombre de cas. Nos grands écrivains du XVIIe siècle, qui furent presque tous des pessimistes. — Cf. F. BRUNETIERE. *Etudes critiques sur l'histoire de la Littérature française*, 4e série, au chapitre intitulé « Jansénistes et cartésiens ». Paris, Hachette, — n'étaient à aucun degré, semble-t-il, des neurasthéniques. Les Jansénistes, qui représentent pour nous le pessimisme dans une de ses formes les plus aiguës, étaient à l'exception de Pascal, des gens extrêmement bien portants. La tribu des Arnauld presque tout entière florissait de santé. Le grand Arnauld, notamment, était un athlète dans tous les sens du mot, et, ni Antoine Le Maître, ni Saint-Cyran, ni Tillemont, ni M. de Pontchâteau, ni M. Hamon, ni même Nicole, ne paraissent avoir été des égrotants ou des névrosés. Bossuet qui, sans avoir été janséniste déclaré, est pourtant nettement pessimiste dans sa philosophie et sa spiritualité, nous est à bon droit traditionnellement donné comme le type du solide bourguignon en excellente santé physique et morale. Le tempérament et la santé n'expliquent donc pas tout. Il y a des pessimistes maladifs et des pessimistes bien portants. Il y a aussi des optimistes détraqués. Rousseau en fut un, malgré ses accès de pessimisme social. Quand il écrivait : « Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses », il avait déjà sa névrose !

On ne peut évidemment refuser d'admettre que le tempérament, le moment, le milieu, la race, constituent comme un terrain favorable à l'éclosion de l'optimisme ou du pessimisme idéologiques. Mais ils ne le déterminent pas nécessairement. Dans un article de *La Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1911, M. L. Herbert exagère, à notre sens, l'influence de la race. Pour lui, le pessimisme du puritain anglais « préexiste dans la race. » A cette thèse, comme à celle qui rattache le même pessimisme puritain aux conditions de vie, nous pourrions

d'appartenir à Dieu ici-bas et dans l'autre monde, Dieu ne *décide* sur nous qu'après avoir prévu comment nous *déciderions* nous-mêmes. Les sources de l'énergie se rouvrent. Nous voilà prévenus d'avoir à ceindre nos reins

---

opposer la belle démonstration de Mgr d'Hulst qui établissait un jour par l'histoire et l'ethnographie que sur la même terre et dans la même race on est optimisme ou pessimiste pour des raisons dogmatiques. — Cf. *Conférences de Notre-Dame. Carême de* 1892, Paris, Poussielgue, pp. 457-458. — « Le Français d'autrefois, disait-il avait, quoi qu'en disent de maladroits apologistes du passé, la vie plus difficile que le Français d'aujourd'hui; il était cependant plus joyeux... Au sein de la civilisation anglo-saxonne et sous le même ciel, l'Irlandais est plus misérable et pourtant moins mélancolique que l'Anglais, le catholique du Tyrol que le protestant de la Souabe, le catholique du pays rhénan que le luthérien du Brandebourg. »

Comment oublier aussi que sur les bords du même lac de Genève naquit le pessimisme exagéré de Calvin et l'optimisme extravagant de Rousseau ? Je sais bien que Calvin et ses premiers disciples n'étaient que des Génevois d'importation. Mais la colonie calviniste, comme l'a rappelé récemment Georges Goyau, n'a-t-elle pas gardé pur, à travers les siècles, son pessimisme primitif, face à face avec un des paysages les plus enchanteurs qui soient sur cette terre ? Nous ne nions pas — faut-il le répéter ? — que le climat, le paysage, la race, le tempérament, entrent comme éléments dans la composition de l'optimisme et du pessimisme ; mais ces éléments n'en sont pas l'essence, laquelle est idéologique. — Voir aussi sur ce sujet : Xavier Moisant. *L'optimisme au XIXe siècle*, notamment le beau chapitre sur « la tristesse de Caryle » ; Paris, Beauchesne, 1911, pp. 79-84. — Qu'un saint François de Sales se sente inconsciemment porté vers l'optimisme par le spectacle de la merveilleuse campagne alpestre qui fut le cadre habituel de sa vie, rien n'est plus croyable. Une atmosphère vive et légère, une admirable lumière, une terre généreuse qui verdoie toujours même sous l'ardent soleil d'été, un beau lac transparent d'un bleu si pur et si profond qu'il semble réfléchir le ciel, et sur ce lac de féérie des îles et presqu'îles qui sont comme des corbeilles de fleurs à la surface des eaux, mille charmes divers d'une nature enjôleuse ne laissèrent pas sans doute d'émouvoir son âme d'artiste et de l'inviter à l'optimisme. Mais tout cela ne fut pas suffisant. Comme l'a bien dit M. Xavier Moisant : « Sans dogmes, pas d'optimisme. » — Cf. *op. cit.*, p. 84. — Si François de Sales est optimiste, c'est avant tout parce que son dogme est optimiste.

et de ne pas nous endormir dans l'attente d'une grâce qui nous emporte inertes sur son aile.

Nous n'avons pas à expliquer la manière dont saint François de Sales comprenait le *comment* de l'action de la grâce sur la volonté libre, ce que les théologiens appellent l'*actuation* de la grâce suffisante, pour la bonne raison qu'il n'a pas cru devoir s'expliquer lui-même sur ce sujet. Il détestait les controverses purement théoriques : Je « hais, disait-il, toutes les contentions et disputes entre les Catholiques, dont la fin est inutile... sur tout en ce tems plein d'espritz disposés aux controverses. »[1] Dans la controverse moliniste, il avait pris parti en fait pour les Jésuites, mais en demandant et obtenant la cessation du débat public. Il refusa toujours de s'engager dans le dédale d'une discussion qui lui paraissait peut-être sans issue. Il pensait, en ceci, croyons-nous, comme ce théologien moderne qui, ayant exposé les arguments du thomisme et du molinisme, concluait humblement : « Le mieux, semble-t-il, est... de laisser dans le mystère le mode selon lequel la grâce actuelle agit sur la volonté humaine. »[2] Le saint tenait, lui aussi, les deux bouts d'une chaîne mystérieuse. Il ne jugeait pas nécessaire de savoir comment la soudure se faisait au centre. Il affirmait avec une même énergie la nécessité de la grâce et la liberté humaine. « Bien que ce soit, disait-il, un *don de Dieu* d'être à Dieu, c'est toujours un don que Dieu ne refuse jamais à personne, mais l'offre à tous, pour le donner à ceux qui de bon cœur *consentiront* de le recevoir. »[3] Mais, tout adonné à la culture des âmes, il adhérait d'instinct au molinisme et parlait

---

[1] *Lettre à M. Benigne Milletot*, 1-5 septembre 1611, t. XV, p. 95.

[2] L. LABAUCHE. *Leçons de théologie dogmatique*, Paris, Bloud, t. I, p. 227. Voir pourtant une comparaison nettement moliniste : *Sermons autographes*, t. VII, pp. 13-14.

[3] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. III, ch. v, t. IV, p. 186.

son vocabulaire [1], pour épargner aux âmes le désespoir dans lequel il avait failli sombrer.

***

On a dit, avec assez de légèreté, que le catholicisme était « la triste religion du Mercredi des Cendres et du Vendredi-saint. » Si le trait convient peut-être à la religion de Jansénius, il est d'une injustice flagrante pour la religion de saint François de Sales dont la juste austérité s'atténue de tant de grâces attrayantes, et qui, par de sages alternances, allie toujours à la componction du cœur la plus libre allégresse. « Dieu est le Dieu de joye », [2] disait-il un jour à une dame du monde, et ce mot, par où s'exprime une de ses idées les plus chères, repasse si constamment

---

[1] C'est pourquoi il disait : « Dieu ne nous donne pas seulement une simple suffisance de moyens pour l'aymer et en l'aymant nous sauver, mais.... une suffisance riche, ample, magnifique. » — Cf. *Traitté de l'Amour*, l. II, ch. VIII, t. IV, p. 113. — En un mot, il met l'accent sur la part de l'homme dans l'œuvre du salut, tandis que le thomiste appuie plus volontiers sur la part de Dieu. « La spiritualité dominicaine, écrit le P. Bernardot..., insiste plus sur l'efficacité de la grâce divine à obtenir par la prière, que sur l'effort humain de notre volonté. A ses yeux, la grâce est efficace par elle-même et non par le consentement qui la suit. » — Cf. *La Spiritualité dominicaine*. Librairie Saint-Thomas d'Aquin, p. 57. — Le P. de Régnon a bien marqué le nœud du différend entre thomistes et molinistes : « En d'autres termes, dit-il, et pour prendre la disjonctive posée par Acquaviva, faut-il admettre que Dieu prédétermine d'avance la volonté humaine à chacun de ses actes par une prémotion toute-puissante qui entraîne nécessairement le consentement ? Ou bien faut-il reconnaître que la grâce actuelle n'est pas efficace de soi et par sa nature, et par conséquent, n'obtient pas nécessairement l'acte auquel elle pousse ? Encore une fois, là est le nœud, là est la question dégagée de toutes ambages et de toute subtilité de plaideurs. Suivant qu'on se prononcera dans un sens ou dans un autre, on donnera des solutions différentes aux grandes questions...» — Cf. *Bannès et Molina*, pp. 6-7. — Saint François de Sales s'est prononcée dans le second sens, comme le prouve le texte du *Traitté de l'Amour*, t. IV, p. 186, que nous avons cité plus haut.

[2] *Lettre à la Présidence Brulard*, 18 février 1605, t. XIII, p. 16.

dans son œuvre, qu'il nous en donne comme le ton dominant. Aux Philothées très diverses qu'il a guidées il n'a cessé de dire et de répéter : « Vivez joyeuses, vivez en joie. » A sa mère survivante d'une génération dont une théodicée rigide avait un peu comprimé l'essor religieux, il écrit : « Il faut un petit peu plus mettre vostre esprit au large et a l'ayse avec Notre-Seigneur. »[1] A l'impétueuse et versatile abbesse du Puits d'Orbe, à cette terrible Mme Bourgeois qu'il lui faudra bien parfois gouverner un peu par la crainte, il conseille pourtant encore et malgré tout la confiance : « Ma Fille, je vous prie, que toutes ces méditations là des quatre fins se finissent toutes par l'espérance et confiance en Dieu, et non par la crainte et l'effroy, car quand elles finissent par la crainte elles sont dangereuses. »[2] A la Baronne de Chantal qui, par éducation et tempérament, se contractait si facilement devant Dieu, il s'efforce de redonner l'élan cordial et joyeux. C'est avec une sorte de fougue qu'il s'évertue à la dégager de cette gêne paralysante dans laquelle une direction inhumaine l'avait pour ainsi dire figée. A tout prix, il veut la conduire jusqu'au cœur à cœur filial. Il lui écrit donc sur un ton d'impérieuse imploration : « Je vous en supplie, pour l'honneur de Dieu, ma Fille, *ne craignés point* Dieu, car Il ne vous veut faire nul mal ; *aymés* le fort, car Il vous veut faire beaucoup de bien. »[3] Et discernant, semble-t-il, à travers la difficulté particulière d'une de ses dirigées, l'objection de tout un siècle, il disait un jour avec une pointe d'impatience où l'on sent comme le dessein de briser d'un coup l'erreur opiniâtre qu'il rencontre sans cesse sur son chemin : « Non, non, Dieu n'est pas si terrible à ceux qu'Il ayme ;

---

[1] *Lettre à Mme de Boisy, sa mère*, 29 novembre 1609, t. XIV, p. 213.

[2] *Lettre à Mme Bourgeois, abbesse du Puits d'Orbe*, 9 octobre 1604, t. XII, p. 333.

[3] *Lettre à la Baronne de Chantal*, 6 août 1606, t. XIII, p. 210

Il se contente de peu, car Il sçait bien que nous n'avons pas beaucoup. »[1]

Et ne craignons point qu'Il endorme ainsi les fidèles sur l'oreiller d'une paresseuse confiance. Il ne retire à la Divinité aucun de ses attributs essentiels. Il se garde même de les voiler, sachant bien qu'à les taire on en prépare l'oubli. Il les propose tous au regard du chrétien, mais dans un « dispositif » en quelque sorte nouveau. L'âge précédent avait aimé voir en Dieu surtout la Justice et la Puissance ; lui, il met en lumière de préférence la Miséricorde et la Bonté. Ce qui prédominait se subordonne.

Des éléments identiques se retrouvent chez lui différemment ordonnés. Dieu reste le Tout-puissant qu'il faut craindre, mais qu'il faut craindre amoureusement. Notre crainte doit s'achever en amour et l'amour prendre le pas sur la crainte. « Ce n'est pas mal fait, disait-il, de trembler quelquefois devant Celuy en la présence duquel les Anges mesmes tremoussent, quand ilz le regardent en sa majesté ; à la charge toutefois que le saint amour, qui *prédomine* en toutes ses œuvres, tienne aussi tous-jours *le dessus*, le commencement et la fin de vos considérations. »[2] Cette hiérarchie des attributs divins, il ne l'enseignera pas comme une doctrine réservée, qu'il ne faut annoncer qu'avec prudence à certaines âmes d'élite, mais comme une vérité commune destinée à toute âme qui tend au parfait. Il l'enseignera du haut de la chaire, en 1622, sept jours avant sa mort, dans un sermon pour la fête de saint Thomas. Parlant du Sauveur, il dira : « Il nous donne en cecy des preuves de la douceur avec laquelle il traite les pécheurs, car Il a deux bras, : l'un de sa justice toute-puissante et équitable, et l'autre de sa miséricorde qu'Il

---

[1] *Lettre à Mme Bourgeois, abbesse du Puits d'Orbe*, 15-18 avril 1605, t. XIII, p. 29.

[2] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 1610-1612, t. XV, p. 319.

exalte *par dessus* celuy de sa justice. »[1] On peut bien le dire, cette doctrine fait partie de sa théologie la plus invariable !

Les contemporains de saint François de Sales ne se méprirent point sur l'originalité d'un tel enseignement. Les rigides aussi bien que les « doux » s'émurent à ces accents inaccoutumés. Les âmes aimantes surtout, celles qui n'avaient pu prendre leur parti du Dieu farouche dont Luther et Calvin avaient propagé l'image, tressaillirent de joie et d'étonnement en entendant cette parole secourable qui semblait rouvrir le ciel. Vaugelas, qui connaissait bien son temps et qui connaissait bien saint François de Sales, étant le fils de son meilleur ami, disait : « Il a le premier frayé aux âmes le chemin de la doulceur. »[2] Pour être catégorique à l'excès — car les mouvements d'idées n'ont point de ces commencements absolus — la remarque de Vaugelas exprime bien l'effet de surprise que produisit alors sur les esprits l'apaisante doctrine de saint François de Sales. Même les âmes légères, âmes pécheresses que la crainte avait troublées mais non subjuguées et qui continuaient en tremblant de courir au plaisir, mêmes ces âmes-là furent remuées en apprenant qu'un Dieu miséricordieux les attendait encore, toujours prêt à pardonner.

Henri IV, à qui ne manquaient pas, il est vrai, d'excellents motifs pour souhaiter d'avoir au Ciel un juge clément, mais en qui nous pouvons voir un bon témoin de ces âmes inquiètes dans le désordre, faisait écrire à François de

---

[1] *Sermons recueillis. Sermon pour la fête de saint Thomas*, 21 décembre 1622, t. X, p. 409. Camus rapporte encore une jolie formule de saint François qui résume bien sa pensée sur ce point : « C'estoit son grand mot, dit l'évêque de Belley : Il faut craindre Dieu par amour, et non pas l'aymer par crainte. » — Cf. *Esprit du Bienheureux François de Sales*. Partie III, section XXV, t. I, p. 187.

[2] *Processus remissorialis parisiensis*. ad art. 28. — Cf. t. III, p. 31. — Vaugelas était le fils du sénateur Antoine Favre.

Sales pour le prier d'enseigner, par la parole et par la plume, une spiritualité conforme à l'esprit de miséricorde que l'opinion publique lui attribuait. Ce roi si fin, dont la souple intelligence avait des ouvertures sur tout et qui avait dû se trouver durement à l'étroit dans le roide protestantisme de Calvin, s'affligeait en effet, nous dit son secrétaire Antoine Deshayes, de voir tant d'âmes autour de lui se représenter Dieu comme un tyran pointilleux, épiant sans cesse les pécheurs, « toujours prest à les surprendre... en quelque légère faulte pour les perdre éternellement. » [1] Il se tournait vers saint François de Sales comme vers le prophète d'un esprit nouveau. Et le jeune évêque, bien éloigné de trouver abusive cette invitation, et téméraire cette interprétation de sa pensée, faisait répondre au roi « qu'il ne manqueroit point en ses prédications et dans les livres qu'il feroit imprimer, d'instruire le mieux qu'il pourroit ses subjects, les esloignant à son possible des extrémités vicieuses. » [2] Le roi dut éprouver une joie vive en 1608, quand il put constater que l'*Introduction* était si conforme à ses vœux exprimés. S'il ne souligna pas d'un coup de crayon, comme le fit plus tard le roi Jacques III, les passages qui invitaient à la confiance en Dieu, au moins dut-il les recueillir en son cœur et achever par eux de se nettoyer l'âme des tristes nuées calvinistes.

---

[1] Déposition d'Antoine Deshayes. — Cf. *Process. remiss. parisiensis.* ad art. 51, t. III, p. 9. — Ce témoignage de Deshayes dont le haut intérêt n'a pas besoin d'être signalé, ne doit pourtant pas nous induire à considérer *l'Introduction* comme inspirée par Henri IV. Certains critiques l'ont fait un peu à la légère. François de Sales, en effet, ne donna son *Introduction* que six ans plus tard, et nous savons sous quelles influences directes. Il n'est pas d'ailleurs interdit de penser que l'invitation d'Henri IV fut pour lui un encouragement à prendre la plume.

[2] *Œuvres.* t. III, p. 31. Sans doute, d'autres écrivains spirituels au XVIe et au XVIIe siècles ont mis l'amour au-dessus de tout, sans être pour cela des optimistes comme saint François de Sales. Mais il y a ici un ton qui ne trompe pas. Et puis, l'argument que nous en tirons n'est qu'un argument de surcroît. La thèse de l'optimisme salésien tient parfaitement sans lui!

Un peu plus tard, un autre personnage illustre, dont le témoignage, en sens inverse, nous est également précieux comme indice, les recueillait aussi, ces termes miséricordieux, et les soulignait à son tour non plus avec amitié comme Jacques III, mais avec un froncement de sourcils et sans doute avec un frémissement de colère. Saint-Cyran, prince des rigides, avec son flair de rigoriste méticuleux avait bien discerné, dans l'Œuvre de saint François de Sales cet esprit qu'il poursuivait de sa haine, cet esprit de confiance et d'abandon qu'il estimait être un esprit de relâchement. Aux affidés de sa petite Chapelle, il le dénonçait avec une mauvaise humeur que seul le prestige du saint l'empêchait de formuler avec éclat. Dans une confidence qui achèverait de nous instruire, s'il en était besoin, sur l'interprétation qui fut donnée jadis — et qu'il faut donner encore — à la doctrine de l'évêque de Genève, l'abbé de Saint-Cyran osait porter sur elle cet insolent jugement : « Saint François de Sales est du nombre des saints... mais pas des Apôtres dont il faut suivre la doctrine... Par sa douceur, il a été l'occasion de ruines pour plusieurs. » [1] Saint-Cyran avait bien senti que les âmes seraient réfractaires au Jansénisme tant qu'on ne les aurait pas détachées de saint François de Sales.

De toutes parts donc, à peine eut-il pris la plume,

---

[1] Cf. *Les Études*. 5 avril 1912. — Ces lignes sont extraites d'une lettre inédite de Saint-Cyran, publiée par le P. Brucker. Elles mettent une petite ombre — n'est-il pas vrai ? — au tableau de l'idyllique accord spirituel que M. Augustin Gazier imaginait naguère entre sainte Chantal, Angélique Arnauld, Saint-Cyran et saint François de Sales. « Dans tout ce qui va se passer, écrit-il, entre sainte Chantal, la Mère Angélique et le prisonnier de Vincennes, on ne saurait trouver l'apparence de la cabale... c'est la continuation et la consécration de l'œuvre saintement commencée en 1619, sous les auspices de ce François de Sales que les trois amis vénéraient également ». — Cf. *Jeanne de Chantal et Angélique Arnauld*. Paris. Champion, 1915, p. 49. — La lettre publiée par le R. P. Brucker aurait-elle échappé à la sagacité de M. Gazier, pourtant si renseigné sur tout ce qui regarde le Jansénisme ?

notre saint fut accueilli comme le messager d'un Dieu d'amour, d'un Dieu vraiment désireux de sauver tous les hommes et de leur donner libéralement les moyens de salut.

***

Une tendance aussi constante à la confiance en Dieu devait amener saint François de Sales à faire une sorte d'inversion dans l'économie de la dévotion à Marie. De fait, sa mariologie nous apparaît en réaction marquée contre celle du Moyen-Age. Si son amour pour Marie est aussi vif que celui de l'âge précédent, l'idéologie qui l'inspire est toute différente. C'est ce que Sainte-Beuve n'a pas parfaitement vu : « Saint François de Sales, dit-il, eut, on le conçoit, un culte singulier pour la Vierge. Notre-Dame... avait été la grande adoration, l'idéal chevaleresque et mystique du Moyen-Age : ce culte n'a plus cessé. Saint François de Sales autant que saint François d'Assise était du Moyen-Age en ce point. »[1] Non, saint François de Sales n'était pas aussi complètement du Moyen-Age que semble le penser Sainte-Beuve. M. Charles Flachaire, l'un des derniers historiens de la dévotion à Marie, a vu plus juste quand il a dit de lui : il « ne partage pas pleinement, sur la miséricorde et l'intercession de la Vierge, les idées chères au Moyen-Age. »[2]

Expliquant sa pensée, M. Flachaire avait dit précédemment : « Certes, à s'en tenir aux apparences, sa dévotion mariale est toute séraphique, fleurie et attendrie ; mais ce serait trop facilement conclure de la forme au fond, et je crains que Sainte-Beuve sacrifiant un peu trop aux exigences du contraste qu'il établit entre Saint-Cyran et François de Sales n'ait porté un jugement hâtif. »[3] Pourquoi faut-il que M. Flachaire, si exact comme historien

---

[1] SAINTE-BEUVE. *Port-Royal*, t. I, p. 632.

[2] Charles FLACHAIRE. *La dévotion à la Vierge dans la Littérature catholique au commencement du XVIIe siècle*, Paris, Leroux, 1916, p. 40.

[3] ID., p. 30

se montre théologien douteux quand il s'essaie à discerner les causes des différences notées entre la piété mariale de notre saint et celle du Moyen-Age. Cette cause, il croit la désigner d'un mot en disant : « Saint François de Sales, moins optimiste en théologie que ne l'affirme Sainte-Beuve. »[1] C'est tout le contraire qu'il faudrait dire. Si, dans sa mariologie, l'évêque de Genève se distingue du Moyen-Age, c'est justement parce qu'il fut optimiste en théologie. Le chrétien du Moyen-Age, comme le peuple juif, inclinait à voir Dieu au travers des éclairs et des nuées ; il n'allait généralement à Lui qu'avec une sorte d'hésitation tremblante, et de préférence, par des voies indirectes, notamment par Marie, considérée, à la lettre, comme le refuge des pécheurs. Le célèbre P. Binet, en qui nous entendons pour ainsi dire toute la tradition mariale du Moyen-Age, exprime bien l'idée fondamentale sur laquelle cette tradition repose quand il dit : « Jésus veut damner et Marie veut sauver ; la justice est du costé de Jésus, la clémence du costé de Marie... l'un allègue le droit et la loy, l'autre allègue les passedroits et l'amour. »[2]

Ainsi le Moyen-Age, dominé par son pessimisme théologique ne s'adresse à Dieu que par personne interposée. Sans cesse il en appelle du tribunal de Dieu au tribunal de la Vierge. Selon sa croyance, Marie, toujours accueillante et pitoyable, arrache des mains de Dieu les plus audacieux pécheurs et les sauve pour ainsi dire malgré Lui et malgré eux. L'histoire fameuse du malandrin Théophile, histoire qui traîne encore aujourd'hui dans notre littérature dévote, s'était répandue à travers la littérature du Moyen-Age sous mille formes variées. Avec une complaisance jamais lasse, mais combien inquiétante, les pieux auteurs ne cessaient de conter à leurs millions de

---

[1] Id., p. 40.

[2] P. Binet. *Le grand chef-d'œuvre de Dieu ou les perfections de la Sainte Vierge*, 1re édit., 1634, p. 673.

lecteurs les exploits scabreux de ces joyeux drilles, frères de Théophile, de ces détrousseurs de grand chemin, forbans sataniques parfois vendus au diable, qui pour leur astucieuse fidélité à l'*Ave Maria*, étaient finalement soustraits par Marie à la vengeance du juste Juge. La théologie de saint François de Sales, on le devine, sera sans tendresse pour ces petites roueries, pour ces expédients de casuistique. Le pessimisme menait à Marie en éloignant de Dieu. L'optimisme de saint François de Sales rétablit les rapports directs avec Dieu, sans éliminer Marie. Dieu nous est montré si prochain qu'on peut aller à Lui sans détour ; mais on doit revenir à Marie pour plaire à Dieu. « La Vierge, dit saint François de Sales, est... tant aymée et chérie de Dieu, qu'on ne peut bien aymer le Filz que *pour l'amour de Luy* on n'ayme extrêmement la Mère, et que pour l'honneur du Filz on n'honore excellemment la Mère. »[1] Ainsi, pour saint François de Sales, l'amour de Dieu, le culte à Dieu, ne sont pas seulement premiers en dignité, ils sont tels chronologiquement. C'est de Dieu que découle la dévotion à Marie. Selon sa formule, *nous allons à Marie par Dieu* : « De la dévotion de Notre-Seigneur, dit-il encore, naist incontinent celle de sa très sacrée Mère. »[2]

Si néanmoins, conformément à l'habituelle manière de parler, saint François de Sales continue de nous mener à Dieu par Marie, si déjà même la jolie formule du B. Grignion de Montfort : *Allons à Jésus par Marie*, apparaît sous sa plume, ce n'est pas parce que, dans sa pensée, il nous faut un interprète pour parler à Dieu, c'est parce qu'il est bon, en passant par Marie, d'attendrir et détremper nos âmes dans la confiance, pour porter ensuite cette confiance jusque dans nos rapports avec Dieu. Comme le

---

[1] *Sermons autographes. Pour la fête de l'Assomption*, 16 août 1602, t. VII, p. 458.

[2] *Sermons recueillis. Pour la fête de Notre-Dame des Neiges*, 5 août 1617, t. IX, p. 90.

dit un de nos meilleurs mariologues contemporains, M. Neubert : « La dévotion à Marie fortifie notre confiance. Nous *savons* à la vérité, que Dieu est infiniment miséricordieux, mais souvent nous ne *sentons* pas cette miséricorde. » [1] Une station préparatoire aux pieds de Marie nous met en vibration, nous fait prendre le *sentiment* d'un Dieu bon, nous aide à prier à la fois de la tête et du cœur. Mais le recours à Marie, pour saint François de Sales, doit laisser à Dieu sa place, et cette place est la première, non seulement en théorie, ce qui va de soi, mais en pratique, ce qui s'oublie couramment. « Aussi, dit-il, bien qu'on doive à la sacrée Vierge un culte et un honneur plus grands qu'aux autres saints, néanmoins il ne faut pas qu'il soit égal à celuy que l'on rend à Dieu. Je dis cecy pour refuter l'hérésie de quelques-uns, lesquels ont voulu soutenir qu'il la falloit honorer en la mesme façon que Notre-Seigneur, ce qui est faux. » [2]

Il semble que dans la piété exaltée du Moyen-Age pour Marie, il y ait eu comme une survivance obscure de l'hérésie collyridienne dénoncée ici par saint François de Sales. Le pessimisme remettait les esprits et surtout les cœurs sur la pente de l'hérésie. Marie passait au premier plan de la dévotion. Son culte éclipsait celui de Dieu. C'est ce que l'évêque de Genève ne pouvait admettre. « Qui veut plaire à Dieu et à Nostre-Dame, dit-il, fait très bien ; mais qui voudrait plaire à Nostre-Dame également ou plus qu'à Dieu, il commettrait un desrèglement insupportable. » [3] Et n'allons pas imaginer qu'en écrivant ces lignes, saint François de Sales ait fait une hypothèse vaine et se soit escrimé contre des moulins à vent. Les pieuses extravagances de quelques excités fournirent souvent, au cours du XVIe siècle, de beaux et bons arguments à

---

[1] *L'Apôtre de Marie*, 15 novembre 1910.

[2] *Sermons recueillis. Pour la fête de la Visitation*, 2 juillet 1621, t. X, p. 72.

[3] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. XI, ch. XXIII, t. V, p. 287.

la polémique protestante. Mais fort longtemps avant Pascal, l'auteur de l'*Introduction*, au nom du juste dogme, s'était employé utilement à trancher dans les exubérances de la piété populaire, à restaurer la véritable hiérarchie cultuelle : Latrie, hyperdulie, dulie !

Saint François de Sales va si loin dans la notion d'un Dieu munificent et bon qu'il se refuse à le voir délaissant ici-bas le pécheur, pour dépravé qu'il soit. Judas, lui-même, pense-t-il, ne se perdit que par froide opiniâtreté. Après son crime, Dieu l'attendait encore et lui offrait sa grâce : « Hé, le malheureux, ne sçavoit-il pas bien que Nostre Seigneur... estoit le Sauveur et tenoit la rédemption entre ses mains ?... Certes, il le sçavoit, mais il ne voulut ni n'osa demander pardon. »[1] Pour l'évêque de Genève, le terrible « *Allez maudits* » est un anathème dont il ne plaît pas à Dieu de faire usage en ce monde.

Nous sommes ici aux antipodes de Port-Royal et de presque tout le XVIIe siècle. Une doctrine contraire a dicté pendant plus d'un siècle, — elle inspire encore souvent aujourd'hui, — une manière de faire toute opposée. S'il vient un temps, comme le croyaient Arnauld et Saint-Cyran où Dieu se retire du pécheur, lui retranche sa grâce et l'abandonne à sa propre misère, quel peut être encore le rôle du Directeur auprès de cette âme vouée désormais à l'ataxie et à la mort spirituelle ? Quel essor attendre de l'oiseau qui n'a plus d'atmosphère pour voler ? Quand, à divers signes, le Directeur a reconnu cet abandon de Dieu, il n'a plus qu'à s'éloigner à son tour. Ce serait gaspiller son temps et sa peine que de s'attarder auprès

[1] *Sermons recueillis. Pour le Vendredi-Saint*, 25 mars 1622, t. X, p. 377. Saint François de Sales dit au même endroit, marquant ainsi qu'il était au fait des discussions sur la grâce suffisante : « Je sais bien qu'il y a de la différence entre la grâce efficace et la grâce suffisante, comme disent les théologiens ; mais je ne suis pas en ce lieu pour prouver et disputer si cette inspiration du *peccavi* de Judas fut efficace aussi bien que celle de David, ou seulement suffisante; elle fut *certainement suffisante*. »

d'un cadavre. Une troupe en marche ne traîne pas ses morts après soi. Ainsi verrons-nous Port-Royal se comporter envers de nobles âmes avec une dureté qui peut paraître étrange si l'on oublie de quelle théologie pessimiste elle s'inspirait. Quand Pascal [1], après une première et éphémère conversion, retourne à ses divertissements mondains, pourtant assez innocents, les solitaires le jugent perdu et le traitent avec une sévérité si disproportionnée à sa faute qu'elle nous semble barbarie. A peu près semblable fut leur conduite envers Racine. Quand on vit cet Eliacin, en apparence prédestiné, cet élu de la grâce, ce « petit Racine » tendrement choyé, courir au plaisir et cultiver le plus mondain des arts, on le tint pour un Lucifer foudroyé. Il quittait Dieu, mais, par un juste retour, Dieu le quittait aussi et les colères méprisantes de la Mère Agnès de Sainte-Thècle ne semblaient au petit cénacle janséniste qu'un faible écho de la colère d'En-haut.

Si l'on pense, au contraire, avec saint François de Sales, que l'heure du châtiment ne vient pour l'âme qu'après les jours de l'épreuve terrestre, si l'on donne tout leur sens aux divines paraboles du Bon Pasteur et de l'Enfant prodigue, si l'on prend pour une des paroles essentielles de l'Evangile, et non, comme il arrive, pour une métaphore sans conséquence la consigne du Christ : *n'éteignez pas la mèche qui fume encore*, on estime le pécheur plus digne

---

[1] Cf. H. PETITOT. *Pascal. Sa vie religieuse*. Paris, Beauchesne, 1911 « Ce n'était pas seulement, écrit le P. Petitot, parce que Blaise était dans la vanité et les amusements, qu'on n'espérait rien de la grâce en lui ; ce n'était pas seulement parce qu'il perdait de l'argent au jeu, parce qu'il allait à la comédie, qu'il fréquentait les salons et courait la campagne en carrosse, que Jacqueline était persuadée qu'il se damnait ; c'était encore et surtout parce qu'après avoir été touché de Dieu, il était retourné à l'amour du monde. Il était relaps. Il avait abusé de la grâce, ce qui était pour les jansénistes un des signes les plus certains de la réprobation. Mlle de Roannez qui, après avoir fait profession à Port-Royal, était rentrée dans le monde et s'était mariée avec le duc de la Feuillade, avait été jugée, par le grand Arnauld, avec une rigueur impitoyable. », p. 49.

de soins et de pitié à mesure qu'il s'enfonce dans l'iniquité. Le directeur salésien demeure aux aguets pour secourir l'âme pécheresse. Il sait bien que la grâce continue de souffler. « Lorsque les pécheurs sont le plus endurcis dans leurs péchés, disait un jour saint François de Sales, qu'ils sont venus à un tel point qu'il vivent comme s'il n'y avait pas de Dieu, de Paradis, ni d'enfer, c'est alors que le Seigneur leur descouvre les entrailles de sa pitié et douce miséricorde. »[1] Ainsi donc, jusque dans les pires instants, la grâce continue d'abonder. Mais comme le pécheur ne réagit plus que mollement sous l'action divine, parce que le péché paralyse et atrophie la volonté, il faut plus que jamais l'aider à mettre en valeur la grâce qui s'offre encore. Le rigoriste incline à quitter la brebis galeuse pour courir à la brebis saine. Le salésien quitterait plutôt la brebis saine pour courir à la brebis galeuse. Il s'écrie comme saint François de Sales : « O mes chers pécheurs ! »[2] A cette même heure où Port-Royal croit les âmes définitivement endurcies, l'évêque de Genève les voit, au contraire, sur le point d'être touchées de la grâce.

Quelles divergences de méthode ne vont pas sortir de là ! Le disciple n'est pas plus que le maître. Or, le maître, dit saint François, « quand il voit l'âme ainsy précipitée en l'iniquité, il accourt pour l'ordinaire à son ayde et d'une miséricorde nompareille entr'ouvre la porte du cœur. »[3]

---

[1] *Sermons recueillis. Pour le quatrième dimanche de l'Avent*, 20 décembre 1920, t. IX, p. 440.

[2] S'il était possible de jamais démêler toutes les sources d'une pensée, peut-être découvrirait-on que la tendresse de saint François de Sales pour les pécheurs s'explique en partie par l'influence de sainte Gertrude, dont les écrits venaient d'être répandus dans la chrétienté. Nous savons que notre saint a profondément goûté et médité ces écrits. Et M. Gabriel Ledos, dans la belle étude qu'il a consacrée à l'aimable sainte d'Helfta, nous a dit jusqu'où allait l'indulgence de son héroïne pour les malheureux pécheurs. — Cf. *Sainte Gertrude*. Paris, Lecoffre, pp. 100 et suiv., pp. 202 et suiv.

[3] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. III, ch. III, t. IV, p. 175.

De pareils textes n'ouvrent-ils pas, en vérité, des perspectives de miséricorde à donner le vertige ? Alors que le Dieu de Saint-Cyran, irritable et vindicatif, s'éloigne de nous à mesure que nous péchons, le Dieu de saint François de Sales fait pour ainsi dire le mouvement inverse. Si Dieu vous laisse « broncher » écrit-il à une dame du monde, c'est « affin que vous luy serries la main de plus fort. »[1] Et sans doute, il ne s'agit ici que des fautes vénielles ! Mais tout à l'heure des paroles également parfumées de mansuétude ne s'adressaient-elles pas à de grands pécheurs ? « Serrer la main de Dieu plus fort », quand on a « bronché »! Saint-Cyran devait frémir jusqu'aux moelles, en lisant de telles maximes, lui qui portait le même anathème contre un crime et contre une peccadille !

Ces vues de saint François de Sales sur la générosité divine lui sont naturellement conseillères d'espérance devant la mort. La suprême grâce, celle qui nous assure une bonne mort et que les théologiens appellent « grâce de la persévérance finale » nous est accordée, selon lui, avec la même libéralité que toutes les autres grâces préparatoires. Il est des esprits chagrins qui se plaisent à damner tout le monde. Saint François de Sales ne se croit autorisé à damner personne. Le cas de ceux-là mêmes qu'une tradition constante mettait au nombre des réprouvés était, par lui, expressément réservé : « Je ne vois pas, disait-il un jour, la preuve de la damnation personnelle d'Esaü. »[2] Il n'admettait même pas, si nous en croyons son ami Camus, que l'on damnât Calvin, et il approuvait ce trait d'un prédicateur disant un jour : « Que sait-on, si, à l'instant de la mort, Dieu ne l'aura point touché de

---

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 8 avril 1608, t. XIV, p. 2. — Il formule encore son optimisme quant aux pécheurs obstinés : t. III, p. 241 ; t. V, p. 135 ; t. X, pp. 379-380.

[2] *Sermons autographes*. Recueil de notes sur divers sujets, sans date t. VIII, p. 413.

sa grâce efficace ? » [1] On sait encore comment, au lendemain de la mort de Henri IV, il exprimait hautement son espoir dans le salut de ce Prince, malgré les fâcheux écarts de mœurs dont il le savait coupable.

Comme le P. Faber, qui devait, au XIXe siècle, rajeunir la thèse de saint Ambroise sur le grand nombre des élus, il a toujours professé que la grâce de la persévérance finale est attribuée largement aux membres de la véritable Eglise. [2]

---

[1] *Esprit du Bien-heureux François de Sales.* 3e partie. Section XXVII, t. I, p. 189.

[2] Sur ce point, nous avons encore un témoignage de l'Evêque de Belley que rien n'autorise à mettre en doute. « Son extrême douceur, écrit Camus, le portoit toujours aux opinions les plus suaves, pour peu qu'elles eussent de probabilité. On parloit une fois, en compagnie, de cette redoutable parole de l'Evangile « *Il y en a beaucoup d'appelez, et peu d'esleuz.* On disoit que le nombre des esleuz estoit appelé petit troupeau, que celuy des insensez, c'est-à-dire des reprouvez estoit infini, et semblables choses. Il respondit qu'il estimoit qu'il y auroit fort peu de chrétiens — il entendoit de ceux qui sont dans la vraye Eglise, hors laquelle il n'y a point de salut — qui fussent damnez... Et quand on luy demanda ce que signifioit donc cette parole évangélique du petit nombre des esleuz, il dit qu'à comparaison du reste du monde et des nations infidèles, le nombre des chrétiens estoit fort petit, mais que de ce petit nombre il s'en perdoit fort peu. » — Cf. *Esprit du Bien-heureux François de Sales.* Partie III, section X, t. I, p. 162. — Un moderne adversaire de Camus, M. de Baudry, a voulu contester la valeur de ce témoignage, en s'appuyant sur un des textes auxquels nous renvoyons ci-dessous. A ce sujet, M. Henri Brémond fait cette juste remarque : « Qui ne voit que M. de Baudry aurait du opposer ici à Camus une vingtaine de textes du saint? Les aurait-il trouvés, nous n'aurions pas encore le droit de contester la véracité de Camus. C'est là une de ces questions sur lesquelles François de Sales pouvait avoir une opinion personnelle, une de ces opinions qu'on n'oserait pas trop affirmer en public, mais sur lesquelles on s'explique librement dans l'intimité... Le sentiment que Camus lui prête est paraît-il en désaccord avec la doctrine du saint qui disait : il n'y a que Dieu et moi qui aimions les pécheurs ?» — Cf. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. I, p. 529. — Saint François de Sales peut donc être tenu pour un précurseur sur ce point, de l'illustre oratorien anglais qui devait soutenir avec tant d'éclat, au XIXe siècle, la thèse du grand nombre des élus. — Cf. notamment *Le Créateur et la créature.* Traduction Wallette.

On peut, je le sais, relever, dans ses discours « recueillis », quelques textes favorables en apparence à l'opinion sévère.[1] Mais ces textes, peu probants, d'une exégèse douteuse, à supposer qu'ils reproduisent exactement sa parole et sa pensée, ne sont visiblement de sa part qu'une concession verbale à la « commune usance » de parler en cette matière. N'y a-t-il pas, à chaque époque, dans certaines questions, des attitudes qui sont pour ainsi dire de style et qui n'abusent personne ? Sa pensée à lui était claire et bien connue. Toute sa théologie de la grâce proteste par avance contre le célèbre sermon de Massillon sur le petit nombre des élus. Sans doute, il ne va pas jusqu'à prêcher de quitter toute crainte devant la mort, mais il veut une crainte sereine et éclairée qui ne dégénère pas en terreur accablante : « Il faut donques craindre la mort sans la craindre, dit-il, c'est-à-dire la craindre d'une crainte tranquille et pleine d'espérance puisque Dieu nous a laissé tant de moyens pour bien mourir. »[2]

Paris, 1866, l. III, ch. II. — Quand le P. Faber, par exemple, nous dit : « D'autres enfin, à l'opinion desquels j'adhère formellement, croient que la grande majorité des adultes catholiques, peut-être presque tous, seront sauvés », ne se relie-t-il pas directement à saint François de Sales par dessus deux siècles de jansénisme ? On sait que Lacordaire, qui professait un optimisme circonstanciel, a soutenu brillamment la même doctrine. Nous la retrouvons encore aujourd'hui chez un solide écrivain spirituel, d'inspiration très salésienne, le P. Giraud, qui écrit : « Décidément, c'est le grand nombre qui tôt ou tard jouit de la vision de Dieu dans le ciel. » — Cf. *Prêtre et Hostie*. Paris, Beauchesne, t. I, p. 523.

[1] Cf. *Sermons recueillis. Pour le jeudi après le deuxième dimanche de Carême*, 24 février 1622, t. X, pp. 248-249 et 251, 259. — *Pour le quatrième dimanche de Carême*, 6 mars 1622, t. X, p. 302. — Cf. aussi : *Vrays Entretiens spirituels. Entretien* XVII, t. VI, p. 311. — Par contre, pour une interprétation plus conforme à celle du P.Faber, voir : *Les controverses*. 1re partie, ch. II, art. II, t. I, p. 54.

[2] *Sermons recueillis. Pour le jeudi après le quatrième dimanche de Carême*, 10 mars 1622, t. X, p. 325. Cette idée se retrouve dans le même sermon, pp. 316-317-318 et *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. III, ch. VI, t. IV, p. 187 Notons aussi chez saint François de Sales, comme

***

Cette étude sur l'optimisme théologique de saint François de Sales ne serait pas complète si nous ne marquions sa position dans un problème qui divise encore aujourd'hui les auteurs spirituels. Il ne s'agit plus ici de ces grâces ordinaires de salut que Dieu donne à tous les hommes pour atteindre leur fin surnaturelle. Nous passons à l'autre pôle de la Cité chrétienne, en ce coin d'élection où les parfaits s'exercent à la sainteté. Or, là encore, nous retrouvons le Dieu de saint François de Sales identique à lui-même, prodigue de ses grâces de choix comme il l'était tout à l'heure des simples grâces de salut. Nous avons vu l'évêque de Genève s'efforcer d'abaisser les barrières du royaume céleste. Le voici qui s'efforce d'abaisser les barrières de la Mystique.

Peu de mots dans notre langue ont un sens plus flottant que ce beau mot de *mystique*. Certains auteurs font de la Mystique une région mystérieuse et escarpée où ne pénètrent que les purs extatiques, ces grands favoris à qui Dieu envoie révélations, ravissements, visions. Ainsi définie, la Mystique constitue sans doute un domaine

---

une conséquence naturelle de sa théodicée, une doctrine adoucie du Purgatoire. Certains prédicateurs du Moyen-Age, comme plusieurs des nôtres encore aujourd'hui, car la mode n'a pas disparu, se plaisaient à dramatiser sur ce dogme de la purgation posthume. Avec une prodigieuse débauche de détails terrifiants ils représentaient l'âme chrétienne soumise à des supplices raffinés et sans fin pour de menues fautes et parfois pour des vétilles. Saint François de Sales est sensiblement plus sobre. Il s'abstient de toute peinture macabre et s'en tient au dogme. Il lui répugne d'ailleurs visiblement de penser que Dieu retient si longtemps loin de lui l'âme qui n'a pas mérité l'éternelle réprobation. Dans l'Oraison funèbre du Duc de Mercœur, il se plaît à nous montrer ce guerrier, pécheur comme nous tous, déjà couronné dans la gloire : « car, dit-il, encor... qu'à l'adventure il a eu besoin de quelque purgation selon la vérité du juste jugement divin, si est-ce que d'ailleurs, considérant sa belle vie : hélas, dis-je est-il possible que celuy duquel Dieu s'est servi pour délivrer tant d'âmes de la captivité des infidèles, soit encor privé de la jouissance de la pleine et triomphante liberté ? » — Cf. *Sermons autographes*, t. VII, p. 435.

réservé, très distinct de celui qu'on nomme *ascétique*, un domaine où saint François de Sales lui-même ne nous invitera pas à pénétrer, un domaine où il ne faut pas même avoir le désir d'entrer, car ce désir est fertile en illusions. En ce jardin fermé il importe de ne s'aventurer que sur une formelle invitation de Dieu ; les grâces, en effet, qui en ouvrent les portes appartiennent à cette catégorie de grâces appelées *gratis datæ* auxquelles nul ici-bas n'est en droit de prétendre parce qu'elles ne sont indispensables ni au salut ni à la perfection.

Mais en dehors de cet Eden secret dont un chérubin garde l'entrée et qui peut être considéré comme le Saint des Saints de la Mystique, il en est un autre dont les frontières sont toujours objet de litige. On peut donner le nom de Vie mystique à la vie de ces âmes ferventes qui pratiquent habituellement une forme d'oraison supérieure nommée *contemplative*, oraison que saint François de Sales définissait ainsi : « une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses de Dieu. » [1] Le recueillement passif qui caractérise cette oraison appartient nettement, de l'aveu même de notre saint, à l'ordre surnaturel et mystique, parce que, dit-il, « il n'est pas en nostre pouvoir de l'avoir quand nous voulons et ne dépend pas de nostre soin, mays Dieu le fait en nous quand il luy plait, par sa tres sainte grace.» [2] Or, de cette vie contemplative, certains auteurs veulent fermer les frontières. De savants théologiens font de la vie contemplative une province réservée de la Mystique supérieure. [3] Sur cette terre interdite, affirment-ils, on ne peut pénétrer qu'à la faveur de grâces totalement gratuites, de ces grâces *gratis datæ* auxquelles il est téméraire de prétendre et même de

---

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. VI, ch. III, t. IV, p. 312.

[2] ID., l. VI, ch. VII, t. IV, p. 236.

[3] Cf. Auguste POULAIN. *Traité des grâces d'oraison*. Paris, Beauchesne. — Le P. Poulain vient d'être suivi par Mgr Farges, dans son livre copieux sur *Les phénomènes mystiques*. Paris, 5, rue Bayard, 1921.

se préparer. La vie contemplative, en effet, si nous les en croyons, « requiert absolument des facultés nouvelles, comme la perception des rayons ultra-violets requerrait un sixième sens ».[1] Ainsi se ferment tristement devant l'humanité presque entière, les portes de la vie mystique !

Il en va tout autrement si, pour entrer dans cette contrée de la Mystique qu'on nomme contemplation, on peut se passer des grâces *gratis datæ* exceptionnelles et miraculeuses. Si les grâces qui introduisent à cette vie ne sont, comme le pensait saint François de Sales, que des grâces de sanctification personnelle, *gratum facientes*, le problème change de face. Ces grâces, pour extraordinaires qu'elles soient, font produire à l'âme des actes qui ne diffèrent plus que par l'intensité et le degré, non spécifiquement, des actes qu'elle accomplissait avec les grâces ordinaires. Ni la vie nouvelle, ni l'oraison nouvelle ne sont séparées de la vie et de l'oraison antérieures par une infranchissable barrière. La vie contemplative devient comme l'épanouissement normal de la vie ascétique[2]. C'est une fleur qui

---

[1] Cf. *L'Ami du Clergé*, 18 mai 1911, p. 470. Cette revue a consacré quatre importants articles à la question — Cf. nos des 18 mai, 22 juin, 13 juillet, 10 août. Nous y renvoyons pour les détails qui ne peuvent entrer ici. L'opinion salésienne est défendue encore actuellement par l'un de nos plus doctes auteurs mystiques, M. le chanoine Saudreau, qui, après avoir soutenu une longue controverse avec le P. Poulain, vient de reprendre la lutte contre Mgr Farges — Cf. notamment son ouvrage récent : *L'idéal de l'âme fervente*. Paris, Amat, 1920, pp. 18 et 461. — Signalons enfin qu'un Sulpicien, M. Tanquerey — Cf. *La vie spirituelle*, 3 décembre 1920 — imaginait naguère un ingénieux essai de conciliation entre les systèmes antagonistes de MM. Saudreau et Poulain.

[2] La doctrine de saint François de Sales sur la bonté de Dieu, sur la grâce distribuée par Lui royalement, devait le mener à prendre parti pour ce *laisser-passer* spirituel, à faire de la Mystique la suprême fleur de l'Ascétique. A la suite de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, il pense que Dieu répand sans parcimonie ces grâces nouvelles qui font monter l'âme jusqu'à la vie d'union. Il dira bien qu'il faut débuter par la méditation discursive, traverser des phases laborieuses, piétiner parfois longuement dans les vallées, avant

sort naturellement de sa tige à moins qu'un accident ne vienne la flétrir : il est dans l'ordre que cette tige donne sa fleur. La muraille de Chine dont on encerclait la Mystique s'abaisse. L'ascèse voit le champ de ses perpectives s'agrandir à l'infini et toutes les âmes de bonne volonté peuvent

---

d'atteindre aux cîmes, mais toujours il fait briller l'étoile. Avec quelle insistance il recommande qu'on ne décourage pas l'essor des âmes qui s'efforcent à contempler! Les textes abondent. Voici d'abord une charmante comparaison qui nous apprend comment, pour lui, la contemplation prolonge naturellement la méditation : « Les petitz mouschons des abeilles, dit-il, s'appellent nymphes ou schadons jusques a ce qu'ilz fassent le miel, et lhors on les appelle avettes ou abeilles : de même l'oraison s'appelle méditation jusques a ce qu'elle ayt produit le miel de la dévotion, après cela, elle se convertit en contemplation ». — Cf. *Traitté de l'Amour*, l. VI, ch. III t. IV, p. 312. — Ainsi pas d'hiatus, pas de fossé : La vie intérieure, se présente à nous comme un organisme complexe dont la méditation et la contemplation, c'est-à-dire l'ascèse et la mystique sont, pour ainsi dire, la jeunesse et l'âge mur. « Le désir d'obtenir l'amour divin, dit-il, nous fait méditer, mais l'amour obtenu nous fait contempler ». — Cf. *Traitté*, t. IV, p. 312. — Poursuivant, en l'approfondissant, sa pensée, il dit encore : « En somme, la méditation est mère de l'amour, mais la contemplation est sa fille ». — Cf. *Traitté*, t. IV, p. 313. — Comment dire plus clairement qu'entre les deux opérations il ne voit pas de *transitus de genere ad genus*, que méditation et contemplation sont pour lui comme un même être à deux périodes de son développement ? Un peu plus loin, il nous montrera la contemplation comme « estant la fin et le but » de la méditation. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il importe d'orienter toutes les âmes qui méditent vers cette fin ? Un directeur salésien guidera donc doucement Théotime et Philothée vers la contemplation, comme nous voyons d'ailleurs que saint François de Sales lui-même en donna jadis l'exemple. Si nous en croyons sainte Jeanne de Chantal — Cf. *Traitté*, t. IV, p. 325. — et comment ne l'en pas croire ? — presque toutes les Filles de la Visitation parvenaient à cette contemplation que saint François de Sales leur assignait comme le terme naturel de leur vie spirituelle : « Plus je vais, disait-elle, et plus clairement je reconnais que Notre-Seigneur conduit quasi toutes les Filles de la Visitation à l'oraison d'une tres simple unité et unique simplicité de présence de Dieu.. Je sais que cette oraison est fort combattue par ceux que Dieu conduit par la voie du discours ». *Réponses sur le coutumier de la Visitation.*

se disposer à faire leur entrée dans une Terre qui leur est promise !

Ainsi donc, une doctrine optimiste sur Dieu conduisait saint François de Sales à toujours considérer de préférence les moyens innombrables que ce Dieu bon nous donne pour le bien, aux diverses phases de notre vie spirituelle. Etant de cette race d'hommes qui oublient volontiers que les roses ont des épines pour se féliciter que les épines aient des roses, il voyait l'humanité libéralement munie par Dieu de tout le nécessaire, non seulement pour atteindre au salut, mais pour s'élever aux sommets. L'âme, sous son gouvernement, va, toutes voiles dehors, assurée d'un bon vent, vers un port que les écueils ne rendent jamais inaccessible.

Au surplus, la barque est de qualité telle qu'elle peut aisément tenir la mer. Ayant bon équilibre, vent favorable et solide gréement, elle est toujours en mesure d'accomplir sans naufrage, son dangereux périple. Et ceci nous mène au second aspect de l'optimiste salésien.

II. Saint François de Sales et le Problème de l'Homme

Si le Dieu de saint François de Sales a pour l'homme toutes les générosités dans le superflu comme dans le nécessaire, l'homme, de son côté, apporte à l'œuvre du salut une part d'activité qui fait de lui, dans cette œuvre, un collaborateur utile de la Divinité. Notre saint juge l'homme, avec bénignité. Et cela est capital. La confiance que nous accordons à l'activité naturelle de l'homme marque le vrai degré de notre optimisme, car nos vues sur Dieu ne sont généralement qu'une conséquence de nos vues sur l'homme. Pour le pessimiste, qu'il soit athée ou croyant, l'homme n'est qu'un triste animal lubrique et méchant dont les vils instincts, toujours prêts à se réveiller, font explosion chaque fois qu'une contrainte extérieure

ne vient pas les brider. Incroyant, il dit pour expliquer le phénomène : ces poussées brutales de l'instinct sont une survivance en nous de l'animalité mal domptée par la civilisation. Croyant, il dit : *L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux*. Le péché qui nous fit déchoir a porté dans nos puissances une perturbation telle que nos efforts de réaction sont misérablement vains si nous ne sommes des prédestinés. Nous ne pouvons guère que dire avec Oreste :

« Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne. »[1]

Mais ce n'est qu'après avoir constaté sa radicale impuissance que le pessimiste chrétien recourt à la notion d'un Dieu par qui nous sommes élus ou damnés, antérieurement à toute considération de nos mérites. A l'origine de nos idées sur Dieu, sur sa libéralité, sur sa bonté, il y a donc une expérience intime, un jugement sur nous-mêmes, une épreuve de notre valeur personnelle, c'est-à-dire, en somme, une interprétation plus ou moins sévère du péché originel. Saint François de Sales ne devient optimiste et moliniste conscient qu'à la suite d'une longue phase d'introspection critique qui lui fait découvrir en lui une capacité de bien à laquelle Dieu ne peut pas manquer de prêter assistance. Luther, lui, ne passe au pessimisme qu'après une douloureuse expérience en sens inverse. Se croyant dominé par les fatalités d'une concupiscence indomptable, persuadé qu'il ne peut plus rien attendre de lui-même, il se résout soudain à tout attendre de Dieu. Il réfugie dès lors son désespoir dans une théologie désolée qui lui montre le salut décidé hors de nous, sans nous !

C'est donc bien sur notre attitude devant la doctrine du péché originel que se peut juger l'étendue de notre optimisme. Cette attitude est le suprême criterium des âmes. Pivot de la morale et du dogme, le péché originel

---

[1] J. RACINE. *Andromaque*, l. 1.

est, en spiritualité, comme en pédagogie, le point vital, le *primum movens* vers quoi tout converge et d'où tout rayonne [1]. Ce n'est pas sans raison qu'un penseur de génie, comme Pascal a fait du péché originel, sinon le point de départ, tout au moins le centre de son Apologétique. Parlant de l'homme, il écrivait : « Tout son état dépend de ce point imperceptible. » [2] Et c'est la même vue profonde sur le dogme de la chute qui inspirait à Jansénius cette terrible phrase d'où sortira toute une pédagogie : « Laissé à lui-même, de quel côté l'enfant est-il surtout porté ? Il faut lui faire peur pour le tourner vers le bien, il lui faut des maîtres, des verges, toute une discipline. » [3] S'il est vrai, en effet, comme le pensaient Jansénius et Pascal, que notre nature et notre activité sont totalement viciées par le péché d'Adam, il n'y a que deux voies ouvertes à l'éducateur : ou bien on domptera cette nature par les verges — et ce sera le jansénisme ; ou bien on la maintiendra passive sous l'action de Dieu — et ce sera le quiétisme. [4] Mais si le péché n'a pas atteint en nous les œuvres vives, alors, contrainte et addication cessent d'être nécessaires dans la

---

[1] Cette importance primordiale du péché originel est apparue à tous les esprits attentifs. « Il n'y a que deux principes d'éducation, écrivait Jules Lemaître, la croyance au péché originel et la croyance à la bonté de la nature Et, par suite, il n'y a, au fond, que deux éducations possibles : *l'Institution de la femme chrétienne* ou *l'Emile*. Sous des formes aussi diverses que vous voudrez, tout ouvrage d'éducation tendra à se rapprocher de l'un ou de l'autre de ces deux types ». — Cf. *Impressions de théâtre. Onzième série*. Paris, Boivin, p. 34.

[2] PASCAL. *Pensées*. Edit. Brunschvicg, VII, 445.

[3] JANSÉNIUS. *Augustinus*. De statu naturæ lapsæ. Lib. II, cap. I. Paris, Edit. Soly et Guillemot, 1641, p. 121.

[4] Cf. J. PAQUIER. *Qu'est-ce que le Quiétisme* ? Paris, Bloud, p. 44. Personne, à notre connaissance, n'a mieux montré que M. Paquier comment une conception pessimiste du péché originel peut mener logiquement, selon les complexions, à ces deux excès opposés : jansénisme et quiétisme.

mesure même où nos énergies sont demeurées opérantes.

On voit dès lors combien il importe de préciser la pensée de saint François de Sales sur ce point fondamental si l'on veut prendre la température exacte de son optimisme et fixer le sens de son orientation ascétique. Que valons-nous à ses yeux ? Dans quel état le péché d'Adam nous a-t-il laissés ?

Il ne s'agit pas évidemment de lui faire subir un examen d'orthodoxie. Docteur et saint canonisé, il nous est donné par l'Eglise même comme s'étant gardé pur de toute infidélité à sa doctrine. Ni l'hérésie pélagienne qui niait le péché originel, ni les hérésies luthérienne ou janséniste qui nous supposent totalement démantelés par la chute, ni l'erreur quiétiste qui nous conseillera la passivité des fakirs, ni les vingt hérésies dérivées, aux affirmations moins tranchantes, ne peuvent de bonne foi chercher une garantie valable dans les écrits de notre saint, en dépit de certaines insinuations frivoles échappées à Bossuet d'une part, à Fénelon d'autre part.

Mais entre ces conceptions erronées, il y a toute la gamme intermédiaire des nuances orthodoxes qu'il est souvent difficile de fixer avec précision. Nulle doctrine n'a été plus que celle de la chute la proie des développements oratoires qui faussent la pensée des auteurs ou la rendent d'une interprétation douteuse. La difficulté d'interprétation se présente même pour saint François de Sales qui s'abandonne parfois à parler de ce dogme dans la forme traditionnelle, *oratorio modo*, donnant à sa pensée une apparence de sévérité que dément l'ensemble de son œuvre.

Homme de la Renaissance, l'évêque de Genève n'a point sans doute partagé sans discernement tous les engouements de l'humanisme. Il a même réagi contre le paganisme de certains lettrés, contre leur passion de jouir, contre leurs juvéniles audaces de pensée. Mais, docile aux directions de la Papauté, incliné d'ailleurs par nature

à les suivre, il s'est laissé captiver par quelques-unes des meilleures idées de son temps, celles qui lui semblaient satisfaire aux exigences de la raison. Il ne va pas, comme ces hellénistes ivres de science ou de volupté, comme un Rabelais, comme un Pierre Charron, [1], jusqu'à refuser de voir notre misère héritée. Ni Rousseau, ni les innombrables tributaires de Rousseau, ne pourront se mettre sous son patronage. S'il est vrai, comme l'ont cru de bons esprits, que la négation pratique du péché originel soit la grande erreur française et même européenne depuis la Révolution, [2] les fauteurs de cette erreur ne peuvent pas, sans une insigne légèreté, prendre saint François de Sales pour un répondant et un allié. Fénelon, peut-être, a sa part de responsabilité dans une idéologie qui pèse si lourdement sur le monde moderne, non saint François de Sales. [3] La pensée de notre saint chemine sagement entre deux abîmes.

---

[1] Parlant de Pierre Charron, son historien, M. J. B. Sabrié, nous dit : « Sa morale ignore pratiquement le dogme du péché originel. » Cf. *De l'Humanisme au Rationalisme. — Pierre Charron*. Thèse. Paris, Alcan, 1913., p. 249.

[2] Le Play notamment a souvent formulé cette idée. Il écrivait par exemple en tête de son principal ouvrage : « Plus je recherche la cause de nos révolutions et des maux qu'elles entraînent, plus je la trouve dans les sophismes qui ont infecté notre nation à la fin du XVIIIe siècle « Le plus dangereux de ces sophismes a été répandu par J.-J. Rousseau. L'auteur l'a résumé lui-même dans les termes suivants : *Le principe fondamental de toute morale, sur lequel j'ai raisonné tous mes écrits... est que l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre, qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain.* » — Cf. *La Réforme sociale*. Tours, Mame, t. I, 8e édit., p. 16.

[3] Le véritable héritier de la doctrine salésienne, au XVIIe siècle, sur la question du péché originel, ce n'est pas Fénelon, mais Bourdaloue. Brunetière eut tort de tenir Bourdaloue pour un janséniste qui s'ignore. Avec plus d'exactitude M. Dejob écrit : — Cf. *Histoire de la Langue et de la Littérature*. Paris, Colin, t. V, p. 369 « Bourdaloue, en un certain sens, est moins sévère que Bossuet... Il ne passe rien au pécheur ; mais il aperçoit plutôt les vices de l'humanité que le principe qui la porte au mal... Bourdaloue nous découvre la gravité

Si elle évite toute expression qui ferait de nous des mutilés impuissants pour le bien, elle sait aussi trouver d'assez sombres couleurs pour décrire le désarroi jeté dans nos âmes par la faute originelle. Saint François de Sales ne nous tient pas pour parfaitement bons sortant des mains du Créateur, ainsi que le soutiendra Rousseau. « Le péché, dit-il, a tellement gasté et tracassé nos puissances intérieures, que la partie inférieure de nostre ame a pour l'ordinaire plus de pouvoir pour nous tirer au mal que non pas la partie supérieure pour nous faire tendre du costé du bien. » [1] Je sais que cette parole mélancolique tombe de ses lèvres aux derniers jours de sa vie, quand une longue expérience a fait pénétrer quelque désenchantement dans son cœur. Mais à toutes les époques de son existence nous le voyons ainsi faire grand état du péché originel. Dans son *Traitté de l'Amour de Dieu*, après avoir cité la parole fameuse de saint Paul : « Je fais non le bien que je veux, mays le mal que je hay, » il ajoute aussitôt pour son propre compte : « Nous sommes souvent contraints de nous plaindre de quoy nous pensons, non le bien que nous aymons, mais le mal que nous haissons. » [2] Il nous aperçoit posés dès la naissance, sur une périlleuse pente.

***

Mais, hâtons-nous de le dire, c'est là tout l'aveu que nous obtiendrons de lui. Son pessimisme n'ira jamais à plus qu'à reconnaître en nous de fâcheuses tendances

---

de nos *maladies*, Bossuet nous révèle la faiblesse de notre *constitution.* » Cette note est d'une grande finesse. Oui, Bourdaloue, à l'encontre de Bossuet, appartient à la grande tradition représentée par Suarez, saint François de Sales et Ballermin. Mais Fénelon la dépasse!

[1] *Sermons recueillis. Pour la fête de saint Ambroise*, 7 décembre 1619, t. IX, p. 246-247.

[2] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. I, ch. II, t. IV, p. 28.

qui nous aiguillonnent parfois sévèrement mais ne nous contraignent jamais [1].

Nulle part, en tout cas, nous ne trouvons trace chez lui de cette conception déprimante, si commune au XVIIe siècle, qui fait du péché originel comme une « dénaturation » de l'homme, une déchéance en vertu de laquelle notre substance serait empoisonnée d'une sorte de virus corrupteur. Disciple de Bellarmin, dont il emportait toujours les œuvres dans son bagage de missionnaire, il suit en cette question, comme en beaucoup d'autres, la doctrine modérée du grand théologien jésuite. La faute originelle, disait Bellarmin, n'a pas amoindri l'homme dans les propriétés essentielles et strictement naturelles de son être, elle ne lui a point ôté les biens auxquels il avait droit comme homme, elle ne l'a détérioré que dans les prérogatives de sa nature historique, de cette nature enrichie que Dieu n'était pas tenu de lui donner, en un mot, elle ne lui a enlevé que des biens gratuits, des biens surajoutés à sa nature [2]. Sans doute,

---

[1] S'il peut sembler parfois qu'une pointe de fatalisme apparaisse chez saint François de Sales, sachons qu'il n'y a là qu'une apparence. Son fatalisme hypothétique n'est que la traduction de cette thèse catholique qui nous dit : l'homme, par ses seules forces, sans le secours de la grâce, ne peut observer *toute* la loi morale. « L'entière observation des commandements de Dieu, nous dit-il lui-même, n'est pas dans l'enclos des *forces* humaines, mais elle est bien pourtant dans les confins de l'instinct de *l'esprit* humain. » — *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VII, ch. VI, t. IV, p. 27. — C'est que, selon lui, le péché d'Adam nous a beaucoup plus atteints dans notre volonté que dans notre raison. « Le péché, dit-il encore, a beaucoup plus débilité la volonté humaine qu'il n'a offusqué l'entendement. » — *Traitté*, l. I, ch. XVII, t. IV, p. 80. — Ceci nous explique qu'il ait eu si peu de penchant pour le fidéisme et qu'il ait si souvent exprimé son admiration chaleureuse pour les grands esprits de l'antiquité. Mais s'il vante sans cesse les nobles conceptions philosophiques et morales d'un Platon, d'un Socrate, d'un Sénèque, il déplore non moins constamment qu'ils n'aient pas su y conformer leur vie.

[2] BELLARMIN écrit en effet : « L'état de l'homme, après la chute d'Adam, ne diffère pas plus de l'état où il se serait trouvé, laissé à sa seule nature, qu'un homme dépouillé de ses vêtements ne diffère

concède Bellarmin, tous les anciens Docteurs ont parlé d'un homme « blessé dans sa nature », *vulneratus in naturalibus, semivivus relictus*. Mais ces mots, sous leur plume, ont le sens relatif qui nous est suggéré par l'expression dont ils l'accompagnent ordinairement : *spoliatus gratuitis*. Cette blessure et cette demi-mort ne visent que la commotion dont la nature eut à souffrir par la perte des dons surnaturels et préternaturels. « Cette perte a dans la nature même un retentissement profond. » [1] Tombés de l'empyrée, nous sommes demeurés étourdis de la chute et comme *demi-morts*.

Lorsque donc nous rencontrons chez saint François de Sales de semblables expressions — lesquelles d'ailleurs, disons-le en passant, viennent rarement sous sa plume — nous devons, sous peine de faire une faute d'exégèse, les interpréter dans le sens relatif indiqué par Bellarmin. Quand nous lisons dans le *Traitté de l'Amour* des propos comme celui-ci : « La naturelle rayson est grandement blessée et comme a moitié morte par le péché », [2] sachons que ces mots rudes traduisent simplement le *semivivus relictus* de la tradition, et gardons-nous, comme nous le disait tout à l'heure Bellarmin, de prendre ce mot au sens littéral et absolu. Pour saint François de Sales, le péché originel n'est pas, comme pour Pascal et pour tant de chrétiens du XVIIe siècle, [3] une atteinte en l'homme à ce qui lui est

---

d'un homme nu. » Il dit encore : « Notre nature... quand on la compare à l'état dans lequel elle aurait pu être si elle avait été créée sans aucun don surnaturel, doit être dite intacte... Quand on la compare à l'état auquel la bonté du Créateur l'avait élevée, elle doit être dite blessée et corrompue. » — Cf. J. DE LA SERVIÈRE. *La Théologie de Bellarmin*. Paris, Beauchesne, 1908, pp. 516 et 518.

[1] J. B. BAINVEL. *Nature et surnaturel*. Paris, Beauchesne, 1911, p. 34.

[2] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. XI, ch. I, t. V, p. 238.

[3] Le XVIIe siècle, on peut le dire avec Brunetière, fut presque tout entier subjugué par le baianisme, le jansénisme, le quesnelisme. D'insidieux éléments de pessimisme se sont glissés non seulement

essentiel, une mutilation et une corruption fondamentale, il n'est que le retour à sa pauvreté naturelle, la perte d'un privilège qui le laisse désemparé mais ne l'a pas corrompu dans son être absolu. L'homme après sa chute « nait mauvais... mais en un sens purement relatif, par comparaison avec l'état meilleur auquel il était destiné en fait. A ne regarder que la nature et ses légitimes exigences, il nait bon. » [1] Autrement dit, sa malice et sa bonté sont relatives.

Voulons-nous la preuve que saint François de Sales l'entend bien ainsi ? Voyons quelle idée il se fait de l'enfant en qui la nature humaine se laisse voir comme à sa source. Pour Jansénius, cette source est empoisonnée. Pour Pélage

---

chez un Pascal, un Racine, un Boileau, qui tenaient de si près à Port-Royal, mais chez un Bossuet, un Massillon, un Fléchier, un La Rochefoucauld, un La Bruyère. Leur interprétation si dure de la chute a prévalu pour longtemps; elle s'est imposée même à plusieurs de nos plus illustres apologistes modernes : J. de Maistre, Lacordaire, Auguste Nicolas, Brunetière. Une telle fortune devait égarer l'opinion mal avertie. Aussi voyons-nous qu'à la suite de Sainte-Beuve et de Paul Janet, la critique profane n'a guère connu le dogme chrétien que par ces grands interprètes, souvent orthodoxes, mais nullement officiels, et dont la doctrine ne pouvait engager qu'eux-mêmes. « En France, écrit M. Paquier, pendant ces trois derniers siècles, l'on a été assez porté à identifier l'opinion de Pascal et de Bossuet avec le dogme même de la chute : l'argumentation de Pascal, dit Sainte-Beuve, *ce n'est pas seulement le thème janséniste, c'est le thème chrétien.* Il en est de cette théorie comme de certaines erreurs de Boileau sur la poésie du Moyen-Age et sur l'autorité de Malherbe : c'est Pascal et Boileau qu'on lit et qu'on apprend d'abord Ensuite, professeurs de littérature et professeurs de théologie doivent péniblement remettre chaque notion à sa place. » — Cf. *Le Jansénisme*. Paris, Bloud, p. 268. M. Paquier — Id., p. 70-71. — signale aussi l'étrange contresens que firent successivement saint Augustin et Bossuet sur le fameux texte de saint Paul ἐφ ᾧ πάντες ἥμαρτον Au lieu de l'entendre, comme il convient, dans le sens de *parce que tous ont péché*, ils l'ont traduit indûment par ces mots : *en qui tous ont péché.*

[1] J. B. Bainvel. *Nature et surnaturel*, p. 7.

et pour Rousseau, elle est parfaitement pure. Saint François de Sales va prendre passage entre ces deux extrêmes et nous dire : « Les enfants ne sont ni bons ni mauvais. » [1]

Et ce n'est pas même ce juste milieu qui est sa véritable position. Les possibilités de bien qu'il aperçoit en nous comme fruits de la Rédemption l'enchantent assez pour lui arracher parfois de véritables cris d'allégresse. Sans cesse il dirige nos regards vers les moyens innombrables qui nous restent encore de monter au parfait. La vue de ces moyens lui inspire à tous moments l'audacieux mot d'espérance et d'optimisme que recueillit jadis notre Liturgie catholique : *O Felix Culpa* ! Oui, heureuse faute, répète-t-il, car sans elle nous n'aurions pas eu la Rédemption. Or, dit-il, « l'estat de la Rédemption vaut cent fois mieux que celuy de l'innocence. » [2] Si nous avons perdu l'état d'innocence, avec quelle aisance nous pouvons remédier aux conséquences de cette perte : « Car, encor que, dit-il, la divine Providence ait laissé en l'homme de grandes marques de sa severité parmi la grace mesme de sa misericorde, comme par exemple, la necessité de mourir, les maladies, les travaux, la rebellion de la sensualité, si est-ce que la faveur celeste, surnageant a tout cela, prend playsir de convertir toutes ces miseres au plus grand prouffit de ceux qui l'ayment, faysant naistre la patience sur les travaux, le mespris du monde sur la necessité de mourir, et mille victoires sur la concupiscence. » [3] Ainsi, bien loin qu'il se sente et qu'il nous sente, comme certains nobles cœurs, opprimés par la concupiscence, c'est toujours par une vision d'espérance qu'il achève la description de ses méfaits.

A l'encontre de ces « défaitistes » de l'ordre moral qui

---

[1] *Sermons recueillis. Pour la fête de la Présentation*, 21 novembre 1617, t. IX, p. 132.

[2] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. II, ch. VI, t. IV, p. 105.

[3] ID., l. II, ch. V, t. IV, p. 104

parfois précipitent la défaite en la présageant, il s'efforce de provoquer la victoire en y faisant croire. Il compte sur la grâce pour triompher, certes. Mais l'Homme peut et doit être aussi, pour sa part, l'ouvrier de la victoire. « Nostre franc arbitre n'est nullement forcé ni nécessité par la grace ! » [1] Il s'ingénie à découvrir en nous de bonnes tendances instinctives qui nous orientent vers Dieu. Sans doute, bien avant Pascal, et presque dans les mêmes termes, il pose la célèbre antinomie de notre excellence et de notre bassesse. Il voit notre « vileté et misère », mais immédiatement il se souvient que « nous avons un nous-mesmes qui est tout celeste. » [2] Dans l'éternel combat que soutiennent en nous l'ange et la bête, c'est aux activités de l'ange qu'il demeure surtout attentif ; car, dit-il, « nostre cœur humain produit bien *naturellement* certains commencemens d'amour envers Dieu ». [3] Nous touchons ici à la racine maîtresse de l'ascétisme salésien.

***

Sainte-Beuve, dans une petite note qui est un jet de lumière, [4] nous raconte comment, le jour où il eut à exposer, devant son auditoire de Lausanne, la doctrine de saint François de Sales sur « les commencements d'aimer Dieu » laissés en nous par le péché d'Adam, il provoqua parmi les protestants rigides qui l'entouraient un mouvement de surprise et de scandale. A quelle distance, en effet, nous sommes, avec saint François, de la pensée

---

[1] Id., l. II, ch. XII, t. IV, p. 126.

[2] *Vrays Entretiens. Entretien* V, t. VI, p. 76. Et *Sermons recueillis Pour la fête de saint Blaise*, 8 février, 1614 t. IX, p. 16.

[3] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. I, ch. XVII, t. IV, p. 82

[4] *Port-Royal*, l. I, ch. X, t. I. p. 253. — Sur cette question, c'est-à-dire sur l'importance de la thèse salésienne quant à l'inclination naturelle d'aimer Dieu, voir aussi la thèse complémentaire de M. Thamiry : *La méthode d'influence de saint François de Sales* dans la collection des *Mémoires et Travaux publiés par des professeurs des Facultés catholiques de Lille*. 1922, pp. 42 et suiv.

calviniste et janséniste ! Amour de Dieu, dit-on d une part. Haine de Dieu, répond-on du côté de Genève et de Port-Royal. En dépit des atténuations qu'on apportera de part et d'autre, l'antinomie est irréductible.

L'évêque de Genève, n'ignore pas, il est vrai, que cette naturelle tendance à l'amour ne va pas loin d'elle-même si la grâce ne l'aide pas à porter fleurs et fruits. Mais, tandis que pour Jansénius la grâce trouve en nous un ennemi, au sentiment de saint François de Sales, elle y rencontre un allié. Même après la chute l'âme humaine se tourne spontanément vers Dieu: « Or, dit-il, bien que l'estat de nostre nature humaine ne soit pas maintenant doué de la santé et droiture originelle que le premier homme avoit en sa creation et qu'au contraire nous soyons grandement depravés par le peché, si est-ce toutefois que la sainte inclination d'aymer Dieu sur toutes choses nous est demeurée, comme aussi la lumière naturelle par laquelle nous connaissons que sa souveraine bonté est aymable sur toutes choses ; et n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, voire même par le seul discours naturel, ne ressente un certain eslan d'amour que la secrette inclination de notre nature suscite au fond du cœur, par lequel, à la première apprehension de ce premier et souverain object, la volonté est prevenue et se sent excitée à se complaire en iceluy. » [1] Ainsi quand Pascal dit : « Nous naissons contraires à l'amour de Dieu »,[2] François de Sales dit : « Nous naissons enclins à l'amour de Dieu ! » Quand Dieu vient à nous, déjà nous l'appelions du fond de notre être. Un obscur mouvement d'amour nous soulevait vers lui. Ecoutons le saint nous traduire dans une de ses gracieuses paraboles champêtres sa doctrine favorite : « Entre les perdrix, écrit-il, il arrive souvent, que les unes des-

---

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. I, ch. XVII, t. IV, p. 78.

[2] Un disciple de Pascal dira de même : « N'est-il pas vrai que nous naissons tous avec une haine secrète de Dieu ? » — Cf. MARTINET *Solution des grands problèmes*, t. I, ch. XXII, p. 118.

robbent les œufs des autres affin de les couver... Et voyci chose étrange, mais néanmoins bien tesmoignée, car le perdreau qui aura esté esclos et nourri sous les aysles d'une perdrix estrangere, au premier reclam qu'il oyt de sa vraye mere qui avait pondu l'œuf duquel il a procédé, il quitte la perdrix larronnesse, se rend a sa premiere mere et se met a sa suite, par la correspondance qu'il a avec sa premiere origine... Il en est de mesme, Theotime, de notre cœur ; car, quoy qu'il soit couvé, nourri emmi les choses corporelles, basses et transitoires, et, par maniere de dire, sous les aysles de la nature, neanmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, à la premiere connoissance qu'il en reçoit, la *naturelle* et premiere inclination d'aymer Dieu, qui estoit comme assoupie et imperceptible, se resveille en un instant, et à l'improveu paroist, comme une estincelle qui sort d'entre les cendres. »[1] Nous portons donc en nous une tendance innée, invincible, à l'amour divin, tendance qu'il appartient sans doute à la grâce de mener à son terme, mais qui subsiste comme une « anse » où la grâce, selon le

---

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. I, ch. XVI, t. IV, pp. 78-79. — On sait quelle place a tenue dans les controverses religieuses du XVIIe siècle la question de la vertu chez les sages du paganisme. Contre les grands Anciens qu'Holbein, dans une de ses estampes, jetait avec tant d'allégresse aux feux éternels, Port-Royal portera un catégorique anathème. Saint François de Sales au contraire abonde pour eux en paroles de sympathie : « Quels beaux témoignages, dit-il, non seulement d'une grande connoissance de Dieu, mays aussi d'une *forte inclination* envers iceluy, ont esté laissés par ces grands philosophes, Socrate, Platon, Trismegiste, Aristote, Hippocrate, Seneque, Epictete. » — Cf. *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. I, ch. XVII, t. IV, p. 80. Voir encore : t. IV, pp. 147 et 148 ; t. VIII, p. 94 ; t. IX, p. 377. — Entre tous les Anciens il aime surtout « ce bon homme Epictete » dont l'attitude morale fut si noble malgré quelques outrances : « Sur tout, dit-il, j'admire le pauvre bon homme Epictete, duquel les propos et les sentences sont si douces à lire en nostre langue. » — *Traitté de l'Amour*, l. I, ch. XVII, t. IV, p. 81. — Ce goût pour Epictète est un symptôme précieux dans nos recherches actuelles, car Epictète représente à nos yeux la doctrine qui fait confiance à l'homme, qui exalte sa naturelle grandeur, sa vigueure morale.

mot de saint François de Sales, peut s'accrocher, ou comme une magnifique pierre d'attente sur quoi pourra se dresser tout l'édifice de perfection. « Car encor que, dit l'évêque de Genève, par la seule inclination naturelle nous ne puissions pas parvenir au bonheur d'aymer Dieu comme il faut, si est-ce que, si nous l'employions fidellement, la douceur de la piété divine nous donneroit quelque secours, par le moyen duquel nous pourrions passer plus avant ; que si nous secondions ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous en fourniroit un autre plus grand, et nous conduiroit de bien en mieux, avec toute suavité, jusques au souverain amour auquel nostre *inclination naturelle* nous pousse. » [1] Sur ce beau texte, Bossuet a cru pouvoir prendre appui pour accuser notre saint de semi-pélagianisme. Nous n'avons pas ici à le défendre ni à pénétrer dans une discussion technique qui ne ressortit pas à ce travail [2].

M. Victor Giraud, dans son savant ouvrage sur Pascal, a fort exactement marqué la grande influence du stoïcisme et d'Epictète sur le jansénisme. Il eût été juste de signaler aussi l'influence plus profonde encore que la pensée stoïcienne exerça sur l'Ecole adverse, sur le molinisme. Si le pessimisme janséniste a emprunté d'Epictète sa roideur morale, son orgueilleuse intransigeance d'attitude, l'optimisme moliniste, de son côté, lui a pris son fondement idéologique, sa philosophie de l'homme, sa confiance en la nature. « Le courant stoïcien, le moins étudié, dit Victor Giraud, se peut suivre à travers toute l'histoire de l'humanisme, et si l'on veut en mesurer la force et la profondeur, il suffit de songer au succès du *Plutarque* d'Amyot... Il est en tous cas certain que ces mêmes doctrines ont eu une réelle influence sur les origines du jansénisme. » — Cf. PASCAL. *L'homme. L'œuvre. L'influence.* Paris, Fontemoing, 3e édit., p. 12. — Comment M. Victor Giraud a-t-il négligé de noter que l'influence d'Epictète sur le jansénisme n'atteint guère que *l'externe*, tandis que pour le molinisme, elle s'exerce sur *l'interne* ? Les affinités sont, en somme, plus étroites entre un Epictète et un saint François de Sales qu'entre un Epictète et un Saint-Cyran !

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. I, ch. XVIII, t. IV, p. 84.

[2] Dom Mackey l'a fait excellemment dans la solide introduction qu'il a écrite pour le tome IV de l'édition d'Annecy. Le savant bénédictin relève quelques-unes des étranges méprises commises par Bossuet, dont on peut bien dire qu'il n'était familier ni avec la

Il nous suffit pour notre objet, qui est de définir une spiritualité, de relever la pointe dirigée par Bossuet pessimiste contre un maître encore populaire qu'il sentait obscurément d'un autre esprit que lui, [1] et qu'il devait accuser un jour assez aigrement d'avoir « moins lu les Pères que les scholastiques modernes. » [2] Saint François de Sales était assurément disciple des Bellarmin, des Canisius, des Sirmond, des Génébrard, mais s'écartait-il pour autant de notre grande tradition patristique, ainsi qu'il plaît à Bossuet de le prétendre ? Qu'il se trouve ici en divergence d'esprit avec saint Augustin [3] et quelques grands docteurs

---

pensée ni avec le vocabulaire de saint François de Sales. Voici notamment une extraordinaire faute de lecture signalée par Dom Mackey. Bossuet reprochait à saint François de Sales d'avoir, avec les Pélagiens, abaissé l'état de justice originelle en disant que, dans cet état, l'homme avait de Dieu une connaissance et un amour *seulement* naturels. Or, Bossuet a introduit ici, dans la citation qu'il fait de saint François de Sales, un « seulement » qui dénature tout.

[1] M. DE LA BROISE, dans sa thèse sur *Bossuet et la Bible*, définit bien, semble-t-il, le vrai tempérament de Bossuet quand il écrit : « Bossuet se montre un peu trop zélé pour fermer la porte du ciel dès que quelqu'un faisait mine de l'ouvrir un peu trop grande ; un peu trop porté à se complaire dans les passages effrayants de l'Ecriture, dans ceux qui font « adorer en tremblant les secrets et impénétrables jugements de Dieu » et à négliger des endroits plus consolants qui découvrent, dans ces mêmes jugements, des abîmes de miséricorde. » — Cf. *Bossuet et la Bible*. Paris, Retaux, 1891, ch. XI, p. 333. — Disons, pour être tout à fait exacts, que ce n'est guère qu'à partir de son élévation au siège de Meaux qu'apparaît chez Bossuet une tendance constante et marquée à professer en toutes choses l'opinion la plus sévère. Pour comprendre la pensée de Bossuet il ne faut jamais oublier qu'il fut pendant de longues années, à Metz, en commerce quotidien avec la colonie juive et avec l'élite des protestants lorrains. Il ne fut pas seulement l'adversaire mais l'ami du Pasteur Paul Ferri. Une longue controverse amicale, telle que fut la leur, ne va guère sans une certaine pénétration mutuelle des âmes.

[2] *Préface sur l'Instruction pastorale de M. l'Archevêque de Cambrai.* Section XI, part. CXXVI, édit. Vivès, t. XIX, p. 297.

[3] La théorie de saint Augustin sur le péché originel, écrit M. J. Paquier, « régna dans la théologie de l'Occident jusqu'au XIe siècle A cette époque, elle eut deux adversaires : saint Anselme et Abélard. »

de l'Eglise latine, nous y consentons ; mais n'a-t-il pas derrière lui l'ensemble des Pères grecs et saint Ambroise lui-même ? Sa principale disgrâce, en cette affaire, ne serait-elle pas d'avoir été confisqué un peu trop despotiquement par Fénelon ?

Nous pouvons donc dire qu'au sentiment de saint François de Sales le péché originel n'a pas vicié radicalement notre nature. Notre activité naturelle n'est pas corrompue dans sa source, et ce que nous faisons, même contre la loi de Dieu, si nous n'y apportons ni conscience ni consentement, ne peut nous être imputé à faute. On se rappelle la grande indignation de Pascal dans sa quatrième *Provinciale* contre une doctrine pourtant si raisonnable. Par derrière les jésuites Pascal atteignait l'évêque de Genève, qui avait contribué plus que personne à la répandre dans le monde catholique. La doctrine contraire, qui faisait de la concupiscence un péché et de toute faute matérielle un mal formel, avait pénétré si profondément, au delà même de l'hérésie, que des âmes parfaitement éclairées en étaient abusées.[1] Saint François de Sales

---

— Cf. *Le Jansénisme* Paris. Bloud, pp. 111-112. — De son côté, le P. Portalié écrit — Cf. *Dictionnaire de Théologie catholique*. Article *Augustinisme*. Paris, Letouzey, col. 2516. — que la théologie est allée en adoucissant progressivement la thèse augustinienne. « Un grand progrès, dit-il, s'est accompli dans le sens d'un adoucissement successif. » On peut dire que saint François de Sales fut, à un moment de l'histoire, le champion des idées modérées, et qu'il contribua, pour un temps trop court, à refouler efficacement la poussée de pessimisme excessif que le jansénisme allait déchaîner.

[1] M. STROWSKI, dans son grand ouvrage sur *Pascal et son temps*, a vigoureusement marqué l'opposition qu'il y a sur ce point entre la pensée janséniste et la pensée salésienne telle que nous venons de la définir : « Les Jansénistes, écrit-il, disent que nous sommes responsables de ce qui s'échappe de notre fond, même sans le jugement de la conscience morale, même sans notre choix, et en dehors de tout consentement réfléchi. Etre coupable, c'est avoir un fond d'où s'échappent des actes coupables... Pour les Jansénistes, ce qui est à nous, c'est l'involontaire aussi bien que le volontaire ; et, au demeurant, le volontaire n'existe pas... Voilà le débat essentiel entre les

nous a lui-même raconté de quel étonnement fut saisie Mme Acarie quand il refusa de l'absoudre, un jour qu'ayant reçu sa confession, il n'avait pu trouver, dans les imperfections toutes matérielles qu'elle venait de lui avouer, matière à sacrement. [1]

La volonté lui semble donc un admirable instrument de bien. S'il n'omet pas de nous la montrer inconstante et ployable, il se plaît surtout à nous en parler avec une allègre confiance qui prépare à n'en pas douter le grand mot d'Auguste dans Corneille : *Je suis maître de moi comme de l'univers.* [2] Le *sic volo*, si fier de saint Ignace

---

Jansénistes et leurs adversaires. Tout le reste est jargon, algèbre théologique et jeu abstrait. Mais cela, c'est la vie même; c'est le siècle tout entier. » — Cf. *Pascal et son temps*. Paris, Plon, 1908, t. III, pp. 81-82. — On voit que l'impiété du XVIIIe siècle aura beau jeu pour combattre au nom de la raison ce christianisme barbare que le talent de ses sectateurs pouvait faire prendre pour le christianisme authentique. On voit ce que notre doctrine a perdu à ne pas se présenter devant le philosophisme sous sa forme salésienne, et ce qu'elle peut encore gagner aujourd'hui à reprendre cette forme si satisfaisante pour la raison.

[1] « Il faut que je vous die, racontait-il à ses Visitandines, une chose qui m'arriva à Paris, confessant la Bien-heureuse Marie de l'Incarnation, qui estoit encore séculière. Après l'avoir confessée deux ou trois fois avec beaucoup d'attention, en fin je dis une fois à ceste bien-heureuse, que je ne luy pouvois donner l'absolution, parce que les choses dont elle s'accusoit, n'estoyent que minces imperfections et non péchés... Elle s'estonna fort que je luy dis ne trouver pas péché véniel, et me remercia grandement de luy avoir donné ceste lumière. » — Cf. *Vrays Entretiens. Entretien* XV, t. VI, p. 284.

[2] L'opposition de doctrine que nous avons relevée entre un saint François de Sales et un Pascal, se retrouve partout au XVIIe siècle, et jusqu'au théâtre, par exemple, entre un Corneille et un Racine. Corneille, élève des Jésuites, est moliniste; Racine, élève de Port-Royal, est janséniste.

S'exprimant par la bouche d'un de ses héros, Corneille s'émerveille que l'on puisse être :

« Vertueux sans mérite et vicieux sans crime », *Œdipe*, III, 5

résonne à travers toute son œuvre. Cornélien déjà, il croit à une volonté reine et dominatrice des puissances

---

et dans la même pièce, il formule en ces termes la doctrine moliniste :

« Le Ciel juste à punir, juste à récompenser
« Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire
« Doit nous offrir son aide et puis nous laisser faire. » Id., III, 5.

Racine au contraire, qui applaudissait, un jour à une satire où

« Le baudet de Molina
« Reçut ce qu'il mérita » *Œuvres*, édit Mesnard, t, IV, p. 201.

nous représente partout la volonté humaine comme une cire inerte entre les mains de Dieu :

« Dieu de nos volontés, arbitre souverain ». *Athalie*, II, 9.

Sa Divinité est toujours pareille à ces dieux étranges dont parle Jocaste :

« Jusques aux bords du crime ils conduisent nos pas,
« Ils nous le font commettre et ne l'excusent pas. » *Thébaide*, III, 2.

En lisant de telles maximes, nous nous expliquons le ricanement de Voltaire qui, à la veille d'entrer en campagne contre Pascal, se frottait les mains disant : « A nous deux, Pascal! » Il avait bien aperçu le point vulnérable de la théologie pascalienne. Dès le temps même où *Les Provinciales* allaient aux nues, de bons esprits, même parmi les séculiers, discernaient le péril que faisait courir à la foi chrétienne le succès des maximes jansénistes sur la grâce. Mme de Choisy écrivait un jour à Mme de Maure : « Les courtisans et les mondains sont détraqués depuis ces propositions de la grâce, disant à tous moments : Hé ! qu'importe-t-il comme l'on fait, puisque si nous avons la grâce nous serons sauvés, et si nous ne l'avons point, nous serons perdus Et puis ils concluent : Tout cela sont fariboles ; voyez comme ils s'étranglent trétous ; les uns soutiennent une chose, les autres une autre. — Avant toutes ces questions-ci, quand Pâques arrivait, ils étaient étonnés comme des fondeurs de cloches, ne sachant où se fourrer et ayant de grands scrupules. Présentement, ils sont gaillards et ne songent plus à se confesser, disant : ce qui est écrit est écrit. Voilà ce que les jansénistes ont opéré à l'égard des mondains. » Avant Mme de Choisy, avant Voltaire, saint François de Sales avait parfaitement vu le point par où la thèse pascalienne et janséniste offensait la raison. Aussi comment ne pas déplorer que son interprétation n'ait pas prévalu dans la littérature du XVIIe siècle ? La face du monde en eût été changée ! Les campagnes anti-chrétiennes que les philosophes du XVIIIe siècle menèrent au nom de la raison, n'avaient

de l'âme.[1] « Ainsy, Theotime, parmi l'innumerable multitude et varieté d'actions, mouvemens, sentimens, inclinations, habitudes, passions, facultés et puissances qui sont en l'homme, Dieu a establi une naturelle monarchie en la volonté qui commande et domine sur tout ce qui se trouve en ce petit monde. »[2] Voici déjà toute la moelle de la philosophie cornélienne, mais sans les exagérations qui conduiront Corneille, après le *Cid*, à ranger sous le commandement de la volonté juqu'aux mouvements premiers de la sensibilité. Les héros de Corneille, a-t-on dit finement, quittent leur passion comme on quitte son chapeau.

> Ma haine va mourir, que j'ai cru immortelle.
> Elle est morte !

dit l'Emilie de *Cinna*, délivrée subitement d'une passion de vingt ans. Saint François de Sales a trop le sens du réel pour tomber dans de telles étourderies psychologiques. Mais aussi, à la différence de Racine qui nous montre l'homme

---

plus ni prise ni motif. Qu'on imagine un Pascal faisant son Apologie dans la note salésienne que nous avons décrite, tout l'irrationnel du christianisme pessimiste qui a tant choqué le XVIIIe siècle, puis le XIXe, tombait. Si l'Italie n'a pas connu, comme la France au XVIIIe siècle, une vague d'irréligion, n'est-ce pas pour beaucoup parce que son grand écrivain religieux d'alors, saint Alphonse de Liguori, enseignait un christianisme tempéré conforme à l'esprit de saint François de Sales ?

[1] N'y a-t-il pas comme un souvenir du *sic volo* ignatien dans la belle formule résolutive que nous lisons au début de *l'Introduction* : « Et me convertissant a mon Dieu debonnaire et pitoyable, je desire, *propose* et *delibere* et me *resous* irrevocablement de le servir et aymer maintenant et eternellement... Ceci est ma *volonté*, mon intention et ma resolution inviolable et irrevocable... Plaise vous, ô Dieu eternel.. confirmer en moy cette resolution. » Cf. *Introduction à la vie devote*. Ire partie, ch. XX, t. III, pp. 60-61. — Quel accent de mâle confiance, dans ces lignes optimistes. Et quelle belle théologie de la grâce elles contiennent ! Comme on y fait équitablement leur part tout ensemble à l'humaine activité et à la grâce prévenante de Dieu !

[2] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. I, ch. I, t. IV, p. 25.

emporté, comme nuage au vent, dans le tourbillon de sa passion, il nous dira, suivant en cela une sage ligne médiane : « On ne peut empescher la concupiscence de concevoir, mais ouy bien d'enfanter et de parfaire le peché. » [1] Encore sa confiance dans la volonté va-t-elle si loin qu'après avoir admis une sorte de fatalité dans l'éclosion de la passion, il nous attribue sur sa croissance un pouvoir régulateur souverain. « La volonté, dit-il, est régente sur l'amour », et si elle ne peut empêcher une passion de « vivre » en nous, elle peut du moins l'empêcher d'y « régner ». Sans prêter à la volonté sur la passion un pouvoir d'étouffement immédiat, comme le fera Corneille, il lui promet cependant la victoire comme couronnement d'une guerre d'usure bien conduite. « Et sur tout ce peuple des passions sensuelles la volonté tient son empire, rejettant leurs suggestions, repoussant leurs attaques, empeschant leurs effectz, et au fin moins, leur refusant fortement son consentement sans lequel elles ne peuvent l'endommmager, et par le refus duquel elles demeurent vaincues, voire mesme a la longue abbatues, allangouries, efflanquees, reprimees et, sinon du tout mortes, au moins amorties et mortifiees. » [2] Saint François de Sales ne se flatte point d'exterminer une passion d'un mot, d'un geste, en soufflant dessus, comme font les héros de Corneille. Tout son espoir est de l'épuiser à coup de volonté. Le succès est au bout de l'effort. Mais il y faut du temps, de l'énergie, toute une discipline.

Confiant dans la valeur humaine, optimiste, l'évêque de Genève l'est donc sans aucun doute, mais sa confiance en l'homme est limitée par le souvenir d'une déchéance qui rend sa pensée imperméable aux utopies stoïciennes. Corneille eût gagné à étudier l'homme dans saint François de Sales. Il s'égara pour avoir suivi Charron, Du Vair, Amyot, plutôt que ce savoyard pondéré qui avait pris

---

[1] Id., l. I, ch. III, t. IV, p. 29.
[2] Id., l. I, ch. III, t. IV, p. 30.

l'habitude, dans ses montagnes, de cheminer entre les abîmes. Que n'a-t-il entendu cet avertissement de la discrétion salésienne : « Grande folie de vouloir estre sage d'une sagesse impossible ! L'Eglise, certes, a condamné la folie de cette sagesse que certains anachoretes presomptueux voulurent introduire jadis. » [1] Si M. Boutroux avait connu la morale catholique par Saint François de Sales, qui est un de ses docteurs autorisés et canonisés, aurait-il écrit, dans sa troisième conférence de Fontenay-aux-Roses, ces lignes injustes : « La morale chrétienne est loin d'être ainsi la morale de la mesure. C'est, bien plutôt, la morale de la folie, la morale de l'amour et du désir infini. Elle veut que nous soyons parfaits. » [2] Avant M. Boutroux saint François de Sales avait exactement nommé « folie » ces prétentions à la perfection absolue dont s'enivrèrent de « présomptueux anachorètes » piqués de pélagianisme, prétentions que renouvelèrent aux XIVe et XVe siècles, à la suite de Maître Eckart, certains mystiques allemands, hollandais, et suisses [3]. La perfection absolue dont parle l'Evangile est un idéal vers lequel nous devons marcher toujours, étant indéfiniment perfectibles; ce n'est pas un

---

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. I, ch. III, t. IV, p. 31.

[2] Emile BOUTROUX. *Questions de morale et d'éducation*. Paris, Delagrave, p. 49. — Tout indique d'ailleurs que M. Boutroux n'eût plus parlé vers la fin de sa vie comme il faisait à l'époque de ces conférences, c'est-à-dire entre 1888 et 1895.

[3] H. DELACROIX. *Le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIVe siècle*. Paris, Alcan, 1900.

[4] Appuyés sur sa doctrine, nous pourrions donc opposer la question préalable à ce grief de M. Payot : « Notre système d'éducation est en grande partie hérité de la thèse catholique que la nature humaine est foncièrement mauvaise et corrompue, que, par suite, l'éducation doit être une contrainte et qu'elle doit être fondée sur la peur ». — *Revue philosophique*, 1899, cité par LABAUCHE, t. I, p. 98. — La prétendue « thèse catholique », dont parle ici M. Payot, n'est que la thèse pascalienne, ou, si l'on veut, la thèse du XVIIe siècle littéraire ; elle n'est pas la thèse de saint François de Sales.

idéal que nous puissions réaliser ici-bas. Saint François de Sales ne cessera de nous en avertir.

Mais pour être exempt de naïve confiance ou d'orgueil, il est optimiste et déjà cornélien de tendances. Notre nature, déchue de son état privilégié, n'est pas blessée dans son essence : elle garde une magnifique aptitude au bien. C'est pourquoi le maître de Philothée ne se croira pas tenu de fonder toute son ascèse sur la contrainte et sur la peur.

Si, comme nous le verrons, notre saint s'adonne avec tant de zèle pendant toute sa vie, à l'œuvre de l'éducation spirituelle, n'est-ce pas apparemment qu'il a cru l'homme éducable et bon ? Quels sont, en effet, les hommes que nous voyons ainsi à travers l'histoire se vouer plus spécialement à la culture des âmes, sinon des optimistes dont la doctrine philosophique exalte l'homme ? A Rome, ce sont les stoïciens, qui poussent, il est vrai, jusqu'à la présomption, leur confiance dans notre nature. Aux XVIe et XVIIe siècles, ce sont les Jésuites, imbus de molinisme. La croyance à la corruption foncière de l'homme est de soi peu conciliable avec le goût de la direction. Les jansénistes étaient-ils parfaitement dans la logique de leur système quand ils s'instituaient directeurs de conscience? N'avons-nous pas de curieux témoignages du découragement qui les saisissait parfois quand ils se remettaient en face de leurs principes ? Si l'homme, disaient-ils, est prédestiné au salut, à quoi bon le conseiller? S'il est voué à l'esclavage des passions, à quoi bon encore? Un philosophe contemporain a fort justement noté que le pessimisme sous toutes ses formes est de soi incompatible avec l'œuvre pédagogique. « Schopenhauer, écrit-il, n'a jamais eu l'idée de s'occuper d'éducation. Le Bouddhisme, qui est le pessimisme religieux, est incompatible avec l'idée de la culture morale du caractère... On pourrait dire la même chose du fatalisme à la turque. » [1] Et nous

[1] E. RŒRICH. *Philosophie de l'éducation*. Paris, Alcan, p. 30.

pourrions ajouter, de l'épicurisme, du quiétisme, du luthéranisme, du jansénisme, qui croyaient à la fatalité de nos tendances.

En se livrant avec tant de ferveur assidue à la culture des âmes, saint François de Sales nous a donné la preuve, la bonne preuve, la preuve expérimentale, de sa confiance en l'homme. Mieux qu'avec des mots, par des attitudes réfléchies, par tout l'emploi de sa vie, il nous a prouvé la vigueur et la constance de son optimisme.

CHAPITRE II

LE MORALISME DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

L'optimisme chez saint François de Sales est donc, malgré quelques flottements passagers, la tendance initiale et maîtresse à laquelle tout l'ensemble de sa spiritualité se rattache. Mais, entre les diverses tendances dérivées dont nous verrons le détail, il en est une qui commande à son tour tant de choses dans son système qu'il est nécessaire d'étudier son cas à part.

Si Dieu nous apparaît surtout, comme il apparaissait aux Juifs, dans sa troublante majesté de Créateur et de Souverain Justicier des hommes, ne serons-nous pas naturellement portés à nous abîmer devant Lui et par suite à subordonner tous nos autres devoirs religieux au devoir d'adoration et de louange? L'homme, s'il conçoit Dieu à la façon judaïque, aura tendance à s'oublier lui-même, à se perdre de vue, pour n'apercevoir en quelque sorte que le Maître tout-puissant auquel il doit son hommage. Son ascétisme, que nous pourrons appeler *ascétisme de religion*, fera tout plier devant cette fonction adorante et laudative, qui met dès ici-bas la créature dans le rôle des anges du ciel.

Si Dieu, au contraire, est considéré par nous comme un Père affectueux, comme un confident et un ami, ou, selon l'expression de Clément d'Alexandrie comme un indulgent Pédagogue, anxieux des embellissements de notre âme, nous serons infailliblement conduits à fixer en nous-mêmes le centre de nos préoccupations. Dès lors que Dieu a son regard posé sur nous, qu'Il est le tendre Mentor dont la sollicitude épie nos progrès, tout notre effort d'ascèse se porte à Lui procurer cette satisfaction suprême : nous améliorer. Cet ascétisme que nous pourrons appeler *ascé-*

tisme moral [1] subordonnera tout à la poursuite d'un idéal de perfection intérieure.

Saint François de Sales, que nous avons vu si naturellement incliné à considérer Dieu comme un Père, va, nous pouvons le prévoir, appartenir à ce grand courant d'ascétisme moral qui commençait à se dessiner puissamment depuis un siècle. Vingt pages de son œuvre, prises au hasard, pourraient nous en fournir la preuve. Sa préoccupation dominante et invariable sera d'honorer Dieu, premièrement par la culture de soi, secondement par la culture des autres, c'est-à-dire par l'apostolat.

I. — Religion et Culture de soi

Dieu apparut tout de suite à saint François de Sales comme plus avide de nos progrès spirituels que de nos louanges. Spontanément, peut-on dire, avant même d'avoir porté ses méditations sur ce problème de spiritualité, il identifia la Religion avec la perfection de la vie. A la date où il écrit, cette conception d'ailleurs n'a rien que de naturel, car un long travail des esprits en a préparé l'avènement.

La Renaissance avait ramené l'attention sur l'étude de l'homme. Connaître, comme on a dit, avait été pour elle se connaître. La Religion lui avait donc semblé devoir être une vie intérieure, une *spiritualité* au vrai sens du mot, plutôt qu'un assemblage de rites. Les humanistes ne surent pas toujours, il est vrai, mettre d'accord leurs actes avec leurs belles théories, mais ils contribuèrent à faire « retrouver la piste de l'Evangile » à leurs contemporains. Erasme

---

[1] En recourant à ces expressions : *Ascétisme moral, Ascétisme de religion*, nous nous écartons, il faut l'avouer, du vocabulaire usuel en cette matière. Ces termes nous ont été suggérés par le regretté Supérieur du Séminaire des Carmes, M. Guibert, qui avait bien voulu s'intéresser à ce travail et qui portait dans ces questions d'ascèse des vues très personnelles et pénétrantes. Nous mettons cette terminologie nouvelle sous son patronage.

écrivait : la religion n'est pas tant un système qu'une vie. *Vita est magis quam disputatio* [1]. Et Marsile Ficin disait à Laurent de Médicis : « Ceux-là seuls honorent véritablement Dieu qui lui rendent un hommage incessant par leurs actions, leur bonté, leur véracité, leur charité, par leurs efforts pour atteindre la clarté de l'intelligence. » [2] On fait souvent honneur au protestantisme d'avoir ramené les esprits vers cette notion d'une religion intérieure, spirituelle, morale, purgée de formalisme. Ce n'est pas exact. Depuis longtemps cette notion là était dans l'air et hantait les grandes âmes de la chrétienté. Les meilleurs des catholiques comme les meilleurs des réformés aspiraient à cette reprise d'intimité avec Dieu qui caractérise la Réforme à ses débuts [3]. Sachons distinguer entre la piété protestante et l'idéologie protestante. L'aspiration vers une religion de l'esprit et des œuvres n'est pas spécifiquement protestante. On peut même dire que la doctrine de l'inutilité des œuvres ses concilie bien mal avec le désir d'honorer Dieu par sa vie. On eût en tous cas bien étonné saint François de Sales si on lui eût dit qu'il insérait des éléments protestants dans sa spiritualité. Il ne faisait que puiser à la source où le protestantisme avait puisé lui-même. Il était de son temps, d'un temps où l'esprit religieux des élites avait été façonné par saint Ignace autant que par Luther. C'est dans saint Ignace, auquel il se rattachait par toutes ses racines, que se trouvent les plus vives formules pour établir l'équation entre la gloire de Dieu et la perfection de la vie, dans saint Ignace, qui avait écrit solennellement au début de sa contemplation *ad amorem* : « Commençons par reconnaître deux vérités : la première que l'on doit faire consister l'amour dans les

---

[1] Érasme, *Paraclesis in Novum Testamentum*, t. VI, p. 3. — Cf. Imbart de la Tour, *Les Origines de la Réforme*, t. II. *L'Eglise catholique et la crise de la Renaissance*. Paris, Hachette, 1909, p. 399.

[2] Cité par H. Taine, *Voyage en Italie*. Paris, Hachette, t. II, p. 130.

[3] Cf. Mgr Baudrillart. *L'Eglise catholique. La Renaissance. Le Protestantisme*, Paris, Bloud, pp. 111 et suiv.

œuvres bien plus que dans les paroles. »[1] Ce n'est pas en vain que de telles paroles avaient été prononcées et propagées par une compagnie active qui en avait pénétré tout le sens. Beaucoup d'esprits évoluaient vers une conception plus haute de la religion.

Mais l'humanité ne pouvait pas être en un jour arrachée à ses habitudes millénaires de formalisme rituel. Trop longtemps avant la venue de Jésus l'homme avait cru satisfaire pleinement la Divinité en Lui chantant des hymnes, en Lui récitant des formules, en Lui offrant des sacrifices, en prenant devant Elle des attitudes. Il fallait de longs efforts et le travail de plus d'une génération pour amener les masses chrétiennes à se pénétrer parfaitement de cette idée, que la vraie piété c'est de reproduire en soi quelque chose de la perfection de Dieu même. Ce fut le rôle des saints et des grands initiateurs religieux, de rappeler sans cesse à la chrétienté, comme les anciens prophètes aux Israélites, que Dieu veut avant tout nos cœurs et nos vies[2].

Dans la série des maîtres qui auront contribué de la sorte, au cours des siècles, à rendre le christianisme plus intérieur, à l'identifier au progrès moral, saint François

---

[1] *Exercices spirituels*. Traduct. JENNESSEAUX. Paris, Poussielgue, p. 244.

[2] On constate, en effet, chez les Hébreux, comme chez tous les anciens peuples, un étrange penchant à réduire toute la religion au cérémonial. « Les religions sémitiques, écrivait récemment M. Touzard, se ramenaient à peu près exclusivement à des pratiques sans portée sur la vie morale. » Les prophètes eurent justement pour fonction de rappeler sans cesse aux Israélites leur mission d'adorateurs en *esprit* et en *vérité*. Quand ils s'oubliaient à faire des rites le principal de la religion, Dieu les faisait durement reprendre par ses prophètes : « Ecarte de devant moi, disait-il, le bruit de tes cantiques, et que je n'entende pas les accords de tes luths. Mais que le droit coule comme l'eau et la justice comme un torrent qui ne tarit pas. » (*Am.*, v, 21, 24.) Et M. Touzard ajoute : « Une telle conception religieuse allait à l'encontre de tous les instincts de l'âme israélite. » — Cf. *Revue pratique d'Apologétique*, 1er janvier 1920.

de Sales tient une place éminente. On le reconnaît aujourd'hui de toutes parts, tantôt pour l'en bénir, tantôt pour l'en blâmer.

Ceux qui l'en blâment ne lui font pas grief sans doute d'avoir appelé l'attention des chrétiens sur le devoir d'ascension morale qui doit être, nul ne le conteste, le principal de la religion, mais ils lui reprochent assez aigrement quelquefois d'avoir, par son zèle à préconiser les exercices individuels de culture morale : oraison, examen de conscience, retraite spirituelle..., jeté une sorte de discrédit sur toute la portion liturgique, extérieure et verbale de la religion. Ils lui reprochent en somme d'avoir fait faire à la piété, avec sainte Thérèse, saint Ignace, saint Jean de la Croix, plus qu'une évolution, une révolution [1].

---

[1] Il y a quelques années, une belliqueuse revue, dirigée par un théologien scotiste, portait l'accusation en ces termes dépourvus d'atticisme : « Sainte Thérèse était de son temps, du temps de la Renaissance. Or, la Renaissance, loin d'être une évolution, fut une véritable révolution. Les Saints précités — saint Ignace, sainte Thérèse, saint François de Sales — furent les *révolutionnaires* de la piété. Le Moyen âge était la bête noire des hommes de la Renaissance. La prière liturgique traditionnelle ne trouva pas plus grâce devant eux que le style gothique, car c'est ici que je voulais en venir, la mystique du Moyen âge était à *base liturgique*, si on peut ainsi parler... Depuis le XVIe siècle, l'Office divin est mis au second rang, en attendant qu'on le démolisse tout à fait... Il y a là une déviation de l'esprit chrétien qu'on n'a pas assez remarquée. Saint François de Sales l'imitera et la dépassera même. Les Visitandines n'auront que le petit office de Notre-Dame avec une gamme écourtée. En compensation, il y aura de l'oraison mentale, des voies intérieures, on se fera diriger. C'est la nouvelle mystique... L'Office canonial ne règle pas la journée du Séminaire... Par contre, l'oraison du matin, l'examen particulier du midi et la lecture spirituelle du soir sont des actes de communauté sacro-saints. » — Cf. *La bonne Parole. Revue scotiste*, 25 août 1910. — Cette verte diatribe contre nos grands Maîtres du XVIe siècle condense vigoureusement une opinion assez en faveur aujourd'hui.

Cette opinion, un religieux distingué, le P. Antoine de Sérent, la reprenait à son compte quelques mois plus tard et la soutenait avec quelque âpreté dans une conférence donnée à l'Institut catholique de Paris, le 28 février 1912 : « Ah ! disait le P. de Sérent, si sainte Thérèse

***

Le reproche est frivole, mais il contient une juste vue pourtant sur l'action rénovatrice — nous ne disons pas novatrice — exercée par saint François de Sales. A la suite des grands mystiques de son époque il donne, en effet, l'impulsion décisive — car c'est lui surtout qui atteint les masses — au mouvement de « spiritualisation » qui s'accélère depuis

---

avait été plus traditionnaliste, si elle avait imité le prophète du Carmel, si elle s'était servie de la liturgie, si elle avait étudié les psaumes, si elle avait loué Dieu sur la harpe de David, elle n'aurait pas eu à déplorer cette sécheresse intérieure de vingt années qui lui fut si pénible. Mais non, elle a employé au chœur une gamme mutilée, elle a banni les instruments sonores ; l'office divin n'a été pour elle qu'un texte sec que rien ne vivifie. Elle a réservé pour la récréation le déploiement de sa voix... Quelle femme elle eût été à une meilleure époque et dans un autre milieu. » — Cf. *La méthode d'oraison du Moyen âge*, Lille, Giard, 1912, pp. 42-43. — Le blâme discret que l'auteur inflige ici à sainte Thérèse atteint par contre-coup saint François de Sales lui-même dont il a dit par ailleurs que « le nom est inséparable de l'histoire de l'oraison mentale ». Le P. de Sérent s'en prend ensuite à cette oraison mentale dont il nous donne avec raison saint François de Sales comme l'un des initiateurs : « Quand on pense, dit-il, qu'un auteur bien connu donne en vingt et une méditations vingt et une raisons d'être bien humble. Condamner des jeunes gens vingt et un jours, pendant une demi-heure, parfois davantage, à s'appesantir sur la même idée, n'est-ce pas faire prendre la prière en dégoût, regarder l'oraison comme un supplice et les auteurs spirituels comme des bourreaux. » *id.* p. 51. Nous verrons plus loin si notre Saint mérite ce nom de *bourreau*, et s'il n'est pas de ceux au contraire qui affranchissent les âmes des méthodes trop pointilleuses !

A qui voudrait avoir en mains les principales pièces de cette controverse entre « liturges » et « spirituels », nous signalons :

La Liturgie catholique. Essai de synthèse par Dom FESTUGIERE, Maredsous, 1913. — *Ascétisme et Liturgie*, par Ferdinand CAVALLERA. Paris, Beauchesne, 1914. — *Spiritualité ignatienne* et *Piété liturgique*, par L. PEETERS, Tournai, Castermann, 1914. — *La Spiritualité de saint Ignace*, par A. BROU, Paris, Beauchesne, 1914. — *L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*, par Dom MORIN, Maredsous, 1914. — Voir aussi : *Les Etudes*, 20 novembre 1913 et 20 mai 1914. — *Les questions liturgiques*, 25 décembre 1913. — *L'Ami du Clergé*, 25 décembre 1913. — *Revue liturgique et bénédictine*, n° de Pâques 1914.

un siècle. De tout son pouvoir, il s'efforce d'arracher le monde à cette conception mécanique de la prière qui tendait toujours à prévaloir. « Vainement encore, dit M. Imbart de la Tour, prédicateurs ou hommes de Dieu dénoncent ces écarts de la piété extérieure, cette végétation excessive des pratiques qui risque d'étouffer la foi. La décadence de l'esprit mystique a supprimé tout contrepoids à la pesée des observances. »[1] Il voit que des âmes autour de lui périssent de verbalisme et de formalisme, que toute vie religieuse s'est retirée de certains monastères, et il tente de restaurer la prière intérieure, la prière du Christ, le culte en esprit et en vérité. Non plus que saint Ignace il n'innove rien. Son enseignement est dans le prolongement du passé chrétien. Mais il met en vive lumière ce qui n'était aperçu que confusément par beaucoup, c'est-à-dire la nécessité pour l'homme de prier du cœur méthodiquement s'il veut réformer son cœur et sa vie. Là est son originalité propre qui ne lui sera point ôtée.

Mais ce serait une erreur de croire qu'on peut trouver chez lui l'expression d'une mésestime même légère pour la forme liturgique du culte. Son hostilité prétendue contre la prière chorale n'est qu'une imagination d'écrivains étourdis qui ont confondu la prière liturgique avec des récitations et des chants, isolés de toute action méditative. Saint François de Sales ne commit jamais l'erreur d'établir entre l'oraison liturgique et l'oraison mentale une opposition qui n'existe d'ailleurs chez aucun maître authentique de la vie spirituelle. Sachant seulement, par les exemples déplorables qu'il avait sous les yeux[2], que la prière litur-

---

[1] *Les Origines de la Réforme*. Paris, Hachette, t. II, p. 308.

[2] ERASME dans son *Eloge de la folie* se moque des moines qui pensent honorer Dieu en vociférant des psaumes qu'ils ne comprennent pas « psalmos suos quidem illos, at non intellectos, asinis vocibus in templis derudunt ». Edit. J.-B. Kahn, La Haye, 1898, p. 128. — ID. RABELAIS, I, 40. « Et ce, dit-il, j'appelle mocque Dieu, non oraison. »

gique tourne aisément au psittacisme si elle n'est soutenue par la réflexion et par l'introspection critique, il fut d'une part un si véhément apôtre de la prière mentale et d'autre part un si vif adversaire de la pure formule qu'il a pu prendre figure de novateur à des yeux mal exercés. Il ne fut, à vrai dire, qu'un de nos grands réformateurs [1].

L'antipathie qu'on lui prête pour la prière monastique lui fut totalement inconnue. Les deux modes de prier se concilièrent toujours admirablement dans son esprit conciliateur. A toutes les époques de sa vie, il donne des témoignages éclatants de son estime pour la prière liturgique traditionnelle. Pendant son canonicat, il ne cesse de montrer, par son assiduité au chœur et l'élan chaleureux de son chant [2], combien était vif son goût pour la « prière antique ».

---

[1] Encore est-il que sa réforme n'alla point à l'encontre des vrais maîtres de l'ascèse, mais seulement à l'encontre des mauvais exécutants qui l'avaient détournée de sa voie. A défaut d'oraison mentale méthodique et organisée, — car il est aujourd'hui prouvé que l'oraison comme exercice autonome, fait de telle heure à telle heure, dans une forme déterminée, n'apparaît guère avant le XVe siècle, — il y avait toujours eu dans l'Eglise une grande tradition de prière intérieure qui, sous le nom de *contemplation*, suffisait à vivifier chez beaucoup la prière vocale et liturgique. Le XVIe siècle et saint François de Sales ne font que conduire à leur entier développement les principes posés par Cassien, saint Jérôme, saint Paulin, saint Augustin, saint Benoît, saint Léon, saint Bernard. Ils redonnent à la prière intérieure, sans laquelle la prière récitée ou modulée n'a guère de valeur, sa vraie place : la première Priorité toutefois qui n'est pas tant une priorité de dignité qu'une priorité tactique et d'utilité. Quand saint François de Sales donne pour mot d'ordre son : *mental d'abord*, il n'entend pas abaisser le devoir de louange et d'hommage liturgique, il ne veut pas dire que la prière méditative et pédagogique soit notre premier devoir envers Dieu, il veut nous rappeler seulement qu'elle est le plus efficace moyen d'élever notre vie jusqu'à Lui.

[2] Sur son chant et sur son attitude au chœur nous avons des notes charmantes d'un contemporain, le P. de la Rivière, dont le livre faisait les délices de Sainte-Beuve : « Il assistait ordinairement aux heures canoniales de l'Eglise, dit le vieux biographe, et n'avait garde de s'en absenter, n'estant pas ailleurs occupé légitimement. Il estoit là dans sa forme, ainsi qu'une statue dans sa niche, sans se remuer, sans s'in-

Evêque, il multiplie les marques d'attachement à son Chapitre. Il s'emploie de vingt manières à relever la magnificence de l'Office canonial. Il parle avec fierté du « bel Office » de sa cathédrale, ajoutant sur un ton de joyeux orgueil : « car en cela notre Chapitre excelle. » [1] A travers toute son œuvre, nous le voyons se faire l'apologiste des Instituts religieux qui se donnent pour mission de louer Dieu au chœur. « Aussi, dit-il, dans un sermon de 1616, l'Eglise a-t-elle ses chantres qui continuellement donnent des louanges à Dieu. Oh ! ne me demandez pas pourquoi tant de collégiales, de moines, de moniales ! Ce sont les chœurs des camps ! » [2] Toute sa vie, il montra la plus sincère dévotion pour son Bréviaire qui n'est pas autre chose que la prière publique, dépouillée de son appareil musical et choral. Saint François se fût sans doute bien étonné si on lui eût dit qu'un jour il lui serait reproché d'avoir jeté le discrédit sur la partie liturgique de la vie religieuse !

---

quiéter, sans s'empresser, sans regarder ny ça ny là... Or il avoit la voix assez forte et chantoit les louanges du Créateur, d'un air médiocrement haut et melodieux. Je me souviendray toute ma vie de luy avoir ouy pousser d'une vigueur et ferveur non-pareille, un jeudi-saint à Ténèbres (il estoit Evesque) ce verset du psalme septantieme : « Potentiam tuam et justitiam tuam, Deus, usque in altissima, quæ « fecisti magnalia... ». Mais il toucha ce verset d'un ton si haut qu'il m'est advis qu'il laissa bien loing après soy, les voix de ceux qui soutenoient le chœur de son costé. Dont je fus vivement excité en mon intérieur, et depuis m'en estant ressouvenu possible plus de cent fois, ça toujours esté avec des sentiments particuliers : et véritablement il faut advouer que les motets spirituels partoient de sa bouche ne plus ne moins que des flesches ardentes, lesquelles entamoient delectablement les ames des spectateurs et les émouvoient à piété. » — Cf. *La vie de l'illustrissime et Révérendissime François de Sales*. Lyon, chez Pierre Rigaud, 1625, l. II, ch. II, pp. 117-118.

[1] *Lettre à la Baronne de Chantal*, avril-mai 1607, t. XIII, p. 287. — Voir aussi une lettre au nonce de Turin, Mgr Riccardi, où le saint demande à garder sa stalle de chanoine à Annecy parce que les offices du chœur sont une « de ses plus grandes consolations ». T. XI, p. 298.

[2] *Sermons autographes. Pour le* 1er *dimanche de l'Avent*, 27 novembre 1616, t. VIII, p. 206.

Pourtant, le louable dessein de montrer en lui le continuateur d'une vénérable tradition ne doit pas nous induire à méconnaître l'importance de son action rénovatrice. Il n'y a plus de révolutions en ascèse, assurément ; mais il y a parfois de vives accélérations de mouvement, des progrès soudains, des adaptations qui sont de vraies créations. Une impulsion souveraine peut faire passer tout à coup dans le patrimoine commun le fruit d'innombrables expériences isolées. Tels livres, comme la *Règle* de saint Benoît, les *Exercices* de saint Ignace, *l'Introduction* de saint François de Sales, sont le rayon qui clarifie, le code qui rassemble en faisceau des vérités encore éparses et confuses. Un grand pas fut accompli quand saint Benoît, renonçant aux virtuosités parfois étranges des anachorètes, s'avisa le premier de fonder la vie religieuse sur cette discrétion, cette mesure, cette *honnêteté*, qui devaient rendre le cloître accessible à tous. L'évidence du progrès fut telle que bientôt, comme on a dit, le monde « se réveilla bénédictin. » [1] La chrétienté put vivre sur ce progrès jusqu'au XIIIe siècle. Dans un monde encore croyant et pratiquant, où les nécessités de l'apostolat étaient moins pressantes, l'élite de la société religieuse pouvait, sans grand dommage pour la foi des foules, se réfugier dans les solitudes monastiques pour s'y sanctifier à l'abri d'institutions tutélaires. Mais soudain des hérésies entreprenantes viennent bouleverser les conditions de la vie chrétienne. Le besoin se fait sentir de milices plus mobiles, plus manœuvrières, mieux outillées pour la conquête. Et l'on voit alors paraître les ardents bataillons de prêcheurs, de professeurs, de confesseurs, groupés et équipés par saint Dominique et saint François d'Assise [2]. Ces ouvriers apostoliques font encore dans leur

---

[1] Dom CABROL. — Cf. *Vie du Cardinal Pitra*. Paris, Rétaux, p. 49.

[2] Le P. H. Denifle a bien marqué le rôle des Dominicains dans l'évolution du concept religieux au Moyen âge : « Bien que dans l'ensemble, dit-il, l'ordre dominicain eût encore l'aspect des anciens ordres, il *préparait* pourtant une nouvelle conception, ou mieux, une nouvelle forme de l'état religieux... En vue du but spécial de l'ordre dominicain :

vie une large place à l'Office public, à la prière chorale. Déjà pourtant, ils en ont retranché les modalités accessoires. Que surviennent de nouveaux besoins, on émondera encore dans la fonction liturgique. Or voici venir justement la Renaissance dont une des tendances maîtresses est de faire se replover l'homme sur lui-même. Saint Ignace observe le phénomène, et, grand réaliste, s'y soumet [1]. Il fonde un Ordre qui se donne pour ainsi dire totalement à la culture de soi par l'introspection, à la culture des autres par l'apostolat. Nous sommes au lendemain de la Réforme, de la Renaissance et des guerres de Religion. Sur ces graves entrefaites parait saint François de Sales.

***

Jadis, l'usage de l'oraison mentale, dans sa forme ignatienne ou carmélitaine, eût excédé les facultés de la multitude chrétienne [2]. L'heure était venue d'en proposer une formule simple qui pût se substituer à l'inorga-

---

le salut du prochain, la défense de la foi... le fondateur de cet ordre et ses successeurs statuaient que, par des permissions individuelles, l'on pourrait, à l'occasion, dispenser les étudiants, les professeurs et les prédicateurs, des rigueurs de l'Ordre, et même en certaines circonstances, de la prière au chœur. » *Luther et le luthéranisme*. Trad. J. PAQUIER. Paris, A. Picard, 1910, t. I, pp. 310-311.

[1] Saint Ignace, au prix de vives luttes qui attestent la force persistante de l'ancien esprit, obtient que son ordre soit déchargé de l'Office au chœur. « Saint Ignace et ses successeurs dans le généralat, écrit encore le P. Denifle, furent guidés par une vue juste de la situation, quand... à cause de nouvelles exigences et de nouveaux devoirs, ils supprimèrent complètement *la prière au chœur*, tant de jour que de nuit; mais qu'en revanche ils insistèrent d'autant plus sur la vie intérieure, l'esprit de prière, la forte éducation ascétique de chaque membre, la pureté de l'esprit et du cœur. » *Op. cit.*, t. I, p. 311.

[2] Saint Euthyme en fit un jour la douloureuse expérience. Ce grand solitaire, qui fut vraiment la tête et la conscience du monachisme palestinien, fit un jour une tentative énergique pour orienter sa *Laure* et les *Laures* voisines vers une vie plus méditative, vers une piété plus intérieure. Elle échoua. Cf. R. GENIER. *Vie de saint Euthyme le Grand*, Paris, Lecoffre, pp. 135 et 245.

nique et balbutiante « contemplation » des anciens. Héritier de saint Ignace et de sainte Thérèse, l'évêque de Genève ne crée pas l'oraison mentale méthodique, mais il en modifie l'économie [1], il la réduit et l'assouplit, il la fait passer du cloître dans le monde, après l'avoir posée comme pivot de toute l'ascèse. L'œuvre de vulgarisation que sainte Thérèse avait entreprise à travers les monastères, il la tente à son tour sur la masse des chrétiens. L'instrument que saint Ignace avait porté à un si haut degré de précision, il le reprend, le reforge, l'allège de tout ce qui en limitait l'emploi, il le rend d'un usage facile à tous, et, vers 1620, l'*Introduction* ayant fait le tour de l'Europe [2], une bonne portion de la société chrétienne se réveille un matin salésienne de pratique, sinon toujours d'esprit. Disciple de saint Ignace, saint François de Sales voit, par un juste retour, les fils mêmes de saint Ignace se mettre à son école, adopter ses livres et les faire traduire [3].

Si l'on veut mesurer l'étendue du changement qui s'est opéré dans l'ascèse, [4] depuis les premiers siècles du christia-

---

[1] Nous étudierons cette économie de l'oraison salésienne au chap. V.

[2] Le succès de l'*Introduction* fut un des plus grands de toute l'histoire de notre littérature. Le petit livre de saint François de Sales fut immédiatement traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. En 1614, la traduction anglaise en était déjà à sa troisième édition. On publia des traductions italiennes à Rome, à Naples, à Milan...

[3] L'interdépendance de saint François de Sales et des Jésuites est établie sur un grand nombre de faits. Disciple intellectuel de Bellarmin, de Lessius, de Maldonat, disciple spirituel du P. Possevin, notre saint voua, comme il le dit lui-même, une « inviolable affection » à la « sainte Compagnie » de Jésus. Cf. *Lettre au P. Nicolas Polliens*, 24 mai 1610, t. XIV, p. 304. D'autre part, dans une lettre à Jacques de Bay, à qui il envoie l'*Introduction*, il signale à son correspondant « la traduction que quelques pères Jésuites en ont fait faire en Italie. » *Lettre* du 26 avril 1610, t. XIV, p. 292. Et Bourdaloue se félicitera bientôt de ce que ce petit livre soit devenu « si commun dans le christianisme »

[4] — Si, comme nous l'avons dit, les saints du passé s'étaient toujours efforcés de vivifier la prière liturgique par la prière intérieure, il demeurait pourtant que la dominante de l'ascétisme ancien était constituée par la récitation des psaumes, par la forme liturgique et

nisme jusqu'à saint François de Sales, que l'on compare seulement la célèbre Lettre de saint Jérôme à Népotien [1] avec l'*Introduction à la vie devote*. L'opuscule de saint Jérôme, qui est pourtant expressément un traité de vie religieuse à l'usage d'un homme séparé du monde, fait tout juste trois brèves allusions à la prière mentale. Népotien est invité, sans gloses ni éclaircissements, à « méditer » les Ecritures et à faire de la « Loi de Dieu sa méditation » continuelle. Cela suffit évidemment pour sauver la part nécessaire des élans intérieurs sans lesquels toute parole serait vide, mais cela nous laisse bien loin de la spiritualité salésienne. A la veille du XVIe siècle, les manuels de piété à l'usage des mondains ne connaissent pas encore l'oraison méthodique. L'*Institution de la femme chrétienne* de Louis

---

laudative de la prière. Pendant des siècles, quand on nous décrit, dans la vie d'un saint, les caractéristiques de sa prière, on ne nous parle pour ainsi dire que de son assiduité à la louange divine, que de son amour et de sa science du psautier : « La louange divine, l'Office ou *Opus Dei*, ainsi qu'on l'appelait, formait, écrit Dom Leclercq, l'occupation principale des moines. » — Cf. *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*. Art. *Cénobitisme*. Fascic. XXIII, col. 3189, Paris, Letouzey. — Si l'on étudie la vie des Pères du désert, la vie de saint Pacôme, de saint Antoine, de saint Macaire, de saint Sabbas, la vie même de saint Jérôme et de Cassien, on voit qu'il n'y est à peu près question, comme exercices pieux, que de psalmodies et de récitations. Il semble que ces grands *Primitifs* soient encore inhabiles à s'entretenir sans paroles avec Dieu et qu'ils aient besoin du Psautier comme véhicule et support de leur pensée. Il est prescrit au cénobite de savoir le Psautier par cœur. Lorsqu'on présente à saint Sabbas le petit Cyrille, gloire future du monachisme, le vieil athlète relève l'enfant agenouillé et dit : « Désormais, cet enfant est mon disciple. Qu'on lui fasse apprendre le Psautier. » Cf. R. GENIER. *Vie de saint Euthyme le Grand*. Paris, Lecoffre, pp. 133 et 236. Saint François aura, lui, de tous autres soucis en présence des âmes qui viendront s'offrir à sa direction. Au lieu de leur faire apprendre le Psautier, il leur donnera pour consigne de se surveiller, de se contrôler, de méditer, de « faire oraison » !

[1] *Lettres choisies de saint Jérôme*. Edit. Lagrange, Paris, Poussielgue, p. 237.

de Vivès, la « Règle de Vie » de saint Antonin, pas plus que l'*Imitation* ne la mentionnent.

Examinons maintenant l'*Introduction*. Comme la *Lettre à Népotien*, comme l'*Institution de la femme chrétienne*, elle est un plan de vie pieuse, un traité d'ascèse, non plus à l'intention d'un religieux ou d'une religieuse, mais à l'intention d'une femme du monde. Or, qu'y voit-on? On y voit qu'à cette séculière, à cette mondaine, l'oraison mentale — et son succédané, l'oraison jaculatoire — qui n'avaient obtenu de saint Jérôme qu'une sèche mention, sont recommandées pour ainsi dire à chaque page. Avec quelle complaisance, saint François de Sales nous en donne la théorie, nous en explique le mécanisme, nous en propose des modèles ! Son livre est à la fois un traité de l'oraison et un recueil des principales méditations que tout chrétien doit un jour ou l'autre aborder.

L'ascétisme liturgique dont il serait vain de contester la noblesse et la beauté, cet ascétisme qui prend sa source, semble-t-il, par de là l'Evangile, jusque dans l'antique Loi mosaïque et qui repose sur une conception craintivement révérentielle de la Divinité, demeure prépondérant jusqu'au XVIe siècle. Il prend forme et corps pour ainsi dire dans le monastère bénédictin. Saint Benoît, à l'exemple des vieux anachorètes, avait assigné comme principal ressort de vie religieuse à ses moines, la récitation et le chant solennel de l'Office divin. *Nihil operi Dei præponatur*, avait-il dit au chapitre XL de sa Règle. Pour l'ascète du type « bénédictin » *l'opus Dei*, la louange, sera toujours l'exercice fondamental de la vie chrétienne. Ce qu'il aimera dans la Religion, c'est ce à quoi le petit Joas dans *Athalie* nous dit se complaire :

> « J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.
> « Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies. »[1]

Tout le reste est pour lui secondaire, et l'oraison mentale

---

[1] *Athalie* Act. II, sc. 7

elle-même n'intervient dans sa vie que comme un hors-d'œuvre [1].

Saint François de Sales, au contraire, fait descendre au rang d'accessoire et d'intermède *récréatif*, peut-on dire, ce qui jusqu'au XVIe siècle avait eu prépondérance incontestée. Elaborant une Règle pour ses Visitandines, il écrit : « Elles chanteront le petit Office de Notre-Dame pour avoir en cela une sainte et divine *recréation*... Elles vacqueront *surtout*... à la sainte et cordiale union intérieure. » Entre les deux textes, celui de saint Benoît et celui de saint François de Sales, il y a des siècles d'évolution religieuse, évolution jalonnée par la fondation des Dominicains, des Franciscains et des Jésuites. Dans ces deux Règles s'expriment deux tempéraments ascétiques différents, deux tendances qui resteront sans doute éternellement en présence, comme les deux théodicées dont elles sont issues.

La Visitandine et le Bénédictin passent devant Dieu chaque jour un temps sensiblement égal. Mais l'emploi différent qu'ils font de ce temps marque bien l'inversion qui s'est accomplie dans l'idéal ascétique depuis les origines chrétiennes. Tandis que le Bénédictin consacre plusieurs heures à louer Dieu par son chant, la Visitandine passe ces mêmes heures à se recueillir, à s'examiner, à « se prendre en main », à méditer, à « respirer Dieu » par le cœur, comme on dira plus tard à Port-Royal. « Elles ont, dit saint François de Sales parlant de ses Religieuses, une heure le mattin et une heure le soir d'orayson mentale. » [2] A quoi viennent s'ajouter les multiples recollections, « œillades intérieures », oraisons jaculatoires, qui doivent brocher sans arrêt sur le motif fondamental.

---

[1] Dans la Règle de saint Benoît nulle mention n'était faite de l'oraison mentale, au sens moderne du mot. Nous irons jusqu'au XVIIIe siècle — tant la tendance primitive était autre ! — avant que l'ordre bénédictin, tardivement pénétré par l'ambiance, consente à annexer chichement à sa Règle une demi-heure de méditation proprement dite.

[2] *Lettre à Philippe de Quoex*, 20 juillet 1610, t. XIV, p. 330.

Et ce n'est pas seulement à ses Visitandines que saint François de Sales indique ainsi le reploiement sur soi comme la principale source de perfection morale, il le prescrit à tous ceux qui lui confient leur âme, quels que soient leur sexe, leur âge ou leur condition. Il modifie sans doute la durée, la structure et les circonstances de l'exercice, selon le tempérament et la situation de ses correspondants, mais à tous il le conseille. Il en viendra même un jour à prêcher la nécessité de l'oraison mentale du haut de la chaire à des auditoires disparates. Dans un sermon du 8 septembre 1614, il recommandait à son peuple, sans distinction de catégories, de se mettre en communication fréquente avec Dieu par les « œillades intérieures de la méditation. » [1] Et un autre jour, pendant le carême de cette même année 1614, il disait plus nettement encore : « C'est vraiment par le moyen de l'oraison que l'on parvient à la perfection, et saint Bernard, après en avoir marqué d'autres, dit que celuy-ci les surpasse tous... Je ne dis pas que nous devons faire autant d'oraison les uns que les autres, car il ne seroit pas à propos que ceux qui ont beaucoup d'affaires demeurassent aussi longuement en oraison que les Religieux. Je dis bien neanmoins que si vous voulez bien faire vostre devoir, il faut que vous priiez Dieu, et c'est en l'oraison que nous apprenons à bien faire ce que nous faisons. » Et pour bien montrer que c'est d'oraison mentale qu'il veut parler, il propose comme exemple la prière solitaire du Christ sur la montagne. « Quand Nostre Seigneur, ajoute-t-il, a voulu accomplir quelque grande chose, Il s'est mis en oraison, mais non pas en une simple oraison faite sans préparation, ainsi Il se retiroit en la montagne et entroit en la solitude. » [2] Ce texte nous est précieux, non seulement parce qu'il nous apprend quel rang d'honneur

---

[1] *Sermons autographes. Pour la Nativité de la Sainte Vierge*, 8 septembre 1614, t. VIII, p. 146.

[2] *Sermons recueillis. Pour le deuxième dimanche de Carême*, 23 février 1614, t. IX, p. 28 et 30.

saint François de Sales donnait à l'oraison dans la vie religieuse, mais encore quelle fécondité il lui attribuait dans l'ordre de l'action. Il nous convie à méditer, non par souci d'élégance intellectuelle, subtil orgueil ou dilettantisme, non pas, comme des mages ou des fakirs, pour nous enivrer de notre pensée, nous dissoudre en elle et contempler le vain tumulte des hommes du haut de notre rêve intérieur ; il demande à tout homme de méditer pour s'élever, se maîtriser et faire de soi une dépense plus fructueuse parmi les autres hommes. « C'est en l'oraison que nous apprenons à bien faire ce que nous faisons... Quand Notre-Seigneur a voulu accomplir quelque grande chose il s'est mis en oraison. » L'oraison est donc à ses yeux le principe du perfectionnement individuel et le principe du perfectionnement collectif par l'apostolat.

Ce texte nous donne la clef de son ascèse, de cette ascèse qui mène à Dieu, tous comptes faits, par d'autres voies que l'ascèse primitive. Les deux spiritualités, nous l'avons dit, relèvent de deux conceptions différentes de la Divinité. Non pas qu'il y ait deux manières de concevoir Dieu *in abstracto* et dans l'entendement, mais il y a, si l'on peut dire, deux manières de le *sentir*, de l'éprouver et de s'éprouver soi-même en sa présence. Et si l'on objecte qu'il est à travers le monde des âmes salésiennes éprises d'idéal bénédictin, je n'en disconviendrai point, sachant qu'une âme n'est pas chose simple. Aussi bien le parallèle que je propose n'est-il qu'une sorte de vue schématique et générale qui tend à isoler des espèces, à les définir, sans tenir compte des mille traits secondaires que les circonstances de vocation, de situation, d'amitié, peuvent y introduire. Il ne s'agit point ici, non plus, de plaider une cause, mais de chercher objectivement ce qui est. Notre essai d'explication n'implique aucune mésestime pour celle des deux écoles qui ne reconnaît point saint François de Sales pour son Maître. Seulement, comme une doctrine se définit souvent plus nettement par ses contraires que par l'énoncé de ses propres principes, une confrontation est ici nécessaire.

***

Les deux écoles ascétiques se proposent donc naturellement comme dernière fin d'honorer Dieu et de procurer sa « gloire ». Mais si la poursuite d'une même fin leur donne une sorte d'unité supérieure, il faut bien voir qu'elles ne se rencontrent au terme qu'après avoir suivi des voies divergentes. Si l'âme Bénédictine, comme les Israélites de l'ancienne Loi, songe surtout à honorer Dieu par un sacrifice de *louange*, l'âme salésienne veut avant tout l'honorer par l'offrande de sa *vie* même, constamment surveillée, nourrie, exaltée dans la prière du cœur.

Le monastère bénédictin, et les âmes bénédictines éparses à travers le monde, conçoivent le chant et le culte comme un encens qui brûle devant la Majesté divine, ils rêvent de constituer dès ici-bas, autour du Souverain Maître, une petite cour de Séraphins « à la voix articulée » dont les cantiques s'unissent à la louange inarticulée des Anges et des Saints. Cet idéal, très noble, nous n'avons pas à le justifier, il se justifie de lui-même par des siècles de vie religieuse et de sainteté !

Dans la conception bénédictine la fin suprême de nos efforts sur terre est donc en somme de perfectionner notre louange, de rendre notre liturgie plus digne de Dieu, de mieux exécuter l'*Opus Dei*. Toute notre activité s'ordonne en vue du perpétuel cantique de louange que nous devons à Dieu, et auquel Il est supposé se complaire. Pour l'âme bénédictine, notre action va pour ainsi dire hors de nous jusqu'en Dieu où, semble-t-il, elle se fixe, ayant atteint son but. Cette âme sans doute n'oublie pas pour cela son perfectionnement intime — et qui donc pourrait méconnaître l'action transformante de la liturgie en nous? — mais elle subordonne ce perfectionnement à la fin plus haute qui pour elle est d'offrir à Dieu une louange pure, un Office chaque jour mieux chanté. Tandis que Philothée, chantant l'Office, fait de son *chant* un *moyen* entre mille autres pour atteindre sa fin qui est de s'offrir elle-même à

Dieu plus pure et plus sainte, l'ascète bénédictin fait de son *perfectionnement* un *moyen* en vue de sa fin propre qui est de bien chanter les louanges de Dieu. Le regard du bénédictin est premièrement sur Dieu ; le regard du salésien est avant tout sur soi. Le premier, si j'ose dire, s'extériorise, le second s'intériorise. L'un se cultive *pour* sa prière, l'autre se cultive *par* sa prière [1].

---

[1] Je sais le danger de ces simplifications et combien il est aventureux de systématiser ainsi et d'exprimer en roides formules des choses aussi complexes que la vie des âmes dans leur mouvement vers Dieu. Je sais que mon schéma ne restitue pas la réalité vivante, telle qu'elle s'épanouit dans une âme bénédictine ou dans une âme salésienne. Je ne crois pourtant pas avoir trahi la pensée des disciples authentiques de saint Benoît. Et si nous consultons les plus hauts représentants parmi nous de la tradition monastique ancienne, nous voyons que leur témoignage concorde avec l'interprétation qui vient d'être esquissée. Dans la magistrale biographie qu'il consacrait naguère à son maître Dom Guéranger, l'abbé de Solesmes, Dom Delatte, donnait par deux fois comme la caractéristique de l'ascèse bénédictine cette subordination du travail sur soi à l'œuvre d'adoration et de louange. « L'Eglise, écrit-il, n'a d'autre dessein sur terre que de glorifier Dieu et de sanctifier les hommes. Encore l'œuvre de sanctification et d'éducation surnaturelle qu'elle accomplit au cours du temps, dans les âmes qui se confient à ses mains, se rapporte-t-elle, comme à son *terme*, à l'œuvre de glorification et d'adoration qu'elle remplit envers Dieu. Les âmes se sanctifient afin d'entrer plus profondément dans les conditions de cet esprit et de cette vérité où elles doivent adorer Dieu ; les âmes s'élèvent *pour que le culte* qu'elles rendent à Dieu soit moins indigne de lui ; leur éducation surnaturelle se poursuit dans le temps pour qu'elles puissent sans fin glorifier et louer Dieu dans l'éternité. Cf. *Dom Guéranger*, Paris, Plon, t. I, p. 260. Cf. aussi Dom Maur WOLTER : *La vie monastique*, Bruges, Desclée, pp. 30 et suiv. — Dom BESSE : *Le moine bénédictin*, Ligugé, Vienne 1898, p. 135, pp. 144 et suiv. On notera que pour l'abbé de Solesmes, la première place théorique et pratique appartient à la glorification de Dieu par la parole. Le salésien se donne bien lui aussi comme fin supérieure de glorifier Dieu, mais au moyen de sa sanctification. Se sanctifier sera son souci premier. Il ne s'immobilisera pas en lui-même, mais c'est en lui-même pourtant que sera le centre et le point d'application de son activité. Le bénédictin, comme un voyageur et un pèlerin, ne fait que passer en lui-même ; il campe un instant dans son âme mais n'y établit pas sa demeure ; il se quitte sans cesse pour s'élancer en Dieu.

Le salésien ne dit plus : « Tout pour l'Office, même la sanctification » ! Il dit : « Tout pour la sanctification, même l'Office ». L'*Opus Dei* descend — ou monte — au rang de moyen pédagogique. C'est l'œil fixé sur elle-même que Philothée entreprend le grand œuvre de la culture du *Moi*, cet œuvre qui lui semble seul en mesure de donner à Dieu l'honneur qu'Il attend de sa créature. Sans abandonner rien des éléments traditionnels de l'ascèse, sans en abandonner notamment, nous l'avons vu, les éléments liturgiques, saint François de Sales, à l'exemple de la bouque-

---

« Voilà pourquoi, écrit Dom Janssens, entre le système plus méthodique d'oraison introduit dans ces derniers siècles et la pratique ancienne, à base plus directement scripturaire et liturgique, il y a, ce me semble, la même différence qu'entre une barque à rames et une barque à voiles. » — Cf. *La méthode d'oraison du Moyen âge*, Giard, Lille. Préface, p. 3. Ainsi l'âme bénédictine, pareille à l'oiseau, exécute, sur l'aile des psaumes, de beaux et grands vols en Dieu, sans, pour ainsi dire, prendre pied à terre. Le salésien, au contraire, s'établit dans son âme. En bon sédentaire, il « cultive son jardin ». Si toutes ces comparaisons sont, comme il est inévitable, un peu déficientes, elles dessinent pourtant sans grave infidélité les grandes lignes de la doctrine telle que nous l'expose à nouveau Dom Delatte au t. II de son *Dom Guéranger* : « Pour l'abbé de Solesmes, comme pour saint Benoît, écrit-il, le monastère est l'école où l'on apprend à servir Dieu, à adorer Dieu : *dominici schola servitus*. Et parce que Dieu n'est pas indifférent à la qualité de l'adoration qui lui est rendue... la recherche de la perfection est un *élément* et comme une condition de la dignité intérieure de la liturgie monastique. La célébration solennelle de la sainte Messe, entourée de tout le cortège de l'Office quotidien, n'aurait point devant Dieu tout son *charme*, si les âmes n'étaient intérieurement adaptées par la perfection et par la charité à l'œuvre sacrée qu'elles accomplissent en union avec la liturgie de l'éternité... Tant vaut l'adorateur, tant vaut l'adoration. La sainteté du moine se *rapporte* ainsi à l'œuvre *première* de sa vie; et, en même temps qu'il puise aux sources sacrées de la prière l'accroissement de la charité, cette charité accrue, cette union à Dieu plus étroite, élève chaque jour la perfection de l'hommage liturgique; c'est à la fois par sa prière et pour sa prière que grandit le religieux. » *Op. cit.*, t. II, p. 314. A lire attentivement ce texte, on comprend sans peine, malgré le sage balancement final des expressions, qu'au sentiment de notre auteur l'âme doit, avant tout, grandir et s'éduquer *pour* sa prière.

tière Glycera, en « diversifie » l'agencement pour en composer un bouquet nouveau. Son Dieu n'est pas tant un Dieu-Roi, un Dieu-Majesté qui réclame des hommages extérieurs et des chants, qu'un Dieu-Ami et Père, Dieu-Pédagogue dont la volonté est de nous voir meilleurs. La gloire de ce Dieu est dans notre vie, non dans notre chant. Ce qu'Il veut, ce n'est pas de nous voir faire la fonction des Anges, c'est de nous voir monter en vertu et nous « angéliser », comme il dit joliment. La louange n'est agréable à Dieu que dans la mesure où elle nous accroît moralement. D'elle-même, elle n'est rien, si nous ne la ramenons à sa fonction instrumentale, si nous ne la faisons moyen de perfection et stimulant d'amour.

Entendons notre saint s'élever contre ceux qui se représentent Dieu comme sensible au vain murmure des lèvres : « Quel bien revient-il, je vous prie, dit-il, à César et Alexandre le Grand, de tant de vaines paroles que plusieurs vaines âmes employent à leur louange. » [1] César et Alexandre ne sont ici que figures pour désigner Dieu. Pas plus qu'à César il ne revient à Dieu aucun *bien* de tant de louanges labiales parfois vides de pensée, qui lui sont adressées de la terre : « Dieu, continue saint François de Sales pour expliquer sa comparaison, comblé d'une bonté qui surmonte toute louange et tout honneur, ne reçoit aucun advantage ni surcroist de bien pour toutes les benedictions que nous luy donnons ; il n'en est ni plus riche, ni plus grand, ni plus *content*, ni plus *heureux*. » [2] Pourquoi donc alors veut-Il nos louanges ? C'est qu'étant marques et moyens d'amour, ces louanges sont aussi principes d'action. Elles provoquent en nous un mystérieux déclanchement de « bienveillance » qui nous porte à mieux servir. Elles échauffent les cœurs et font passer à l'acte nos velléités hésitantes.

Une fraction notable de l'Humanisme avait déjà réagi

---

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. V, ch. VIII, t. IV, p. 281.
[2] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. V, ch. VIII, t. IV, pp. 281-282

violemment contre la conception théologique impliquée dans la spiritualité monastique du moyen âge. Non seulement des humanistes paganisants, comme Erasme ou Rabelais, mais des apologistes attitrés de la foi, comme Pierre Charron, chanoine et théologal de Condom, étaient allés très loin, trop loin, dans cette notion d'un Dieu indifférent à l'hommage verbal des hommes.[1] Dans leur zèle à spiritualiser la Religion, il en étaient venus — et Pierre Charron lui-même — à oublier la raison d'être et la nécessité, même pour nous, d'une prière articulée. Saint François de Sales redresse leur erreur, mais recueille *l'âme de vérité* qu'elle contient.

Il faut en prendre notre parti, dit-il : la louange humaine est impuissante à réjouir le cœur de Dieu. Mais Dieu la veut pourtant. Il la veut, non pour Lui qui n'en a pas besoin, mais pour *nous*, pour que nous en soyons sanctifiés et divinisés. « La fin de l'oraison, dit-il, est l'union avec Dieu... c'est la transfiguration de l'âme, car du reste, Dieu n'a pas besoin de nos prières. »[2] Tandis que l'âme bénédictine, le regard fixé sur Dieu, dit : « Cette dette — la dette d'hommage et d'adoration — passe avant les devoirs de l'homme vis-à-vis de lui-même et de son prochain »[3], saint François de Sales, partant de la même vue théorique, dit : les devoirs envers nous-mêmes sont précisément ceux par lesquels Dieu veut que premièrement nous l'honorions. « Ce n'est pas son interest que nous l'aymions, écrit-il, c'est le nostre. Nostre amour luy est inutile, mais il *nous* est de grand proffit, et s'il *luy* est *aggreable* c'est parce qu'il nous est

---

[1] Cf. J. B. Sabrié. *De l'Humanisme au rationalisme. Pierre Charron.* Paris, Alcan, 1913, pp. 242 et suiv. — Le livre audacieux de Charron : *La Sagesse*, est de 1603. Pour le sujet qui nous occupe, voir : L. II, ch. v. On y plaisante le naïf qui prend Dieu pour une idole et « l'importune de prières, vœux, offrandes. »

[2] *Sermons autographes. Pour le 3e dimanche de Carême*, 25 mars 1615.

[3] Dom J. de Hemptinne. *Notice sur l'Ordre se saint Benoît.* Maredsous, 1910, p. 20.

proffitable. »[1] On voit combien le renversement est complet.

Le religieux lui-même, le religieux de chœur, n'est pas tant à ses yeux l'homme de la prière publique que l'homme voué par état à la surveillance et à l'éducation de son âme. « L'office des Religieux, dit-il, doit estre de bien cultiver leur esprit pour en déraciner les mauvaises productions. »[2] Tout au plus eût-il concédé que, pour le religieux consacré à l'*Opus Dei*, la psalmodie fût le premier des moyens de culture !

L'identification de la gloire de Dieu avec notre ascension morale revient sans cesse sous la plume de saint François de Sales. Ces beaux mots de « gloire de Dieu » qui semblent parfois si abstraits et si fades chez les écrivains religieux ont toujours chez lui un sens émouvant parce qu'ils signifient notre perfection. Tout notre malheur, pense-t-il, vient de ce que nous sommes trop faiblement conscients du grand désir qu'a Dieu de nous voir meilleurs. Nous serions tout à cette œuvre de perfectionnement si nous avions le clair regard des saints : « Les Bienheureux, dit-il... voient davantage, dans l'Essence divine combien sa bonté désire nostre salut et béatitude. »[3] C'est donc bien, redisons-le, par notre croissance spirituelle que Dieu sera glorifié, non par notre louange et nos chants.

***

Mais n'allons pas prêter à saint François de Sales les vues absolues de certaines âmes idéalistes qui, de siècle en siècle, depuis les Spirituels du Moyen-âge jusqu'aux disciples de Jules Simon, en passant par le Vicaire savoyard, ont rêvé, tout à l'opposé de Cluny, d'une religion purement

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. X, ch. XIII, t. V, p. 210.

[2] *Vrays entretiens. Entretien* XX, t. VI, p. 375.

[3] *Sermons recueillis. Sermon pour la fête de la Toussaint*, 1er novembre 1621, t. X, p. 140.

intérieure, sans temples, sans autels et sans culte.[1] Contre ce mirage toujours renaissant et qui prend si facilement des formes séduisantes, saint François de Sales a formulé les sages principes qui maintiennent le culte extérieur tout en le sauvant des excès et de la vanité. Nous avons dit en quelle estime il tenait l'Office et la prière de louange. Il les ramenait au rang de moyens, mais il les honorait et les aimait. Il en use de même avec les cérémonies et la partie matérielle du culte[2]. Comme sainte Thérèse, qui voulait un oratoire bien paré, il sait que nos lumières, notre encens, nos cortèges sont inutiles à Dieu comme nos louanges, mais il sait aussi, et il le dit, qu'ils sont voulus de Dieu pour *nous*, parce que nous sommes un assemblage de corps et d'âme.

Lorsque le Fondateur de la Visitation prescrivait à ses Filles de brûler des parfums dans leurs oratoires aux jours de Communion générale, ce n'était pas qu'il s'oubliât jusqu'à voir en Dieu je ne sais quelle idole capable d'aimer à s'enivrer des fumées de l'encens ; c'est qu'en parfait réaliste il jugeait bienfaisant de parfumer ainsi l'acte religieux et de lui conférer en quelque sorte, avec la complicité de nos sens, un surcroît de suavité, qui l'embellît dans le souvenir et le rendît plus désirable. Ainsi, voudra-t-il toujours, dans nos églises et chapelles, non seulement des parfums, mais, à l'encontre de Port-Royal, des lumières et des fleurs : fleurs et lumières éducatrices, destinées à nous prendre le cœur par les sens et à nous élèver vers Dieu !

---

[1] Du temps même de saint François de Sales, comme nous l'avons dit, nombre de catholiques, voire des prêtres tels que Pierre Charron. — Cf. *La Sagesse*, l. II, ch. v, t. II, pp. 144 et suivantes — faisaient bon marché du culte extérieur. Sur ce sujet, voir encore la thèse de J. B. Sabrié : *De l'humanisme au rationalisme. Pierre Charron*, Paris, Alcan, 1913, pp. 375 et suivantes.

[2] Les liturgistes font d'ordinaire trois parts dans la Liturgie : La liturgie sacrificielle, la Liturgie sacramentelle, la Liturgie épénique ou de louange. Quoiqu'il soit difficile de les séparer pratiquement, c'est surtout de la Liturgie épénique que nous nous sommes occupés jusqu'ici dans notre étude.

Saint François de Sales est liturgiste parce que le culte public est un merveilleux agent de culture individuelle. Théologien mystique, il se souvient, sans doute, des promesses faites par Jésus à la prière collective, mais fin psychologue, il discerne encore toute la puissance des attitudes, des harmonies, des couleurs, mises en œuvre par le culte public, pour circonvenir l'âme et la maîtriser. C'est toujours à la culture individuelle qu'il songe quand il inculque à Philothée l'amour des offices publics : « Philothee, dit-il, les festes et Dimanches il faut assister à l'Office des Heures et des Vespres... Vous sentires mille *douceurs de devotion* par ce moyen, comme faisoit saint Augustin qui tesmoigne en ses Confessions que voyant les divins Offices au commencement de sa conversion, son cœur se fondoit en suavité et ses yeux, en larmes de piété. Et puis (afin que je le die une fois pour toutes), il y a tous-jours plus de *bien* et de *consolation* aux Offices publicz de l'Eglise, que non pas aux actions particulières. » [1] C'est toujours à *nous* qu'il pense en nous envoyant aux Offices, à notre « bien », à notre « consolation », aux « mille douceurs de dévotion » que nous y trouvons ! Nos hommages vont à Dieu mais reviennent à *nous* en effets bienfaisants. Aussi parfaitement que nos psychologues modernes, il sait l'influence du geste, de la parole, des sensations extérieures sur notre âme. Il l'a notée d'un mot pittoresque : « Vous tirez le cordon fixé extérieurement à la porte d'un monastère, et la clochette sonne à l'intérieur... Car il existe un certain lien entre les sens intérieurs et les extérieurs. Ainsi vous approchez le feu à l'extérieur d'un canon, et il s'allume instantanément à l'intérieur. » [2] Les génuflexions, les inclinations, les prostrations n'ont pas seulement pour but dans sa pensée de consacrer à Dieu la puissance motrice qui nous est commune avec les animaux, elles ont surtout pour objet

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. xv, t. III, p. 103.

[2] *Sermons autographes. Homélie sur l'histoire de Jacob*, 1616, t. VIII p. 196.

de stimuler l'amour, d'alimenter la dévotion : « C'est pourquoy, Theotime, entre toutes les actions vertueuses nous devons soigneusement prattiquer celles de la religion... observans les ceremonies de la religion chrestienne : car le saint amour se nourrit à souhait parmi ces exercices. » [1]

S'il lui arrive de parler des solennités cultuelles avec la ferveur d'un liturgiste moderne, c'est néanmoins toujours pour en revenir au point de vue du psychologue qui se préoccupe d'y trouver un moyen de culture. « Toutes les ceremonies de l'Eglise sont pleines de tres grands mysteres, et les ames devotes, humbles et simples ont une fort grande consolation a les voir... Quand nous sommes aux Offices il faut que nous observions de nous tenir en la posture qui nous est marquée dans nos messels... La reverence exterieure ayde beaucoup a l'interieure. » [2] Toute la théorie des attitudes et du geste générateurs d'états intérieurs, qu'un mot de Pascal devait rendre fameuse, est déjà dans saint François de Sales : « Faites, dit-il à Philothée, des actions extérieures de ferveur quoy que sans goust, embrassant l'image du Crucifix, la serrant sur la poitrine, luy baysant les pieds et les mains, levant vos yeux et vos mains au ciel, eslançant vostre voix en Dieu par des parolles d'amour et de confiance. » [3] C'est ce qu'il appelait « nourrir l'intérieur par l'extérieur. » [4] Et c'est parce que la Liturgie chrétienne, est un admirable système d'évolutions et d'attitudes, embellies de couleurs, de parfums et de sons, qu'il la recommandait si chaleureusement.

C'est donc bien une pensée de psychologue et d'éducateur spirituel qui l'inspire en cette matière. « Les offices humbles et d'humilité extérieure ne sont que l'escorce, mais elle conserve le fruit » [5], disait-il à Mme de Chantal.

---

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. XI, ch. III, t. V, p. 244.

[2] *Sermons recueillis. Sermon pour le dimanche des Rameaux*, 12 avril 1615, t. IX, p. 66.

[3] *Introduction à la vie devote*, 4e partie, ch. XII, t. III, p. 315.

[4] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* I, t. VI, p. 13.

[5] *Lettre à la baronne de Chantal*, 1er novembre 1604, t. XIII, p. 392^d^

Or, les cérémonies de l'Eglise nous offrent l'occasion de ces humbles attitudes qui nourrissent et conservent le « fruit » d'humilité. N'y a-t-il pas tout au long des Offices publics des inclinations, des agenouillements, qui plient l'orgueil et peu à peu le ruinent? Il y a aussi des gestes de maintes autres vertus, gestes de foi, gestes d'amour, qui nous en conservent le « fruit ». Saint François de Sales l'a nettement vu, et c'est toujours sous cet aspect utilitaire et pratique qu'il considère de préférence les solennités du culte. Sachant quelle est leur puissance d'émotion, il en fait un de ses grands moyens pédagogiques.

***

Si étrange que cela puisse paraître, au premier regard, sa conception du péché vient confirmer tout ce qui précède : elle achève de nous éclairer sur sa façon de comprendre la gloire de Dieu et l'emploi de notre vie. La pensée salésienne sur le péché fut parfois le scandale des faibles. Considérée à la légère, elle peut surprendre, en effet ; elle n'est pourtant qu'un aspect complémentaire de sa pensée sur la prière de louange et le culte extérieur.

Oui, sans doute, saint François de Sales semble prendre assez allègrement son parti du péché, pourvu qu'il n'adhère pas à l'âme et ne brise pas nos élans vers le bien. C'est que là encore sa théodicée est pure de tout anthropomorphisme ; c'est que l'homme est toujours au premier plan de ses préoccupations. Si Dieu n'est sensible à nos hommages que dans la mesure où ces hommages nous stimulent et nous élèvent, Il n'est de même offensé de nos péchés que dans la mesure où ces péchés nous blessent, nous abaissent et nous séparent de Lui. Dieu hait le péché pour le mal qu'il nous fait à *nous*, non pour le mal qu'il lui fait à Lui. Dieu dans son essence échappe à nos atteintes, mais sa volonté sur nous est mise en échec, son amour méprisé, sa gloire outragée par le péché. La gloire de Dieu, c'était notre vie accrue, perfectionnée ; l'injure à Dieu, c'est notre vie altérée. « Cette jalousie néanmoins

que Dieu a pour nous, écrit saint François de Sales, n'est pas en effet une jalousie de convoytise, ains de souveraine amitié... C'est donq pour l'amour de *nous* qu'il veut que nous l'aymions, parce que nous ne pouvons cesser de l'aymer, sans commencer de nous *perdre*. » [1] D'un mot, le saint nous mène au nœud du problème. Par le péché qui est une rupture d'amour, nous nous dégradons, nous nous *perdons*. Voilà par où nous blessons Dieu en le commettant. L'homme se tient pour offensé si quelqu'un dénigre ou détériore l'œuvre de son esprit ou de ses mains. Dieu pareillement se tient pour offensé si nous portons atteinte à son œuvre en nous. C'est à travers nous-mêmes que nous l'atteignons, le péché étant la ruine de cette vie sainte qui seule pouvait l'honorer. Le péché c'est l'habitude vicieuse, commencée ou accrue, qui pèse sur nos volontés de bien, qui compromet notre « déification ». Le péché c'est le suicide spirituel, c'est la blessure intérieure, l'acte par lequel nous attentons, les yeux ouverts, à notre santé morale et par quoi, selon le mot de saint François de Sales, nous commençons ou achevons de « nous perdre ».

C'est par là, redisons-le, qu'il est haïssable et qu'il blesse Dieu. Mais si d'aventure il peut être utilisé, capté pour le bien, alors il se transfigure et devient, comme notre saint n'hésite pas à l'affirmer, *honorable et salutaire*. « Le péché, dit-il, n'est honteux que quand nous le faisons, mais estant *converti* en confession et pénitence, il est *honnorable* et salutaire. » [2] C'est à la mesure du « dommage » causé dans l'âme par le péché que se mesure la haine qui lui est due : « Les péchés venielz arrivans dans une ame devote et ne s'y arrestans pas longtems, ne *l'endommagent* pas beaucoup ; mais si ces mesmes pechés demeurent dans l'âme, pour l'affection qu'elle y met, ilz luy font perdre sans doute... la sainte devotion... *Ce n'est rien*, Philothée, de dire quelque petit mensonge, de se desregler un peu en paroles, en actions,

---

[1] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. X, ch. XIII, t. V, p. 210.
[2] *Introduction à la Vie devote*, 1re partie, ch. XIX, t. III, p. 57.

en regards, en habitz, en jolietés, en jeux, en danses, pourvu que tout aussi tost que ces araignes spirituelles sont entrees en nostre conscience, nous les en rechassions et bannissions comme les mouches a miel font les araignes corporelles. » [1]

C'est à *nous* seuls, comme on le voit, que va son attention dans ce propos sur la malice du péché. C'est parce que le péché est le virus corrupteur de nos âmes qu'il est proposé à notre haine.

On peut aisément conjecturer quelle répercussion vont avoir de telles idées sur toute la direction spirituelle. Le directeur salésien se gardera d'immobiliser les âmes, comme le feront un Rancé ou un Saint-Cyran, dans la contemplation douloureuse du passé coupable; il ne leur montrera point dans le ciel un Dieu sévère, incapable d'oublier l'injure; il aiguillera toute l'activité des âmes vers l'avenir, leur rappelant qu'au ciel nous avons un Père, toujours prêt à oublier nos infidélités, pourvu que nous ayons le bon propos de les réparer. Il s'écriera : « Cheres imperfections qui nous font reconnaître nostre misère. » [2] Il n'entrera point en sombre humeur et ne provoquera point les âmes à la mélancolie quand il aura constaté chez elles quelques manquements, fussent-ils invétérés. « Encore que je me sente miserable, dit-il, je ne m'en trouble point et quelquefois j'en suis *joyeux*, pensant que je suis une vraye bonne besoigne pour la misericorde de Dieu. » [3] Il dira encore hardiment : « Haïssés donq vos imperfections, parce qu'elles sont imperfections, mais aymés-les parce qu'elles... sont sujettes a l'exercice et perfection de la vertu et misericorde de Dieu. » [4] Comment exprimer plus nettement que tout ici encore se doit juger du point de vue de l'utile pour l'homme?

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. XXII, t. III, p. 64-65.
[2] *Lettre à Mlle de Soulfour*, 22 juillet 1603, t. XII, p. 205.
[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 4 mars 1608, t. XIII, p. 366.
[4] *Lettre à la Présidente Brulart*, 7 avril 1606, t. XIII, p. 167.

Le péché est le mal de Dieu parce qu'il est d'abord le mal de l'homme. Pour peu que ce péché provoque en nous quelque mouvement d'humilité féconde, une ferme volonté de relèvement, il est traité sans haine. « Le Christ, prévoyant la pénitence, dit notre saint, permit tres facilement le péché. » [1] N'est-ce pas là comme une nouvelle variante et une transposition de l'admirable : *Felix culpa !* Et que nous voici loin de Port-Royal ! Le Jansénisme bientôt va prendre au tragique toute peccadille même involontaire. Avec saint François de Sales le péché ne commence vraiment d'être exécrable et pervers que lorsqu'il implique un propos délibéré d'éluder ou de fronder la volonté de Dieu, lorsqu'il contient une affection au désordre, par conséquent une volonté d'abaissement ou de mort spirituelle pour nous. « Ma chère Fille, écrivait-il à une femme du monde, il nous faut estre charitable a l'endroit de nostre ame, et ne la point gourmander tandis que nous voyons qu'elle n'offense pas de guet a pens. » [2] C'est uniquement pour ainsi dire, dans cette volonté réfléchie de suicide moral que gît la malice du péché. C'est encore pourquoi nous verrons saint François de Sales prendre si facilement son parti d'un risque à courir dans le monde ou à la cour quand il aura su former, chez ses dirigés, une forte volonté de ne pas rompre avec Dieu ; car, dit-il « quelle apparence y a-il qu'une ame genereuse se plaise a desplaire a son Dieu. » [3] Plutôt que d'élever peureusement mille barrières tutélaires autour des âmes, il s'efforcera de les conforter du dedans, et puis, sans trop de crainte, il les livrera aux hasards de la vie.

La religion s'identifie donc pour saint François de Sales avec la culture de nous-mêmes, cette culture qui commence par le soin de ne pas nous dégrader dans le péché, et qui se

---

[1] *Sermons autographes. Pour le vendredi après le 1er dimanche de carême*, 9 mars 1618, t. VIII, p. 356.

[2] *Lettre à Madame de la Fléchère*, 28 mai 1608, t. XIV, p. 27.

[3] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. XXII, t. III, p. 65.

continue par l'effort constant pour nous purifier et nous élever. Tout son système ascétique et cultuel s'organise en vue de cette fin suprême : nous angéliser, nous diviniser. Tout ce qui ne concourt pas à cet unique nécessaire n'est que vain simulacre à ses yeux. Bossuet, parlant des Egyptiens dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, dira que leur intelligence était en toutes choses « tournée vers l'utile ». Ainsi pourrions-nous dire que l'esprit de saint François de Sales était en ascèse constamment tourné vers l'utile. Notre utilité est le point fixe sur lequel il se guide pour trouver l'équilibre entre les excès contraires dont on vit souvent de grandes âmes s'éprendre.

II. — Religion et Culture des autres

Mais si Dieu est avide avant tout de recevoir l'hommage de nos progrès individuels, comment ne serait-il pas également désireux de nous voir travailler aux progrès de nos frères? Toute âme qui monte glorifie Dieu. Elevons-nous donc nous-mêmes, et puis efforçons-nous de faire grandir les autres. Tel est le point de vue permanent auquel se place saint François de Sales. Notre activité religieuse tout entière doit tendre à nous conquérir nous-mêmes et à conquérir les autres. C'est sur notre utilité et sur l'utilité de nos frères que se règle la hiérarchie de nos devoirs. Dès le début de sa carrière, il écrivait : « Le salut du peuple est la suprême loi, » [1] signifiant ainsi — il le disait expressément — que tout devait être subordonné au salut des âmes. Il ne démordra pas de là !

Tout autre, on le devine, doit être logiquement la conclusion du théologien pessimiste, du prédestinatien à la manière de Jansénius ou de Saint-Cyran. Si Dieu nous a, de toute éternité, porté au tableau des réprouvés, à quoi bon nous efforcer sur nous-mêmes, à quoi bon nous efforcer sur les

[1] *Lettre à Mgr Riccardi, nonce à Turin*, 13 octobre 1598, t. XI, p. 358.

autres? Nous sommes tous irrévocablement classés. Nous ne changerons rien au mystérieux décret qui, d'avance, nous répartit et nous juge. Je sais bien que, par une étrange inconséquence, les plus stricts de nos prédestinatiens, les Arnauld, les Saint-Cyran, les Nicole, les Singlin oublièrent heureusement leurs principes et s'adonnèrent de bonne foi à la culture des âmes. Mais la doctrine qu'ils professaient recélait en elle-même de telles objections contre l'apostolat que ces objections leur remontaient au cerveau parfois et leur inspiraient des pensées capables, sinon toujours de les paralyser eux-mêmes, du moins de refroidir le zèle autour d'eux. Nicole, le sage Nicole, n'exprimait-il pas un jour naïvement sa surprise en voyant s'embarquer pour l'Extrême-Orient une petite troupe ardente de missionnaires catholiques ? Que prétendaient donc, pensait-il, ces fougueux conquérants et qu'allaient-ils faire là-bas? Le sort de ces asiatiques auxquels ils en voulaient n'était-il pas éternellement fixé et quelle chimère n'était-ce pas que de vouloir y changer quelque chose? Le Jansénisme ne pouvait guère concevoir la perfection que sous la forme ndividuelle. La pente naturelle de ses idées le menait à 'égoïsme sacré. A qui voulait trouver Dieu, et l'honorer comme il convient, il conseillait de fuir au désert, de chercher protection contre le péril dans la solitude et particulièrement, on le sait, dans la solitude de Port-Royal !

L'ascèse bénédictine, dont on a dit les affinités profondes avec la théologie de l'Ancien Testament, subordonne tout, de son côté, à l'œuvre de louange et d'adoration, tout, même la perfection individuelle et même l'apostolat. Le moine bénédictin se réfugie au désert pour commencer ici-bas la vie des élus au Ciel : « Le but véritable du fils de saint Benoît est de psalmodier et de chanter la louange divine, de faire l'apprentissage ici-bas de ce qu'il fera là-haut... C'est une œuvre d'allégresse et de paix, une avance d'hoirie sur la succession jubilaire de l'au-delà. » [1] L'âme

[1] J. K. HUYSMANS. *De tout*, Paris, Stock, p. 249.

bénédictine s'est détachée de la cité terrestre pour s'agréger à la céleste. Murée dans sa retraite harmonieuse, elle laisse à d'autres le soin de défendre, autrement que par la prière, la cité des âmes et de faire pour elle des conquêtes. S'il travaille des mains ou de la pensée, le bénédictin a toujours en vue d'abord son Office. La culture même des Lettres humaines n'est pas, à l'origine, pour lui, une œuvre d'apostolat intellectuel, elle est l'utile divertissement qui le préserve de l'oisiveté, qui lui redonne forces et lumières pour mieux interpréter son chant et mieux faire sa fonction liturgique. Comme on a dit d'un mot peut-être un peu simplificateur : le bénédictin lit, il n'étudie pas [1].

---

[1] « Chez les Bénédictins on lisait, on n'étudiait pas... Le premier, saint Dominique a l'idée d'une prédication *universelle*; le premier aussi il veut qu'elle ait pour base *l'étude*, qui n'était pas dans la Règle de saint Benoît... Son ordre est le premier où l'étude devienne une fonction. » *L'ami du Clergé*, 19 février 1903.

Le type traditionnel du bénédictin érudit, du bénédictin homme de bibliothèque, apôtre de la science, n'est, pour l'abbé de Rancé, comme pour dom Guéranger et leurs disciples, que le type altéré du bénédictin primitif. Cf. Henri Didio. *La querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé*, Lille, Berges, 1892. pp. 320 et suiv.— Le monastère bénédictin, vraiment fidèle à sa tradition, est un oratoire avant d'être un laboratoire. Et la Congrégation de Saint-Maur qui renversa les termes du programme est traitée par les purs disciples de saint Benoît comme une portion infidèle de la grande famille bénédictine, comme un groupe dissident qui a forligné : « A Dieu ne plaise, écrivait naguère l'Abbé de Solesmes, que nous ayons quitté le siècle et fait profession pour appartenir corps et âme à la science et à la critique, pour colliger avec passion des fiches bibliographiques... Le jour où nous ferions sur l'autel des études le sacrifice de la conventualité et de la solennité de l'Office, de la régularité, de la stabilité monastique, nous aurions perdu tout caractère et jusqu'au titre à exister : rappelons-nous de quelle façon misérable a fini la Congrégation de Saint-Maur... Autant il est souhaitable que le travail monastique soit consciencieux et méthodique et ne s'éparpille jamais sur des sujets médiocres, autant il serait redoutable de prendre comme idéal : Dieu et l'étude.» Cf. *Commentaire sur la Règle de saint Benoît*, Paris, Plon, 1913, p. 353 — Cet idéal : Dieu et l'étude, sera, comme on le sait, celui de l'Oratoire, Congrégation que saint François de Sales aimait tendrement et qu'il aurait voulu fonder !

Saint François de Sales, lui, appartient corps et âme à cette belle conception thomiste qui fait de l'apostolat la forme supérieure de la religion et comme le couronnement

---

Un autre bénédictin, Dom Besse, a bien marqué d'un mot le rôle subalterne du travail monastique par rapport à l'Office : « Le travail, dit-il, *repose* l'âme en lui ménageant une *diversion* utile, et il la *prépare* à revenir au chœur avec joie et courage. » Cf. *Le Moine bénédictin*. Ligugé, 1898, p. 186. La primauté du travail intellectuel sur le travail manuel fut d'ailleurs dans l'institution monastique une conquête lente et tardive de l'esprit d'apostolat sur l'antique esprit anachorétique. Et ce simple fait prouverait à lui seul combien peu, dans l'ascèse bénédictine primitive, on se préoccupait de faire de l'étude une fonction préparatoire à l'apostolat.

Certaines de ces vues ont été, je le sais, contestées par un distingué bénédictin de Maredsous, Dom Germain Morin, qui écrivait récemment : « Est-ce à dire qu'il faille se contenter, actuellement surtout, de la vieille formule que les moines sont *propter chorum fundati*, et croire que toute notre activité spirituelle doive être absorbée par la psalmodie, le chant des antiennes, des répons et des hymnes? Est-il exact de présenter le chant de l'Office comme le côté spécialement caractéristique de la vocation bénédictine? On l'a dit, on le répète souvent, surtout depuis le XVIe siècle. Suarez l'a enseigné dans sa volumineuse théologie : le restaurateur de la vie monastique en France, D. Guéranger a fait de ce principe le fondement de sa réforme. Malgré tout le respect dû à de telles autorités, la formule peut cacher un malentendu qu'il importe d'éclaircir. » Cf. *L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*, 2e édit. Paris, Beauchesne, 1914, p. 119. Et D. Morin conteste que primitivement « l'Office soit le but de la vie monastique. » Il le reconnaît seulement comme « un des éléments de la vie bénédictine, le plus noble », « mais non comme la fin nécessaire et indispensable de tout le reste. » Néanmoins, malgré sa dissidence sur ce point avec l'école de D. Guéranger, D. Morin en vient à une constatation qui suffit pour notre thèse, à savoir que saint François de Sales et le XVIe siècle accomplirent dans les éléments de la piété une transposition essentielle. Si l'Office garde la première place dans la piété bénédictine c'est qu'il avait cette place dans la piété du passé : « Sa place de choix parmi tous les exercices du moine correspond simplement à celle qui lui revenait dans l'estime et la vie journalière des premiers chrétiens. C'est donc ici encore une conséquence du principe posé plus haut que la vocation du moine, est de perpétuer jusqu'à la fin des temps l'esprit et les traditions de l'Eglise des premiers siècles... A mesure que le monde vieillit il devient de plus en plus utilitaire : la vie est partout plus occupée :

de l'ascèse [1]. Avec lui s'achèvera vraiment le passage de *l'Opus Dei* à *l'Opus animarum*. « Il est meilleur, dit-il, d'assister le prochain et porter le lait de la sainte exhortation aux faibles et ignorans que d'estre toujours occupé en des hautes contemplations, de sorte que quelquefois il faut quitter l'un pour l'autre. Je ne dis pas qu'il ne faille point mediter et contempler ; ô non certes... Mais je dis qu'il faut faire l'un pour se rendre plus capable de l'autre. » [2] Conquérir est pour saint François de Sales le terme de tout notre effort ascétique. Son Dieu à lui veut avant tout des âmes : les nôtres premièrement, puis celles des autres par nous. Oui, sans doute, dira-t-il, il faut des oiseaux chanteurs, des âmes « parfumières », des âmes bénédictines, de petits groupes d'élite chargés de constituer ici-bas une cour d'adorateurs à Jéhovah. Mais la portion principale de l'humanité, à laquelle il estime se devoir, prend pour mot d'ordre la parole du Christ : « Allez, enseignez, bapti-

---

les ennemis de l'Eglise se multiplient et croissent chaque jour en audace donnant ainsi plus de travail à ses défenseurs : on se sent obligé d'aller au plus pressé. A quoi bon continuer ces exercices du chœur, qui ont pris jusqu'ici un temps si considérable, et dont l'utilité pratique est de plus en plus contestée? Et c'est ainsi qu'on vit pour la première fois une milice régulière s'affranchir complètement, dès son origine, de cette obligation estimée jusque là essentielle à tout institut religieux. Dieu, sans doute, avait ses vues... L'Eglise se proportionnait comme toujours à des besoins nouveaux. Il n'en résulta pas moins pour notre Ordre une sorte d'isolement. » *Op. cit.* pp. 119-122.

[1] « *Nobilior modus est*, dit saint Thomas, *provocandi homines ad devotionem per doctrinam et prædicationem quam per cantum.* » Cf. *Summa theol.* II, II, q. 91, a. 2, ad. 3,— Un dominicain, le P. Mandonnet, commentant saint Thomas, écrit de son côté : « L'excellence d'un Ordre religieux procède moins de sa rigueur que de la nature du but auquel il est ordonné et de la perfection des moyens employés pour atteindre sa fin. Or, dans la hiérarchie des religions, le sommet appartient à celles qui, vouées à l'enseignement et à la prédication, sont ainsi les plus proches de la perfection épiscopale. » Cf. *Revue des Jeunes*, 10 juin 1919.

[2] *Sermons recueillis. Sur le* 1er *verset du Cantique des Cantiques* non daté, t. IX, p. 465-466.

sez ! » Et ce ne sont pas seulement les prêtres qui doivent se faire conquérants, mais tous les hommes, parce qu'ils sont tous comptables du salut de leurs frères. Ne pas être un peu apôtre, pense-t-il déjà, c'est être en quelque sorte un apostat. Ne pas servir sa foi, c'est l'opprimer. Se retirer sous sa tente pendant le combat, c'est oublier que Dieu veut avoir besoin de nous pour achever, comme dit saint Paul, l'œuvre de la Rédemption.

Sans doute, le salut individuel et la culture de soi demeurent à ses yeux l'affaire capitale ; mais une forte piété individuelle n'est pas nécessairement une piété individualiste. Tout à l'heure nous l'avons entendu recommander la liturgie, la participation aux cérémonies publiques de l'Eglise, comme moyen de culture personnelle ; au plan de l'apostolat, nous le retrouvons liturgiste dans la mesure exacte où le culte public est un instrument de conquête, un moyen de propagande. Le point de vue de l'utile domine tout encore ici. Ce n'est pas comme un stérile encens devant la Divinité qu'il conçoit la beauté du culte ; il la veut pour les âmes, pour l'exaltation de celles qui sont conquises et pour la conquête de celles qui sont encore en dehors du bercail. Cette préoccupation d'apôtre donne à son liturgisme un caractère très personnel. Prévôt, missionnaire, évêque, il reste constamment tel que nous le montre une lettre de jeunesse écrite au Duc de Savoie pour obtenir que le culte soit organisé dans le Chablais avec beauté et splendeur : « Monseigneur, disait-il..., sur tout il est besoin au plus tost de dresser et parer les eglises de ceste ville de Thonon et de la paroisse des Alinges... Outre ce que cela servira beaucoup pour apprivoiser le peuple a l'exercice de la religion catholique, principalement s'il y a moyen de faire les offices honorablement, comme avec orgues et semblables solemnités, au moins en ceste ville qui est le rapport de tout le duché. » [1] On nous montre parfois un

---

[1] *Lettre au Duc de Savoie, Charles-Emmanuel* 1er, 29 décembre 1595, t. XI, p. 169.

saint François de Sales influencé par le protestantisme, incliné par la Réforme vers une dévotion solitaire. On peut voir par ce texte à quelle distance il se tient du roide puritanisme qui dénude les églises, bannit la musique et les fleurs, et fait taire même les orgues. Le service religieux qu'il rêve, c'est un service « si éclatant que la lumière s'en répandrait de tous côtés. » [1] Il restera toujours en lui du missionnaire qui, dans le Chablais, organisait avec un éclat inoui la solemnité des Quarante heures [2] pour attirer les foules et faire pénétrer en elles par tous les sens l'émotion religieuse.

Cet évêque, que l'on se représente volontiers comme uniquement adonné à la culture silencieuse des âmes, fut aussi, chose remarquable, l'évêque des grandes cérémonies populaires. Non seulement il convie Philothee à se mêler aux « prières et devotions publiques, auxquelles, dit-il tant qu'il nous est possible, nous devons porter notre bon exemple, pour *l'édification du prochain* », [3] mais pour

---

[1] *Lettre au Conseil des Chevaliers des saints Maurice et Lazare*, 21 février 1597, t. XI, p. 234.

[2] *Lettre à Don Juan de Mendoça*, 16 août 1598, t. XI, p. 347-348. Dans cette lettre nous lisons ces lignes caractéristiques : « Nous sommes sur le point de célébrer dimanche, 23 de ce mois, les prières des Quarante Heures en cette ville, avec l'agrément de Sa Sainteté et de Son Altesse. Les préparatifs nécessaires à cette solennité n'ont pas été faits sans de grandes dépenses... Des multitudes considérables, venues de tous les environs se mettront en route cette semaine afin d'assister à une fête qui a été préparée pour la conversion de ces hérétiques. On en espère un très grand fruit. »

[3] *Introduction à la vie devote*. 2e partie, ch. XV, t. III, pp. 103-104.— Notons encore combien cette conception apostolique de la liturgie s'éloigne de la conception bénédictine. C'est Dom Germain Morin lui-même qui le remarque pour nous : « Il est clair, dit-il, que cette façon mesquine d'envisager la vie liturgique uniquement au point de vue pratique et utilitaire, je veux dire, par rapport à l'édification qu'en retire le peuple chrétien, n'a point été celle de nos pères. Très souvent l'accès des églises monastiques était expressément interdit aux fidèles : ailleurs l'assistance venue du dehors était si insignifiante, qu'il ne pouvait y avoir proportion entre la pompe déployée au chœur et le

l'édification du prochain encore, nous le voyons pendant tout son épiscopat favoriser ces grands Pardons d'Annecy qui se célébraient périodiquement à Notre-Dame de Liesse, l'une des églises de sa ville épiscopale. Pour le Pardon de 1612, il nous est parvenu une pittoresque relation [1] qui nous le montre comme l'organisateur et le centre de ces fêtes prodigieuses où se portait toute la Savoie et qui se prolongeaient pendant plusieurs jours, avec défilés, jeux et représentations théâtrales.

Uniquement soucieux de notre profit moral, il ne tolère les solennités cultuelles que dans la mesure où elles dilatent et forment nos âmes. Il n'hésite pas, quand un bien proportionné est en vue, à engager de grandes dépenses, mais ces dépenses, il ne les admet qu'en faveur d'un luxe utile. Partisan de la beauté plutôt que du luxe, il cherche et trouve sa voie entre la nudité janséniste et la pompe clunisienne. Il ne balancerait pas, s'il le fallait, comme saint Augustin, à vendre les ornements et les vases sacrés pour subvenir aux besoins de l'apostolat, et d'autre part, il lui arrive de tout subordonner aux splendeurs cultuelles. Ces attitudes, contradictoires en apparence, se rejoignent et s'accordent dans le principe qui les inspire : la recherche de l'utile. Chose curieuse, une même lettre de saint François de Sales nous le montre faisant à la fois les deux gestes contraires. De sa mission du Chablais, il mande au Nonce de Turin : « Les intérêts de Jésus-Christ sont maintenant en tel état dans ces provinces, que si nous pouvons donner au *culte* la *splendeur* convenable, la tête du serpent sera brisée. Malheur à qui s'opposera à une œuvre aussi sainte !... Il faut même, au

---

nombre des étrangers admis à en être les témoins. Donc, si les moines passaient une si grande partie du jour et de la nuit à vaquer à la louange divine, c'était avant tout pour eux-mêmes, c'était affaire entre eux et Dieu. » Cf. *L'idéal monastique*, pp. 123-124. Saint François n'a jamais trouvé « mesquin » d'édifier le peuple chrétien.

[1] *Lettres*, t. XV, pp. 400 et suivantes

besoin, *vendre les calices* et objets précieux non nécessaires aux autres églises, pour faire ces dépenses et nourrir ces âmes affamées, qui autrement sont exposées d'heure en heure à périr, afin qu'on ne puisse pas nous appliquer ces paroles : vous avez tué ceux que vous n'avez pas nourris.» [1] Une grande passion pour le culte, une confiance extrême dans son pouvoir de séduction sont dominées chez lui, et limitées à l'occasion, par une passion supérieure, celle du bien des âmes [2]. Il ne s'attache pas aux objets cultuels

---

[1] *Lettre à Mgr Riccardi, Nonce à Turin*, 13 octobre 1598, t. XI p. 359.

[2] Sans doute, en matière de culte, le départ n'est pas toujours facile à faire entre l'utile et le superflu, et ce ne serait pas juger avec l'esprit de finesse salésien que de porter en ces matières une rigueur géométrique. Pourtant il est infiniment vraisemblable que notre saint n'eût pas approuvé sans de fortes réserves les captieuses propositions d'un Huysmans dans sa campagne en faveur du « luxe pour Dieu ». Il eût hésité devant une page comme celle-ci : « Parmi ces concepts mystiques si peu intelligibles à la majorité des ouailles, il en est un plus obscur, plus fermé encore, s'il est possible, celui du luxe pour Dieu... Cette idée de l'homme offrant à Celui qu'il aime, à Celui qu'il doit aimer, ce qu'il a de mieux, me semble parfaitement juste et parfaitement claire ; mais il n'en est pas du tout ainsi, et c'est parce que je suis las de batailler à ce sujet avec nombre de laïques et de prêtres, que je veux répondre une bonne fois à ceux qui après avoir visité Solesmes, reprochent à ce monastère le luxe de ses nouvelles constructions, le gala de ses Offices canoniaux, la splendeur de ses chapes et de ses mitres... Il y a mieux, d'ailleurs, sur cette question : dans un autre couvent que je connais, les tentures intérieures du tabernacle sont constellées de clous de diamant. Car, personne ne les voit, sauf le prêtre qui ouvre, un instant, ce tabernacle, pour y prendre le saint ciboire. Comment douter dès lors que c'est pour magnifier le Sauveur seul qu'ils sont là ? L'on peut remarquer, du reste, que si ces pierres étaient fausses, comme celles qui ornent maintenant la plupart des autels et monstrances, personne n'y trouverait à redire. « Cf. *De tout*, Paris, Stock, p. 249-254. — Le Dieu qu'on nous présente ici est-il bien celui de saint François de Sales ? Ce Dieu qui se plait à voir briller autour de soi, secrètement, des diamants de haut prix n'a-t-il point, plutôt, quelque ressemblance avec les dieux grossiers des Egyptiens et des Amorrhéens ? Des diamants ? J'y consens, dirait notre Saint, mais à condition qu'ils élèvent notre âme à Dieu et nous ins-

comme à des pièces précieuses constituant le trésor d'une église, mais comme à des moyens qui doivent rester mobiles, interchangeables et négociables, selon les nécessités de l'apostolat. Affranchi de l'esprit de système qui enchaîne certaines âmes à une méthode exclusive, il unit étroitement l'indispensable vie liturgique à l'indispensable vie intérieure, ou plutôt il retient le maximum de vie rituelle compatible avec une ardente vie intérieure. Il insère l'une dans l'autre les deux vies et il les nourrit l'une par l'autre.

*
* *

Élève des Jésuites, saint François de Sales est, par édu-

---

pirent en sa présence une vénération qui nous soit en somme principe d'amendement. En de faux diamants ne peut-il donc y avoir la même vertu d'éducation? Et puis, comment oublier que ces diamants, inaperçus des hommes, impuissants donc à les exalter, représentent le salut de milliers d'âmes? Stérilement celés dans l'ombre du tabernacle et privant l'apostolat de subsides précieux, ils privent Dieu par là même du seul bien qu'il désire : nos cœurs et leur amour !

Je sais bien que saint François de Sales, sensible à tout mouvement de tendresse envers Dieu, n'eût peut-être pas considéré sans une sorte d'indulgence attendrie, ce geste de munificence obscure. Sans doute, il n'eût point posé lui-même ces diamants. Autre est sa tendance ! Mais s'il n'eût pas été bénédictin, il eût goûté pourtant « le charme bénédictin ». Les diamants eux-mêmes, il les eût considérés avec émerveillement, peut-être avec amitié, à moins que, soudain, devant sa pensée n'eût surgi la vision des pauvres qui souffrent, des âmes qui périssent, des écoles qu'il est toujours urgent de fonder, de pourvoir, de doter. Et se ressaisissant alors, il eût dit : « Mon Dieu, les diamants que je vous offrirai, moi, ce seront des âmes, des âmes conquises et sanctifiées par mon effort. »

Par contre, saint François de Sales eût aimé l'acte ingénu et si émouvant de sainte Gertrude qui, un jour, arrachait, les clous de fer de son crucifix et les remplaçait amoureusement par des clous de girofle aromatiques. Son geste n'était pas un simple geste de magnificence. Inspiré par l'amour, il menait à l'amour. L'âme de la sainte en tirait une émotion qui la portait vers l'action héroïque.

Mettre des fleurs à l'autel de la Vierge, faire brûler un cierge ou une lampe dans quelque sanctuaire, peuvent être aussi non seulement des gestes rituels, mais des gestes éducateurs.

cation comme par tempérament, un chrétien militant. De tout lui-même il sera, comme on dit aujourd'hui « un catholique d'action ». Dès l'enfance, il est comme fasciné par la vision de Genève infidèle, et son activité intellectuelle est aiguillonnée, multipliée par la pensée de reconquérir la mystérieuse « Ville-Eglise », ou de lui arracher ses conquêtes. Encore étudiant à Paris, simple laïque, déjà, comme il en fera plus tard la confidence, « il n'avoit point tant d'attention a ce qu'il estudioit comme à penser s'il pourroit un jour bien servir Dieu et ayder le prochain par l'estude qu'il faisoit. » [1] A peine ordonné prêtre, à peine assis dans sa stalle de chanoine, c'est vers Genève encore qu'il tourne ses regards, comme saint Ignace, au lendemain de sa conversion, tournait les siens vers l'Orient, — car ces deux saints, ne l'oublions pas, issus d'une lignée guerrière, en se faisant d'Eglise restent soldats. Pour saint François de Sales nous avons un document révélateur qui nous montre bien dans quelle direction vont aller constamment ses pensées.

Le jour même où il prend possession de sa charge de Prévôt, il adresse à ses collègues du Chapitre une harangue qui est un programme et l'esquisse même de sa doctrine ascétique. Il disait : « Le projet de recouvrer Genève dont l'accomplissement est si vivement désiré depuis longtemps, doit, quelqu'en soit l'auteur, être adopté par nous avec enthousiasme, et, il le sera, je l'espère. » [2] Bientôt il va partir avec un de ses cousins pour le Chablais, et là, durant plusieurs années, il va mener cette rude vie de missionnaire errant, que Nicole, un jour, devait trouver si étrange.

Mais, prenons-y garde, si l'apostolat demeure le souci dominant de sa vie, si, comme nous l'avons dit, les goûts du missionnaire et du prêcheur subsistent toujours en lui,

---

[1] *Déposition de Claude-Louis-Nicolas de Quoex au procès de Canonisation*, t. X, p. 14.

[2] *Sermons autographes, Harangue pour la prévoté*, t. VII, p. 100.

la forme qu'il donne bientôt à cet apostolat, cesse d'être principalement celle de l'action bruyante et de la prédication de plein air. Ses séjours à Paris l'ont muni d'un riche butin d'expérience. Il a bien regardé et bien vu. Il a vu les horreurs de la Ligue, la violence, l'assassinat, il a vu l'action tumultueuse, extérieure, intolérante parfois, d'un christianisme aux allures musulmanes. Il a mesuré l'erreur de toute cette agitation superficielle au service d'un « Christ empistolé, tout noirci de fumée », et il s'est dit : « Non, ce n'est point ainsi qu'on prépare et façonne des âmes chères à Dieu. Il faut renoncer à ces amples mouvements de masses, à ces ambitieux coups de filets qui prétendent ressaisir les âmes par séries et qui ne capturent le plus souvent que des corps ; il faut revenir au culte en esprit et en vérité, à la prière intérieure du Christ ; il faut redonner le souffle vital à cette prière liturgique qui n'a plus par elle-même la vertu de maintenir en ferveur tant d'institutions monastiques déchues ; il faut tirer les âmes à part, une à une, sur la montagne sainte, dans le verger mystique, et leur apprendre à converser dans le silence avec Dieu, pour élaborer en elles le plus possible de divin et le répandre par émanation. Promoteur, nous l'avons vu, de cette culture individuelle qui s'efforce à faire de chaque âme un condensateur d'énergie, un foyer rayonnant de vie religieuse, il n'attendra même pas l'expérience du Chablais pour concevoir et proposer aux autres l'idée d'un apostolat, en apparence plus lent mais plus sûr, qui commence par la refonte de soi-même et s'achève dans la conquête des autres.

Voyons-le dessiner les grandes lignes de sa méthode future dans sa belle harangue déjà citée pour la Prévoté : « C'est par la charité, dit-il, qu'il faut ébranler les murs de Genève... Je ne vous propose ni le fer, ni cette poudre dont l'odeur et la saveur rappellent la fournaise infernale. Je n'organise pas un de ces camps dont les soldats n'ont ni foi ni piété... Voulez-vous une méthode facile pour emporter rapidement une ville d'assaut ? Je vous prie de

l'apprendre de l'exemple d'Holopherne... Holopherne assiégeant Béthulie coupe l'aqueduc et fait garder soigneusement toutes les fontaines... Il est un aqueduc qui alimente et ranime pour ainsi dire toute la race des hérétiques : ce sont les exemples des prêtres pervers, les actions, les paroles, en un mot l'iniquité de tous mais surtout des ecclésiastiques. C'est à cause de nous que le nom de Dieu est blasphémé... Mais puisqu'il en est ainsi, mes compagnons d'armes, puisqu'ils regardent les actions d'autrui et non les leurs, arrêtons le cours de cette eau, je vous prie ; que chacun de nous veille à ce que sa source privée ne coule pas jusqu'à l'ennemi... Il faut renverser les murs de Genève par des prières ardentes, et livrer l'assaut par la charité fraternelle. C'est par cette charité que doivent frapper nos têtes de ligne. » [1] L'accent du discours est fort belliqueux, mais comme il apparaît bien déjà que les conquêtes, auxquelles le jeune prévôt convie ses pairs, sont les conquêtes silencieuses de la sainteté individuelle ! Modeler patiemment les âmes, après avoir cultivé la sienne propre, approfondir en elles la vie chrétienne intérieure lui semblera désormais plus efficace que de dépêcher par le monde des équipes de prédicateurs enflammés qui peuvent soulever des enthousiasmes d'un jour, mais dont l'action transitoire laisse si souvent les cerveaux et les cœurs démunis, à la merci du premier prédicant d'erreur qui survient. Sa mission du Chablais va l'instruire encore. A maintes reprises, il a vu des groupes de chrétiens convertis à sa voix, faire brusque ment retour à l'hérésie, parce qu'un messager de Genève a passé parmi eux avec une parole séduisante ou les signes de la puissance. Dans les expériences de cette mission, mélange de succès prodigieux et d'amers déboires, il va trouver la règle définitive de son apostolat et même de sa vie religieuse.

Il ne répudiera jamais, sans doute, aucune forme du zèle

---

[1] *Sermons autographes. Harangue pour la Prévôté*, décembre 1593, t. VII, pp. 108-110.

Il est l'apôtre complet, celui en qui le cardinal Manning, ce maître du « Christianisme social » moderne, reconnaissait lui-même son maître. Tour à tour missionnaire de grands chemins, journaliste [1], conférencier [2], fondateur d'écoles enfantines ou professionnelles [3], de collèges, d'hôpitaux, d'Université, d'Académie, il a l'âme accueillante à tout ce qui peut gagner des âmes à Jésus-Christ. Entre les moyens, comme saint Ignace, il ne choisit que d'après leur degré de puissance et d'utilité [4]. Il n'est pour

---

[1] On sait que, pendant sa mission du Chablais, pour atteindre les protestants qui refusaient de venir entendre sa parole, il imagina de rédiger à leur intention une sorte de journal. Il fit imprimer ses conférences sur des feuilles volantes et distribua ces feuilles de maison en maison, prenant ainsi contact par le papier imprimé avec ceux qui se refusaient à sa prédication.

[2] Il était toujours prêt pour une joute oratoire avec les ministres de la Réforme. Il excellait même dans ce genre que nous appelons aujourd'hui la Conférence publique et contradictoire. Les ministres en ayant fait plusieurs fois l'expérience à leurs dépens n'osèrent bientôt plus s'y mesurer avec lui.

[3] Il s'emploie pour fonder à Thonon une école « d'arts mécaniques ». Cette école posséda dès le début une imprimerie, une fabrique de papier, un mécanicien avec de nombreux ouvriers, un passementier et un armurier. Cf. *Lettre à Mgr Pierre-François Costa, nonce apostolique à Turin*, 27 août 1607, t. XIII, p. 316.

[4] Le principe de saint Ignace, qui guide saint François de Sales dans la fondation de ses œuvres d'enseignement et dans la culture de certaines âmes d'élite, est celui-ci : « Il faut considérer entre divers moyens d'aider le prochain lequel, vraisemblablement, produira plus de fruit... aussi convient-il de viser aux hommes, aux lieux qui, une fois gagnés à Dieu, en gagneront d'autres à leur tour. » *Constit.* p. 7, ch. II. Cf. A. Brou. *La spiritualité de saint Ignace*, p. 13. Cette règle, le P. Brou la commente ainsi : « C'est d'après ce principe qu'Ignace refusera des missionnaires à Xavier pour les Indes, parce que l'Allemagne doit passer d'abord, que Xavier lui-même sera prêt à découronner les missions de l'Inde et des Moluques pour fortifier celle du Japon qui s'annonce plus féconde. Mais de là aussi dans l'organisation de la vie religieuse, des suppressions qui ont scandalisé en leur temps, qu'aujourd'hui encore des archaïsants semblent regretter... Nous faisons allusion à l'absence de tout office choral dans la vie habituelle des Jésuites. » *Id.* p. 13.

ainsi dire pas un aspect de la propagande moderne dont il n'ait donné l'exemple ou le conseil : « O vrayment, j'appreuve fort que vous soyes maistresse d'escolle », [1] écrivait-il un jour à la baronne de Chantal. Une autre fois il lui disait : « Je suis bien ayse, ma Fille, que vous faciez les litz des pauvres malades. » [2] A une femme du monde il conseille la visite des hôpitaux [3]. Et tout récemment un économiste disait avec vraisemblance que, s'il vivait de nos jours, saint François de Sales fonderait des syndicats.

Mais, répétons-le, ce qu'il recherche par-dessus tout, c'est la paisible contagion du bien doucement propagé d'âme à âme. Il met son espoir dans le rayonnement des cœurs purs. Il rêve de reconstituer la Cité chrétienne,

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 11 février 1607, t. XIII, p. 264.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 20 janvier 1608, t. 2III, p. 356.

[3] *Lettre à la présidente Brulart*, 3 mai 1604, t. XII, p. 270. A toutes les femmes du monde, par l'intermédiaire de Philothée, il disait dans l'*Introduction* : « Rendés-vous donq servante des pauvres; allés les servir dans leurs litz quand ils sont malades, je dis de vos propres mains; soyés leur cuisinière... soyés leur lingère et blanchisseuse. » *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XV, t. III, p. 190.

Cette visite des malades, il l'avait même voulue d'abord, on le sait, pour ses Visitandines. Cela soit dit sans aucune intention de rouvrir un débat qui peut être considéré comme clos. La Visitation fut et demeure un Ordre essentiellement contemplatif. La visite des malades ne fut pour elle, même à l'origine, qu'un hors-d'œuvre par quoi l'office de Marthe était associé à celui de Marie et qui devait permettre au profane de respirer le parfum des vertus nées du cloître. N'oublions pas que, dans chaque monastère, deux religieuses seulement vaquaient à ce service actif. Rien là qui ressemble à la mission des Filles de la Charité. Mgr Bougaud et M. de Margerie se sont, après bien d'autres, abusés, quand ils ont fait de saint François de Sales un précurseur de saint Vincent de Paul. Sans doute notre saint dira plus tard qu'il avait « deffait » ce qu'il avait voulu faire, mais ce n'était pas à l'activité extérieure de ses religieuses qu'il songeait, c'était aux vœux solennels que, sur les injonctions de l'archevêque de Lyon, il avait été amené à leur imposer. Il avait rêvé de religieuses affranchies de cette contrainte extérieure, retenues dans le service de Dieu par « l'unique lien de l'amour ». Il ne quitta qu'à regret son noble rêve.

cellule par cellule, en rendant chaque fidèle plus attentif à lui-même.

Nul égoïsme d'ailleurs dans ce reploiement sur soi. S'il est vrai que le christianisme salésien soit un peu, en somme, ce christianisme de confessionnal et de sacristie dont on a dit trop de mal, souvenons-nous que la vertu cultivée par lui au confessionnal doit briller au besoin sur la place publique. Le souci de l'apostolat n'est jamais absent de sa direction la plus individuelle et nous y revenons toujours quels que soient les détours et les apparences. La formule de cette pacifique mais conquérante ascèse, il nous la donne lui-même dans une lettre à Mme de Chantal : « se rendre bon pour servir aux autres. [1] » Quelle que soit la vertu sur laquelle il exerce momentanément nos efforts, il met toujours le bien du prochain dans nos perspectives immédiates. Les vertus les moins guerrières ont pour lui une mission apostolique. Pourquoi s'est-il tant appliqué à conquérir pour lui-même la douceur et pourquoi l'a-t-il si obstinément cultivée chez les autres ? C'est parce qu'à ses yeux la douceur est la plus captivante de toutes les vertus, la plus capable de gagner des âmes à Dieu. La bénignité n'était pas chez lui, comme on a dit, vertu naturelle et de luxe, elle était un instrument forgé délibérément pour sa propagande. Il avouait s'être « appliqué » pendant des années à l'acquérir. « C'est tout en somme, écrivait-il un jour, d'avoir le cœur doux. » [2] Et développant sa pensée pour Mme de Chantal, il disait une autre fois : « Le sucre ne gaste nulle sauce... Rien ne matte tant l'éléphant que l'aigneau, et rien ne rompt tant la fureur du canon que la laine. Ceux qui se courroucent combattent le mal, mais ceux qui sont doux le vainquent. » [3] A Mme Bourgeois, il écrivait encore : « Je vous recommande surtout l'esprit

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, fin octobre 1606, t. XIII, p. 223

[2] *Lettre à Mme de Limojon*, 28 juin 1605, t. XIII, p. 59.

[3] *Fragments de lettres à la Baronne de Chantal*, 1605-1608, t. XIV, pp. 105-106.

de douceur qui est celuy qui ravit les cœurs et gaigne les ames. [1] » Et qui ne connaît son joli mot : On prend plus de mouches avec une cueillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre?

Prendre des mouches, c'est-à-dire des âmes, voilà le dernier mot de sa spiritualité. Il faut se cultiver soi-même pour Dieu, mais il faut se cultiver aussi pour élever les autres à Dieu. La piété que saint François de Sales pratique et enseigne est une piété sociale, une piété qui, se faisant aimer, fait aimer Dieu. Cette piété, il la décrivait finement dans une lettre à une femme du monde : « Je ne veux point une devotion fantasque, brouillonne, mélancholique, fascheuse, chagrine ; mais une piété douce, souëfve, aggreable, paysible et, en un mot, une piété toute franche et qui se fasse aymer de Dieu premièrement, et puis des hommes... Rendés vostre devotion aggreable sur tout a Monsieur vostre mari. » [2] Il revient sans cesse sur ce conseil de rendre la dévotion agréable et conquérante par son agrément. « Faites honneur a nostre devotion ; rendés la fort aymable », [3] écrivait-il à la Présidente Brulart. Et l'on sait comme il réussissait dans son dessein. Mme de Chantal était à peine depuis quelques semaines sous sa direction que toute sa domesticité était gagnée par le charme de sa nouvelle piété [4].

Ce n'est donc pas de notre saint que l'on recevra le

---

[1] *Lettre à Mme Bourgeois, Abbesse du Puits d'Orbe*, 3 mai 1604, t. XII, p. 272.

[2] *Lettre à Mme de Limojon*, 28 juin 1605, t. XIII, p. p. 59-60.

[3] *Lettre à la Présidente Brulart*, 13 octobre 1604, t. XII, p. 351.

[4] « Les domestiques de cette sainte veuve, écrit la Mère de Chaugy disaient par proverbe entre eux, ainsi que nous l'avons appris de leur propre bouche : « Le premier conducteur de Madame... ne la faisait prier que trois fois le jour et nous en étions tous ennuyés; mais Monseigneur de Genève la fait prier à toutes les heures du jour, et cela n'incommode personne. » Cf. *Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne Françoise Fremyot de Chantal. Œuvres de sainte Chantal.* Paris, Plon, t. I, p. 73.

conseil de trop « faire sa violette » et de cacher trop jalousement sa vie. Il faut permettre à la vertu de répandre son parfum ; il faut suivre le conseil évangélique : *videant opera vestra bona* : « L'humilité qui cache et couvre les vertus pour les conserver, dit-il, les fait néanmoins paroistre quand la charité le commande... En quoy elle ressemble a cet arbre des isles de Tylos, lequel la nuit resserre et tient closes ses belles fleurs incarnates et ne les ouvre qu'au soleil levant... Les humilités qui préjudicient a la charité sont indubitablement fausses. » [1] A Mme Brulart il conseille l'assistance quotidienne à la messe pour que son geste pieux soit en quelque sorte autour d'elle une leçon de choses : « Il est mieux en toute façon, lui dit-il, que vous oyiés la sainte Messe tous les jour et y faire l'exercice de la Messe, que de ne l'ouir pas, sous prétexte de continuer l'orayson chez vous... parce que vostre exemple est utile au simple peuple en la qualité que vous estes : or, il n'aura point d'exemple de ce que vous ferez en vostre oratoire. » [2] Cette diffusion de la vertu par rayonnement, il la rêvait même pour ses Visitandines. Parlant un jour à ses Religieuses de leur esprit propre, il disait : « Il y en a qui sont tellement jalouses de cet esprit, qu'elles ne le voudroyent point communiquer hors de la maison. Il y a de la superfluité en ceste jalousie, laquelle il faut retrancher ; car a quel propos, je vous prie, vouloir celer au prochain ce qui luy peut profiter ? Je ne suis pas de ceste opinion, car je voudrois que tout le bien qui est en la Visitation fust recognu et sceu d'un chacun. Et pour cela, j'ay tousjours esté de cest advis, qu'il seroit bon de faire imprimer les Regles et Constitutions, à fin que plusieurs les voyant en puissent tirer quelque utilité. » [3]

Ainsi de toutes parts et toujours, avec saint François, nous aboutissons à l'utile, comme au point de convergence de ses directions. Dans cette recherche de l'utile individuel ou

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. v, t. III, p. p. 149-150.
[2] *Lettre à la Présidente Brulart*, 1er mars 1611, t. XV, p. 25-26.
[3] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XVI, t. VI, p. 303.

collectif, dans ce que nous avons nommé son *moralisme*, et que nous appellerions volontiers son pragmatisme, si le mot n'était un peu mal famé, nous trouvons l'un des premiers principes de sa spiritualité. Nous l'avons dit, saint François de Sales aime, envie les oiseaux chanteurs, les « âmes parfumières » qui adorent et louent Dieu dans la solitude. Mais chanter ainsi n'est pas son lot. Chasser, voilà sa « droicte balle », comme disait Montaigne. Toute son activité est ordonnée vers la culture et la conquête des âmes. Ses traités mystiques eux-mêmes sont des livres d'action. De ce devoir d'agir il ne se croira jamais délié, jamais, pas même aux derniers jours de sa vie, lorsque, fatigué, malade, il pourrait s'accorder un légitime repos.

Evidemment, lui aussi, comme toutes les âmes hautes, comme Cicéron, comme saint Grégoire de Nazianze, comme saint Bernard, comme Rancé, il a fait parfois le rêve de finir, loin du monde et du bruit, une vie consumée dans l'action. Un jour même, il semblera qu'il soit tout décidé à la retraite. Sur le haut belvédère de Saint-Germain de Savoie, face à son cher lac d'Annecy, au fond de la magnifique baie de Talloires, il se fait préparer un petit ermitage modeste où, bientôt, pense-t-il, il viendra se préparer dans le silence à paraître devant Dieu. Mais cette retraite sera-t-elle, comme pour tant d'autres, une paresseuse démission de la vie? Viendra-t-il sur son haut promontoire pour y murmurer l'inhumain *suave mari magno* et promener désormais sur notre pauvre univers un regard lointain et désenchanté? Viendra-t-il réfugier lui aussi son égoïsme à Tibur et goûter dans l'isolement une oisiveté parée de dignité : *otium cum dignitate*? Non ! Apôtre et Directeur-né, il sera tel jusqu'au dernier jour. Ce qu'il rêve de trouver à Saint-Germain, c'est une oasis de fraîcheur pour sa pensée, c'est un loisir studieux pour exercer plus parfaitement l'apostolat qu'il aime par-dessus tout : celui de la plume. Il veut écrire encore, dans la solitude apaisante de la montagne de beaux livres, mûrement pensés, lentement écrits, qui répandront par le monde le

meilleur de son génie. Jusqu'à la dernière heure il restera fidèle à son unique idéal : se conquérir et conquérir les autres pour la plus grande gloire de Dieu [1].

---

[1] « La dernière fois qu'il vint à Saint-Germain, en 1621, raconte le P. de la Rivière, il dit au Prieur de Talloires qui l'accompagnait : « Cela est arresté qu'il nous faut venir icy demeurer. » Et mettant la teste à la fenestre du costé d'Annecy : « O Dieu, dit-il, voicy une retraite toute propre à bien *servir* Dieu et son Eglise avec nostre plume ; sçavez-vous, nostre père Prieur, les conceptions descendroient et pleuvroient dru et menu, ainsi que les neiges y tombent en hyver. » Cf. *Vie de l'Illustrissime et Révérendissime François de Sales*, par le P. L. DE LA RIVIERE. Lyon, Rigaud, 1625, l. III, ch. XVIII, p. 294. — Si l'on osait accrocher un commentaire à ce beau texte, il conviendrait de noter combien s'y montre vive chez saint François de Sales l'allégresse d'écrire. On sent qu'il goûte, au travail de la plume, cette noble et fine ivresse de l'âme qu'inspire le sentiment de l'utile, cette griserie lucide, si différente de la décevante fièvre romantique. Th. Gautier en viendra à dire : « Cela m'a toujours ennuyé d'écrire, et puis c'est si inutile ! » Saint François de Sales dirait au contraire : « Cela m'a toujours diverti d'écrire et puis cela est si nécessaire en face de Genève et de ses folliculaires intempérants ! »

DEUXIÈME PARTIE

L'IDÉAL PROPOSÉ : AMOUR DE DIEU ET CULTURE DE TOUT L'HOMME

CHAPITRE III

L'AMOUR TERME ET MOYEN DE LA PERFECTION

Sachant de quelles maximes essentielles saint François de Sales s'inspire pour organiser la vie spirituelle du chrétien, nous devons maintenant nous enquérir des directions générales qu'il propose à l'âme désireuse de se sanctifier.

A ses yeux, nous l'avons vu, notre destinée terrestre n'est pas tant d'acquitter envers Dieu un service de louange et d'adoration que de lui faire l'oblation d'une vie chaque jour plus parfaite. Mais par quel moyen allons-nous atteindre le plus sûrement à cette noblesse de vie, à cette sainteté, qui seules sont capables d'honorer Dieu dignement ? Saint François nous le dit d'un mot : par l'amour !

Aimer Dieu est à la fois pour lui le but et le moyen du progrès spirituel : « Tout est à l'amour, en l'amour, pour l'amour et d'amour en la sainte Eglise. » [1] Saint François de Sales va donc s'employer à construire les âmes, si l'on peut dire, du dedans, à les faire vivre puissamment, plutôt qu'à les préserver du risque. Un organisme sain, pourvu d'une sève généreuse, élimine de lui-même les poisons qui

[1] *Traitté de l'amour de Dieu.* Préface, t. IV, p. 14.

peuvent attenter à sa vie. Donnons d'abord le maximum d'élan vital à cette plante qu est 'âme; munissons l'édifice d'une forte armature interne, et ne craignons plus à l'excès ni le torrent ni la tempête. Qu'un autre commence par détourner ou briser le torrent, l'évêque de Genève, lui, met au second plan cette précaire industrie préventive. Il bâtit solidement et laisse le torrent s'évertuer. Parlons sans figures : il met au cœur du chrétien l'amour divin et, confiant dans la vitalité qui en dérive, il attend sans frayeur les épreuves qui peuvent survenir.

***

L'amour est donc en vérité pour lui, non seulement le terme de notre effort ascétique mais le *principium et fons* de la perfection. Et sans doute peut-on malaisément concevoir qu'il en soit autrement. Nulle ascèse orthodoxe ne peut se dispenser de tendre à l'amour. Pourtant il arrive à des âmes généreuses de se comporter dans le train quotidien de la vie comme s'il leur échappait que « l'amour de Dieu, selon le mot du saint, comprend toutes les vertus. » [1] Elles s'hypnotisent sur le détail des observances, quand il leur suffirait d'aimer Dieu et de faire strictement au jour le jour, avec le maximum d'amour, ce qui nous est demandé par Lui, c'est-à-dire par le devoir d'état. Oui, toutes les ascèses sont implicitement fondées sur l'amour ; mais peu le sont avec netteté. Aucune, en tous cas, ne l'est aussi explicitement que celle de notre saint. Aucun maître de la vie spirituelle ne nous a plus lumineusement fait voir tout ce que contenait le grand mot de saint Augustin : *ama et fac quod vis* ; nul ne nous a mieux fait comprendre que si nous aimons Dieu par la cime de notre âme, c'est-à-dire par le vouloir, nous ferons infailliblement, à chaque minute du jour, l'acte le meilleur, l'acte voulu par la perfection divine.

---

[1] *Vrays entretiens. Entretien* VI, t. VI, p. 93.

L'Amour-Charité, à son degré éminent, que le saint appelle *dévotion*, c'est en effet, l'agilité, la facilité, l'habitude acquises de conformer notre vouloir à celui de Dieu. « La vraye et vivante devotion, o Philothee, presuppose l'amour de Dieu, ains elle n'est autre chose qu'un vray amour de Dieu... Quand il est parvenu jusques au degré de perfection auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, ains nous fait opérer soigneusement, frequemment et promptement, alhors il s'appelle dévotion. » [1] Ainsi défini, l'amour n'est-il pas l'état de victoire sur nous-mêmes? Et l'ascèse qui se propose de le cultiver n'est-elle pas un système d'éducation de la volonté? L'amour salésien fait de nous des conquérants, maîtres de toutes nos puissances instinctives, capables d'une adhésion active, réfléchie, incessante au Vouloir de l'Etre parfait. Ce n'est pas seulement un amour de sentiment, c'est surtout un amour de raison, de volonté et d'action. Arriver à vouloir comme Dieu, tout est là pour saint François de Sales. La mesure de notre perfection se prendrait au dynamomètre qui pourrait enregister le degré de notre charité, c'est-à-dire, la vigueur de notre élan à vouloir ce que Dieu veut. Tout le reste, y compris le grand ressort de l'amour affectif, n'est que moyen par rapport à cette fin suprême. La pénitence elle-même ne trouve sa raison d'être que dans son efficacité à nous accroître en charité.

Ce n'est donc pas l'œuvre d'austérité corporelle qu'il importe de mettre au premier plan de nos perspectives. Gardons-nous, répètera, sous mille formes, saint François de Sales, gardons-nous de décentrer notre vie, comme le faisaient trop souvent jadis ces anachorètes, virtuoses de l'ascèse pénitentielle, toujours aux écoutes en leur désert pour recueillir la recette de quelque belle macération inédite; mais donnons-nous sans réserve à l'œuvre de conquête intérieure par l'assouplissement du vouloir. L'anachorète pensait généralement que les jeûnes, les veilles, les disci-

[1] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. 1, t. III, pp. 14-15.

plines étaient le signe et comme le thermomètre de la sainteté [1]. Il ne lui semblait pas seulement expédient mais indispensable de commencer par là, de continuer par là, de finir par là. Saint François de Sales, au contraire, commence par un élan du cœur, par un désir d'aimer, et, de ce désir il entreprend la culture, en s'aidant au besoin des œuvres afflictives et de la crainte de Dieu dont il ne faudrait pas croire qu'il fait litière, mais qu'il sait remettre à leur juste rang de *moyens*.

En rectifiant ainsi l'économie de l'ascèse, en remettant *devant* ce qui trop souvent allait *derrière*, il se sépare sciemment de toute une école vénérable dont il connaît la puissance de séduction sur les âmes éprises de sainteté. « Pour moy, Philothee, dit-il, je n'ay jamais peu appreuver la méthode de ceux qui pour reformer l'homme commencent par l'exterieur, par les contenances, par les habitz, par les cheveux. Il me semble, au contraire, qu'il faut commencer par l'interieur .. car aussi, le cœur estant la source des actions

---

[1] A la vérité, comme l'a bien montré M. Martinez, les premiers anachorètes, tout en faisant de l'austérité corporelle le principal de leur ascèse la pratiquaient comme un moyen en vue d'un but qui était la chasteté. La chasteté jouait, en quelque sorte, dans leur spiritualité le rôle de l'amour dans celle de saint François de Sales. « Pendant, longtemps, dit M. Martinez, la virginité constitue, avec la pauvreté, la seule pratique des ascètes. Elle est le point central dans l'ascétisme : tous les autres éléments s'y réfèrent et lui doivent d'une certaine façon leur existence. Car, à mesure que l'expérience faisait toucher du doigt les difficultés de l'observance du célibat, on en chercha le soutien dans l'éloignement du monde, dans une vie de prière, dans la mortification et dans l'apostolat. » Cf. *L'Ascétisme pendant les trois premiers siècles de l'Eglise*, Paris, Beauchesne, 1913, p. 197. C'est un peu plus tard que l'austérité corporelle tendra à devenir une fin. Mais dans les deux cas l'idéal anachorétique reste fort distinct de l'idéal salésien Aujourd'hui, par contre, presque tous les maîtres de l'ascèse sont ici tributaires de saint François de Sales. Mgr Gay notamment sur le point qui nous occupe est salésien de langue et d'esprit. Il parle volontiers comme son maître de l'amour « qui remplace tout et que rien ne remplace ». Cf. *De la vie et des vertus chrétiennes dans l'état religieux* Tours, Mame, 19e édit., t. II, p. 227

elles sont telles qu'il est... C'est pourquoy, chère Philothee, j'ay voulu avant toutes choses graver sur vostre cœur ce mot saint et sacré : *Vive Jesus*, asseuré que je suis qu'après cela, vostre vie, laquelle vient de vostre cœur comme un amandier de son noyau, produira toutes ses actions qui sont ses fruitz, escrites et gravées du mesme mot de salut, et que, comme ce doux Jésus vivra dans vostre cœur, il vivra aussi en tous vos deportemens, et paroistra en vos yeux, en vostre bouche, en vos mains : voyre meme en vos cheveux. »[1] Etablir l'amour dans les cœurs sera donc l'*alpha* et l'*omega* de tout son enseignement spirituel. La perfection est là, redit-il sans cesse, elle n'est que là. Et pour exprimer cette idée de salut il trouve des formules si vives, si fraîches, si fines, qu'il parvient à donner comme un air de nouveauté à cette doctrine, vieille comme l'Evangile.

Le mouvement des esprits au commencement du XVIIe siècle a pu contribuer, reconnaissons-le, à mettre saint François de Sales sur le chemin d'une doctrine de l'amour. Tout écrivain, même spirituel, dépend de son temps. Ni Corneille ni Racine ne seraient tout à fait ce qu'ils sont s'ils n'avaient appartenu, l'un à une société stoïcienne, passionnée d'aventures et d'héroïsme, l'autre à une société polie tout entière embarquée sur le Fleuve de Tendre. L'auteur du *Traitté de l'Amour* n'a pas échappé plus qu'un autre à la pression du goût public. Le grand thème d'inspiration pour la littérature profane était alors plus que jamais l'amour. Ce n'est pas en vain que notre saint a baigné, pour ainsi dire, dès son enfance, dans une atmosphère intellectuelle tout amollie de tendresse. Non seulement il s'en imprègne inconsciemment, mais il délibère expressément de s'y conformer : « J'ay eu en considération, écrit-il dans la Préface de son *Traitté de l'Amour de Dieu*, la condition des espritz de ce siècle et je le devois : il importe beau-

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XIII, t. III, pp. 216-217.

coup de regarder en quel aage on escrit. » Nous pouvons nous le représenter comme un esprit supérieur en qui sont venus confluer, pour être transposés, filtrés et clarifiés, tous les grands courants de la littérature dévote ou séculière.

Déjà saint Gaétan et ses Théatins avaient donné l'exemple de reléguer au second plan les macérations et de mettre au premier l'activité dans les œuvres et la charité. Les sociétés du *Divin Amour*, qui avaient commencé de fleurir en Italie vers 1561, avaient aussitôt « foisonné par une foule de filiales comme une franc-maçonnerie. »[1] Saint Ignace, après avoir trois fois, et jusqu'à l'épuisement de ses forces, tenté d'arriver à la sainteté par les austérités physiques, en était venu à concevoir leur véritable rôle dans l'économie de la vie spirituelle. « L'intensité de la foi, de l'espérance, de la charité, la joie et le repos spirituels, dit-il..., pas un de ces dons très saints qui ne doive être préféré à toutes les pratiques corporelles, lesquelles n'ont de valeur que dans la mesure où elles tendent à l'acquisition de ces dons. »[2] Un de ses fils bientôt, le jésuite Jean de Padranos, allait donner à sainte Thérèse le mot d'ordre libérateur : *Aimez !* qui la mènerait à ce type de sainteté dont saint François de Sales ferait son modèle.

Un esprit analogue inspirait depuis longtemps déjà les écrivains profanes ou semi-profanes.

Trois grands courants de littérature amoureuse préparaient en quelque sorte un saint François de Sales : le courant italien d'où émergent l'*Ameto* de Boccace, l'*Aminta* du Tasse, le *Pastor Fido* de Guarini, le *Courtisan* de Baltazar Castiglione ; le courant espagnol, plus chevaleresque et moins voluptueux, où nous pouvons signaler l'*Amadis de Gaule* traduit par Herberay des Essarts et la *Diana* de Montemayor qui obtient en France un prodigieux succès et dont notre saint fera des citations dans ses œuvres de

---

[1] De Maulde la Clavière. *Saint Gaétan*, Paris, Gabalda, p. 32.

[2] *Epistolæ*, t. II, p. 233, cité par A. Brou. *La Spiritualité de saint Ignace*, Paris, Beauchesne, p. 116

jeunesse. Enfin tout un cycle immense de littérature amoureuse en langue française qui va donner sa fleur dans l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, de ce d'Urfé dont nous savons, quoi qu'en ait dit M. de Baudry, qu'il fut l'ami de saint François de Sales et de Camus. Dans ce cycle copieux on a pu dénombrer jusqu'à près de cent romans d'amour, publiés de 1593 à 1620. Notons : *Le martyre d'amour*, *L'enfer d'amour*, *Epines d'amour*, *Le désespéré contentement d'amour*, etc... Cette tendance au sentimental, comme on le pense bien, ne reste pas limitée au profane : elle pénètre dans la littérature religieuse. Les dernières années du XVIe siècle et les premières du XVIIe siècle voient surgir toute une floraison d'œuvres mystiques et tendres. Parmi elles, signalons : un *Sophologue d'amour*, en 1542 ; une *Philosophie d'amour*, en 1594 ; *L'Antidote d'amour*, en 1559 ; *Les amours spirituelles de Psyché*, en 1600 ; *La naissance d'un bel amour*, en 1602 ; *La victoire de l'amour divin sous les amours de Polydore et de Virginie*, en 1608 ; *Le Parénétique d'amour*, par Camus, en 1608 ; *Du vray et parfait amour*, en 1612 ; *Le Palais de l'amour divin* par le P. Laurent de Paris en 1614... Toute cette littérature affective forme pour ainsi dire la substructure du *Traitté de l'amour de Dieu* ; elle est comme le parterre d'où va s'élever tout à l'heure la fleur unique et merveilleuse. De grands saints, de bons écrivains, ont préparé les âmes ; mais la doctrine d'amour reste flottante, Il faut une tête théologique pour l'ordonner. Saint François de Sales y va porter la science, la méthode et la raison régulatrice !

En vérité, aucune ascèse n'est constituée sur une idée plus solidement que ne l'est la sienne sur le concept d'amour. Encore une fois, ce n'est pas une découverte. Tous les saints, depuis saint Paul, ont eu l'intuition de ce rôle unique joué par l'amour dans la vie spirituelle. Mais chez plusieurs, la vérité est pour ainsi dire voilée, sous-entendue, supposée ; elle n'est pas l'objet d'une démonstration directe et systématique. Elle est comme le soleil derrière la montagne. Une vertu secondaire nous y masque cette vertu primordiale. Un saint Jérôme, par exemple, semble donner

comme fondement à son ascèse la chasteté ; un saint François d'Assise, la pauvreté ; un saint Bernard, la mortification ; un saint Benoît, le zèle liturgique. Sans doute à qui leur eût fait observer que la charité est pourtant le principe générateur de toute sainteté, ils eussent répondu comme ce diplomate du Congrès de Vienne : « Mais cela va sans dire ! » A quoi saint François de Sales eût répliqué sagement comme Talleyrand : « Cela va encore mieux en le disant ». Et il le dit, il le répète, avec une insistance qui n'a pas été dépassée.

Saint Ignace lui-même, à qui notre saint doit tant, n'a peut-être pas attribué à l'amour, dans son système ascétique, l'importance qui lui sera donnée dans le *Traitté* et dans l'*Introduction*. Un théologien suisse, Mgr Fragnière, dans un discours qui eut quelque retentissement, en faisait naguère grief à l'auteur des *Exercices* : « Est-ce que, disait-il, les conducteurs d'âmes ont fait à cet égard tout leur devoir? N'ont-ils pas donné à des pratiques secondaires plus d'importance qu'au premier et au plus grand des commandements? Même parmi les meilleurs et les plus autorisés des guides spirituels, la charité divine tient-elle toute la place à laquelle elle a droit?... Prenons un exemple frappant... Saint Ignace de Loyola a fait tant de bien dans le monde entier à l'aide de ses Exercices spirituels, qu'on ne dira jamais trop à la louange de cette œuvre admirable. Cependant quelle place occupe la charité dans cette savante stratégie des moyens de salut? La dernière. Non certes la dernière en importance et en dignité, mais la dernière dans le temps et l'ordre des moyens employés. C'est-à-dire que saint Ignace réserve pour la *fin*, comme étant ce qu'il y a de plus parfait, auquel on ne peut arriver qu'après s'être exercé dans les degrés inférieurs. Donc, en somme, la charité apparaît ici plutôt comme *but* à atteindre que comme *moyen* d'arriver à la perfection. Et même comme *but*, la charité n'apparaît qu'au *dernier terme* des *Exercices*, dans la contemplation qui termine tout ce vaste travail de la retraite. Lorsqu'au com-

mencement, il s'agit de bien fixer le but et le terme de toute notre existence, le mot *d'amour* n'est même pas prononcé. Ainsi, tandis que notre catéchisme déclare que l'homme a été créé pour connaître, *aimer* et servir Dieu et *par ce moyen* acquérir la vie éternelle, saint Ignace nous dit simplement : l'homme a été créé pour louer, révérer et servir Dieu Notre-Seigneur et *par ce moyen* sauver son âme. Ainsi, d'après cette définition, l'amour de Dieu n'apparaît ni comme but de la vie, ni comme voie nécessaire pour arriver à notre fin suprême. Sans doute cette omission n'équivaut nullement à une négation... Seulement, il n'a pas jugé opportun d'accentuer, ni même *d'énoncer* cette vérité au commencement de ses *Exercices*. On peut aisément trouver de bonnes raisons pour justifier cette omission. Cependant je ne puis m'empêcher de regretter qu'une phrase aussi fondamentale et destinée à donner à l'âme humaine une idée plus complète de sa destinée temporelle et éternelle ait omis précisément le mot le plus nécessaire et le plus essentiel, celui de l'amour de Dieu. » [1]

Un fils de saint Ignace, le P. Watrigant, s'est ému, il est vrai, de ce jugement porté sur la spiritualité des *Exercices* et s'est efforcé de nous montrer, dans une brochure alerte que l'on consultera avec fruit, que l'amour n'y est point méconnu [2]. Quoi qu'il en soit de cette controverse sur l'importance de l'amour dans l'ascèse ignatienne, et supposé même que Mgr Fragnière se soit mépris sur la pensée de saint Ignace, il suffit de noter, pour marquer la différence entre nos deux saints, qu'une pareille méprise eût été tout à fait impossible à l'endroit de saint François de Sales, tant l'amour, en fait et en droit, tient chez lui une place prépondérante !

---

[1] FRAGNIÈRE. *La Voie*. Discours prononcé à Fribourg, le 19 novembre 1897, lors des fêtes données pour l'introduction de la cause de la Vénérable Marie de Sales Chappuis. Paris, 19, rue de Vaugirard, 1898, pp. 13-15.

[2] WATRIGANT. *Deux méthodes de spiritualité*, Lille, Desclée, 1900. notamment pp. 45-47 et 72-74.

Comme l'a noté judicieusement un autre Jésuite, le P. A. Brou, « il n'est guère d'écrivain qui n'ait ses formules favorites dont le retour trahit les préoccupations de l'âme... Pour saint Ignace ce sont avant tout celles qui attestent le domaine de Dieu sur sa créature. » [1] Pour saint François de Sales ce sont celles qui attestent l'amour de Dieu envers sa créature. « On a fait le calcul, écrit le P. Brou. Dans les seules *Constitutions*, saint Ignace en appelle 259 fois à la plus grande gloire de Dieu, à peu près une fois par page. » [2] On pourrait faire un calcul analogue pour saint François de Sales. Seulement on constaterait que c'est l'amour qui a pris la place de la gloire de Dieu. Sans doute, comme le note encore le même écrivain, il arrive trop souvent, qu'en parlant de la spiritualité de saint Ignace, « on oublie... l'amour intense qu'elle suppose. » [3] Mais c'est là justement qu'est la différence entre nos deux saints. L'un *suppose* l'amour et n'en parle guère L'autre ne se contente pas d'y penser, il en *parle* sans cesse.

Son insistance n'était pas superflue. Au temps même de saint François de Sales, et jusque dans l'élite chrétienne, la fonction cardinale de l'amour en spiritualité était, comme aux premiers siècles, pratiquement méconnue. Survivance d'un glorieux passé, la croyance était encore partout répandue dans le monde pieux que la perfection était rigoureusement liée à l'austérité corporelle, que cette austérité n'était pas seulement un moyen de sainteté mais la sainteté même [4]. La Visitation naissante, dès ses premiers pas, rencontrera

---

[1] *La Spiritualité de saint Ignace*, Paris, Beauchesne, 1914, p. 82.

[2] id id. p. 10.

[3] id id. p. 89.

[4] En dehors des théologiens et des croyants, d'ailleurs, les erreurs à ce sujet pullulent encore. Un Izoulet, un Gabriel Séailles, un Paul Stapfer, — Cf. notamment le *Léonard de Vinci* de SÉAILLES, Paris, Perrin, 1891, Préface; et le *Montaigne* de STAPFER, Paris, Hachette, 1895, p. 91, — en sont encore, semble-t-il, à confondre l'ascétisme avec les pénitences corporelles. Que ne connaissent-ils l'ascèse chrétienne par saint François de Sales !

sur sa route l'écueil d'une opinion mal éclairée, et le fondateur, avant de faire triompher sa doctrine, devra subir, lui et ses Religieuses, l'épreuve d'amères censures. Le monde a toujours du penchant pour l'austérité des autres et préfère d'instinct les acrobates aux véritables athlètes. Il ne put se retenir aux débuts de la Visitation de marquer quelque froideur dédaigneuse à ces Religieuses d'un genre nouveau qu'il jugeait trop indulgentes à leur corps. Qu'étaient-ce que ces moniales délicates qui prétendaient s'élever à la perfection sans jeûnes prolongés ? Le saint dut plus d'une fois rassurer ses Filles contre les criailleries d'une opinion mal éclairée qui ne laissait pas parfois de les ébranler. « Je désirois, disait-il, que les filles de nostre Congregation eussent les pieds bien chaussés, mais le cœur bien deschaussé et bien nud des affections terrestres ; qu'elles eussent la teste bien couverte et l'esprit bien descouvert, par une parfaitte simplicité et despouillement de la propre volonté. » [1] Ainsi cette vérité, si simple à nos yeux [2], que la

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, mi-décembre, 1609, t. XIV, pp. 231-232.

[2] A qui s'étonnerait que des vérités si limpides se fassent pratiquement oublier, nous pourrions rappeler que vers la même époque une méprise analogue se produisait dans le domaine des Lettres et des Arts. Tout comme le monde pieux était en train de méconnaître le rôle essentiel de l'amour dans la conquête de la perfection morale, ainsi le monde lettré allait oublier le rôle du plaisir esthétique dans l'ordre littéraire. Les dévots faisaient de la pénitence corporelle la mesure de toute sainteté. Malherbe et Boileau attribueront de même une valeur absolue à des règles partiellement arbitraires, à des règles utiles mais non nécessaires. Parmi tant d'esprits distingués qui vont paraître au XVIIe siècle, c'est à peine si quelques têtes supérieures sauront, à l'exemple de saint François de Sales dans son ordre, discerner la valeur relative de ces règles et les remettre à leur vraie place. Qu'importent, diront en substance Molière et Lafontaine à leurs étroits censeurs, qu'importent nos hiatus, nos enjambements et nos licences poétiques si nous vous donnons des cadences musicales et de beaux rythmes ? Et qu'importe, disait l'Evêque de Genève si je renonce aux dures macérations des anachorètes, pourvu que je vous conduise à la charité et par elle à la sainteté. « Vous êtes de plaisantes

perfection n'est pas dans la mortification faite par choix et fantaisie, mais consiste à vouloir comme Dieu, avait besoin d'être en quelque sorte réapprise au monde chrétien.

Le rôle de saint François de Sales fut vraiment de replacer les esprits de son temps devant cette évidence que l'amour mène à tout dans l'ordre spirituel. Il nous propose donc cette vue aigüe si conforme à la thérapeutique moderne, qu'il est vain de soigner un mal local tant qu'on n'a pas reconquis la santé générale du corps par le régime et par l'hygiène. La maladie vaincue sur un point renaît sur un autre si l'on ne modifie la diathèse. « Certes, dit-il, pour guérir la démangeaison, il n'est pas tant besoin de se laver et baigner, comme de purifier le sang et rafraîchir le foye ; ainsy, pour nous guérir de nos vices, il est voyrement bon de mortifier la chair, mais il est surtout necessaire de bien purifier nos affections et rafraîchir nos cœurs. »[1] Nous reconnaissons en outre, dans ces formules de stratégie spirituelle, les principes mêmes de la grande stratégie napoléonienne qui, dans l'ordre militaire, prescrit d'attaquer au point vital avec toutes ses forces, sauf à négliger provisoirement les positions secondaires, parce qu'elles

---

gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants», dira Molière, et saint François de Sales disait de même : « Pauvres gens, ils se tourmentent pour trouver l'art d'aymer Dieu et ils ne sçavent pas qu'il n'y en a point d'autre que de l'aymer ! » — Cf. *Vrays entretiens*. *Entretien* XII, t. VI, p. 204. — Tous les procédés sont bons si le désir d'aimer reste intact. « Ami, frappe-toi le cœur », eût-il pu dire lui aussi, c'est là qu'est la sainteté plus certainement encore que le génie. « Bref, qui a gaigné le cœur de l'homme a gaigné tout l'homme. » Cf. *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XIII, t. III, p. 217. Avant tout, il faut allumer ce foyer et ne plus le laisser se refroidir.

Saint François de Sales remettait la pénitence corporelle à sa place et lui redonnait sa vraie signification, mais il ne la supprimait pas. Ne donnons pas à penser qu'il dépouille le vieil ascétisme de toutes ses épines visibles pour ne lui en laisser que d'immatérielles. Il maintint dans la vie de certaines femmes du monde des jeûnes, parfois même des disciplines, dont une mondaine d'aujourd'hui serait sans doute éberluée !

[1] *Introduction à la vie devote*. 3e partie, ch. XIII, t. III, p. 222.

tomberont d'elles-mêmes quand on aura vaincu sur la position centrale. Au sentiment de saint François de Sales, le système des « petits paquets », si néfaste ordinairement dans la conduite des guerres, est aussi fertile en déboires dans la conduite de la vie. Pour vaincre en nous le mal il faut aller droit à ce centre rayonnant qu'est l'amour !

***

Cette doctrine de l'amour va donner à son ascèse un caractère nettement positif. Moins préoccupé de supprimer les obstacles que de nous mettre en état de les franchir le saint ne dira pas volontiers : « Evitez ceci et cela », il dira : « faites ceci et cela ». Sa direction n'aura pas ces allures timidement négatives et prohibitives qu'on a si souvent reprochées à l'ascétisme chrétien.

« Pour Nietzche, écrit Emile Faguet, la morale traditionnelle a ceci de désastreux qu'elle est négative, prohibitive, restrictive, qu'elle dit toujours : « Ne faites pas... », qu'elle dit toujours : « *Noli* » et qu'elle ne dit guère : « *Velle debes.* »[1] Si Nietzche avait eu commerce avec saint François de Sales il aurait connu que longtemps avant lui on avait enseigné à combattre le mal par le bien. Saint Paul avait dit déjà : *vince in bono malum*. Et notre saint disait de son côté : « Qui presche avec amour presche asses contre les heretiques, quoy qu'il ne die un seul mot de dispute contre eux. »[2] Il signifiait par là qu'il est vain d'être *anti* — anti-protestant, anti-maçonnique, anti-révolutionnaire — d'être un négatif, si l'on n'instaure un idéal positif dans les âmes. Le meilleur moyen pour lui d'abattre un vice ou une doctrine, ce n'est pas de l'attaquer, c'est de former une âme qui spontanément réagisse contre ce vice ou cette

---

[1] *Propos littéraires*, 5e série. Paris, Société française d'imprimerie, p. 268.

[2] *Lettre à la Baronne de Chantal*, 18 ou 19 décembre 1608, t. XIV, p. 97.

doctrine. Il pensait là-dessus comme Spinoza ou comme ce philosophe contemporain qui disait : « la meilleure manière de s'empêcher de faire une chose est de se donner un motif positif de ne pas la faire ou d'en faire une autre. » [1] Un mal qu'on interdit c'est une idée mauvaise qui, dans son cheminement, rencontre un obstacle. Mais cet obstacle n'est qu'une puissance d'arrêt qui ne supprime pas l'idée pernicieuse. Il faut substituer une idée bonne à l'idée perverse. Et c'est ce que fait habituellement saint François de Sales.

Médiocrement confiant dans les barrières protectrices si l'âme reste débile, il met tout son effort à l'affermir en la pourvoyant d'une grande passion consolidée. Après quoi, peu s'en faut qu'il ne lui donne comme devise le mot des Thélémites : *Fais ce que voudras !* Son système, en effet, tend à former un homme qui puisse toujours faire licitement ce qu'il veut parce qu'en toutes circonstances il ne veut que le juste, sa volonté s'étant identifiée par l'amour à la volonté du Souverain Bien. Pour qui s'est véritablement établi dans l'amour, c'est-à-dire dans cette résolution vivante, active et permanente de faire ce que Dieu veut, ce qui est proprement l'amour salésien, à quoi sert de multiplier les mesures de prophylaxie morale qui compriment la vie spirituelle sous prétexte de la protéger ? « Le lion, dit saint François de Sales, qui est un animal généreux, se confiant en sa propre vaillance, marche en la simplicité de son cœur, et partant, il s'endort aussi volontiers sur un grand chemin comme dans une retraitte particuliere. » [2] Faire de nous des lions au spirituel, voilà son haut objectif. Nous mettre en état de courir sans péril toute aventure utile, former des organismes qui aient en eux-mêmes le principe de leur force, voilà le but et l'essence même de sa méthode ascétique [3]. Et c'est pourquoi il agit sur nous au centre plutôt qu'à la périphérie.

---

[1] L. DUGAS. *Le problème de l'éducation*, Paris, Alcan, 1909, p. 277

[2] *Vrays entretiens. Entretien* XII, t. VI, p. 220.

[3] La pédagogie moderne n'invente donc rien quand elle dit avec

Notre saint n'omet pas sans doute, nous le savons, de prendre les mesures de protection indispensables, celles notamment que réclame une vertu naissante, mais il tient pour assuré que l'amour est une force organique qui de soi nous immunise, qui nous met en mesure, comme le lion, de marcher ou dormir, s'il le faut, sur le grand chemin.

Il ne semble admettre qu'une exception à ce conseil général de courir le risque utile, c'est quand il y a danger de péché grave : « Où il n'y a pas danger de péché mortel, écrit-il à Mlle de Chastel, il ne faut pas *fuir*, mais vaincre tous nos ennemis et s'y *opiniastrer* sans perdre courage, bien que nous soyons quelquefois vaincus. » [1] Rien donc de bien neuf dans nos récents engouements nietzschéens. Ne voila-t-il pas déjà un saint François de Sales théoricien de ce que nous appelons aujourd'hui prétentieusement *la vie dangereuse*? Ecoutons-le parler de sainte Elisabeth : « Quant à sainte Elisabeth de Hongrie, dit-il, elle jouoit et dansoit parfois se treuvant es assemblees de passetems, sans interest de sa devotion, laquelle estoit si bien *enracinee* dedans son ame que, comme les rochers qui sont autour du lac de Riette croissent estans battus des vagues, ainsy sa devotion croissoit emmi les pompes et vanités ausquelles sa condition l'exposoit ; ce sont grans feux qui s'enflamment au vent, mays les petitz s'esteignent si on ne les porte a couvert. » [2] On peut donc faire confiance à l'âme qui porte un grand foyer d'amour. Mais l'âme encore fragile, il faut à l'occasion la protéger. « Ma chere Fille, écrit-il à Mme de la Forest au sujet d'une petite Religieuse un peu volage, il faut estre patient a ceux qui veulent servir les ames..., celle la auroit grand besoin de changer d'air pour estre

---

M. Dubois : le but de l'éducation, « c'est de donner à l'élève la réelle possession d'une force spirituelle et personnelle. » Cf. *Le problème pédagogique*. Paris, Alcan, p. 66. On ne fait ainsi que transférer à la pédagogie profane un principe que saint François de Sales ne cessa d'appliquer et d'enseigner dans le domaine de la pédagogie spirituelle.

[1] *Lettre à Mademoiselle de Chastel*, mai-juin 1608, t. XIV, p. 29.

[2] *Introduction à la vie devote*, 3e Partie, ch. XXXIV, t. III, p. 25.

guerie, car en ce lieu la il y a des aspicz et basilisques plus qu'il ne faut pour les *tendres* ames. » [1] A plus forte raison veut-il que l'on protège les enfants dont la « provision » d'amour ne peut encore être faite : « Prenez garde, écrivait-il à Mme de Chantal, non seulement pour lui — il s'agit du fils de la baronne, Celse-Bénigne — mais pour ses sœurs, qu'ils ne dorment que seuls, le plus qu'il se pourra. » [2] Ainsi savait-il s'adapter aux divers besoins des âmes, et, par un judicieux dosage de protectionisme et de liberté, donner le principe d'une éducation admirablement propre à former des caractères virils.

La bonne hygiène de l'âme c'est donc, comme il dit, de faire d'abord « provision de forces », de se mettre en forme pour aller au combat. S'évader du champ de bataille ne résout rien, car la guerre vient nous saisir en dépit de nos précautions pour l'esquiver. « Bien souvent, dit-il, il arrive que nos passions dorment et demeurent assoupies ; et si pendant ce temps la nous ne faisons *provision de forces* pour les combattre et leur résister, quand elles viendront à se réveiller nous serons vaincus au combat. » [3] La tactique salutaire, pour une âme comme pour une nation, n'est donc pas tant d'apaiser l'ennemi, d'émousser ou d'éviter ses pointes hostiles, que de se tenir fort et toujours prêt pour la bataille ; car la faiblesse appelle l'attaque comme la dépression atmosphérique provoque le courant d'air. L'ennemi survient au moment où nous ne l'attendions pas, attiré par notre faiblesse même. Il faut organiser toute sa vie spirituelle en vue du choc inévitable. Une âme, c'est comme une armée. Sa destinée c'est de se préparer à la guerre, à la manœuvre hardie sur tous les terrains, ce n'est pas de s'enfermer en des positions fortifiées où l'on s'amollit et perd l'habitude du combat. Il est vain de mettre tout son espoir en de fortes couvertures, car ces couvertures peuvent

---

[1] *Lettre à Madame de la Forest*, 2 octobre 1609, t. XIV, p. 205.
[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, p. 360
[3] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XVI, p. 294.

être rompues. « Le désir de vous esloigner des causes d'imperfection, écrivait saint François de Sales à une de ses filles, n'est pas a propos au train auquel nous sommes, car il fait abandonner le vray soin de combattre. Or ce devoir nous est nécessaire, tandis que le premier est impossible. » [1] Grande illusion de croire qu'on peut supprimer le risque ! Et puis le pourrait-on, faudrait-il toujours s'y employer? « La vertu de force, disait-il encore, et la force de la vertu ne s'acquiert jamais au temps de la paix, et tandis que nous ne sommes pas exercés par la tentation de son contraire. » [2] Il n'a donc aucune sympathie pour l'éducation « en serre chaude », qui place hors de nous les conditions de notre sécurité. Il n'entend pas faire des saints à programme restreint.

***

M. Strowski n'a point excédé dans l'éloge quand il a dit de l'évêque de Genève qu'il fit « une véritable révolution » en ascèse [3]. Si l'on pouvait, en effet, lui contes-

---

[1] *Lettre à Mademoiselle Claudine de Chastel.* Mai-Juin 1608, t. XIV. p. 28-29.

[2] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XVI, t. VI, p. 294.

[3] *Saint François de Sales. Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au* XVIIe *siècle.* Paris, Plon 1898, p. 295. M. Strowski, en ce point de son livre, a bien marqué le rôle éminent de saint François de Sales dans l'histoire de l'ascétisme : « Ce que les réformés, dit-il, avaient bâti sur le dogme du péché originel et sur la misère radicale de l'homme, lui l'avait élevé sur l'amour. L'Amour avait été son point de départ comme il allait être son point d'arrivée... Par un véritable coup de génie, saint François de Sales change les prémices du système mystique, il en transforme radicalement la méthode. » pp. 295-296. Il semble qu'on ne puisse dire plus que ne fait ici M. Strowski à la louange de notre saint. S'il a renouvelé la mystique, s'il y a fait une véritable *révolution*, s'il en a *changé les prémisses* et *transformé la méthode*, n'a-t-il pas accompli une chose grande et digne de mémoire parmi les hommes? N'a-t-il pas créé une œuvre à laquelle son nom mérite de rester attaché? Comment se fait-il dès lors que M. Strowski, en un autre point de son livre, ait formulé ce jugement tout opposé : « La puissance intérieure et organisatrice fait défaut à saint François

ter d'avoir été l'organisateur d'une spiritualité fondée sur l'amour, il resterait du moins qu'il en fut le vulgarisateur Mais, osons le dire, saint François de Sales fut bien le théo-

---

de Sales... Jamais chez lui les beautés et les vérités particulières et multiples ne s'ordonnent suivant des lignes grandes et simples... elles ne s'inspirent jamais de cet esprit de géométrie qui, sans doute, exige plus d'un précieux sacrifice, mais qui donne aux doctrines systématiques des traits accusés, une individualité inoubliable ; celles-là se gravent dans la mémoire comme un paysage aux fortes arêtes. Elles se conservent longtemps : objets souvent d'amour ou de haines pour les hommes qui réfléchissent. Disciples ou contradicteurs, toute une époque se rallie autour d'elles ; et puis elles laissent à jamais un souvenir précis et un grand nom. Cette bonne fortune a manqué à saint François de Sales, son nom ne reste attaché à rien de précis, et son imagination est plus connue que sa pensée. C'est un aveu que doivent faire ses plus grands admirateurs. » *op. cit.* p. 395. C'est un aveu que nous ne ferons pas ! Entre les deux jugements contraires de M Strowski, c'est au premier que nous nous attachons. La puissance créatrice n'a point fait défaut à saint François de Sales. S'il y a un système dramatique proprement cornélien, il y a aussi un système ascétique proprement salésien. Et c'est le système qui consiste à tout construire sur l'amour. Il y a plusieurs systèmes et plusieurs tactiques pour enlever une place ou gagner une bataille : on peut s'emparer d'une position par assaut brusqué ou par méthodique et lent investissement. Saint François de Sales est le théoricien d'une tactique qui précipite la manœuvre et va droit aux œuvres vives Il est le docteur, le classique de l'amour. Dans l'amour de Dieu, a dit Sainte-Beuve, « il comprenait volontiers tout le christianisme ». — Cf. *Port-Royal*, t. I, p. 218. — Devant l'Histoire il sera toujours l'auteur du *Traitté de l'amour de Dieu*. Son *nom* demeure *attaché*, quoi qu'en dise M. Strowski à une méthode de combat spirituel.

Le saint lui-même a pris conscience de son rôle, et, sans fausse modestie, dans la Préface de son *Traitté*, il a noté son apport. Après avoir rappelé que plusieurs avant lui avaient écrit sur ce sujet de l'Amour divin, il observe que les auteurs anciens ont écrit en « amans » plus encore qu'en « sçavans ». Lui veut faire œuvre de savant. Ce qui différenciera son ouvrage de tous les autres, ce qui le fera unique en chrétienté, ce sera la partie constructive, son ossature et sa nervure théologiques. « Il me semble mesme, dit-il, que mon dessein n'est pas celuy des autres... Certes ! J'ay seulement pensé a representer... l'histoire de la *naissance*, du *progres*, de la *decadence*, des operations, proprietés, avantages et excellence de l'amour divin. » Cf. *Traitté*. Préface, t. IV, p. 8. C'est donc l'économie de l'amour, les étapes de sa

ricien d'une ascèse de l'amour. D'autres avant lui avaient pratiqué cette ascèse, l'avaient *vécue*, comme on dit aujourd'hui, mais qui donc l'avait mise en système? Saint Paul avait magnifiquement posé le principe Tous les saints, dans la suite, en avaient plus ou moins consciemment informé leur vie Quelques-uns même, saint Bonaventure, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, en avaient écrit avec éclat, mais il manquait à leurs écrits la méthode et les vues directrices. Saint François de Sales recueille leurs expériences et les siennes propres. De mille vues pénétrantes mais éparses, il fait pour ainsi dire l'orchestration cohérente et l'architecture. Au morcellement des pratiques il substitue l'unité ; il rassemble la vie autour d'une idée maîtresse ; il établit une doctrine coordonnée, définitive, de l'amour.

Ce ne peut être ici notre dessein de faire l'anatomie, l'analyse entière de sa théorie de l'amour. Nous n'avons à étudier sa doctrine que dans sa liaison avec la conduite

---

vie et de sa mort, l'enchaînement logique de ses opérations, son anatomie, si l'on peut dire, et *son histoire naturelle scientifique* que saint François de Sales va retracer. Et cela suffit à faire de lui plus qu'un *Lamartine de la spiritualité*, comme l'a nommé Sainte-Beuve, avec quelque légèreté. Cf. *Port-Royal*, t. I, p. 228. Le dogme ne fond pas chez lui dans les sucreries sentimentales et ne succombe pas sous les fleurs. L'assise doctrinale reste ferme sous les pittoresques enjolivures. Cela d'ailleurs n'a point échappé à Sainte-Beuve qui confesse, dans un chapitre ultérieur, que les fleurs lui ont un peu caché d'abord chez notre saint le roc solide de la science. « Il avait, dit-il, son ordre secret pourtant : je me suis laissé un peu trop décevoir peut-être à sa pure grâce de causeur et d'écrivain... Son âme, dès ici-bas, c'était une sphère complète sous une seule étoile. » Cf. *Port-Royal*, t. I, pp. 249-251. Mot admirable qui exprime bien l'ordre et la forte unité de son œuvre. Il a maîtrisé son sujet, après en avoir médité toutes les parties. Quatorze lignes du *Traitté*, nous dit Camus, lui ont coûté 1.200 pages de lecture, et l'ouvrage entier est une pièce « fort estudiée et laborieuse quoique rien n'y paroisse de travaillé. » Cf. *Esprit*, Partie III, sect. xv, t I, p. 168. Nous avons là le fruit lentement mûri de toute une vie de travail et de réflexion, non pas les rêveries d'un mystique mol et fluent. Le *Traitté* est l'œuvre du plus grand et peut-être du seul grand doctrinaire de l'amour !

de la vie. Retenons seulement, pour nous guider dans cette voie, que la volonté, au sentiment de notre saint, est en nous le principe générateur de l'ordre et que cette volonté se décide par un mobile unique : l'amour. « Bref, Theotime, dit-il, la volonté n'est esmeüe que par ses affections, entre lesquelles l'amour, comme le premier mobile et la premiere affection, donne le bransle a tout le reste, et fait tous les autres mouvemens de l'ame. » [1] Aussi bien, l'amour ainsi compris n'est-il pas à l'origine de toutes nos opérations, n'est-il pas la source de toutes nos énergies? « L'amour, dit encore notre auteur, estant la premiere complaisance que nous avons au bien, ainsy que nous dirons tantost, certes il precede le desir ; et d'effect, qu'est-ce que l'on desire, sinon ce que l'on ayme. » [2] Il y a d'ailleurs une interpénétration constante de la volonté et de l'amour. Nous voulons parce que nous aimons, mais aussi nous aimons parce que nous voulons aimer. En définitive toutefois, la volonté « est regente sur l'amour », car, dit-il, « de plusieurs amours qui se presentent a elle, elle peut s'attacher a celuy que bon luy semble : autrement il n'y auroit point d'amour ni prohibé ni commandé. Elle est donq maitresse sur les amours, comme une damoiselle sur les amans qui la recherchent, parmi lesquelz elle peut eslire celuy qu'elle veut. » [3] En vertu de cette union de l'amour et de la volonté, si donc nous installons dans nos âmes l'amour de Dieu, c'est-à-dire l'amour qui, de tous les amours, « tient le sceptre », nous fixons par là même nos volontés dans le parfait.

Puisque, dans l'hypothèse, nous voulons comme nous aimons, plus nous aimerons Dieu, plus nous voudrons et agirons parfaitement. L'amour, tel que saint François de Sales tend à l'établir dans l'âme, est en effet une passion, c'est-à-dire, comme s'expriment les psychologues modernes,

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. I, ch. IV, t. IV, p. 33.
[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. I, ch. IV, t. IV, p. 32.
[3] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. I, ch. IV, t. IV, p. 34.

un désir à l'état violent et chronique. Or, la psycho-physiologie contemporaine nous a montré, par des expériences bien conduites, que les nerfs moteurs sont au service de la passion ainsi définie. Et de cette conséquence notre saint avait eu plus que l'intuition, il avait, pour ainsi dire, donné la formule scientifique. [1] Il avait parfaitement vu que « la

---

[1] Voici, par exemple, une piquante comparaison où, sans forcer l'interprétation, nous pouvons discerner comme une ébauche de la théorie moderne sur le *courant dominant* : « Mon cher Theotime, dit saint François de Sales, aves-vous jamais veu cette petite merveille que chacun sçait, et de laquelle chacun ne sçait pas la rayson? Quand on perce un tonneau bien plein, il ne respandra point son vin qu'on ne luy donne de l'air par-dessus, ce qui n'arrive pas aux tonneaux esquelz il y a desja du vuide, car on ne les a pas plus tost ouvertz que le vin en sort. Certes, en cette vie mortelle, quoy que nos ames abondent en amour celeste, si est ce que jamais elles n'en sont si pleines que par la tentation cet amour ne puisse sortir ; mais la haut, au ciel, quand les suavités de la beauté de Dieu occuperont tout nostre entendement et les delices de sa bonté assouviront toute nostre volonté, en sorte qu'il n'y aura rien que la plenitude de son amour ne remplisse, nul objet quoy qu'il penetre jusques a nos cœurs, ne pourra jamais tirer ni faire sortir une seule goutte de la pretieuse liqueur de leur amour celeste. » *Traitté de l'amour*, l. IV, ch. I, t. IV, p. 217. — N'est-ce pas là toute la théorie de William James sur les « systématisations fortes » qui tour à tour s'installent dans l'âme et paralysent à leur profit les systématisations faibles? L'activité cérébrale, dit William James, « est toujours en train de s'organiser et de s'unifier, tantôt sous l'influence d'un courant, tantôt sous l'influence d'un autre : elle ne se partage pas entre eux, et celui qui prévaut dispose d'elle tout entière... Les courants cérébraux, ajoute-t-il, peuvent présenter une systématisation si forte, ou, si l'on veut, leur objet peut nous absorber si profondément que, non seulement les sensations ordinaires, mais même les douleurs les plus violentes se voient exclues de la conscience. Pascal, Wesley, Robert Hall ont poussé, dit-on, « l'abstraction » jusqu'à cette limite... C'est le cas de rappeler le fait si souvent cité des soldats qui ne s'aperçoivent pas de leurs blessures pendant la bataille. » Cf. *Précis de Psychologie*. Traduct. BAUDIN et BERTIER. Paris, pp. 281-282 et 290. Saint François de Sales avait connu cette puissance étrange des systématisations fortes. Quatre cents ans avant James il avait écrit : « L'amour, quand il est vehement, porte si impetueusement l'ame en la chose aymee et l'occupe si fortement qu'elle manque a toutes ses autres operations, tant sensitives qu'intellectuelles. » *Traitté de l'amour*,

passion est, dans l'ordre affectif, ce que l'idée est dans l'ordre intellectuel » [1], et que, si l'idée fixe, qui n'est, comme on a dit, que l'attention en permanence, mobilise toutes nos puissances intellectuelles pour les appliquer à un unique objet, de même la passion chronique, qui est l'émotion en permanence, opère la concentration de toutes nos puissances de sentiment pour en faire un faisceau presque irrésistible. Il avait vu que la passion n'a pas seulement la force d'une émotion permanente mais qu'elle y ajoute toute la force d'une idée fixe [2]. Il a connu que la passion, désir violent et

---

l. VI, ch. xv, t. V, p. 356. — Il ose même dépasser en ce point la pensée de son siècle. Pour lui, l'amour acquiert parfois une telle activité dominatrice qu'il va jusqu'à modeler le corps. A-t-on suffisamment remarqué la pénétrante hardiesse avec laquelle il s'exprime, par exemple, sur les stigmates de saint François d'Assise? « Theotime, dit-il, j'ay souvent considéré cette merveille, et en ay fait cette pensée. Ce grand serviteur de Dieu, homme tout seraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié, effigiée en un Seraphin lumineux qui luy apparut sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne sçaurait imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souveraine... Cette ame donques, ainsi amollie, attendrie et presque fondue en cette amoureuse douleur, se trouva par ce moyen extremement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain Amant... Or, l'âme, comme forme et maistresse du cors, usant de son pouvoir sur iceluy imprima les douleurs des playes dont elle estoit blessée, es endroitz correspondans a ceux esquelz son Amant les avoit endurées. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination affin qu'elle pénètre jusques a l'extérieur... Une imagination puissante fait blanchir un homme en une nuit, detraque sa santé et toutes ses humeurs. L'amour donq fit passer les tourmens interieurs de ce grand amant saint François jusques a l'exterieur, et blessa le cors d'un mesme dard de douleur duquel il avait blessé le cœur. » — *Traitté de l'amour*, l. VI, ch. xv, t. IV, p. 359-360. — Sans doute notre auteur reconnait que pour « les ouvertures en la chair par dehors », il fallut l'intervention d'En-Haut, mais la théorie, telle qu'il la formule, va loin; elle confère à l'amour un pouvoir quasi souverain sur tout l'être.

[1] Th. Ribot cité par Antonin Eymieu dans *Le Gouvernement de soi-même*. Paris, Perrin, p. 223.

[2] Entre la passion et l'idée fixe. comme le dit Eymieu, « ce n'est pas seulement une comparaison qu'il faut établir, c'est une addition. » *Op. cit.*, p. 224.

chronique, se renforce incessamment de l'idée fixe, que cette idée fixe posée comme au sommet de l'esprit n'y reste point dans une sorte de splendide isolement mais se nourrit et s'avive des énergies affectives entretenues par elle [1], en sorte que ces deux puissances associées, émotion chronique et idée fixe, se multiplient l'une par l'autre et finissent par constituer une synthèse mentale assez puissante pour paralyser en quelque sorte la faculté d'agir en sens contraire. L'idée, fortement imprégnée d'affectif, s'achève en action, et les actes, par leur répétition même accroissent la passion tout à la fois en solidité et en intensité, tellement que la passion du bien, autrement dit l'amour de Dieu, en grandissant par son propre exercice, tend à nous pourvoir d'une sorte d'automatisme vertueux, tout comme la passion mauvaise, par son propre jeu nous jette à la longue dans une sorte de fatalité du mal. Mais à l'origine de toute la « synthèse

---

[1] Les psycho-physiologues disent aujourd'hui que l'idée *s'incarne*, qu'elle passe de l'état *chaud* à l'état *froid* et qu'elle devient ainsi une *idée-force*. « Qu'on s'observe soi-même, dit Payot, et l'on verra qu'à part les actes devenus par habitude automatiques, toute volition est précédée d'une onde émotive, d'une perception affective de l'acte à accomplir. Tantôt, nous l'avons vu, *l'idée* du travail qu'on veut entreprendre est impuissante à nous jeter à bas du lit, tandis que le *sentiment* de honte d'être surpris au lit, malgré l'annonce qu'on a faite la veille d'un lever de grand matin, suffit à nous faire habiller en hâte. » — Cf. *L'éducation de la volonté*, Paris, Alcan, p. 51. — Saint François de Sales eût approuvé cette pensée de Stuart Mill : « Une sensibilité intense est l'instrument et la condition qui permet d'exercer sur soi-même un puissant empire, mais pour cela elle a besoin d'être cultivée. Quand elle a reçu cette préparation, elle ne forme pas seulement les héros du premier mouvement, mais les héros de la volonté qui se possède ! L'histoire et l'expérience prouvent que les caractères les plus passionnés montrent le plus de constance et de rigidité dans leur sentiment du devoir quand leur passion a été dirigée dans ce sens. » — Cité par PAYOT, p 51. — Tout l'effort de saint François de Sales sera d'organiser cette culture de l'amour de Dieu et d'établir dans l'âme, par les moyens que nous étudierons, une systématisation forte et permanente à son profit. Il emploiera les ressources de l'amour affectif pour constituer et consolider l'amour effectif.

mentale » qui doit s'achever en amour, saint François de Sales met judicieusement une « onde émotive ». « L'enthousiasme, a dit Spencer, est un bon moteur, peut-être un moteur indispensable. » [1] Notre saint a tenu l'enthousiasme, ou la passion, pour un moteur indispensable, absolument, sans aucun *peut-être*.

Voilà pourquoi, avant tout, et presque à l'exclusion de tout autre souci grave, il a voulu poser l'amour de Dieu dans les âmes, sachant bien qu'après cela toutes les purifications viennent à leur heure et comme d'elles-mêmes. L'amour est lustral et les pensées nocives périssent pour ainsi dire d'inanition aux portes de la conscience occupée par lui [2]. Archimède, tout à sa passion géométrique, ne peut plus avoir d'attention pour surveiller les plis de sa toge. Une âme amoureuse est une âme *aliénée*. Non seulement elle ne s'appartient plus mais elle n'appartient plus à tout ce qui n'est pas son amour. Ainsi par l'amour le venin des choses disparaît. Tout est sain aux sains, dira Mme de Sévigné. Mais saint François de Sales l'avait dit avant elle. Un jour qu'il avait discouru sur le danger des caresses et des privautés entre jeunes gens, il en vient à poser cette question : « Si les baisers étaient si fréquents entre les anciens chrétiens, pourquoi ne le sont-ils plus aujourd'hui ?» Et il fait cette réponse qui contient en germe toute sa philosophie affective : « Jadis tous les chrétiens étaient saints et sains, nul donc ne craignait le contact des lèvres, personne n'évitait une haleine pure... Donnez-moi des personnes qui aient l'innocence de Jacob et de Rachel et je leur permets

---

[1] *L'éducation morale*, Paris, Alcan, p. 172.

[2] C'est ainsi que le critique littéraire qui aborde un livre libertin dans une intention d'étude porte en lui une « synthèse » mentale qui neutralise en partie les images licencieuses. Au contraire, le désœuvré qui prend le même livre pour s'amuser offre aux lascivités une conscience libre et sans défense. Les pensées voluptueuses trouvent en lui mille éléments complices, inemployés, avec lesquels elles s'aggeomèrent et *font masse*.

de se baiser. » [1] L'amour qui nous rend saints et sains nous rend imperméables au mal.

Non seulement l'amour nous garde du mal. Il nous jette au bien et, s'il est ardent, nous porte aux cimes de l'héroïsme. « Si je ne veux que sa volonté, dit-il, parlant de Dieu, et se souvenant des Jésuites dont les missionnaires faisaient déjà des prodiges, que m'importera-t-il que l'on m'envoye en Espagne ou en Irlande? Et si je ne cherche que sa croix, pourquoy me faschera-t-il que l'on m'envoye aux Indes, aux terres neuves ou aux vieilles, puisque je suis asseuré que je la trouveray partout. » [2] L'amour fait accepter le martyre éventuel, il mène au sacrifice de la vie en bloc ou en détail. Devant quoi l'amoureux recule-t-il pour plaire à ce qu'il aime? « Une chaumière et un cœur » n'est point une vaine formule ! C'est seulement quand le cœur s'est refroidi que la chaumière ne suffit plus. Une méthode pour faire croître et durer l'amour, telle sera donc la spiritualité salésienne. Rappeler qu'il y a une éducation, une culture de l'amour, comme il y a une culture de la douceur, de la charité, de l'humilité, de la tempérance, et que cette culture de l'amour est plus féconde que toutes les autres en résultats, voilà sa part dans l'histoire de l'ascétisme.

Au lieu de commencer par dire comme tant de maîtres : « Soyez humbles, pauvres, tempérants, chastes, mortifiés », il dit d'abord : « Aimez, cultivez l'amour, faites-le naître et grandir ». On allait à l'amour par les vertus, il mène aux vertus par l'amour. Il pense que prescrire les vertus à une âme sans amour, c'est prescrire soudain l'athlétisme à un organisme sans vigueur. Boileau dira :

« Avant donc que d'écrire apprenez à penser ».

Avant toutes choses, dira saint François de Sales, apprenez à aimer. Dans l'ordre littéraire, ce que l'on conçoit

---

[1] *Sermons autographes. Seconde homélie sur l'histoire de Jacob*, 1916.

[2] *Sermons recueillis. Pour la fête de l'Assomption*, t. VIII, pp. 197-198.

bien s'énonce clairement ; de même dans l'ordre spirituel tout acte de vertu se fait aisément si l'on a d'abord muni son cœur d'amour. Tout à l'heure nous disions : aimons et nous éviterons le mal, car comment pourrions-nous offenser celui que nous aimons ? Maintenant nous disons encore : aimons, car comment pourrions-nous ne pas tout faire pour plaire à qui nous aimons ? Enfantillages, dira notre saint que de vouloir faire « tout ce que les saints ont fait » ![1] Ne croyons pas que la perfection soit l'effet de quelque mystérieuse industrie. « Il semble, dit-il, que la perfection est un art, que si l'on pouvoit trouver son secret on l'auroit incontinent sans peine. Certes nous nous trompons, car il n'y a point de plus grand secret que de faire et travailler fidellement en l'exercice du divin amour. »[2] Cet enseignement de « l'amour d'abord » fut vraiment son *iterum igitur* : « Mays de quoy faut-il repaistre ces cheres brebiettes ? mandait-il à la Mère de Chantal. De l'amour mesme, car ou elles ne vivent pas ou elles vivent d'amour. »[3] Pour lui, toute vertu est dans le prolongement de l'amour, et sans l'amour toute vertu est fragile.

***

Ce n'est point là d'ailleurs simplification arbitraire et périlleuse de la vie religieuse. Concentrer ses efforts sur un point fondamental ne signifie pas renonciation aux éléments secondaires de la perfection, notamment à la pratique des vertus particulières. Cela n'implique même pas l'intention de surseoir à cette pratique. La culture des vertus doit aller de pair avec celle de l'amour. La priorité que notre saint requiert pour l'amour est une priorité de dignité plus qu'une priorité dans le temps. Appliquons-nous surtout

[1] *Vrays entretiens. Entretien* XII, t. VI, p. 204.

[2] *Vrays entretiens. Entretien* IX, t. VI, p. 152.

[3] *Lettre à la Mère de Chantal*, 1er août 1612, t. XV, pp 252-253.

à l'amour, dira-t-il, mais simultanément aux vertus. D'ailleurs, par la tactique d'amour nous allons aussi sûrement aux vertus que si nous en faisions une recherche expresse et directe. L'afflux de la vie au cœur d'un organisme assure du même coup la santé de tous les organes tributaires. Usant d'une comparaison qui lui est chère le saint nous le rappelle : « Le roy des abeilles ne se met point aux champs qu'il ne soit environné de tout son petit peuple, et la charité n'entre jamais dans un cœur qu'elle n'y loge avec soy tout le train des autres vertus. » [1] Que l'amour de Dieu soit vif en nous, si l'acte d'une vertu se présente à accomplir nous nous y porterons d'un mouvement irrésistible : « L'amour est le plus pressant docteur et solliciteur pour persuader au cœur qu'il possede l'obeissance aux volontés et intentions du bienaymé. L'amour est un magistrat qui exerce sa puissance sans bruit, sans prevostz ni sergens, par cette mutuelle complaysance par laquelle, comme nous nous plaisons en Dieu, nous desirons aussi reciproquement de luy plaire. » [2] Toutes les vertus font avec l'amour un système lié qui se développe et se meut d'ensemble « Qui ayme une vertu pour l'amour de la rayson et honnesteté qui y reluit, il les aymera toutes. Il fera tout ce que la rayson voudra en toutes occurences et par conséquent il prattiquera toutes les vertus... Et en somme une vertu n'est pas vertu parfaite si elle n'est accompagnée de toutes les autres. » [3] Pratiquer une vertu par amour c'est virtuellement les pratiquer toutes : « Celuy qui observe un commandement pour le vray amour de Dieu est tout prest d'observer les autres quand l'occasion s'en presèntera. » [4] Ce n'est donc

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. I, t. III, p. 123.

[2] *Traitté de l'Amour de Dieu*, ch. I, t. V, pp. 61-62.

[3] Id. l. XI, ch. VII, t. V, pp. 258-260.

[4] Id. l. VIII, ch. IX, t. V, p. 85.

La Fontaine, qui n'était pas grand clerc en théologie, a formulé sur la solidarité des vertus une théorie fantaisiste qui semble ne guère cadrer avec celle de saint François de Sales :

point à la méthode de saint François que l'on peut reprocher de former de mystiques rêveurs qui croient avoir assez fait quand ils ont appris à soupirer d'amour. L'amour salésien s'épanouit en vertus solides.

De chaque vertu particulière, issue de l'amour, il faut dire ce que saint François de Sales disait de l'amour lui-même : aucune d'elles n'entre dans un cœur « qu'elle n'y loge avec soi tout le train des autres vertus. » Il n'est donc pas d'importance capitale que ce soit à telle vertu plutôt qu'à telle autre que l'on donne, après l'amour, le meilleur de son attention. Quelle que soit celle que nous aurons choisie selon notre vocation, notre tempérament, ou l'utilité de nos frères, elle nous apportera toujours la perfection totale si nous la pratiquons par amour. Nous contribuerons en outre à cette heureuse diversité qui est la parure de la société chrétienne. « Ainsy, dit saint François de Sales, entre les serviteurs de Dieu, les uns s'addonnent à servir les malades, les autres à secourir les pauvres, les autres à procurer l'avancement de la doctrine chrestienne entre les petitz enfants, les autres a ramasser les ames perdues et esgarées, les autres a parer les eglises et orner les autelz, et les autres a moyenner la paix et concorde entre les hommes. En quoy, ils imitent les brodeurs qui, sur divers fonds, couchent en belle variété les soyes, l'or et l'argent, pour en faire toutes sortes de fleurs ; car ainsy ces ames pieuses qui entreprennent quelque particulier exercice de devotion, se servent d'iceluy comme d'un fonds pour leur broderie spirituelle, sur lequel elles prattiquent la variété de toutes les autres vertus, tenans en cette sorte leurs actions et affections mieux unies et rangées par le rapport

---

« A l'égard des vertus, rarement on les voit
« Toutes en un sujet éminemment placées
« Se tenir par la main sans être dispersées.
« L'un est vaillant mais prompt ; l'autre prudent mais froid. »

— Cf. *Les deux chiens et l'âne mort*, l. VIII, f. 24.

La Fontaine confond ici les tendances naturelles, instinctives, avec les vertus proprement dites.

qu'elles en font a leur exercice principal.»[1] Aussi bien ce n'est pas notre saint qui eût pu jamais déconseiller la poursuite des vertus une à une, lui qui s'appliqua plusieurs années durant, pour son propre compte, à conquérir la douceur.

Toutefois, il ne perd jamais de vue qu'elles ne sont pas l'essentiel et doivent être cultivées avec discernement. « Mais à quoy servent aussi les desirs si pressans et inquiets des vertus dont la pratique ne nous est pas necessaire? La douceur, l'amour de nostre abjection, l'humilité, la douce charité et cordialité envers le prochain, l'obeissance, sont des vertus, dont la pratique nous doit estre commune, d'autant qu'elle nous est nécessaire, parce que la rencontre des occasions nous en est fréquente ; mais quant à la constance, à la magnificence, et telles autres vertus que peut estre, nous n'aurons jamais occasion de pratiquer, ne nous en mettons point en peine ; nous n'en serons pas pour cela moins magnanimes ni généreux. »[2] Ne soyons préoccupés capitalement que de l'amour, puisque de l'amour, comme fleurs de leur tige, sortiront toutes les vertus.

Par l'amour nous devenons donc des héros en puissance, et nos moindres actes prennent une signification et une valeur infinies. « Car, dit saint François de Sales, comme en l'Arabie heureuse, non seulement les plantes de nature aromatique, mays toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce solage, ainsy en l'ame charitable, non seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besoignes, se ressentent de la vertu du saint amour et sont en bonne odeur devant la majesté de Dieu qui, a leur consideration, augmente la sainte charité. »[3] Et nous voici conduits, par ce beau texte, jusqu'aux abords d'une haute doctrine qui découle, comme un corollaire immédiat, de la doctrine salésienne de l'amour, telle que nous venons de la décrire.

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. I, t. III, p. 127.

[2] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XII, t. VI, p. 216.

[3] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. III, ch. II, t. IV, p. 170.

PREMIER COROLLAIRE

L'acte en soi n'est rien. Le motif d'amour est tout.

Pour saint François de Sales la qualité de nos actes tient au motif d'amour qui les inspire. Une action est noble ou vile, non pas selon qu'elle est éclatante ou modeste, mais selon qu'elle est informée par un vif ou par un débile amour. Il pense en ascèse comme Boileau en esthétique : nulle hiérarchie que de l'intérieur :

« Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème. »

Notre saint dit pareillement : une action sans éclat peut valoir un brillant exploit. Il écrit à une dame du monde : « Ne regardés nullement a la substance des choses que vous ferés, mais a l'honneur qu'elles ont, toutes chetifves qu'elles sont, d'estre voulues de sa volonté divine, ordonnées par sa providence, disposées par sa sagesse. »[1] Nos actes prennent donc place, dans l'échelle des valeurs, non pas d'après leur importance matérielle, mais d'après l'intention qui les accompagne. Un acte vulgaire, comme de manger ou boire, peut l'emporter en valeur surnaturelle sur un acte retentissant, s'il est fait avec beaucoup d'amour. « Pensés souvent, écrivait-il, que tout ce que nous faysons a sa vraye valeur de la conformité que nous avons avec la volonté de Dieu : si qu'en mangeant et beuvant, si je le fay parce que c'est la volonté de Dieu que je le face, je suis plus agréable à Dieu que si je souffrais la mort sans cette intention la. »[2] La noblesse du motif d'amour anoblit l'acte vulgaire. En un mot, le mérite d'une œuvre ne se mesure ni à sa hauteur ni à son étendue, ni à son volume, ni à son poids. Il tient à la petite flamme secrète qui l'anime intérieurement.

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, 10 juin 1605, t. XIII, p. 53.
[2] *Lettre à la Présidente Brulart*, 13 octobre 1604, t. XII, p. 350.

Nous sommes là sans doute sur un tout autre plan que celui où se meut un politique dans la Cité temporelle. Impuissant qu'il est à « sonder les reins et les cœurs », celui-ci classe les actes du citoyen d'après leur utilité pour le groupe. « Dans une République, a-t-on dit, ce n'est pas l'effort qu'on couronne, c'est le succès. » On y pratique, par une sorte de nécessité, la politique des résultats. Le meilleur citoyen est celui qui accomplit les actions les plus utiles à la Patrie. Mais l'ordre ascétique n'est point l'ordre politique. Pour saint François de Sales une minutie peut s'élever par l'amour au rang des grandes choses. Dormir d'après un commandement, par amour du commandement, par amour de celui qui commande, vaut mieux que d'imiter par vanité les difficiles prouesses du stylite ou du jeûneur. « Ainsy, comme je pense, dit notre saint, en toutes occurences, ouy mesme en dormant profondement, nous sommes encore plus profondement en la tressainte présence de Dieu. Ouy certes, Theotime, car si nous l'aymons, nous nous endormons non seulement a sa veue mais à son gré, et non seulement par sa volonté mais selon sa volonté. »[1] L'âme qui s'est élevée à l'amour salésien, à cet amour que le saint définissait : « la complaysance et le mouvement ou escoulement de la volonté en la chose aymable »,[2] cette âme-là n'a plus à se poser qu'une seule question : par quel acte entrerai-je le plus exactement et le plus intimement dans les vues de Dieu?

Il ne s'agit plus de rechercher par quels actes les saints se sont illustrés, ni jusqu'où ils ont poussé leurs jeûnes, leurs veilles, leurs disciplines[3]. Le problème n'est pas là :

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. XI, t. IV, p. 342.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. I, ch. VII, t. IV, p. 42.

[3] C'était justement là ce que se demandaient jadis bon nombre des grands ascètes qui peuplaient les déserts d'Orient. L'ascétisme tendait parfois à devenir pour eux quelque chose comme un sport. L'apprenti en perfection se posait vraiment la question : que pourrai-je faire d'inédit ou de rare? « Quelques ascètes, écrit M. Pourrat, avaient de la perfection une conception un peu formaliste, et étaient portés à croire

il nous faut dépasser cette écorce accidentelle et dire au besoin comme le poète :

« Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques. »

Ressaisissons l'esprit qui animait les saints et, pour le détail des actes, laissons-nous faire par la vie. Demandons-nous seulement : qu'est-ce que Dieu veut de moi sur l'heure ? Il se peut que de tel saint, en telle circonstance, pour telle raison, Il ait exigé tel acte d'héroïsme qui mérite l'admiration, mais cet acte pour moi est-il en ce moment le meilleur? Voilà toute la question. C'est le choix de Dieu qui doit guider le nôtre. Entre deux actes, l'un difficile et glorieux, l'autre facile et sans prestige, j'opterai pour le second s'il est préféré de Dieu « car, de quelque façon que la sainte volonté de Dieu se fasse, ou par de *hautes* au par de *basses* opérations, il n'importe. Souspirés souvent à l'union de vostre volonté avec celle de Nostre Seigneur... ne vous empressés point et ne multipliés point vos desirs pour les actions qui vous sont impossibles. » [1] Si la valeur d'un acte est déterminée par le degré de préférence que Dieu y met, son mérite correspond au degré d'adhérence que nous y réalisons entre notre volonté et celle de Dieu. Au-delà des actes qui ne sont qu'une façade, voyons le point d'union de l'âme avec Dieu. « Le *mérite* de la croix n'est pas en sa pesanteur, ains en la façon avec laquelle on la porte. Je diray bien davantage : il y a quelquefois plus de vertu à porter une croix de paille que non pas une croix bien pesante. Je veux dire qu'il peut y avoir plus de vertu à retenir une parolle qui nous a esté défendue par nos supérieurs, ou bien à ne pas lever la veüe pour regarder quelque

---

qu'elle consistait dans les pratiques extérieures de la pénitence... Les tentations de vaine gloire étaient assez fréquentes parmi les moines. Macaire d'Alexandrie ne pouvait entendre parler d'une austérité sans la pratiquer aussitôt. » Cf. *La spiritualité chrétienne*. Paris, Gabalda, 1898, pp. 172-193. D'une Thébaïde à l'autre on cherchait ainsi à se dépasser.

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, juin-août 1606, t. XIII, p. 194.

chose que l'on a bien envie de voir, que non pas de porter la haire, parce que dès qu'on l'a sur le dos il n'est plus besoin d'y penser ; mais en ces menues obéissances il faut avoir une grande attention pour n'y pas faillir. »[1] Les actes ont pour ainsi dire un corps et une âme. C'est à l'âme qu'ils se jugent.

Pensant ainsi, notre saint était bien le fils intellectuel de ces Jésuites que l'Université de Paris dénonçait en 1560 comme de dangereux novateurs parce que leurs statuts ne mentionnaient pas d'austérités obligatoires, parce que leur spiritualité reposait tout entière sur ce principe que la valeur d'un acte de vertu n'est pas dans son élément matériel mais dans son principe spirituel. Il ne faisait que développer et préciser l'enseignement reçu de ses maîtres. Mais il n'en faisait pas moins accomplir à l'ascèse, au moins dans la pratique, par la clarté de son enseignement, un progrès magnifique. « Le Moyen âge, a-t-on dit, n'avait pas ignoré que ce qui plaît à Dieu dans l'œuvre pie, ce n'est pas l'action en soi, mais l'intensité de l'amour qui l'anime. On ne peut nier cependant qu'il n'ait eu parfois un attachement excessif au matériel de l'acte... Ce littéralisme n'est pas absent des meilleurs mystiques. Il semble qu'on en retrouve quelque chose jusque dans saint Bernard, quand il a l'air d'identifier la voie des conseils, c'est-à-dire pratiquement la voie monastique avec la voie du salut. De même dans le monde franciscain : qu'on lise en ce genre l'opuscule de saint Bonaventure sur les *Sandales des Apôtres*. Les controverses qui si longtemps ont divisé l'ordre séraphique, sur la façon d'entendre la pauvreté, ne s'inspiraient-elles pas du même littéralisme? Prendre la lettre et oublier l'esprit, s'attacher au matériel de l'acte, la tendance était assez forte pour qu'un jour ou l'autre se produisît une réaction. »[2] De cette réaction saint François de Sales

---

[1] *Sermons recueillis. Sermon pour la fête de saint Blaise*, 8 février 1614, t. IX, p. 19.

[2] A. Brou et P. Rousselot. *Christus*, Paris, Beauchesne, 1912, pp. 900-901.

fut après saint Ignace le meilleur ouvrier. Son enseignement mène à celui de Bérulle, de Surin, de Malebranche et de Fénelon.

***

Mais de ce que le mérite d'un acte se mesure au degré d'amour qu'il implique, n'en concluons pas, comme on le fait trop souvent, qu'il soit strictement lié à l'intensité de notre *effort* pour l'accomplir. L'effort est conditionné par la difficulté. Et c'est un abus de langage très courant que de dire à propos d'une œuvre qu'elle vaut ce qu'elle coûte. Pour saint François de Sales, d'accord ici avec les meilleurs psychologues, l'acte se qualifie, non par sa difficulté, non par la dureté de l'effort qu'il exige, mais par la puissance et vivacité du mouvement d'amour qui l'accompagne. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs que la difficulté extérieure puisse devenir l'occasion d'un nouveau mérite.

L'effort, en effet, pour le psychologue, se décompose en trois éléments distincts : un élan de la volonté vers l'acte, une résistance ou difficulté provenant de cet acte, enfin une souffrance issue de la difficulté rencontrée. La difficulté, il est vrai, peut servir à mesurer l'acte et à le qualifier, mais elle est distincte de lui ; car, il arrive qu'à la suite d'un dressage ou d'un entraînement la difficulté, vaincue par l'habitude, s'atténue ou s'anéantisse, sans que l'élan ait faibli. L'homme de sport fait sans difficulté des exercices fort durs. Quant à la souffrance, proportionnelle à la difficulté, elle n'est nullement proportionnelle à l'élan, c'est-à-dire à l'amour, car le dressage et l'habitude qui font disparaître la difficulté font disparaître en même temps la souffrance. Or, la souffrance et la difficulté supprimées, l'élan peut subsister avec une vigueur intacte ou même accrue. Voilà pourquoi saint François de Sales estime trompeur de proportionner le mérite à l'effort, si l'on entend ce mot au sens vulgaire de lutte douloureuse contre une difficulté. Toute la prétention de son ascèse est au contraire de nous libérer de la difficulté proprement dite par un habile

dressage. Comme la plupart des saints, n'en vint-il pas lui-même à accomplir les actes en apparence les plus ardus avec une aisance qui stupéfie? Arriver ainsi au maximum de rendement avec le minimum de difficulté, c'est l'idéal même de la vie spirituelle.

Le saint voulait nous faire *libres*, au sens que donne à ce mot la Liturgie dans sa belle formule *liberis mentibus serviamus*, c'est-à-dire, par l'habitude qui supprime la difficulté, nous pourvoir d'une sorte d'automatisme vertueux. « Quand le monde sera mort en vous, disait-il, vous pourrez être un peu plus libres. »[1] Il ne pensait pas qu'il fût indispensable de pratiquer le bien dans les larmes et la souffrance. Il avait compris que de calculer le mérite sur la difficulté, cela menait à d'étranges conclusions, notamment à celle-ci : que le chrétien mol et paresseux à qui sa négligence a rendu la vertu pénible, l'emporterait en mérite sur le chrétien valeureux qui s'est fait de la vertu, par l'exercice, comme une seconde nature. « Pour estre devot, dit-il, il faut avoir, outre la charité, une grande *vivacité* et *promptitude* aux actes charitables. »[2] Or, cette agilité, cette vivacité, cette promptitude, sont tout le contraire de la difficulté[3]. Elles sont le résultat de cet assouplissement qui tend à éliminer de l'acte vertueux la souffrance, l'effort au sens vulgaire, tout en y maintenant l'élan, c'est-à-dire l'ardeur amoureuse et volontaire.

On voit dès lors comment un acte sans éclat peut sur-

---

[1] *Sermons autographes. Plan d'un sermon pour l'octave des saints Innocents.* 4 janvier 1709, t. VII, p. 35.

[2] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. I, t. III, p. 15.

[3] Et voilà, pour le dire en passant, ce qui explique en partie l'étonnante modestie des saints. La facilité présente avec laquelle ils surmontent la difficulté leur en ôte le sentiment. Il leur semble n'avoir fait encore que du *facile*. Ils voient tout le *difficile* dans l'avenir et ils s'humilient d'avoir encore un si long chemin à parcourir. Il est à peine besoin d'ajouter qu'aucune habitude vertueuse ne supprime totalement la difficulté de notre vie. Il restera toujours, hélas, assez d'occasions de vaincre avec peine.

passer en valeur un acte en apparence généreux. C'est l'amour qui décide en ascèse comme le génie en art. Dix vers de Racine effacent une tragédie de Pradon ; de même en spiritualité une promenade ou une récréation de saint François de Sales effacent la macération d'un vaniteux.

Il poussera même si loin dans cette voie, il donnera à sa pensée une pointe si vive que d'aigres protestations accueilleront de son vivant son audacieux enseignement. Mais la doctrine lui semble de si grande conséquence qu'il la maintiendra toujours dans son intégrité. Il ne se contentera pas de dire, en effet, qu'une action vulgaire, comme le manger, le dormir ou le boire, peut devenir par l'amour plus méritoire que le jeûne ou la discipline, il n'hésitera pas à enseigner que la charité peut changer d'aventure l'essence même des actes, et de mauvais ou indifférents les rendre bons [1]. Que leur nature soit ainsi transformée, que par le motif qui les dicte ils se haussent à la catégorie du Bien, ils empruntent alors, comme les actes naturellement bons, leur degré de perfection au degré d'amour qui les informe.

En vertu de ce principe, la danse et le jeu peuvent devenir plus méritoires que des œuvres austères justement estimées, bien que de leur nature ces divertissements soient, comme

[1] Nous avons ici, dans cette doctrine de l'amour, l'exacte contrepartie de sa théorie du péché. Les deux exposés ne sont que l'envers et l'endroit d'une même conception de la vie religieuse. Nous l'avons vu mettre la malice du péché dans l'affection à l'acte vicieux plutôt que dans l'acte lui-même. « Une faute, pour petite qu'elle puisse estre, faite avec affection, disait-il, est plus contraire à la perfection que cent autres faites par surprise et sans affection. » Cf. *Vrays entretiens. Entretien* VIII, t. VI, p. 121. Une faute est grave par *la défaillance d'amour* qu'elle implique. Un acte est bon par *l'élan d'amour* qui l'accompagne. C'est au degré de haine comme au degré d'amour que tout se cote : c'est pourquoi, dans son système, toute action, pour mince qu'elle soit, prend tant d'importance : elle exprime la vigueur ou le fléchissement de l'organisme : « O certes, encore que les choses sont petites en soy, il ne faut pas pour cela laisser de les faire avec beaucoup de soin et d'affection; car rien n'est petit en Religion, et qui méprise les petites observances, viendra bientost à négliger les grandes ». *Vrays Entretiens. Entretien* XVII, t. VI, p. 333. Les petites choses sont grandes par leurs implications !

il le dit, *blamables, périlleux ou mauvais.* « En un mot, écrit-il, dansés et joués selon les conditions que je vous ay marquées, quand pour condescendre et complaire a l'honneste conversation en laquelle vous seres, la prudence et discretion vous le conseilleront ; car la condescendance, comme surgeon de charité, rend les choses indifférentes, *bonnes*, et les dangereuses, permises. Elle oste mesme la malice a celles qui sont aucunement mauvaises : c'est pourquoy les jeux de hasard qui autrefois seroient blasmables, ne le sont pas, si quelquefois la juste condescendance nous y porte. » [1] Cette doctrine, hardie en apparence, ne peut être d'ailleurs un scandale que pour des esprits irréfléchis.

Sans doute, mettre en balance l'acte de danser et celui de prier, et même prévoir une éventuelle primauté du premier sur le second, peut au premier abord surprendre un esprit non prévenu.

Passer sa nuit au bal ou la passer au chevet des malades, cela peut-il entrer en parallèle? Entre cette femme du monde qui consume son après-midi en papotages de salon, en essayages, en promenades, en sauteries, et cette autre femme qui s'emploie pendant le même temps à soigner les infirmes, à prier ou à enseigner les enfants, peut-il s'établir une comparaison qui soit à l'avantage de la première? Un esprit timide hésiterait. Saint François de Sales qui voit le fond des choses ne balance pas : la première peut être une sainte, et la seconde un sépulcre blanchi. Il a connu des femmes du monde, Mme Acarie par exemple, qu'un devoir d'obéissance, ou simplement de « condescendance » envers leur mari, conduisait aux bals, aux dîners joyeux, et qui, dans leurs instants les plus mondains, vivaient par la pensée sur le cœur du Christ ; il en a connu qui, dans la minute même où elles livraient leur corps à la danse, s'en arrachaient par le vouloir, se transportaient mentalement au Prétoire et s'unissaient à Jésus flagellé. Il savait que ces femmes-là, si elles avaient suivi l'inspiration de leur amour,

[1] *Introduction à la vie devote* : 3e partie, ch. XXXIV, t. III, p. 252.

auraient passé cette heure de frivolité en œuvres et en prières. Il savait que, rentrées chez elles, elles expiaient à huis clos ce qu'elles considéraient malgré tout comme une misère et une diminution. Dans le même temps, il avait pu connaître d'autres femmes qui, malgré la protection du cloître, s'étaient affadies dans le service de Dieu, qui accomplissaient les actes les plus sacrés avec langueur et dégoût, et il en concluait que l'on peut danser avec profit et se donner stérilement la discipline, que l'on peut donner plus de gloire à Dieu en mangeant une friandise, comme saint François d'Assise, qu'en jeûnant orgueilleusement sous le sac et la cendre. « Que celles qui jeuneront, dit-il à ses Religieuses, ne mesprisent point celles qui mangent, ni celles qui mangent celles qui jeuneront... puisque mesme il peut se faire qu'une personne mange avec tel renoncement de sa propre volonté qu'une autre qui jeuneroit. » [1] Toujours donc et par tous les détours nous en revenons avec saint François de Sales à l'éternel et profond *ama et fac quod vis*. Aimons et tout ce que nous ferons tirera de l'amour une valeur infinie.

L'amour pourtant, s'il est pour notre saint le principal critère, n'est pas le seul qui serve à déterminer le mérite et la valeur de nos actes. Sans doute il dit, parlant de Dieu : « Il faut avoir grand soin de le bien servir aux choses grandes et hautes et aux choses petites et abjectes, puysque nous pouvons *egalement*, et par les unes et par les autres, luy desrober son cœur par amour » ; [2] mais il est d'évidence que le terme « également » doit s'entendre sous la réserve habituelle : toutes choses égales d'ailleurs. Saint François de Sales n'a laissé à personne le soin de nous apprendre que de deux actes inégaux faits avec un égal amour, le grand l'emporte sur le médiocre : Si, dit-il « une grande œuvre est faite avec autant de charité que la petite, sans doute celuy qui la fait a beaucoup plus de merite. » [3] Quant à

---

[1] *Vrays entretiens. Entretien* I, t. VI, pp. 15-16.

[2] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXXV, t. III, p. 254

[2] *Vrays entretiens. Entretien* X, t. VI, p. 166.

fixer une stricte hiérarchie de nos actes, quant à leur attribuer *ne varietur* un coefficient de valeur, ce sont là curiosités vaines contre lesquelles le saint ne cessera de mettre en garde ses filles et tous ses pénitents [1].

Il ne s'agit donc pas tant pour nous de faire grand et de faire beaucoup que de faire bien. Il importe de développer sa vie spirituelle en profondeur plus qu'en étendue, car des actes de vertu plus encore que des idées il faut dire : *non numerantur sed ponderantur*. Saint François de Sales le rappelait un jour finement à ses Visitandines sous le couvert d'une plaisante anecdote : « Il y a quelque temps qu'il y eut des saintes Religieuses qui me dirent : Monsieur, que ferons-nous ceste année? L'année passée nous jeûnasmes trois jours de la semaine, et nous faisions la discipline autant. Que ferons-nous maintenant le long de ceste année? Il faut bien faire quelque chose davantage, tant pour rendre grâces à Dieu de l'année passée, comme pour aller toujours croissant en la voye de Dieu. C'est bien dit qu'il faut toujours s'avancer, respondis-je ; mais nostre avancement ne se fait pas comme vous pensez, par la *multitude* des exercices de piété, ains par la *perfection* avec laquelle nous les faisons. . L'année passée vous jeusniez trois jours de la semaine et vous faisiez la discipline trois fois ; si vous voulez tousjours doubler vos exercices, ceste année la semaine y sera entière ; mais l'année qui vient comment ferez-vous? Il faudra que vous fassiez neuf jours en la semaine, ou bien que vous jeusniez deux fois le jour. Grande folie de ceux qui s'amusent à désirer d'estre martyrisés aux Indes, et ne s'appliquent pas à ce qu'ils ont à faire selon leur condition : mais grande tromperie aussi à ceux qui veulent plus manger qu'ils ne peuvent digérer. » [2] Vérité toute évidente, semble-t-il, mais qu'il faut sans cesse rappeler aux âmes pieuses

---

[1] Il y avait un peu de cette erreur chez certains anachorètes qui avaient, pour ainsi dire, des tableaux, des catalogues où les actes étaient rigidement classés *à priori* selon leur noblesse ou leur éclat.

[2] *Vrays entretiens. Entretien* VII, t. VI, p. 109.

même les meilleures. Les diseurs de litanies, les gagneurs d'indulgences, les collectionneurs de menues pratiques, qui s'oublient à ne chercher la perfection que dans « la multitude des exercices » et négligent l'approfondissement de leur vie spirituelle, sont toujours légion à tous les échelons de la société chrétienne.

Il en est un peu dans le domaine spirituel comme en celui des Lettres. Ici le collecteur de fiches, l'assembleur de petites notes érudites sans horizon essaie périodiquement de faire prévaloir sa manie germanique sur la haute conception traditionnelle d'une Littérature éducatrice du goût. Là, nous voyons des hommes et surtout des femmes dont la préoccupation dominante semble être celle que dénoncera Boileau :

« Par des formalités gagner le Paradis. » [1]

Au lieu de ramener leur vie, comme le veut saint François de Sales, à l'unité d'un principe qui pénètre et inspire tout, au lieu d'intensifier en eux cette poussée de vie profonde qui se crée pour ainsi dire des organes, et se réalise en actes *impérés* par la charité directrice, ils juxtaposent des dévotions minutieuses, sans liaison avec un principe central, au détriment souvent du devoir d'état [2]. Ils se précipitent vers des ligues et associations, bonnes en soi, mais parfois dévoyées, vains agrégats dont le lien n'est ormé trop souvent que par des récitations et des rites auxquels on prête une sorte d'efficacité magique, et qui, au lieu d'être des sociétés de secours mutuel ou des syndicats d'initiative, ne sont que des sociétés d'assurance.

---

[1] *Epitre* XII, v. 46.

[2] Cette tendance, qui, pour les Lettres, est si visiblement d'origine germanique, ne le serait-elle point aussi quelque peu pour la spiritualité? Qu'on lise dans cette pensée le petit livre si répandu d'un religieux allemand, le P. Martin de Cochem, intitulé : *La Sainte Messe*. On y découvrira, si je ne m'abuse, cet étrange esprit de capitalisation qui fait de l'âme un réceptacle à mérites plutôt qu'un organisme vivant, qui fait de l'assistance à la Messe comme un placement à gros intérêts plutôt qu'un moyen de culture spirituelle.

Depuis longtemps, depuis le XVe siècle surtout, un déplorable esprit formaliste avait envahi la chrétienté. L'attachement désordonné aux œuvres, le souci de leur nombre plus que de leur qualité, l'abus des indulgences et des pèlerinages, s'étaient manifestés de mille étranges manières [1]. Rabelais exagère sans doute outrageusement, mais dénonce un état d'esprit réel quand il représente Gargantua, dans sa première éducation, oyant « vingt-six ou trente messes » marmonnant « curieusement toutes ses Kyrielles », en récitant « plus que seize hermites. » [2] Sainte Thérèse dira bientôt « Je ne suis pas une faiseuse de signes de croix. » [3] La réaction inaugurée par elle et par saint Ignace, à l'intérieur du catholicisme, et continuée par saint François de Sales, ne triomphera pas entièrement d'un état d'esprit devenu si général au XVIe siècle.

Un vif conflit s'élèvera bientôt entre Mme Acarie et M. de Bérulle [4] sur cette éternelle question des dévotions ou, comme nous dirions aujourd'hui, des *dévotionnettes*, dans leurs rapports avec la perfection. Mme Acarie, héritière de l'esprit de saint François de Sales, osera tenir tête à son maître sur ce point et se faire l'avocate obstinée de la doctrine qui unifie la vie dans l'amour. Peut-être avait-elle entendu chez elle [5] le saint évêque de Genève railler douce-

---

[1] « Les indulgences, écrit M. Imbart de la Tour, ce n'est pas seulement leur nombre qui se multiplie au début du XVIe siècle, c'est surtout leur caractère qui se déforme. Etablies pour un service charitable, une œuvre d'utilité sociale, elles sont prodiguées de plus en plus comme une faveur, à quelques privilégiés... Jules II était déjà intervenu en 1598; Léon X est à son tour obligé de sévir. » *Les origines de la Réforme*, t. II, l'*Eglise catholique et la crise de la Renaissance*, Paris, Hachette, 1909, p. 266.

[2] *Gargantua*, ch. XXI.

[3] Henri JOLY. *Sainte Thérèse*, Paris, Lecoffre 1908, p. 23.

[4] Sur ce conflit entre Mme Acarie et M. de Bérulle, voir : *La Bienheureuse Marie de l'Incarnation*, par le prince de BROGLIE, Paris, Lecoffre, pp. 192 et suiv.

[5] On sait que saint François de Sales fréquenta beaucoup le salon de Mme Acarie pendant le séjour qu'il fit à Paris en 1602.

ment, avec le fin sourire qu'il avait en ces circonstances, les deux cents génuflexions quotidiennes du stylite sur sa colonne [1]. Peut-être avait-elle eu connaissance de la défense qu'il faisait à ses filles de se lier à des pratiques de fantaisie, de s'obliger à réciter « tous les jours ou un an durant ou certain temps,» telle ou telle prière. — « Cela il ne le faut pas », [2] disait-il — Sans doute elle avait reçu de sa bouche même cette maxime qui revient si souvent au bout de sa plume : « Ce n'est pas par la multiplicité des choses que nous faisons que nous acquérons la perfection, mais c'est par la perfection et pureté d'intention avec laquelle nous les faisons. » [3] M. de Bérulle parut un jour oublier ce principe. Respectueusement, au nom de la doctrine salésienne, Mme Acarie le redressa. Pour saint François de Sales, en effet, ce qui importe avant tout ce n'est pas de pratiquer des dévotions c'est d'avoir la dévotion, ce n'est pas d'entasser œuvre sur œuvre, mérite sur mérite, c'est d'avoir une piété organique, articulée, dont toutes les manifestations sont ramifiées au centre et réglées par l'amour.

Tout pénétré du grand axiome latin *non multa sed multum*, il sera toujours l'adversaire de cette piété rituelle, méticuleuse, tâtillonne qui, de l'arithmétique surnaturelle ne

---

[1] Il le fit dans un sermon pour le mercredi des cendres, 9 février 1622. Cf. *Sermons recueillis*, t. X, p. 190.

[2] *Vrays entretiens. Entretien* X, t. VI, p. 167.

[3] *Vrays entretiens. Entretien* XIII, t. VI, p. 227. Bourdaloue, le plus salésien peut-être de nos grands écrivains du XVIIe siècle, enseignera spirituellement, à sa manière, le salutaire *Amour d'abord* de saint François de Sales. Entendons-le satiriser, dans son « Sermon sur la vraie et la fausse piété », les menues dévotions que l'amour ne régit point : « Une femme est la première à toutes les assemblées; elle a l'usage de la méditation, et elle aspire à l'oraison la plus relevée : elle ne se pardonnerait pas de s'être dérangée seulement une fois d'une certaine méthode qu'elle suit, et dont elle se fait une règle invariable... Pourvu qu'elle ait passé devant les autels une partie de la journée, qu'elle ait assisté à certaines cérémonies, tout serait renversé dans une maison qu'à peine elle y prendrait garde et y donnerait quelque soin. »

veut connaître que l'addition et néglige ce grand multiplicateur qu'est la volonté. L'âme ne sera pas pour lui une citerne à remplir mais une source à faire jaillir, une force motrice à accroître et assouplir. Comme ce Montaigne qu'il aimait, il veut des têtes bien faites et non des têtes bien pleines. Accumuler des récitations et des observances, ne songer qu'à thésauriser pour le ciel, comme on se fait des rentes pour la vieillesse, tout cela lui semble mesquine avarice, étroit calcul de capitalisme spirituel. Il se moquait un jour en chaire de ceux qui déduisent qu'une personne est sainte sur ce « qu'elle récite quantité de chapelets et entend beaucoup de messes. » [1] Il importe moins, pense-t-il, d'avoir présentement des mérites que la faculté d'en acquérir. Ce qui compte, ce n'est pas la masse, c'est la qualité ! « Nous devons nous appliquer, dit-il, à doubler non nos désirs ni nos *exercices*, mais la *perfection* avec laquelle nous les faisons, taschant par ce moyen de gagner plus par un *seul acte*, comme indubitablement nous ferons, que nous ne ferions pas avec *cent* autres faits selon nostre propension et affection. » [2] Nous avons là, condensée dans une courte formule, toute la substance de la doctrine salésienne en cette matière. Cette maxime peut nous servir ici de conclusion, ou, comme dirait notre saint, de « bouquet spirituel ».

SECOND COROLLAIRE

La dévotion dans le monde

La conséquence de cette indifférence aux actes, sur laquelle saint François de Sales a tant insisté, allait être de mettre la dévotion, c'est-à-dire la vie parfaite, à la portée des mondains. Si la perfection est dans le manger ou dans le dormir, dans l'éducation des enfants et dans les soins du

---

[1] *Sermons recueillis. Sermon du 27 septembre* 1619. t. IX, p. 225

[2] *Vrays entretiens. Entretien* VII, t. VI, p. 114.

ménage, comme dans les macérations et les pratiques pieuses, elle cesse d'être le privilège du cloître ou du désert. Sachons ce que Dieu veut de nous, exécutons-le, et dans toutes les voies, même séculières, nous pourrons nous élever à la sainteté. Assurément, saint François de Sales n'a point inventé la vraie doctrine sur ce point. Cette doctrine n'avait jamais été totalement méconnue dans la chrétienté. Depuis le XIIIe siècle elle était allée se précisant, et la création des Ordres mendiants avait été une tentative pour sécullariser la sainteté. Mais elle avait besoin d'être codifiée, systématisée par une tête bien faite ; elle avait surtout besoin d'être humanisée et propagée parmi les foules.

M. Georges Goyau le disait récemment : « Au surlendemain de ce Moyen âge qui, sous la plume même de saint Bernard, avait eu l'air quelquefois d'identifier la voie proprement monastique avec la voie du salut, au lendemain des reproches que de ce chef la Réforme protestante avait faits à l'Eglise romaine, certaines précisions étaient désirables. Après saint Ignace qui, par la fondation même de sa Compagnie, avait prouvé que la vie religieuse n'était pas nécessairement régie par des règles étroites, il convenait de se tourner vers les laïcs et de leur montrer que la perfection pouvait devenir une chose commune et qu'en tous états on pouvait atteindre. » [1] C'est ce que fit l'évêque de Genève. A des milliers d'âmes qui ne le savaient pas encore ou l'oubliaient, il rappela que la perfection tient à nous-mêmes et non à notre état. [2] L'amour peut naître et grandir partout.

---

[1] *Histoire de la nation française*, Direct. Hanotaux. T. VI, *Histoire religieuse*, Paris, Plon, 1922, p. 390.

[2] Il disait en effet, avec une admirable clarté, dans l'*Introduction*, 3me Partie, ch. XI, t. III, p. 172 : « La seule charité nous met en la perfection ; mais l'obéissance, la chasteté et la pauvreté sont les trois grans moyens pour l'acquérir .. Je ne diray rien de ces trois vertus en tant qu'elles sont voüees solennellement, parceque cela ne regarde que les religieux... Pour nous rendre parfaitz, il n'est pas necessaire qu'elles soyent voüees, pourveu qu'elles soyent observees. Car bien qu'estans voüees et solennellement, elles mettent l'homme en l'estat

Ferdinand Brunetière s'est mépris ou du moins s'est exprimé improprement, quand il a dit : « En vain François de Sales, en rendant la religion plus humaine et surtout plus traitable, s'était-il efforcé de l'accommoder insensiblement au monde de peur que le monde ne s'habituât à se passer d'elle. » [1] Nous ne trouvons chez notre saint aucune trace d'un semblable calcul. La sécularisation qu'il fait de la piété n'est qu'une application logique à la vie commune de sa doctrine sur la valeur des actes. La dévotion, telle qu'il la conçoit, s'accommode *d'elle-même* à tous les états ; elle est du monde par une propriété de sa nature. C'est donc inexactement parler que de dire avec Brunetière que saint François de Sales l'a *accommodée insensiblement* au monde, comme s'il avait dû la solliciter, lui faire subir une violence, une mutilation, ou une transformation. Ç'avait été au contraire méconnaître son caractère que de la reléguer, comme on avait fait longtemps, dans la solitude et dans les couvents.

Il y eut toujours dans l'Eglise, nous le savons, une grande Ecole ascétique qui crut devoir pratiquer à l'égard du siècle une tactique de réserve et, si l'on peut dire, de timidité rétractile. Cette École ne manqua jamais d'ailleurs de bons arguments pour justifier sa méthode [2]. Quand parut saint François de Sales l'opinion commune tenait toujours

---

de perfection, si est ce que pour la mettre en la perfection il suffit qu'elles soyent observees, y ayant bien de la difference entre l'estat de perfection et la perfection, puisque tous les evesques et religieux sont en l'estat de perfection, et tous neanmoins ne sont pas en la perfection, comme il ne se voit que trop. »

[1] *Etudes critiques*, 4e *série*, Paris, Hachette, p. 113.

[2] Disons, en effet, à la décharge des anciens maîtres, que le monde dont ils croyaient nécessaire de s'évader était souvent bien périlleux, non seulement pour la piété mais pour la simple foi. Tout est sain aux sains, il est bien vrai, comme dit saint François de Sales, mais comment rester sain dans une société où tout conspire à corrompre ? Il faut se représenter l'état du monde romain au Ve siècle pour juger équitablement l'impétuosité de saint Jérôme à pousser ses contemporains au désert !

pour acquis que la dévotion proprement dite était le privilège du cloître. Au siècle précédent, saint Antonin avait bien entrepris d'acclimater la dévotion parmi les mondains. Mais sa méthode avait gardé une étrange âpreté. Il fallait des âmes exceptionnelles et des corps de fer, une vie de loisir presque absolu, pour acquitter dans le monde les observances et les austérités monacales qu'il prescrivait. Chaque jour, ses dirigées devaient réciter l'Office de la sainte Vierge, les sept psaumes de la Pénitence avec les litanies, le petit Office de la Croix avec les 16 Pater et les 16 Ave qui accompagnent la méditation de la Passion, vêpres, un nocturne et les laudes de l'Office des morts si le temps manquait pour réciter l'Office des morts en entier. Et tout cela sans préjudice des lectures pieuses, des œuvres de charité, de l'assistance à la messe et aux prédications[1]. Un tel programme n'était pas fait pour accréditer la doctrine que la sainteté est à la portée du monde. Tout au plus la croyait-on conciliable avec une existence libérée des liens sociaux comme celle dont Port-Royal donnera bientôt le modèle aux portes de Paris.

L'évêque de Genève subit d'abord, semble-t-il, l'influence de cette opinion courante. Dans l'oraison funèbre du duc de Mercœur en 1602, il dit en effet : « Pour moy, je tiens qu'il n'est pas plus difficile qu'un fleuve passe par la mer sans se saler, que de demeurer en la cour sans y apprendre et prattiquer des mœurs corrompues. »[2] Cette sévérité n'est pas pour surprendre si l'on songe à l'étrange corruption qui sévissait à la cour en ces années là. M. Louis Arnould, dans son grand ouvrage sur Racan, en a fait un tableau suggestif qui suffit bien à justifier la rigueur

---

[1] Cf. RAOUL MORÇAY. *Saint Antonin, archevêque de Florence.* Thèse. Paris, Gabalda, l. II, ch. III. Cf. aussi THIERARD-BAUDRILLART : *Une règle d'ascétisme au XVe siècle.* Traduction de saint Antonin. Paris, Perrin, 1921.

[2] *Sermons autographes*, t. VII, p. 414.

passagère de notre saint [1]. N'oublions pas que si Mme de Rambouillet se décida à rester chez elle et à fonder son fameux salon, c'est par dégoût de ce qu'elle voyait et entendait à la cour. Néanmoins la juste intransigeance initiale de François de Sales ne tarde pas à s'atténuer. Sa doctrine ascétique se précise, s'organise, s'enhardit. Dès les premières années de son épiscopat il a décidément banni de sa direction les paroles d'alarme et de défiance qu'il était d'usage d'appliquer à la vie mondaine.

Il écrira bien encore, d'aventure, « moi qui suis l'ennemi juré des cours » [2], mais ce n'est plus là qu'un axiome théorique, et d'ailleurs circonstanciel, suggéré par la joie de voir revenir au pays natal un parent très cher. Qu'une occasion s'offre de se déclarer et de trancher le problème au fond, il n'hésite pas et lui-même il marque, en les soulignant, ses divergences de vues avec les partisans timorés de la fuite au désert. Le jeune fils de sainte Chantal va partir pour la cour de France qui est alors, nous l'avons dit, d'une licence inouie, et saint François de Sales ose lui écrire : « Je ne suis *pas si paoureux que plusieurs autres*, et n'estime pas cette profession là des plus dangereuses pour les âmes *bien nees* et pour les *courages masles*. » [3] Toute cette lettre, écrite sur un ton d'allègre confiance, ne laisse aucun doute sur la pensée profonde de l'Evêque à cette date. Il n'aime pas le monde certes, il ne ferme pas les yeux sur ses dangers, mais il ne les redoute pas non plus pour une âme robuste, munie d'amour et de volonté, formée selon sa méthode positive et directe. Ici encore il va s'opposer lui-même à saint Augustin « qui avoit, dit-il, cette solennelle resolution de ne conseiller à personne la suite des

---

[1] Louis ARNOULD. *Racan*. Paris, Colin, 1896. Voir le chap. III sur l'éducation de Racan, pp. 38 et suiv.

[2] *Lettre à Claude de Charmoisy*, mi-juillet 1609, t. XIV, p. 176.

[3] *Lettre à Celse Benigne de Chantal*, 8 décembre 1610, t. XIV p. 376.

cours. »[1] Il estime pour son compte qu'un solide chrétien comme M. de Charmoisy peut, en sécurité, s'aventurer à la cour, sans que son âme soit « esbranlée à ce vent la. »[2] Sa doctrine sur ce point trouvera, semble-t-il, sa formule exacte et définitive dans ce texte du *Traitté de l'amour* : « Ne faut en cela ni estre si craintif que l'on abandonne les bonnes et justes affaires faute d'y aller, ni si outrecuydé et presomptueux que d'y aller ou demeurer sans l'expresse necessité du devoir ou des affaires. »[3] Il sait aussi que la fuite au désert n'est pas l'infaillible moyen de s'élever au parfait, il sait que l'on traîne avec soi dans la solitude le monde et ses mirages et que la triste expérience de Sérenus peut se renouveler pour chacun de nous[4]. « La solitude a ses assautz... Croyés-moy, la vraye vertu ne se nourrit pas dans le repos extérieur, non plus que les bons poissons dans les eaux croupissantes des marais. »[5] En un mot, il est illusoire de se proposer la fuite du monde comme un idéal absolu.

Le seul idéal universel est de constituer en soi la force qui rend vaines les séductions de la vie. « Qu'on admire donc toutes ces choses, dit-il à propos des stylites, mais qu'on ne me dise point qu'il serait mieux de se retirer a part à l'imitation de ces grands saints sans se mesler aux

---

[1] *Lettre à Antoine des Hayes*, commencement d'août 1609, t. XIV p. 383.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. XII, ch. IV, t. IV, p. 327

[3] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. XII, ch. IV, t. IV, p. 327.

[4] « Il est mesme arrivé, écrivait-il, que plusieurs ont perdu la perfection en la solitude, qui est neanmoins si desirable pour la perfection, et l'ont conservee parmi la multitude. » *Introduction*, Ire partie, ch. III, t. III, p. 21. Il écrivait encore : « La tranquillité qui n'est pas exercee par la tempeste est une tranquillité faineante et trompeuse. *Lettre à Mme de la Fléchère*. 24 novembre 1610, t. XIV, p. 365. A une autre femme du monde enfin il disait : « Dieu aime les ames qui sont agitees des flotz et tempestes du monde. » *Lettre à Mme de Travernay*, 29 septembre 1612, t. XV, p. 270.

[5] *Lettre à Mme de Cornillon*, 6 août 1610, t. XIV, p. 339.

autres. » [1] Tenons pour une tentation ces désirs d'évasion qui nous prennent aux jours de lassitude et sachons que la vocation commune des hommes est de vivre au milieu des autres hommes. « C'est une rude tentation de se desplaire en s'attristant au monde, quand il y faut estre par necessité. » [2] C'est une captieuse erreur aussi que de professer avec Port-Royal [3] que la perfection, sinon le salut, est à peu près impossible dans une condition séculière : « Dans le monde, affirme-t-il, aussi bien qu'en Religion, pourvu qu'on le veuille, l'on peut en tous lieux parvenir à un très haut degré de perfection » ; [4] car, ajoute-t-il, étayant sa doctrine sur des exemples connus, « combien a-t-on vu de personnes devenir saintes sous des habits de soie, de satin, de velours, de drap d'or? tesmoin sainte Radegonde reyne de France, sainte Elisabeth d'Hongrie et tant d'autres. » [5] L'opinion commune tenait pour de miraculeuses exceptions ces cas de sainteté séculière; saint François de Sales les fait admettre comme une chose normale.

On ne le voit donc point, selon le triste usage de son temps, source de mille désordres, pousser inconsidérément vers le cloître les âmes qui ne se sentent point pour la vie religieuse un surnaturel attrait. Il exige qu'on s'éprouve longuement avant de s'engager dans cette voie sacrée. « Je vous conjure, écrit-il à une femme du monde qui rêve de vie religieuse, de bien épreuver vostre cœur pour reconnoistre si vous aures asses d'affection, de force et de courage pour

---

[1] *Sermons recueillis. Pour le mercredi des cendres*, 9 février 1622, t. X, p. 190.

[2] *Lettre* à *M*me *de la Fléchère*, 20 janvier 1609, t. XIV, p. 120.

[3] Sur l'amour de la solitude tel qu'on l'enseignait à Port-Royal, Sainte-Beuve rapporte un joli trait : Trois petites élèves, conquises par la parole de la Mère Angélique, « s'avisèrent de fuir au bout du jardin et d'y pratiquer la thédaïde, comme Bernardin de Saint-Pierre enfant, mais en toute rigueur. » Cf. *Port-Royal*, t. I, p. 179.

[4] *Sermons recueillis. Pour la fête de l'Annonciation*, 25 mars 1621, t. X, p. 59.

[5] *Sermons recueillis. Pour une vêture*, 9 oct. 1618, t. IX, p. 205.

embrasser ainsy absolument Jesus Christ crucifié et donner les derniers adieux a ce miserable monde. » [1] A la baronne de Chantal qui brûle de quitter le siècle et n'attend qu'un mot de lui pour se jeter au cloître, il ne se hâte point de dire ce mot décisif, ce mot libérateur. Sagement, il modère les impatiences de Philothée. A quoi bon se hâter? Avec Dieu, dit-il,« il fait bon ou que ce soit. » [2] Il considère même comme un abus de circonvenir les âmes pour essayer de les arracher au monde. Par souci de liberté spirituelle, il s'occupe un jour de retirer sa petite sœur du couvent où on l'élève, pour la soustraire à toute pression, même inconsciente, de son entourage : « si, dit-il, n'est-il pas raysonnable de laisser si longuement dans un monastere une fille qui n'y veut pas vivre toute sa vie. » [3] Nous voici bien loin de saint Jérôme, de saint Bernard et de tous ces grands amants de la solitude qui voulurent si impérieusement parfois faire partager aux autres leur bonheur. Et ce n'est point, nous le savons, le père d'Angélique Arnauld qui aura pour ses enfants les scrupules et la délicatesse de François de Sales pour sa sœur. Combien de victimes d'un certain *compelle intrare*, qui se sont égarées hors de leur voie, se seraient élevées à la perfection dans le monde, si leurs guides ou leurs pères avaient connu et pratiqué cette humaine maxime de notre saint : « On peut, par l'authorité de cette mesme charité conseiller a plusieurs de demeurer chez eux, garder leurs moyens, se marier, voire prendre les armes et aller a la guerre. » [4] Il suffit dans ce cas, mais il importe, de « mieux fournir sa barque de tout l'attelage requis contre le vent et l'orage ».. et de « planter creusement dans son esprit » [5] la dévotion vraie c'est-à-dire l'amour de Dieu.

---

[1] *Lettre à la baronne de Cusy*, 2 mai 1610, t. XIV, p. 294.
[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 13 octobre 1605, t. XIII, p. 11.
[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 8 juin 1606, t. XIII, p. 189.
[4] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VIII, ch. VI, t. V, p. 76.
[5] *Lettre à la baronne de Chantal*, 6 août 1606, t. XIII, p. 209.

***

La perfection du chrétien n'est donc pas liée à sa condition extérieure. Le problème de la vocation une fois résolu, la perfection n'est plus qu'une question de grâce et de volonté. Ce bâton de maréchal est dans la giberne du soldat comme dans celle du berger. Le secret pour être un saint tient en deux lignes : « Si tu n'as pas choisi un genre de vie, choisis-le ; si tu l'as choisi, applique-toi au devoir de ton état. »[1] Et voilà posée la grande loi du devoir d'état comme suprême régulateur de notre vie.

C'est vraiment la part de saint François de Sales dans l'histoire de la spiritualité, d'avoir restauré cette notion primordiale que la sainteté tient à l'humble et quotidienne pratique du devoir d'état. C'est lui, le devoir d'état, qui règle pour chacun de nous la hiérarchie des vertus. « Chaque vocation a besoin de prattiquer quelque speciale vertu : autres sont les vertus d'un prelat, autres celles d'un prince, autres celles d'un soldat, autres celles d'une femme mariée, autres celles d'une vefve. »[2] Quittons donc ce romantisme spirituel qui nous fait stérilement rêver à la chimère et nous détourne de cultiver notre jardin. « Si une femme mariée désire d'estre religieuse, a quel propos ? »[3] Ne ressemblons pas à ces pauvres névrosées « qui veulent des cerises fraisches en automne et des raisins frais au printemps. »[4] Mais « nous appliquant à nostre besogne c'est a dire à ce que Dieu requiert de nous selon nostre vocation »... n'estimons pas « de trouver nul moyen de nous perfectionner meilleur que celuy-là. »[5]

Qu'est-ce à dire ? sinon que chacun de nous doit exceller

---

[1] *Sermons autographes. Seconde homélie sur l'histoire de Jacob* 1616, t. VIII, p. 194.

[2] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. I, t. III, p. 125.

[3] *Id.*, 3e partie ch. XXXVII, t. III, p. 260.

[4] *Id.*, 3e partie, ch. XXXVII, t. III, p. 261.

[5] *Vrays entretiens, Entretien* VII, t. VI, p. 111.

dans sa profession, l'ouvrier être bon ouvrier, le soldat être bon soldat, le professeur être bon professeur? Ecoutons notre saint tirer lui-même les conséquences de sa doctrine : Mme de Chantal et « mon frere de Thorens, écrit-il à la présidente Brulart, m'ont dit une chose qui m'a rempli d'ayse : c'est que Monsieur vostre mary acquéroit de plus en plus grande bonne réputation d'estre bon justicier, ferme, équitable, laborieux au devoir de sa charge. »[1] Pour l'évêque de Genève on ne peut être bon chrétien que si l'on est « laborieux au devoir de sa charge ». Il faut même appartenir à sa profession au point de lui sacrifier parfois des devoirs plus hauts et plus saints par nature. « Non seulement l'avocat doit sçavoir passer de l'orayson a la plaidoyrie, le marchant au traffic, la femme mariée au devoir de son mariage et au tracas de son mesnage »[2] ; mais ils doivent savoir à l'occasion subordonner l'usage de la prière et des sacrements aux occupations de leur état.

Sans doute, dit saint François de Sales à Philothee, « si vous estes bien prudente, il n'y a ni mère, ni femme, ni mari, ni père qui vous empesche de communier souvent », et d'ailleurs « on ne peut bien arrester cecy en général » ; néanmoins « plusieurs empeschements » peuvent survenir « qui donneroyent occasion au sage conducteur de vous dire que vous ne communies pas si souvent. Par exemple, si vous estes, en quelque sorte de subjection, et que ceux a qui vous deves de l'obeissance ou de la reverence soyent si mal instruitz ou si bigearres qu'ilz s'inquiètent et troublent de vous voir si souvent communier, a l'adventure, toutes choses considerées, sera-il bon de condescendre en quelque sorte a leur infirmité. »[3] Le devoir d'état prime l'action dévote, et la piété d'une mère de famille ne doit point entreprendre sur ses obligations d'épouse et de mère. « Vous deves mesurer la longueur de vos prières a la quantité de vos affaires,

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, 20 avril 1610, t. XIV, p. 279.
[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. VIII, t. III, pp. 84-85.
[3] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XX, t. III, p. 118.

et puisqu'il a pleu a Nostre-Seigneur de vous mettre en une sorte de vie en laquelle vous aves perpétuellement des distractions, il faut que vous accoustumies a faire vos oraysons courtes [1] ». Avant de formuler dans l'*Introduction* le principe qui subordonne pour une femme mariée les pratiques pieuses à la bonne conduite de sa maison, il en avait lui-même fait, comme directeur, l'application à l'une de ses Philothées « Pour la communion, écrivait-il dès 1604 à la Présidente Brulart, si ce n'est au gré de Monsieur vostre mari, n'excedes point pour le present les limites de ce que nous en dismes a Saint-Claude : demeures ferme et communies spirituellement. » [2] Il ne faut évidemment pas s'exagérer ses obligations familiales ou mondaines, mais il faut « prendre du monde ce qui est requis pour sa condition. » [3] Une femme mariée doit être épouse totalement, sans fausse pudibonderie : il s'est expliqué sur cette matière délicate avec une belle et loyale hardiesse [4]. Elle ne doit point « offenser » son entourage par « de trop longs séjours aux eglises, de trop grans retiremens. » [5] En un mot, elle doit faire aimer la piété à son mari. Et comment? En étant parfaitement « sienne. » [6] Si parmi les saints modernes, c'est à saint Louis roi de France que semble aller la prédilection de l'évêque de Genève, c'est de son propre aveu, parce que ce noble prince sut allier les vertus du chrétien aux vertus du politique et du guerrier : « Ayes devotion a saint Louys, écrivait-il à la baronne de Chantal... Il fut Roy a douz'ans, eut neuf enfans, fit perpétuellement la guerre. Sa cour ne fut pas un cloître assurément. » [7] Mais la maison d'un roi ne se règle pas comme celle d'un chanoine

---

[1] *Lettre à Mme de Travernay*, 29 septembre 1612, t. XV, pp. 268-269
[2] *Lettre à la Présidente Brulart*, 13 octobre 1604, t. XII, p. 354.
[3] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. II, t. III, p. 19.
[4] *Introduction*, 3e partie, ch. XXXVIII et XXXIX.
[5] *Lettre à la Présidente Brulart*, 3 mai 1604, t. XII, p. 270.
[6] *Lettre à une Dame*, 17 août 1611, t. XV, p. 88.
[7] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, p. 368. Cf. aussi *Introduction*, t. III, p. 363.

ou comme un monastère. Si l'homme du monde doit prendre l'esprit des conseils, il en doit laisser l'intégrale observance aux religieux. « Dieu veut que Saül le serve en qualité de roy et cappitaine... Ce n'est pas a nous de choysir. »[1] Et tout cela sans doute avait été dit avant saint François de Sales, mais jamais encore certainement avec cette vive et piquante clarté dans le détail, ni surtout avec cette insistance et cette intrépidité.

Et pourtant malgré des textes si formels, et qu'on rencontre pour ainsi dire à toutes les pages de sa correspondance, on n'a pas reculé naguère à impliquer notre saint dans le procès toujours pendant intenté à Fénelon au sujet du Duc de Bourgogne et de sa piété mesquine. « Le mémorable exemple du Duc de Bourgogne, écrit M. Strowski, formé par Fénelon sur les principes de saint François de Sales, et incapable, à la tête d'une armée, de songer à autre chose qu'à surveiller et préserver sa piété, montre le suprême triomphe et en même temps l'insuffisance politique de cette direction des âmes. »[2] Je ne sais si Fénelon est responsable de la dévotion étroite de son élève. De bons esprits l'en croient innocent.[3] Mais ce qu'on peut affirmer

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, 13 octobre 1604, t. XII, p. 348.

[2] *Saint François de Sales*, Paris, Plon, p. 203.

[3] F. Brunetière parlant de l'éducation donnée au Duc de Bourgogne dit qu'elle en avait fait « le prince dévot que l'on sait, capable au besoin *et pour le grand désespoir de Fénelon*, il est vrai, de risquer pieusement la perte de dix batailles plutôt que de *loger dans un couvent de filles*. » Cf. *Etudes critiques*, 2e partie, Paris, Hachette, p. 110. — M. René Doumic pense aussi qu'on a beaucoup exagéré la responsabilité de Fénelon. — Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1910, p. 449,

Par ailleurs, M. Strowski, dans la première partie de son livre, s'était chargé de justifier lui-même saint François de Sales du reproche qu'il devait lui adresser plus loin. C'est à l'évêque de Genève, disait-il à bon droit, que revient le mérite d'avoir définitivement ruiné le préjugé d'après lequel une femme ne peut être parfaite sans « entrer aux Carmélines » ou dans quelque retraite monacale. Au moment où paraît notre saint, disait-il, « il semble que l'aboutissement de la vie chrétienne soit, pour ce temps là, la retraite et le cloître. On oublia que si

hautement c'est que notre saint est absolument hors de cause en cette affaire. Il n'a cessé de s'élever, jusqu'au point d'émouvoir des colères autour de lui, contre cette fausse piété qui préfère les dévotions au devoir d'état. Les domestiques de Mme de Chantal, nous l'avons vu, lui ont rendu sur ce point un témoignage que rien n'effacera. Le duc de Bourgogne, dit-on, ne savait pas s'arracher à ses pieux exercices pour accomplir ses devoirs de chef de guerre. Peut-être. Mais en ce cas il négligeait une consigne formelle de saint François de Sales qui disait un jour à ses Visitandines : « Si vous aviez dévotion, vous trouvant devant le Saint Sacrement de dire trois fois le *Pater* à l'honneur de la sainte Trinité, et que l'on vous vint appeller pour faire quelque autre chose, il faudrait se lever promptement et aller faire ceste action à l'honneur de la sainte Trinité, au lieu de dire vos trois Pater. » [1] Un directeur, imbu d'esprit salésien, eût dit au duc de Bourgogne : « Vous avez dévotion de

---

la piété s'exilait du monde, c'était le monde, suivant la forte expression de Hello, qui était exilé de la piété. » Cf. *Saint François de de Sales*, p. 56.

A cet égard, l'équitable jugement sur saint François de Sales, c'est encore Bourdaloue, ce grand salésien, qui l'a formulé dans son beau sermon pour la fête du saint : « Ah ! chrétiens, disait-il, on se fait tant de fausses idées de la piété... On se persuade qu'il faut sortir de son état, et abandonner tout pour la trouver... Mais étudiez bien saint François de Sales; c'est assez pour vous détromper : vous apprenez de lui que toute votre piété est renfermée dans votre condition et dans vos devoirs. Je dis dans vos devoirs fidèlement observés; ne manquez à rien de tout ce que demandent votre emploi, votre charge, les diverses relations que vous avez plus directement, ou avec Dieu en qualité de ministres des autels, ou avec le public en qualité de juges, ou avec des domestiques en qualité de maîtres, ou avec des enfants en qualité de pères et de mères; avec qui que ce puisse être, et dans quelque situation que ce puisse être, embrassez tout cela, accomplissez tout cela, ne négligez pas un point de tout cela. » Si le duc de Bourgogne eût suivi cette discipline salésienne, il eût été, M. Strowski nous l'accordera, non seulement un pieux chrétien, mais un chef d'armée attentif à ses devoirs militaires; il eût été peut être, car il avait de beaux dons, un grand capitaine !

[1] *Vrays entretiens. Entretien* X, t. VI, p. 167.

réciter votre rosaire, et cependant des officiers viennent pour prendre vos ordres, n'hésitez pas, quittez votre rosaire et allez donner vos ordres en l'honneur de la Sainte Vierge ». Saint Louis que notre saint ne cesse de proposer comme modèle à l'homme du monde, était « admirable et pour la guerre et pour la paix ». Il « administroit justice et manioit les affaires... avec un soin nompareil », et, ajoute-t-il, « sa cour estoit plus belle et plus florissante qu'elle n'avoit jamais esté du temps de ses predecesseurs. » [1] Voit-on rien dans ces conseils qui incline à la dévotion scrupuleuse et paralysante du duc de Bourgogne?

L'homme du monde, selon le cœur de saint François de Sales, est pareil à ces aimables saints dont il disait : « ilz ont des aisles pour voler, et s'eslancent en Dieu par la sainte orayson, mais ilz ont des pieds aussi pour cheminer avec les hommes par une sainte et amiable conversation ; leurs visages sont beaux et gais. » [2] Notre saint n'a jamais enseigné, comme Port-Royal, qu'il fallait briser avec le siècle et se mettre en solitude pour atteindre au parfait, ni même pour se préparer à la mort. C'était croyance courante en ce temps-là pourtant qu'une bonne préparation à la mort exigeait la retraite. Volontiers, comme fera Mme de la Sablière, on abritait ses dernières années dans quelque refuge apaisant. L'évêque de Genève ne va jamais jusqu'à donner le conseil de cette démission de la vie, même *in extremis*. Il est de l'école de saint Louis de Gonzague : il professe qu'on se prépare à la mort en continuant la besogne, fût-elle récréative, qui sur l'heure nous est imposée par le devoir d'état. Au président Frémyot qui, déjà vieux, s'achemine vers son éternité et songe lui aussi peut-être à faire retraite avant de mourir, il donne ce conseil de modération : « Il faut non pas du tout rompre les liens d'alliance qu'on a aux affaires du monde mais les descoudre et desnouer. » [3] N'imputons donc

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 5e partie, ch. XVII, t. III, pp. 363-364.
[2] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. II, t. III, p. 18.
[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, p. 362.

pas à saint François de Sales l'étrange conception de Port-Royal qui fera de la dévotion une affaire de spécialiste sous une discipline rigide et tout un code minutieux de dévotions fixes. Pour notre saint — et personne ne l'a dit plus fortement que lui — la dévotion est avant tout l'accomplissement du devoir d'état. L'excellence spirituelle est liée à l'excellence professionnelle.

TROISIÈME COROLLAIRE

L'acceptation ou la sainte indifférence

Si le mérite d'un acte a pour mesure la volonté de Dieu et le degré d'adhésion que nous donnons, en le faisant, à cette volonté supérieure, le « blanc de la perfection », comme dit saint François de Sales, n'est-il pas d'abandonner en quelque sorte le choix de nos actes à Dieu? N'est-il pas de nous laisser faire par la vie, de soumettre notre vouloir aux circonstances de temps, de lieux, de personnes, par où se déclare à nous la volonté divine? Nous touchons là à cette haute doctrine si méconnue, si injustement travestie, qui fait de l'indifférence et de l'acceptation comme le couronnement de l'ascèse, doctrine que plusieurs se sont donnés le tort de confondre avec le fatalisme et le quiétisme.

Qu'il y ait généralement plus de vertu dans un acte fait par obéissance que dans un acte fait par inclination et par choix, l'évêque de Genève l'affirme avec décision. « Les jeunes apprentiz en l'amour de Dieu, dit-il, se ceignent eux-mesmes : ilz prennent les mortifications que bon leur semble, ilz choisissent leur pénitence... et font leur propre volonté parmi celle de Dieu ; mais les vieux maistres au mestier se laissent lier et ceindre par autruy. » [1] Notre saint n'ignorait certainement pas que de vénérables maîtres en la vie spirituelle avaient pensé tout autrement que lui

[1] *Lettre à la Mère de Chantal*, 1er août 1612, t. XV, p. 253.

sur ce point capital. Il avait lu Cassien, et il n'avait pas pu lui échapper que le grand cénobite donnait à ses moines une direction tout opposée. Parlant de la prière, en effet, Cassien disait : « L'offrande volontaire que nous en faisons est plus méritoire que les exercices de piété qui nous sont imposés par la règle. » [1] Mais il avait lu saint Ignace aussi, il avait médité ses exemples et s'était inspiré surtout de lui pour élaborer sa doctrine. Il nous avertit lui-même que c'est l'auteur des *Exercices* qui est son maître en ce point : « Le P. Ignace de Loyola, qu'on va canoniser le mercredi-saint, écrit-il à Mme de Chantal, mange de la chair sur la simple ordonnance du medecin, qui le jugeoit expedient pour un petit mal qu'il avait. Un esprit de contrainte se fut fait prier trois jours. » [2] L'évêque de Genève avait compris saint Ignace.

Il enseigne donc lui aussi toujours ceci, qui entre difficilement dans les têtes étroites, qu'un acte agréable fait par obéissance l'emporte sur un acte ardu fait par fantaisie. Prendre gaiement une récréation commandée peut être plus méritoire que de s'infliger une dure pénitence choisie. C'est lui qui a fait la fortune de cette jolie et raisonnable maxime : ne rien demander, ne rien refuser [3]. Ce n'est pas toujours vertu, pense-t-il, que de se dérober aux honneurs, aux dignités, aux plaisirs humains. Tout dépend ici encore de la volonté de Dieu : « Mieux vaudroit, disait-il, estre eslevé en dignités contre nostre volonté .. que non pas de les refuser par nostre choix et eslection... Ce seroit temerité de les refuser lorsqu'elles nous sont présentées par ceux qui

---

[1] *Institutions*. Traduction E. CARTIER, Paris, Poussielgue, 1872, l. III, ch. II, p. 38. Les *Conférences* et les *Institutions* de CASSIEN jouirent pendant des siècles d'une autorité presque absolue. Saint Benoît au chapitre XLII de sa règle prescrit de les lire chaque jour dans les monastères de son Ordre.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604. t. XII, p. 366.

[3] « Je dis donc qu'il ne faut rien demander ni rien refuser... Toute nostre perfection gist en la pratique de ce point. » Cf. *Vrays entretiens*, XXI, t. VI, p. 384.

ont du pouvoir sur nous. » [1] A plus forte raison l'acceptation est-elle de règle quand il s'agit des pénitences ou, comme on dit en spiritualité, des croix. « Vous voulez bien avoir une croix, écrivait-il à Mme de Chantal, mais vous voulez avoir le choix... Et qu'est cela, ma Fille tres aymée? Ah non, je desire que vostre croix et la mienne soit entierement croix de Jesus-Christ et quant a l'imposition d'icelle et quant au choix. Le bon Dieu sçait bien ce qu'il fait et pourquoy ; c'est pour nostre bien sans doute. Nostre Seigneur donna le choix a David de la verge de laquelle il seroit affligé ; et Dieu soit béni, mais il me semble que je n'eusse pas choysi, j'eusse laissé faire tout a sa divine Majesté. » [2] Cette doctrine porte loin et décide en un point délicat.

On sait quelle résonance avait eue dans les Carmels et dans les communautés ferventes d'alors le mot prodigieux de sainte Thérèse : ou souffrir ou mourir. Un ardent appétit de souffrance avait gagné les nobles âmes et leur inspirait ce beau désir imprudent d'être cruellement tourmentées dans leur corps. Bientôt Pascal allait redire la sublime prière de sainte Thérèse et demander au Seigneur de le visiter, en lui faisant sentir l'aiguillon de la souffrance. Saint François de Sales reste plus près de la terre et de la commune humanité. Il enseigne à bien supporter les misères qui surviennent. Mais il enseigne aussi à ne les point appeler de nos vœux. « Ne desires pas les croix, dit-il à Philothée, sinon a mesure que vous aures bien supporté celles qui se seront presentées. » [3] Son mot d'ordre

---

[1] *Sermons recueillis. Pour la fête de saint Claude*, 6 juin 1617, t. IX, p. 87.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 21 novembre 1604, t. XII, p. 386.

[3] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXXVII, t. III, p. 261. Cette passion de la souffrance chez sainte Thérèse se rattache d'ailleurs à tout un mouvement de pensée, général dès le XVe siècle. M. Emile Mâle nous a montré dans ses belles études que l'art religieux du XVe siècle était douloureux, alors que celui du XIIIe était tout empreint de sérénité.

est de ne point rêver, mais de ceindre ses reins pour être prêt au pire.

Quel chrétien ne sait par cœur l'invocation fameuse qu'il adressait un jour à la souffrance : « Ouy, je vous salue, vous, petites et grandes croix, spirituelles ou temporelles, exterieures ou interieures... Ma chair fremit mais mon cœur les adore ! » Paroles brûlantes, mais qui ne vont pas au-delà d'une prudente acceptation. La douleur, il ne l'appelle pas, il la prévoit, et par avance il adore la main qui l'enverra, car tout aussitôt il ajoute humblement : « Mon Dieu, supportés la faiblesse de mes espaules et ne les chargés que de peu, pour seulement me faire connoistre quel pauvre soldat je serois, si je voyais les armées au front. » [1] Dégageant ainsi son ascèse de tout romantisme et de toute utopie, il remonte encore ici à la pure source évangélique, à cette tradition si divine et si humaine à la fois qui fait de la souffrance une chose redoutable dont il ne faut point former le désir à la légère. Imitant le Christ à Gethsémani, il ne dit point : Que ce calice vienne à moi ! — Comme le Maître, il dit modestement d'abord : Seigneur, que ce calice s'éloigne de moi ! Et ce n'est que par une reprise de volonté qu'il rebondit au *Fiat* et que de tout lui-même il adhère au vouloir divin. Nous revenons, il est vrai, mais par un autre chemin, au même point que Pascal, à la « renonciation totale et douce ». Nous n'avons pas couru au devant des épreuves, nous sommes entrés seulement dans des dispositions stoïques pour les bien recevoir.

Sans doute, pour l'évêque de Genève il demeure infiniment méritoire de s'imposer « des afflictions volontaires », mais « il l'est encor davantage » de les recevoir « avec patience, doucement et aggréablement, en considération de la volonté divine qui nous les envoye. » [2] De cela il ne se départit jamais. Toutes choses égales d'ailleurs, l'acceptation

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 13 octobre 1605, t. XIII, p. 113.
[2] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. IX, ch. III, t. V, pp. 116-117.

reste supérieure au choix. A une dame que la maladie tient éveillée la nuit, il écrit que ses insomnies peuvent surpasser en mérites les veilles pratiquées volontairement par les saints [1]. Et à ses filles il déclare avec une étrange vigueur, une vigueur calculée : « O mieux vaut tousjours sans comparaison, ce que l'on nous fait faire... que ce que nous faisons et choisissons à faire nous-mesmes. » [2] Allant au fond du problème, il marque d'ailleurs la raison de cet apparent paradoxe : « car, dit-il, quand nous nous employons nous mesmes, et par le choix de nostre propre volonté ou propre élection, cela nous donne tousjours beaucoup de satisfaction à nostre amour propre ; mais à nous laisser employer... c'est là où gist le souverain degré de l'abnégation. » [3] L'incomparable observateur qu'était saint François de Sales devançait encore là nos modernes psychologues qui nous ont expliqué savamment comment le choix vide en partie nos actes de leur âpreté.

Inspiré par la mode ou la fantaisie, en effet, le choix est un plaisir qui émousse la souffrance, la transforme ou l'abolit. La chinoise qui se fait douloureusement de petits pieds pour être belle, la coquette européenne qui se plie à des modes crucifiantes, le chasseur de loutres qui passe aux aguets des nuits glaciales, le jeûneur qui veut gagner un pari, l'amateur de sports d'hiver, le nageur en eau glacée, tous ceux-là savent bien que le plaisir du choix atténue sensiblement la dureté de leurs exercices. Notre saint aussi le savait comme eux, car il disait : « Les feux, les flammes, les roües et les espees sembloyent des fleurs et des parfums aux martyrs. » [4] Il savait bien qu'il est souvent plus rude de se plier à d'humbles et médiocres besognes, de faire un accueil souriant au fâcheux qui vous dérobe un temps précieux,

---

[1] *Lettre à Mme d'Aiguebelette*, 15 décembre 1611, t. XV, p. 131.

[2-3] *Vrays entretiens spirituels, Entretien* IV, t. VI, p. 65. Voir aussi sur cette question du jeûne choisi et du jeûne commandé : *Sermons recueillis. Pour le mercredi des cendres*, 9 février 1622, t. X, p. 187.

[4] *Introduction à la vie devote*, Ire partie, ch. II, t. III, p. 17.

que d'accomplir selon son caprice, les exploits des stylites, des flagellants et des jeûneurs. Le chef-d'œuvre de la volonté c'est cette acceptation toute nue du vouloir divin, acceptation sans prestige, dégagée de tous ces excitants ou anesthésiques que sont l'amour-propre, l'émulation, la mode, l'instinct de liberté. Seule, l'acceptation fait cette merveille : nous arracher à nous-mêmes.

Ce que François de Sales appelle la sainte indifférence est donc la plus haute expression de la volonté libre. Aussi peut-on s'étonner que de bons esprits aient cru pouvoir dénoncer dans cette doctrine comme le germe d'un fatalisme pernicieux. M. Crouslé, dans sa forte et minutieuse étude sur Fénelon et Bossuet, formule contre Fénelon un grief qui, s'il était fondé, atteindrait directement notre saint lui-même [1]. Il cite en effet ce mot de Fénelon : « La liberté fondée sur le vrai renoncement à soi-même est un assujettissement perpétuel aux signes de la volonté de Dieu qui se déclare en chaque moment. » Et il ajoute en commentaire : « Si ces paroles ne portent point en elles le fatalisme et le fanatisme, nous les entendons mal ; mais comment faut-il donc les comprendre? Croire que « la Volonté de Dieu se déclare en chaque moment, » [2] qu'est-ce sinon

---

[1] Contrairement à l'intention de M. Crouslé, il atteindrait aussi Bossuet, comme l'a bien montré M. Delplanque. Cf. *Revue du Clergé français*, 1er décembre 1910.

[2] C'est bien ainsi pourtant que l'entendait saint François de Sales. A ses filles de la Visitation il donnait, en effet, cette instruction précise : « Voyez-vous, mes cheres sœurs, le grand saint Anselme se soumet à tout ce qui n'est point contre les commandements de Dieu ou de la sainte Eglise ou contre les Regles; car ceste obeissance marche toujours devant... Mais apres cela, sa regle generale estoit, en ces choses indifferentes, de condescendre à tout et à tous. » Les justes désirs du prochain, voilà par où, d'ordinaire, Dieu nous fait connaître en effet sa volonté : « Ma principale consideration est de croire que Dieu me manifeste ses volontés par celles de mes Freres, et partant j'obéis à Dieu toutes et quantes fois que je leur condescens en quelque chose. » — Cf. *Vrays entretiens*, *Entretien* XV, t. VI, p. 266-269. —

attribuer à Dieu toutes ses propres inspirations, et prendre toutes choses comme voulues de lui? Qu'est-ce que « cette entière extinction de toute volonté propre, pour n'agir et

---

Et de cette doctrine qu'il a si bien prêchée d'exemple, se pliant à toutes les exigences légitimes de son entourage — au point d'avoir paru trop débonnaire à ceux qui n'allaient pas aux motifs de cette condescendance, — il a imaginé aussi d'innombrables applications tout au long de son œuvre. Dans le *Traitté de l'amour*, il écrit : « Ma mere ou moy mesme (car c'est tout un) sommes au lit malades : que sçay-je si Dieu veut que la mort s'en suive? Certes je n'en sçay rien; mais je sçay bien pourtant, qu'en attendant l'evenement que son bon plaisir a ordonné, il veut, par sa volonté declairée, que j'employe les remedes convenables a la guerison : je le feray donq fidelement, sans rien oublier de ce que bonnement je pourray contribuer a cette intention. Mays si c'est le bon plaisir divin que le mal, victorieux des remedes, apporte en fin la mort, soudain que j'en seray certifié par l'evenement,j'acquiesceray amoureusement en la pointe de mon esprit, nonobstant toute la repugnace des puissances inferieures de mon ame.» Cf. *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. IX, ch. VI, t V, p. 125. Pareillement, dans une lettre à Mme de Chantal, il disait : « Une ame qui s'est attachee a l'exercice de la meditation, interrompés-la, vous la verres sortir avec du chagrin, empressee et estonnee. Une ame qui a la vraye liberté sortira avec un visage esgal et un cœur gracieux a l'endroit de l'importun qui l'aura incommodée, car ce luy est tout un ou de servir Dieu en meditant, ou de le servir en supportant le prochain. » *Lettre* du 14 octobre 1604, t. XII, p. 363. — Est-il besoin de montrer combien un tel enseignement peut être puissant pour pacifier les conflits sociaux et généralement pour donner le bonheur ici-bas? Si vraiment « en quelque sauce que Dieu nous mette », ce nous est « tout un », comme il dit, — Cf. *Lettre à la Présidente Brulart*, mars 1605, t. XIII, p. 21 — si l'on ne cherche à modifier, améliorer son sort et celui des autres que selon la justice parce que la justice est encore la volonté de Dieu, on évite à la fois l'agitation subversive et la stagnation. L'ascèse salésienne, en mettant au-dessus des besognes choisies les besognes acceptées, supprime cette fièvreuse course aux places qui empoisonne la vie publique, elle adoucit les douleurs de la maladie, elle donne, comme dit notre saint, « la vraye tranquillité . . ., le Paradis.. durant le cours de ceste vie mortelle ». — Cf. *Vrays entretiens*, XI, t. VI, p. 187. — Et c'est bien de la Religion ainsi comprise que Montesquieu devait dire un jour dans l'*Esprit des lois* : « Chose admirable : la religion chrétienne qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

vouloir que contre la nature », sinon une volonté qui n'est plus et qui veut cependant, mais qui ne veut que ce qu'elle ne veut pas ; une volonté armée en guerre contre la nature, et qui, par conséquent, ne se meut qu'en opposition au sentiment instinctif, bon ou mauvais, parce qu'il est toujours suspect ; tandis que les volontés contraires à la nature ne peuvent l'être ? N'y a-t-il pas là tous les éléments d'un fanatisme redoutable ? »[1] L'objection de M. Crouslé vaudrait si la soumission demandée par saint François de Sales tendait à anéantir toute volonté, y compris la volonté d'obéir.

Mais, l'acceptation salésienne est tout le contraire de l'inertie et de la passivité. Faire le bon plaisir de Dieu, ce n'est pas cesser de vouloir, c'est vouloir comme Dieu. Herbart et Renouvier nous remettaient en garde naguère contre les fâcheuses confusions courantes, qui identifient par exemple « l'absence de volonté » et « la volonté négative ». A bon droit ils nous invitaient à distinguer entre le « ne pas vouloir » et le « vouloir ne pas ». Or, vouloir comme Dieu c'est généralement vouloir deux fois, puisque c'est vouloir contre notre instinct, quoique pour notre saint, sinon pour Fénelon, cet instinct puisse coïncider avec le vouloir divin. Se renoncer c'est être soi, c'est arracher son moi aux fatalités inférieures et instinctives qui le tyrannisent, c'est se libérer du caprice. Etouffer ses aveugles fantaisies, c'est assurer sa personnalité, c'est établir en soi la magistrature de la volonté, d'une volonté ajustée à celle de Dieu. L'évêque de Genève a bien aperçu cette identité de la sainte indifférence et de la liberté : « O voyla pourquoy, disait-il à Mme de Chantal, il nous faut acquérir le plus que nous pourrons l'esprit de la sainte liberté et indifférence. »[2] Dans l'état d'indifférence, en effet, on n'est plus dominé par la vie; on la domine. Et, bien

---

[1] FÉNELON ET BOSSUET. *Etudes morales et littéraires*, Paris, Honoré Champion, t. I, p. 467.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal.* 30 janvier 1606, t. XIII, p. 138.

loin que l'acceptation salésienne mène à l'ataxie bouddhique et au fatalisme werthérien, elle développe au contraire l'initiative en faisant un appel constant à l'élan volontaire. « Et si vous y prenez garde, dit saint François de Sales, l'attente de l'ame est vraiment *volontaire*... et lors que les evenemens sont arrivés et receuz, l'attente se convertit en consentement. » [1] Ce consentement lui semble si pénétré de « volontaire » qu'il hésite à le nommer acceptation, mot qui lui semble ambigu, « d'autant que, dit-il, accepter et recevoir sont de certaines actions qu'on peut en certaine façon appeler actions passives. » [2] Simple question de mot, d'ailleurs. Quel que soit le nom que nous donnions à l'attitude mentale préconisée par l'évêque de Genève, que nous l'appelions acceptation, indifférence ou abandon, elle implique toujours pour lui un élan de notre part, une coopération active, un effort d'adhésion. Elle est une acceptation, une indifférence, un abandon *volontaires*. Elle n'a rien de commun avec *l'apathie* chimérique rêvée par le stoïcien. Le salésien ne dit pas : « Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers. » A l'antique *sustine*, il ajoute un élément positif d'amour qui le transforme. Il dit : « Porter sa croix qui est bien plus que de la supporter. » [3] Il dit encore : « La résignation se prattique par manière d'effort. » [4] Accepter ce n'est donc pas s'abandonner, c'est se prendre en mains, si l'on peut dire, et par un effort de virile adhésion s'adapter à l'ordre fixé par Dieu. C'est par un constant appel à la volonté que saint François de Sales nous conduit à la sainte indifférence.

Cette indifférence crucifiante, dont la pratique exige, comme l'avait bien compris M. Olier, un véritable héroïsme, n'implique pourtant pas la mort du désir. Elle demande

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. IX, ch. XV, t. V, p. 159.
[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. IX, ch. XV, t. V, p. 158.
[3] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. IX, ch. II, t. V, p. 114.
[4] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. IX, ch. II, t. V, p. 118.

seulement qu'on soit assez maître de soi pour faire éventuellement plier ce désir devant celui de Dieu. Désirons la santé, désirons le succès de telle ou telle affaire, mais si notre rêve est déçu, si le succès nous échappe soumettons-nous et rendons grâces.[1] Ainsi faisait le saint. Il avait un jour avec Mme de Chantal formé le beau projet légitime de marier la petite Marie-Aimée, fille de la baronne, avec son frère Bernard de Sales. Ils s'emploient l'un et l'autre à procurer la réussite de ce projet. Mais, parmi ces soins, l'évêque de Genève écrit à Philothee pour la modérer et la maintenir au juste diapason : « Faysons tout bellement ce qui se peut pour le faire reuscir, ainsy que je feray de mon costé ; mais au bout de la, si l'œil de Dieu qui pénètre l'advenir, voyant que cela ne reviendroit pas peut estre ni a sa gloire ni a nos intentions, sa divine Majesté ordonne autrement, il ne faut pas, ma Fille, pour cela, en perdre le sommeil d'une seule heure. »[2] Et revenant un peu plus tard sur cette même affaire, il dit encore dans un plus vif mouvement : « Dieu m'est tesmoin combien je désire cette belle sœur et comme elle me sera chère... Mais pour cela se faut-il empresser? »[3] Ce n'est donc pas le désir qu'il condamne, c'est le désir « empressé », le désir inquiet qui met l'âme en fièvre et lui fait perdre cette liberté, cette maîtrise de soi, qui ne peuvent être entières que dans le calme et l'acceptation.

Ce désir inquiet nous devons le bannir même dans la

---

[1] Egalement éloigné de l'orgueil nietzchéen qui s'est appelé stoïcisme et du subtil fatalisme religieux qu'on a nommé quiétisme, saint François de Sales reste encore ici dans la juste note humaine. A propos du quiétisme, remarquons en passant que notre saint ne versera jamais dans la capitale erreur de Fénelon qui fut de croire à la possibilité d'un *état* habituel d'amour pur. L'évêque de Genève, avec Bossuet, croit seulement à la possibilité du pur amour comme *acte* transitoire. Il ne pense pas qu'on puisse éliminer totalement de la conscience les motifs intéressés d'espérance et de crainte.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 29 septembre 1608, t. XIV, p. 71.

[3] *A la même*, fin 1608 ou 1609, t. XIV, p. 117.

poursuite de la perfection, acceptant sans impatience nos menues défaillances morales.

Il avait tant à cœur qu'on ne confondit pas l'indifférence avec cette impassibilité orientale, qui n'est souvent qu'un mol désenchantement, une paresseuse démission de la vie, qu'il disait un jour avec quelque impétuosité : « Je n'ayme nullement certaines ames qui n'affectionnent rien et à tous evenemens demeurent immobiles ;... cela elles le font faute de vigueur et de cœur... Mais celles qui, ajoutait-il, par une entière résignation en la volonté de Dieu, demeurent indifférentes, o mon Dieu, elles en doivent remercier sa divine Majesté. » [1] Ayons des désirs, mais sachons les discipliner. C'est chimère de prétendre étouffer en nous les puissances de sentiment ; laissons-les s'épanouir sous le contrôle d'une volonté soumise à Dieu. Ce n'est pas la sensibilité qui doit arriver à l'indifférence, c'est le vouloir, c'est-à-dire cette « fine pointe de l'âme », ce réduit central qu'il appelle quelque part « le donjon imprenable. » [2] Pourvu que ce donjon intérieur reste inviolé, nous sommes à Dieu en dépit de toutes les vibrations discordantes de notre être inférieur.

A travers les pires tempêtes de la sensibilité nous pouvons nous hausser à ce point d'abandon que les mystiques ont appelé, d'une admirable image, la liquéfaction de l'âme. Comme le liquide, en effet, l'âme n'a plus alors de forme propre : elle se laisse modeler par les événements qui la contiennent comme l'eau par les parois du vase. En ce point de sérénité supérieure, elle a touché ce que saint François de Sales appelle « le blanc de la perfection. » [3] Elle a réalisé par l'amour effectif l'idéal d'une vertu à la fois humaine et surnaturelle.

---

[1] *Lettre à Madame de la Fléchère*, 28 octobre 1608, t. XIV, p. 82.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 18 février 1605, t. XIII, p. 10.

[3] *Lettre à la Présidente Brulart*, mars 1605, t. XIII, p. 21.

CHAPITRE IV

LA CULTURE DE TOUT L'HOMME

En posant ce principe que la perfection est dans l'amour et l'amour dans l'accomplissement du vouloir divin, c'est-à-dire en somme dans l'accomplissement du devoir d'état, saint François de Sales aboutissait tout droit à cet idéal d'humanisme dont on fait généralement honneur à la Renaissance, mais qui est aussi bien, sauf les excès, l'idéal même du christianisme. A l'école de notre saint se forment des hommes complets qui ne s'estiment bons chrétiens que s'ils sont d'abord totalement hommes. Je suis « tant homme que rien plus »[1], disait de lui-même le maître de Philothée, signifiant par là que rien d'humain ne lui était étranger. Le chrétien selon son cœur, ce n'est pas un homme tronqué, amoindri dans l'une quelconque de ses facultés, c'est un homme dont l'intelligence, le cœur, le corps reçoivent tout le développement conciliable avec l'amour de Dieu. Et ceci, comme nous le verrons, peut aller loin.

Nettement en opposition avec les Jansénistes et les puritains de tous les temps qui ont jeté l'anathème sur toute joie humaine et donné comme coupable en soi le plaisir de savoir, d'aimer, de sentir, saint François de Sales évite, il est vrai, les excès du laxisme que flétriront Pascal et Bossuet, mais, en donnant comme souverain régulateur à notre vie l'amour de conformité, l'amour identifié avec la pratique du devoir d'état, il pose comme légitime l'épanouissement, variable mais universel, de l'esprit, du cœur du corps.

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 2 novembre 1607, t. XIII, p. 330.

I. — Culture de l'Esprit

L'écrivain qui croyait un jour pouvoir dénoncer une sorte d'antinomie entre le catholicisme et la culture intellectuelle [1], cet écrivain-là ne voyait certainement pas la pensée chrétienne à travers saint François de Sales. Il la considérait plutôt dans sa déformation janséniste ; il prêtait l'oreille aux dures invectives de Port-Royal contre le pernicieux désir de savoir, de voir et d'aimer : *libido sciendi, videndi, sentiendi*. Il ne voulait pas se souvenir que les vrais maîtres de la pensée chrétienne ont toujours tenu le vrai, le beau, le bien, comme trois aspects primordiaux mais identiques de l'Etre, qu'ils ont vu dans la culture du vrai et du beau un moyen de s'élever jusqu'au bien. Quand l'auteur du *Traitté de l'amour* nous dit : « le bon et le beau ne sont qu'une mesme chose, d'autant que toutes choses appetent le bon et le beau » [2], il n'écrit pas une vaine formule théorique dont il oublie de tirer les conséquences pratiques. La recherche du vrai et du beau lui semble salutaire par elle-même. Notre misère seule la rend accidentellement périlleuse. Le « principe » ou « germe secret d'immoralité » [3] que l'on a cru voir dans l'art, ce n'est pas dans l'art ou dans la science qu'il le voit, lui, c'est en nous. C'est nous qui l'y portons. « La science, dit-il, n'est point de soy-mesme contraire, ains fort utile a la devotion, et si elles sont jointes ensemble elles

---

[1] Ernest Renan. *La Réforme intellectuelle et morale*, Paris, Calmann-Lévy, 8e édit. p. 97.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VII, ch. v, t. V, p. 23.

[3] Cf. Ferdinand Brunetière : *L'art et la morale*, dans *Discours de combat*, 1re *série*, Paris, Perrin, pp. 69-70 : « Dans toute forme ou toute espèce d'art, dit-il, il y a comme un principe ou un germe secret d'immoralité. Notez que je ne parle pas des formes inférieures de l'art. Prenons les choses de plus haut. C'est du grand art que je vous parle, du plus grand art ; c'est dans la notion du grand art que je dis qu'un germe d'immoralité se trouve toujours enveloppé. »

s'entr'aident admirablement, quoy qu'il arrive fort souvent que, par nostre misere, la science empesche la naissance de la devotion. »[1] C'est donc à « notre misère » qu'il faut remédier puisque c'est en nous qu'est le germe nocif ; et nous savons que pour lui cette misère n'est point irremédiable. Ne cherchons pas le salut dans l'ignorance. Ne fuyons pas en Béotie. Mais purifions-nous du dedans, munissons-nous, selon la méthode salésienne, d'une grande force positive, faisons provision d'amour, et la science, au lieu de nous être un poison, nous exaltera et nous sera moyen de sainteté. « L'eminente science des Cyprians, Augustins, Hilaires, Chrisostomes, Basiles, Grégoires, Bonaventures, Thomas, a non seulement beaucoup illustré, mais grandement affiné leur devotion, comme reciproquement leur devotion a non seulement rehaussé, mais extrêmement perfectionné leur science. »[2] La culture intellectuelle est donc bonne et désirable en soi[3]. A vertu égale, un saint Augustin semblera toujours à l'évêque de Genève un type d'homme supérieur à l'ermite illettré.

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. IV, t. IV, p. 318.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. IV, t. IV, p. 318.

[3] Ce ne fut pas toujours l'idéal parmi les chrétiens même cultivés Si l'on veut mesurer l'originalité de la pensée salésienne sur ce point, il convient de ne pas l'oublier. Le conflit des « grecs » et des chrétiens est toujours latent parmi nous, toujours prêt à se réveiller. Nous l'avons vu renaître violemment, en plein XIXe siècle, à propos des classiques païens et de leur emploi dans l'enseignement secondaire. Ce n'était là qu'une phase de l'éternel combat entre deux théologies et deux ascèses. Saint François de Sales pense que nous avons en nous-mêmes nos périls et que le venin du paganisme littéraire n'est pas bien redoutable. Tous n'en jugent pas ainsi. La querelle était déjà vive jadis au temps de saint Basile. Le récent biographe du grand docteur, M. Paul Allard, nous le rappelle à propos : « Il y avait de son temps, nous dit-il, des chrétiens qui voyaient un danger dans l'étude des Lettres profanes. Quelques-uns parmi eux avaient été jusqu'à se réjouir de l'édit de Julien interdisant aux professeurs chrétiens de commenter les écrivains helléniques, et, tout en considérant comme un bienfait de la Providence la mort rapide de ce prince, de toutes ses réformes, avaient regretté celle-là. On les avait entendus se plaindre de ce que

Toutefois la science ne lui semble pas pouvoir être à elle-même sa propre fin. La charité, qui ne l'exclut pas, se la subordonne. Humaniste par passion de savoir, il reste « humaniste dévot » selon le mot de M. Bremond. Notre appétit intellectuel doit se régler sur le vouloir divin. En nous soumettant à lui nous remettons notre âme dans son beau rythme originel. Nous vouons à la science, non un amour de jouissance, mais un correct amour de simple

---

les classiques païens eussent recommencé sous le règne de son successeur, à être enseignés dans les écoles chrétiennes. » Cf. *Vie de saint Basile*. Paris, Lecoffre, pp. 181-182. Dans le même sens, MM. Pierre Rousselot et Joseph Huby écrivaient naguère sur le christianisme au temps de Tertullien : « Parmi les chrétiens, quelques esprits extrêmes comme il s'en rencontre à toutes les époques poussaient à exagérer le conflit avec les « Grecs » : « Quoi de commun entre Athènes et Jérusalem? entre l'Académie et l'Eglise?... Nous, nous n'avons pas besoin de « curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l'Evangile. » Cf. Tertullien. *De proescriptione* VII, édit. et trad. P. de Labriolle. Paris 1907. *Les Etudes*, 20 septembre 1911. Cette position agressive, disons-le, ne fut pourtant jamais à aucune époque la position officielle de l'Eglise ni même de la majorité des chrétiens. « Sans doute, écrit M. Compayré, il s'est trouvé des chrétiens qui, selon les fortes expressions de saint Jérôme, confondaient l'ignorance avec la sainteté. Saint Augustin, prenant en pitié la vaine science, s'écriait : *Indocti surgunt et rapiunt cœlum*. Saint Grégoire le Grand, au sixième siècle, tirait presque vanité des solécismes et des barbarismes qui lui échappaient : « Je rougirais, disait-il, de soumettre aux règles de la grammaire les paroles de l'Oracle divin. » L'archevêque de Reims, Hérivée, se félicitait d'avoir rapporté l'âme sauve de ses études. Dans un élan de mysticisme, l'auteur de l'*Imitation* déclarera plus tard que pour plaire à Dieu il faut être ignorant *oportet fieri stultum* : vertu, avouons-le, moins difficile à pratiquer que les autres vertus chrétiennes ! Mais ces protestations trop nombreuses contre la science ne nous autorisent pas à faire un procès de tendance à l'Eglise ni à dire qu'elle a été systématiquement hostile au progrès de l'instruction. C'est le contraire qui est vrai. » *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France*. Paris, Hachette, t. I, p. 53. Disons même que pour l'*Imitation*, s'il lui arrive de proférer des paroles assez désabusées sur le vain savoir, elle ne pose pas la question au fond et ne condamne pas la science en elle-même. Cf. sur ce point : Mgr Puyol, *La Doctrine du livre de Imitatione Christi*, Paris, Retaux, pp. 181 et suivantes. Il faut dire la même chose de saint François d'Assise.

usage. Nous ne la cultivons pas en vase clos comme des dilettantes : nous la destinons à sa vraie fin : la propagation de la vie spirituelle. Le vrai chrétien, dit saint François de Sales, « n'estudie plus que pour servir le prochain et sa propre ame selon l'intention divine. »[1] Etudier pour s'accroître moralement, étudier pour faire de soi une offrande plus parfaite et plus agréable à la divinité, étudier pour éclairer les autres et les améliorer, voilà ce qui non seulement justifie la science, mais la canonise.

Aussi bien la passion de savoir comme toutes les autres passions, doit se soumettre à une discipline. Notre destinée n'est pas de parvenir à la science mais à la justice. La connaissance le cède à la conscience, comme avaient dit l'*Imitation* et Rabelais lui-même. Et si notre saint avait pu croire, comme Dante, que Paris, symbole des lumières, dût remplacer Assise, symbole de l'amour, c'est Assise évidemment qui eût retenu son choix. Mais autant qu'il fut en lui, il s'efforça toujours de ne pas disjoindre ces hauts lieux ou du moins de ne pas les opposer l'un à l'autre. Pour aller à Assise, volontiers il conseilla, comme il le fit lui-même,de passer par Paris.

*
* *

S'il est vrai que nous avons tous tendance à ériger en règle de conduite universelle nos expériences et réussites personnelles, il n'est pas sans intérêt de noter que saint François de Sales semble n'avoir jamais éprouvé le moindre dommage de son extrême avidité pour l'étude. Tout jeune, au collège de La Roche, puis au collège d'Annecy, il associe la plus vive piété à une ardente curiosité intellectuelle. Elève brillant, lauréat de concours, « fort en thème », comme nous dirions aujourd'hui, il ne s'arrache de ses livres que sur l'ordre de son précepteur. Il connaît toutes les griseries de la gloriole scolaire ; et néanmoins parmi ces vapeurs d'encens, il garde une tête froide et un cœur calme. Déjà,

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. IX, ch. XVI, t. V, p. 163.

et pour toujours, semble-t-il, par delà ces fumées capiteuses, il s'est relié à Dieu, il a formé le dessein de lui vouer sa vie dans le sacerdoce. A Paris, puis à Padoue, à mesure qu'il grandit en science et qu'il sent croître sa passion de savoir il sent aussi s'affermir sa vertu. Il s'engage même à la virginité perpétuelle. Parmi d'enivrants succès universitaires qui lui vaudront bientôt les enthousiastes éloges du grand juriste Pancirole, il garde assez de lucidité naturelle, assez de maîtrise pour « ne penser presque à autre chose » qu'à acquérir la douceur et l'humilité [1]. En un mot, il éprouve sur lui-même et par lui-même que, moyennant une forte volonté de bien, une certaine provision d'amour, tout est sain aux sains, et que la science, au lieu d'être un poison est un aliment pour la vie spirituelle.

Parallèlement à cette expérience personnelle, il en menait une autre sur la société religieuse de son temps, qui confirmait la première. Il constatait autour de lui que si la curiosité intellectuelle, la passion de s'instruire, faisait, comme toujours, tourner quelques têtes légères, elle était bien plus souvent encore conseillère de sagesse, de chasteté, de zèle et d'humilité. Il ne niait pas l'orgueil du savant, mais il voyait combien pire et plus fréquent était l'orgueil des ignorants et des sots. De toutes parts il constatait que des chutes dans la foi et les mœurs avaient eu pour cause la paresse et l'ignorance. Ces moines affadis ou débauchés, comme ceux de l'abbaye d'Aups qu'il allait avoir bientôt à réformer, comment étaient-ils tombés sinon par désœuvrement? Plût à Dieu, pensait-il, qu'ils se fussent engoués de l'étude. Et d'autre part, combien de Communautés jeunes, ardentes, savantes, lui fournissaient alors comme la contre-épreuve décisive. Jésuites, Théatins, Barnabites, marchant pour ainsi dire dans le sillage de la Renaissance, savants et défen-

---

[1] « Quand j'estois jeune garçon, disait-il, je m'adonnois à l'exercice de la douceur et de l'humilité avec ferveur. J'ay passé plusieurs années que je ne pensois quasi à autre chose qu'à les acquerir. » P. de la Rivière, *Vie*, l. I, ch, XVI, p. 89.

seurs de la foi, lettrés et promoteurs de la piété, témoignaient que la plus haute culture peut s'allier à la plus haute vertu. Et puis en quel temps fut-il plus vrai de dire que l'homme vaut par ce qu'il sait? La vertu, comme toujours, comptait, mais jamais la science n'avait été mise à plus haut prix. Pour agir sur les esprits, il fallait avoir le prestige du savoir. L'hérésie qui avait triomphé si souvent par la controverse ne pouvait être vaincue sans la science. Tout portait saint François de Sales à conclure en sa faveur : son tempérament, son temps, son pays [1], sa foi. Unir la culture à la piété était une nécessité pour qui rêvait de reconquérir Genève.

---

[1] La Savoie, était en effet, depuis longtemps, grâce à la cour de Turin, un des principaux foyers de l'humanisme en Europe. « En Savoie, écrit Pierre de Nolhac, auprès de son époux Emmanuel Philibert, la bonne duchesse Marguerite avait emporté dans ses coffres les vers de son poète favori (Ronsard) et continuait à en faire ses délices. Elle avait auprès d'elle, pour s'en entretenir familièrement, son secrétaire Dallier, beau-fils de Jean de Morel, et un prélat, tout à fait francisé, élevé par Morel, Jérôme de la Rovère, évêque de Toulon, puis archevêque de Turin, à qui fut dédié le « Songe » de *La Vertu amoureuse* dans le *Bocage royal*. L'humaniste Antonio de Gouvea, qui connaissait si bien la Pléiade, appartint à la cour de Turin et y mourut en 1565, maître des requêtes et conseiller secret du duc. Quant aux Français qui rimaient en Savoie, comme en Piémont, ils étaient pour la plupart de l'école de Ronsard, tels Pierre Dumay et Jean Grangier, le poitevin et le lorrain qui menèrent les « bergeries » à la cour pour les fêtes du baptême de Charles-Emmanuel, Marc-Claude de Buttet, qui comptait dans la Brigade et se trouvait être, né à Chambéry, un sujet de Madame Marguerite, Jacques Peletier enfin, qui habita trois années sa ville d'Annecy et mit sous son patronage le poème *La Savoye*, qu'il publia en 1572. N'oublions pas le séjour de Jacques Grévin à Turin, qui y mourait en 1570, ayant dédié à la princesse française ses beaux sonnets d'humaniste sur Rome, où se continuent dignement les *Antiquités* de Du Bellay. La cour de la sœur de Henri II était assurément la seule en Italie qui fût aussi pleine des échos de La Pléiade. » *Ronsard et l'Humanisme*, Paris, Champion 1921, pp. 205-206. Quand naît saint François de Sales, l'élite intellectuelle de sa petite patrie est donc à la tête du mouvement littéraire en Europe. Il ne faut pas oublier cela si on veut le bien comprendre.

Aussi n'eut-il jamais, à ce qu'il semble, aucune hésitation à s'abandonner au mouvement qui, depuis la Renaissance, entraînait presque tous les esprits vers les arts, les sciences, les lettres. Les Jésuites de Clermont l'avaient formé à leur image. Or à Clermont, comme l'a dit Georges Goyau « l'esprit de l'humanisme était presque imposé... comme on impose une vertu. » [1] Dès le temps de ses études à Padoue, il montra par une décision surprenante de la part d'un jeune homme de sa condition, à quelle profondeur il avait été touché par l'esprit de la Renaissance et quel instinct de vénération l'inclinait devant tout ce qui touchait à la science. Atteint d'une violente dysenterie, il fut un instant considéré par les médecins comme perdu. Son précepteur Déage crut devoir lui demander quelles étaient ses dernières volontés et quelle sépulture il désirait. Et le jeune étudiant fit cette réponse imprévue qui tira des larmes à tous les assistants : « Mon cher maistre, je me remets de tout cela à vostre charité... Je désire une chose tant seulement, que quand je seray expiré, vous remettiez ce corps aux médecins et chirurgiens, pour en faire l'anatomie : ce me sera un soulas en l'extrémité de ma vie de sçavoir qu'au moins je serviray de quelque chose au public estant mort, puisque je n'ay servy de rien en ma vie, et que j'empesche au moins ceste fois les querelles et tueries qui arrivent entre les parents des defuncts et les escoliers de médecine. » [2] Cette résolution dont s'ébahissent les vieux biographes et qui arrache notamment au P. de la Rivière cette remarque admirative : « Je ne sçay si jamais aucun saint a eu la mesme pensée » [3], n'eut pas seulement pour motif,

---

[1] *Histoire de la nation française. Histoire religieuse*, Paris 1922, p. 373.

[2] CHARLES-AUGUSTE DE SALES, *Histoire du bienheureux François de Sales*, t. I, p. 38. François de Sales ne se serait-il point alors souvenu par hasard de la célèbre épitaphe du pendu de Dolet, dans laquelle un cadavre se loue d'être objet d'étude et d'anatomie dans un amphithéâtre? Il était bien assez lettré pour cela !

[3] P. DE LA RIVIÈRE, *Vie de l'illustrissime et révérendissime François de Sales*, l. I, ch. XV, p. 75.

comme ils le pensent, la charité et l'humilité. Le jeune François de Sales se déclarait pour une méthode scientifique. Avec son cœur ardent, son esprit curieux de toute connaissance nouvelle, il avait suivi passionnément la controverse engagée dans les Universités d'alors entre deux grandes Ecoles médicales, celle d'Hippocrate et celle de Galien, l'une attachée aux vieilles méthodes d'autorité, l'autre ne voulant connaître que l'expérience et l'observation. Par sa généreuse disposition testamentaire le jeune homme adhérait aux idées nouvelles, plus ouvert ici que Rabelais lui-même qui n'avait pas hésité à railler l'école de l'expérience. Il faisait plus. Partisan du progrès, il le servait en livrant son corps au scalpel des médecins.

Cet incident révèle un état d'âme. Non moins révélateur nous apparaît le petit discours de remerciement que le jeune François de Sales, quelques mois plus tard, adressait au jury de légistes qui venait de lui conférer avec les plus hauts éloges le bonnet de docteur. Parlant de l'honneur qu'on venait de lui faire par l'octroi du doctorat, il disait : « Je recognois fort bien... qu'on ne peut pas en attendre un plus grand en ceste vie mortelle. Car tous les autres ornemens sont de la fortune ou du corps ; mais cestuy-cy du doctorat orne la vertu mesme. » Puis ayant accordé un souvenir ému à sa chère Université de Paris, « cette tant renommée mère des bonnes lettres », dont les « toicts mesmes » et les « murailles » semblaient, dit-il, « vouloir philosopher, tant elle est addonnée à la philosophie et théologie », il entonnait cet hymne à l'Université de Padoue, à ses maîtres éminents, à la science dont ils étaient les dispensateurs : « Jusques alors je n'avois point estudié en la saincte et sacrée science du droict ; mais depuis que je resolus de m'y employer, je n'eus point besoin d'aller en conseil pour sçavoir où j'irois et de quel costé je me tournerois. Ce collège de Padoue m'attira incontinent par sa celebrité... Que me pouvoit-il arriver de plus beau ? Il m'estoit permis de puiser la science du droit canon dérivée de ce monticule duquel le sommet, comme

un autre Parnasse, est habité des neuf Muses. » [1] Rarement parla-t-on de la science, semble-t-il, en termes plus chaleureux? Erasme ou Budé ont-ils rien dit d'un ton plus vif que ces paroles d'un jeune étudiant qui déjà pourtant avait décidé d'être d'Eglise ?

***

Cette ardeur d'enthousiasme, hormis quelques invectives obligées contre la science qui enfle [2], inspirera désormais toute son activité, sa vie, sa parole, ses écrits. A peine docteur, il demande à son père de faire à travers l'Italie une sorte de voyage d'étude. Il projette de se promener sur cette terre des arts non seulement en pèlerin mais en touriste. Il veut « étudier les merveilles » de la Péninsule. Et ce qui prouve chez lui l'intention scientifique et semi-profane, c'est qu'il est accompagné dans son périple d'étudiants passablement libertins.

Muni donc d'une parfaite éducation mondaine et d'une riche culture, grand seigneur, homme de lettres, humaniste et dévot, prince de la science et prince de l'Église, François de Sales évêque de Genève va réaliser en sa personne la plus parfaite alliance qui se soit jamais vue peut-être entre les Belles-Lettres et la sainteté. Egalement vives et fraîches les deux passions de sa jeunesse vont subsister en lui jusqu'à son dernier jour. Apôtre de la piété, il sera toujours avec une pareille conviction l'apôtre de la science, l'apôtre de cette culture littéraire par quoi la parole ou l'écrit reçoivent un surcroît décisif de grâce et de puissance.

Il ne néglige rien pour promouvoir autour de lui, notam-

---

[1] CHARLES-AUGUSTE DE SALES. *Histoire du bienheureux François de Sales*, t. I, pp. 40-41.

[2] Cf. notamment : *Sermons recueillis. Pour la Pentecôte*, vers 1620, t. X, p. 425. Il y parle de la présomption « laquelle dit-il, rend les esprits enflés et hydropiques, ainsy que sont d'ordinaire les sçavans du monde. » Notons que nous sommes ici devant un sermon *recueilli*, non devant un sermon *autographe*.

ment dans son clergé, le goût de la haute culture. Il redonne entrain et vigueur à ses collèges, il fonde une sorte d'Université à Thonon. Il envoie des étudiants ecclésiastiques prendre leurs grades à Avignon, il en dirige d'autres jusque vers la célèbre Université de Louvain et les recommande lui-même au chancelier Jacques de Bay [1]. Il préside des argumentations solennelles entre ses jeunes docteurs de retour en Savoie et il les étonne par l'étendue et la précision de son savoir. Il applique avec rigueur le Canon du Concile de Trente qui prescrit de n'attribuer qu'au concours les cures et autres bénéfices ecclésiastiques et il s'oppose avec la dernière énergie aux dérogations qui pourraient ruiner cet usage [2].

La science est toujours un titre à sa faveur. A son sens, elle crée même une sorte de noblesse, un droit à un traitement exceptionnel. Il honore non seulement la science mais le savant. Un jour il écrit au Nonce à Turin pour obtenir qu'on relève la condition de quelques prêtres savoisiens distingués par le savoir mais de peu de fortune, « tels les chanoines Deage, Grandis, Gottry, Bochut, tous docteurs et très savants » Et il ajoute : « Outre ceux-ci nous en avons plusieurs qui, sans être docteurs, sont cependant très instruits et d'autres en assez grand nombre qui prendront leurs grades cette année à Avignon... Ce qui nous arrête, c'est que nous n'avons nul moyen de procurer à ces hommes de mérite un logement convenable à leur condition et à leur

---

[1] « Ce sont, lui écrit-il, les seules nouvelles dont je vous puis servir, et, comme je pense, les plus agreables et qui vous donneront tant plus de courage de favoriser ce diocese, eslevant aux lettres et a la piété ceux qui vous sont envoyés. » *Lettre à Jacques de Bay*, 8 octobre 1612, t. X, p. 275.

[2] Il écrit à ce propos au Nonce à Turin pour lui demander que les chevaliers des saints Maurice et Lazare cèdent les cures qu'ils détiennent, ajoutant : « Je ne voudrais pas que les Chevaliers eussent le droit de patronage sur ces cures : ce serait ruiner le concours, et, avec le temps, on verrait des nominations peu avouables. » *Lettre à Mgr Riccardi*, 25 mars 1597, t. XI, p. 258.

office. » [1] Plus tard, il écrira au célèbre Camaldule Alexandre Ceva pour lui recommander un jeune homme qui « s'est rendu assez remarquable dans les belles-lettres et les sciences mathématiques. » [2] Les historiens font un mérite à Louis XIV d'avoir, en favorisant l'homme de lettres et l'homme de science, procuré par contre-coup l'essor des sciences et des arts. François de Sales dans sa sphère a droit aux mêmes éloges.

Le savoir n'est pas seulement un titre à sa faveur mais un titre à son amitié. Presque toutes ses amitiés ont été des amitiés intellectuelles. Il reste toujours l'homme qui fut attiré à Padoue par le renom d'un Pancirole. Pendant son séjour à Rome, nous le voyons rechercher le commerce des maîtres de la science. Il noue d'amicales relations avec le grand historien Baronius, avec le grand théologien Bellarmin ; il se met sous la direction du savant jésuite Possevin, à la fois linguiste, humaniste, poète. Son amitié célèbre avec le père de Vaugelas, le sénateur Antoine Favre, est encore une amitié fondée sur l'amour des Lettres humaines. Leur correspondance est une correspondance d'humanistes. Elle fait songer à ces joutes d'érudition et d'esprit dont les grands lettrés de la Renaissance nous ont laissé de si curieux modèles. Elle est toute fleurie de citations profanes et de souvenirs antiques. On y respire déjà l'esprit qui va s'épanouir bientôt dans les salons de la marquise de Rambouillet. « L'éclat de votre érudition, écrit François de Sales, alors prévôt du Chapître, à son ami, m'a si fort ébloui l'esprit que, tout en me disposant à vous écrire je désespérais de pouvoir m'élever à la hauteur de votre savoir. C'est ainsi que l'oracle d'Apollon répondait, dit-on, avec tant de subtilité, que s'il eût posé lui-même les questions, la sagesse humaine eût été incapable de les résoudre. » [3] Le même juvénile enthousiasme pour la

---

[1] *Lettre à Mgr Riccardi*, 17 janvier 1600, t. XII, p. 46-47.

[2] *Lettre* du 31 mars 1610, t. XIV, p. 275.

[3] *Lettre à Antoine Favre* (latine) Août 1594, t XI, p. 78.

science et pour la beauté littéraire apparaît dans toutes les lettres du saint à cette époque. « Vos lettres, écrit-il au sénateur, ne sont pas seulement merveilleusement écrites et pensées... elles sont aussi des chefs-d'œuvre d'élégance et des monuments d'amitié » [1], et, dans une lettre de la même année, il félicitait en ces termes lyriques son cher ami qui venait de lui dédier un recueil de vers : « Quelle est l'opinion du public? Le voici : on admire le charme du style, la richesse et l'élévation des pensées... Pour moi, étant chez nos parents de Sales, au milieu des oiseaux qui chantent le printemps, j'ai admiré et admire encore dans tous ses détails ce très suave poème, et il ne faut pas que vous ignoriez ceci : je ne crois pas qu'on ait jamais chanté plus belle ode que celle où, avec autant d'esprit que d'élégance vous rappelez les larmes d'Alexandre le Grand, au point :

« Qu'à tel récit nul ne retient ses pleurs.
« Talia fando temperet a lachrimis. » [2]

Cette ferveur d'humanisme prendra sans doute avec les années un ton plus apaisé, mais elle ne sera jamais reniée ni combattue. En 1622, quelques mois seulement avant de mourir, l'évêque de Genève estimait encore à si haut prix le travail littéraire et scientifique qu'il écrivait à un cardinal pour se plaindre qu'on eût enlevé à la science, en le portant à la tête se son Ordre, son ami, le savant Feuillant Dom Jean de saint François, fils de l'helléniste Nicolas Goulu, petit-fils du grand Daurat [3] : « Et pour moy, disait-il, je ne trouve en tout cecy qu'une chose à redire : c'est qu'il me semble que ce n'est pas un detriment de peu d'importance au public, qu'un personnage d'une condition si eminente

[1] *Lettre à Antoine Favre* (latine) 24 février, t. XI, p. 49.

[2] *Lettre à Antoine Favre* (latine) fin mai 1595, t. XI, p. 139.

[3] Dom Jean de saint François devait être l'un des biographes du saint. Nous lui devons encore une traduction des Œuvres de saint Denys l'aéropagite, parue en 1608, une traduction du Manuel d'Epictète en 1609, une traduction des Homélies de saint Basile sur l'Hexameron en 1616. En 1627, il écrira encore contre Balzac les lettres de Phylarque

et qui a escrit tres elegamment pour le service de l'Eglise se trouve neantmoins maintenant occupé ès affaires qu'apporte la charge et la superiorité qu'on luy a imposée... car il me semble que luy ayant reussy d'escrire avec l'heur et la grace qu'on remarque es traductions du grec en latin et en français qu'il a données au public, et en refutant les heresies de ce temps, il pouvoit rendre un plus grand et plus important service à la sainte Eglise en la continuation de cest employ. » [1] Jusqu'à la dernière heure saint François de Sales sera l'homme qui voit ainsi dans la Littérature, non pas une ennemie, mais une alliée qu'on ne peut bouder impunément. Il la subordonne à l'amour divin ; il en fait un instrument de culture individuelle et sociale, mais il l'aime sans arrière-pensée et, semble-t-il, sans inquiétude sur sa liceité.

Il n'y avait d'ailleurs apparemment rien là que de très naturel à cette date. Depuis un demi-siècle et plus l'Eglise, non seulement avait accueilli l'humanisme, mais en avait souvent pris délibérément la tête. Dès le début du XVIe siècle il s'était formé en divers endroits, notamment à Grasse, à Lérins, à Carpentras, à Turin, de petits cénacles littéraires dont les véritables promoteurs avaient été des hommes d'Eglise. De hauts prélats, — gentilshommes comme F. de Rohan, parvenus de la finance ou de la robe comme les Amboise les Garray, les Briçonnet, les Bohier, — s'étaient faits les protecteurs de l'art, des artistes et des écrivains. François de Sales n'apparaît donc pas d'abord comme une exception en son temps. Mais, notons-le bien, car son originalité est là, tandis que pour beaucoup de chrétiens et de religieux, le culte des lettres humaines est une concession faite au goût du siècle, pour lui, plus encore que pour saint Ignace qui pourtant avait prescrit la rhétorique à ses religieux, la culture humaine fait partie de la culture chrétienne. La plus haute sainteté peut et doit s'allier à l'éducation littéraire la plus poussée. Ne méconnaissons pas la

[1] *Lettre au Cardinal Scipion Cobelluzzi*, 21 juin 1622, t. XX, p. 323

hardiesse de sa position en un temps où se rencontraient encore, nombreux et puissants, les héritiers intellectuels d'un Gaguin ou d'un Francesco Pic, contempteurs de toute littérature, et les émules de ce farouche cardinal Adrien de Corneto, qui, dans sa haine de l'humanisme, ne reculait pas devant la pensée d'empoisonner Léon X pour en débarrasser la chrétienté [1].

La tranquille sincérité de sa passion pour les Belles-Lettres se montre avec éclat dans la fondation qu'il fait à Annecy d'une Académie, destinée à entretenir dans ses chères montagnes savoisiennes le feu sacré littéraire. Cette « Académie florimontane » que, de concert avec son ami, le président Favre, il établit pendant l'hiver de 1606-1607, et qu'à bon droit il appelait « nostr'académie » [2], n'était pas, dans sa pensée, un groupement de théologiens, c'était bel et bien un aréopage de lettrés, une sorte de sénat des beaux esprits de la province. On s'y rencontrait, nous disent les statuts, pour traiter « de l'ornement des langues, et surtout de la françoise », et pour se former au bon « stile de parler ou de lire » qui devait être « grave, exquis, plein », et ne ressentir « en point de façon la pedanterie. » Pour y être admis, il fallait « faire preuve de sa doctrine et capacité, ou par escrit ou par parolle, ou en prose ou en vers. » Ebauche en quelque sorte de l'Académie française à la veille de naître, cette assemblée de lettrés devait avoir pour la guider et l'assister dans ses travaux un « Prince » et un secrétaire. « Le Prince de l'Académie, disait le Règlement, sera toujours choisi quelque homme illustre, vertueux et porté au bien de l'Académie... Le secrétaire sera d'un esprit clair, subtil, expéditif et genereux et bien versé aux lettres

---

[1] De Maulde. *Vie de saint Gaëtan*, Paris Gabalda, p. 23.

[2] *Lettre au baron Amédée de Villette*, 7 juillet 1608, t. XIV, p. 48. « Je vous diray seulement que nostr'Académie a receu pour faveur la demande que M. Nouvelet luy a faitte pour vous entre les Academiciens. » L'Académie florimontane prit pour emblème un oranger et pour devise : « Fleurs et fruits. »

humaines. » Ne respire-t-on pas en lisant ces statuts, que Richelieu allait bientôt consulter pour son Académie française, comme un parfum de Renaissance italienne? Aussi, croyons-nous sans peine le vieux biographe du saint quand il nous dit : « Certes, il ne se pouvoit rien voir de plus beau ni de plus suave que ces exercices ; et la ville d'Anicy se vit en peu de temps habitée, sous ces deux grands personnages, le bien-heureux François et le président Favre, des plus beaux esprits, non seulement du Genevois, mais encore de toute la Savoye ». L'évêque de Genève était le président-né de cette compagnie d'esprits délicats et le biographe ne semble rien dire qui n'aille de soi quand il nous confie que « le bien-heureux François donna le commencement à l'académie par une très belle harangue, et dès lors tint la place du prince. » [1]

Savant et lettré, François de Sales le fut par goût et par nécessité. « Il faut extremement bien sçavoir pour bien escrire, » [2] disait-il. Il voulait *bien écrire* pour agir sur les esprits de son temps : il lui fallait donc *bien savoir*. Aussi le voyons-nous décider, dans son règlement de vie épiscopale — au seuil d'une existence qu'il savait devoir être dévorée de soucis et d'affaires — de consacrer au moins deux heures chaque matin au travail proprement intellectuel. Résolu d'être devant son clergé l'apôtre de la science, il voulait d'abord prêcher d'exemple. Dès lors, quelle résonance ne durent pas avoir dans l'âme de ses prêtres les paroles ardentes qu'il leur adressa pour les convier à la haute culture de l'esprit, paroles devenues justement fameuses et qui demeurent comme l'un des plus beaux plaidoyers qu'on ait élevés en faveur de l'étude : « Je vous le dis en vérité, écrivait-il, l'ignorance dans les prêtres est plus à craindre que le péché, parce que par elle on ne se perd pas seulement soi-même, mais on déshonore, on avilit le sacerdoce. Je vous

---

[1] CHARLES-AUGUSTE DE SALES. *Histoire du bienheureux François de Sales*, l. VII, t. II, pp. 2-5.

[2] *Controverses. Epître à MM. de Thonon*, t. I, p. 4.

conjure donc, mes tres chers frères, de vaquer sérieusement à l'étude : la science dans un prêtre c'est le huitième sacrement de la hiérarchie ecclésiastique ; et les plus grands malheurs de l'Eglise sont venus de ce que l'arche de la science s'est trouvée en d'autres mains que celles des lévites. Si Genève a fait des ravages si terribles parmi nous, c'est que nous étions oisifs, nous bornant à dire notre bréviaire sans penser à nous rendre plus savants, et elle a profité de notre négligence pour nous faire croire que jusqu'alors on n'avait pas compris le sens de la Sainte Ecriture. Ainsi, tandis que nous dormions, l'homme ennemi a mis le feu à la maison, et nous aurions tous été perdus si la bonté divine n'eût suscité les Pères de la Compagnie de Jésus, ces puissants esprits, ces grands hommes, qui ont un courage infatigable, un zèle intrépide, une doctrine profonde, qui non seulement mènent une vie exemplaire, mais qui dévorent les livres par leurs continuelles études... Mes chers frères, puisque la divine Provinence, sans égard à mon indignité, m'a établi votre évêque, je vous conjure d'étudier tout de bon, afin qu'étant doctes et de bonne vie, vous soyez irréprochables et prêts à répondre à tous ceux qui vous interrogeront sur les choses de la foi. » [1] On voit avec quelle fermeté, pour sa part, faisant écho à Ronsard et à saint Pie V, il défendait « l'arche sacrée de la science » et quels accents entraînants lui inspirait son culte pour ce « huitième sacrement » de la loi nouvelle [2].

---

[1] HAMON-LETOURNEAU. *Vie de saint François de Sales*, t. I, p. 499-500.

[2] Ronsard chantait en effet :

« Las ! des luthériens la cause est très mauvaise
« Et la défendent bien, et par malheur fatal
« La nôtre est bonne et sainte, et la défendons mal. »

Saint Pie V écrivait en 1566 au roi de France Charles IX : « Les vices des prêtres ont été la première cause des hérésies. »

La littérature du XVIe siècle est pleine de traits de satire à l'adresse des moines et des prêtres ignorants. « En nostre abbaye, dit Jean des Entommeurs dans *Gargantua*, I, 39, nous ne estudions jamais...

Sans doute, il ne demande pas à tous la même science. Cet évêque, qui n'était pourtant pas muré dans une spécialité, qui aimait qu'on eût des clartés de tout, eut la sagesse de comprendre que nous ne pouvons pas être des encyclopédies vivantes et que chacun de nous ne doit prendre du savoir que ce qui convient à sa profession. Il se garde de conseiller l'étude des mathématiques à un juriste comme le président Frémyot. Mais il les exige d'un chef d'armée comme le duc de Mercœur. Elles sont, dit-il, « non seulement bienseantes mais presque necessaires à la perfection d'un prince chrétien. »[1] Et si les langues vivantes lui semblent de luxe pour un gentilhomme sédentaire, elles lui paraissent indispensables pour un gentilhomme engagé dans la carrière des armes. Aussi fait-il un mérite au duc de Mercœur d'avoir eu « la grace de bien exprimer ses belles conceptions, non seulement en ceste nostre langue françoise, mays mesme en allemande, italienne et espagnole, esquelles il estoit beaucoup plus que mediocrement disert. »[2] François de Sales, qui savait lui-même l'italien et un peu l'espagnol, eût donc été sans indulgence pour ceux de nos officiers trop nombreux qui, en 1870, n'avaient ni l'usage ni même la connaissance de l'allemand.

Aux femmes il concède tout le savoir qu'elles voudront pourvu qu'elles n'en fassent pas étalage et n'oublient pas, au profit de la grammaire et de l'astronomie, leurs devoirs d'épouses ou de mères. Malheureusement, dit-il, « l'ordi-

---

Nostre feu abbé disoit que c'est chose monstrueuse veoir un moyne sçavant. » Chose étrange, l'abbé de Rancé, au cours de sa bruyante controverse avec Mabillon, en viendra bientôt, un demi siècle après saint François de Sales, à formuler des propositions analogues à celle de Jean des Entommeures, tant était puissant un certain courant d'hostilité à la science en ces temps où l'humanisme était pourtant en apparence triomphant.

[1] *Sermons autographes. Oraison funèbre du Duc de Mercœur*, t. VII, p. 415.

[2] *Sermons autographes. Oraison funèbre du Duc de Mercœur*, t. VII, p. 415.

naire des personnes du monde est que si elles ont une once de sçavoir on ne peut les tenir de parler, tant elles ont envie de se faire estimer sçavantes. »[1] Toutefois, sous la réserve que la science féminine soit en service et se soumette à la discipline des bienséances et du devoir d'état, elle trouve largement grâce devant lui. « Sainte Catherine martyre fut fort sçavante, mais sa science estoit humble au pied de la croix. »[2] Erasme avait déjà posé avec vigueur la question du savoir chez les femmes et l'avait résolue hardiment en leur faveur dans son piquant *Dialogue entre une femme instruite et un abbé ignorant*. L'évêque de Genève est de son école. S'il dénonce chez la femme, avant Molière, la manie vaine « de se rendre savante afin d'être savante », il approuve au contraire le dessein qu'elle peut avoir d'être savante, comme sainte Catherine, afin d'être utile. Les doctes Visitandines d'Annecy qui nous donnent en ce moment une édition parfaite des œuvres de leur Père ne sont point en marge de sa direction, pas plus que celles qui cultivent ailleurs avec tant d'éclat l'enluminure ou la peinture. Ici notre saint dépasse nettement Montaigne qui dès lors, bourgeoisement, comme bientôt Chrysale, ne tolérait pas d'autre science chez la femme que celle qui se hausse à connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

***

Saint François de Sales n'est pas seulement un ami de la science, c'est un ami des arts, de tous les arts, et d'abord de l'art littéraire. Nous avions vu par sa correspondance avec le sénateur Favre que le goût du bien dire était comme inné chez lui. Il était aussi l'effet d'une recherche et d'un calcul. « Il m'est avis, disait-il, qu'il faut grandement estre attentifz

---

[1] *Sermons recueillis. Pour la veille de l'Epiphanie*, 5 janv. 1618, t. IX, p. 143.

[2] *Sermons recueillis : Pour la fête de la Pentecôte*, vers 1620, t. X, p. 425.

à la façon de proposer la doctrine catholique, en sorte que, comme la rayson est de nostre costé, aussi l'apparence, le lustre et la spéciocité ne nous défaillent point. »[1] Assurément, cette «spéciosité» ne doit pas être artifice de styliste, ajustement laborieux sur la pensée d'ornements adventices. La vraie beauté « n'est pas distincte de l'enseigner et esmouvoir, c'en est une dépendance ». Défions-nous de cette « délectation qui ne dépend pas de l'enseigner et esmouvoir, mais qui fait son cas à part et bien souvent empesche l'enseigner et l'esmouvoir. C'est un certain chatouillement d'oreilles qui provient d'une certaine elegance seculière, mondaine et prophane, de certaines curiosités, ageancemens de traitz, de parolles, de motz, bref qui dépend entièrement de l'artifice. »[2] Il s'opposait ainsi à ce groupe d'artistes libertins qui florissait alors et dont M Strowski a dit : « La maladie littéraire sévit sur eux avec ses deux symptômes : l'importance exagérée donnée au vain labeur de l'art pour l'art, et la jalousie ou l'orgueil poussés à un étrange degré. »[3]

Mais dans les limites du naturel, nous devons vêtir la vérité de toutes les grâces du langage. « Dites merveilles, mais ne les dites pas bien, ce n'est rien, dites peu et dites bien, c'est beaucoup. »[4] Appliquons-nous donc à « relever » nos « petites besognes », comme il dit, pour leur donner plus de puissance conquérante. C'est à quoi, pour son compte, il s'applique sans cesse, polissant et repolissant ses écrits à mesure que les éditions s'écoulent, rectifiant l'orthographe, aiguisant le trait, améliorant le rythme. Ayant en 1607 composé l'Oraison funèbre de la duchesse de Nemours, il l'envoie à son ami Antoine des Hayes, parisien de goût pur, pour qu'il en efface les expressions savoyardes qui auraient pu lui échapper : « Je la vous veux addresser premierement

---

[1] *Lettre au P. Jacques de Bonivard*, 17 août 1609, t. XIV, p. 191.

[2] *Lettre à Mgr André Fremyot*, 5 octobre 1604, t. XII, p. 305.

[3] F. Strowski. *Pascal et son temps*. Paris, Plon, t. I, p. 133.

[4] *Lettre à Mgr André Fremyot*, 5 octobre 1604, t. XII, p. 321.

affin que vous la voyes et revoyes pour y corriger, ... car j'ay crainte qu'il ne m'eschappe quelques accens de nostre ramage de deça. » [1] Devant ces préoccupations de purisme et d'élégance littéraire, comme nous nous sentons loin, non seulement de Calvin et de sa triste nudité volontaire, mais de Jansénius, de Saint-Cyran et de tous les contempteurs de l'art si nombreux alors !

« A Port-Royal, a-t-on dit, on haïssait la beauté comme une ennemie et une corruptrice. » [2] Inspiré par une théologie optimiste, saint François de Sales voit au contraire dans la beauté une éducatrice et une amie. Les belles formes terrestres lui semblent des moyens pour atteindre aux réalités supérieures. Il les aime toutes, pourvu qu'elles soient ramenées à leur juste rang secondaire et dépouillées de ce qu'elles peuvent avoir accidentellement de charnel et de voluptueux. Sans avoir de grandes connaissances en musique, par exemple, il en a le sentiment le plus vif : « Je garde les livres des Psaumes, écrit-il à la baronne de Chantal, et vous remercie de la musique, en laquelle je n'entens rien du tout, bien que je l'ayme extremement quand elle est appliquee à la louange de Nostre-Seigneur. » [3] Et plus tard il écrit à la même : « Hier, ma chere Fille, je fus si consolé, oyant que l'on chantoit en musique. » [4] Jusque dans son *Traitté de l'amour de Dieu*, il trouve, pour nous parler de « la suavité d'une harmonieuse musique » [5], des accents qui ne trompent pas. Il est bien, comme il dit, « tant homme que rien plus ». Se recréer les oreilles et les yeux, comme de s'affiner et enrichir l'esprit, ne détourne pas nécessairement de Dieu : cela peut y mener au contraire.

Il n'a point les répugnances d'un saint Bernard, à plus

---

[1] *Lettre* du 12 octobre 1607, t. XIII, p. 325.

[2] André Hallays. *Le Pèlerinage de Port-Royal*, Paris, Perrin, pp. 6-7.

[3] *Lettre* du 21 novembre 1604, t. XII, p. 388.

[4] *Lettre* du 2 juillet 1607, t. XIII, p. 293.

[5] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VII, ch. III, t. V, p. 16.

forte raison d'un Savanarole ou des iconoclastes calvinistes, à l'endroit des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture [1]. Devant une image pieuse, surtout quand elle est de main d'artiste, il sent sa piété s'émouvoir et sa prière monter plus ardente. Un jour qu'il a reçu du P. Possevin son ouvrage sur *La poésie et la peinture* et du P. Chérubin une belle image de la Vierge, il écrit à son ami A. Favre : « Celui-ci m'a envoyé une image de la Vierge Mère adorant l'Enfant Jésus qui dort. Comme je n'ai ici presque aucun autre objet pour reposer ma vue, je me plais à prendre en main de temps en temps ce cher et pieux présent d'un très tendre ami. De Possevin j'ai reçu un livre magnifique, et, à peine l'ai-je ouvert que j'y trouve la charmante berceuse de la Vierge Mère au Christ enfant, composée par Horace Torsellini. L'un m'a donné un portrait parlé, l'autre un portrait naturel et véritable. L'un a charmé mes yeux, que fatigue la vue de nos temples déserts et ruinés, l'autre a recréé mes oreilles, continuellement étourdies par d'horribles blasphèmes. Ainsi, par leurs présents si pieux et si saints tous les deux, remplis de bienveillance à mon égard, impriment plus profondément Jésus-Christ dans mon cœur. » [2] Il est de ceux, comme on le voit, qui prient mieux devant de la beauté.

Où qu'elle soit d'ailleurs, la beauté l'attire et fixe son

---

[1] C'est Calvin, plus conséquent d'ailleurs avec ses principes que Luther, qui fit dévier le protestantisme vers le puritanisme antiartistique. « Luther avait accepté » le concours des humanistes, des lettrés, des artistes, écrivent avec raison les PP. Brou et Rousselot dans *Christus*. Paris Beauchesne, p. 891. « Calvin fut plus logique. Il déclara la guerre aux *libertins, aux amants de la beauté antique*. Les humanistes lui rendirent haine pour haine. Rabelais cingla en passant les *démoniacles Calvins*, ennemis de la bonne nature. Ronsard les abhorra... Les Calvinistes sont vite des iconoclastes, des ennemis des arts plastiques, des puritains bourreaux de la joie et du sourire. On sait qu'au temps de Cromwell, l'intransigeance de Calvin fut dépassée par ses disciples anglais et aboutit à une véritable *phobie*, la phobie du plaisir ». L. HERBERT. *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1911. *La haine du plaisir dans le puritanisme anglais*.

[2] *Lettre latine* du 11 avril 1595, t. XI, p. 126.

regard, à moins que des bienséances supérieures ne l'en détournent. Saint Louis de Gonzague, on le sait, se faisait scrupule de regarder sa mère. Notre saint, tout au contraire, ose considérer la sienne en artiste. Morte, elle lui apparaît si belle sur son lit funèbre qu'il prend note de cette beauté sereine répandue sur le cher visage et la signale dans une lettre à la baronne de Chantal : « Elle rendit l'âme à Nostre-Seigneur doucement, paysiblement et avec une contenance et beauté plus grande que peut estre elle n'avait jamais eu, demeurant une des belles mortes que j'aye jamais veu. »[1] Il est bien de la Renaissance, ce Prélat humaniste qui révère la beauté humaine comme un reflet de Dieu même, ou comme un moyen de s'élever jusqu'à Lui !

Pareil aux premiers Pères de l'Eglise qui surent incorporer au Christianisme ce qu'il y eut de pur et de vrai dans la pensée antique, l'Evêque de Genève avec son génie à la fois audacieux et réaliste sait exorciser pour ainsi dire la science et l'art en les destinant à une fin supérieure. Il ne maudit pas la nature comme Calvin. Il ne l'adore pas non plus comme certains païens de la Renaissance. Il cherche, en s'appuyant sur elle, à l'élever, à la remettre dans cet heureux équilibre qu'elle avait avant la chute. Il ne songe pas à la détruire, il la soumet à l'ordre éternel et il la transfigure par l'amour. Bien loin que la culture de l'esprit soit exclue de son ascèse, elle en fait partie intégrante. Et de même celle du cœur.

II — La vie du cœur. — Les Affections humaines.

Homme ou chrétien ! a-t-on dit. Frivole disjonction dont on sent encore plus vivement l'injustice quand on a pénétré la doctrine de saint François de Sales. Dans l'ordre de la sensibilité comme dans l'ordre des connaissances, son christianisme est fleur d'humanité. La charité divine, telle qu'il l'entend, n'est pas exclusion mais préférence. La créature

[1] *Lettre* du 11 mars 1610, t. XIV, p. 262.

n'est traitée en ennemie que si elle se pose en rivale du Créateur. Pourvu que l'amour humain ne nous enlève pas à Dieu, pourvu que nous maintenions dans nos affections la hiérarchie nécessaire, toute tendresse nous est permise.

Il s'est expliqué là-dessus dans un beau texte qu'il faut mettre en exergue à tout cet article : « Qui dit tout ne forclost rien, et toutefois un homme ne laissera pas d'estre tout a son pere, tout a sa mere, tout au prince, tout a Dieu, tout a la république, tout a ses enfans, tout a ses amis : en sorte qu'estant tout a un chacun, il sera encore tout a tous... Il ne doit rien aymer qui puisse oster son cœur a Dieu. Or, jamais aucun amour n'oste nos cœurs a Dieu, sinon celuy qui luy est contraire. Sara ne se fasche point de voir Ismael autour du cher Isaac, tandis qu'il ne se joüe point a le heurter et piquer ; et la divine Bonté ne s'offense point de voir en nous des autres amours aupres du sien, tandis qu'ilz conservent envers luy la reverence et soumission qui luy est deue... Ouy mesme Jacob, qui est appelé le saint de Dieu... il ayme Rachel de toutes ses forces, il ayme Dieu de toutes ses forces : mais il n'ayme pas pour cela Rachel comme Dieu, ni Dieu comme Rachel. Il ayme Dieu comme son Dieu, sur toutes choses et plus que soy-mesme ; il ayme Rachel comme sa femme, sur toutes les autres femmes et comme luy-mesme. Il ayme Dieu de l'amour absolument et souverainement supreme, et Rachel, du supreme amour nuptial ; et l'un des amours n'est point contraire à l'autre, puisque celuy de Rachel ne viole point les privileges et advantages souverains de celuy de Dieu ». [1] A condition de ne pas faire pour l'amour de Rachel des actes qui sont réprouvés par Dieu, il est bon, il est louable, il est salutaire d'aimer Rachel. Il faut seulement, en cas de conflit, savoir se décider pour Dieu. C'est encore ce que dit notre saint quand, parlant de l'affection qu'on doit « a ses parents, au pais, a la mayson, aux amis », il prescrit au vrai chrétien d'aimer « tout cela en son rang... parce que l'Espoux

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*. l. X, ch. III, t. V, p. 171-175.

celeste le veut, le commande et l'entend ». [1] Notons bien sur quel fondement repose ainsi pour lui l'amour humain, amour de la famille, de la patrie, des amis : Dieu le veut, dit-il. Et voilà qui peut et doit redonner un merveilleux épanouissement à toute notre vie sentimentale ! Saint François de Sales a parfaitement vu tout ce que nos puissances de sentiment pouvaient gagner à se remettre ainsi dans l'ordre. « Vive Dieu ! ma chere Fille, écrivait-il à Madame de Chantal, il m'est advis que tout ne m'est plus rien qu'en Dieu, auquel neanmoins et pour lequel *j'ayme plus tendrement que jamais ce que j'ayme*... O il est bien vray, ma Fille, j'ay ce sentiment là ! » [2] Comme Dante, en effet, il professe que le véritable et complet amour de Dieu mène à aimer ce qu'il a créé, ce que, par conséquent, il a aimé. Il le disait expressément à Mme de la Forest : « Ma tres chere Fille, soyes tousjours bien douce et suave, aymant amoureusement les créatures pour lesquelles Nostre-Seigneur est mort d'amour. » [3] Et voilà pourquoi, selon lui, en avançant dans l'amour de Dieu, on peut avancer aussi dans l'amour des créatures !

Nous voilà loin déjà du dilemme simplificateur : homme ou chrétien ! Ceux qui voient dans le christianisme une doctrine inhumaine et desséchante sont trop enclins peut-être à la juger sur certains excès qui n'ont point été canonisés par l'Eglise en même temps que leurs auteurs. Saint François de Sales a lui-même noté avec une sorte d'étonnement l'austérité de saint Charles Borromée, « l'homme le plus rigoureux de cet âge », qui, dit-il, « en vingt-quatre ans... n'entra que deux fois en la mayson de ses frères estans malades. » [4] Il s'est opposé plus vivement encore à sainte Angèle de Foligno qui avait demandé à Dieu d'être débarrassée de sa mère, de son mari, de ses fils, et

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*. l. IX, ch. XVI, t. V, p. 162.

[2] *Lettre* du 11 décembre 1609, t. XIV, p. 230.

[3] *Lettre* du 2 août 1610, t. XIV, p. 337.

[4] *Lettre à la Baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, p. 365.

de qui nous tenons l'aveu que « leur mort lui fut une grande consolation. » [1] Cette étrange attitude de la sainte lui revenait sans doute en mémoire quand il écrivait : « Il y a certaines histoires qui donnent plus de lumieres pour la conduitte de nostre vie... Il y en a d'autres ou il y a plus de sujet d'admiration que d'imitation, comme celle de sainte Marie Egyptienne, de saint Simeon Stylite, des deux saintes Catherine de Sienne et de Gennes, de Sainte Angele et autres telles, lesquelles ne laissent pas neanmoins de donner un grand gout general du saint amour de Dieu. » [2] Le motif d'amour qui inspira sainte Angèle lui semble un leurre. Il n'y a pas pour lui une morale des maîtres et une morale des esclaves, une morale des saints et une morale des simples fidèles. Il redoute a bon droit ces périlleuses distinctions dont peuvent se prévaloir des illuminés. Le surnaturel se construit sur le naturel, et l'amour de la famille est une vertu naturelle. Angèle de Foligno a cru voir un conflit entre son amour pour Dieu et son amour pour les siens. Ce conflit est toujours soluble. Et la solution salésienne n'est pas dans la suppression de l'un au bénéfice de l'autre ; elle est dans la subordination de l'un à l'autre.

Cette grande idée que l'amour est un, il l'avait trouvée chez les humanistes chrétiens d'Italie qui, avec saint Gaétan, avaient fondé les Académies du *Divin Amour*. Leurs idées développées par Bembo avaient été reprises magnifiquement par le grand jésuite Bellarmin, le vrai

---

[1] Nous lisons en effet dans les œuvres de sainte Angèle de Foligno : « Ce fut alors que Dieu voulut m'enlever ma mère, qui m'était pour aller à Lui d'un grand empêchement. Mon mari et mes fils moururent aussi en peu de temps. Et parce que, étant entrée dans la route, j'avais prié Dieu qu'il me débarrassât d'eux tous, leur mort me fut une grande consolation. Ce n'était pas que je fusse exempte de compassion ; mais je pensais qu'après cette grâce, mon cœur et ma volonté serait toujours dans le cœur de Dieu, le cœur et la volonté de Dieu toujours dans mon cœur. » Cf. *Le livre des Visions et Instructions de la Bienheureuse Angèle de Foligno*. Trad. Ernest Hello, 4e édit. avec avertissement de Georges Goyau. Paris, Tralin 1910, pp. 47-48.

[2] *Introduction à la Vie devote*, 2e partie, ch. XVII, t. III, p. 108.

maître de saint François de Sales, dans son *De ascensione mentis in Deum per scalas rerum creatarum*, paru en 1606. Elles vont inspirer l'œuvre entière de l'évêque de Genève.

Toutes ses sympathies vont à ces saints au cœur de chair qui nous ont laissé le modèle d'une vertu traitable, comme cette sainte Paule dont il disait à ses filles : « Certes, la grande sainte Paule, qui estoit si sainte, aymoit si fort son mary et ses enfans, qu'elle pleuroit tousjours tant a leur trespas qu'elle en pensoit mourir de douleur, tant son inclination d'aymer estoit grande sans qu'elle y peust remedier. Elle ne laissoit pas pour cela d'estre une grande sainte et bien resignee à la volonté de Dieu! »[1] « Grande folie », pense-t-il, que cette « sagesse impossible » des stoïciens au cœur froid qui tenaient à vertu comme Sénèque de ne pas pleurer sur le cercueil de leurs enfants !

***

Peu de saints se sont expliqués avec autant de complaisance et aussi d'humanité sur cette question des affections de famille et notamment sur celle qui de toutes est le plus sujette à anxiété : l'affection conjugale. Les auteurs spirituels se sont souvent comportés avec une sorte de réserve gênée à son égard. Notre saint, dont l'âme était admirablement pure, entre au contraire ici dans des précisions qui n'ont pas laissé d'effaroucher les prudes. La grande controverse du XVIe siècle sur le mariage, dont l'écho remplit le Tiers Livre de Rabelais a contribué peut-être à libérer sa plume. S'il ne franchit point certes les bornes de la discrétion chrétienne, il sait mettre l'accent, et même l'accent aigu, en un sujet où l'on ne mettait guère d'ordinaire que des points de suspension. Il s'est efforcé de mettre à l'aise le cœur de ceux de ses dirigés qui, étant engagés dans le mariage, se faisaient scrupule de s'aimer trop tendrement : « Aymés vostre mari tendrement, écrit-il à une nouvelle mariée, comme vous

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XVII, t. VI, p. 333.

ayant esté donné de la propre main de Nostre-Seigneur. »[1] Ce « tendrement », qui nous change de l'abstraite phraséologie habituelle en cette matière, il le commente, il le développe avec autant de précision que d'abondance.

Il invite les époux à se témoigner leur amour par des caresses. Il ne fait point le renchéri[2] : il n'approuve point ces attitudes « distantes », cette réserve cérémonieuse que Rousseau préconisait et que des modes récentes ont introduites chez nous ![3] « L'amour et la fidélité jointes ensemble, dit-il, engendrent toujours la privauté et confiance ; c'est pourquoy les Saintz et Saintes ont usé de beaucoup de réciproques caresses en leur mariage, caresses vrayement amoureuses mais chastes, tendres mais sinceres. Ainsy Isaac et Rebecca, le plus chaste pair de mariés de l'ancien tems, furent veus par la fenestre se caresser en telle sorte, qu'encor qu'il n'y eust rien de deshonneste, Abimelech conneut bien qu'ilz ne pouvoyent estre sinon mari et femme. Le grand saint Louys, egalement rigoureux en sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blasmé d'estre abondant en telles caresses, bien qu'en verité il meritait plustost loüange de sçavoir demettre son esprit martial et coura-

---

[1] *Lettre à Mme de la Croix d'Autherin*, 12 mars 1613, t. XV, p. 358

[2] Comme M. Jules Lemaître qui écrivait dans son *Chateaubriand* : « Il n'y a rien de plus odieux que le spectacle de l'amour de deux jeunes mariés. L'amour triomphant et repu est déplaisant. » Cf. *Chateaubriand*. Paris, Calman-Lévy, p. 226.

[3] Rousseau en effet, chez qui, malgré sa croyance à la bonté naturelle de l'homme, survit toujours un peu de l'antique esprit de Calvin, approuve les Romains d'avoir condamné les marques publiques d'affection entre époux. « Quand le patricien Manilius fut chassé du sénat de Rome, écrit-il, pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considérer cette action qu'en elle-même qu'avait-elle de repréhensible? Rien sans doute ; elle annonçait même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mère en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'était donc d'une action fort honnête faire un exemple de corruption. » *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. Admirons que saint François de Sales, si proche de Genève, n'ait pas subi la contagion de son puritanisme.

geux à ces menus offices requis a la conservation de l'amour conjugal ; car bien que ces petites demonstrations de pure et franche amitié ne lient pas les cœurs, elles les approchent neanmoins et servent d'un ageancement aggreble a la mutuelle conversation. »[1] En bon psychologue qui sait la valeur du geste et son influence sur le sentiment, il met en garde contre ces silences dangereux qui tuent vite les plus chaudes affections. Des « yeux qui s'ouvrent », c'est bien. Mais des yeux qui ne se ferment pas, c'est mieux encore !

Aussi, malgré le murmure des prudes qui s'élevait contre sa condescendance et qu'on devine à certains louvoiements de sa plume, reste-t-il ferme dans cette note de délicieuse humanité. Au sujet de son jeune frère Bernard qui vient d'épouser Marie-Aimée de Chantal, il a ce mot charmant : « Je l'ayme beaucoup plus que fraternellement, et surtout quand il parle avec suavité de sa petite femme. Dieu est bon, ma Fille, soyons donq bons aussi! »[2] Peut-on rêver plus aimable et sociable vertu que celle qui dicte de tels mots, sortis des entrailles, à un évêque qui était un saint mais qui était aussi complètement un homme. A l'encontre de nos modernes législateurs des bienséances, il pensait que de proscrire les marques extérieures de l'affection c'est en tarir la source, et ce lui était un motif de chérir plus tendrement son frère que de l'entendre parler de sa « petite femme » avec suavité.

Mais justement, pour que l'affection conjugale fût durable il voulait qu'elle fût pure dans sa source. Il n'est pas un adversaire du mariage de raison, mais il veut que ce mariage de raison s'accompagne d'amour. Pas de mariages improvisés, conclus, bâclés, d'après le pur caprice, non certes, mais que le cœur soit consulté et les droits de l'amour réservés. C'est à travers ses devoirs qu'il montre à l'amour ses droits : « O vierges, dit-il, si vous pretendes au mariage temporel,

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXXVIII, t. III, p. 270.

[2] *Lettre à la Baronne de Chantal*, 11 décembre 1609, t. XIV, p. 231.

gardés donq jalousement vostre premier amour pour vostre premier mari. » [1] Même avertissement aux jeunes gens : « Prenés garde, je vous supplie, écrit-il à Celse Bénigne de Chantal, a ne vous point embarrasser parmi les amourettes et à ne point permettre a vos affections de prevenir vostre jugement et rayson au choix des sujetz aymables, car, quand une fois l'affection a pris sa course, elle traisne le jugement comme un esclave a des choix fort impertinens et dignes du repentir qui les suit par apres bien tost. » [2]

Il faut aller au mariage avec l'amour et il faut faire durer l'amour dans le mariage. Saint François de Sales dépasse encore ici Montaigne qui ramenait l'amour conjugal à la simple amitié. « Quelle consolation, dit-il à Mme Brulart, de sçavoir que de plus en plus monsieur vostre mari reçoit de la douceur et suavité de vostre société ! C'est la, l'une des vertus des femmes mariées, et celle seule que saint Paul indique ! » [3] Mais l'amour des gens mariés tel qu'il le recommande n'est pas celui que célèbre notre théâtre contemporain, amour purement sensuel qui fait de la femme une courtisane et qui comme tel ne peut être qu'éphémère, c'est l'amour fondé sur l'harmonie des âmes, lequel s'achève tout de même en amitié. « Pleust a Dieu que son Filz bien aymé fust appellé a toutes les noces comme il fut a celles de Cana : le vin des consolations et benedictions n'y manqueroit jamais, car ce qu'il n'y en a pour l'ordinaire qu'un peu au commencement, c'est d'autant qu'en lieu de Nostre Seigneur on y fait venir Adonis... O mariés ce n'est rien de dire : aymes vous l'un l'autre de l'amour naturel, car les pairs de tourterelles font bien cela ; ni de dire : aymes vous d'un amour humain, car les payens ont bien prattiqué cet amour la. » [4] Il savait en effet, par d'innombrables confidences, que le mariage fondé sur la

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XLI, t. III, p. 286.
[2] *Lettre du 8 décembre* 1610, t. XIV, p. 378.
[3] *Lettre de la mi-septembre* 1606, t. XIII, pp. 216-217.
[4] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXXVIII, t. III. p. 264.

seule volupté réserve de promptes désillusions et que si tant d'époux trainent ici-bas une vie désenchantée, c'est qu'ils ont commencé par n'être que des amants.

Aussi, tout en donnant sa bonne place à l'amour dans le mariage, tout en pressant les gens mariés d'accomplir sans vaines minauderies toutes les obligations de leur état, se garde-t-il des hymnes à l'instinct génésique qu'il est de mode aujourd'hui d'entonner jusqu'en des livres qui prétendent à l'éducation de la pureté. Nombre d'écrivains religieux se croient tenus au lyrisme quand ils abordent ce sujet délicat. Saint François de Sales est beaucoup plus calme Il ne pense pas que l'appétit qui multiplie le genre humain soit d'une autre essence que l'appétit de manger qui le conserve. C'est à celui-ci qu'il emprunte ses images pour nous entretenir de celui-là. Pas de pruderies intempestives, certes non, mais, dit-il, « c'est une vraye marque d'un esprit truant, vilain, abject et infame de penser aux viandes et à la mangeaille avant le tems du repas... Les gens d'honneur ne pensent à la table qu'en s'asseant. »[1] Respectons l'amour, mais à sa place !

Si notre saint veut de la tendresse et des marques de tendresse entre époux, il est intraitable pour les menues intrigues et folâtreries que nous avons appelées du nom bénin de *flirt* et qui lui semblent attentatoires à l'amour dont il veut l'intégrité et la durée dans le mariage. Proscrire le *flirt* c'est encore protéger l'amour. Quiconque, en effet, s'engage, avant ou pendant le mariage, dans des manèges amoureux qui vont presque toujours au delà du simulacre, y déflore son cœur, y éparpille sa puissance d'aimer. « Je pense, dit-il, que c'est une grande tromperie de presenter en lieu d'un cœur entier et sincere un cœur tout usé, frelaté et tracassé d'amour. »[2] M. Emile Faguet, ayant un jour cité ce beau texte de notre saint contre un théoricien de l'amour avant le mariage, ajoutait : « Il n'y a

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXXIX, t. III, p. 277.

[2] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXXIX, t. III, p. 286.

pas une de ces expressions pleines de sens, qui ne fournît un chapitre excellent, très probant, sur la flétrissure de la vie avant la vie, avant cette vie qui demande, qui exige loyauté, intégrité et force intacte de l'âme et qui en a besoin pour pouvoir être vécue. » [1] D'où viennent, en effet, les fissures par où s'écoule l'amour, d'où viennent ces jalousies et défiances qui énervent tant d'unions d'abord heureuses, sinon de ces galanteries à côté, réputées anodines, où l'on gaspille ses réserves d'affection? On vient au mariage avec un cœur qui n'a plus sa fraîcheur et sa force, on a dans sa vie des coins de mystère qu'il faut dérober, on a des souvenirs et des émotions qu'il faut taire. D'où l'inquiétude et la nervosité. C'est la mince et fatale fêlure qui fait inexorablement le tour du cœur.

Saint François de Sales a bien senti que là était le grand péril de l'union conjugale. Aussi s'est-il exprimé sur ce point avec une extrême énergie : « Ces amitiés, dit-il, sont toutes mauvaises, folles et vaines : mauvaises d'autant qu'elles aboutissent et se terminent en fin au péché de la chair et qu'elles desrobent l'amour et par consequent le cœur a Dieu, a la femme et au mari, a qui il estoit deu ; folles, parce qu'elles n'ont ni fondement ni rayson ; vaines, parce qu'elles ne rendent aucun prouffit, ni honneur, ni contentement. Au contraire, elles perdent le tems, embarrassent l'honneur, sans donner aucun playsir que celuy d'un empressement de pretendre et esperer, sans sçavoir ce qu'on veut ni qu'on pretend ! » [2] Avec quelle finesse il note l'étourderie, le vide et la malfaisance de ces « muguetteries » sans issue : « Qui prend est pris en ce jeu. L'herbe aproxis reçoit et conçoit le feu aussi tost qu'elle le void, nos cœurs en sont de mesme, soudain qu'ilz voyent une ame enflammee d'amour pour eux, ilz sont incontinent embrasés pour elle. J'en veux bien prendre, me dira quelqu'un, mais non pas fort avant. Hélas vous vous trompés, ce feu d'amour

---

[1] *Journal des Débats*, 4 décembre 1909.

[2] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XVIII, t. III, p. 199.

est plus actif et penetrant qu'il ne vous semble ; vous cuyderes n'en recevoir qu'une estincelle, et vous serez tout estonné de voir qu'en un moment il aura saisi tout vostre cœur, reduit en cendre toutes vos resolutions et en fumee vostre reputation... O Dieu, quel aveuglement est celuy-ci, de jouër ainsy a credit sur des gages si frivoles la principale pièce de nostre ame. » [1]

Ce jeu mondain du *flirt*, qui lui semble la plus directe des menaces pour la perpétuité de l'amour conjugal, il ne se lasse pas de l'analyser et de le flétrir. Il y revient dans la suite de son *Introduction* : « Les uns, dit-il, parlant des praticiens du *flirt*, n'ont d'autre dessein que d'assouvir leurs cœurs a donner et recevoir de l'amour, suivans en cela leur inclination amoureuse, et ceux-ci ne regardent a rien pour le choix de leurs amours sinon a leur goust et instinct, si qu'a la rencontre d'un sujet aggreable, sans examiner l'interieur ni les deportements d'iceluy, il commenceront cette communication d'amourettes et se fourreront dedans les miserables filetz desquelz par apres ilz auront peyne de sortir. Les autres se laissent aller a cela par vanité, leur estant advis que ce ne soit pas peu de gloire de prendre et lier les cœurs par amour ; et ceux-ci, faysant leur election pour la gloire, dressent leurs pieges et tendent leurs toyles en des lieux specieux, relevés, rares et illustres. Les autres sont portés et par leur inclination amoureuse et par la vanité tout ensemble, car encores qu'ilz ayent le cœur contourné a l'amour, si ne veulent ilz pourtant pas en prendre qu'avec quelque advantage de gloire. » [2] Quel romancier, quel analyste du cœur humain a jamais dit des choses plus aiguës et plus nuancées sur cet éternel sujet des « amourettes ». Mais comme on sent bien à travers toutes ces fines analyses où les comparaisons précisent encore l'idée, l'homme qui a senti la poésie

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XVIII, t. III, pp. 199-200.

[2] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XVIII, t. III, p. 198.

et la nécessité de l'amour conjugal et qui ne s'élève contre les amours adventices que pour sauvegarder cet amour essentiel !

* * *

Sa largeur de vues en ce qui concerne les autres affections humaines et notamment les affections de famille, n'est pas moins admirable. Voyons comme il s'entend à délier de ses doutes et scrupules une petite novice qui s'inquiétait des mouvements de son cœur : « Vous me dites que ces sentimens sont de la creature ; mays je pense que vous aves voulu dire qu'ilz viennent a vous par la creature, et neanmoins de Dieu, car il me semble que par le reste de vostre lettre, vous m'en donnes des argumens. Mais quand ilz seroyent de la creature, encor ne seroyent-ils pas a rejetter, puisqu'ilz conduisent a Dieu, ou au moins qu'on les y conduit ; il faudroit seulement prendre garde a ne se point laisser surpendre, selon les regles generales de l'usage des creatures. »[1] En conséquence, il aime les siens d'un amour surnaturel, en Dieu, et dans la mesure où ils sont plus près de Dieu. « Que je vous ayme, écrit-il à sa sœur, et plus que vous ne scauries croire, mais principalement des que j'ay veu en vostre ame ce digne et honnorable desir de vouloir aymer Nostre-Seigneur. »[2] Mais il les aime aussi avec son cœur d'homme d'une tendresse naturelle, à cause de la parenté du sang ou pour une « secrète correspondance » de leur nature avec la sienne.

Il se retrouve ici de l'école de Montaigne qui aimait La Boétie par une sorte d'instinct parce que, disait-il, *c'était lui*. Saint François de Sales dit de même : « Il me semble pas que mon cœur vous peust aymer comm'il vous ayme si, par une secrette correspondance le vostre ne l'attiroit. »[3]

---

[1] *Lettre à la sœur de Soulfour*, 16 janvier 1603, t. XII, p. 166.

[2] *Lettre à Mme de Cornillon*, sa sœur, 39 juin 1609, t. XIV, p. 172.

[3] *Lettre à un inconnu*, 31 mai 16p8, t. XIII, p. 288.

Il désavouait ainsi par avance la doctrine cornélienne qui enchaînera l'amour à la connaissance du mérite et finira par le confondre en somme avec l'estime, « car, écrivait-il, on a beau dire que la connoissance des merites force a l'amour (je dis a l'amitié), c'en est vrayement un grand motif, mais inutile si on n'espere pas une reciproque affection. »[1] Les affections humaines sont pour lui un phénomène de la sensibilité, en quelque mesure indépendant de la raison et de la volonté. « Je vous porte toute l'affection que vous scauries desirer, écrivait-il encore à la Sœur de Soulfour, et ne m'ens çaurois empescher. »[2] Règlons-les, ces affections, subordonnons-les, comme il a été dit plus haut, mais n'ayons pas l'illusion de croire que nous en pouvons décider à volonté l'éclosion ou la mort.

N'ayons pas non plus l'inhumaine rigueur d'un Pascal qui s'interdisait comme une défaillance de vertu toute caresse à sa petite nièce. Dans la mesure où il est permis d'aimer, il est permis de le manifester. Les parents et les amis peuvent se donner des marques d'affection comme tout à l'heure les époux. « Il faut icy remarquer, dit le saint, que le contentement que nous ressentons a la rencontre des personnes que nous aymons, et les tesmoignages d'affection que nous leur rendons en les voyant ne sont point contraires à ceste vertu de despouillement, pourvu qu'ils ne soyent point desreglés... car, comment se pourroit-il faire que les objets estans presens les puissances ne soyent point esmeües ? C'est comme qui diroit à une personne à la rencontre d'un lion ou d'un ours : n'ayez point peur. Cela n'est point en nostre pouvoir. De mesme, à la rencontre de ceux que nous aymons, il ne se peut pas faire que nous ne soyons esmeus de joye et de contentement ; c'est pourquoy cela n'est point contraire à la vertu... Ainsi vous voyez

---

[3] *Lettre à un inconnu*, 31 mai 1607, t. XIII, p. 288.

[4] *Lettre à la sœur de Soulfour*, 16 janvier 1603, t. XII, p. 166.

que la vertu n'est point chose si terrible qu'on s'imagine. C'est une faute que plusieurs font : ils se forment des chimeres en l'esprit, et pensent que le chemin du Ciel est estrangement difficile ; en quoi ils se trompent et ont bien tort. » [1] Une autre fois, dans le *Traitté de l'amour de Dieu* [2], il prenait la défense du baiser, alléguant qu'il était d'usage entre les premiers chrétiens et que Notre-Seigneur lui-même nous avait donné l'exemple d'embrasser ses disciples quand il les rencontrait, et de prendre « amoureusement entre ses bras » les petits enfants de Judée.

Aussi voyons-nous saint François de Sales donner sans scrupule à ses parents et amis, ou à leur sujet, des marques de tendresse, de douleur ou de joie. Saint Augustin, dans ses *Confessions*, crut devoir s'excuser d'avoir pleuré sa mère. L'évêque de Genève qui n'a pas tout à fait sur la nature déchue les mêmes idées que l'évêque d'Hippone, ne s'embarrasse pas d'un tel souci de rigorisme. Il ne semble pas même en avoir été effleuré. Quand sa mère lui est enlevée, il montre, il avoue son immense chagrin. « J'eu le courage, écrit-il à Mme de Chantal, de luy donner la derniere benediction, luy fermer les yeux et la bouche et luy donner le dernier bayser de paix a l'instant de son trespas. Apres quoy le cœur m'enfla fort et pleuray sur cette bonne mère plus que je n'avois fait des que je suis d'Eglise ; mais ce fut sans amertume spirituelle, graces a Dieu. » [3]

Comme s'il répondait au scrupule de saint Augustin, il écrivait, parlant de cette « pauvre petite Charlotte », une charmante fille de Mme de Chantal qui venait de mourir : « Hélas, il la failloit neanmoins bien un peu pleurer, car n'avons-nous pas un cœur humain et un naturel sensible. » [4] Et de même à la mort de son frère Bernard, il

---

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* VIII, t. VI, pp. 123-124.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. I, ch. IX, t. IV, p. 52.

[3] *Lettre à la Baronne de Chantal*, 11 mars 1610, t. XIV, p. 262.

[4] *Même lettre*, p. 264.

écrivait à Mme de Cornillon sa sœur : « O Dieu, ma pauvre tres chere Sœur, que j'ay de peine pour le desplaysir que vostre cœur souffrira sur le trepas de ce pauvre frere, qui nous estoit a tous si cher !... Pour moy, ma chere Fille, j'ay pleuré plus d'une fois en cette occasion car j'aymois tendrement ce frere, et n'ay sceu m'empescher d'avoir les ressentimens de douleur que la nature m'a causés. » [1] Il semble que François de Sales échappe à l'influence de ce courant stoïcien qui commençait à se dessiner puissamment et qui inspirera bientôt à Corneille tant de maximes écrasantes de grandeur et de roideur, où la raison sera proclamée souveraine non seulement sur les passions mais jusque sur les *soupirs* instinctifs :

« Et sur mes passions ma raison souveraine
« Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine. » [2]

A la même époque, un Montaigne feint d'ignorer le chiffre exact des enfants qu'il a perdus en bas âge et Malherbe voit mourir les siens avec une étrange sécheresse. Bientôt, Angélique Arnauld en viendra, d'après son propre témoignage, à *n'avoir plus de naturel*. Elle dira parlant de ses deuils de famille : « Je ne me souviens pas de m'être jamais troublée pour toutes ces pertes. » [3] La raison salésienne sait réprimer les effets de la passion mais n'entreprend point de blâmer les soupirs ! [4]

---

[1] *Lettre à Mme de Cornillon, sa sœur*, 30 mai 1617, t. XVIII, pp. 16-17.

[2] *Polyeucte*, II, 2. N'oublions pas que nous sommes à la veille du jour où Balzac va nous tracer ce portrait du Romain idéal : « Le Romain ne connaît ni Nature, ni Alliance, ni Affection, quand il y va de l'intérêt de la patrie, il n'a point d'autre intérêt particulier que celui là, et n'aime ni ne hait que pour des considérations publiques... Tout ce qu'il y a dans le monde d'effroyable et de terrible n'est pas capable de lui faire cligner un œil. » *Dissertation I, Le Romain.*

[3] R. Monlaur, *Angélique Arnauld*, Paris, Plon, 1908, pp. 77 et 386.

[4] Si l'on objecte qu'à l'encontre de sa doctrine habituelle, Saint François de Sales invite Mme de Chantal à refouler son amour maternel

Pour ce qui est de l'amitié, l'Evêque de Genève est peut-être encore de tous nos Saints celui qui s'est exprimé sur elle avec le plus de chaleureuse abondance. Sans doute, entre les amitiés, il donne sa préférence à celles qui se proposent expressément d'élever les âmes à Dieu, mais il n'exclut pas les autres amitiés honnêtes qui donnent le

---

pour entrer au cloître, en passant au besoin sur le corps de son jeune fils à peine adolescent, faisons observer que le Saint prit sur lui de retenir la baronne dans le monde, malgré son désir, pendant plusieurs années. Il la retint malgré elle jusqu'à ce que le sort temporel de ses enfants fût parfaitement réglé : « Demeurés de cœur et d'esprit avec nostre Sauveur, lui écrivait-il... Et puisque sa volonté est que vous soyés encor au service et à la conduite de vostre famille, demeurés-y en paix, avec la fidélité que vous devés a ce saint vouloir. » *Lettre* du 8 octobre 1608, t. XIV, p. 77. Le principe est nettement posé et les exigences du devoir d'état sauvegardées. Si quelques détails d'application nous paraissent peu conformes à nos mœurs modernes, souvenons-nous que toutes les circonstances de ce départ ne nous sont pas connues et que, d'ailleurs, tout fut arrangé conformément aux usages du temps. Saint François de Sales est si convaincu d'avoir pourvu à tout le nécessaire et même à tout le convenable en cette affaire qu'il s'exprime en homme absolument inattaquable. Parlant de Mme de Chantal et de son entrée en religion, il écrit à Vespasien Aiazza, abbé d'Abondance : « Pressee des desirs de Dieu, elle a tout quitté, et, avec une prudence et une force non commune a son sexe fragile, elle a pourveu a son desengagement; en sorte que les bons treuveront beaucoup de choses a loüer en cela, et les enfans malins du siecle ne sçauront sur quoy s'attacher pour former leurs mesdisances. » *Lettre* du 3 avril 1611, t. XV, p. 39. Parlant ainsi, non seulement il défie la critique, mais il atteste qu'elle ne s'est pas produite. Et de fait, le père de Mme de Chantal lui-même avait souscrit à l'arrangement, comme le prouve la lettre qu'il écrivait à l'Evêque de Genève le 29 mars 1610. Cf. t. XIV, p. 415. Le Président Fremyot se chargeait de l'avenir de Celse-Bénigne. Et Mme de Chantal emmenait avec elle à Annecy celle de ses filles dont l'éducation n'était pas achevée. Le saint avait d'ailleurs prévu certaines absences de la Mère de Chantal pour le soin de ses affaires temporelles. Elle « pourrait, dit la Mère de Chaugy, faire quelques voyages en Bourgogne, s'il était nécessaire, pour le bien de ses enfants. » Cf. *Mémoires*, Ire partie, ch. XXV. Et nous savons qu'elle en fit. — Voir aussi sur ce sujet les fines remarques de M. Henri Bremond, au t. II de son *Histoire littéraire du sentiment religieux*.

meilleur de son charme au pacte social. Il lui suffit toujours qu'en cas de conflit Dieu soit préféré. D'ailleurs, par elle-même, pense-t-il, une bonne amitié est un stimulant moral ou du moins un appui. Sur ce point encore, il se connaît plus tolérant que bien d'autres chrétiens auxquels il n'hésite pas à s'opposer. « Plusieurs vous diront peut estre qu'il ne faut avoir aucune sorte de particulière affection et amitié, d'autant que cela occupe le cœur, distrait l'esprit, engendre les envies; mais ilz se trompent en leurs conseilz; car ilz ont veu escrit de plusieurs saintz et devotz autheurs que les amitiés particulieres et affections extraordinaires nuisent infiniment aux religieux ; ilz cuydent que c'en soit de mesme du reste du monde..., mais quant a ceux qui sont entre les mondains et qui embrassent la vraye vertu, il leur est nécessaire de s'allier les uns aux autres par une sainte et sacree amitié ; car par le moyen d'icelle ilz s'animent, ilz s'aydent, ilz s'entreportent au bien... Ceux qui sont es Religions n'ont pas besoin des amitiés particulieres [1], mais ceux qui sont au monde en ont necessité pour s'asseurer et secourir les uns les autres, parmi tant de mauvais passages qu'il leur faut franchir. Au monde, tous ne conspirent pas a mesme fin, tous n'ont pas le mesme esprit ; il faut donq sans doute se tirer a part et faire des amitiés selon nostre pretention ; et cette particularité fait voirement une partialité, mais une

[1] Saint François de Sales a trop le sentiment du réel pour ne pas comprendre que l'absolue égalité de traitement entre humains, au couvent comme ailleurs, est un idéal difficile à atteindre. Il condamne les amitiés particulières, mais il ne serait pas lui-même s'il n'atténuait et ne nuançait son arrêt : « Ce que j'ay dit que nous devons rendre nostre amour si esgal envers les Sœurs, que nous en ayons autant pour les unes que pour les autres, cela veut dire autant que nous le pouvons; car il n'est pas en nostre pouvoir d'avoir autant de suavité en l'amour que nous avons pour celles à qui nous avons moins d'alliance et correspondance d'humeur, qu'avec les autres avec lesquelles nous avons de la sympathie. » Il ajoute toutefois : « Mais cela n'est rien; l'amour de charité doit estre general, et les signes et tesmoignages de nostre amitié esgaux, si nous voulons estre vrayes servantes de Dieu. » *Vrays entretiens*. *Entretien* IV, t. VI, pp. 68-69.

partialité sainte, qui ne fait aucune division, sinon celle du bien et du mal, des brebis et des chevres, des abeilles et des freslons, separation necessaire... Saint Hierosme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Bernard et tous les plus grands serviteurs de Dieu ont eu de tres particulieres amitiés sans interest de leur perfection. Saint Paul reprochant le detraquement des Gentilz les accuse d'avoir esté gens *sans affection*, c'est-à-dire qui n'avoient aucune amitié. Et saint Thomas, comme tous les bons philosophes, confesse que l'amitié est une vertu : or, il parle de l'amitié particuliere, puisque, comme il dit, la parfaite amitié ne peut s'estendre a beaucoup de personnes. La perfection donques ne consiste pas a n'avoir point d'amitié, mais a n'en avoir que de bonne, de sainte et sacree. » [1] Il faut lire dans l'*Introduction* tout ce vif chapitre sur l'amitié qu'anime une petite flamme polémique. On y sent partout que le saint veut emporter une position contestée.

Contre les stoïques au cœur dur qui prétendent nous enfermer dans un impersonnel et froid amour de l'humanité, il veut qu'il nous soit permis de faire une selection dans cette humanité, et de nous choisir non seulement des intimes mais des « arch'intimes », comme il l'écrivait joliment à son ami Antoine des Hayes : « Et puisque je suis sur ce sujet, je diray encor qu'il y a trois jours que je receu une lettre de M. de Santeul, qui... me dit que l'on en a parlé avec M. des Hayes, mon arch'intime. Voyes vous, Monsieur, ce mot d'arch'intime ne m'avoit encor point esté devant les yeux ; mais sur une si grande verité, il a esté receu de mon cœur tres intimement et le bon M. de Santeul ne me dit jamais un mot plus a mon gré. » [2] Réflexion charmante de spontanéité et de partialité qui nous fait pénétrer jusqu'au fond d'un cœur d'homme et de saint.

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XIX, t. III, pp. 202-205.

[2] *Lettre à Antoine des Hayes*. Commencement d'août 1609, t. XIV, p. 183.

Il se sent plus à Dieu à mesure qu'il appartient plus étroitement à ses amis. Son amitié avec sainte Chantal [1], — que nous aurons à étudier ultérieurement pour caractériser sa méthode de direction affective, — le purifie et l'élève à Dieu. Nature heureuse et droite, il aime, comme il dit, ses amis « d'un amour tout entier », et son amour pour Dieu n'en est point entamé, il en est au contraire exalté.

En un temps où Montaigne s'étonnait qu'on pût prendre plaisir à embrasser et cajoler de petits enfants [2], à la veille d'un siècle qui fera profession d'insensibilité à leur égard et les écartera de sa vie et de sa littérature, saint François de Sales se montre pour eux d'une exquise sensibilité. Il leur fait place dans ses œuvres [3]. Educateur par tempérament il oubliera que l'enfant n'a pas encore sa pleine raison pour se souvenir qu'il a déjà une âme et que cette âme il faut la guider vers Dieu. Au surplus, a-t-il besoin de raisons? Son cœur sensible, accueillant et bon, son goût d'artiste pour tout ce qui a de la grâce, suffisait à l'incliner vers la candide enfance. Il l'a aimée spontanément, sans calcul, parce qu'il a trouvé en elle le charme des choses

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 10 janvier 1606, t. XIII, p. 140.

[2] Montaigne disait en effet : « Je ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfans à peine encore nays, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglee devroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx. » *Essais*, l. II, ch. VIII. *De l'affection des peres aux enfants.*

[3] Il écrit par exemple à la Baronne de Chantal : « Groysi s'est blessé au doigt, mais de tout le reste il se porte bien. Je ne le veux point excuser mais accuser de quoy il ne vous escrit pas... mais ne laysses pas de l'aymer, car certes, il est bon enfant. Thibaut me dit que vous aves vostre petit baron qui fait merveilles, mais il me dit du bien de nostre Aymee avec un goust particulier; et de nostre Charlotte, il dit qu'elle est toute malade, et Françon toute jolie et grosse fille : J'aime bien tout cela ! » *Lettre* du 7 mars 1608, t XIII, p. 376.

neuves, fraîches et pures. Il l'a aimée comme une œuvre de Dieu qui n'a pas encore été flétrie par la vie.

***

C'est dans le même sentiment qu'il a aimé la nature. Il l'a aimée pour elle-même parce qu'elle est belle. Et il l'a aimée parce qu'elle est l'œuvre de Dieu, un reflet de sa Beauté. En son amour pour elle se sont rencontrés et conciliés le symbolisme du Moyen âge et le réalisme de la Renaissance. Il a aimé les lieux qui furent successivement le cadre de sa vie. Il a aimé Paris et son Université, il a aimé Padoue, il a aimé son petit Annecy, son beau lac et ses âpres montagnes. Il a aimé la lumière, les fleurs, les arbres, les vertes vallées, les eaux courantes et chantantes de son admirable campagne alpestre. C'est même une question de savoir si le spectacle de cette merveilleuse nature savoisienne n'a pas contribué à pénétrer son âme d'optimisme et de tendresse pour un monde où les choses ont un visage si séduisant. Quoi qu'il en soit, dépassant Marot, Montaigne, Rabelais, et rejoignant Racan, Ronsard et du Bellay, il éprouve devant les beautés de la nature des émotions où les âmes modernes peuvent se reconnaître. Avec la ferveur d'un Grec d'autrefois, il dit son amour pour la lumière, il chante son hymne au soleil, où l'on peut déjà relever cette fine notation, que sans le magicien qu'est l'astre-toi, « toutes choses ne seraient que ce qu'elles sont ». « Et certes, dit-il, il est vray que le soleil, source de la lumière corporelle est la vraye image du bon et du beau ; car entre les creatures purement corporelles, il n'y a point de bonté ni de beauté égale a celle du soleil. Or, la bonté et la beauté du soleil consiste en sa lumière sans laquelle rien ne seroit beau et rien ne seroit bon en ce monde corporel. » [1] La vue des fleurs, la douceur de leurs parfums, le « frifillis des feuilles »,

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VII, ch. v, t. V, p. 23.

« la gaye diapreure du païsage », le murmure des ruisseaux, tout cela l'enchante avant de l'élever à Dieu. Au sortir d'une maladie, il écrit à son ami Antoine Favre pour lui dire combien vive est sa joie de renaître et de revoir les belles choses que Dieu a faites pour le plaisir de nos yeux. « Quoi de plus doux... pour un convalescent que de quitter l'obscurité d'une maisonnette pour aller souvent contempler les jardins les plus agreables et les plus émaillés de fleurs et d'y respirer à souhait l'air embaumé des parfums les plus suaves. » [1] Avec les pages fleuries qu'il a écrites sur les oiseaux et sur les « avettes », et qui parfois, je le sais, ne sont pas exemptes d'une pointe de mièvrerie, on ferait toute une exquise anthologie.

Aimer les paysages de sa patrie, c'est aimer déjà sa patrie elle-même. Nous savons, par un beau texte cité plus haut, que le patriotisme vient en bon rang parmi les sentiments que saint François de Sales cultive dans les âmes. L'amour de la patrie est un devoir. Il le rappelle au président Frémyot en un temps où il était plus nécessaire qu'aujourd'hui de l'enseigner [2] : « Nous nous devons a Dieu, a la patrie, aux parens, aux amis. » [3] A sa place, qui n'est pas la première, mais qui n'est pas non plus, comme on le voit, la dernière, le patriotisme est une vertu : « O Dieu eternel, ... si la vaillance, l'obeissance au prince, l'amour de la patrie et la magnanimité ne vous estoyent aggreables, je ne suivrois jamais leurs mouvemens que je sens maintenant ; mais parce que ces vertus vous playsent, j'embrasse cette occasion de les prattiquer. » [4] Pour être compris dans l'amour de Dieu, l'amour de la patrie n'en est pas moins

---

[1] *Lettre latine* du commencement de février 1594, t. XI, pp. 41-42.

[2] *Lettre au Président Fremyot*, 7 octobre 1604, t. XII, p. 331.

[3] Dans son beau livre sur *La France en* 1614. Paris, Nelson, 1913, p. 422, Gabriel Hanotaux écrit, en effet : « Les discordes religieuses avaient jeté un tel trouble dans les consciences que le respect de l'ordre antique et le patriotisme naissant furent refoulés. »

[4] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. IX, ch. XIV, t. V, p. 289.

entier. Il se couronne en Dieu, mais le chemin qui mène à Dieu passe par la patrie, comme le chemin qui mène à Paris pour notre saint — c'est lui qui fait la comparaison — passe par Lyon. Paris est le terme du voyage, mais il ne faut pas négliger de traiter à Lyon toutes les affaires qui nous y sollicitent.

C'est donc une mauvaise chicane de prétendre, comme on l'a fait à propos du Duc de Bourgogne, que la dévotion gêne le service de la Patrie. La dévotion correcte, celle qu'enseigne saint François de Sales, fournit des motifs et un fondement au patriotisme : « Non, Philothee, la devotion ne gaste rien quand elle est vraye, ains elle perfectionne tout, et lhors qu'elle se rend contraire a la legitime vocation de quelqu'un, elle est sans doute fausse... Chacun devient plus aggreable en sa vocation, la conjoignant a la devotion : le soin de la famille est rendu paisible, l'amour du mari et de la femme plus sincere, *le service du prince* plus fidelle. » [1] Des étourdis peuvent s'imaginer que les saints, tout aux affaires du ciel, négligent celles d'ici-bas. Il n'en est rien. Les saints ne sont pas d'ordinaire des politiques, mais ils sont, ils doivent être, pour réaliser toute leur définition, des patriotes. Il leur faut s'intéresser et contribuer à la prospérité de leur pays, qui conditionne celle de l'humanité. L'intelligence du christianisme a conduit François de Sales à prescrire le plus cordial dévouement à la patrie, et non seulement à la patrie abstraite, mais à la patrie vivante, comme incarnée dans la personne du Prince.

Le patriotisme le mène au loyalisme politique. Dans une lettre à l'archevêque de Tarentaise, il demande que l'on fasse connaître à tout le pays combien « Sa Sainteté souhaite la conservation de ce royaume, et combien elle desire que tous dressent les peuples a la vraie et sincere obeissance et soumission que les sujets doivent à cette couronne. » [2]

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. III, p. 20.

[2] *Lettre à Mgr Anastase Germonio*, mars 1610, t. XV, p. 189.

Il s'agit ici de la France, car le saint avait en réalité deux patries : une partie de son diocèse étant savoisienne et l'autre française. Ce loyalisme politique va pour lui jusqu'au respect de la personne du Prince. Il n'admet pas ces dénigrements systématiques, cette passion de caricature qui s'exercent sur les chefs de nations et qui tend à diminuer la patrie elle-même dont ils sont la figure visible. « Chacun, dit-il, se donne liberté de juger et censurer les princes et de mesdire des nations toutes entières, selon la diversité des affections que l'on a en leur endroit : Philothee, ne faites pas cette faute ; car outre l'offense de Dieu, elle vous pourroit susciter mille sortes de querelles. » [1] Ainsi, le patriote salésien préfère son pays, mais juge équitablement et sans violence tous les autres.

Dans ses rapports avec le pouvoir, l'évêque de Genève évite tout ce qui serait servilisme, obséquiosité, courtisanerie. Ce n'est pas un évêque césarien. Il tient à l'amitié de son prince, non seulement parce que cette amitié lui est utile pour son apostolat, mais parce que, ici encore, outre sa raison, son cœur est engagé. Mais s'il arrive que cette affection, précieuse à ses yeux, lui soit retirée, comme son grand compatriote Joseph de Maistre, il ne se trouble point, n'ayant rien fait pour mériter la disgrâce. A plus forte raison ne meurt-il point de chagrin comme ce pauvre et tendre Racine qui dessécha de tristesse, dit-on, pour une froideur de son roi. Un jour, le duc de Savoie a pris ombrage de lui, l'évêque se disculpe par écrit, mais il attend l'issue des événements dans la sérénité et — au sens que nous avons dit — dans l'indifférence : « Je me suis fort plaint par une lettre, écrit-il... or, j'en attens l'evenement, et ne voudrois pas que vous fussiès icy qu'après que cette bourrasque sera passee, qui sera bientost, Dieu aydant. Mais quand je l'appelle bourrasque, dame ne penses pas que j'en sois agité, non plus certes que de la moindre chose

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXIX, t III, p. 243

du monde. » [1] Certes, entre les deux princes auxquels il eut affaire, Henri IV et Charles Emmanuel de Savoie, c'est au premier que vont ses sympathies les plus vives, mais pour le second néanmoins il est d'un dévouement absolu. « Je supplie tres humblement... vostre Altesse, lui écrit-il, de croire que j'ay gravé trop avant en mon cœur le devoir que je luy ay, pour jamais me relascher a faire chose qui puisse tant soit peu nuyre au service de ses affaires, et que j'ay une trop grande aversion au tracas des choses d'Estat, pour jamais y vouloir penser d'une attention deliberee. » [2] Pour Henri IV l'élan est tout cordial, spontané tout ensemble et réfléchi. Il aime ce Prince non seulement en sujet mais en ami, et nous ne comprendrions pas toute la pensée de saint François de Sales sur les affections humaines si nous ne savions comment il a chéri ce souverain de mœurs volages, mais d'esprit supérieur. Sa mort lui arrachera des plaintes dont l'accent pathétique rappelle celles de Bossuet pleurant Madame. « Ah ! Monsieur mon amy, écrit-il au Président Fremyot, il est vray, l'Europe ne pouvoit voir aucune mort plus lamentable que celle du grand Henri IV... Les quinze ou dix-huit ans que sa forte complexion et santé et que les vœux de la France et de plusieurs gens de bien hors de France luy promettoyent encore de vie vigoureuse, eussent esté suffisans pour cela : et voyla qu'une si grande suite de grandeurs aboutit en une mort qui n'a rien de grand que d'avoir esté grandement funeste, lamentable, miserable et deplorable ; et celuy que l'on eust jugé presque immortel, puisqu'il n'avoit peu mourir parmi tant de hasars desquelz il avoit si longuement fendu la presse pour arriver a l'heureuse paix de laquelle il avoit esté jouissant ces dix années dernières, le voyla mort d'un contemptible coup de petit couteau et par la main d'un jeune homme inconnu, au

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 11 décembre 1609, t. XIV, p. 227.

[2] *Lettre au duc de Savoie*, 12 juin 1611, t. XV, pp. 68-69.

milieu d'une rue [1]... Pour moy, je le confesse, les faveurs de ce grand Roy en mon endroit me sembloyent infinies, mettant en consideration ce que j'estois lhors qu'en l'annee 1602 il me fit des semonces (demandes) d'arrester en son royaume qui estoyent capables d'y retenir, non un pauvre prestre tel que j'estois, mais un bien grand prelat. Or, Dieu disposoit autrement. Et j'ay esté extremement consolé que ce royal courage m'ayant une fois departi sa bienveillance, ayt si longuement et gracieusement perseveré a m'en gratifier, comme mille tesmoignages qu'il en a faitz a diverses occasions m'en asseurent ; et bien que je n'aye jamais receu de sa bonté que la douceur d'estre en ses bonnes graces, si cependant m'estime-je extremement redevable a continuer mes foibles prieres pour son ame et pour le bonheur de sa posterité. Je ne finirois pas aysement de parler d'un Prince digne de tant de mémoire. » [2] On peut voir par ce morceau tout vibrant de libre émotion avec quelle largeur saint François de Sales donnait licence au cœur de s'exprimer !

L'amour de Dieu qui le possédait si complètement, et dont il voulait que les autres fussent animés comme lui, n'a pas desséché une seule fibre de son cœur humain. Parents, amis, patrie, rien n'est « exclu », rien ne doit être exclu de notre sympathie. Et c'est à d'autres qu'à lui qu'il faut reprocher cet « amour exclusif » de Dieu dont on

---

[1] Saint François de Sales semble exclure de ses perspectives la vie privée du roi. Dans cette longue lettre au président Fremyot, il n'y fait qu'une légère et discrète allusion ; et c'est pour exprimer l'espoir « que la douce et misericordieuse providence du Pere celeste aura insensiblement mis dans ce grand cœur royal, en ce dernier article de sa vie, la contrition necessaire pour une heureuse mort. » L'évêque se montre attentif surtout à la manière dont le Prince accomplit ses fonctions royales. La maîtrise dont il y fit preuve suffit à le mettre très haut dans son estime. Et cela s'harmonise très bien avec la doctrine du saint sur l'excellence du devoir d'état. Mais cela ne signifie pas qu'il passe l'éponge sur la frivolité des mœurs royales !

[2] *Lettre au président Fremyot*, 27 mai 1610, t. XIV, pp. 309-311.

dit faussement qu'il fait dépérir autour de lui toutes les affections terrestres [1].

III. — Culture du Corps

Chez saint François de Sales l'amour de Dieu n'est pas même l'ennemi du corps. Une sage culture physique est déjà pour lui la condition d'une bonne éducation de la volonté. Il est encore tout moderne en cela. Contrairement à beaucoup d'ascètes anciens qui, dominés par certaines idées néo-platoniciennes, faisaient du corps un ennemi dont la déchéance devait être poursuivie, il pense que l'âme n'est saine que dans un corps sain. Il se garde d'immoler le physique au métaphysique : il en appelle à la collaboration des deux forces.

Sans doute, son indulgence pour ce que Molière appellera notre « guenille » s'inspire encore d'une considération mystique. Il veut que notre guenille nous soit chère parce qu'elle est l'œuvre de Dieu. « Le chrestien, dira-t-il, doit aymer son cors comme une image vivante de celuy du Sauveur incarné, comme issu de mesme tige avec iceluy et, par consequent, luy appartenant en parentage et consanguinité. » [2] C'est donc toujours le même motif surnaturel, celui par lequel nous l'avons vu légitimer, comme Dante, les affections humaines, qui le guide en cette matière. Aimons les êtres vivants et même les objets inanimés parce que Dieu qui les a créés les a Lui-même aimés.

Mais ici, pour justifier les soins du corps, il va trouver

---

[1] M. G. Dumas, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1906, intitulé : « *Comment aiment les mystiques* », écrivait : « On a pu avec raison définir le mysticisme *l'amour exclusif de Dieu*. Non seulement les grands mystiques aiment Dieu comme toutes les âmes religieuses, mais ils aspirent sans cesse à l'aimer davantage, et partant à n'aimer que Lui. » Pour le mystique salésien, Dieu est le seul être qu'on aime sans condition. Mais cet amour, loin d'« exclure » les autres, comme on l'a vu, les exige au contraire !

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. III, ch. VIII, t. IV, p. 193.

et donner des motifs plus utilitaires, les motifs mêmes que donne aujourd'hui dans son ordre, avec peut-être un peu trop de complaisance, la pédagogie profane. Il faut maintenir son corps en forme pour mieux posséder son âme, pour avoir plus d'énergie à mettre au service de ses frères. Ce fut la grande erreur de l'école d'Alexandrie, ce sera la grande erreur du XVIIe siècle, avec Descartes, Malebranche et nombre de Jansénistes imbus de cartésianisme, de trop disjoindre l'âme du corps et d'en faire comme une étrangère dans une hôtellerie de passage. L'évêque de Genève, sur ce point comme sur bien d'autres, disciple de saint Thomas, voit dans l'âme une associée du corps. Il professe que l'être humain, d'abord simple végétal, passé par degrés à la vie sensible, puis à la vie intellectuelle, ne cesse jamais d'être un composé dont les parties restent interdépendantes. Il voit notre âme tout engagée dans la matière. Ensemble le principe spirituel et le principe matériel grandissent et s'affermissent, ensemble ils s'étiolent et achèvent leur vie terrestre. Origène et Clément d'Alexandrie pensaient que la vigueur et l'agilité de l'âme avaient pour condition l'affaiblissement du corps [1]. L'idéal vers lequel ils tendaient c'était en somme l'extinction de la vie physique, source et principe du mal. Ils voulaient notamment qu'on s'entraînât à ne plus dormir pour arracher l'esprit à cette torpeur funeste, à cette espèce de mort passagère qu'est le sommeil. Il fallait s'exténuer de veilles pour se rendre plus agile dans la contemplation.

---

[1] Parlant de Clément d'Alexandrie et de son école, M. Martinez écrit : « Clément recommande d'une façon générale la mortification du corps : Il faut arriver à ne plus tenir compte de la chair, et pour cela lui refuser tout, à l'exception de ce qui est absolument nécessaire pour ne pas l'exposer à la mort... Pour l'écrivain d'Alexandrie, le corps est plutôt un obstacle qu'un auxiliaire... L'âme, en attendant la séparation de la mort, doit dès cette vie s'en rendre aussi indépendante que possible... Il veut aussi qu'on engage une lutte contre le sommeil. » Cf. *L'ascétisme chrétien pendant les trois premiers siècles*, Paris, Beauchesne, pp. 140-141.

Saint François de Sales, influencé par l'humanisme italien qui réalise si bien dans son art l'union du corps et de l'âme, pose avec fermeté le principe contraire. Donner des soins, du sommeil et du repos à son corps, c'est le « revigorer », c'est le rendre capable de servir « mieux son Dieu par apres ». Ce motif, qui découle de sa doctrine sur le moyen de procurer la gloire de Dieu, il le détaille, il y insiste : « Acte tres excellent de charité, dit-il, parlant du repos, car... elle nous oblige *d'aymer* nos cors convenablement en tant qu'ilz sont requis aux bonnes œuvres, qu'ilz sont une partie de nostre personne, et qu'ilz seront participans de la felicite eternelle. »[1] C'est pourquoi, ayant appris que Mme de Chantal retranchait sans discrétion sur son sommeil du matin et du soir, il la reprend avec vivacité : « Pourquoy faites vous cela, ma chere Fille? Non certes il ne faut pas accabler l'esprit a force de travailler le cors. »[2] Voilà le principe qui éclaire et domine toute sa doctrine en cette matière : accabler le corps, c'est accabler l'esprit, c'est amoindrir sa force morale, c'est se désarmer pour le combat. Il avoue bien que, pour son compte, il lui arrive de fatiguer son corps par des veilles excessives, par des travaux nocturnes, mais il s'en excuse comme d'une faute : « Je fay cela, il est vray, dit-il, mais c'est par vive force : autrement, je dors fort bien ce qui m'est necessaire, et je veux que vous en facies de mesme. La lettre ci-jointe vous fut escritte a la minuit, mais il y avoit lontems que je n'avois tant veillé. Il ne faut pas pour peu de chose, se detraquer comme cela, notamment les femmes ; car par apres on ne vaut rien tout le long du jour. »[3] Et nous revenons ainsi, par un détour, à l'axiome qui lui a servi de point de départ : exténuer le corps c'est opprimer l'âme. Veiller trop tard, c'est se condamner à ne « rien valoir ensuite tout le long du jour. » Visiblement,

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. III, ch. VIII, t. IV, p. 192.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 5 mars 1608, t. XIII, p. 367.

[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 5 mars 1608, t. XIII, p. 367.

comme nous l'avons établi au chapitre second, il est tout orienté vers l'utile.

Obtenir de l'âme un bon rendement, la maintenir en état d'alacrité, voilà sa grande pensée. « Ma chere Sœur, écrit-il à l'Abbesse du Puits d'Orbe, il n'est pas croyable combien les longues veilles du soir sont dangereuses et combien elles débilitent le cerveau. On ne le sent pas en jeunesse, mais on le ressent tant plus par apres, et plusieurs se sont rendues inutiles par ce moyen la. » [1] Il ne faut pas laisser passer sans la souligner cette réflexion sur *les veilles qui débilitent le cerveau* et tendent à nous rendre inutiles. Nous verrons bientôt Port-Royal accepter d'un cœur léger qu'on se rende inutile par austérité. Pour lui, c'est le tout de la vie que d'être utile. Avant tout, il faut servir, il faut durer. Ainsi deux conceptions différentes s'affrontent perpétuellement en ascèse à propos des plus menus détails de notre activité. Admirons d'ailleurs en passant comment toute la doctrine spirituelle de saint François de Sales se rattache solidement à deux ou trois idées centrales qui ramifient dans toutes les directions. Souvent chez les anciens, le corps était considéré comme une sorte d'holocauste qu'il convenait d'offrir à un Dieu justicier avide de nos immolations. Pour notre saint, préoccupé de culture individuelle et d'apostolat, il est un outil qu'il faut entretenir et ménager.

Son enseignement sur ce point rejoint exactement celui du Christ qui n'a pratiqué le jeûne et les veilles qu'en des circonstances exceptionnelles. La partie afflictive de l'ascèse évangélique se ramène presque tout entière aux fatigues de l'apostolat. Travail de préparation oratoire, déplacements incessants pour la prédication, repas incertains et improvisés, sommeil irrégulier, avanies, insuccès, intempéries, tout cela constitue, quand on y songe, un lot de souffrances qui peut tenir lieu des haires et des disciplines librement choisies. Ainsi l'apostolat, qui fut la pensée directrice de

---

1 *Lettre à Mme Bourgeois*, 22 novembre 1604, t. XII, p. 391.

l'évêque de Genève, lui paraît comporter des pénitences singulièrement méritoires et plus conformes que toutes autres à l'esprit de Jésus. Enseigner l'Evangile, comme il le fit en Chablais, devant des auditoires dérisoires, rédiger dans de froides maisons aux portes disjointes des controverses d'une efficacité problématique, faire le catéchisme aux enfants pauvres d'Annecy, parcourir chaque année son immense diocèse, recevoir avec un visage souriant des étrangers et des importuns, qui oserait dire que cela n'est pas aussi rude que de jeûner volontairement. Le saint nous a lui-même avoué qu'il avait frémi dans sa chair à la seule pensée d'entreprendre sa première visite pastorale à travers ses hautes montagnes. Pour un humaniste ami des livres, quel supplice, en effet, que ce long et triste pèlerinage parmi des villages perdus !

* * *

L'inutilité, l'inaptitude à la culture individuelle et collective, voilà ce que notre saint veut avant tout prévenir.

Il faut être sain pour servir les autres. Il faut l'être aussi pour exercer la maîtrise sur soi-même : « Je ne veux pas, écrit-il à une religieuse, que vous veillies le sepulcre cett'annee... car cette demesuree veille vous tiendroit tout le jour hors d'aleyne et estoufferoit l'esprit de devotion. » [1] Comme saint Ignace et sainte Thérèse, il a fait sur lui-même l'expérience que trop d'austérité, trop de fatigue, non seulement compromet l'apostolat mais nuit à la dévotion même.

Après des excès qui ont entamé sa santé, il en vient à cette prudence utilitaire qui sera désormais sa loi et qu'il ne cessera de prescrire autour de lui. Il écrit à Mme de Chantal qui s'informait de sa santé un moment ébranlée : « Dieu mercy, je la sens fort entiere maintenant, ayant absolument retranché les veilles du soir et les escritures que

[1] *Lettre à Mme de Vignod*, religieuse de sainte Catherine, 8 avril 1607 t. XIII, p. 278.

j'y soulois faire, et mangeant plus a propos aussi. »[1] Un pareil texte eût sans doute fort étonné les mystiques d'Alexandrie et les vieux anachorètes. Etablir ainsi bourgeoisement une liaison entre la sagesse du régime et la bonne tenue de l'âme, cela eût semblé d'une spiritualité bien aventureuse à ces virtuoses de la pénitence corporelle qui considéraient notamment comme essentielles les longues prières nocturnes, parce qu'elles nous arrachent à l'engourdissement de l'esprit, à l'esclavage de la chair.

L'idéal que propose saint François de Sales est donc en somme assez différent de celui que poursuivait une sainte Catherine de Sienne mourant à trente-trois ans épuisée d'austérités après des exploits pénitentiels qui accablent l'imagination. Son action en matière de mortification est presque toujours modératrice. Assurément, nous le savons, il ne le recule pas pour ses dirigés devant un jeûne raisonnable ni même devant quelques bons coups de discipline. Mais s'il lui arrive de recourir à ces moyens énergiques, c'est seulement quand le corps trop ardent menace d'entreprendre sur la liberté de l'âme, quand, par exemple dans la tentation, il y a lieu, par une diversion vigoureuse, de calmer sa pétulance. Alors oui, comme il dit, trente ou soixante coups de discipline sont une opportune médication et qui donne à l'âme le moyen de se ressaisir [2]. Mais ces conseils sont exceptionnels sous sa plume.

Reconnaissons-le, saint François de Sales a nettement engagé l'ascèse dans une direction qui n'était pas celle de l'âge précédent [3]. « Au Moyen âge, a-t-on dit, la philosophie

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 8 juin 1606, t. XIII, p. 182.

[2] Il écrivait en effet à Mme de Chantal, le 14 octobre 1604 : « Il sera bon d'appliquer quelquefois cinquante ou soixante coupz de discipline ou trente, selon que vous seres disposee. C'est grand cas comme cette recette s'est trouvee bonne en une ame que je connais. C'est sans doute que le sentiment extérieur divertit le mal et l'affliction intérieure et provoque la misericorde de Dieu. », T. XII, p. 357. On voit que le caractère de *diversion* est parfaitement indiqué.

[3] Le succès du livre de Louis de Vivès : *L'Institution de la femme*

méprisait la matière. Les étudiants vivaient dans la saleté et méprisaient les exercices physiques. Ce régime a pour effet d'atrophier chez Gargantua les facultés du corps et de l'esprit. » [1] A la suite de Rabelais on a sans doute parfois chargé le tableau du mépris de nos pères à l'égard du corps, mais il est indéniable qu'une certaine négligence de la « guenille » était alors commune. Notre saint avait pu connaître pendant ses années d'étude à Paris de ces jeunes gens que la misère physique avait conduits à la misère morale et ce spectacle lui avait profité. Toujours est-il que ses conseils de modération firent en leur temps une vive impression de nouveauté. Les murmures qui s'élevèrent contre la Visitation naissante et sa règle trop douce en disent long sur l'état des esprits à cette époque.

En tous temps, il est vrai, sous l'influence d'une antique et glorieuse tradition, les âmes que visite un rêve de sain-

---

chrestienne, paru en 1542, est caractéristique à cet égard. Parlant de ce livre austère, Jules Lemaître écrit : « Ce ne sont que préceptes de retranchement et de coercition. On est un peu surpris de l'idée qu'il semble se faire des jeunes filles. Il a l'air de les considérer comme des bêtes chaudes et malignes... qu'il faut donc surveiller et garder strictement et garrotter de devoirs et de disciplines. Un peu plus, il conseillerait les saignées... Passons au chapitre *de la cure du corps en la pucelle*. Il n'y est question que de corps à *débiliter*, que *d'ardeur de jeunesse* à réfréner et à éteindre. La jeune fille ne boira que de l'eau, ou du vin très étendu d'eau, *pour digérer la viande, non pour enflammer le corps*; elle s'abstiendra d'épices et de sauces; elle ne mangera que des viandes légères et encore rarement et en petite quantité et elle se nourrira surtout de potages. » Cf. *Impressions de théâtre. Onzième série*, Paris. Boivin, pp. 25-30.

[1] Roerich, *Philosophie de l'éducation*, Paris. Alcan, p. 56. Ce que M. Roerich dit ici du Moyen-âge, c'est du XVIe siècle qu'il faut le dire. Avant la Réforme on se lavait beaucoup, bien plus qu'au XVIe et au XVIIe siècles. « Lorsque les étuves du Moyen âge disparurent, dit M. Plattard, anathématisées à la fois par les prédicateurs catholiques et par les ministres huguenots, on perdit l'habitude de l'eau et on finit par ne plus se laver, même chez soi. » Cf. Rabelais. *Œuvres*, Edit. Abel Lefranc, t. II, p. 219, note 33. Rabelais lui-même ne prévoit pas pour la toilette matinale de Gargantua l'usage de l'eau.

teté et qui ont reçu la grâce d'un renouvellement intérieur se jettent avec quelque impétuosité dans la pénitence corporelle. D'instinct tous les débutants vont là. Mais souvent il arrive que, leur ardeur de néophytes étant tombée, ils trouvent trop lourd le fardeau qu'ils se sont mis sur les épaules et non seulement alors ils se libèrent du superflu pénitentiel dont ils se sont chargés, mais ils vont jusqu'à prendre la piété même en dégoût.

Saint François de Sales a vu le danger. L'exemple de Luther, qui, s'étant exténué de jeûnes, s'était ensuite livré aux boissons, était d'ailleurs trop proche pour être oublié. C'est pour sauvegarder l'avenir de la dévotion dans les âmes que l'évêque de Genève prescrit la discrétion et la mesure. « Les jeunes gens, dit-il, portés à des infirmités par l'exces des jeusnes, se convertissent aysement aux delicatesses. Les cerfz courent mal en deux tems : quand ilz sont trop chargés de venaison et quand ilz sont trop maigres. Nous sommes grandement exposés aux tentations quand nostre cors est trop nourri et quand il est trop abbattu ; car l'un le rend insolent en son ayse et l'autre le rend desesperé en son mesayse ; et comme nous ne le pouvons porter quand il est trop gras, aussi ne nous peut-il porter quand il est trop maigre. Le defaut de cette moderation es jeusnes, disciplines, haires et aspretés rend inutiles au service de la charité les meilleures années de plusieurs... et d'autant qu'ilz l'ont maltraitté au commencement, ilz sont contrains de le flatter a la fin. N'eussent-ilz pas mieux fait de luy faire un traittement egal et proportionné aux offices et travaux auxquelz leurs conditions les obligeoyent ? » [1] Faisons feu qui dure, répétait avec sagesse notre saint.

Il avait bien saisi en outre cette vérité d'expérience, qui devait être reprise et développée par le pape Léon XIII dans une de ses Encycliques, qu'un certain bien-être matériel est désirable pour la conservation de la foi, à plus forte raison pour le développement de la piété. L'homme,

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXIII, t. III, p. 218.

quand il est trop pressé du besoin, trop incertain de l'avenir immédiat, ne peut guère s'adonner pleinement à la culture de son âme : Dans une lettre au P. Possevin, le saint laisse échapper cette réflexion : « C'est grand cas combien de pouvoir a la commodité de ceste vie sur les hommes. »[1] Il savait que les natures d'élite seules peuvent supporter longtemps avec profit une certaine dose de souffrance physique. Dans une minute de ferveur on se charge inconsidérément et puis l'on plie, on se déprime et le tout se solde par un recul[2].

Il faut voir avec quelle charmante bonhomie, dans un des derniers sermons qu'il ait prononcés, dans un de ceux, par conséquent, où nous sommes en droit de chercher sa pensée définitive, il s'oppose à saint Bernard dont l'intransigeance était extrême en matière de soins corporels. Ce grand saint, raconte-t-il, ne voulait point que ses moines eussent recours aux « medecins » et aux « medecines », « cela estant propre aux gens du monde de faire venir avec grand empressement les medecins et d'employer frequemment des remedes, mais aux moines il ne leur est point licite. » Sur quoi il remarque doucement : « Saint Bernard paroist bien austere en cecy ».[3] Pour lui, au contraire, sainteté et santé ne sont point ennemies : « Si que le lever du matin, dit-il, sert a la santé et a la sainteté. »[4] C'est à dessein qu'il associe ces

---

[1] *Lettre* d'avril 1595, t. XI, p. 121. C'est dans cet esprit qu'il intervient, en 1615, auprès du duc de Savoie pour lui demander de protéger l'art de la soie qui venait d'être introduit dans son diocèse et qui lui semblait devoir procurer quelque aisance à ses fidèles. Cf. *Lettre au duc de Savoie*, 2 octobre 1615, t. XVII, p. 65.

[2] Il n'eût pas laissé pourtant, je crois, de trouver étrange cette boutade de Huysmans, écrite de Ligugé pendant un carême : « Le résultat le plus certain de la dureté de ces observances, c'est de nous mettre dans un état de nervosité et d'irritabilité permanente. Le manque de viande est tout bonnement une source de péchés. » *Lettre* à J. Esquirol. Cf. *Mercure de France*, 1er juin 1920, p. 460.

[3] *Sermons recueillis. Pour le jeudi après le 3e dimanche de Carême*, 3 mars 1622, t. X, p. 292.

[4] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXIII, t. III, p. 220.

deux mots ; il entend par là rappeler son idée favorite que le corps agit sur l'âme et l'âme sur le corps, « sachant bien que le bon portement de son cors depend beaucoup de celuy de son ame. » [1] La santé doit être protégée parce qu'elle aide au bon gouvernement de *soi-même*. Avec mille nuances respectueuses, mais avec décision, il dénonce autour de lui et dans le passé les exagérations présomptueuses. Il s'efforce de prémunir ses Visitandines contre l'esprit de surenchère qui sévissait par accès dans les thébaïdes d'autrefois. « L'esprit de douceur est tellement l'esprit de la Visitation, que quiconque y voudroit introduire plus d'austérité qu'il n'y en a maintenant, detruiroit incontinent la Visitation... Vous me direz peut estre : s'il arrive qu'une Sœur ayt une complexion robuste, peut-elle pas bien faire des austérités plus que les autres, avec la permission de la Supérieure, en sorte que les autres Sœurs ne s'en apperçoivent pas? Je responds à cela qu'il n'y a point de secret qui ne passe secrettement à une autre ; et ainsi de l'une à l'autre l'on vient à faire des Religions dans les Religions et des petites ligues et puis tout se dissipe. » [2] Il serait aisé de produire ici d'innombrables textes de notre saint [3] qui répètent ce grand conseil de

---

[1] *Lettre à M. Claude Crépy*, 20 avril 1605, t. XIII, p. 36.

[2] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XIII, t. VI, pp. 229-230.

[3] La baronne de Chantal et la future Mère de Bréchard avaient été quelque temps dirigées au château de Monthelon par un certain père de Monchy dont le saint disait qu'il avait plus de bonne volonté que de talent et qui leur « ordonnait souvent le jeûne et la discipline. » Devenue religieuse et restée fidèle à ses pratiques de rigueur, la sœur de Bréchard se fait rappeler à la discrétion par ce joli billet de l'évêque de Genève : « L'on m'a adverti que vous vous accables de peyne, que vous ne vous devestes point plusieurs nuitz de suite, que vous ne manges comme point... O ma Fille, ma Fille, je ne veux point que vous soyes si brave. » *Lettre* du 29-31 octobre 1611. t. XV, p. 112. Il prenait de même un malicieux plaisir à modérer l'ardeur de la Mère de Chantal. Les deux compagnes de la sainte étant un jour dans l'impossibilité de jeûner, il écrit à leur supérieure en ces termes enjoués et charmants pour lui prescrire de se modeler sur ses filles : « Que je suis ayse, ma chere

modération sur le chapitre des austérités. Retenons seulement l'avis discret mais clair qu'il adressait à la fougueuse abbesse de Port-Royal, la mère Angélique Arnauld qui bientôt, sous la direction de Saint-Cyran, allait reprendre son premier pli : « Ne vous chargés pas trop de veilles ni d'austérités, et croyés moy, ma tres chere Fille, car j'entens bien ce que je dis en ceci, mais alles au Port Royal de la vie religieuse par le chemin royal de la dilection de Dieu et du prochain, de l'humilité et de la débonnaireté. »[1]

Ainsi l'âge ni l'expérience n'avaient pu modifier sa conviction ancienne et réfléchie sur ce point. A la veille de sa mort, comme aux premières années de son épiscopat, il pensait qu'une certaine surcharge de pénitence est périlleuse, qu'une certaine débilité physique est funeste à la bonne conduite de l'âme. Il calmait le zèle intempérant de ses dirigés pour ces œuvres afflictives qui épuisent le corps et peuvent le rendre impropre aux efforts de l'ascèse individuelle comme de l'apostolat.

***

Il faisait plus ; il donnait un complément naturel à sa doctrine en préconisant une certaine culture positive du

---

Fille, que ces deux filles de nostre cœur ne puissent pas jeusner demain, et qu'en eschange elles ayent des petites mortifications involontaires... Mais vous qui estes robuste, jeusneres donq en pain et eau. Cela s'entend, ma chere Fille (car vous ne l'entendres pas, si je ne vous le dis), cela s'entend l'annee qui vient, s'il y escheoit; car pour celle-ci, vrayement, il faut estre Juifve aux Juifz et gentile aux gentilz, manger avec les mangeans et rire avec les rians. » *Lettre* du 31 juin 1610, t. XIV, p. 323-324. Enfin devant ses Visitandines rassemblées, il formulait cet axiome général : « Il ne faut pas tant esplucher pour le regard du jeusne ; l'Eglise veut que l'on penche tousjours plustost a la charité qu'a l'austerité. » *Vrays Entretiens. Entretien* XVI, t. VI, p. 308. Souvenons-nous toutefois qu'il parlait ainsi à des âmes généreuses portées à l'extrême rigueur et qu'il n'eût pas tenu le même langage à de mols épicuriens !

[1] *Lettre à l'Abbesse de Port-Royal*, 15-20 juillet 1619, t. XVIII, p. 390.

corps. S'il est admis que la vigueur de l'âme a pour condition le bon état de son enveloppe charnelle, il faut faire plus que de ne pas ruiner les forces physiques, il faut les entretenir et les développer. Usons donc d'une nourriture suffisante et saine, dormons le nécessaire pour sauvegarder notre santé. Si nous voulons mortifier notre goût et notre toucher, faisons-le plutôt dans les modalités du manger, du boire et du dormir, par exemple dans la qualité de la nourriture : « Pour l'asnesse — il veut parler du corps — j'appreuve, écrivait-il à la Baronne de Chantal, le jeusne du vendredi et le souper sobre du samedi. J'appreuve qu'on la matte le long de la semaine, non tant au retranchement des viandes, la sobriété estant gardée, comme au retranchement du choix d'icelles. »[1] Mais ne dédaignons pas de donner à notre corps, dans la mesure de l'utile, délassement, propreté, souplesse et même beauté, pour en faire un meilleur auxiliaire de l'âme et un meilleur instrument de conquête.

Il estime en conséquence que la récréation joyeuse, la promenade, le jeu, la chasse et tous ces exercices physiques auxquels nous donnons aujourd'hui le nom de *sport* sont favorables à la bonne hygiène de l'âme et du corps. Il veut que ses Visitandines se divertissent loyalement et librement à certaines heures du jour : « Les Sœurs ont besoin de se recreer, et sur tout il faut bien faire faire la recreation aux Novices. Il ne faut pas tenir toujours l'esprit bandé, il seroit dangereux de devenir melancolique. »[2] Il voulait à tout prix de la joie autour de lui, parce que la joie lui semble un bain de jouvence qui restaure les forces. « Vivés joyeuse »,[3] ordonne-t-il à Mme de Chantal. « Tenés-vous joyeuse en Nostre-Seigneur »[4] dit-il à sa mère. Il n'aime point ceux qui s'en vont sombres et gémissants et qui « portent leur cœur en écharpe ». Il pense comme Lafontaine que le

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, p. 360.

[2] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* IV, t. VI, p. 70.

[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 2 octobre 1606, t. XIII, p. 222.

[4] *Lettre à Mme de Boisy, sa mère*, 1603, t. XII, p. 244.

chagrin nous « ronge » et que nulle santé ne résiste aux humeurs noires. Nous l'avons vu proscrire la « devotion bigearre et melancholique ». Il s'efforce de nous *re-creer*, au vrai sens du mot, c'est-à-dire de nous refaire par la joie. « Resveilles souventefois en vous l'esprit de joye et de suavité et croyes fermement que c'est le vray esprit de devotion ; et si parfois vous vous sentes attaquee du contraire esprit de tristesse... sortes a vous promener... chantes quelque chanson devote. Et ceci vous le deves faire souvent car, outre que cela recree, Dieu en est servi. » [1] Cette recréation du cœur et du corps n'est-ce pas ce que lui-même allait chercher auprès de son ami Camus, célèbre par ses facéties, — facéties dont l'austère Angélique Arnauld devait un jour se scandaliser.

Dans la Préface du *Traitté de l'amour de Dieu* il se défend avec quelque vivacité contre ceux qui l' « ont asprement baffoué en publiq » pour avoir dit à Philothée qu'en récréation on peut se permettre « des quolibetz ». Se couvrant de l'autorité de « cet admirable roy saint Louys » qui longtemps avant lui fit usage du mot et de la chose [2], il recommande les quolibets et plaisanteries au sortir de table, comme la conclusion naturelle et bienfaisante d'un honnête repas. « Quant aux jeux de paroles, dit-il, qui se font des uns aux autres avec une modeste gayeté et joyeuseté, ils appartiennent a la vertu nommee eutrapelie par les Grecz, que nous pouvons appeler bonne conversation ; et par iceux on prend une honneste et amiable recreation sur les occasions frivoles que les imperfections humaines nous fournissent... La gayeté et gausserie provoque a rire par une simple liberté, confiance et familiere franchise, conjointe a la gentillesse de quelque mot. Saint Louys, quand les religieux vouloyent luy parler de choses relevees apres disner : il n'est pas tems d'alleguer, disoit-il, mais de se recreer par

---

[1] *Lettre à Mme de Rye*, 10 octobre 1605, t. XIII, p. 112.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*. Préface, t. IV, pp. 19-20.

quelque joyeuseté et quolibetz. »[1] On a peine à imaginer qu'il se soit trouvé des esprits chagrins pour lui reprocher d'avoir permis, à l'exemple de saint Louis, un léger badinage après le repas. L'esprit de Calvin ne s'était pas propagé seulement parmi les Huguenots !

Il faut lire tout le chapitre de l'*Introduction*, où il traite « des passetems et recreations » pour comprendre l'intelligente humanité de sa doctrine et sa conformité avec nos vues modernes en matière de culture physique. A chaque ligne, on y lit sa sympathie pour les exercices de force, vantés par Rabelais et Montaigne, qui affermissent la santé et détendent l'esprit : « courses à la bague », jeu de paume, jeu de ballon, « paille-maille », escrime, chasse. Evêque en notre temps, saint François de Sales eût encouragé les sociétés sportives. Ce gentilhomme, qui avait appris la danse à Paris, qui s'était exercé chez les Jésuites au maniement des armes, qui avait même croisé le fer un jour contre des étudiants provocateurs, eût aimé présider des concours athlétiques. Ce n'est pas lui en tous cas qui eût eu l'idée de chambrer et de confiner dans la solitude, comme contribua à le faire Port-Royal, ce pauvre grand Pascal dont le corps chancelant avait tant besoin de détente. « Il est force, disait-il, de relascher quelquefois nostre esprit et nostre cors encores a quelque sorte de recreation. C'est un vice sans doute, que d'estre si rigoureux, agreste et sauvage »,[2] qu'on ne veuille prendre pour soy ni permettre aux autres aucune sorte de recreation. Prendre l'air, se promener, s'entretenir de devis joyeux et amiables, sonner du luth ou autre instrument, chanter en musique, aller a la chasse,

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXVII, t. III, pp. 231-232.

[2] Ces esprits « rigoureux, agrestes et sauvages » n'étaient pas rares au temps de saint François de Sales. M. Compayré, parlant des exercices physiques que les Jésuites avaient introduits dans leurs collèges à la fin du XVIe siècle, écrit : « Qu'on lise les statuts de l'Université publiés en 1600 par ordre de Henri IV, et l'on se convaincra qu'il y avait au XVIe siècle quelque originalité à les recommander. » Cf. *Histoire des doctrines de l'éducation*, Paris, Hachette, t. I, p. 180.

ce sont recreations si honnestes que pour en bien user il n'est besoin que de la commune prudence, qui donne a toutes choses le rang, le tems, le lieu et la mesure. » [1] Ces lignes allègres qui sentent si fort leur cavalier de bonne compagnie sont-elles d'un homme qui eût encouragé le duc de Bourgogne dans ses habitudes de vie confinée? En un temps où la culture physique était encore à peu près réservée aux gentilshommes, lui, il la recommande à tous.

Mais parmi les divertissements mondains qui peuvent contribuer au délassement du corps, il en est un que les rigoristes de son temps ne lui pardonnèrent pas d'avoir toléré, quoique avec mesure et parcimonie. Il s'agit de la

---

L'esprit de ces statuts devait survivre longtemps, notamment à Port-Royal où, nous dit M. Edouard Paradis — Cf. *La pédagogie janséniste*. Paris, Vitte 1910, p. 90 — l'on ne fera « rien pour encourager l'exercice des muscles, ni chez les garçons, ni chez les filles, dont les recréations, passées en *rond* autour d'une maîtresse, sont d'ordinaire fort calmes. »

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXXI, t. III, pp. 246-247. Toutefois, notons-le, au nom de son grand principe de l'adaptation que nous étudierons plus loin, saint François de Sales ne conseille pas à tous et en toutes circonstances les mêmes exercices corporels. Ecrivant à un évêque, Mgr André Fremyot, il dit : « Un seculier peut joüer, aller à la chasse, sortir de nuict pour aller aux conversations, et tout cela n'est point reprehensible, et, fait par recreation, n'est nullement peché. Mais en un Evesque, en un predicateur, si ces actions ne sont assaysonnees de cent mille circonstances qui malaysement se peuvent rencontrer, ce sont scandales et gros scandales. On dit : Ilz ont bon tems, ilz s'en donnent a cœur joye. Allés apres cela prescher la mortification, on se mocquera du prescheur... La chasse, elle, est interdite du tout. » Cf. *Lettre* du 5 octobre 1604, t. XII, p. 302. Ainsi pas de chasse pour un évêque ! Et pourtant, l'évêque de Genève, qui avait sans doute chassé dans sa jeunesse, continua, quand il fut d'Eglise, de s'intéresser aux choses de la chasse. Il écrivait à son éditeur, Pierre Rigaud, de Lyon : « Je vous prie de m'envoyer par la premiere commodité le livre *La Venerie*, de Jacques du Fouilloux, et celuy d'Esperron. » Cf. *Lettre* du 14 décembre 1610, t. XIV, p. 384.— Il est vrai que ces ouvrages de Vénerie, notamment celui de J. du Fouilloux, furent des livres célèbres en leur temps et qu'un esprit cultivé devait les connaître !

danse et des bals, éternel sujet de conflit entre les moralistes de tous les temps. Dans la Préface de son *Traitté de l'amour* nous l'avons entendu se plaindre de ceux qui le «bafouèrent» pour avoir autorisé les quolibets. Mais il se plaint en même temps et surtout de ceux qui le censurèrent avec âpreté pour avoir déclaré la danse chose indifférente : « Si ce livret, dit-il, a receu generalement un gracieux et doux accueil voire mesme parmi les plus graves prelatz et docteurs de l'Eglise, il n'a pas pourtant esté exempt d'une rude censure de quelques uns qui ne m'ont pas seulement blasmé mais m'ont asprement baffoué en publiq de ce que je dis a Philothee que le bal est une action de soy mesme indifferente... Et moy, sachant la qualité de ces censeurs, je loue leur intention que je pense avoir esté bonne ; mays j'eusse neanmoins desiré qu'il leur eust pleu de considerer que la premiere proposition est puisée de la commune et veritable doctrine des plus saintz et savans theologiens, que j'escrivois pour les gens qui vivent emmi le monde et les cours, qu'au partir de là j'inculque soigneusement l'extreme peril qu'il y a es danses. » [1]

Il est bien vrai que saint François de Sales a signalé avec autant de vigueur que personne « l'extrême péril » des danses. Il a dit d'elles : « Ce sont choses indifferentes de leur nature, mais selon l'ordinaire façon avec laquelle cet exercice se fait, il est fort penchant et incliné du costé du mal et par consequent plein de danger et de péril ». Il a dit encore : « Comme les medecins disent des potirons et des champignons : les meilleurs n'en valent rien... et je vous dis que les meilleurs balz ne sont gueres bons ». Il a dit enfin : « dansés peu et peu souvent, Philothee, car faisant autrement vous vous mettres en danger de vous y affectionner. » [2] Oui, il a mis en garde de mille manières contre les dangers de la danse, mais au total, — et c'est ce qu'on ne lui pardonna pas, — comptant sur la force

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu.* Préface, t. IV, p. 19.

[2] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXXIV, t. III, pp. 249-250

régulatrice qu'il s'emploie à poser dans les cœurs, confiant dans l'amour purificateur, il l'a néanmoins permise !

C'est ainsi qu'il écrit à Mme Brulart au sujet de sa fille : « De mener au bal cette fille fort souvent ou rarement, puisque c'est avec vous qu'elle ira, il importe peu ; vostre prudence doit juger de cela a l'œil et selon les occurences. Mais la voulant dedier au mariage et elle ayant cette inclination, il n'y a pas de mal de l'y conduire, tant souvent que ce soit asses, et non pas trop. » [1] En dépit de ses réserves multipliées, il a donc heurté, par la largeur de ses vues, une portion notable de l'opinion religieuse en son temps. Le bal avait pris pour certains comme un caractère satanique. Les danses macabres d'Holbein avaient contribué pour leur part à faire considérer ce divertissement comme une chose étrange et infernale. A beaucoup de ceux qui avaient été pénétrés par l'esprit de la Réformation catholique la danse apparaissait comme le signe de la corruption humaniste et païenne. On s'indignait, parmi les âmes pieuses, de la tolérance accordée, de haut parfois [2], à la frénésie de

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, 20 avril 1610, t. XIV, p. 279. — L'abbé Anselme, dans le panégyrique de saint François de Sales qu'il prononça en 1700 — Cf. MIGNE, *Les Orateurs sacrés*, t. XXI, col. 74 — croyait pouvoir dire, parlant de notre saint : « Et pourquoi lui faire l'injure de soutenir qu'il permet les spectacles, les vains amusements, les profanes divertissements du siècle, lui qui impose, pour s'y trouver innocemment, des conditions impraticables ? » Que le saint ait porté dans sa doctrine de la danse mille restrictions et prohibitions, cela ne fait pas de doute. Mais lui attribuer un anathème absolu et tel qu'il aboutisse à l'abstention totale, c'est une déformation de sa pensée. Il faut voir les choses comme elles sont et non comme nous voudrions qu'elles fussent. Si l'*Introduction* pouvait, à la rigueur, suggérer la conclusion tirée par l'abbé Anselme, la *Correspondance* lui donnerait un démenti. Saint François de Sales a permis expressément le bal à telle ou telle de ses dirigées, sous réserve de certaines précautions. Par exemple, il le permet ici à une jeune fille accompagnée de sa mère. L'abbé Anselme, il est vrai, ne connaissait sans doute que l'*Introduction*. Ce livre exquis est, hélas, un peu comme *Le vase brisé* de notre saint !

[2] « S'il faut en croire, dit Mourret, le journal de Sanudo et les récits de Molmenti, plusieurs princes de l'Eglise ne se seraient pas

bals qui s'était emparée de la chrétienté depuis la fin du XVe siècle. [1] Nombre de prédicateurs, pour remonter ce courant de paganisme, se livraient à des déclamations indignées allant souvent jusqu'à l'exagération doctrinale, contre ceux qui, à l'exemple de saint François de Sales, laissaient une porte ouverte à ce dangereux divertissement. Il est bon de se rappeler ces circonctances pour apprécier la hardiesse du saint dans cette affaire.

***

Il n'est pas moins hardi, par esprit de conciliation, sur le chapitre des attitudes, de la toilette et de la parure. C'est encore le devoir d'état qui est sa règle en cette matière. Il n'est point d'avis que le candidat à la sainteté apparaisse parmi les hommes comme un être bizarre, inadapté, prenant sous le sac et la cendre des mines compassées. Notre saint s'est agréablement moqué de lui-même, à ce propos, et des airs penchés qu'il avait cru devoir prendre, étant encore

---

fait scrupule de prendre part à des bals. » Cf. *Histoire générale de l'Eglise*, Paris. Bloud, t. V, p. 256.

[1] L'horreur de la danse comme symbole du paganisme renaissant se retrouvera chez les Jansénistes qui en feront une sorte de péché irrémissible. Cette horreur sacrée se perpétuera grâce à eux jusqu'à nos jours. Mgr d'Hulst, dans *La France chrétienne devant l'Histoire*, donne à ce sujet des détails infiniment curieux : « Le cardinal Guibert, écrit-il, lorsqu'il était jeune prêtre de la Congrégation des Oblats de Marie, fut chargé, avec un de ses confrères, de prêcher une mission aux environs de Barcelonnette ; mais il n'avait de l'évêque, Mgr Miollis, la juridiction pour confesser qu'avec des réserves sans nombre, applicables, entre autre cas, aux suivants : le péché d'ivrognerie, *la danse en général*, le prêt à intérêt et généralement la rechute habituelle dans les fautes mortelles. Tous les pénitents qui se trouvaient dans l'un de ces cas devaient aller demander l'absolution à l'évêque en personne, et traverser pour cela un département montagneux... Faut-il s'étonner après cela si la pratique religieuse s'est bientôt ralentie partout ? » Cf. *op. cit.* Paris, Firmin Didot, 1896, p. 671. Ainsi, en plein XIXe siècle, un évêque teinté de Jansénisme faisait de la danse non seulement un péché grave, mais un péché réservé !

étudiant, pour signaler son entrée dans la carrière de la dévotion [1]. Le modèle qu'il proposera sur ce point c'est, comme toujours, saint Louis, le roi chevalier, le roi brillant, qui « comme un autre Salomon avait soin que tout fust en lustre autour de lui... pour maintenir la dignité royale. » [2] Proposant encore les anges comme modèles au dévot, il dit : « Leurs visages sont beaux et gais. » [3] Homme de la Renaissance et apôtre, toujours préoccupé de la conquête des âmes, il veut que le dévot se présente avec des dehors agréables, sinon séduisants. Il fait cas de la beauté comme d'un moyen d'action. Il restera toujours l'homme qui écrivait de Padoue au sujet d'un de ses camarades : « Une seule chose est à regretter en lui, c'est qu'il ait un corps chétif, peu proportionné à ses grandes qualités, à sa belle nature. » [4] Le charme de sa propre personne et, ne craignons pas de le dire, sa beauté dont tous ses contemporains ont été si frappés, ne fut peut-être pas tout à fait étranger à ses succès de missionnaire à travers le Chablais.

On dirait qu'il y a comme le souvenir d'une expérience personnelle dans certains de ses conseils. Il se montre toujours abondant en recommandations sur la tenue et même sur la toilette qui achève de composer notre *habitus* physique. Il voulait que l'on composât son visage, son costume, son geste, tout en les maintenant dans la simplicité et le naturel. « Il y a des gens, dit-il, qui ne font nulle sorte de contenance et de mouvement qu'avec tant d'artifice que chacun en est

---

[1] « Estant jeune escolier, dit-il... il me prit une ferveur et une envie d'estre saint et parfait; je commençay à me mettre en la fantaisie que pour cela il falloit que je repliasse ma teste sur mon espaule en disant mes Heures, parce qu'un autre escolier qui estoit vrayement un saint le faisoit, ce que je fis soigneusement quelque tems durant, sans que pourtant j'en devinsse plus saint. » Cf. *Vrays entretiens spirituels. Entretien* IX, t. VI, p. 141.

[2] *Lettre à Celse-Benigne de Chantal*, 8 décembre 1610, t. XIV, p. 380.

[3] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. II, t. III, p. 18.

[4] *Lettre à un ami inconnu*. Lettre latine, 25 mars 1591, t. XI, p. 12.

ennuyé ; et comme celuy qui ne voudroit jamais se pourmener qu'en comptant ses pas, ni parler qu'en chantant, seroit fascheux au reste des hommes, ainsy ceux qui tiennent un maintien artificieux et qui ne font rien qu'en cadence importunent extremement la conversation. » [1] Il s'élève d'ailleurs contre « ce ceremonieux assemblage de paroles, de gestes... de reverences, d'inclinations », qui n'implique nullement « la juste estime du prochain » [2] La Philothee qu'il rêve est à la fois libre et réservée, à mi chemin entre « l'amazone » et la « petite oie blanche », comme on dit aujourd'hui. Ni excentrique ni provocante, elle n'est pourtant point effacée. Elle a de l'aisance et de la dignité ; elle ne s'assied point, balbutiante et transie, sur le bord des chaises ; elle a du respect pour le vrai mérite, sans tomber à l'égard de personne dans l'obséquiosité vile. « Une fille qui, estant dans le monde, dit-il, voudroit tenir la veue aussi basse comme nos Sœurs ne seroit pas estimee... La gravité est extremement bienseante a une personne agée qui seroit affectée a une plus jeune. » [3] On ferait à l'aide de ses *Lettres* et de son *Introduction* tout un code charmant de la véritable élégance mondaine, faite de noblesse et de simplicité, de spontanéité et d'application discrète. Tous les âges et toutes les conditions y trouveraient le conseil juste pour « marier la vertu civile avec la chrestienne », [4] pour se composer une tenue bienséante et libre, d'une eurythmie qu'on pourrait appeler racinienne.

La justesse et la grâce des attitudes trouvent leur complément nécessaire dans l'art de se vêtir. Saint François de Sales n'a pas omis de nous dire son sentiment sur la toilette, non plus que sur la propreté. Toujours soucieux de donner

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXIV, t. III, p. 224.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VIII, ch. XIII, t. V, p. 101

[3] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* IX, t. VI, pp. 133-134.

[4] *Lettre à Celse-Bénigne de Chantal*, 8 décembre 1610, t. XIV, p. 378.

un visage aimable à la piété, il recommande « l'honnesteté et bien-seance es habits », et condamne « les deux vices contraires » « qui sont la saleté et la superfluité. » [1] Il ne veut point que Philothee soit barbarement affublée d'oripeaux criards, surchargée de joailleries et de parures miroitantes. « Les filles du monde, dit-il par moquerie, portent les cheveux éparpillés et poudrés, leur teste est ferrée comme on ferre les pieds des chevaux, elle sont plus empanachées et bouquetées qu'il ne se peut dire ; bref, elles portent quantité d'affiquets. » [2] Il fait honte aux jeunes dandys trop pommadés, trop soigneux de leur petite personne : « Vous vous plaisez de porter des moustaches relevées, vous regardez souvent si vostre barbe est bien peignée. » [3] Mais s'il méprise la recherche efféminée, il n'est pas moins sévère pour le négligé ou, comme nous disons aujourd'hui, pour le *débraillé*. Il se retrouve là fidèle à la belle tradition de son collège de Clermont, dressé par les Jésuites en face de ce « collège de pouillerie qu'on nomme Montaigu », dont Erasme avant Rabelais avait dénoncé la saleté.

Celui qui porte la barbe doit l'entretenir décemment, celui qui ne la porte pas doit la raser proprement. Saint François de Sales n'eût peut-être pas approuvé saint Alphonse de Liguori de porter une barbe broussailleuse, négligemment coupée aux ciseaux. Il écrivait au Prieur de Talloires pour lui demander que ses moines « fussent bien rasés a la teste et au menton, selon les anciennes coustumes des benedic-

---

[1] *Vrays entretiens spirituels Entretien* IX, t. VII, p. 132.

[2] *Sermons recueillis. Sermon pour le lundi de la* 19e *semaine après la Pentecôte*, 15 octobre, 1618, t. IX, p. 215. Il disait encore : « Les filles du monde portent des robes qui les serrent et les gesnent extremement, et cela pour faire voir qu'elles ont la taille belle; folie qui les rend pour l'ordinaire incapables de rien faire, parce qu'elles en deviennent malades et languissantes... Les robes de ces filles du monde ont les manches larges et grosses du costé des epaules mais au bout, devant, elles sont fort estroites. » *Même sermon*, p. 215.

[3] *Sermons recueillis. Pour le dimanche des Rameaux*, 20 mars 1622 t. X, p. 351.

tins. »[1] Il ne pense point que la saleté soit une condition de sainteté. S'il avait eu à composer un règlement de vie pour des moines, il ne leur eût pas conseillé, comme saint Basile, de porter un « vêtement sordide » et une « chevelure négligée. »[2] et ce n'est pas lui qui eût suggéré à Pascal de ranger les balais au nombre des meubles superflus. A son sens, s'il arrive que l'Eglise canonise des saints malpropres, ce n'est pas à cause de leur malpropreté, mais en dépit d'elle. Il disait à Philothee : « Soyes propre... qu'il n'y ait rien sur vous de trainant et mal ageancé : c'est un mespris de ceux avec lesquelz on converse d'aller entr'eux en habit desagreable. »[3] Il dit encore : « Quant a la netteté, elle doit presque tous-jours estre egale en nos habitz, sur lesquelz, tant qu'il est possible, nous ne devons laisser aucune sorte de souillure et vilenie. La netteté exterieure represente en quelque façon l'honnesteté interieure. »[4] Enfin, dans une lettre à la baronne de Chantal, il avait sur la propreté ce joli mot : « Il faut, a l'exemple de nostre saint Bernard, estre bien net et bien propre, mais non pas curieux ni miste. »[5] En toutes choses, l'exquise mesure de son goût le portait à prendre position hors des excès.

Ce point de justesse, de décence et de bon goût, qu'il nous invite à chercher sans cesse, n'est pas identique pour tous. Il varie selon l'âge, la condition, le moment : « On se moque tous-jours, dit-il, des vieilles gens quand ilz veulent faire les jolis : c'est une folie qui n'est supportable qu'a la jeunesse. »[6] C'est dire qu'il faut en une certaine mesure

---

[1] *Lettre au Prieur de Talloires, le P. de Quoex*, 10 juillet 1609, t. XIV, p. 174.

[2] Paul Allard. *Vie de saint Basile*, Paris, Lecoffre, p. 36.

[3] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. xxv, t. III, p. 226.

[4] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. xxv, t. III, p. 226.

[5] *Lettre à la baronne de Chantal*, 11 février 1607, t. XIII, p. 263. — A ce joli mot opposons celui de l'Abbesse de Port-Royal qui s'écriait un jour : « Que cette maudite propreté fait faire de fautes ! » Cf. *Angélique Arnauld* par R. Monlaur. Paris, Plon, p. 382.

[6] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. xxv, t. III, p. 227.

se plier à la mode. S'il ne convient pas que Philothee crée des modes nouvelles, il ne convient pas davantage qu'elle les heurte avec ostentation : « Voyés de garder cette regle, écrit-il à la Présidente Brulart : c'est que vous traitties en sorte qu'eu esgard a vostre qualité et de ceux que vous traittés, vous ne facies pas comme les moins liberaux et magnifiques de vostre condition, ni aussi comme les plus magnifiques et liberaux. » [1] Il écrivait encore : « Saint Louys dit en un mot que l'on se doit vestir selon son estat, en sorte que les sages et bons ne puissent dire : « Vous en faites trop, ni les jeunes gens : vous en faites trop peu. » [2] Conformément à cette règle, il réprimande doucement Mme de Charmoisy parce qu'elle n'habille pas son fils conformément à son rang : « Il faut que je me courrouce un peu avec vous, lui écrit-il, parce que mon neveu (il appelle ainsi le fils de Mme de Charmoisy quoiqu'il ne fût que son cousin) n'est pas habillé convenablement ni à sa qualité ni au servic auquel il est ; et outre que cela luy detraque l'esprit,voyant tous ses compagnons beaucoup mieux que luy, cela est blasmé par ses amis, desquelz quelques uns m'en ont parlé avec zèle. Il n'y a remede, ma tres chere Fille, il faut suivre les loix du monde, puisqu'on y est, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu. » [3]

Cette règle empirique de juste milieu est évidemment d'elle-même un peu flottante. A se régler seulement sur son entourage il peut arriver qu'un jour Philothee passe les bornes. Tout en gardant ses distances, tout en se poudrant, se décolletant, s'écourtant moins que ses voisines, elle peut fort bien, à des époques de décadence et de libertinage, ver-

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, 30 janvier 1607, t. XIII, p. 260.

[2] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. xxv, t. III, p. 228.

[3] *Lettre à Mme de Charmoisy*, 10 novembre 1621, t. XX, p. 173. « Les douces remontrances du saint furent entendues, nous disent les savants éditeurs d'Annecy. Quelques jours après, Henri de Charmoisy allait à Genève se faire « coupper trois paires d'habitz » du prix de soixante quinze florins. » Archives de Mlle A. Vüy. *Compte-rendu de la Tutelle.*

ser elle-même dans l'impudeur [1]. Aussi bien, saint François de Sales compte-t-il implicitement, ici comme en toutes choses, pour faire trouver à ses filles un point fixe de décence, sur la force d'amour divin qu'il a mise dans leur cœur, force qu'il sait être la grande inspiratrice et régulatrice de la vertu

En dépit des traits aigus que nous l'avons vu décocher tout à l'heure aux élégantes et aux muscadins de son temps, il est plein de condescendance pour les éternelles petites faiblesses humaines qui nous portent à rechercher la parure pour notre corps. Non seulement il permet aux mondains de faire discrètement toilette, mais en certains cas il leur en fait un devoir. « La femme mariee, dit-il, se peut et doit orner aupres de son mari, quand il le desire... On permet plus d'affiquetz aux filles, parce qu'elles peuvent loysiblement desirer d'aggreer a plusieurs, quoy que ce ne soit qu'affin d'en gaigner un par un saint mariage. On ne treuve pas non plus mauvais que les vefves a marier se parent aucunement, pourveu qu'elles ne facent point paroistre de folastrerie. » [2] On peut voir sur ce texte combien Renan fut injuste en reprochant au christianisme d'avoir fait offense à la beauté en proscrivant toute parure [3].

---

[1] Pour ce qui est du décolletage, il faut bien convenir encore que saint François de Sales, au nom du principe supérieur de la charité, l'a toléré. Il écrit en effet à la Présidente Brulart : « Je connois une dame des plus grandes ames que j'aye jamais rencontré, laquelle a demeuré longtems en telle sujettion sous les humeurs de son mari que, au plus fort de ses devotions et ardeurs, il falloit *qu'elle portast sa gorge ouverte* et qu'elle fust toute chargée de vanités en l'exterieur... autrement elle eut excité mille tempestes en sa mayson. Et par ce chemin, elle est arrivee bien haut, comme je sçai pour avoir esté son pere de confession fort souvent. » — *Lettre* de fin octobre 1606, t. XIII, p. 228. — Ayant été le père spirituel de Mme Acarie — car c'est d'elle qu'il s'agit ici — il a donc admis son décolletage opportuniste.

[2] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. xxv, t. III, pp. 226-227.

[3] Renan a écrit en effet : « Le défaut du christianisme apparaît bien ici. Il est trop uniquement moral; la beauté chez lui est tout à fait sacrifiée. Or..., elle vaut la vertu. La femme belle exprime aussi bien

Saint François de Sales ne dédaigne pas même d'entrer dans certains détails de toilette qui montrent combien sa condescendance était réelle et concrète. Ecrivant à la baronne de Chantal qui avait cru discerner comme une critique dans une parole du saint sur la manière dont elle habillait sa fille, il lui dit : « Je demanday voirement a Jan si nostre chere Marie bienaymee portait le moule, mais je n'y entendois nul mal, car vous sçaves bien que *j'ayme les testes bien moulees*, et si cette petite teste est moulee par la vostre, je l'en cheriray davantage. » Et il ajoute ce mot d'indulgente et délicieuse bonhomie : « Que voules-vous ? Il faut bien que les filles soyent un petit jolies ! » [1] Une dame du monde se faisant scrupule de poudrer ses cheveux, il lui en donne généreusement licence : « Dites-luy qu'elle poudre ses cheveux, puisque son intention est droite... qu'elle poudre hardiment sa teste. » [2]

Il va même jusqu'à dire : « Je voudrois que mon devot et ma devote fussent tousjours les mieux habillés de la troupe. » [3] Cela s'entend d'ailleurs, car nous savons que pour lui la véritable élégance est dans la simplicité. On ne peut sans abus s'autoriser de son propos pour dire, comme on l'a fait parfois, que le dévot doit cultiver diligemment sa beauté pour en faire l'offrande à Dieu, comme si le Dieu de saint François de Sales était une idole sensible aux oblations tangibles. Le souci d'élégance et de beauté tire sa raison d'être pour lui de la nécessité de rendre la dévotion aimable à ceux qui nous entourent, non d'en faire une sorte d'encens devant la Divinité. N'oublions

---

une face du but divin, une des fins de Dieu, que l'homme de génie ou la femme vertueuse... Et pourquoi lui interdire de mettre en valeur le don qui lui a été fait, de sertir le diamant qui lui est échu? » Cf. *Marc-Aurèle*, Paris. Calmann-Lévy, p. 554.

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 25 juin 1608, t. XIV, p. 35.

[2] *Lettre à Mme Le Blanc de Mions*, 26 avril 1617, t. XVII, pp. 386-387.

[3] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXV, t. III, p. 227.

jamais qu'il appartient au grand courant que nous avons appelé : *l'ascétisme moral !*

On le voit donc, rien de ce qui est humain n'est étranger à saint François de Sales. Ni la science, ni les arts, ni l'amour, ni l'amitié, ni le soin du corps ne sont *a priori* l'objet d'une prévention de sa part. Le dévot salésien ne poursuit point le chimérique idéal d'une vertu stoïcienne. Il est homme, il est « tant homme que rien plus ». Composé d'une âme et d'un corps, il donne à cette âme et à ce corps tous les soins compatibles avec l'amour divin, à plus forte raison, tous les soins requis par le bon service de Dieu !

TROISIÈME PARTIE

LA CULTURE DE L'AMOUR PAR L'EFFORT DU DIRIGÉ

CHAPITRE V

LE GRAND MOYEN DE CULTURE. — L'ORAISON MENTALE

L'objectif essentiel de saint François de Sales est d'installer fortement l'amour dans les cœurs, l'amour qu'il sait être à la fois exterminateur de vices et générateur de vertus.

Or, parmi les moyens que nous avons de développer en nous l'amour, d'en favoriser les premiers mouvements et d'en assurer la croissance, il en est un qui lui semble passer de loin tous les autres en efficacité : c'est l'oraison mentale. Saint François de Sales n'a pas créé l'oraison mentale, même dans sa forme actuelle. On la pratiquait comme exercice autonome et méthodique dès le XVe siècle et peut-être même dès la fin du XIVe [1]. Néanmoins,

[1] Il ne faudrait pourtant pas croire que, sous sa forme méthodique, l'oraison mentale remonte bien au delà du XVIe siècle. Naguère encore, on lui croyait volontiers la plus haute antiquité. A tort. Chez les Anciens, comme le remarquait déjà Dom Martène, *méditer* signifiait souvent faire une simple lecture ou se livrer à une pieuse étude. Le cardinal Mercier, dans son livre *A mes séminaristes*, p. 138, nous a dit la surprise qu'il éprouva quand on lui apprit assez tard que ni la Règle de saint Bruno, ni celle de saint Benoist ne faisaient mention de l'oraison proprement dite. « On n'aperçoit pas, remarque-t-il, que jusqu'à la fin du Moyen-Age, les maîtres de la vie spirituelle se

l'ayant enseignée d'une certaine manière qui lui est propre, qui ne ressemble totalement à aucune autre, il en est véritablement, avec saint Ignace, le maître et le père. La nouveauté de son enseignement consiste surtout en ceci qu'il l'a conçue comme accessible à tous et qu'il l'a voulue pratiquée même par les mondains.[1]

*
* *

Son originalité sur ce point parut tout de suite si évidente que beaucoup de ses contemporains se montrèrent stupéfaits de son audace. On n'entrait pas encore dans l'idée que les gens du monde et même les gens du peuple pussent être conviés à méditer. C'était affaire aux spécialistes! Les religieux seuls, ou quelques rares élus qui en avaient reçu le « don », pouvaient raisonnablement, croyait-on, prétendre

---

soient préoccupés de réserver dans la journée des âmes chrétiennes une heure à part pour l'oraison formelle ».

Chez les Dominicains, c'est au chapitre de Milan, en 1505, que, pour la première fois, apparaît la mention d'une oraison mentale faite en communauté. On la prescrit pour une demi-heure le matin et autant le soir.

Chez les Franciscains, elle semble s'introduire vers le milieu du XVIe siècle. Elle est prescrite clairement par le chapitre général de 1594.

Mais une ordonnance solennelle, comme celle que nous relevons chez les Franciscains en 1594, n'a pu créer un changement brusque. Selon la remarque du P. Poulain, elle suppose que « depuis quelque temps... l'usage de l'oraison mentale était répandu dans certaines maisons ou familles de l'Ordre. Mais elle suppose aussi que cet usage n'était pas encore universel ni obligatoire. Une évolution se produisait. » Cf. *Traité des grâces d'oraison*, Paris, Beauchesne, p. 43.

Jusqu'à saint Ignace, l'oraison semble demeurer assez amorphe et d'un usage restreint. L'auteur des *Exercices* la pourvoit d'une méthode et même de plusieurs méthodes et en étend sensiblement la diffusion. Saint François de Sales fait la synthèse des méthodes ignatiennes et propage l'exercice ainsi simplifié jusque parmi les mondains.

[1] Il a eu lui-même conscience de son rôle, puisqu'il a dit parlant de l'oraison : « C'est une chose, laquelle, par malheur, peu de gens sçavent en nostre aage. » *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. II, t. III, p. 74.

à faire oraison dans les formes. Quand l'évêque de Montpellier, Fenouillet, eût pris connaissance de l'*Introduction*, il écrivit immédiatement à notre saint pour lui reprocher, d'ailleurs aimablement, d'avoir poussé trop « avant » Philothée dans les voies intérieures, lui faisant observer qu'il est peu croyable qu'on aille si loin et si haut sans avoir reçu le don d'oraison. L'évêque de Genève recueillit et pesa l'objection. Mais il ne consentit pas pour autant à quitter son point de vue. Oui, dit-il, pour être parfait comme il est demandé à Philothée de l'être, il faut faire oraison, et pour faire oraison il faut en avoir reçu le don. Mais qu'à cela ne tienne! Tout le monde fera oraison, parce que tout le monde — ou très peu s'en faut — en reçoit le don. Et dans une nouvelle édition de son *Introduction*, il écrit intrépidement : « Le monde dira que je presuppose presque partout que ma Philothee ait le don de l'oraison mentale, et que neanmoins chacun ne l'a pas, si que cette *Introduction* ne servira pas pour tous. Il est vray, sans doute, j'ay presupposé cela, et est vray encor que chacun n'a pas le don de l'oraison mentale ; mais il est vray aussi que chacun le peut avoir, voyre les plus grossiers, pourveu qu'ilz ayent de bons conducteurs et qu'ilz veulent travailler pour l'acquerir, autant que la chose le merite. Et s'il s'en treuve qui n'ayent pas ce don en aucune sorte de degré (ce que je ne pense pas pouvoir arriver que fort rarement), le sage pere spirituel leur fera aysement suppleer le defaut par l'attention qu'il leur enseignera d'avoir, ou a lire ou a ouir les mesmes considerations qui sont mises es meditations. » [1] Ainsi pour l'évêque de Genève l'oraison est vraiment l'universel et nécessaire moyen de perfection. C'est à elle en conséquence, à elle ou à ses succédanés — car tout pour lui se transforme en méditation — qu'il consacre la majeure partie de son *Traitté de l'amour* et de son *Introduction*. Elle est le pivot de toute sa pédagogie spirituelle ; et c'est à bon droit qu'on le considère comme l'un des initiateurs, l'un des créateurs de l'orai-

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XVII, t. III, p. 364.

son mentale. On a dit de Froissart : « Les choses matérielles semblent être nées le jour où il les a vues. » [1] De même on pourrait dire de lui que l'oraison mentale semble être née le jour où il entreprit de l'enseigner, tant il y mit d'élan, de savoir et de lucidité. Il a su lui communiquer comme une seconde vie !

« La contemplation est ce qui distingue l'homme de la brute » disait Taine [2]. C'est aussi l'avis de saint François de Sales. Nous nous « angélisons », pense-t-il, dans la mesure où nous contemplons et méditons. L'oraison mentale est expressément conçue par lui comme le moyen de conduire jusqu'à leur complet épanouissement les pieux désirs, les idées de sainteté qui traversent un moment notre conscience [3]. S'il n'a pas à sa disposition toute la terminologie technique de nos modernes psychologues, les Ribot, les Janet, les William James, sur les synthèses mentales, sur le *processus* des idées en nous, sur leur passage de *l'état froid* à *l'état chaud*, il est en possession déjà de presque toutes leurs connaissances pratiques. Il a scientifiquement jalonné la marche des idées en nous, fixé les conditions de leur cheminement et de leur passage à l'acte. Il a su quels obstacles peuvent barrer la route aux bons désirs ou même les faire périr, et comment on les rappelle à la vie. Cette culture des germes saints d'où sortiront les actes vertueux, c'est l'oraison méthodique qui l'assure, l'oraison pratiquée comme exercice indépendant, circonscrit dans le temps et

---

[1] Emile Faguet. *Propos littéraires*, Paris. Société française d'imprimerie, 5e série, p. 9.

[2] Cité par Emile Faguet, *Propos littéraires*. Société française d'imprimerie, 1re série, p. 273.

[3] Quant M. Payot, écrivant son *Education de la volonté*, consacrait les deux tiers de son ouvrage à ce qu'il appelle « la réflexion méditative », comme principal moyen d'acquérir la maîtrise de soi, il ne faisait que suivre et transposer saint François de Sales. Son originalité était d'appliquer à la conquête de la science cet outil de l'introspection que l'évêque de Genève appliquait à la conquête de l'amour. La fin était différente, mais la tactique était la même.

dans l'espace, selon des règles générales précises. Parlant des désirs de perfection qui sont à l'origine de toute sainteté, il disait à la baronne de Chantal : « Ayés en un bon, bien résolu, bien constant... Pour celuy la, ma Fille, il le faut arrouser souvent de l'eau de la sainte orayson. » [1] L'oraison en effet donne l'accroissement à ce désir qu'il appelle dans la même lettre « l'arbre de vie », parce qu'elle le retient dans la conscience, parce qu'elle l'y fixe pour un temps et répand sur lui comme une rosée fécondante.

En un mot, l'oraison pour saint François de Sales est efficace psychologiquement en tant qu'elle est un « arrosage » du désir, c'est-à-dire en tant qu'elle est un exercice d'une certaine durée. Méditer pour lui, c'est « mâcher » une idée, la considérer sous toutes ses faces, la retourner de vingt manières pour la rendre plus adhérente à l'âme. « En latin, dit-il, méditer n'est autre chose que mascher ; il n'y a autre difference sinon que le mot mascher est employé pour les choses corporelles, et celuy de mediter pour les spirituelles. Pour manger les viandes corporelles il les faut mettre dans la bouche, puis les mascher et les avaler ; ainsy pour cette manducation spirituelle, il faut prendre la viande qui nourrit l'âme, la mascher, c'est-à-dire la mediter pour par apres l'avaler et convertir en soy-mesme... C'est une chose si importante de bien mediter... O Dieu, si l'on sçavoit l'importance de ce point ! Helas, il y a tant de personnes qui entendent la Divine parole mais que font-elles sinon l'engloutir comme des corbeaux, ours et lions, sans la ruminer ?... Telles gens sont à plaindre, car quoy qu'il mangent de bonnes viandes, ils n'en tirent point de nourriture et demeurent maigres et moribonds. Et d'où vient cela ? C'est qu'ils ne font point de digestion. Il faut donques bien digerer ce que nous meditons, en tirant de bons desirs, de bonnes affections et resolutions. » [2] La vertu de l'oraison

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 9 août 1607, t. XIII, p. 306.

[2] *Sermons recueillis. Pour une vêture*, 17 octobre 1620, t. IX, pp. 359-362.

pour notre saint consiste donc en ceci qu'elle nous fait *mâcher*, *ruminer*, *digérer* les idées propres à nous inspirer l'amour de Dieu.

***

Très différente de l'oraison *diffuse* du Moyen-Age qui consistait, nous disent ses récents apologistes [1], en je ne sais quelle libre songerie autour des textes liturgiques groupés par l'Eglise dans l'Office divin, oraison qui n'était même autre chose que l'Office liturgique capté, recueilli par la conscience au fil de la récitation, l'oraison salésienne nous retient, pendant de longs instants chaque jour, et, s'il le faut, plusieurs fois par jour et plusieurs jours de suite, sur une idée déterminée, choisie parmi les plus actives en soi, ou parmi les plus convenables à notre état mental.

Au lendemain de la Ligue et de ses agitations, l'évêque de Genève avait été frappé du petit nombre des âmes vraiment intérieures. Il avait à son tour murmuré douloureusement son *nemo est qui recogitet corde*, et, marchant, nous verrons dans quelle mesure, sur les pas de saint Ignace, il allait pro-

---

[1] « Ceux qu'on appelle les grands mystiques des XVIe et XVIIe siècles, écrit le P. Antoine de Sérent qui s'est fait l'apôtre, d'ailleurs habile, de cette oraison diffuse du Moyen-Age, ont-ils dit le dernier mot sur les rapports de l'âme avec Dieu? On a cru longtemps que sans l'usage de l'oraison, comme ils l'entendaient, on était dans une voie périlleuse. » Sur quoi il nous invite à revenir à l'oraison de nos pères c'est-à-dire à l'Office librement médité. « Objectera-t-on, dit-il, que les textes du missel et du bréviaire sont plutôt disposés pour la louange divine et que l'âme n'y trouve pas le temps pour réfléchir sur ses défauts et pour avancer dans les vertus? Je répondrai qu'avec la liturgie tout ceci se fait naturellement, absolument comme ce personnage qui, en parlant, faisait de la prose à son insu. Comment lire les psaumes avec attention sans faire à tout instant des retours sur soi-même? Si le psalmiste parle de sa fidélité à Dieu, on confesse intérieurement ne l'avoir pas imité et on promet de mieux faire. S'il parle de ses défauts, on se reconnaît coupable avec lui; tel péché ou tel défaut surgit devant l'esprit et le cœur crie : pardon ! mon Dieu. » Cf. *La méthode d'oraison du Moyen-âge*, Lille, Giard, 1912, pp. 22-39

poser à tous un type d'oraison nettement différencié des autres exercices spirituels, pratiqué de telle heure à telle heure, muni d'un organisme propre, à la fois riche et simple. Il ne s'agirait plus de papillonner au gré de sa fantaisie autour des textes sacrés, d'errer de fleur en fleur et d'accorder un regard furtif à vingt idées différentes en un quart d'heure; il s'agirait de s'attarder longuement sur une même idée et de « se la convertir en sang et nourriture ». Saint François de Sales ne méconnaît pas, nous l'avons assez dit, la vertu sanctifiante de l'Office divin, notamment des psaumes, et généralement de tous les beaux textes de la Liturgie catholique. Il peut même être tenu pour un « Liturge » décidé, s'il faut parler comme nos modernes! il a escompté, conseillé, pratiqué ces retours sur soi que provoque aisément la récitation de l'Office chez les âmes recueillies. Mais il a connu par mainte expérience personnelle que cette récitation se fait rarement dans des conditions d'attention assez continue pour être complètement éducative. Il a constaté que la fragilité humaine, l'imperfection de notre mécanisme cérébral fait trop souvent dégénérer en exercice machinal ces répétitions de formules toujours les mêmes et qui se déroulent inexorablement. Il a vu que l'Office par sa rapidité même ne permet pas d'ordinaire aux belles pensées qui le composent de se déposer en nous et d'y prendre toute leur force d'expansion bienfaisante. C'est pourquoi, comme les grands mystiques de son temps, il a cherché quelque exercice auxiliaire et complémentaire, qui fût capable de nous cultiver en profondeur.

Nous disons un exercice *complémentaire* et de renforcement, non pas un exercice de *remplacement*, l'oraison n'étant pas destinée, dans sa pensée, à se substituer à l'Office divin mais à l'aider, à lui fournir comme un *substratum* d'aptitude méditative. Méditons, dit-il, pour entrer en état d'attention, pour être plus aptes à nous laisser pénétrer, imbiber jusqu'aux moelles par les belles pensées que portent les textes liturgiques. Méditons, et l'Office mieux récité fécondera plus parfaitement notre âme. Sans doute

l'oraison liturgique, l'oraison diffuse, nous ne l'oublions pas, a conduit jadis d'innombrables âmes à la sainteté. Mais, comme on l'a dit, ces âmes étaient le plus souvent des âmes de religieux, soutenues par l'organisme monastique, pourvues des mille secours que donnent la solitude, le loisir, l'exemple. Pour des chrétiens vivant dans le siècle, dans un monde travaillé de dissidences, d'hérésies, de schismes, l'oraison méthodique était un bienfait et un progrès. Par un excellent procédé de condensation elle permettait à des gens sans loisir d'obtenir en moins de temps le même rendement. Elle mettait le délicat travail d'introspection à la portée des gens du monde. Elle achevait, elle parfaisait ce que la Liturgie, sauf pour une minorité de contemplatifs placés dans des conditions exceptionnelles, ne pouvait accomplir seule. L'évêque de Genève ne dira jamais, comme certains *liturges* feignent de le croire : ceci *à la place de* cela, mais ceci *ajouté à* cela, ceci pour améliorer cela ! On a dit des belles homélies qui entrent dans la composition de l'Office liturgique : « Voilà des sujets de méditation admirables. » [1] Oui, admirables sujets de méditation ! eût dit notre saint. Mais simples sujets ! Sur ces sujets, il nous reste à construire la méditation. Sur ces thèmes magnifiques, il faut que nous composions notre oraison, que nous fassions l'exercice propre à fixer en nous, à nous incorporer les hautes pensées qu'ils contiennent.

La valeur de sanctification d'un texte ne dépend pas seulement de sa beauté mais du travail que nous faisons sur lui. C'est en vain qu'Isaïe aura prononcé des paroles divines [1]. Si nous les répétons machinalement, elles auront traversé notre âme en étrangères ! Pour qu'elles deviennent opérantes, il faut qu'elles soient *repensées* par nous. Rien de durable ne se fait sans la complicité du temps et de l'effort. La doctrine de saint François de Sales impliquait par avance ce mot d'ordre d'un contemporain :

---

[1] Antoine de Sérent. *La méthode d'oraison du Moyen-âge*, p. 41.

« Lorsqu'un sentiment favorable passe dans la conscience, l'empêcher de la traverser rapidement, fixer sur lui l'attention, l'obliger à aller éveiller les idées et les sentiments qu'il peut éveiller. En d'autres termes, l'obliger à proliférer, à donner tout ce qu'il peut donner. » [1] C'est exactement de cette manière que l'évêque de Genève a compris le rôle de l'oraison mentale. Il écrivait à la Présidente Brulart : « C'est un mot de merveilles que celuy que vous me dites ; faites le fondre en vostre bouche et ne l'avalés pas en gros. » [2] Nous revenons toujours au même point. Il faut mâcher, remâcher l'idée, la faire fondre lentement, s'en laisser imprégner doucement. Il faut donner à cette idée, qu'on a choisie et fait sienne, le temps de grouper les éléments homogènes présents dans la conscience et de les fédérer pour en constituer une *synthèse mentale* compacte et autant que possible indestructible.

***

Mais pour obtenir ce résultat, pour que l'idée méditée soit féconde, est-il indifférent de conduire sa méditation au hasard et sans règle? Saint François de Sales ne l'a pas cru. Il a dit avec raison : « Il faut tenir methode sur toutes choses. » [3] Il n'a pas admis que l'oraison pût se passer absolument de méthode? Certes il n'aura pas, nous le verrons, la superstition de la méthode en cette matière. Il sera même d'avis que, pour certaines personnes et dans certains cas, la meilleure méthode est de n'en pas avoir, et l'on peut constater que plus il avance dans la vie plus il devient sur ce point tolérant et simplificateur. Certains de nos *liturges* se sont efforcés de nous apitoyer sur le malheureux sort des chrétiens qui s'astreignent à méditer selon les

---

[1] J. Payot. *L'éducation de la volonté*, Paris, Alcan, p. 95.

[2] *Lettre à la Présidente Brulart*, mars 1605, t. XIII, p. 20. — Le mot de « merveilles » dont le saint félicite Mme Brulart était celui-ci : « Que Dieu me mette en quelque sauce qu'il voudra, ce m'est tout un. »

[3] *Lettre à Mgr André Fremyot*, 5 octobre 1604, t. XII, p. 315.

règles traditionnelles. A les entendre, les théoriciens de l'oraison mentale seraient en quelque sorte des tortionnaires spirituels. « Quand on pense, dit le P. A. de Sérent, qu'un auteur bien connu, donne en vingt et une méditations, vingt et une raisons d'être bien humbles ! Condamner des jeunes gens, vingt et un jours, pendant une demi-heure, parfois davantage, à s'appesantir sur la même idée, n'est-ce pas les faire prendre la prière en dégoût, regarder l'oraison comme un supplice et les auteurs spirituels comme des bourreaux ? » [1] Rassurons-nous et faisons ici l'économie de notre pitié. Saint François de Sales, qui a commis des forfaits analogues à celui qu'on dénonce chez cet « auteur connu », n'a ni le ton ni l'esprit d'un bourreau.

Ecoutons-le parler des méthodes, non pas par exception et pour mettre au large quelque pauvre âme contrainte, mais du haut d'une chaire, sans distinction, à ses Visitandines assemblées : Voyons, dit-il, comment il faut s'y prendre pour faire « d'excellente manière » notre oraison : « Plusieurs se trompent grandement, croyant qu'il faille tant de choses, tant de méthodes, pour la bien faire. Folie très grande, comme si l'Esprit de Dieu estoit si délicat qu'il despendist de la methode ou de la contenance de ceux qui font oraison. Je ne dis pas qu'il ne faille se servir des méthodes qui sont marquées, mais l'on ne s'y doit pas attacher et les affecter tellement que nous mettions toute notre confiance en icelles » [2] Peut-on se montrer plus libéral et plus dégagé de parti pris à l'endroit des méthodes ?

Il est vrai qu'il a proposé un type d'oraison aux débutants, mais en les priant, en leur ordonnant même, de ne s'y point enchaîner. La méthode d'oraison dont il a tracé l'esquisse

---

[1] Antoine de Sérent. *La méthode d'oraison du Moyen-âge*, pp. 50-51.

[2] *Sermons recueillis. Pour la fête de la Purification.* 2 février 1620, t. IX, pp. 259-260. Ailleurs il adressait ce trait piquant aux personnes qui subtilisent trop sur les méthodes : « Telles personnes ressemblent à ceux qui se trouvant au lieu où ils pretendent d'aller, s'en retournent parce qu'ils n'y sont pas venus par le chemin que l'on leur a enseigné. » *Vrays entretiens.* XVIII, t. VI, p. 348.

reste, nous allons le voir, générale, schématique, infiniment souple, allégée de ces classifications méticuleuses, de ces cloisonnements rigides, dont le seul aspect décourage parfois les non initiés. Pour lui, il n'y a pas de type universel d'oraison. Chaque âme est en un point de croissance qui la différencie de toutes les autres âmes. Il devrait y avoir idéalement autant de méthodes d'oraison qu'il y a d'âmes. Il se passe ici un phénomène analogue à celui que nous observons dans le monde des corps : c'est en vertu de la même loi de gravité que les pierres tombent au sol et que les bulles de savon s'enlèvent vers le ciel. Ainsi la même oraison qui peut faire monter une âme en peut paralyser une autre.

C'est à l'expérience qu'il faut se confier ; c'est d'elle qu'il faut apprendre à modifier sans cesse l'économie de sa méditation selon les besoins changeants de son âme. Un jour que l'évêque s'entretenait de l'oraison avec ses Visitandines, il leur disait : Je n'ai pas le « dessein d'expliquer chaque espece d'icelle, parce que l'on en sçait plus par experience qu'il ne se peut dire », et il ajoutait : « Aussi importe-t-il peu d'en sçavoir les noms, et je voudrois que jamais l'on ne demandast ni le nom ni quelle oraison l'on a, car s'il est vray, comme le dit saint Anthoine, que l'oraison en laquelle on s'apperçoit que l'on prie est imparfaite, aussi celle que l'on fait sans sçavoir *comment* on la fait et sans reflechir sur ce que l'on demande... est fort bonne. » [1] Toujours attentif à aider plutôt qu'à contraindre l'activité spontanée des âmes, en matière d'oraison comme en tout le reste, il permettait tout ce qui, à l'user, lui apparaissait comme bienfaisant. A celles par exemple qui difficilement pouvaient voler de leurs propres ailes et méditer sans le secours d'un livre, il disait : prenez un livre ! Qu'importe pourvu que vous arriviez au but qui est l'amour : « Or sus, écrivait-il à Mme Brulart, vous aves tous-jours le livre en main pour la meditation, autrement

[1] *Sermons recueillis, Pour le 3e dimanche de Carême*, 22 mars 1615, t. IX, p. 47.

vous ne faites rien. Que vous doit-il chaloir de cela? Que ce soit le livre en main et a diverses reprises ou sans livre, que vous importe-t-il? » [1] Très tolérant sur tous les détails de méthode, le saint n'eût certainement pas hésité à accueillir avec sympathie, dans certains cas et pour certaines personnes, cette étrange méditation écrite, qu'ont pratiquée et enseignée, au siècle dernier, Mgr Dupanloup et le P. Gratry !

Mais toutes libertés étant sauves, libertés qui peuvent aller d'aventure jusqu'à la suppression de telle ou telle pièce de l'exercice, il reste néanmoins que l'oraison salésienne, dans sa forme commune — et réserve faite des oraisons supérieures, — comporte, peut-on dire, quatre parties nettement différenciées : une partie préliminaire ou *préparation*, une partie intellectuelle ou *cognitive*, une partie *affective*, et enfin une partie *active* ou résolutive. L'oraison ainsi constituée est un exercice organiquement distinct de tous les autres, vivant de sa vie propre, exercice par lequel, après nous être établis dans une sorte d'état méditatif, nous introduisons dans notre conscience une idée sanctifiante pour la considérer avec notre entendement, notre imagination, et notre mémoire. Cette *considération* doit avoir pour but de nous émouvoir et de nous porter à des résolutions, puis à des actes conformes à l'idée ou à la vertu méditée. C'est même, nous le verrons, à nous faire produire ces affections et ces résolutions que va pour ainsi dire se réduire toute l'oraison. Le vouloir une fois déclanché, le but visé est atteint ! Ainsi tout orientée vers l'action, l'oraison salésienne, telle que nous allons la décrire, doit être, et elle est, un merveilleux instrument d'éducation de la volonté.

I. — La Préparation

La préparation que requiert saint François de Sales comporte essentiellement trois actes : une mise en présence de Dieu, une invocation, le choix d'un sujet d'oraison.

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, février-mars 1606, t. XIII, p. 149.

Cette préparation est pour lui de nécessité habituelle. Sans doute, il permet de brûler parfois cette étape, comme la suivante, à certaines âmes très entraînées ou très favorisées de la grâce, capables de s'élever d'un coup d'aile jusqu'aux affections, mais il l'exige des débutants, c'est-à-dire en somme du gros de l'humanité : « Je sçai bien, écrivait-il en 1607 à Mme Brulart, que quand par bonne rencontre on treuve Dieu, c'est bien fait de s'entretenir a le regarder et arrester en luy ; mais, ma chere Fille, de le penser tous jours rencontrer ainsy a l'impourveu, sans preparation, je ne pense pas qu'il soit encore bon pour nous qui sommes encor novices. » [1] L'improvisation est donc l'exception, et la préparation la règle. Cette formule est encore la sienne en 1610 et c'est elle qu'il propose à une âme déjà fort avancée dans les voies intérieures, à Mme de Chantal : « A parler clair avec vous, quoique deux ou trois fois l'été passé m'estant mis en la presence de Dieu sans preparation et sans dessein, je me treuvasse extremement bien aupres de Sa Majesté, avec une seule tres simple et continuelle affection d'amour presque imperceptible mais tres douce, si est ce que, neanmoins, je n'osay jamais demarcher du grand chemin pour reduire cela en un ordinaire. Je ne sçai, j'ayme le train des saintz devanciers et des simples. Je ne dis pas que quand on a fait sa preparation, et qu'en l'orayson on est attiré a cette sorte d'orayson, il n'y faille aller ; mais prendre pour méthode de ne se point preparer, cela m'est un peu dur. » [2] Il tient donc pour communément obligatoire de passer par ce préambule de la préparation, parce que la préparation est à peu près indispensable pour établir dans l'âme une atmosphère favorable à l'idée méditée.

Réduite, comme nous l'avons dit, à trois actes très simples, la préparation salésienne peut paraître, à première vue et dans l'abstrait, moins efficace que la préparation minutieuse recommandée par les méthodes de saint Ignace et de Saint-

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, juin 1607, t. XIII, p. 290.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 11 mars 1610, t. XIV, p. 266.

Sulpice. La méthode de L. de Grenade avec ses six actes préparatoires, la méthode ignatienne[1] avec ses trois préparations et ses deux préludes, la méthode sulpicienne avec ses préparations, *éloignée*, *moins éloignée* et *prochaine*, elles-mêmes subdivisées en plusieurs opérations secondaires ont pu faire de cet acte préparatoire un organisme riche et complexe, pourvu d'une extrême puissance naturelle. Guidée de très loin, étape par étape, vers un thème précis de méditation, l'âme se trouve ainsi mise par rapport à ce thème dans un état de réceptivité parfaite. Habilement nettoyée de tout élément étranger, elle est comme une terre fertile où l'idée fécondée par la réflexion s'épanouira puissamment. Mais l'évêque de Genève qui s'adresse de préférence à des mondains, mal entraînés au reploiement sur soi, se préoccupe avant tout de ne pas les décourager par un appareil trop ardu d'opérations préliminaires. Il est simplificateur par désir de conquête. Notons d'ailleurs que dans son système, l'acte de méditation ne s'isole pas du reste de la vie

---

[1] Ce qu'on appelle ici méthode ignatienne est à vrai dire une méthode synthétique, élaborée par les Jésuites du XVIIe siècle, à l'aide des diverses méthodes de saint Ignace — car l'auteur des *Exercices* n'avait pas une méthode unique mais diverses *manières* facultatives *de prier*. — Cf. R. de Maumigny. *Méthodes d'oraison des Exercices de saint Ignace*, Paris, Beauchesne, 1917.

Certains jésuites modernes, comme le P. Poulain, et certains Sulpiciens, comme M. G. Letourneau, ont tenté de réagir contre la méthodologie minutieuse, traditionnelle dans leurs compagnies. « Des deux côtés de la barrière, écrivait récemment l'éminent curé de Saint-Sulpice, M. Letourneau, on incline à recommander les oraisons affectives plus que par le passé. Que de fois le P. Poulain m'a tenu ce angage : « Oui, Monsieur le Curé, reconnaissons-le, Sulpiciens et « Jésuites, depuis de longues années, nous avons trop comprimé les « âmes, en les astreignant à une méthode trop compliquée dans « l'oraison mentale. Nous avons voulu leur marquer absolument, « trois préparations, deux préludes, trois considérations, trois examens « trois colloques, trois résolutions, trois retours sur l'oraison, etc... « Nous avons fatigué beaucoup d'âmes par tout ce mécanisme. « Nous devons les laisser plus libres. Nous devons les laisser marcher « par des voies plus affectives. C'est ce que M. Olier, comme saint « Ignace, avait indiqué. » Ce résultat semble aujourd'hui acquis dans

spirituelle. Nos exercices n'y sont pas soumis à un cloisonnement inflexible ; ils se compénètrent, et toute notre journée avec ses oraisons jaculatoires, ses recollections, ses « œillades intérieures », est comme une préparation incessante à l'oraison du lendemain.

*
* *

Quoique réduite, la préparation, dans la méthode de saint François de Sales, a une existence propre qu'il importe de définir. Son premier acte est de nous mettre en la présence de Dieu. Rien de plus propre, en effet, à composer pour l'idée méditée un milieu favorable que cette évocation du divin interlocuteur, auquel l'âme va soumettre ses besoins et ses aspirations. Tous les chrétiens sans doute ont la notion d'une omniprésence perpétuelle de Dieu. Mais il en est peu qui en aient la conscience précise, bien peu surtout qui en aient le sentiment vif. Il nous faut sans cesse passer, comme Pascal, du Dieu abstrait des philosophes au Dieu vivant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il nous faut faire descendre en nous la figure du Dieu vivant :

---

les divers camps, et il est très considérable. Est-ce à dire que nous devons incliner les âmes vers une oraison vague, paresseuse, libérée de toute méthode, sous prétexte de revenir à la manière des Pères du désert ou des Moines du temps de Charlemagne? Non, usage large des méthodes ne signifie pas : suppression de toutes les méthodes répandues dans l'Eglise, surtout depuis le temps de saint Ignace et de saint François de Sales. » Cf. *La Libre Parole*, 5 janvier 1922. — On en revient en somme à la position moyenne et sage de saint François de Sales, qui fut également celle de saint Ignace, position intermédiaire entre l'oraison diffuse du Moyen-Age et l'oraison trop méthodique du XVIIe siècle.

Toutefois, de quelque souplesse que saint Ignace ait fait preuve dans son enseignement sur l'oraison, sachons voir que par nature il fut plus que saint François de Sales enclin à la méthodologie. « Ignace est un soldat, dit un de ses fils, le P. Brou, mais il est officier aussi et il sait le prix de la tactique. Il n'est pas pour la guerre de partisans. Ses hommes ne seront pas des enfants perdus. Il leur apprend... à se faire des méthodes. » Cf. *La Spiritualité de saint Ignace* Paris., Beauchesne, p. 15.

« Helas, Philothee, dit l'auteur de l'*Introduction*, nous ne voyons pas Dieu qui nous est present... chacun sçait cette verité, mais chacun n'est pas attentif a l'apprehender... encor que nous sçachions bien qu'il est present a toutes choses, si est ce que n'y pensans point, c'est tout autant comme si nous ne le sçavions pas. C'est pourquoy tousjours, avant l'oraison, il faut provoquer nostre ame a une attentive consideration de cette presence de Dieu »[1] Et pour que cette présence nous soit rendue plus sensible, imaginons-nous que Dieu réside au dedans de nos cœurs. Pensez, dit-il « que non seulement Dieu est au lieu ou vous estes, mais qu'il est tres particulierement en vostre cœur. »[2] Et afin d'émouvoir en nous toutes les fibres humaines, représentons-nous Dieu, non pas comme un pur esprit invisible et intangible, mais sous ses traits saisissables et touchants de Sauveur incarné. Que notre cœur soit comme le tabernacle ou comme la crèche de l'Enfant-Dieu. Voyons, dit-il, « le Sauveur en son humanité sacree comme s'il estoit pres de nous, ainsy que nous avons accoustumé de nous representer nos amis et de dire : je m'imagine de voir un tel qui fait ceci et cela, il me semble que je le vois, ou chose semblable. »[3] Conseil d'une admirable psychologie qui met l'âme sous le regard d'un observateur vivant et comme tangible. Quelle ne sera pas la vertu d'un tel regard ! On sait de quelle énergie le soldat est capable quand il se sait observé du chef suprême !

La présence de Dieu a pour effet en outre de créer dans la conscience tout à la fois la plénitude et le vide. Elle la remplit du divin et la vide de tout élément étranger ou hostile à l'idée qui tout à l'heure y doit être introduite. Elle la met dans cet état de *monoidéisme*, comme on dit aujourd'hui, qui fait que l'idée, seule dans la conscience, évolue avec aisance sur un chemin uni et sans obstacles. Dieu, en occu-

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. III, t. III, p. 75-74.

[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. III, p. 76.

[3] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. III, p. 75.

pant toute l'âme, fait en elle le silence et le recueillement. Il étouffe les clameurs comme il abolit les visions profanes. Nous n'avons plus de regard et d'oreille que pour Lui. Les fenêtres de l'âme sont automatiquement aveuglées. Dieu seul apparaît dans le champ de la vision intérieure.

Tous les psychologues ont observé cette liaison entre la présence de Dieu et le silence intérieur, qu'on appelle recueillement [1]. Saint François de Sales avait bien aperçu pour son compte les affinités étroites qui existent entre ce phénomène de présence et le silence de l'âme. Il expliquait par une ingénieuse comparaison le pouvoir qu'a la pensée de Dieu de grouper et de polariser toutes les forces psychologiques, chez ceux qui ont préludé à l'oraison par l'exercice de présence. « Leur faysant sentir, écrivait-il, parlant de Dieu, sa tres aymable presence il retire a soy toutes les facultés de nostre ame, lesquelles se ramassent autour de luy et s'arrestent en luy comme en leur object tres desirable. Et comme qui mettroit un morceau d'aymant entre plusieurs eguilles, verroit que soudain toutes leurs pointes se retourneroyent du costé de leur aymant bienaymé et se viendroyent attacher a luy, aussi lhors que Nostre-Seigneur fait sentir au milieu de nostre ame sa tres delicieuse presence, toutes nos facultés retournent leurs pointes de ce costé la pour se venir joindre a cette incomparable douceur. » [2]

Ainsi la présence de Dieu est étroitement liée à l'acti-

---

[1] Récemment M. Segond le notait encore dans sa thèse sur *La prière*. Il disait avec raison : le recueillement est « le phénomène complémentaire de la présence. » Cf. *La prière*, Paris. Alcan, p. 84. C'est aussi ce que constatait Maine de Biran. « La présence de Dieu, écrivait-il, s'annonce par un état interne de calme et d'élévation. » Cf. *Maine de Biran. Vie et pensées*, Paris, édit. Naville, Cherbuliez, 1857 p. 316. Et c'est le même enseignement que nous donne le fameux « talisman » de Pascal. L'état de recueillement : « Oubli du monde et de tout hormis Dieu » nous mène comme à une conclusion naturelle au « Joie, joie, joie, pleurs de joie ! »

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. VII, t. IV, p. 327.

vité de prière. Elle nous met en état de recueillement et de vigilance. Elle accroît nos forces de résistance et de contrôle contre les irruptions du dehors. Elle est comme un premier tamis à larges mailles qui défend les abords de la conscience et en écarte les impuretés. Force offensive et défensive, force d'action et de protection, elle met l'âme en garde et elle la vivifie indirectement en la libérant de ses ennemis, en la « désoccupant » comme dit notre saint ; et le second bienfait n'est pas moindre que le premier, car s'il est bon d'être fort de sa propre force, il faut l'être encore, si possible, de la faiblesse de ses ennemis.

L'âme ainsi mise en présence de Dieu et « désoccupée de toutes autres choses » est-elle suffisamment préparée pour la méditation proprement dite? Saint François de Sales ne le pense pas. Il prescrit un second exercice qu'il nomme *Invocation* et pour lequel il fait appel non seulement à notre activité spirituelle mais à notre activité physique. Saint Ignace avait eu déjà cette vue profonde que le rythme intérieur est dans la dépendance du rythme extérieur. Dans l'une de ses instructions sur les modes de prier, il conseille à celui qui entre en oraison de se tenir debout, de faire un pas en avant, ou, s'il le juge meilleur, de se prosterner, en un mot de provoquer par une cadence du corps une cadence analogue de l'âme. Cette instruction était digne d'un saint chevalier, et chevalier espagnol, désireux de faire du chrétien un soldat, et d'éveiller en lui, pendant la méditation, des images vives.

François de Sales, moins spécialisé, se donne du champ, mais fait son profit de l'indication : il introduit au second acte de sa préparation des éléments physiologiques. *L'invocation* qui constitue ce second acte n'est pas une simple prière du cœur : elle « se fait, dit-il, en cette manière : vostre ame se sentant en la presence de Dieu, se prosterne en une extreme reverence. » [1] Prostration toute spirituelle sans doute, mais qui s'accompagne d'un mouvement du

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. III, t. III, p. 77.

corps ébauché ou figuré. Et d'ailleurs, voici que le corps est expressément convié à faire sa partie dans cet exercice : « Que si vous le voulés, vous pourres user de quelques paroles courtes et enflammees, comme sont celles ci de David : ne me rejettes point, ô mon Dieu, de devant votre face... » [1] Un élément physique est donc mis en jeu, une parole articulée est appelée au secours de l'âme pour lui donner plus de tension, plus d'élan. La forme indiquée pour cette prière, ardente, heurtée, brisée, voisine de l'interjection et du cri divin de Gethsémani, est éminemment propre à déterminer un grand mouvement de toute l'âme. Des paroles vives en forme d'appel sont pour la conscience comme la pierre dans l'eau qui dort : elles l'ébranlent jusqu'aux profondeurs. Par leur caractère de soudaineté, au seuil de l'oraison, elles opèrent comme le rassemblement des forces spirituelles : elles nous élèvent à un ordre de choses nouveau : elles font comme une transposition. Après l'exercice de la présence qu'on peut comparer au « recueillement mélodique » des musiciens, elles sont le prélude même de la méditation.

Dans la pensée du saint — faut-il le dire? — ces brûlantes paroles initiales n'ont pas surtout pour but d'émouvoir Dieu qui connaît bien nos besoins, mais de nous émouvoir nous-mêmes et de nous jeter à Lui ; elles ont pour fonction de faire jouer le désir et de l'appliquer au bien que nous voulons acquérir : l'amour par une bonne oraison. A la faveur de ces cris élémentaires, tumultueux, où l'esprit violente son vocabulaire, l'âme acquiert comme une brusque notion de son besoin et dans cette vision soudaine elle se tend vers la prière. L'oraison va s'engendrer du désir et le désir va s'accroître de l'oraison. Admirable enchaînement dont le cri impétueux du début forme le premier anneau !

Bien que saint François de Sales ait parfaitement perçu la nécessité de mettre ainsi l'âme, au début de l'oraison,

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. III, t. III, p 77.

dans une attitude priante, par un mouvement physique, par une parole articulée, redisons qu'il n'a pas, aussi largement que saint Ignace, utilisé les ressources que la psychologie peut tirer de la physiologie. Il n'indique pas d'attitudes particulières pour le corps : chacun reste libre de choisir les siennes. Dans l'art de prier, si l'on peut ainsi parler, il représente sur toute la ligne, entre saint Ignace et M. Olier, une certaine liberté d'allure, un certain dégagement du mécanisme et du procédé, qui le mettent à part. Néanmoins presque tout le suc psychologique des méthodes plus savantes qui ont cours en chrétienté se retrouve dans la sienne, et notamment dans ce moyen préparatoire à l'oraison qu'il appelle l'*Invocation*.[1]

A la faveur du grand silence intérieur obtenu par la présence de Dieu, et quand l'âme s'est mise en mouvement par l'Invocation, il reste, avant d'entrer dans l'oraison proprement dite, à faire ce que notre saint appelle « la proposition du mystère », c'est-à-dire à introduire dans la conscience « désoccupée » l'idée à méditer. L'oraison n'est efficace que si elle est spécialisée. L'exploration intérieure, pour être menée à fond, doit être limitée dans son objet. « Enfermons, dit-il, nostre esprit dans le mystère que nous voulons mediter, affin qu'il n'aille pas courant ça et la, ne plus ne moins que l'on enferme un oyseau dans une cage, ou bien comme l'on attache l'espervier a ses longes, affin qu'il demeure sur le poing. »[2] Pour éviter la dispersion et par conséquent le gaspillage des forces spirituelles, il faut donc se fixer un thème bien défini, que ce thème soit un mystère de la vie du Sauveur, une vérité morale ou une

---

[1] Est-il besoin de faire observer qu'en matière de préparation, notre saint n'oublie jamais le point de vue théologique, d'après lequel l'influx de la grâce survient avec d'autant plus d'abondance que le silence intérieur est plus parfait. *Non in commotione Dominus* ! Un écrivain comme saint François de Sales est toujours à la fois psychologue et théologien. Mais dans les pages qui vont venir le psychologue seul est l'objet de notre étude.

[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. IV, t. III, p. 79.

vertu. Il va sans dire qu'il est absolument loisible au chrétien de prendre son sujet dans la Liturgie et notamment dans le Psautier. Il suffit de ne pas vagabonder et de ne pas promener sa pensée sur vingt textes disparates en une demi-heure. Il n'y a pas d'antagonisme entre l'oraison salésienne et la liturgie !

II. — Partie cognitive

Préparée par les opérations que nous venons de décrire, l'âme qui médite doit maintenant exercer son activité sur l'idée qu'elle a choisie comme sujet. Il s'agit pour elle de donner vigueur et croissance à cette idée, ce qui peut se faire d'abord par le jeu des facultés cognitives, c'est-à-dire de l'intelligence, de la mémoire, de l'imagination. « Ayant donc enfermé vostre esprit comme j'ay dit dans l'enclos du sujet que vous voules mediter, ou par l'imagination si le sujet est sensible, ou par la simple proposition, s'il est insensible, vous commencerés a faire sur iceluy des considerations. » [1] C'est l'exacte application de notre axiome moderne : *il faut entretenir en soi des idées conformes aux actes qu'on veut produire.* Le but de l'oraison est de nous amener à des volitions fermes, puis à des actes précis, dans le prolongement pour ainsi dire de la vertu ou de la vérité méditée. Mais pour que la volonté prenne des résolutions valables, ne faut-il pas que l'intelligence les lui ait d'abord solidement motivées? Fournir des *motifs* à la volonté, tel est particulièrement le rôle de l'entendement dans ce que François de Sales appelle la *considération.*

Prendre conscience de soi-même, de ses progrès, de ses besoins, par rapport à telle vertu, connaître sa température morale, faire le compte de ses défaillances et prévoir les mesures à prendre pour l'avenir, voilà ce qui ressortit à la *considération.*

Et cette considération sur un sujet donné doit se faire

---

[1] *Introduction à la vie devote,* 2e partie, ch. v, t. III, p. 80.

d'abord en détail et par parties. Un débutant ne doit pas craindre de la morceler. « Pour nous qui sommes encore novices », écrivait l'évêque de Genève à Mme Brulart, nous « avons plus besoin de considerer les vertus du Crucifix l'une apres l'autre et en détail que de les admirer en gros et en bloc. » [1] La considération par le détail n'est que la mise en pratique plus stricte du *nil volitum nisi præcognitum* des scholastiques. Lancer d'emblée une âme dans la considération globale c'est, pour ses débuts dans la vie intérieure, la priver en partie de ces solides motifs d'agir qui peuvent seuls donner du permanent à la vertu. C'est la condamner à des volitions parfois généreuses, mais passagères, intermittentes, soumises au flux et reflux des mouvements affectifs. Une résolution qui ne repose pas sur une ferme assise de raison, une résolution née fortuitement d'un heureux mouvement de la sensibilité, c'est la maison bâtie sur le sable mouvant. La première impression contraire qui survient la réduit à néant. Elle ne résiste aux impressions hostiles qu'à la condition de s'appuyer sur des vérités longuement considérées, pesées, contrôlées en détail par notre entendement, figurées vivement par notre imagination. Pour tenir fermement dans la pratique d'une vertu, il faut que les motifs de la pratiquer nous soient devenus pour ainsi dire consubstantiels. Pour agir conformément au *vanitas vanitum*, il faut avoir fait longtemps la critique lucide, implacable, de nos pauvres voluptés terrestres, et les avoir évaluées l'une après l'autre. Cet examen patient, réitéré, peut seul nous préserver d'agir comme si nous ignorions que nous sommes mortels et que tout est fragile hormis ce qui ne passe pas.

Il nous faut donc dans l'oraison imiter les abeilles qui, pour faire leur miel, pratiquent une succion prolongée sur les mêmes fleurs. « Elles vont, dit saint François de Sales, cueillant le miel qui descend du ciel sur les fleurs, puis les portent dans leur ruches. Ainsy nous allons, picorant les

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, juin 1607, t. XIII, p. 290.

vertus de Nostre Seigneur, l'une après l'autre, pour en tirer l'affection d'imitation. » [1] Le but de la considération pour l'évêque de Genève c'est de nourrir et de renforcer l'idée choisie comme thème, c'est de l'accroître en *quantité*, en attendant que les affections l'accroissent en *qualité*.

Il conçoit donc l'opération exactement comme nos psychologues contemporains. « En chimie, écrit l'un d'eux, si dans une solution contenant plusieurs corps en saturation on plonge un cristal, des profondeurs de la solution les molécules de même nature que le cristal, mues par une attraction mystérieuse, viennent se grouper lentement autour de lui. Le cristal s'accroît peu à peu, et si le calme a duré des semaines ou des mois, on obtient ces admirables cristaux qui, par leur volume et leur beauté, font la joie et l'orgueil d'un labotatoire... Il en va de même en psychologie. Maintient-on au premier plan de la conscience un état psychologique quel qu'il soit : insensiblement par une affinité non moins mystérieuse que l'autre, les états intellectuels et les états affectifs de même nature viennent se grouper autour de lui. Si cet état est maintenu pendant longtemps, il peut organiser autour de lui une masse considérable de puissances, acquérir d'une façon décisive une souveraineté presque absolue sur la conscience, et faire taire tout ce qui n'est pas lui. Si cette « cristallisation » s'est opérée lentement, sans à-coups, sans interruption, elle prend un caractère de solidité remarquable. Le groupe ainsi organisé a quelque chose de puissant, de calme, de définitif. Et notez qu'il n'est peut-être pas une idée qui ne puisse, si nous voulons, se créer en nous un « clan » très considérable... monter en nous à la toute puissance. » [2]

C'est à cela que prétend la considération dans la méthode salésienne : faire monter l'idée à la toute-puissance

---

[1] *Sermons recueillis. Pour le dimanche des Rameaux*, 12 avril 1615, t. IX, pp. 68-69.

[2] Jules Payot. *L'Éducation de la volonté*, Paris. Alcan, pp. 92-93.

en cristallisant autour d'elle les éléments psychologiques en disponibilité.

Saint François de Sales a clairement vu pour sa part que cette cristallisation avait pour condition la réflexion prolongée, spécialisée, sur chacun des aspects d'une vérité jusqu'à l'épuisement de sa valeur de suggestion. De chaque idée, de chaque parcelle d'une même idée, extrayons, dit-il, tout le suc, avant de passer à une autre. « Que si vostre esprit treuve asses de goust, de lumiere et de fruit sur l'une des considerations, vous vous y arresteres sans passer plus outre, faysant comme les abeilles qui ne quittent point la fleur tandis qu'elles y treuvent du miel a recueillir. » [1] Toutefois, comme il n'ignore point que telle considération peut être féconde pour une âme et stérile pour une autre, il se hâte d'élargir sa direction, sans sortir de sa ligne. « Mais si vous ne rencontres pas selon votre souhait en l'une des considerations, apres avoir un peu marchandé et essayé, vous passeres a une autre ; mais alles tout bellement et simplement en cette besoigne, sans vous y empresser. » [2] Ainsi restons-nous quand même dans la théorie des examens particularisés et des approfondissements successifs.

***

C'est à ce stade de la *considération* que l'oraison salésienne se distingue surtout de l'oraison liturgique, de cette oraison diffuse, sans règle et sans sujet déterminé, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre. Le liturge, nous l'avons vu, se contente des mille suggestions pieuses que produit en lui le chant ou la récitation de l'Office divin. Au lieu de s'arrêter sur une pensée, sur un texte en particulier, pour en épuiser le suc, il va de fleur en fleur, sans se poser sur aucune. Le voudrait-il d'ailleurs qu'il ne le pourrait pas.

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. v, t. III, p. 80.

[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. v, t. III, p. 80.

Dans un livre, plein de vues ingénieuses, un partisan de l'oraison liturgique, Dom Festugière, a dû reconnaître qu'il y a des « tiraillements entre l'imagination qui s'attarde et l'Office qui poursuit inexorablement sa marche. » [1] C'est pour fixer la substance de ces beaux textes que notre saint recourt à la méditation qui en isole quelques-uns pour les considérer à part [2].

---

[1] *La Liturgie catholique. Essai de synthèse.* Maredsous, p. 98.

[2] A la question de la *considération* se rattache tout naturellement celle de la tentation. Les deux problèmes sont connexes et se résolvent par les mêmes principes. Saint François de Sales, comme saint Ignace, a encore eu cette belle intuition de psychologue que pour donner vie et puissance à une idée il faut y penser longuement et que pour la faire mourir il faut l'oublier et la fuir. Il avait parfaitement connu la loi formulée par M. Payot : « Les grandes conquêtes intellectuelles se font en y pensant toujours, les grandes conquêtes sur la sensualité se font en n'y pensant jamais. » Cf. *Education de la volonté*, p. 212. La tentation c'est une idée pernicieuse qu'il faut empêcher d'entrer, puis de cheminer dans la conscience. Si l'on s'attarde à la combattre de front, il y a grand risque d'être envahi par elle. La considérer, même pour lui faire la guerre, c'est déjà lui donner asile, c'est lui ouvrir la porte. Cette porte, l'évêque de Genève prescrit avec la dernière énergie de la fermer avant tout débat « : Laissons roder, virevolter l'ennemy, écrit-il à Mme de Chantal... tenons nos portes bien fermees. » *Lettre* du 20 juillet 1607, t. XIII, pp. 300-301. — « Tenés-vous close, lui écrit-il une autre fois... Prenes garde a ne point disputer et marchander. » *Lettre* du 6 mars 1606, t. XIII, p. 152. — Se dérober devant la tentation, refuser le combat, c'est sa tactique constante et réfléchie : « Ne vous efforcés point de vaincre vos tentations, car cet effort les fortifieroit. » *Lettre* du 6 août 1606, t. XIII, p. 210. — Et encore : « Soyés extremement prompte a vous destourner de tous les acheminemens et de toutes les amorces de la lubricité, car ce mal agit insensiblement, et par des petitz commencemens fait progres a des grans accidens : il est tous-jours plus aysé a fuir qu'a guerir. » *Introduction*, 3e partie, ch. XIII, t. III, p. 181. Saint François de Sales est infiniment plus précis sur ce point de tactique, non seulement que l'*Imitation*, mais que la plupart des grands directeurs spirituels, y compris Bossuet : « Si tost, dit-il, que vous sentes en vous quelques tentations, faites comme les petitz enfans quand ilz voyent le loup ou l'ours en la campagne... ne regardes point au visage de la tentation, ains seulement regardes Nostre Seigneur, car si vous regardes la tentation, principalement quand elle est forte, elle pourroit esbranler

C'est encore au stade de la *considération* que se pose la grosse question toujours controversée, de l'emploi de l'imagination en vue de soutenir l'effort de l'entendement. Saint François de Sales ne balançait pas à le permettre dès la phase préparatoire : « Par exemple, disait-il, si vous voules

---

vostre courage. » *Introduction*, 4e partie, ch. VII, t. III, p. 304. Et pour que son enseignement soit plus prenant il le soutient à l'occasion de quelque charmante anecdote : « Dernierement, dit-il, j'estois aupres des ruches des abeilles, et quelques unes se mirent sur mon visage. Je voulus y porter la main et les oster. Non, ce me dit un paisan, n'ayés point peur et ne les touchés point, et elles ne vous piqueront nullement. Si vous les touchés elles vous mordront. Je le creus; pas une ne me mordit. Croyés-moy, ne craignés point les tentations, ne les touchés point, elles ne vous offenceront point; passés outre et ne vous y amusés pas. » *Lettre* du 28 août 1605, t. XIII, p. 88. M. Payot n'avait donc qu'à s'inspirer de notre saint pour écrire : « Règle générale, la lutte directe est dangereuse contre la sensualité; toute l'attention qu'on lui donne, même pour la combattre, la fortifie. Le courage ici, c'est de fuir. Lutter c'est ruser. Attaquer l'ennemi de front c'est courir à la défaite... Si on laisse les images se préciser, si on prend plaisir à les évoquer et qu'on s'y complaise, il est trop tard. » Cf. *Education de la volonté*, pp. 212-213. Quant au remède positif, c'est-à-dire la substitution d'une pensée saine à la pensée lascive, le saint ne l'avait pas davantage ignoré : « Divertisses vostre esprit, disait-il, par quelques occupations bonnes et louables; car ces occupations entrans dedans vostre cœur et prenans place, elles chasseront les tentations et suggestions malignes. » *Introduction*, 4e partie, ch. VIII, t. III, p. 304. Saint François de Sales avait donc discerné la vraie tactique à suivre dans la tentation : il avait fait mieux, il en avait découvert et noté la raison psychologique.

C'est sur le même fondement que repose sa doctrine des lectures pieuses, de ce que nous appelons aujourd'hui « la lecture spirituelle », elles « entretiennent en nous des idées conformes aux actes que nous voulons produire. » Ecrivant à l'évêque de Dol, Antoine de Revol, pour lui recommander la lecture de Grenade il lui disait : « Il dressera vostre esprit a l'amour de la vraye devotion... Pour le lire fructueusement il ne le faut pas gourmander, ains il le faut peser et priser, et chapitre après chapitre le ruminer et appliquer a l'âme avec beaucoup de consideration et de prieres a Dieu. Il faut le lire avec reverence et devotion comme un livre qui contient les plus utiles inspirations que l'ame peut recevoir d'en haut; et par la, reformer toutes les puissances de l'âme. » *Lettre* du 3 Juin 1603, t. XIII pp. 189-290. Le mot d'ordre est donc double : pour les idées pieuses, y penser toujours, pour les idées frivoles ou perverses, n'y penser jamais !

mediter Nostre Seigneur en croix, vous vous imagineres d'estre au mont de Calvaire et que vous voyes tout ce qui se fit et se dit au jour de la Passion. » [1] C'était revenir au procédé fameux de saint Ignace, connu sous le nom de « fabrication du lieu », et qui consiste à se représenter par l'imagination le cadre et les acteurs du mystère à méditer [2]. Mais remarquons-le, malgré le prestige de l'enseignement ignatien, l'auteur de l'*Introduction* ne recommandera jamais ces « reconstitutions » sensibles qu'avec une sorte d'hésitation et de timidité.

Déjà la discussion était ouverte entre les partisans de l'imagination et ses adversaires, et le parti du saint n'était pas encore pris. A peine a-t-il donné congé à Philothée de recourir au procédé de « fabrication du lieu » qu'il ajoute aussitôt comme pris d'un doute sur sa valeur : « Quelques uns vous diront neanmoins qu'il est mieux d'user de la simple pensee de la foy et d'une simple apprehension *toute* mentale et spirituelle, en la représentation de ces mystères. » [3] Il ne conclut pas. Mais il semble qu'on perçoit déjà à travers ces lignes circonspectes comme une prédilection naissante pour une manière purement intellectuelle de conduire sa méditation. Et ceci ne laisse pas que d'étonner chez un imaginatif comme saint François de Sales ! Mais justement ne serait-il pas vrai que l'imagination est d'autant plus redoutable et périlleuse qu'on l'a plus prompte et plus vive ? L'évêque de Genève n'avait-il pas fait déjà pour son compte quelque fâcheuse expérience qui l'engageait secrètement à préférer des voies plus arides ! Et puis, ne l'oublions pas, notre saint portait dans cette entreprise de la méditation son souple génie français, à la Montaigne, tandis que saint Ignace, sorte de Velasquez de la spiritualité, y portait son ardente imagination espagnole, prompte à se représenter matériellement les choses.

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. IV, t. III, p. 78.

[2] *Exercices spirituels*. Trad. Jennesseaux, Paris, Poussielgue, p. 61.

[3] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. IV, t. III, p. 79.

Toutefois de ses mésaventures personnelles il ne pense pas pouvoir tirer tout de suite les raisons d'une condamnation. L'autorité de saint Ignace d'ailleurs le rassure et, provisoirement, il évite toute expression qui pourrait marquer de la mésestime pour l'imagination. Mais de plus en plus, il va se rendre compte que cette faculté mérite sa vieille et solide réputation de folle du logis et que, si parfois elle est un secours, elle est encore plus souvent un péril. Les facultés imaginatives mises au service de l'idée ou du mystère médités, ont sans doute pour effet de les rendre passagèrement plus sensibles et plus émouvants. Mais bien vite les détails secondaires qui s'évoquent aux alentours du mystère, les petits spectacles adventices, complémentaires du spectacle central, sont en mesure de nous arracher à notre thème et de nous lancer sur les plus fallacieuses pistes latérales. Chacun de nous, selon ses habitudes d'esprit, naturelles ou acquises, va s'accrocher à tel ou tel détail du tableau. Dans la contemplation de la Passion, par exemple, l'archéologue et l'historien s'intéresseront au costume des prêtres juifs ou du soldat romain ; l'artiste, aux attitudes des personnages pendant le drame du Calvaire. Les tableaux célèbres qui ont représenté Jésus en croix vont surgir devant le regard intérieur du chrétien en prière, et la méditation va se trouver soudain transformée en songerie artistique : toute l'activité spirituelle va s'engager dans une direction étrangère à Dieu. Au lieu de passer son heure avec Jésus-Christ, on va la passer avec Velasquez et Rembrandt ; et tout le secours qu'on a reçu d'abord de l'imagination va se retourner soudain contre les intérêts de l'oraison : péril particulièrement menaçant pour les jeunes filles et les femmes auxquelles s'adressait le plus souvent saint François de Sales ! Inviter des âmes féminines à considérer les mages à Bethléem, à contempler longuement ces beaux rois d'Orient avec leurs présents, leurs bijoux, leurs chameaux, leur escorte, n'était-ce pas leur offrir les tentations les plus captieuses ?

Aussi voyons-nous qu'après une phase d'indécision où

notre saint fut comme partagé entre sa vénération pour saint Ignace [1] et la nécessité d'épargner aux âmes tout danger de dispersion, il s'orienta délibérément vers un dépouillement presque complet qui lui parut tutélaire. A mesure qu'il avançait en âge et qu'il acquérait de l'expérience son oraison se spiritualisait ou, si l'on veut, se dématérialisait. Il préparait les voies à Saint-Sulpice qui achèvera l'évolution et ne laissera plus subsister dans sa méthode aucun élément imaginatif et sensible. Même dans la période où, sous l'influence de saint Ignace, il tolérait encore l'usage de l'imagination, il recommandait déjà de ne pas trop préciser ses évocations, de les laisser dans une sorte de brume et de lointain. Dès l'année 1606, il écrivait à Mme de Chantal de ne pas « trop particulariser, comme seroit de penser la couleur des cheveux de Nostre-Dame, la forme de son visage et choses semblables », mais de la considérer « simplement en gros... et cela briefvement. » [2] Quelques semaines

---

[1] Saint Ignace, en effet, tout en proposant des types d'oraison sans « fabrication de lieu », avait témoigné d'une sympathie évidente pour l'emploi des facultés sensibles et imaginatives. A l'inverse de saint François de Sales qui recommandera de ne pas se faire des choses une représentation trop minutieuse, il avait été nettement particulariste. Saint Ignace va très loin dans ce sens. Non seulement pour lui l'imagination doit, à l'encontre de ce que dira saint François de Sales, « contempler dans le détail », mais les cinq sens peuvent être appelés à intervenir : Nous lisons en effet dans les *Exercices*, à la méditation de l'enfer : « Dans le premier point, je *verrai* des *yeux* de l'imagination ces feux immenses et les âmes des réprouvés comme enfermées dans des corps de feu. Dans le deuxième, j'*entendrai*, à l'aide de l'imagination, les gémissements, les cris, les clameurs, les blasphèmes contre Jésus-Christ Notre-Seigneur et contre tous les saints. Dans le troisième, je me figurerai que je *respire* la fumée, le soufre, l'odeur d'une sentine et de matières en putréfaction. Dans le quatrième, je m'imaginerai *goûter* intérieurement des choses amères, comme les larmes, la tristesse, le ver de la conscience. Dans le cinquième, je *toucherai* ces flammes vengeresses, m'efforçant de comprendre vivement comment elles environnent et brûlent les âmes des réprouvés. » Cf. *Exercices spirituels*. Trad. Jennesseaux, Paris. Poussielgue, p. 76.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, juin 1606, t. XIII, pp. 183-184.

auparavant il lui avait donné le même enseignement avec encore plus de précision : « Cette imagination doit estre fort simple et comme servant d'esguille pour enfiler dans nostre esprit ses affections et resolutions... Il est bien vray que ces imaginations ne doivent point estre entortillees de beaucoup de particularités, mais simples. » [1] Notons que saint François de Sales avait fait une distinction entre les sujets sensibles, comme sont les scènes de l'Evangile, et les sujets abstraits, comme sont les vertus ou les vérités de la foi, et que c'est dans les premiers seulement qu'il permet encore un usage assez large de l'imagination [2].

Mais voici qu'enfin, en 1622, dans une instruction générale à ses Visitandines, il nous livre sa pensée réfléchie, sa pensée définitive sur ce point. Et cette pensée n'est pas favorable à l'imagination Il ne la condamne pas, sans doute, il a trop de respect pour une tradition vénérable ! Mais il en restreint l'emploi tant qu'il peut. Il se montre tout à fait détaché de ce moyen sensible et hasardeux. Jadis, il tolérait qu'on s'en passât et maintenant il tolère tout juste qu'on en use. Il raille doucement l'abus qu'on en fait, même dans les sujets sensibles. « On s'imagine, par exemple, dit-il, tant de larmes qui se jetterent en la Passion au rencontre du Fils et de la Mere, quand le Sauveur portoit sa croix sur le mont de Calvaire, et tant d'autres qui se verserent a la flagellation et au pied de la croix. Pour representer les convulsions et les douleurs de la tres sainte Vierge Nostre Dame, les uns se la sont figurée tout alarmée, toute pasmée et defaillie de douleur à la mort de son Fils et nos peintres l'ont ainsi representée au pied de la croix, comme s'il luy eust pris quelque foiblesse ou defaillance, ce qui ne luy

---

[1] *Lettre à la même*, avril 1606, t. XIII, p. 162.

[2] Saint Ignace conseille le recours à l'imagination même dans les méditations sur « des objets non sensibles. » Dans la méditation sur le péché il écrit : « Je me regarderai comme un ulcère et un abcès d'où sont sortis tant de péchés. » Cf. *Exercices spirituels*. Trad. Jennesseaux, Paris, Poussielgue, p. 70.

arriva jamais ni en la vie ni en la mort de Nostre Seigneur... Or, je ne dis pas qu'il ne se faille servir de l'imagination pour mediter, ni des considerations pieuses qui nous ont esté laissées par les saints Peres et par tant de bonnes ames. Puisque ces saints et grans personnages les ont faites, qui n'osera s'en servir, et qui refusera de penser ou croire pieusement ce que pieusement ils ont creu? O certes, il faut aller asseurement apres des personnages de telle authorité. Mais l'on ne s'est pas contenté de ce qu'ils ont laissé, ains on a fait plusieurs autres imaginations ; c'est icy où il faut prendre garde pour n'en pas user dans la meditation à tort et à travers, selon nostre fantasie, ains sobrement... Voylà quant à cette première façon de mediter, qui est bonne et que je ne desapprouve nullement, car plusieurs grans et saints personnages l'ont prattiquée et prattiquent encores ; aussi est-elle excellente quand on s'en sert comme ils l'ont fait. La seconde maniere est de *ne point faire d'imagination*, mais de se tenir au pied de la lettre, c'est-à-dire de se contenter de mediter purement et simplement les Evangiles et les mysteres de nostre foy. Or, cette façon icy est *plus haute et meilleure* que la premiere, et si même elle est plus simple et plus asseurée. » [1] Voilà donc qu'il n'a plus à faire valoir en faveur de l'imagination qu'un timide argument d'autorité. Sa désaffection personnelle à son endroit est évidente. Il ne la permet désormais qu'avec tant de réticences et tant de « mais », et par contre il se déclare si hautement pour la considération toute nue qu'on ne peut pas douter de la transformation qui s'est faite dans sa pensée.

Ajoutons que la considération elle-même, c'est-à-dire la partie proprement intellectuelle et cognitive de l'oraison, perd de son importance pour lui à mesure que son expérience s'étend et s'approfondit. La plupart des âmes qu'il dirigeait en arrivaient peu à peu à une forme d'oraison supérieure, presque entièrement affective, où les considé-

[1] *Sermons recueillis. Pour le jeudi après le 3e dimanche de Carême* 3 mars 1622, t. X, pp. 286-287.

rations particulières, discursives, n'avaient pour ainsi dire plus de part ni même de raison d'être, et, tout naturellement il tendait, non pas certes à les condamner mais à les reléguer au second plan. D'ailleurs pour lui les opérations de l'entendement dans l'oraison n'ont d'autre fin que de produire les « affections » qui nous mènent elles-mêmes tout droit aux résolutions. C'est la partie affective, celle que nous allons étudier maintenant, qui est véritablement le centre et le point culminant de l'oraison salésienne.

III. — **Partie affective**

Pour saint François de Sales, en effet, comme d'ailleurs pour saint Ignace, l'oraison n'est pas seulement, ni surtout, un exercice d'introspection et d'exploration de soi-même ; elle est une prière, un élan du cœur ; elle met en jeu toutes nos puissances de sentiment. Si elle n'était qu'un pur et froid examen particulier, ressortissant à la seule pensée, elle mériterait en partie les reproches que lui font quotidiennement les *liturges* [1]. Mais elle est pure de cet intellec-

[1] Ceux, par exemple, du P. Mortier, dont la critique s'étend, il est vrai, à tous les abus de la méthodologie. Cf. *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères prêcheurs*, Paris 1911, t. V, p. 612. « L'oraison mentale, dit-il, devient (au XVIe siècle) un exercice que l'on fait de telle heure à telle heure, d'après un système complet de pensées et d'affections qui se succèdent presque mécaniquement dans l'âme de celui qui médite. C'est une sorte d'exercice militaire qui convient fort bien au chevalier de Dieu que fut saint Ignace. Il monte à l'assaut de la vertu comme à l'assaut d'une forteresse. Ses exercices sont une tactique de siège. Tout est ordonné, combiné, pour emporter de haute lutte la place attaquée. Chaque puissance de l'âme a son rôle tracé, son acte à produire, son bastion à enlever, son fossé à franchir. Rien n'est laissé à l'imprévu ; aucune spontanéité n'est permise : il faut suivre de tous points le plan d'attaque. Et plus l'âme avance, plus les moyens d'action se font serrés. Méthode puissante à coup sûr, qui empoigne toutes les facultés et les brise sous le joug. Elles doivent se rendre et produire, dans la méditation suivie, répétée, presque obsédante à force d'être impérieuse, des vérités de la foi, la transformation spirituelle... La méditation point par point, calquée sur un discours de

tualisme outré dont on lui fait communément grief à la légère. « La méditation quotidienne, écrivait récemment le cardinal Mercier, nous est souvent représentée comme un exercice qui occupe, en chacune de nos journées, une place à part et consiste en une concentration intense de la *pensée* sur un point de la vie chrétienne... Je n'affirme pas que les maîtres contemporains de la vie spirituelle s'attachent à définir ainsi la méditation, mais je crois ne point me tromper en disant, appuyé sur une expérience déjà longue, que beaucoup d'âmes pieuses, religieuses, sacerdotales, se font de leur oraison journalière la conception qui vient d'être esquissée. La méditation, pour elles, est un exercice solitaire où *l'esprit* s'absorbe dans un effort soutenu de réflexion. Sans doute leur méditation ne se termine pas à un acte d'intelligence ; la pensée y est destinée à émouvoir la volonté... Néanmoins le travail de *tête* est regardé comme l'œuvre principale du méditatif : les facultés *cognitives* y entrent les premières en exercice pour mettre l'âme en présence de Dieu et pour lui donner au moyen de préludes une solide assiette intérieure ; puis, elles gardent dans la méditation entière le rôle le plus actif. » [1] C'est ainsi que l'on s'est représenté trop souvent l'oraison. Ce n'est pas ainsi que la comprend saint François de Sales.

L'oraison pour lui, même dans sa forme la plus discursive, n'est que subsidiairement intellectuelle. Il se garde bien de concevoir l'homme qui médite comme un avocat qui étudie ses dossiers ou comme un architecte qui élabore ses plans. Les facultés cognitives, même chez le débutant, ne sont appelées par lui à s'exercer que dans la mesure où leur concours est nécessaire pour provoquer et soutenir le mouvement de la volonté. L'oraison qui peut commen-

---

rhétorique, composé selon toutes les règles du savoir-dire, avec l'exorde, les divisions proportionnées et la péroraison affective, s'impose à peu près partout... » On sait assez déjà que l'oraison salésienne n'a point cette rigidité !

[1] *A mes Séminaristes*, Paris, Gabalda, 1909, pp. 123-124.

cer, qui doit commencer quelquefois, par un acte d'intelligence, ne doit pas se terminer à un acte d'intelligence. Ne la confondons pas avec l'étude. Les « applications de l'entendement », écrivait-il à Mme de Chantal, ne se font « que pour esmouvoir les affections et les affections pour les resolutions et les résolutions pour l'exercice, et l'exercice pour l'accomplissement de la volonté de Dieu, en laquelle nostr'ame se doit fondre et resoudre. » [1] Le saint d'ailleurs n'entre pas dans le détail des affections à produire. Ici comme au chapitre des considérations il laisse du jeu à l'initiative. Alors que la méthode de Saint-Sulpice, toujours plus circonstanciée, mentionne trois sortes d'opérations affectives : regrets pour le passé, confusion pour le présent, désir pour l'avenir ; il se contente, lui, d'une indication globale [2].

Les actes cognitifs sont donc nettement établis par saint François de Sales dans leur humble rang de moyens. Simples moyens, ils ne sont pas même des moyens nécessaires. Nous sommes autorisés et même invités à nous en passer si le

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 8 juin 1606, t. XIII, p. 184.

[2] La méthode de Saint-Sulpice qui, dans sa forme actuelle, est surtout l'œuvre de M. Tronson, donne beaucoup moins de place que celle de saint François de Sales aux opérations affectives. Cette méthode, écrit le P. Poulain.— Cf. *Traité des grâces d'oraison*, Paris, Beauchesne, p. 45 — « a passé par deux phases assez différentes, comme l'a montré M. Letourneau, curé de Saint-Sulpice, dans son livre très documenté : *Méthode d'oraison mentale de Saint-Sulpice*. La première rédaction, due à M. Olier (1656) est semblable à l'oraison de M. de Condren, qui lui-même la tenait du cardinal de Bérulle. C'était presque uniquement une oraison affective, supposant des hommes déjà instruits, et n'ayant guère besoin que d'exciter leur volonté. Sans chercher à développer un sujet, on *adore* Jésus-Christ dans un de ses mystères, puis on tâche d'entrer *en participation* de ses sentiments. La seconde rédaction est due à M. Tronson. Il fit un changement profond, mais qui, à première vue, a pu paraître insignifiant. Il voulut rendre l'exercice plus pratique, l'adapter aux séminaristes qui, au point de vue de l'oraison, sont des commençants. Pour cela, il transforma l'oraison *affective* de M. Olier en vraie méditation, ajoutant des *considérations* et renforçant les demandes. »

mouvement de la volonté peut se déclancher sans eux. « Il vous arrivera quelquefois, dit-il, qu'incontinent apres la preparation vostre affection se treuvera toute esmeuë en Dieu : alhors, Philothee, il luy faut lascher la bride, sans vouloir suivre la methode que je vous ay donnee, car bien que, pour l'ordinaire, la consideration doit preceder les affections et resolutions, si est ce que neanmoins le Saint Esprit vous donnant les affections avant la consideration, vous ne deves pas rechercher la consideration, puisqu'elle ne se fait que pour esmouvoir l'affection. Bref, tousjours quand les affections se presenteront a vous, il les faut recevoir et leur faire place, soit qu'elles arrivent avant ou apres toutes les considerations, et quoy que j'aye mis, les affections après toutes les considerations, je ne l'ay fait que pour mieux distinguer les parties de l'orayson ; car au demeurant, c'est une regle generale qu'il ne faut jamais retenir les affections, ains les laisser tous-jours sortir quand elles se presentent. » [1] Les actes cognitifs, ceux que saint François de Sales appelle « les applications de l'entendement », n'ont donc qu'une utilité conditionnelle. Usons-en librement, et ne nous croyons pas condamnés à suivre un itinéraire immuable. Les affections et résolutions sont le terme du voyage. Pourvu que nous parvenions à ce terme, qu'importe que ce soit par la voie des airs ou par une sinueuse marche à pied.

***

L'oraison de saint François de Sales ne peut donc pas être tenue pour meurtrière de l'action. L'analyse qu'on y fait de soi n'étouffe pas la spontanéité. Commencée en examen, elle s'achève en prière et en résolution. La partie affective en est la vraie substance. « En ces affections, dit le Saint, nostre esprit se doit espancher et estendre le plus

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. VIII, t. III, p. 85.

qu'il luy sera possible. » [1] Si nous nous penchons sur nous-mêmes ce n'est pas pour le simple plaisir de démêler les fils de notre trame intérieure, pour nous regarder penser et nous abîmer dans la contemplation stérile de notre moi. Nous nous analysons pour aimer, parce qu'on aime d'autant mieux qu'on sait pourquoi l'on aime. Aussi bien, nous ne sommes pas seuls de jeu en cet exercice. La préparation nous a mis en présence de Dieu et nous sommes allés devant Lui pour Lui parler. L'oraison n'est pas un soliloque, elle est un entretien, et, comme dit saint François de Sales, un *colloque* « Emmi les affections et resolutions, dit-il, il est bon d'user de colloque, et parler tantost a Nostre Seigneur, tantost aux Anges et aux personnages representés aux mysteres. » [2] Un tel colloque n'a rien de commun avec ces analyses solitaires, à la mode parmi nous depuis Stendhal, simples exercices d'anatomie morale où l'on ne veut que voir jouer les pièces de son mécanisme psychologique.

Cette partie affective qui est le fond solide de l'oraison salésienne, nous devons tendre à n'en pas faire seulement une phase de l'exercice, mais l'exercice tout entièr. Ce n'est que provisoirement et comme pis-aller que, dans les débuts, nous greffons péniblement un acte d'amour sur une vue de l'esprit. Il doit arriver et il arrive un temps où, par l'effet de l'habitude et de la grâce, le passage de la connaissance à l'amour se fait sans effort et comme spontanément. Puis, les actes d'amour eux-mêmes, d'abord émis séparément, et laborieusement réitérés, tendent à s'unifier, à se simplifier, à faire gerbe, à n'être qu'un seul acte tout puissant dans son unité. « Apres que nous avons esmeu une grande quantité de diverses affections pieuses, dit l'évêque de Genève, par la multitude des considerations dont la meditation est composée, nous assemblons enfin la vertu de toutes ces affections, lesquelles de la confusion et meslange de leurs

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. VI, t. III, p. 81.

[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. VIII, t. III, p. 86.

forces font naistre une certaine quintessence d'affection, et d'affection plus active et puissante que toutes les affections desquelles elle procede, d'autant qu'encor qu'elle ne soit qu'une, elle comprend la vertu et propriété de toutes les vertus et se nomme affection contemplative. » [1]

Cet état de contemplation synthétique, de simple attention amoureuse, unissant en un seul faisceau toutes les forces affectives de notre âme est le point idéal vers lequel doit s'acheminer toute oraison. « O que bien heureux sont ceux, dit le saint, qui, après avoir discouru sur la multitude des motifs qu'ilz ont d'aymer Dieu, reduisans tous leurs regards en une seule veue et toutes leurs pensees en une seule conclusion, arrestent leur esprit en l'unité de la contemplation... a l'exemple du grand saint François qui, planté sur ses genoux en oraison, passa toute la nuit en ces paroles : O Dieu, vous estes mon Dieu et mon tout. » [2] Contempler, tendre toute son âme vers Dieu d'un seul mouvement affectif, voilà ce que saint François de Sales propose comme but dernier à tous ceux qui méditent. L'attention amoureuse indivise est le type même de l'oraison salésienne. Dès qu'une âme est en possession de cette agilité spirituelle qui la porte d'un mouvement habituel et prompt à la contemplation globale, intermittente ou continue, notre saint la libère, en tout ou en partie, de l'appareil méditatif, qui lui fut d'abord imposé comme une discipline bienfaisante. Vers l'année 1612, écrivant à la Mère de Chantal pour lui donner sa liberté, après l'avoir retenue sept ans « dans le train ordinaire des meditations et considerations », il lui dit : « Gardés-vous des fortes applications de l'entendement puisqu'elles vous nuysent... soyés seulement bien fidelle a demeurer aupres de Dieu en cette douce et tranquille attention du cœur... et travaillés autour de vostre cher objet avec les affections tout

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. v, t. IV, p. 321.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, 2e partie, l. VI, ch. t. IV, p. 320.

simplement. »[1] C'est vers cette « douce et tranquille attention du cœur » que l'évêque de Genève orientait toutes les âmes qu'il dirigeait et notamment les Visitandines, dont sainte Chantal nous dit qu'elles arrivèrent presque toutes à cette belle oraison de simplicité.

A mesure qu'elle réalise plus complètement la perfection de son type, l'oraison de saint François de Sales devient donc en somme plus affective. A la phase contemplative, qui est son idéal absolu, dans les limites de l'ascèse, elle est même à peu près totalement affective. Et de là vient justement sa puissance active au regard de la psychologie. Nous l'avons dit, les idées pures, abstraites et froides, n'ont qu'une médiocre vertu d'action. Pour qu'elles deviennent des forces et nous fassent passer à l'acte, il faut qu'elles se chargent de sentiment et d'émotion. Les perceptions, les raisonnements, les réflexions, les souvenirs, en un mot toutes les opérations cognitives, ou « considerations », sont par nature des états *faibles* parce que ce sont des états *froids*. Au contraire les sentiments associés à des images, les mouvements d'amour ou de haine, les désirs, les prières, les regrets, en un mot tout les états que nous avons appelés les « affections », sont de leur nature des états *forts* parce que ce sont des états *chauds*. La force de l'idée pour pousser à l'acte tient non seulement à sa *quantité*, c'est-à-dire au nombre, à la richesse, à la complexité des éléments psychologiques qu'elle a groupés au cours des considérations présentes ou passées, mais à sa *qualité* c'est-à-dire à sa puissance de vibration sensible. « Ainsi, comme le dit un psychologue contemporain, l'énoncé du principe général qu'il ne faut pas compromettre inutilement sa vie, vous laissera très calme. Mais si, dans une assemblée, vous voyez tout à coup une mèche qui fume, et si vous entendez ce cri : Une bombe ! Sauve qui peut ! d'un bond vous êtes debout, vous précipitant pour sortir. C'est

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 1611 ou 1612, t. XV, p. 320-321. Voir aussi : *Vrays entretiens spirituels. Entretien* II, t. VI, p. 79.

que l'idée alors est éminemment *incarnée*, riche et complexe ; elle vous prend par toute votre mentalité et par le fond de l'être, là où résident l'instinct de conservation et la première poussée de la nature vers son bien. » [1] Une oraison qui ne serait que méditation, qui se limiterait à des opérations cognitives et discursives, n'exercerait sur notre vie qu'une action médiocre, sans profondeur et par conséquent sans durée.

Mais au contraire, une oraison comme celle de saint François de Sales qui ne recourt aux considérations que pour amorcer les affections, qui tend à se fondre tout entière en affections, cette oraison-là est par essence d'une efficacité merveilleuse. A sa phase contemplative surtout, quand les affections au lieu de s'éparpiller font bloc, elle est, en quelque sorte, toute puissante. Et c'est de quoi notre saint a parfaitement discerné la raison. Il n'est pas allé à l'oraison affective et contemplative par une sorte d'instinct heureux mais irraisonné, il a connu, en grand psychologue qu'il était, le pourquoi ce de qu'il enseignait : « La meditation, disait-il, considere par le menu et comme piece a piece les objetz qui sont propres a nous esmouvoir ; mais la contemplation fait une veüe toute simple et ramassee sur l'objet qu'elle ayme, et la consideration ainsy unie fait un mouvement plus vif et plus fort... La meditation est semblable a celuy qui odore l'œillet, la rose, le romarin, le thym, le jasmin, la fleur d'oranger l'un apres l'autre, distinctement ; mais la contemplation est pareille à celui qui odore l'eau de senteur composee de toutes ces fleurs : car celuy-cy en un seul sentiment reçoit toutes les odeurs unies que l'autre avoit senti divisees et separees et n'y a point de doute que cette unique odeur qui provient de la confusion de toutes ces senteurs, ne soit elle seule plus suave et pretieuse que les senteurs desquelles elle est composee, odorees separement l'une après

[1] A. Eymieu. *Le gouvernement de soi-même*. Paris, Perrin, p. 85.

l'autre. » [1] L'oraison à sa phase contemplative est donc un faisceau d'affections. Et de ce faisceau, de cette « quintessence d'affection » comme dit le saint, la puissance est irrésistible parce qu'elle est « une », parce qu'elle « comprend la vertu et propriété de toutes les autres. » [2] Elle est forte tout à la fois par sa *qualité* et par sa *masse* ! [3]

En faisant de l'affection contemplative l'idéal à atteindre, en aiguillant les âmes vers une oraison qui tend à se réduire tout entière en « attention amoureuse », saint François de Sales professait donc implicitement que l'essence de l'oraison est dans l'acte affectif, dans l'acte générateur de l'action.

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. v, t, IV, pp. 318-319. Ailleurs, le saint, par une autre comparaison, essaie de nous faire comprendre comment les affections nous pénètrent peu à peu et nous maîtrisent : « Ce sentiment, dit-il... demeurant un peu longuement dedans un cœur amoureux, il se dilate, il s'estend et s'enfonce par une intime penetration en l'esprit et de plus en plus le detrempe tout de sa saveur, qui n est autre chose qu'accroistre l'union; comme fait l'onguent prétieux ou le baume, qui tombant sur le coton se mesle et s'unit tellement de plus en plus, petit à petit, avec iceluy, qu'enfin on ne sçauroit plus dire, si le coton est parfumé ou s'il est parfum, ni si le parfum est coton ou le coton parfum. » *Traitté de l'amour*, l. VII, ch. I, t. V, p. 10.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. v, t. IV. p. 319.

[3] Saint François de Sales a compris en outre, comme sainte Thérèse, que le succès de l'oraison était lié à nos bonnes dispositions physiques. Le corps fait sa partie dans la contemplation. Pour qu'un paysage agisse profondément sur nous, il faut que nous soyons dans un certain équilibre physique, que nous nous trouvions dans un état favorable et réceptif. L'auteur de l'*Introduction* sait aussi qu'une certaine « euphorie » corporelle n'est pas d'un médiocre secours parfois à celui qui médite. Tout ce qui peut disperser l'attention lui semble funeste. Contrairement à de grands saints qui se sont appliqués à prendre pendant la prière des positions douloureuses ou incommodes, il conseille, non pas toujours les attitudes les plus douces, mais les attitudes les plus favorables à l'attention. « En tout cas, dit-il à ses Visitandines, la posture qui nous apporte le plus d'attention est la meilleure. Ouy mesme la posture d'estre gisant est bonne, et semble que

Ainsi constituée en exercice essentiellement affectif, l'oraison salésienne n'est pourtant pas arrivée à son terme. Aux affections qui mobilisent nos puissances et les préparent à agir, il faut encore donner le couronnement des résolutions qui sont déjà l'ébauche et le commencement de l'action.

IV. — **Partie active ou résolutive**

Orientée vers le mysticisme par la contemplation amoureuse, cette oraison est donc la plus opposée qui soit à l'oraison paresseuse des mystiques quiétistes, à cette torpeur sacrée, l'idéal de Molinos et de Mme Guyon, pour qui, les actes étant indifférents, l'oraison trouve en elle-même sa raison d'être et sa fin. La contemplation salésienne est mystique, mais non détachée de l'ascèse. Elle ne forme pas comme un ordre à part, sans liaison avec la vie réelle. « Les sentiments de l'orayson sont bons, disait notre saint à la Présidente Brulart, mais il ne faut pourtant pas s'y complaire tellement, qu'on ne s'employe diligemment aux vertus. » [1] La plus haute oraison pour saint François de Sales cherche sa conclusion dans l'*action*. Elle n'est qu'une province dans un empire étroitement centralisé par l'amour de conformité.

Or, c'est par la *résolution* que se fait l'union de notre volonté avec celle de Dieu : aussi peut-on la considérer

---

d'elle-même elle prie.» *Sermons recueillis. Pour le dimanche des Rameaux* 12 avril 1615, t. IX, p. 67. C'est de ce principe que dérivent toutes ses directions pratiques. C'est ce principe qui lui dicte le conseil de s'asseoir qu'il donnait un jour à la Mère de Chantal. Cf. *Lettre* de mars 1611, t, XV, p. 27. C'est en vertu du même principe qu'il invitait une dame inconnue à varier ses attitudes, à croiser les bras, à joindre les mains, etc... pour se tenir en éveil. Cf. *Lettre* du 3 janvier 1610, t. XIV, p. 238. — Il est indulgent à tout ce qui peut faciliter le travail contemplatif; il s'en prend au contraire à tout ce qui pourrait disloquer le bloc de l'attention!

[1] *Sermons recueillis. Pour la fête de la Présentation*, 21 novembre 1617, t. IX, p. 130.

en un sens comme la maîtresse pièce de l'oraison. « Les chevilles de nostre luth qui sont nos resolutions, » [1] disait saint François de Sales. Les considérations de l'entendement n'ont pour but que d'éveiller les affections, mais les affections n'ont elles-mêmes pour but que de susciter des résolutions. Les affections sont déjà sans doute un acte de la volonté, un mouvement général de l'âme vers l'action, mais à cet élan confus il reste à donner une direction précise. « Il ne faut pas... Philothee, disait-il, s'arrester tant a ces affections generales que vous ne les convertissies en des resolutions speciales et particulieres pour vostre correction et amendement. » [2]

Non seulement il est nécessaire de parvenir à ces résolutions, mais en vérité cela *suffit*, comme il n'hésitera pas à le dire : « Ne pousses pas vostre cœur a la pitié ou compassion en la meditation de la Passion, car il suffit en toutes meditations, d'en tirer de bonnes resolutions pour nostre amendement et fermeté en l'amour de Dieu. » [3] Tout n'est que moyen par rapport à l'acte qui seul importe, car c'est lui qui honore Dieu. S'il existait d'autres moyens aussi puissants que l'oraison, et dans l'oraison d'autres moyens aussi puissants que les affections, pour nous conduire à l'acte, il n'y aurait pas lieu de préférer l'oraison, et dans l'oraison les affections, à ces autres moyens également efficaces. C'est parce qu'il semble à saint François de Sales que l'oraison, et notamment l'oraison affective est le plus énergique des producteurs d'action, qu'il la met au premier rang des moyens ascétiques.

Essentiellement utilitaire et réalisateur, fervent apôtre de cette ascèse qui cherche la gloire de Dieu dans une meilleure vie et non dans de beaux sentiments stériles, il ne cesse de recommander comme capital le rôle de la résolution dans l'exercice méditatif. « Il se trouve des directeurs

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, 11 février 1612, t. XV, p. 165.
[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. VI, t. III, p. 81.
[3] *Lettre à Madame de Mieudry*, 6 novembre 1608, t. XIV, p. 85.

de conscience, écrit le P. Eymieu... qui proscrivent les résolutions, parce que, disent-ils, elles ne servent qu'à nous rendre plus coupables, puisqu'on ne les tient pas. » [1] L'évêque de Genève n'est pas de cette école. Ici encore il accepte le risque dans l'espoir d'un meilleur rendement. Il sait bien qu'on ne tient pas toujours les résolutions qu'on prend, mais il sait qu'on tient encore moins, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les résolutions qu'on ne prend pas. Il sait que, si nous ne résolvons rien, nos chances d'agir sont à peu près réduites à néant. Et d'ailleurs il ne lui semble pas sain de vaguer en rêveries sentimentales et même de faire oraison sans un dessein d'action : « C'est le grand fruit de la méditation, dit-il, sans lequel elle est bien souvent, non seulement *inutile* mais *nuisible*, parce que les vertus meditees et non prattiquees, enflent quelquefois l'esprit et le courage. » [2] Ces rêveries sans objet sont proprement du romantisme spirituel et rien n'est plus opposé au génie pratique de notre saint que cette sensiblerie vaine. Comme l'écrivait naguère un salésien éminent, le P. Pernin, « les extases et ravissements excitent nos infructueux désirs. Si les extases de l'entendement et les extases de l'affection sont trop hautes pour notre politesse, il nous reste les extases et ravissements de *l'action*, où nous pouvons nous donner libre carrière. » [3]

Néanmoins le saint est un assez avisé psychologue pour exiger que nos résolutions baignent dans l'affectif, et qu'elles en soient comme la fleur. Les résolutions n'ont de vigueur, nous l'avons dit, que fondées sur des affections [4]. Prises à

---

[1] A. Eymieu. *Le gouvernement de soi-même*, Paris, Perrin, p. 141.

[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. VIII, t. III, pp. 83-84.

[3] *Dictionnaire de Théologie catholique*, Paris, Letouzey. Article : *Saint François de Sales*, p. 759.

[4] L'un de nos écrivains ascétiques le plus profondément pénétrés d'esprit salésien, M. G. Letourneau, curé de Saint-Sulpice, mettait récemment cette notion en lumière, à l'aide d'une ingénieuse comparaison digne de saint François de Sales. « C'est précisément, disait-il,

froid, sur une simple vue de l'esprit, sans la complicité des puissances sensibles, elles risquent fort d'être emportées comme feuille au vent, dans un mouvement de la sensibilité en sens inverse. On l'a remarqué justement pour Pascal : sa première conversion fut éphémère parce qu'elle ne procédait que d'une conviction philosophique, parce qu'elle n'était qu'une conversion de tête. Mais le jour où il y eut pour lui : « Joie, joie, pleurs de joie », la résolution brûlante qui sortit de cette tempête intérieure fut toute puissante et transforma sa vie. Saint François de Sales, qui connaissait l'âme humaine, exige que les résolutions se greffent sur les affections pour qu'elles en reçoivent chaleur et vie : « Quant aux resolutions, dit-il, il les faut faire apres les affections et sur la fin de toute la meditation. » [1] Il avait compris que les résolutions, prises fortuitement au fil de l'oraison, non seulement sont plus faibles, ne recevant pas la sève des affections, mais encore peuvent altérer la puissance des affections elles-mêmes en les morcelant, en les dissociant. Il veut garder à la vague affective sa puissance en lui maintenant sa cohésion. Or, les résolutions prises à l'issue des affections sont à ses yeux d'une force incomparable.

*
* *

---

dans le feu de l'oraison que les vérités chrétiennes se gravent dans l'esprit de la manière la plus profonde. Vous savez comment procèdent les faïenciers pour incruster leurs émaux dans la terre cuite. Ils ne se contentent nullement d'appliquer leur peinture à l'air libre, sur la faïence. Ils font cuire le vase ainsi peint dans des fours chauffés à haute température; c'est seulement sous l'action de cette chaleur que l'émail pénètre dans la faïence, s'y incorpore et produit des couleurs qui nous ravissent. Un phénomène semblable se produit dans la méditation. Les vérités ascétiques ne s'incorporent solidement à l'âme que sous l'action de l'oraison fervente, faite en la présence prolongée du Soleil de Justice. Il faut toujours se méfier des convictions qui ont été acquises rapidement, en l'air, à l'air froid. C'est un fait d'expérience que connaissent bien tous les directeurs spirituels. » Cf. *Lettres à un converti de la guerre*, 1re *série*, Paris, Gabalda, p. 183.

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. VIII, t. III, pp. 85-86

S'il est vrai, comme dit le proverbe, que l'enfer soit pavé de bonnes intentions, cela ne signifie pas, selon la fine remarque d'Höffding, qu'il soit pavé de bonnes résolutions. D'innombrables intentions avortent pour n'avoir pas été transformées en résolutions. Les résolutions elles-mêmes sont souvent inefficaces pour avoir été mal prises, pour être demeurées vagues, incomplètes, chimériques. Mais les résolutions comme les veut saint François de Sales, particulières, précises, réalisables, sont une force presque toujours décisive en faveur de l'idée qu'elles se proposent de traduire en acte. Toute idée, même élémentaire et fugitive, dépose en nous des racines dont l'âme demeure partiellement captive. A plus forte raison, sommes-nous dominés par une idée qui s'est échauffée au cours de l'oraison affective et qui a pris comme un caractère de nécessité par l'opération volontaire dont nous l'avons appuyée. La résolution, tension du vouloir, force impulsive, est un mouvement vers l'acte. Pour une part déjà, elle le réalise. Ayant cristallisé les motifs d'agir elle les a insérés dans notre *moi*. Par elle, l'ordre est donné et transmis aux centres nerveux. L'exécution suivra fatalement si des contre-ordres ne s'introduisent pas ultérieurement dans la conscience.

Notre saint, comme la plupart des modernes, est un partisan convaincu des résolutions précises, menues, circonstanciées. Sans doute, il ne mésestime pas les grandes résolutions globales qui s'étendent sur la vie entière. Il a même posé au début de toute la vie spirituelle [1], à l'origine de la « conversion », une résolution solennelle et générale d'aimer Dieu. « Cette resolution, dit-il, sert de contrepoids a nos ames pour les tenir en la sainte egalité parmi l'inégalité des divers mouvemens que la condition de cette vie luy apporte. Car, comme les avettes se voyant surprises du vent, en la campagne, embrassent des pierres pour se pouvoir balancer en l'air et n'estre pas si aysement transportées a la merci de l'orage, ainsy nostre ame ayant vivement

[1] *Introduction à la vie devote*, Ire part., ch. XX, t. III, pp. 58-60

embrassé par resolution le pretieux amour de son Dieu demeure constante parmi l'inconstance. » [1] Cette grande résolution directrice, il entend certes qu'elle nous demeure toujours présente, qu'elle soit même rappelée dans le champ de la conscience à l'issue de chaque oraison. Mais, disons-le bien vite, l'oraison lui semblerait notoirement tronquée, menacée de stérilité, si elle restait dans les généralités vagues, si elle ne s'achevait dans le concret et l'immédiat.

Dès lors que nous méditons sur un thème déterminé, limité, la bonne conclusion, la conclusion logique de l'exercice est d'aboutir à quelque décision précise dans le sens de la donnée initiale. Chacune de nos oraisons doit nous faire passer du général au particulier. Le saint nous a donné la marche à suivre dans la belle méditation sur nos fins dernières qu'il a proposée comme modèle à Philothee au début de l'*Introduction*. Après avoir appelé l'attention de sa dirigée sur la folie du mondain qui ne songe point à sa destinée éternelle, « mais vit comme s'il croyoit de n'estre créé que pour bastir des maysons, planter des arbres, assembler des richesses et faire des badineries », il en vient au point capital, aux résolutions, dont il fait deux parts. Il renouvelle d'abord le grand propos général d'aimer Dieu qui est comme l'élan de toute l'âme vers le bien : « Et vous, o mon Dieu, mon Sauveur, vous seres doresnavant le seul objet de mes pensees, etc. » [2] C'est le mouvement préparatoire, la prise en mains de nos puissances. Mais François de Sales, sachant par expérience l'insuffisance des beaux désirs sans objet défini, immédiatement descend de l'empirée pour nous proposer l'humble devoir prochain, la résolution vraiment pratique et opérante : « Ha donq, fait-il dire à Philothee, telz et telz fatras et amusemens ausquelz je m'appliquois, telz et telz vains exercices ausquelz j'employois mes journees, telles et telles affections qui engageoient mon cœur, me seront desormais en horreur ;

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 4e part., ch. XIII, t. III, pp. 317-318.

[2] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. X, t. III, p. 37.

et a cette intention j'useray de telz et telz remedes. » [1] Nous en sommes donc venus à la résolution détaillée en deux étapes. Et si les actes précis à accomplir ne sont pas nommément désignés, si l'on ne nous dit pas quels *fatras*, quels *amusements* il faut éviter, c'est que le saint ne fait ici qu'une oraison schématique et exemplaire. Il dresse une carte muette sur laquelle Philothee doit inscrire le nom des choses. Mais la leçon est clairement donnée de désigner les actes à faire, non seulement dans leur genre et leur espèce, mais dans leur individualité.

La spécialisation chez saint François de Sales va très loin, beaucoup plus loin que chez la plupart de nos théoriciens de l'éducation. M. Payot lui-même qui, sur ce chapitre des résolutions détaillées, a fait figure de novateur reste très en deça de notre saint. « Il ne faut pas pourtant, Philothée, dit celui-ci, s'arrester tant a ces affections generales que vous ne les convertissies en des resolutions speciales et particulieres pour vostre correction et amendement. Par exemple, la premiere parole que Nostre-Seigneur dit sur la Croix respandra sans doute une bonne affection d'imitation en vostre ame, a sçavoir le desir de pardonner a vos ennemis et de les aymer. » [2] La résolution s'est déjà spécialisée : elle est passée du négatif au positif.

Mais cela ne suffit pas à l'auteur de l'*Introduction* : il va entrer dans le concret le plus menu : « Or, je dis maintenant que cela est peu de chose, si vous n'y adjoustés une resolution speciale en cette sorte : or sus donques, je ne me piqueray plus de telles paroles fascheuses qu'un tel et une telle, mon voysin ou ma voysine, mon domestique ou ma domestique disent de moy, ni de tel et tel mépris qui m'est fait par cestui-ci ou cestui-la ; au contraire, je diray et feray telle et telle chose pour le gaigner et adoucir. » [3] Les résolutions

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. x, t. III, pp. 37-38.

[2] *Inroduction à la vie devote*, 2e partie, ch. vi, t. III, p. 81.

[3] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. vi, t. III, p. 81.

ainsi particularisées dans le sens du probable, sont comme une manœuvre préparatoire à l'action. Dès l'entrée du jour, elles éliminent, autant qu'il est possible, l'imprévu de notre vie, cet imprévu périlleux par quoi si souvent sont anéanties nos bonnes intentions. « Ceux qui s'arment avant que l'alarme se donne, écrivait le saint, le sont tous-jours mieux que les autres qui, sur l'effroy, courent ça et la au plastron, aux cuissars et au casquet. » [1] C'est pourquoi il dit à Philothee : «Prevoyés quelles affaires, quelz commerces et quelles occasions vous pouvés rencontrer cette journee la pour servir Dieu, et quelles tentations vous pourront survenir de l'offenser. » [2] Il faut prévoir la fondrière pour éviter d'y choir. Il faut prévoir les mille manières dont nous pouvons être attaqués pour être prêts à la riposte.

Saint François de Sales en effet n'exige pas seulement de nous une prévision aussi morcelée que possible, il la veut accompagnée d'une préparation minutieuse. La bonne résolution est mieux qu'une simple vue de l'esprit, elle est une prise d'armes : elle nous munit offensivement et défensivement : « Et ne suffit pas de faire cette resolution, mais il faut preparer les moyens pour la bien executer. Par exemple si je prevoy de devoir traitter de quelque affaire avec une personne passionnee et prompte a la cholere, non seulement je me resouldray de ne point me relascher a l'offenser, mais je prepareray des paroles de douceur pour la prevenir, ou l'assistance de quelque personne qui la puisse contenir. Si je prevoy de pouvoir visiter un malade, je disposeray l'heure et les consolations et secours que j'ay a luy faire ; et ainsy des autres. » [3] Il ne suffit donc pas de dire : je serai doux. Il faut dire : je serai doux de telle manière, en accomplissant tel acte de douceur, en disant telle parole aimable à telle personne que je connais, dans telle circonstance que je provoquerai. Il faut fixer les lieux et les heures ; autrement,

---

[1] *Lettre au Président Fremyot*, 7 octobre 1604. t. XII, p. 329.
[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. x, t. III, p. 88.
[3] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. x, t. III, p. 89.

sauf de rares exceptions, autant en emporte le vent. On peut le dire vraiment, on n'est pas allé plus loin que notre saint dans ces anticipations, destinées à nous adapter aux événements prochains.

*
* *

A ce chapitre des résolutions, l'oraison nous apparaît encore comme le complément indispensable de l'Office liturgique. Pour saint François de Sales l'oraison s'achève en des résolutions nettes sur un point défini. Cette concentration de nos efforts sur un objet déterminé doit pouvoir se répéter au besoin plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois de suite. « Vous aves besoin de la patience, écrit-il à Mme de la Fléchère, et j'espère que Dieu vous la donnera... vous y préparant tous les matins par une application speciale de quelque point de vostre meditation, et vous opiniastrant de vous mettre en patience le long de la journee tout autant de fois que vous vous en sentires distraite. » [1] Dans l'Office, au contraire, notre esprit voltige et butine sur d'admirables pensées, mais multiples et diverses, sans pouvoir s'arrêter sur aucune. Notre volonté ne leur accorde qu'un assentiment superficiel et éphémère, dont la multiplicité compromet la solidité.

L'évêque de Genève demande donc que notre volonté joue sur un acte vu, connu, figuré. Mais une fois le contact établi, par la résolution circonstanciée, entre la volonté et l'acte prévu, il reste, à maintenir la liaison, comme sur les champs de bataille, entre le poste de commandement et les forces combattantes. Si l'on veut qu'au moment de l'action la transmission des ordres se fasse avec exactitude, il faut s'être prémuni contre la rupture des *commandes*. Dans l'ordre moral la rupture des communications entre les forces d'exécution et la force de commandement qui a décidé l'acte, se fait de deux manières : par l'*oubli* et par le *contre-ordre*. Il peut arriver, et il arrive qu'au moment

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 19 mai 1608, t. XIV, p. 21

d'agir, la résolution, qui fut vive à son heure, n'ait plus dans la conscience qu'une existence précaire. A la faveur de l'oubli, des motifs d'agir en opposition avec elle se sont insensiblement glissés en nous. Le matin, sous la pression de l'amour, nous avions décidé d'adresser une parole de bonté à quelque personne antipathique. Nous n'avions alors vu et senti que les motifs supérieurs de faire cet acte de charité. Mais à mesure que nous nous sommes éloignés du foyer de lumière et de chaleur qu'était l'oraison, ces motifs se sont effacés. D'autres motifs contraires se sont substitués à eux. Le visage, l'attitude, la parole de la personne haïe nous les ont peut-être suggérés ; et la résolution que nous avions formée d'être gracieux a fini par succomber en nous, victime à la fois d'un oubli et d'un contre-ordre. A ces deux périls qui guettent la résolution le saint oppose une action préventive d'une sagesse profonde. Au contre-ordre il oppose l'action immédiate, à l'oubli, la réitération des résolutions.

L'action immédiate ferme la porte aux contre-ordres en prévenant l'infiltration des motifs adverses. C'est pourquoi saint François de Sales veut que nous formions des résolutions sur le champ réalisables : « Il faut donq, par tous les moyens, dit-il, s'essayer de les prattiquer, et en chercher les occasions petites ou grandes : par exemple, si j'ay résolu de gaigner par douceur l'esprit de ceux qui m'offencent, je chercheray ce jour la de les rencontrer pour les saluer amiablement ; et si je ne les puis rencontrer, au moins de dire bien d'eux et prier Dieu en leur faveur. » [1] Agir vite, commencer d'agir, n'importe comment, dans le sens de la résolution avant qu'une fissure se soit produite dans le bloc de notre décision, poser un acte qui barre la route aux contre-ordres en même temps qu'il renforce notre activité volontaire, tel est le premier précepte de la tactique salésienne.

Mais ce n'est pas tout : pour combattre l'oubli et mainte-

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. VIII, t. III, p. 84

nir la résolution vivante dans le champ d'une conscience claire, il faut la renouveler sans cesse, en faire comme un acte continu dans une même ligne. Sa valeur d'influence sur notre vie est à ce prix. « Nostre nature humaine, dit l'auteur de *l'Introduction*, deschoit aysement de ses bonnes affections a cause de la fragilité et mauvaise inclination de nostre chair, qui appesantit l'ame et la tire tous-jours contrebas si elle ne s'esleve souvent en haut a vive force de resolution, ainsy que les oyseaux retombent soudain en terre s'ilz ne multiplient les eslancements et traitz d'aisles pour se maintenir au vol. Pour cela, chere Philothee, vous aves besoin de reiterer et repeter fort souvent les bons propos que vous aves fait de servir Dieu, de peur que, ne les faysant pas, vous ne retombies en vostre premier estat. » [1] La résolution est donc aux yeux de saint François de Sales un organisme précieux mais fragile qu'il faut entourer de vigilance et de soins, si l'on veut éviter qu'il ne s'étiole et meure. C'est par l'attention que nous ferons *reverdir nos bons propos*. « Comme par une reprise d'haleyne et de force protestés mille fois que vous continueres en vos resolutions. » [2] Soyons sans cesse occupés à leur insuffler la vie, à leur redonner la vigueur originelle.

Entre les moyens par lesquels nous pouvons ainsi maintenir nos résolutions au premier plan de notre conscience, il en est un qui fut une trouvaille de notre saint, trouvaille merveilleusement en harmonie avec son génie d'artiste et de poète : c'est le bouquet spirituel [3].

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 5e partie, ch. I, t. III, p. 339.

[2] *Introduction à la vie devote*, ch. XV, t. III, p. 361.

[3] La méthode de Saint-Sulpice et presque toutes les méthodes modernes ont adopté le bouquet spirituel. M. Payot lui-même n'a pas dédaigné de lui faire une place dans son système d'*Éducation de la volonté*. N'est-ce pas quelque chose d'analogue au bouquet spirituel qu'il nous recommande dans cette page judicieuse : « Pour penser nous ne pouvons traîner après nous tout un encombrant bagage d'images. Nous remplaçons les classes d'objets particuliers par des abréviations commodes, par des signes que nous avons bien en main et qui ne sont

Le bouquet spirituel qui couronne l'oraison salésienne a pour but, comme l'oraison jaculatoire dont nous parlerons bientôt, de maintenir dans l'âme, à travers la journée, les hautes températures du matin, l'atmosphère de serre chaude qu'il faut aux résolutions pour éclore et s'affermir ; il perpétue la fécondité des états affectifs. Le bouquet spirituel est comme un sachet que l'âme porte sur elle pour odorer pendant le jour le parfum qui l'a embaumée le matin. C'est une formule *memento*, un rappel à l'ordre, un raccourci d'oraison, une méditation portative, un condensateur

---

autre chose que les mots. Nous savons que quand nous le voulons, il suffit de maintenir un instant l'attention sur le signe pour voir surgir les images particulières, comme ressuscitent des centaines de rotifères desséchés lorsqu'on laisse tomber sur eux une goutte d'eau. Il en est de même pour nos sentiments. Ce sont choses lourdes et encombrantes, difficilement maniables pour la pensée : aussi les remplace-t-on dans l'usage courant par des mots qui sont des signes courts, maniables et qui, par association, sont éminemment propres à éveiller les sentiments qu'ils représentent. Certains mots sont pour ainsi dire vibrants de l'émotion qu'ils signifient ; tels sont les mots : honneur, grandeur d'âme, dignité humaine..., félonie, lâcheté, etc.... Eh bien, les principes sont, eux aussi, des abréviations concises, énergiques, souverainement propres à éveiller les sentiments complexes plus ou moins puissants qu'ils représentent dans la conscience usuelle. Lorsque la méditation a provoqué des mouvements affectueux ou des mouvements de répulsion, comme ces mouvements disparaissent bientôt, il est bon de conserver une *formule* qui puisse les rappeler en cas de besoin et qui les résume en quelque sorte. Cela est d'autant plus utile qu'une formule précise se fixe dans la pensée avec une grande solidité. Facilement évoquée, elle amène après elle les sentiments associés dont elle est le signe pratique : tenant d'eux la puissance, elle leur communique en échange sa netteté, sa commodité à être éveillée, sa facilité de transport. Si dans l'éducation de soi, on n'a pas de règles nettes on perd toute souplesse, toute vue d'ensemble dans la lutte contre le milieu et contre les passions. Sans elles on combat dans l'ombre et les plus belles victoires demeurent infécondes... Elles sont les substituts commodes des sentiments que nous voulons éveiller. » Cf. *L'Education de la volonté*, pp. 122-123. Comme on le voit, M. Payot, à défaut du mot, retient la chose. Toutes les raisons qu'il donne en faveur des formules synthétiques valent évidemment pour le bouquet spirituel.

d'énergie. Mais laissons la parole à notre saint et recueillons de lui la définition poétique de ce dernier acte de l'oraison qu'il a pourvu d'un si joli nom : « A tout cela, dit-il, j'ai adjousté qu'il falloit cueillir un petit bouquet de devotion ; et voyci ce que je veux dire. Ceux qui se sont promenés en un beau jardin n'en sortent pas volontiers sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs pour les odorer et tenir le long de la journée ; ainsy nostre esprit ayant discouru sur quelque mystere par la meditation, nous devons choisir un ou deux ou trois pointz que nous aurons treuvés plus a nostre goust, et plus propres a nostre avancement pour nous en resouvenir le reste de la journee et les odorer spirituellement. Or, cela se fait sur le lieu mesme auquel nous avons fait la meditation, en nous y entretenant ou promenant solitairement quelque tems apres. » [1] Le bouquet spirituel est donc une parole émouvante et forte, une formule vive et dense, comme le : *Que sert de gagner l'univers ?* de François Xavier, qui résume la méditation et peut l'évoquer tout entière d'un seul coup dans la conscience au cours de la journée. Bien choisi, il peut faire remonter avec lui du fond de nous-mêmes tout le *substratum* affectif et cognitif d'où la résolution a pris naissance. En contribuant à la reviviscence des résolutions, il est donc principe d'action. Grâce à lui les communications restent assurées entre les forces d'exécution et les centres moteurs ou forces de commandement. Les renforts sont avertis et groupés à temps. Il est le plus précieux des agents de liaison !

Ainsi pourvue de tous ses organes propres, d'une économie souple et puissante, cognitive dans la mesure utile à l'éveil des affections, essentiellement affective parce que les affections sont la condition d'une forte activité volontaire, l'oraison salésienne est un admirable outil d'éducation de la volonté. Toutes les découvertes récentes de la psychologie confirment sa valeur. De tous les moyens ascé-

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. VII, t. III, p. 83.

tiques dont nous disposons, elle est, au sentiment de saint François de Sales, le plus efficace pour éveiller en nous l'amour affectif et, par l'amour affectif, nous conduire à l'unique nécessaire, à l'amour effectif, c'est-à-dire à l'accord constant de notre vouloir avec celui de Dieu !

En propageant l'oraison dans la chrétienté, en réduisant à l'unité les cinq méthodes de saint Ignace qui n'avaient encore obtenu qu'une diffusion restreinte, [1] en les simplifiant, il a plus fait qu'aucun de ses grands devanciers pour le renouvellement de la spiritualité qui s'accomplit de toutes parts au XVIe siècle. Lorsque, un demi-siècle plus tard, Bossuet publiera son *Instruction sur les états d'oraison*, tout le monde lira et comprendra, parce que l'*Introduction*, avec ses milliers d'exemplaires, avait préparé les esprits.

---

[1] Quand Sébastien Zamet, évêque de Langres, entreprit, au commencement du XVIIe siècle, d'enseigner l'oraison mentale aux religieuses de N.-D. de Tart, il put constater que ces religieuses n'en « avaient jamais entendu parler » Cf. Louis Prunel. *Sébastien Zamet*. Thèse. Paris. Picard. 1912, p. 191.

CHAPITRE VI

LES MOYENS DE CULTURE AUXILIAIRES : ORAISONS JACULATOIRES. PRIÈRES VOCALES. — EXAMEN DE CONSCIENCE. — SACREMENTS

Le prière du cœur est donc, au sentiment de saint François de Sales, le premier moteur et la source de toute vie spirituelle. Sans elle, les sacrements eux-mêmes seraient inefficaces, agissant sur des organismes morts. Des âmes se sont élevées à la sainteté sans les sacrements. Nulle n'y est parvenue sans la prière.

Mais si la prière intérieure est l'indispensable moyen de sainteté, l'oraison mentale dans sa forme méthodique, telle que nous venons de la décrire, n'est pas le seul exercice qui s'impose pour l'acquérir. L'auteur de l'*Introduction*, comme la plupart des maîtres de l'ascèse, a fait dans son système une place éminente à l'examen de conscience et aux sacrements. Il a fait également une belle place à deux formes de prière, qui ne sont, à vrai dire, dans sa pensée, que des formes complémentaires de l'oraison mentale, mais qui n'en ont pas moins leur existence propre : l'oraison jaculatoire et la prière vocale.

I. — L'Oraison Jaculatoire

Toute notre vie doit être une préparation à l'oraison prochaine et comme une continuation de l'oraison dernière. Or, c'est par l'oraison jaculatoire, simple appel et cri du cœur, que la grande oraison se prolonge et répand sa force fécondante sur tous les actes de la journée. Ces invocations vives et brèves, ces oraisons instantanées, sans forme définie, « ageancemens et surgeons de l'autre grande orayson, » [1]

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. x, t. III, p. 88.

c'est-à-dire émises autant que possible dans la même ligne et sur le même thème que l'oraison principale, sont comme des canaux d'irrigation dérivés du grand fleuve dont ils épanchent les ondes sur toute notre vie.

L'oraison jaculatoire est donc un exercice de maintenance, destiné à resserrer l'union de notre vouloir avec celui de Dieu, à redonner de l'élasticité au ressort intérieur, à faciliter la pénétration de l'idée méditée jusqu'aux centres moteurs de notre activité.

Mais elle n'est pas seulement une sorte d'oraison prolongée pour ceux qui méditent selon les règles, elle est encore un exercice de suppléance pour ceux qui n'ont pas le loisir ou le pouvoir de faire oraison. Quintessence d'oraison, en effet, mais oraison en miniature, elle est accessible à tous. Quand il s'était agi pour notre saint de déterminer ceux qui devaient faire oraison, il avait écrit : « presque tous », et ce « presque », échappé de sa plume, pouvait ouvrir la porte à mainte exception. Ici la règle est universelle et absolue. Ni la maladie, ni l'ignorance, ni les occupations ne peuvent dispenser personne de cette prière élémentaire que le plus pauvre cœur peut concevoir et formuler. « Ce n'est pas merveille, écrit-il à Mme de Travernay, si durant ces maladies vous aves intermis l'usage de l'orayson interieure. Aussi, en ce tems la il suffit d'employer les prières jaculatoires et sacrees inspirations ; car puisque le mal nous fait souvent souspirer, il ne couste rien de souspirer en Dieu et a Dieu et pour Dieu de plus que de souspirer pour faire des plaintz inutiles. » [1] Il ne s'agit en somme que de rendre conscients, volontaires, les plaintifs « mon Dieu ! » dont nous émaillons nos conver-

---

[1] *Lettre à Mme de Travernay*, 21 juillet 1610, t. XIV, p. 333. C'est encore comme une suppléance de l'oraison qu'il présente l'oraison jaculatoire à Mme Bourgeois — Cf. t. XIII, p. 32, — et à la présidente Brulart : « Quant à la meditation, écrit-il à celle-ci, les medecins ont rayson ; tandis que vous estes infirme, il s'en faut sevrer. Et pour reparer ce manquement, il faut que vous facies au double des oraysons jaculatoires. » *Lettre du 30 mai* 1609, t. XIV, p. 167.

sations, et qui sont des ébauches ou des vestiges d'oraisons jaculatoires.

Si l'on va même tout au fond de la pensée de saint François de Sales on découvre que l'oraison jaculatoire est pour lui l'oraison essentielle, la seule qui supplée à tout et que rien ne supplée. Elle dépasse en nécessité l'oraison mentale elle-même. « Or en cet exercice de la retraite spirituelle et des oraysons jaculatoires gist la grande œuvre de la devotion : il peut suppleer au defaut de toutes les autres oraysons, mais le manquement d'iceluy ne peut presque point estre reparé par aucun autre moyen. Sans iceluy on ne peut pas bien faire la vie contemplative et ne sçauroit-on que mal faire la vie active.» [1] L'importance donnée à l'oraison jaculatoire est vraiment la grande originalité de notre saint.

On peut dire que s'il y a un secret dans son ascèse, il est là. Pour aucun autre exercice autant que pour celui-là il n'a multiplié les avertissements, les instances, les supplications. « C'est ici, chere Philothee, que je vous souhaitte fort affectionnee a suivre mon conseil. » [2] Il n'est pas de chapitre qu'il ait plus corrigé, remanié que celui qui traite de l'oraison jaculatoire. [3] Il souligne, il accentue, il répète. Et quelle chaleur de ton pour faire la théorie de sa chère oraison jaculatoire : « Aspires donq bien souvent en Dieu, Philothee, par des courtz mais ardens eslancemens de vostre cœur : admires sa beauté, invoques son ayde, jettes vous en esprit au pied de la Croix, adores sa bonté, interroges le souvent de vostre salut, donnes-luy mille fois le jour vostre ame, fiches vos yeux interieurs sur sa douceur, tendes luy la main comme un petit enfant a son pere, affin qu'il vous conduise, mettes-le sur vostre poitrine comme un bouquet

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XIII, t. III, m. 100

[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XII, t. III, p. 91.

[3] On peut s'en rendre compte en comparant les deux textes, celui de 1608 et celui de 1619, que donne l'édition d'Annecy, Cf. t. III des *Œuvres*.

délicieux, plantes-le en vostre ame comme un estendart, et faites mille sortes de divers mouvemens de vostre cœur pour vous donner de l'amour de Dieu et vous exciter a une passionnee et tendre dilection de ce Divin Espoux. » [1] Comme on sent dans ces lignes la parfaite connaissance du cœur humain et des lois qui le régissent ! Ces élans, ces « mouvemens pour se donner de l'amour » qu'est-ce autre chose que la mise en œuvre du grand axiome bien connu : entretenir en soi des sentiments et des idées conformes aux actes qu'on veut produire ? L'oraison jaculatoire est un merveilleux outil pour entretenir et nourrir en soi l'amour de Dieu !

En ce point de sa doctrine, saint François de Sales rejoint les partisans de l'oraison diffuse du Moyen-Age. Plus libre encore que celle des « liturges », cette oraison salésienne ne prend pas nécessairement son point d'appui sur un texte sacré. Elle peut emprunter, il est vrai, ses formules aux Psaumes ou aux autres parties de l'Office divin : « il y a certains motz, dit l'auteur de l'*Introduction*, qui ont une force particuliere pour contenter le cœur en cet endroit, comme sont les eslancemens semés si drus dedans les Pseaumes de David, les invocations diverses du nom de Jésus, et les traitz d'amour qui sont imprimés au *Cantique des Cantiques*. » [2] Mais elle est avant tout création du cœur et de l'esprit, mouvement profond de notre être vers Dieu, cri spontané dont la substance doit être nôtre, c'est-à-dire inventée ou *repensée* par nous, en dépit de la formule qui la vêt.

Aussi bien le saint se montre t-il plein de défiance pour les formules stéréotypées que bien peu d'âmes évitent à la longue de prononcer machinalement. Très partisan de l'habitude dans l'ordre de l'action, il la redoute en matière de prière. Il sait que les plus belles invocations s'oblitèrent à passer constamment dans la même forme sur

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XIII, t. III, p. 95.
[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XIII, t. III, p. 95.

nos lèvres. Pour les actes de vertu, il est bon d'arriver à les produire aisément, à peu près comme l'on respire, sans une tension pénible du vouloir. Dans le domaine de la pensée, il n'en va pas ainsi d'ordinaire. Pour l'oraison jaculatoire notamment, la condition de sa valeur éducative est d'être consciente. Aussi l'évêque de Genève se garde-t-il d'offrir à Philothee, comme l'ont fait certains de ses disciples infidèles, des formulaires et bréviaires d'oraisons jaculatoires. S'il lui arrive de proposer parfois quelques formules, c'est à titre d'exemples et non pour qu'elles soient répétées. « Plusieurs, dit-il, ont ramassé beaucoup d'aspirations vocales qui vrayement sont fort utiles ; mais par mon advis, vous ne vous astreindres point a aucune sorte de paroles, ains prononcerés ou de cœur ou de bouche celles que l'amour vous suggerera sur le champ, car il vous en fournira tant que vous voudres. » [1] Notons cette expression « sur le champ » qui marque que, dans sa pensée, nos oraisons jaculatoires doivent être une création spontanée, un jaillissement de source. Exception faite pour les psaumes dont les formules ont une richesse et vivacité de sens qui peut les sauver de l'avilissement, ne nous enchaînons pas à un texte ! Ne récitons pas, livrons-nous hardiment à notre inspiration, improvisons ! Nos balbutiements eux-mêmes s'ils viennent du cœur, seront de merveilleux excitateurs d'amour.

Saint François de Sales d'ailleurs ne nous invite pas seulement à trouver, il nous montre *comment* trouver. Parmi les sources d'inspiration auxquelles il nous voudrait voir puiser, la principale après la vie des saints — n'en soyons pas surpris — c'est la nature. A l'exemple de saint François d'Assise et surtout de sainte Thérèse à l'école de laquelle il s'était formé [2], ce saint, de tempérament optimiste, qui

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XIII, t. III, p. 95.

[2] « La vue de la campagne, de l'eau, des fleurs, dit sainte Thérèse, était aussi pour moi un secours... ils me portaient à la ferveur, au recueillement, ils me servaient de livres. » Cf. *Œuvres complètes de sainte Thérèse*. Trad. des Carmélites et de Polit, Paris 1907, t. I, p. 129.

portait volontiers sur la nature entière un regard charmé, a vu dans ses montagnes et ses vallées, dans leurs eaux, leurs fleurs, leurs abeilles et leurs oiseaux une source inépuisable de vives oraisons jaculatoires. Il aime la nature non pour s'y abîmer, comme plus tard les romantiques, mais pour y prendre appui et rebondir à Dieu. La création est l'embarcadère de sa pensée vers le Créateur. Il nous incite à la contempler et à l'admirer. Il nous dit à sa manière :

... la nature est là qui t'invite et qui t'aime.

Mais c'est pour d'autres fins que Lamartine. « A quoy mesme, écrit-il, — c'est a dire aux oraisons jaculatoires — toutes choses les invitent, et n'y a creature qui ne leur annonce la louange de leur Bienaymé ; et comme dit saint Augustin apres saint Anthoine, tout ce qui est au monde leur parle d'un langage muet mais fort intelligible en faveur de leur amour ; toutes choses les provoquent a de bonnes pensees des quelles par apres naissent force saillies et aspirations en Dieu. Et voici quelques exemples... Une ame devote regardant un ruysseau et y voyant le ciel représenté avec les estoiles en une nuit bien sereine : O mon Dieu, dit-elle, ces mesmes estoiles seront dessous mes pieds quand vous m'aures logee dans vos saintz tabernacles... L'autre voyant un fleuve flotter s'escrioit ainsy : mon ame n'aura jamais repos qu'elle ne se soit abismee dedans la mer de la Divinité qui est son origine ; et sainte Françoise, considerant un aggreable ruysseau sur le rivage duquel elle s'estoit agenouillee pour prier, fut ravie en extase, repetant plusieurs fois ces paroles tout bellement : La grace de mon Dieu coule ainsy doucement et souevfement comme ce petit ruysseau. Un autre voyant les arbres fleuris souspiroit : Pourquoi suis-je seul defleuri au jardin de l'Eglise? Un autre voyant des petitz poussins ramassés sous leur mere : O Seigneur, dit-il, conservés-nous sous l'ombre de vos aisles. L'autre, voyant le tourne-soleil dit : Quand sera-ce, mon Dieu, que mon ame suivra les attraitz de vostre bonté? Et voyant des pensees de jardin, belles a la veu

mais sans odeur : Hé, dit-elle, telles sont mes cogitations, belles a dire mais sans effect ni production. Voylà, ma Philothee, comme l'on tire les bonnes pensees et saintes aspirations de ce qui se presente en la varieté de cette vie mortelle. Malheureux sont ceux qui destournent les creatures de leur Createur pour les contourner au peché ; bienheureux sont ceux qui contournent les creatures a la gloire de leur Createur, et employent leur vanité a l'honneur de la vérité. »[1] N'avons-nous pas là comme un petit traité par leçon de choses sur l'invention en matière d'oraison jaculatoire? Contempler la nature, observer le ruisseau, la fleur, l'étoile, l'oiseau, les élever à la dignité de symboles, voilà le moyen d'obtenir abondance et variété dans ses « conceptions devotes ». Tout est matière à pieuse réflexion pour un disciple de saint François de Sales. Tout l'élève, tout l'inspire. Les mille chemins fleuris que d'autres fréquentent par volupté pure, il les prend comme saint Bernard, François d'Assise ou sainte Thérèse, pour aller à Dieu.

Nous avons dit que l'oraison jaculatoire était une petite

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XIII, t. III, pp. 98-99. Comme ce christianisme cordial, chaleureux, pittoresque nous apparaît plus aimable et plus humain que ce christianisme décoloré qui bientôt va prévaloir sous l'influence du Jansénisme. Dans son livre : *Deux mystiques normands, MM. de Renty et Jean de Bernières*, M. Maurice Souriau fait à ce sujet d'intéressantes remarques : « A force de raffiner, de Bernières en arrive à dessécher des sources vivifiantes d'émotion religieuse. Son austérité me semble confiner à la maladresse, quand il dit : « Pour rendre l'oraison plus intellectuelle et que la nature n'y ait point de part, il faut se divertir de certaines choses qui ont coutume de nous porter à Dieu avec sensibilité : comme la musique, la vue des belles églises, des tableaux de dévotion, de regarder le ciel et autres choses semblables. Cela est bon au commencement. » Mais cela est bon toujours, dit avec raison M. Souriau. Que fait-il donc du *Cœli enarrant gloriam Dei* ou du *Dilexi pulchritudinem domus tuæ*? Sans doute, on peut trouver la voie du salut avec des yeux baissés, fermés au monde extérieur. Mais pour la masse, est-ce une méthode très pratique que de faire l'ange, comme dit Pascal? » Cf. *Op. cit.*, Paris, Perrin, p. 226. Voilà des réflexions que saint François de Sales n'eût pas hésité à signer !

oraison substantiellement identique à la grande, une oraison en miniature. Elle peut donc, comme l'autre, prendre la forme discursive, c'est-à-dire s'exprimer dans une formule, ou la forme contemplative, c'est-à-dire se réduire à un simple élan du cœur sans parole. Quand notre saint écrit à Mme de la Fléchère : « jettes l'œil intérieur sur le Sauveur crucifié, » [1] il lui prescrit en somme une oraison jaculatoire sans paroles, une oraison de simple regard pareille à l'oraison contemplative dont nous avons dit qu'elle était son idéal. « Nous parlons par le seul regard, » [2] disait-il encore. Les mots articulés n'ont pour lui qu'un but, *déterminer le mouvement du cœur et de la pensée*, seul essentiel. Mais ils ne sont pas nécessaires.

Ne nous attendons point par conséquent à le voir introduire en cette matière de l'oraison jaculatoire une règlementation dont il n'a pas voulu même pour l'oraison proprement dite. Nous ne recevrons de lui aucune prescription sur le nombre, la forme et le moment de ces invocations essentiellement spontanées. Tout ici relève de l'initiative personnelle. Il dit seulement : « Rappeles le plus souvent que vous pourres parmi la journee vostre esprit en la presence de Dieu », ou encore : « Resouvenes vous donq, Philothee, de faire tous-jours plusieurs retraittes en la solitude de vostre cœur, pendant que corporellement vous estes parmi les conversations et affaires. » [3] Il ne va pas au-delà. Tout son effort est de mettre nos âmes en état de respiration régulière, de les appeler à l'activité personnelle pour qu'elles produisent d'elles-mêmes leurs pieux « eslancements » vers Dieu.

Pour l'heure et le moment, que chacun suive son inspiration, mais que ce moment soit aussi fréquent que possible. Le saint, pour son compte en arriva, vers la fin de sa vie, à ne

---

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, mai 1609, t. XIV, p. 157.

[2] *Sermons autographes. Sermon pour le vendredi après le 4e dimanche de Carême*, 6 avril 1612, t. VIII, p. 97.

[3] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XII, t. III, pp. 91-93.

jamais laisser passer un quart d'heure sans produire une aspiration vers Dieu. Au surplus, c'est en toutes circonstances qu'il est opportun de respirer ainsi en Dieu. « Faittes souvent, écrit-il à la Présidente Brulart, des oraysons jaculatoires à Nostre-Seigneur, et ce a tous les heures que vous pourres et en toutes compaignies, regardant tous-jours Dieu dans vostre cœur et vostre cœur en Dieu. » [1] Aucune circonstance vraiment ne s'oppose à ce mouvement du cœur vers Dieu. C'est par l'oraison jaculatoire, inarticulée ou verbale, que nous pouvons réaliser le précepte évangélique : *oportet semper orare*. Dans les minutes les plus dissipées de la vie, au bal, à la récréation, en visite, on peut regarder au-dedans de soi, y contempler Dieu et lui offrir son cœur.

Ce mouvement se fait aisément et comme naturellement chez les âmes entraînées, mais notre saint ne méconnaît pas que le tourbillon des affaires et les rumeurs du monde produisent communément la distraction et l'oubli. Aussi n'omet-il pas de suggérer lui aussi quelques menues industries par lesquelles on peut se ressaisir et se restituer à Dieu. A la baronne de Chantal, par exemple, il conseille d'utiliser le son des heures pour reprendre haleine et se mettre en état de veille spirituelle : « Je desire... le long du jour, force oraysons jaculatoires et particulierement celles des heures, quand elles sonnent. C'est une devotion utile. » [2] Au reste, gardons-nous de penser qu'il tombe dans certaines minuties naïves, imaginées après lui pour ramener la pensée vers Dieu, telles que ces « cadrans mystiques », en usage ça et là et qui peuvent donner à la piété quelque chose de mécanique. Nous l'avons vu se déclarer contre les pratiques trop mathématiquement réglées, contre les engagements à terme, qui risquent de tuer la spontanéité. Il ne se dédit pas en matière d'oraisons jaculatoires : il ne veut pas qu'on les soumette à une comptabilité stricte, qu'on en fasse comme un impôt payable à échéance : « Il ne faut pas

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, 3 mai 1604, t. XII, p. 269.
[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, p. 358.

donc, disait-il à ses Visitandines, se prescrire de faire un certain nombre de genuflexions, d'oraisons jaculatoires, et semblables pratiques, par jour, ou durant quelque temps, sans le dire à la Superieure, bien qu'il faille estre fort fidelle en la pratique des eslevations et aspirations en Dieu... Vous ne pouvez non plus promettre a personne de dire un nombre de prières pour eux. » [1] Ainsi, pas trop d'arithmétique en spiritualité !

Certaine règlementation méticuleuse a pu convenir à telle ou telle âme sainte, à un saint Alphonse de Liguori, par exemple ; mais François de Sales estime que pour la plupart des âmes il y a là un fardeau qui comprime et qui préoccupe. Tout au plus le verrons-nous à deux ou trois reprises suggérer un certain chiffre d'aspirations, chiffre d'ailleurs élastique et approximatif, donné à titre d'indication pour signifier une série. C'est ainsi qu'il écrit à une religieuse : « Le soir, entre Vespres et le souper, vous vous retireres pour un quart d'heure ou une petite demy heure, ou en l'église ou en vostre chambre ; et là, pour rallumer le feu du matin, ou reprenant la mesme matiere que vous aures meditee ou prenant pour sujet Jesus Christ crucifié, vous feres une douzaine de ferventes et amoureuses aspirations a vostre Bienaymé, renouvelant tous-jours vos bons propos d'estre toute sienne. » [2] Quelques années plus tard, il écrivait de même à Mme de la Fléchère : Je conseille « le soir, avant souper, une petite retraitte, en laquelle, comme en maniere de repetition, vous facies une douzaine de vives aspirations en Dieu selon la meditation du matin ou sur quelque autre sujet. » [3] Il n'ira jamais plus loin dans la voie des précisions arithmétiques. Et nous pouvons

---

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* X, t. VI, pp. 167-168.

[2] *Lettre à une religieuse*, Septembre-Octobre 1605, t. XIII, p. 105. Il reviendra sur ce conseil et sur ce chiffre à peu près dans les mêmes termes. Cf. *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XI, t. III, p. 90.

[3] *Lettre à Mme de la Fléchère*, avril-mai 1608, t. XIV, pp. 7-8.

vérifier une fois de plus sur ce texte que l'oraison jaculatoire est conçue par lui comme la « repetition et le prolongement de l'oraison du matin ». Faite autant que possible dans la même ligne, elle en étend le bienfait dans l'ordre affectif, comme le bouquet spirituel le renouvelait dans l'ordre cognitif. Cette promotion de l'oraison jaculatoire à la dignité d'oraison mentale suppléante est vraiment nouvelle en spiritualité. On ne lui avait pas encore donné ce rôle ni cette importance dans la vie chrétienne.

II. — **Les prières vocales** [1]

Faire jaillir un cri du cœur, tendre le ressort intérieur, voilà ce que notre saint poursuit d'abord en toutes choses. *Ama et fac quod vis*, nous l'avons dit, est l'axiome fondamental de sa spiritualité. Appliqué à la prière, il signifie : aime et toute prière que tu feras sera bonne. Un cœur aimant trouve toujours la bonne formule pour exprimer son amour. Ici encore ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. Avec ou sans formule, la seule chose nécessaire c'est un mouvement du cœur vers Dieu. La meilleure prière, ce n'est ni la plus longue ni la plus savamment tournée, mais la plus cordiale et la plus ardente. « C'est une clameur aux oreilles de Dieu qu'un ardent désir », dit-il après saint Bernard, et il ajoute : « Auprès de Dieu le cri ne vaut pas autant que l'amour, » [2] signifiant par là qu'une véritable prière n'est pas un exercice des lèvres mais un élan du cœur.

Guerre donc au verbalisme, guerre à la pure formule ! Prenons garde d'étouffer le cri du cœur sous l'abondance des mots. A l'inverse des anachorètes primitifs qui multi-

---

[1] Logiquement, dans la vie chrétienne, la prière vocale précède la prière mentale. Si nous renversons ici l'ordre habituel, c'est que les diverses sortes de prière sont considérées, dans ce travail, selon la valeur éducative que leur attribue saint François de Sales pour une âme adulte.

[2] *Sermons autographes. Pour la fête des saints Philippe et Jacques* 1er mai 1622. t. VIII, p. 407.

pliaient démesurément les récitations au risque d'accabler les âmes, il ne cesse de recommander la brièveté dans la prière pour en sauvegarder l'intensité. « La meilleure manière de prier, disait-il, c'est de le faire en peu de mots mais avec ardeur ». Et encore au même endroit : « Il faut donc beaucoup prier, mais en peu de mots. » [1] Trois ans plus tard, il répétait presque dans les mêmes termes ce mot d'ordre : « Dites des paroles courtes mais ferventes. » [2] Ce qui l'avait induit à concevoir ainsi quelque défiance contre l'élément verbal de la prière, c'était sans doute le spectacle de tant de monastères affadis où l'on priait encore à la manière de Gargantua « marmotant des lèvres et dodelinant de la tête » sans que le cœur parût intéressé à ce que la bouche disait !

Il ne vint pas là d'emblée. A l'exemple de saint Ignace qui consuma beaucoup de temps et d'efforts, au début de sa conversion, en de laborieuses prières vocales, il commença lui aussi par subir l'influence de l'opinion courante et par se montrer assez préoccupé de formules. Il en demande à son ami Antoine Favre : « Nous avons entendu dire, lui écrit-il, que notre confrère, votre fils dans la Croix, l'excellent Saldoz, possède une centaine de formules de prières à Notre-Seigneur crucifié. Nous ne voyons pas le moyen de nous en procurer, à moins qu'il ne nous en cède dix ou douze exemplaires. » [3] Mais il se dégage vite surtout à partir de 1602, sous l'influence du groupe Acarie, semble-t-il. En 1608 il écrit à Mme de la Fléchère : « Ne vous mettes point en peyne de faire beaucoup d'oraysons vocales, et tous-jours, quand vous prieres et que vous sentires vostre cœur porté à l'orayson mentale, laissés-l'y aller hardiment. » [4] Ce n'est pas, en tous cas, au nombre des prières

---

[1] *Sermons autographes. Pour le vendredi après le 4e dimanche de Carême*, 6 avril 1612, t. VIII, pp. 96-97.

[2] *Sermons recueillis. Pour le dimanche des Rameaux*, 12 *avri* 1615. t. IX, p. 71.

[3] *Lettre à Antoine Favre*, fin août 1594, t. XI, pp. 83-84.

Lettre à Mme de la Fléchère, avril-mai 1608, t. XIV, p. 8.

que s'évalue la sainteté : « Un autre, dit-il avec une pointe d'ironie, s'estimera devot parce qu'il dit une grande multitude d'oraysons tous les jours. » [1] On trouvera même assez souvent sous sa plume l'expression d'un certain détachement à l'égard de la prière articulée : « Où l'amour regne, on n'a point besoin du bruit des paroles exterieures. » [2] L'âme suffit à cette opération mystérieuse qui n'a pour but que « d'unir et joindre » notre volonté à celle de Dieu.

La prière vocale n'est retenue par saint François de Sales que dans la mesure où elle nous aide à atteindre cette fin d'union qui se réalise par la « fine pointe » de l'esprit. Le saint n'ignore pourtant pas que pour certaines âmes, et pour nous tous à certaines heures, la prière articulée, la formule, est le stimulant nécessaire, le véhicule aussi de la prière intérieure. Il sait que le geste, l'attitude, le mouvement des lèvres, sont générateurs de pensées, excitateurs de sentiments. C'est à ce titre qu'il garde son estime à la prière vocale. « Qui diroit jamais les saintz *mouvemens* que reçoit le *cœur* devot en ceste sainte Salutation, » [3] dit-il, parlant de l'*Ave Maria*. La prière vocale n'est pas recommandée pour elle-même, mais en considération de sa puissance à émouvoir le cœur, à éveiller la pensée. Sa mission remplie, elle n'a plus pour ainsi dire de raison d'être. Il faut se laisser emporter au grand courant de la prière mentale. Il écrit à Mme de la Fléchère : « Pour l'orayson, vous faites bien de vous laisser aller a la mentale, quand Nostre Seigneur vous y semond, lhors que vous dites les vocales. » [4] La prière vocale n'est qu'un point de départ, un moyen d'accéder à la mentale.

Mme Acarie, parvenue à la contemplation mystique, éprouvait une telle difficulté à pratiquer la prière vocale

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. I, t. III, p. 14.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. I, p. 304.

[3] *Sermons autographes. Sur la Salutation angélique*, 1595, t. VII, p. 243.

[4] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 27 mars 1610, t. XIV, m. 270.

que ses confesseurs réduisaient pour elle la pénitence sacramentelle à de simples cris : Jésus ! Marie ! L'évêque de Genève se serait-il souvenu de ce trait? Toujours est-il qu'à la différence d'un saint Antonin qui, un siècle plus tôt accablait de récitations ses dirigées, il tend à réduire dans la vie chrétienne la part des prières vocales. Mais ce serait encore le mal connaître que de le croire hostile aux prières consacrées par la tradition et surtout aux prières données à l'humanité par Dieu. Aux prêtres et aux religieux il prêche l'amour de leur Office, aux fidèles la dévotion au *Credo*, à l'*Ave*, au *Pater* [1].

Toutefois il ne va guère au-delà. En 1608, traçant pour Mme de la Fléchère le programme d'une journée chrétienne, il écrit : « Quand vous ne feries que l'orayson mentale avec l'orayson dominicale et la salutation angelique et la Creance, vous pouves vous contenter. » [2] Certes, il ne proscrit pas les autres formes vénérables de la prière vocale que la chrétienté a adoptées au cours de son histoire [3], mais il est sans engouement pour ces formules nouvelles qui semblent toujours les seules belles à tant d'âmes frivoles.

---

[1] Nous avons une preuve curieuse de l'importance qu'il attachait au *Pater* et à l'*Ave*. Dans l'édition princeps de l'*Introduction*, il avait recommandé de les réciter en conclusion de l'oraison mentale, mais sans insister ni souligner. Dans l'édition de 1619, il ajoute ce commentaire : « Qui est la generale et necessaire prière de tous les fideles. » Cf. *Introduction à la vie devote*. Edit. princeps, 1re partie, ch. XVI, t. III, p. 50* et édit. de 1619, 2e partie, ch. VII, t. III, p. 82.

[2] *Lettre à Mme de la Fléchère*, avril-mai 1608, t. XIV, p. 8. Il serait donc injuste de rattacher à la direction de saint François de Sales, certaines campagnes contre la prière vocale qui vont être faites de divers côtés au XVIIe siècle. Sans parler de Mme Guyon et des Quiétistes français, on signale en Espagne une secte qui sacrifie la prière vocale à l'oraison. Cf. H. Delacroix. *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme*, Paris, Alcan 1908, pp. 452-453. M. Maurice Souriau, dans son livre *Deux mystiques normands au XVIIe siècle*, note la même erreur chez son héros Jean de Bernières et chez une sœur de la Charité, la Mère de la Trinité Heurtaut. Cf. pp. 264-265.

[3] *Sermons recueillis. Voir le Sermon pour le dimanche de la Passion*, 5 avril 1615, t. IX, pp. 62-63.

Non seulement il admet et recommande le chapelet, qui n'est d'ailleurs qu'une combinaison de *Pater*, d'*Ave* et de *Credo* [1], mais encore il montre une certaine sympathie pour telles litanies, telles prières indulgenciées, pour les cantiques qu'il appelle « chansons spirituelles ». Néanmoins, tout cela, si je puis dire, il ne l'accepte que sous bénéfice d'inventaire et à la condition expresse qu'on le transforme en prière mentale.

***

A mesure que ses principes mûrissent et développent leurs conséquences, à mesure qu'il aperçoit mieux les abus où versent certains « gagneurs d'indulgences », il tend à absorber davantage la prière vocale dans la mentale. Rien n'échappera bientôt à cette mutation, à cette fusion du vocal dans le mental. Même les prières saintes qui nous viennent en droite ligne de l'Evangile et de la Tradition apostolique, même le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* sont élevées par lui à la dignité de prières intérieures. Leur valeur éducative est à ce prix. Il le dit et le répète, comme l'avait déjà fait d'ailleurs ce gros plaisantin de Rabelais. [2]

---

[1] Pour son compte, il récitait le chapelet chaque jour. Quant aux litanies, il semble, à le bien lire, qu'il les permet plutôt qu'il ne les recommande : « Il est bon aussi de dire les litanies de Nostre-Seigneur, de Nostre-Dame et des Saintz et toutes autres prières vocales qui sont dedans les Manuels et Heures *approuvees*, a la charge neanmoins que si vous aves le don de l'orayson mentale, vous luy gardiés tousjours la principale place, en sorte que si apres icelle.... vous ne pouves point faire de priere vocale, vous ne vous metties point en peyne pour cela. » Cf. *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. I, t. III, p. 72. Très différent encore ici de saint Alphonse de Liguori, qui avait l'habitude de réciter une longue suite de *Pater* et d'*Ave*, il réduit à fort peu pour lui-même et pour les autres le nombre de ces prières dites de dévotion. « Pour ma sainteté, écrit-il à la Mère de Chantal, *je ne fais gueres de choses*, sinon mille continuelz desirs et *quelques* prières particulieres ». *Lettre* du 14 septembre 1611, t. XV, p. 101. Nous le retrouvons toujours fidèle au *non multa, sed multum* !

[2] Gargantua se moque en effet des moines qui « marmonnent grand renfort de legendes et pseaulmes nullement par eux entenduz. Ils comptent force patenôtre... sans y penser ni entendre. » I, 40.

« Venons maintenant, dit-il, à l'oraison vocale. Ce n'est pas faire oraison que de marmoter quelque chose entre ses lèvres si l'*attention du cœur* n'y est jointe ; car pour parler il faut avoir premièrement *conceu* en son intérieur ce qu'on veut dire. Il y a la parole intérieure et la parole vocale, laquelle fait entendre ce que l'intérieure a premièrement prononcé. La prière n'est autre chose que parler à Dieu ; or il est certain que parler à Dieu sans estre *attentif* à luy et à *ce qu'on* luy dit, est une chose qui luy est fort desagreable. » [1] Il arrive à des écrivains chrétiens de plaider en faveur de cette inattention du cœur que Dieu nous pardonne, disent-ils, en considération de notre faiblesse. [2] Il se peut que Dieu nous pardonne. Mais sommes-nous cultivés spirituellement par cette prière inattentive? Tout est là pour notre saint !

Afin de maintenir l'esprit attentif et le cœur ardent pendant la récitation de ces prières traditionnelles dont il fait le plus grand cas, pour nous instruire à les transformer en prières mentales, il entre dans de minutieux détails. Ses maîtres et modèles, saint Charles Borromée et sainte Thérèse, avaient pratiqué de menues industries pour maintenir ou rendre consciente en eux la prière vocale. L'un voulait avoir un texte sous les yeux, l'autre cherchait une posture incommode pour prier vocalement. Lui, il veut que nous traduisions du latin en français, pendant que nous les récitons, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* pour que leur sens nous pénètre plus sûrement. « Si vous me croyes, dit-il à Philothée, vous dires vostre *Pater*, vostre *Ave Maria* et le *Credo* en latin ; mais vous apprendres aussi a bien entendre

---

[1] *Sermons recueillis. Sermon pour le dimanche de la Passion*, 5 avril 1615, t. IX, p. 62.

[2] Ainsi fait M. Huysmans ! Ainsi faisaient, si nous en croyons M. Ferdinand Brunot, les Sorbonnistes du XVIe siècle pour qui « la prière vraiment efficace était celle qu'on ne comprend pas. » Cf. *Histoire de la langue et de la littérature française*. Direct. Petit de Julleville, t. III, p. 660.

les paroles qui y sont, en vostre langage, affin que, les disant au langage commun de l'Eglise, vous puissiés neanmoins *savourer* le *sens* admirable et délicieux de ces saintes oraysons, lesquelles il faut dire *fichant profondement vostre pensee* et excitant vos affections sur le *sens* d'icelles, et ne vous hastant nullement pour en dire beaucoup, mais vous estudiant de dire ce que vous dires cordialement. » [1] Le chapelet notamment, qui risque plus que toute autre prière de verser dans la récitation machinale à cause de la répétition constante des mêmes formules, est de sa part l'objet d'instructions très particulières.

Pour lui éviter la disgrâce de n'être qu'une prière vocale, il n'hésitait pas pour son compte à lui consacrer une heure chaque jour. Sainte Chantal, nous dit : « il méditait en le disant. » [2] Philothée doit tendre à faire de même. Et voici le moyen qu'il lui donne pour transformer à son exemple la récitation du chapelet en oraison mentale : « Le chapelet est une tres utile maniere de prier, pourvue que vous le sçachiez dire comme il convient : et pour ce faire, ayes quelqu'un des petitz livres qui enseignent la façon de le reciter. » [3] Or, cette « methode » qu'« enseignent les petitz livres » prescrit justement de lier la recitation de chaque dizaine à la *méditation* d'un « mystère » de la vie de Marie ou du Sauveur.

Il faut méditer même en récitant l'Office. « Que celles, dit-il à ses Filles, qui entendent quelque peu ce qu'ellez disent à l'Office employent fidèlement ce talent selon le bon playsir de Dieu, qui le leur a donné pour les ayder à se tenir *recueillies* par le moyen des bonnes *affections* qu'elles en pourront tirer ; et que celles qui n'y entendent rien se tiennent simplement *attentives* à Dieu, ou bien qu'elles fassent des eslancemens amoureux tandis que

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. I, t. III, p. 72.

[2] *Deposition de la Mère de Chantal. Process. remiss. Gebenn*, I, *ad art.* 5, t. XIV, p. 76.

[3] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. I, t. III, p. 72.

l'autre chœur dit le verset et qu'elles font les pauses. » [1] Ainsi, pas une prière, si haute et si divine soit-elle par ses origines, qui puisse être soustraite au travail transformateur de la réflexion.

A plus forte raison convient-il de soumettre à notre effort méditatif ces prières moins saintes, issues de la piété individuelle, qui sont de leur nature moins protégées contre le péril d'inattention et d'avilissement. Les litanies, par exemple, si nous voulons qu'elles soient une prière éducatrice, il faut, comme le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les dire en latin et les penser en français : « Je desire, écrit-il à la baronne de Chantal, que vous ayes une traduction françoise de toutes les prieres que vous dires ; non pas que je veuille que vous les disies en françois, ains en latin, car elles vous rendront plus de devotion ; mais c'est que je veux que vous en ayes aucunement le *sens*, mesme les Litanies du nom de Jesus, de Nostre-Dame et des autres. » [2]

Et pour que toute prière, même vocale, devienne ainsi prière mentale, il faut, comme l'oraison proprement dite, l'envelopper d'une atmosphère favorable, il faut l'entourer de silence. « Commences toutes sortes d'oraysons, soit mentale, soit *vocale*, par la presence de Dieu, et tenes cette regle sans exception. » [3] Une prière ainsi préparée par la présence de Dieu, par une reprise de conscience, s'achève de soi en cœur à cœur, en colloque intime, en prière intérieure.

Ainsi toutes les prières, dans le système de saint François de Sales, tendent à se spiritualiser, à se ramener au même type. Il n'y a même pas à proprement parler pour lui de prière vocale. « Mais vous me direz : si l'on prononce ces parolles vocalement, pourquoy l'appellerez-vous orayson mentale? Parce qu'elle se fait *aussi mentalement* et qu'elle

---

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XVIII, t. VI, pp. 345-346.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, p. 359.

[3] *Introduction à la vie devote*, 2e patie, ch. I, t. III, p. 71.

part premierement du cœur. »[1] Il n'y a de prière véritable que la mentale. La vocale doit se dépasser, se hausser à la prière intérieure. La fin de tout dans la spiritualité salésienne ce n'est pas, en effet, de payer à Dieu un tribut de paroles, c'est de nous élever moralement. Et comment pourrions-nous être perfectionnés par notre prière si cette prière n'était que mouvement des lèvres, si elle ne mettait en activité et l'esprit et le cœur?

III. — L'Examen de conscience

Comme la plupart des grands directeurs d'âmes, saint François de Sales a fait dans son plan d'éducation spirituelle une place importante à l'examen de conscience.

A ne considérer les choses que d'une façon sommaire les directeurs chrétiens ne semblent pas avoir innové en cette matière. L'antiquité païenne avait parfaitement connu que, pour se conquérir et se posséder, il fallait d'abord se connaître et pour se connaître s'examiner. Le « connais-toi toi-même » du philosophe grec, a été le mot d'ordre de toute la sagesse antique et certains philosophes, comme Sénèque, en ont fait des applications pratiques auxquelles techniquement il reste peu de chose à ajouter. Ce n'est donc pas sur la nécessité de l'examen de conscience qu'il faut s'attendre à quelque enseignement nouveau de la part de l'évêque de Genève.

Mais s'il est d'accord avec Sénèque, avec saint Ignace et la plupart de ses devanciers, sur l'importance de cet exercice, il se distingue très nettement de ces maîtres par la manière de le concevoir. Nous le retrouvons ici avec sa préoccupation de combattre le mal dans une âme, non pas négativement, mais directement, par la passion du bien. Son examen de conscience, plus encore qu'un inventaire des imperfections et des fautes, est comme un corollaire de

---

[1] *Sermons recueillis. Pour le dimanche des Rameaux*, 12 avril 1615, t. IX, p. 71.

l'oraison mentale. Il n'a pas tant pour but de retenir nos regards sur le passé que de les diriger sur l'avenir et de resserrer notre union avec Dieu. L'examen pour lui, comme bientôt pour Fénelon, se ramène sensiblement encore à la prière. Il n'y faut considérer un instant le mal que pour y trouver l'occasion d'un nouvel élan vers le bien. Son efficacité purgative dépend de l'amour avec lequel nous le faisons. Des quatre actes qui le composent, un seul est d'ordre cognitif, un seul, si l'on peut dire, ressortit au genre de l'examen de conscience. Les trois autres sont d'ordre affectif, résolutif, volitif. « Quant a l'examen de conscience, qui se doit tous-jours faire avant qu'aller coucher, chacun sçait, dit-il, comme il le faut prattiquer. 1° On remercie Dieu de la conservation qu'il a faite de nous en la journee passee ; 2° On *examine* comme on s'est comporté en toutes les heures du jour ; et pour faire cela plus aysement, on considerera ou, avec qui et en quelle occupation on a esté ; 3° Si l'on treuve d'avoir fait quelque bien, on en fait action de graces a Dieu ; si au contraire on a fait quelque mal, en pensees, en paroles ou en œuvres, on en demande pardon a sa divine majesté, avec resolution de s'en confesser a la premiere occasion et de s'en amender soigneusement ; 4° Apres cela, on recommande a la Providence divine son cors, son ame, l'Eglise, les parens, les amis ; on prie Nostre Dame, le bon Ange et les Saintz, de veiller sur nous et pour nous ; et avec la benediction de Dieu on va prendre le repos qu'il a voulu nous estre requis. » [1] Comme on sent bien, à lire cette brève description de l'examen salésien que le passé n'intéresse le saint que par rapport à l'avenir ! Précis et méticuleux, quand il s'agit de prévoir et de préparer les événements de la journée, il ne considère brièvement les faits accomplis, que pour en faire le point de départ d'une prière et d'une résolution.

Si nous étudions sa conception de l'examen de conscience

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XI, t. III, pp. 90-9a.

quotidien à la lumière des conseils qu'il donne à Philothée pour son examen annuel, nous ne pouvons échapper à la même impression.

Ce qui l'intéresse, c'est l'état de l'âme, sa température, son potentiel, ses dispositions pour un proche avenir. Sept fois de suite, dans le canevas qu'il dresse pour Philothée, il pose la question caractéristique : Quel est l'*état* de votre cœur par rapport à tel ou tel point du programme spirituel et notamment à l'égard de l'amour divin? « Quel est, dit-il, vostre cœur contre le peché mortel... quel est vostre cœur a l'endroit des commandemens de Dieu?... Quel est vostre cœur a l'endroit des pechés venielz.. Quel est vostre cœur a l'endroit de Dieu mesme?... Sentes-vous en vostre cœur une certaine facilité a l'aymer et un goust particulier a savourer cet amour ?»[1] L'examen de conscience salésien nous met face à l'avenir. Il est un diagnostic de l'amour en vue des prochaines opérations.

L'évêque de Genève ne pense pas comme Platon qu'il suffise d'éclairer l'homme pour l'améliorer et de le renseigner sur lui-même pour le rendre maître de soi. Pascal s'indignait de voir que Montaigne, si habile à se scruter, ne faisait nul effort pour se corriger. Cet illustre exemple et bien d'autres, à défaut du raisonnement, montraient à saint François de Sales qu'il est vain de se connaître si l'on ne veut s'améliorer. Aussi ne consent-il pas à ce que l'examen se limite à la connaissance et notamment à la connaissance des vices. En spiritualité, comme en littéture, la simple critique des défauts n'est pas un bon instrument de progrès, il y faut joindre l'examen des qualités. Il faut faire le bilan de ses ressources en même temps que celui de ses défaillances. Plus encore qu'un froid exercice de l'esprit, l'examen est un coup de sonde dans les dispositions de la volonté. Voilà pourquoi la notation de l'acte lui-même, cette comptabilité rigoureuse, qu'ont tenue certains saints, l'intéresse moins que la recherche des

[1] *Introduction à la vie devote*, 5e partie, ch. IV, t. III, pp. 345-347.

causes et des conséquences. L'examen doit aller aux sources du mal, ou bien il n'est qu'une stérile arithmétique. A quoi bon pour l'industriel faire le bilan de ses profits et pertes, s'il n'en tire des lumières pour la bonne marche de son industrie?

Le désintéressement de l'évêque de Genève à l'endroit des actes va parfois si loin qu'il semble les laisser en dehors de ses perspectives. Il transporte en spiritualité la formule fameuse : Dieu ne nous a pas ordonné de vaincre mais de combattre. L'examen de conscience n'est pour lui qu'un procès de tendances. Faire le compte de nos défaites et de nos victoires n'est pas son vrai but ; sa mission est de mesurer et d'accroître notre ardeur combative. « Les amantes spirituelles, espouses du Roy celeste, disait-il à ses Visitandines, se mirent voirement de temps en temps, comme les colombes qui sont auprès des eaux tres pures, pour voir si elles sont bien ageancées au gré de leur amant ; et cela se fait ès examens de conscience par lesquels elles *ne se purifient pas pour estre pures*, elles ne se parent pas pour estre belles, ains seulement pour plaire à leur Amant, auquel si la laideur estoit aussi aggreable, elles l'aymeraient autant que la beauté !... Embarqués dans les exercices de nostre vocation, sous le vent de ceste simple et amoureuse confiance sans nous *apercevoir de nostre progrès*, nous le ferons grandement. » [1] Nous retrouvons là, à propos d'examen, la doctrine de l'indifférence et de l'acceptation poussée jusqu'à ses dernières conséquences, jusqu'à l'acceptation de notre imperfection. Ainsi, l'examen de la Visitandine n'a pas pour but de lui faire constater son progrès. Ce progrès lui est indifférent pourvu que tout le nécessaire ait été fait en vue de l'obtenir. Son examen est avant tout une enquête sur la sincérité et la vigueur de ce vouloir. Il semble bien que saint Ignace ait fait plus de cas de l'efficacité de ses efforts. Les listes qu'il dresse, les comptes qu'il tient — il avait un carnet où chaque jour il notait ses fautes, et le jour

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XII, t. VI, pp. 217-219.

même de sa mort il fit encore son pointage ! — nous le montrent assez anxieux des résultats, préoccupé de toucher du doigt son perfectionnement, d'en noter les signes, en un mot, et contrairement à saint François de Sales, de s'en « apercevoir ». Il ne paraît pas avoir aussi facilement que notre saint pris son parti de la stagnation éventuelle.

L'Evêque de Genève ne semble pas d'ailleurs avoir conçu l'examen de conscience comme un exercice très différencié, très spécialisé en vue de la correction des défauts. Cet exercice n'est pas pour lui essentiellement distinct de l'oraison mentale qui, dans son système, tend vraiment à tout absorber. La division du travail, si chère à certains auteurs spirituels, ne lui paraît pas désirable. Il n'imagine pas tel exercice destiné à la purgation et tel autre à la culture positive des vertus. Tous les exercices concourent au même titre à la culture de l'amour. Ils sont tous, comme l'oraison, simultanément purgatifs, illuminatifs, unitifs.

Notons encore que l'examen de conscience ne tient pas dans l'ensemble de sa spiritualité une place matérielle considérable. En homme respectueux de toutes les grandes traditions, il lui garde évidemment son importance théorique, il le donne même comme indispensable, mais il est fort loin de lui concéder la place unique, privilégiée, qu'il avait dans l'antiquité, même chez certains païens [1]. On discerne parfaitement à le lire que cet exercice, cognitif de sa nature, est moins près de son cœur que les exercices affectifs comme l'oraison méthodique ou jaculatoire.

***

Ici le contraste avec saint Ignace est frappant. L'auteur des *Exercices* a fait de l'examen de conscience le pivot de

---

[1] Cf. Martha. *Les moralistes sous l'Empire romain*. Voir : « L'examen de conscience d'un empereur ». Paris, Hachette, p. 171.

son système [1]. Il le prescrit trois fois par jour. Il n'en dispense jamais. Saint François de Sales, beaucoup moins strict, met les âmes au large avec cet exercice. Il n'en fait qu'une description sommaire. Lui qui avait été élève, externe il est vrai, au collège de Clermont, où les étudiants eux-mêmes étaient soumis à deux examens quotidiens, il ne le prescrit qu'une fois le jour [2]. Encore conseille-t-il de ne lui consacrer que quelques minutes, le soir avant le sommeil. Dans le règlement de vie qu'il trace en 1606 pour la baronne de Chantal, l'examen figure pour sept ou huit minutes, sans autre précision : « Au soir, dit-il, demi quart d'heure pour l'examen et la recommandation. » [3] Nous sommes là, en vérité, fort loin de saint Ignace, Celui-ci, resté soldat, conçoit la vie spirituelle comme une sorte de combat singulier contre chacune de nos tendances mauvaises. Il entreprend de se conquérir pièce par pièce. Il engage la lutte contre les vices pris un à un, en commençant par celui qui prédomine. Avec lui l'examen de conscience prend non seulement une importance nouvelle mais un nom nouveau, il devient *l'examen particulier*. « L'honneur d'avoir introduit dans la vie chrétienne la pratique de l'examen particulier, a-t-on dit justement, revient à saint Ignace... Il le propose dès le début de ses *Exercices spirituels* et veut qu'on le répète trois fois par jour : le matin en se levant, pour renouveler la résolution de veiller sur soi-même et de combattre généreusement le vice que l'on travaille à extirper ; après midi, pour noter les fautes commises, et le soir pour répéter cet examen. Il conseille d'écrire ses fautes de la manière sui-

---

[1] Parlant de saint Ignace, le P. A. Brou écrit : « Pour le solide progrès de l'âme, il semble compter d'*abord* sur les examens de conscience dont il ne dispensait jamais ». Cf. *La spiritualité de saint Ignace*, Paris, Beauchesne, p. 23.

[2] Voir le règlement du collège de Clermont, dans H. Fouqueray. *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*, Paris, Picard, t. I, pp. 432-433.

[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 8 juin 1606, t. XIII, p. 138.

vante. On trace sur une même feuille autant de lignes qu'il y a de jours dans la semaine, mais de plus en plus courtes à mesure que l'on se rapproche de la fin de la semaine, parce que l'on est sensé commettre moins de fautes à la fin qu'au commencement ; et chaque jour, après chaque revue, on marque sur la ligne par autant de barres transversales les fautes que l'on vient de constater. Le long du jour, à chaque fois que l'on s'apercevra que l'on vient de tomber dans le défaut à combattre, on portera la main à la poitrine en signe de repentir, ce que l'on peut faire même dans les compagnies. Le soir, on comptera le nombre des traits tracés sur la ligne ; on comparera le nombre inscrit au premier examen avec celui du second ; on rapprochera le jour présent du jour précédent, et la semaine qui finit de la semaine écoulée, et l'on se rendra ainsi un compte exact des progrès réalisés. » [1]
Il faut convenir que cette méthode austère, cette impitoyable poursuite des moindres défaillances sur un point

[1] J. Ribet. *Ascétique chrétienne*, Paris, Poussielgue, pp. 206-207. Il est parfaitement juste d'attribuer, comme le fait ici M. Ribet, la paternité de l'examen particulier à saint Ignace, quoique, au dire d'un bon juge le P. Sempé, celui-ci l'ait peut-être simplement « méthodisé ». Cf. *Messager du Cœur de Jésus*, février 1922. On trouve en effet déjà comme une ébauche d'examen particulier dans Cassien, Cf. *Conférences*, *V*, ch. XIII et XIV, et dans saint Jean Climaque, Cf. *L'échelle sainte*, XVe degré, paragr. 34. L'idée de Cassien et de saint Jean Climaque chemine obscurément à travers le Moyen-Age pour affleurer de nouveau aux XIVe et XVe siècles dans les écrits des Frères de la vie commune. L'un d'eux, Dom Florent écrit : « Le matin et après le repas mets-toi devant les yeux toutes tes mauvaises habitudes et tes vices principaux. » Cf. *Epistola Domini Florentii*, t. III des *Œuvres* de Thomas A. Kempis, edit. Sommalius. « Saint Ignace, un siècle plus tard, dit le P. Sempé, n'aura qu'à introduire la halte intermédiaire de midi, encadrer le tout d'un peu de prière et ajouter la comptabilité du carnet pour faire sa fameuse méthode d'examen particulier. Encore le carnet n'est-il pas entièrement de son invention, » p. 105. Il y avait, en effet, déjà, des *tablettes* chez saint Jean Climaque. Mais ces tablettes étaient destinées à la notation des belles pensées qui survenaient dans l'esprit du porteur, non à l'inscription de ses manquements. Il reste du moins, que les tablettes de saint Jean Climaque ont pu inspirer à saint Ignace l'idée de son carnet.

donné, est en soi-même un moyen de culture incomparable. En matière d'examen, pour certaines âmes viriles, saint Ignace complète heureusement saint François de Sales. Si l'on a le courage de se plier jusqu'au bout à la rude discipline ignatienne, on est assuré de s'élever à la plus haute perfection. Il en est des ingrats contrôles sur soi, que prescrit l'auteur des *Exercices*, comme des gammes pour le pianiste. Ils assouplissent, et peuvent conduire aux plus hautes harmonies spirituelles.

Saint François de Sales, disciple de saint Ignace sur tant de points, n'est donc pas complètement de son école en ce qui concerne l'examen de conscience. On pourrait penser, au premier regard, que notre saint s'est tenu ici dans les généralités vagues, parce qu'il considérait l'exercice comme entré dans les mœurs, et comme faisant partie du règlement de tout bon chrétien. Après Senèque, Epictète, Marc-Aurèle, saint Ignace et les stoïciens du XVIe, était-il besoin de s'en occuper par le menu? Ne pouvait-on le considérer comme une obligation qui va de soi ? On l'a dit. Mais cette raison n'est pas suffisante. A regarder les choses de près, on voit que l'Evêque de Genève n'a pas une sympathie très vive pour l'examen de conscience dans sa forme antique et ignatienne, pour l'examen conçu comme un exercice médicinal et de comptablilité minutieuse. Et cela est d'autant plus remarquable, répétons-le, qu'il avait dû pratiquer cet examen dans sa jeunesse au collège de Clermont. Il se sépare donc ici consciemment.

Très visiblement il a craint que cette entreprise de notation mathématique et quelque peu commerciale de nos menues défaillances n'amenât une sorte de myopie spirituelle, il a craint qu'à force de scruter le détail on en vînt à oublier l'ensemble. En spiritualité, il arrive aussi que les arbres empêchent de voir la forêt. A trop méticuleusement dénombrer ses actes, on peut négliger de remonter à leur source. Les moines dont nous parle saint Jean Climaque, malgré leurs tablettes, oubliaient parfois de s'unir à Dieu ! Saint François de Sales a cru que cette

recherche anxieuse de l'imperfection serait à la longue un accablant fardeau pour les âmes. « Cet examen, dit-il, quand il est fait avec anxiété et perplexité n'est qu'une perte de tems ; et ceux qui le font ressemblent aux soldatz qui, pour se preparer à la bataille, feroyent tant de tournois et d'exces entr'eux que, quand ce viendroit a bon escient, ilz se treuveroyent las et recreuz ; ou comme les musiciens qui s'enroueroyent a force de s'essayer pour chanter un motet ; car l'esprit se lasse a cet examen si grand et continuel, et, quand le point de l'exécution arrive, il n'en peut plus. Voyla mon premier commandement. » [1] Nous avons vu le saint se montrer l'ennemi de toutes les armatures rigides. Il reste ici fidèle à lui-même. « Rien, écrit-il à Mme Brulart, ne nuit tant a cett'entreprise (de la perfection) que la varieté des propositions qui se font, et surtout, celle qu'on fait d'une Regle si exacte, car elle espouvante l'esprit. » [2] Il craint de décourager les âmes par l'apparence de la complication.

Son instinct d'éducateur le pousse à donner toujours aux choses de la dévotion un aspect simple et attrayant. Chiffrer ses fautes, comme le faisait saint Ignace, comme le fera Franklin, se plier chaque jour à ce lourd mécanisme d'additions et de soustractions, cela lui semble bon peut-être pour certains athlètes ou vétérans de la vertu, mais propre à effrayer les pauvres âmes encore novices. Si l'on objectait que le saint permit un jour à Angélique Arnauld de noter ses péchés, comme cela ressort d'une lettre qu'il lui écrivait en 1619 : « si vous voules faire quelques marques sur le papier... je l'appreuverois, mais sans anxieté [3] », nous ferions remarquer qu'il ne s'agit ici que d'une simple permission, accordée sur un désir exprimé, et que l'examen dont il est question n'est pas l'examen quotidien, mais un

---

[1] *Lettre à la Sœur de Soulfour*, 16 janvier 1603, t. XII, pp. 167-168.

[2] *Lettre à la présidente Brulart*, octobre 1605, t. XIII, p. 225.

[3] *Lettre à l'abbesse de Port-Royal*, 8 août 1619, t. XIX, p. 2.

examen en vue d'une confession extraordinaire, qu'enfin cet examen exceptionnel doit être fait *sans anxieté*.

Saint François de Sales porte d'ailleurs très loin en spiritualité — nous allons le voir bientôt — l'esprit de liberté. Par plus d'un côté il se rattache à l'école de saint François d'Assise qui réduisit à son minimum, peut-on dire, la méthodologie spirituelle. En matière d'examen notamment il se rapproche de celui dont il portait le nom. « La piété franciscaine, a-t-on dit... ne s'embarrasse point des examens de conscience, stériles comme du sable chaud ou débilitants comme des scrupules. Elle n'en fait point pour repaître son amour propre. » [1] Entre la libre spontanéité franciscaine et l'esprit méthodique de saint Ignace, François de Sales a choisi la voix moyenne. Il ne renonce pas totalement à l'examen de conscience, mais il le veut souple, global, sans contention ni minutie. A la baronne de Chantal, qui sans doute s'était mis en tête de tenir une exacte comptabilité de ses fautes, il écrit : « Non, ma Fille, ne marqués plus ainsy par le menu vos defautz, remarqués-les seulement en bloc ; car cela suffira abondamment pour vous faire connoistre a qui vous desires et pour vostre direction. » [2] On l'a noté, en effet, l'examen de conscience salésien ne ressemble point à l'examen *particulier* ignatien ; ce n'est point *une probation* répétée sur un défaut isolé ou sur une vertu prise à part. Cet examen *particulier* que Saint-Sulpice, avec M. Tronson, portera bientôt jusqu'à la dernière perfection, saint François de Sales à la vérité le concède à ses Visitandines dans leur *Directoire*, mais ne le leur impose point. Et celui qu'il recommande pour le commun des fidèles, c'est l'examen global de la journée, la revue d'ensemble de nos opérations spirituelles.

En résumé, l'examen de conscience tel que l'a pratiqué l'antiquité, c'est-à-dire l'examen surtout cognitif, semble

---

[1] P. Ubald d'Alençon. *L'âme franciscaine*, Paris, Libr. Saint-François.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 24 juillet 1607, t. XIII, p. 303.

à l'évêque de Genève le plus pauvre des moyens psychologiques que possède le chrétien pour se perfectionner. Ce moyen, il le retient, mais pour l'enricher d'éléments empruntés à l'oraison. Moins attentif que saint Ignace à ses côtés intellectuels, il le renforce d'opérations affectives et volitives : il le transforme en prière mentale. En sorte que si l'on voulait définir en une brève formule les tendances différentes de nos deux saints sur ce point, on pourrait dire peut-être que saint François de Sales pénètre d'oraison son examen de conscience tandis que saint Ignace pénètre d'examen son oraison mentale. L'examen de l'un tend à être une oraison ; l'oraison de l'autre tend à être un examen !

IV. — **Les Sacrements**

Les Sacrements, qui sont, comme on a dit « la charpente extérieure » protégeant « notre vie et notre action intime, » [1] tiennent certainement dans la spiritualité de saint François de Sales — et cela peut surprendre d'abord — une moindre place que la prière, particulièrement que la prière mentale. A l'exemple de Notre-Seigneur qui semble avoir voulu épuiser les ressources du langage humain pour nous faire sentir la nécessité urgente et constante de prier, l'auteur de l'*Introduction* a fait de la prière intérieure le grand, le principal moyen de s'élever à la sainteté. Il a considéré qu'on peut sans se perdre, comme tels malades, tels ermites, ou tels prisonniers, être retranché des sacrements, mais qu'on ne peut pas l'être impunément de la prière [2]. Il a su et rappelé volontiers que de grands solitaires, comme saint Jérôme et saint Antoine, en s'enfonçant dans le désert, s'étaient volontairement privés de l'Eucharistie, mais qu'ils avaient

---

[1] J. Schryvers. *Les Principes de la vie spirituelle*. Bruxelles, Dewit, 1912, p. 281.

[2] Il ne s'agit évidemment dans ce chapitre que des sacrements qu'on peut appeler d'entretien : Eucharistie et Pénitence, et non des sacrements d'initiation qui ne sont pas par nature destinés à se renouveler périodiquement.

suppléé à cette regrettable disette spirituelle par une ardente et continuelle prière. « Se confessoyent-ils souvent? demande-t-il parlant des anachorètes. Quelquefois, aux bonnes festes. Oyaient-ils force Messes? Les Dimanches et les festes. Hors de la point. » [1] Pourtant ils étaient saints. Et ils étaient saints parce qu'ils priaient.

Mais tout en mettant la prière au premier rang de nos moyens de culture spirituelle, saint François de Sales, on le pense bien, ne tient pas en médiocre estime les sacrements, « Helas, dit-il, les Messaliens et les Euchites contestaient toute efficacité aux sacrements afin d'en attribuer davantage à la prière. » [2] Il ne tombera pas dans une pareille erreur. S'il nous entretient des sacrements avec moins de complaisance que de la prière, c'est qu'il a toujours traité des questions théologiques en psychologue et en directeur d'âmes plutôt qu'en théologien. Dans l'étude des moyens de salut, ce qui l'intéresse ce n'est pas de savoir ce qui l'emporte en dignité, mais ce qui l'emporte en efficacité habituelle. La prière étant du matin au soir à notre disposition, c'est à elle surtout qu'il a donné son attention.

Mais son rôle est grand dans le mouvement qui ramène les âmes vers les sacrements à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Le premier humanisme, celui des Valla, des Pogge, des Beccadelli, avait beaucoup fait pour ruiner dans l'esprit des chrétiens la dévotion aux Sacrements. En enseignant « que l'homme tire de lui seul et de ses efforts individuels sa fin dernière et sa perfection, » [3] il avait peu à peu détourné les âmes de recourir aux moyens surnaturels que sont les sacrements. Le Protestantisme, dont l'esprit filtrera bientôt secrètement dans le Jansénisme, avait encore accru le discrédit où les sacrements étaient tombés. Les Jésuites en adoptant l'humanisme, en le rechristianisant, avaient favorisé un mouvement de retour.

[1-2] *Sermons autographes*. Avent 1616, t. VIII, p. 230.

[3] Jean Guiraud. *L'Eglise romaine et les Origines de la Renaissance*, Paris, Lecoffre, 1904, p. 295.

Grâce à eux, pour une bonne part, les catholiques s'étaient repris à considérer comme un devoir de se confesser le plus souvent possible. Le confessionnal qui n'existait pas encore dans les églises y fut alors introduit. A partir du XVIe siècle il fait partie de son mobilier, il y occupe une place fixe à côté de la chaire. « Nulle part, a-t-on pu dire, ce développement... d'une si haute portée, de la pratique de la confession, n'a trouvé de patrons plus zélés que dans l'ordre des Jésuites. Déjà, lorsqu'il n'était qu'un directeur de conventicules, Ignace avait attaché la plus grande importance aux confessions aussi fréquentes et aussi complètes que possible. Comme chef d'Ordre, non seulement il fit de cette pratique un devoir personnel pour ses disciples, mais il leur recommande d'y amener partout les laïques. Les résultats de cette méthode furent extraordinaires. Le confesseur Jésuite jouit bientôt en tous lieux d'un crédit égal à celui du professeur Jésuite, et le confessionnal put être partout considéré comme le symbole de la puissance et de l'activité de l'Ordre, au même titre que la chaire professorale et la grammaire latine. » [1] Saint François de Sales élève des Jésuites nous apparaît ici comme le pur disciple de saint Ignace. Fidèle à son esprit, en avance sur son temps, à l'opposé du Jansénisme, il prépare la discipline moderne en matière sacramentaire. Moderne, il l'est jusque dans sa manière de concevoir l'action des sacrements dans l'âme chrétienne.

***

Dans l'économie du système salésien le sacrement garde toute sa valeur d'acte générateur de la grâce. L'évêque de Genève n'a garde de paraître oublier que l'acte sacramentel est *de lui-même* efficace pour accroître la sainteté et qu'il agit, comme disent les théologiens, *ex opere operato*. Mais cette part d'efficacité automatique n'est pas

---

[1] H. Boehmer. *Les Jésuites*. Trad. Gabriel Monod, Paris. Colin, p. 245.

celle qui intéresse avant tout un *éducateur spirituel* comme lui. Ce qui retient son attention dans le dogme sacramentel c'est la part d'efficacité qui dépend du coefficient de nos dispositions morales. Le sacrement est *cause* de grâce. C'est entendu. Mais nous sommes, pour notre part, *condition* de cette grâce. Le sacrement agit *ex opere operato*, mais aussi *ex opere operantis*. Nous pouvons par nos mauvaises dispositions empêcher la cause de produire son effet ou par nos bonnes dispositions multiplier sa puisssance.

A l'inverse donc de tant d'auteurs spirituels, attentifs surtout à la manière en quelque sorte mathématique dont les sacrements versent en nous la grâce et par suite trop enclins à négliger les entours de l'acte sacramentel, préparation et action de grâces, l'évêque de Genève se préoccupe d'abord de notre coopération et de nos dispositions. Parlant des grâces jointes au fait même de la réception du sacrement, il en prend acte, sans plus : « Il est vray, dit-il, qu'elle y sont jointes, et pourveu que nous recevions les Sacrements en estat de grace (j'entends en celuy de la confession que nous ne reservions aucune affection a aucun peché mortel) nous recevons tousjours la grace dependante du Sacrement ». Mais sur cette action du sacrement contre laquelle Luther s'était si violemment élevé, disant que toute l'efficacité sacramentelle venait de notre foi, le saint n'appuie pas. Il affirme simplement, fuyant la polémique, et tout de suite il passe, pour y insister, à notre indispensable collaboration : « Mais, dit-il, nous ne recevons pas les graces appartenantes a la preparation, qui sont *la force* pour entreprendre la correction de nos mauvaises inclinations, le courage pour embrasser la pratique des vertus et enfin la perfection... partant, il faut sçavoir comment il nous faut bien preparer pour recevoir ces deux sacrements, et tous les autres encor. » [1] Ainsi le sacrement l'intéresse surtout comme source d'énergie spirituelle.

---

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XVIII, t. VI, p. 338. A force de ne voir dans les sacrements que leur action *ex opere operato*, que

« La nécessité de réfuter les protestants, a-t-on dit justement, força les théologiens à creuser plus avant certains sillons. » [1] C'est en tant qu'il peut donner à l'âme élasticité, courage, endurance, que le sacrement sollicite l'attention de saint François de Sales. Il est bien encore par là de ce siècle où un grand écrivain venait de dire : mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine.

Le sacrement est si bien pour notre saint un instrument de culture avant d'être un moyen de capitaliser, un excitateur d'énergie avant d'être un accumulateur de mérites, qu'il subordonne parfois la réception de l'Eucharistie à cet excellent exercice de gymnastique morale que peut être la privation de communier. « Vous aves bien fait, écrit-il en 1612 à la Présidente Brulart, d'obéir a vostre confesseur, soit qu'il vous ayt retranché la consolation de communier souvent pour vous espreuver, soit qu'il l'ayt fait parce que vous n'avies pas asses de soin de vous corriger de vostre impatience... Et si vous obeisses humblement, *une* Communion vous sera plus utile en *effet* que *deux* ou *troys* faites autrement; car il n'y a rien qui nous rende la viande si prouf-

---

leur qualité de distributeurs automatiques des grâces, on peut arriver et on arrive à d'étranges abus. On fait la communion comme certains prennent de l'eau bénite. On communie n'importe quand, n'importe comment. Ni on ne se prépare, ni on ne médite sur l'acte accompli. Et l'on mérite cet avertissement que donnait le cardinal archevêque de Lyon à ses diocésains en 1919 : « On ne peut servir deux maîtres, recevoir le matin dans son cœur le Dieu de toute sainteté et le soir, rendre un culte à la déesse dont ma plume se refuse à écrire le nom. » Sur cette indécente liberté que prennent certains chrétiens à l'égard des sacrements le curé de Saint-Sulpice écrivait encore récemment : « Certaines personnes en ces derniers temps, sous prétexte de lutter contre le rigorisme, ont affecté de communier avec une désinvolture cavalière, se précipitant à la Table Sainte aussitôt après être entrées à l'Eglise, sortant de l'Eglise aussitôt après avoir communié. » Cf. Georges Letourneau. *Guide du prêtre dans ses retraites annuelles.* Paris. Lecoffre 1917, p. 192. Cette manière de concevoir les sacrements et de se comporter avec eux eût été en horreur à saint François de Sales; elle est, nous le verrons, aux antipodes de sa doctrine.

[1] PP. A. Brou et Rousselot. *Christus*, Paris, Beauchesne, p. 894.

fitable, que de la prendre avec appetit et apres l'exercice. Or, la retardation vous donnera l'appétit plus grand, et l'*exercice* que vous feres a mortifier vostre impatience revigorera vostre estomach spirituel.» [1] C'est ainsi encore qu'il recommandait la communion spirituelle, c'est-à-dire la communion en esprit, en imagination et en désir, comme un exercice pouvant suppléer à la communion véritable. Tant il est vrai que le sacrement pour lui est moyen d'assouplissement plus encore que moyen d'enrichissement.

C'est donc à perfectionner nos dispositions qu'il s'applique, afin d'augmenter en nous le rendement du sacrement. Et s'il exige le maximum de préparation ce n'est pas *tant pour honorer le sacrement* que pour lui faire produire le maximum d'effet. Comme toujours, c'est sur l'homme qu'il a son regard. Il donne son sens entier à l'antique maxime : *sacramenta propter homines*. Le sacrement n'est pas un terme auquel on s'arrête, mais un moyen pour monter encore. La grâce reçue n'est pas un bien inerte qu'on met en réserve et qu'on laisse improductif. C'est une force de vie, un principe nouveau d'action.

Pour Arnauld et pour tous ceux qui, à diverses époques et à divers degrés, ont professé sa doctrine, la communion contient en elle-même, pour ainsi dire, sa raison et sa fin. C'est une récompense et un but. Elle est la visite d'un Dieu qui vient à sa créature non pas tant pour l'aider que pour l'honorer. Sorte de rendez-vous royal, de Marly divin, elle est une privauté rare, une faveur de magnificence dont on n'est jamais digne. Il faut attendre, pour aller à cette rencontre, l'appel du roi divin, appel qu'une petite élite est seule à recevoir. Ainsi conçu, le sacrement n'est pas un moyen de sanctification, mais un signe de la sanctification acquise ; c'est une consécration. Cet honneur est un terme, un couronnement, une palme donnée à l'élu, non un secours donné au pèlerin pauvre en cours de route. A toutes les phases de l'histoire chrétienne, cette vue, qui

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, 11 février 1612, t. XV, p. 164.

devait prendre au XVIIe siècle une forme si aiguë, a dominé certaines âmes. Un saint Jérôme, par exemple, qui peut-être ne célébra jamais la Messe, ne concevait-il pas inconsciemment le sacrement comme une récompense?

Entre ceux qui ont réagi contre l'erreur subtile et préparé le triomphe de la conception moderne, il faut compter saint François de Sales. Le Sacrement, et particulièrement l'Eucharistie dont nous nous occupons d'abord, n'est pas pour lui point d'arrivée mais point de départ. C'est un des grands moyens dont nous disposions pour tremper nos volontés et les unir à celle de Dieu : « Le moyen de s'unir à Dieu, écrit-il à Mme Brulart, ce doit estre principalement l'usage des sacrements et de l'orayson [1] ». Le sacrement est ainsi placé au même rang que l'oraison, parmi les moyens d'éducation spirituelle. Et son efficacité pédagogique, il la tient premièrement de ce qu'il est une source de force et de grâce, une nourriture de l'âme, deuxièmement un stimulant psychologique, un aiguillon du désir d'aimer qui s'avive en nous du sentiment de la présence divine. Les deux opérations sont évidemment simultanées et nous ne les distinguons ici que pour la commodité du langage et de l'analyse.

***

Que pour saint François de Sales l'Eucharistie soit une nourriture de l'âme et un principe de force, c'est ce qui ressort avec évidence d'un beau texte de l'*Introduction* : « Si les mondains vous demandent, dit-il à Philothée, pourquoy vous communies si souvent, dites leur que c'est pour apprendre a aymer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous delivrer de vos misères, pour vous consoler en vos afflictions, pour vous appuyer en vos foiblesses. Dites-leur que deux sortes de gens doivent souvent communier : les parfaitz, parce qu'étant bien disposés, ils

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, 3 mai 1604, t. XII, p. 268.

auroyent grand tort de ne point s'approcher de la *source* et fontaine de perfection, et les imparfaitz, affin de pouvoir justement pretendre a la perfection ; les fortz affin qu'ilz ne deviennent foibles et les foibles affin qu'ils deviennent fortz ; les malades affin d'estre gueris, les sains affin qu'ilz ne tombent en maladie ; et que pour vous, comme imparfaitte, foible et malade, vous aves besoin de souvent communiquer avec vostre perfection, vostre *force* et vostre médecin. Dites leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines doivent souvent communier parce qu'ilz en ont la commodité, et ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines, parce qu'ilz en ont nécessité, et que celuy qui travaille beaucoup et qui est chargé de peynes doit aussi *manger les viandes* solides et souventes fois. Dites leur que vous receves le Saint Sacrement pour apprendre a le bien recevoir, parce que l'on ne fait gueres bien une action a laquelle on ne s'exerce pas souvent. Communies souvent, Philothee, et le plus souvent que vous pourrés, avec l'advis de vostre pere spirituel ; et croyes-moy, les lievres deviennent blancz parmi nos montagnes en hiver parce qu'ilz ne voyent ni mangent que la neige, et a force d'adorer et manger la beauté, la bonté et la pureté même en ce divin sacrement, vous deviendres toute belle, toute bonne et toute pure. » [1] Cette comparaison pittoresque qui suggère l'idée d'une sorte de mimétisme surnaturel, et toute cette instruction célèbre de notre saint à Philothée, ne peuvent s'entendre que d'une transformation active de l'intérieur, d'une *divinisation* progressive de l'âme sous l'action d'un *principe nutritif*.

Sans cesse d'ailleurs sous la plume de saint François de Sales, revient ce terme de *viande*, dans le sens de nourriture, appliqué à la Communion. « Il institua, dit-il parlant de Notre-Seigneur, le Sacrement de la tres sainte Eucharistie, auquel chacun peut participer, pour

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XXI, t. III, pp. 121-122.

unir son Sauveur a soy-mesme reellement et par maniere de *viande.* »[1]

La conséquence naturelle de cette conception c'est la nécessité d'une communion fréquente. Le propre d'une nourriture c'est d'être absordée à intervalles réguliers et rapprochés. Le saint ne trahira pas le principe qu'il a posé. Tout à l'heure nous l'entendions prêcher la communion aux faibles et aux forts, aux imparfaits et aux parfaits. Nous allons maintenant l'entendre conseiller le recours fréquent à ce nécessaire viatique.

Sans doute l'opinion si répandue d'une communion récompense, d'une communion privilège des purs, n'a pas laissé, malgré la pente contraire de son esprit et la force de ses principes, de l'entamer légèrement lui-même comme à son insu. Il a maintenu pour la communion quotidienne quelques conditions que l'Eglise devait supprimer plus tard. Avec quelle énergie pourtant il réagit contre l'opinion rigoriste qui tendait à prévaloir ! On sent toujours quand il parle de l'Eucharistie qu'il s'efforce de remonter un courant puissant. Il donne à ses conseils un tour polémique qui trahit la présence d'un adversaire invisible. « Laissés, écrit-il à Mme de Vignod, laissés philosopher les autres sur le sujet que vous aves de communier, car il suffit pour vostre conscience, que vous et moy sçachions que cette diligence de revoir et de reparer souvent vostre ame est grandement requise pour la conservation d'icelle. Et si vous en voules rendre conte a quelqu'une, vous lui pourres bien dire que vous aves besoin de manger si souvent cette divine viande parce que vous estes fort *faible* et que, sans ce *renforcement*, vostre esprit se dissiperoit aysement. »[2] Contre une opinion

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VII, ch. II, t. V, p. 14. — Cf. Aussi notamment une belle lettre à la baronne de Chantal, 24 janvier 1608, t. XIII, p. 358.

Pour ce sens de « viande », saint François de Sales est un peu en retard sur son temps. Nicot, dans son dictionnaire, en 1573, dit que déjà il ne s'emploie plus que dans le sens de « chair ».

[2] *Lettre à Mme du Vignod*, 30 avril 1611, t. XV, p. 51.

puissante et très répandue, il soutient donc que la faiblesse est d'ordinaire une raison, non de s'éloigner du sacrement, mais de s'en approcher.

Le grand Arnauld, dans son livre de *La Fréquente communion*, posera bien, lui aussi, le principe d'une Communion nourriture, mais il en tirera des conséquences tout autres que saint François de Sales. « Quant à ceux, dit-il, qui s'étaient nouvellement relevés de quelque péché mortel, (il s'agit des premiers chrétiens), ils ont toujours été retranchés de la communion pour quelque temps, comme d'une viande trop solide et disproportionnée à leur faiblesse, » [1] Ainsi quand l'évêque de Genève appelle la communion nourriture des *faibles*, Arnauld l'appelle nourriture des *forts*.

Le saint est encore en avance sur son temps dans les conseils qu'il donne aux gens mariés sur l'usage de l'Eucharistie. Des esprits compliqués avaient imaginé de soutenir que la communion est incompatible avec l'accomplissement du devoir conjugal. Lui, pour sa part, il se contente de maintenir une note d'*indécence* sur le fait, non de rendre, mais de solliciter son dû les jours de Communion. Encore sent-on parfaitement qu'il cède à contre-cœur sur ce point à la pression d'une opinion puritaine, contre laquelle proteste — et il le dit — la pratique des âges apostoliques. Il écrit en effet à Mme Brulart : « J'ay dit ceci de la sorte affin que vous sçachies que la communion n'est nullement incompatible avec l'obéissance, en quelque sorte d'action qu'on l'exerce. En l'ancienne Eglise, on communioit tous les jours, et neanmoins saint Paul ordonne aux mariés qu'ilz ne se defraudent point l'un l'autre pour le devoir du mariage. Cela soit dit pour une fois, et qu'il vous suffie que c'est la vraye verité. » [2] Il y a beaucoup d'audace voilée sous ces conseils en apparence si raisonnables.

Conséquents avec eux-mêmes, les rigoristes ne faisaient

---

[1] *Œuvres* d'Arnauld, t. XXVII, p. 187.

[2] *Lettre à la présidente Brulart*, mi-septembre 1606, t. XIII, p. 215.

pas seulement de la communion une récompense pour les parfaits, ils faisaient de sa privation un châtiment pour les défaillants, même en matière légère. Ils se comportaient au spirituel comme des médecins de Molière. Au lieu de nourrir et de fortifier les débiles, ils les purgeaient, les saignaient, les mettaient à la diète. On frémit quand on songe aux impitoyables jeûnes encharistiques imposés jadis, non seulement par Port-Royal, mais par de grandes âmes chaleureuses à d'autres âmes ardentes, sous la pression d'une opinion draconienne. On a quelque peine à croire, par exemple, qu'un saint François d'Assise, pourtant tout amour et optimisme, n'ait accordé que six communions par an à des âmes aussi pures que celles de ses Clarisses.

Depuis le XIIe siècle jusqu'au milieu du XVIe, la tendance à déserter la communion n'avait cessé de croître. Avant saint Ignace quelques docteurs, comme saint Antonin de Florence († 1495) et Denys le Chartreux († 1471) s'étaient bien faits les apôtres de la communion fréquente, mais leur parole n'avait pas eu beaucoup d'efficacité pratique, la communion fréquente étant pour eux la communion de chaque mois.

A la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe, quand l'évêque de Genève commence sa prédication, malgré les efforts de saint Ignace, on considère à peu près universellement la communion mensuelle comme une communion fréquente. Nombre de prêtres et de religieux s'abstiennent de dire la messe non toujours par tiédeur mais par révérence envers le sacrifice. Les maîtres de la pensée religieuse les plus libéraux, Dominique Soto († 1560), le cardinal Tolet († 1596), Vasquez († 1604) ne vont pour ainsi dire jamais au delà de la communion mensuelle ou bi-mensuelle. Lorsque Angélique Arnauld arrive à Port-Royal, où s'était conservée pourtant une ferveur relative, les religieuses ne communiaient qu'une fois par mois. [1] Bientôt, sous

[1] Cf. *Mémoires de Port-Royal*, Utrecht 1742,. I, p. 372 et II, p. 259.

l'influence de Saint-Cyran, elles en viendront à l'abstention presque totale [1].

Si l'on veut évaluer la force du courant contre lequel luttait saint François de Sales, il suffit de se rappeler que le Concile de Trente lui-même, qui fit tant pour ramener la chrétienté vers l'Eucharistie, ne prescrivit qu'une communion mensuelle pour les élèves des Séminaires. Rappelons-nous aussi que le livre d'Arnauld contre la fréquente communion recueillera bientôt en grand nombre les approbations épiscopales, tant était alors contraignant pour les meilleurs esprits le préjugé d'une communion récompense !

Conformément à ce préjugé si puissant une des filles de saint François de Sales, Mme de la Fléchère, s'était un jour avisée, sous prétexte d'affaires et de distractions mondaines, de diminuer le nombre de ses communions. Le saint l'apprend et lui écrit vivement : « Mais pourquoy dites-vous, ma chere Fille, que s'il vous faut aller a Chambery vous craignes d'interrompre vos exercices, et particulierement celuy de la communion ? O Dieu, ma Fille, un peu de diligence de plus vous conservera vos exercices sains et sauves entre tous ces tracas. Il s'en faut bien garder de quitter le manger quand il faut travailler ; au contraire il le faust accroistre. » [2] Contre les efforts d'érosion, de désagrégation qu'exerce sur nous la vie — et davantage à mesure que nos occupations sont plus nombreuses et plus profanes — il faut donc s'inoculer le contre-poison de l'Eucharistie. Il faut accroître ses forces de résistance et d'action. Une autre fois, Mme de la Fléchère, s'étant rendue coupable d'une légère faute, avait encore jugé bon, pour se punir, de se priver de communier. Le saint

[1] En 1635, dès l'arrivée de saint Cyran, les religieuses de Port-Royal commencent à s'éloigner des sacrements. « Mme Angélique, dit son historien, donna l'exemple afin de décider les autres. Elle passa six mois, de Pâques à l'Assomption, sans s'approcher des sacrements. L'année suivante, elle ne communia même pas à Pâques ». Cf. R. Monlaur, *Angélique Arnauld*, Paris, Plon, 1908, p. 250.

[2] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 24 novembre 1610, t. XIV, p. 365

lui rappelle à nouveau le bon principe : la communion n'est pas seulement aliment d'entretien mais aliment de réparation. « Et il ne falloit pas pour cela, dit-il, quitter la tres-sainte Communion, laquelle, au contraire, il faut employer pour *remede* a telz petitz defautz, qui ne viennent pas tant de mauvayse volonté, comme de surprise et foiblesse. »[1] A Port-Royal, en pareille occurence, on ne manquera pas de supprimer l'usage de la communion, conformément aux principes de la thérapeutique en vogue au spirituel comme au corporel.

En dépit donc de quelques restrictions excessives, imputables à l'esprit du temps et que contredisent d'ailleurs ses propres principes, saint François de Sales est un précurseur de la discipline eucharistique moderne. Comme saint Ignace il aboutit en effet pratiquement pour beaucoup d'âmes à la communion quotidienne. « De recevoir la Communion de l'Eucharistie tous les jours, disait-il, ni je ne le loue, ni je ne le vitupere ; mais de communier tous les jours de Dimanche, je le suade et en exhorte un chacun, pourveu que l'esprit soit sans affection de pecher. Ce sont les propres paroles de saint Augustin, avec lequel je ne vitupere ni loue absolument que l'on communie tous les jours, mais laisse cela a la discretion du pere spirituel de celuy qui se voudra resouldre sur ce point... La response de sainte Catherine de Sienne fut gracieuse, quand luy estant opposé, a rayson de sa frequente Communion que saint Augustin ne louait ni vituperoit de communier tous les jours : Et bien, dit-elle, puisque saint Augustin ne le vitupere pas, je vous prie que vous ne la vituperies pas non plus, et je me contenteray. »[2]

---

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 7 janvier 1611, t. XV, p. 12.

[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XX, t. III, pp. 117-118. Cette directive se trouve à peu près textuellement dans une lettre que saint Ignace adressait le 15 novembre 1543 à une religieuse de Barcelone, Theresa Rejadell. « En la primitive Eglise, lui disait-il, tous communiaient tous les jours. Depuis ce temps, il n'existe aucune

Il est intéressant de noter que saint François de Sales est encore un précurseur en ce qui concerne la première communion précoce. Contre l'usage du temps, il plaide pour la première communion à douze ans. Et ses arguments valent pour la première communion à dix ans et même à sept ans. Il écrit en effet à Mme Brulart, pour la presser de ne pas différer plus longtemps la première communion de son jeune fils : « Ouy, ma Fille, sans doute, il ne faut pas laisser passer ces Pâques sans faire communier vostre filz. Mon Dieu, c'est un docteur des-ja ! C'est une grande erreur, ce me semble, de tant differer ce bien en cet aage, auquel les enfans ont plus de discours a dix ans que nous n'en avions a quinze. » [1] La conclusion logique de cet avertissement c'est qu'il est opportun de faire communier les enfants dès qu'ils ont du « discours », c'est-à-dire, en somme, dès l'âge de raison !

Il a vu, comme nous, dans la communion une nourriture de l'âme, une force de réparation, de conservation, de progrès. Et c'est tout cela qu'il a exprimé avec une étrange vigueur et une grâce infinie dans une belle page de l'*Introduction* qu'il faut bien reproduire ici : « On dit que Mithridates, roy de Ponte, ayant inventé le mithridat, renforça tellement son cors par iceluy, que s'essayant par apres de s'empoisonner pour eviter la servitude des Romains, jamais il ne luy fut possible. Le Sauveur a institué ce sacrement tres auguste de l'Eucharistie qui contient reellement sa chair et son sang, affin que qui le mange vive eternellement ; c'est

---

décision, ni verbale, ni écrite de notre mère la sainte Eglise... qui empêche les personnes qui y sont inclinées par leur dévotion de communier tous les jours. Saint Augustin dit, il est vrai : communier tous les jours, je ne le loue ni ne le blâme, et, en un autre endroit, il exhorte tous les fidèles à communier chaque dimanche, mais il dit plus loin au sujet du corps sacré de J.-C. N.-S. : ce pain est quotidien, vivez donc de manière à pouvoir le manger chaque jour. » Ce texte, entre plusieurs autres, nous rend sensible la dépendance de saint François de Sales par rapport à saint Ignace et aux Jésuites.

[1] *Lettre à Mme Brulart*, mars-avril 1609, t. XIV, p. 142.

pourquoy, quicomque en use souvent avec devotion affermit tellement la *santé* et la vie de son ame, qu'il est presque impossible qu'il soit empoisonné d'aucune sorte de mauvoise affection. On ne peut estre nourri de ceste chair de vie et vivre des affections de mort ; si comme les hommes demeurans au paradis terrestre pouvoyent ne mourir point selon le cors, par la force de ce fruit vital que Dieu y avoit mis, ainsy peuvent-ilz ne point mourir spirituellement, par la vertu de ce sacrement de vie. Que si les fruits les plus tendres et les plus sujetz a corruption, comme sont les cerises, les abricotz et les fraises, se conservent aysement toute l'annee estans confitz au sucre et au miel, ce n'est pas merveille si nos cœurs, quoy que fresles et imbecilles, sont preservés de la corruption du peché lhors qu'ilz sont sucrés et emmiellés de la chair et du sang incorruptible du Filz de Dieu. O Philothee, les chrestiens qui seront damnés demeureront sans replique lhors que le juste juge leur fera voir le tort qu'ilz ont eu de mourir spirituellement, puisqu'il leur estoit si aysé de se maintenir en vie et en santé par la manducation de son cors qu'il leur avoit laissé a cette intention. Miserables, dira-t-il, pourquoy estes-vous mortz, ayans a commandement le fruit et la viande de la Vie ? » [1] Ainsi la communion, nourriture spirituelle, agit sur l'âme à la manière dont la nourriture matérielle agit sur le corps. Son efficacité, comme celle de l'aliment corporel, est d'autant plus grande qu'elle est prise dans de meilleures conditions !

***

Et nous touchons ici au côté le plus original de la doctrine sacramentaire de saint François de Sales, doctrine absolument en harmonie d'ailleurs avec son moralisme utilitaire. Il n'est rien, dans la religion, qui soit plus exposé que le sacrement à se voir déformé par l'antique esprit ritualiste, si naturel à l'homme. Signe sensible et symbole de la grâce

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XX, t. III, pp 116-117

qu'il produit, le sacrement est aisément considéré par les âmes légères comme un simple rite pourvu d'une sorte de vertu magique, grâce auquel la sainteté nous est en quelque sorte appliquée du dehors comme un vêtement. L'évêque de Genève, sans oublier, nous l'avons dit, la part d'action automatique du sacrement, aime à le considérer de préférence dans sa connexité avec l'exercice d'introspection. Il voit dans le sacrement le principe et l'instrument d'un reploiement sur soi, d'une prière intérieure, d'une oraison. Comme la prière vocale dont il tendait à faire une prière mentale, le sacrement devient pour lui une véritable méditation. L'acte sacramentel détermine et favorise les retours sur soi, et, par un admirable jeu de réciprocités, après avoir provoqué l'activité intérieure, il en reçoit à son tour une nouvelle fécondité.

La conception salésienne s'exprime clairement dans le conseil que le saint donne aux gens mariés de fêter par une fervente communion l'anniversaire de leur mariage, et par là de reprendre « haleyne en Nostre-Seigneur pour le support des charges de leur vocation. »[1] Voilà ce qu'est pour lui la communion, un moyen de « reprendre haleyne en Nostre-Seigneur », d'acquérir une vue plus nette et plus consciente de Dieu en nous, d'approfondir par conséquent notre vie religieuse. Nous avons vu, au chapitre de l'oraison, que le moyen par excellence d'assurer la fécondité de l'idée et d'aider son cheminement dans l'âme, c'est de se mettre en présence de Dieu. Le sentiment de cette présence vide la conscience des pensées profanes, la met en état de réceptivité et tout ensemble d'activité par rapport aux pensées pieuses. Or, la communion installe en nous, non seulement l'idée mais la personne même de Dieu. « Il est mieux en toute façon, écrit saint François de Sales à Mme Brulart, que vous oyiez la sainte Messe tous les jours... parce que cette reelle presence de l'humanité de Nostre-Seigneur en la Messe ne peut estre suppléée par

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXXVIII, t. III, p. 273

la presence mentale. » [1] Plus précieuse encore est la communion qui met en nous-mêmes cette réelle présence.

Mais l'efficacité psychologique de la Divinité présente dépend de notre attention, de notre désir, de notre émotion. Il faut nous comporter autour d'elle comme autour de l'idée sur laquelle nous méditons. Il faut la baigner d'affectif et nous mettre à son égard dans un état d'âme chaleureux par une série d'opérations préparatoires d'une analogie frappante avec les actes préparatoires à l'oraison : « Commencés le soir precedent a vous preparer a la sainte communion par plusieurs aspirations et eslancemens d'amour, vous retirant un peu de meilleure heure affin de vous pouvoir aussi lever plus matin. Que si la nuit vous vous resveilles, remplisses soudain vostre cœur et vostre bouche de quelques paroles odorantes, par le moyen desquelles vostre ame soit parfumee pour recevoir l'Espoux. » [2] Saint François de Sales a maintes fois recommandé ces opérations préparatoires, destinées dans sa pensée à multiplier l'efficacité de la Communion : « Certes, nous devrions aller aux sacrements avec beaucoup d'attention, tant sur la grandeur de l'œuvre comme sur ce que chaque sacrement demande de nous. Par exemple, allant... a la sainte communion, il y faut porter un cœur ardemment amoureux. » [3] Faisons la route au Dieu qui va venir. Désencombrons nos cœurs « de desirs, d'affections, et de petites volontés... car il les veut trouver vuides pour s'en rendre le maître et le gouverneur. » [4] En un mot préparons-nous à la communion comme nous nous sommes préparés à l'oraison.

Tout ce cérémonial d'attente, toutes ces actions préalables qui convergent vers la communion prochaine sont un légitime et fructueux emploi de notre imagination, de

---

[1] *Lettre à Mme Brulart*, 1er mars 1611, t. XV, p. 25.
[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XXI, t. III, p. 120.
[3] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XVIII, t. VI, p. 339.
[4] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XVIII, t. VI, p. 339

notre sensibilité, de notre corps même, en vue de la consolidation du pacte que nous allons conclure avec Dieu. L'évêque de Genève ne commet pas l'erreur de nous traiter en purs esprits : il use de toutes nos pièces. En solemnisant la venue du Christ en nous, il en accroît la fécondité, comme les Etats assurent la valeur de leurs traités en les entourant d'un protocole fastueux. Nos volontés sont inclinées d'avance vers la volonté divine. Une sorte d'harmonie et d'homogénéité s'établit dans notre activité intérieure.

Quand le Christ est enfin venu en nous, quand la communion est un fait accompli, c'est encore à l'imagination et à la sensibilité que le saint fait appel pour étendre et renforcer l'action surnaturelle du sacrement. Il se plait à évoquer mille images gracieuses et touchantes pour amplifier par le jeu de notre sensibilité le bienfait de l'irradiation divine. Voyons comme il enseigne à Philothée l'art de recevoir Jésus-Christ dans l'Eucharistie : « O Philothee, imaginés-vous que comme l'abeille ayant recueilli sur les fleurs la rosee du ciel et le suc le plus exquis de la terre, et l'ayant reduit en miel, le porte dans sa ruche, ainsy le prestre ayant pris sur l'autel le Sauveur du monde, vray Filz de Dieu, qui comme une rosee est descendu du ciel, et vray Filz de la Vierge, qui comme fleur est sorti de la terre de nostre humanité, il le met en viande de suavité dedans vostre bouche et dedans vostre cors. L'ayant receu, *excités vostre cœur* a venir faire hommage a ce Roy de salut ; traittés avec luy de vos affaires interieures, *considerés-le dedans vous*, ou il s'est mis pour vostre bonheur ; en fin, faites-luy tout l'accueil qu'il vous sera possible... Non, le Sauveur ne peut estre consideré en une action ni plus *amoureuse* ni plus tendre que celle-ci en laquelle il s'aneantit, par maniere de dire, et se reduit en viande affin de penetrer nos ames et s'unir intimement au cœur et au cors de ses fidelles. »[1] Si nous pesons tous les termes de cette exhortation, nous devrons conclure que saint François de Sales voit

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XXI, t. III, p. 121.

bien de préférence dans la communion sa puissance d'excitation affective et d'ébranlement volontaire.

C'est de même en sa qualité de stimulant psychologique, bien plus que comme accumulateur de grâces qu'il tient la Messe pour « le soleil des exercices spirituels ». Il veut que notre assistance à la Messe soit encore et toujours une sorte d'oraison. Et quelle oraison liturgique peut égaler celle dont il trace le schéma dans son *Introduction*, au chapitre de la Messe : « Or, dit-il, pour ouïr, ou reellement ou mentalement, la sainte Messe comme il est convenable : 1° Dès le commencement jusques a ce que le prestre se soit mis a l'autel, faites avec luy la preparation, laquelle consiste a se mettre en la presence de Dieu, reconnoistre vostre indignité et demander pardon de vos fautes. 2° Despuis que le prestre est a l'autel jusques a l'Evangile, *considerés* la venue et la vie de Nostre-Seigneur en ce monde par une simple et generale consideration. 3° Depuis l'Evangile jusques apres le *Credo*, considerés la predication de Nostre-Seigneur, etc... » [1] Nous allons ainsi jusqu'à la fin de la Messe de considération en considération, de méditation en méditation. C'est une première méthode. Notre saint en propose une autre qui ne diffère de la première que par l'extérieur puisqu'elle se ramène encore à l'oraison. « Mais si vous voules pendant la Messe faire vostre meditation sur les mysteres que vous alles suivant de jour en jour, il ne sera pas requis que vous vous divertissies a faire ces particulieres actions ; ains suffira qu'au commencement vous dressies vostre intention a vouloir adorer et offrir ce saint Sacrifice par l'exercice de vostre meditation et orayson, puisqu'en toute meditation se treuvent les actions susdites, ou expressement ou tacitement et virtuellement. » [2] Saint François de Sales simplifie donc singulièrement le problème de l'assistance à la Messe. Entre les innombrables méthodes qu'on a imaginées pour faire suivre utilement le

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XIX, t. III, p. 101-102.
[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XIX, t. III, p. 102.

saint Sacrifice, il ne laisse le choix qu'entre deux manières d'y faire oraison. Qu'on y médite sur le drame de l'autel pris directement comme thème, ou bien qu'on y poursuive une oraison indépendante, on y est toujours en état de « reflexion méditative », comme on dit aujourd'hui. On y peut même réciter son chapelet à la seule condition que cette récitation soit « méditée », ainsi qu'il a été dit plus haut. « A la Messe, je vous conseille plustost de dire vostre chapelet qu'aucune autre priere vocale, écrit-il à Madame Bourgeois ; et, le disant, vous le pourres rompre quand il faudra observer les points que je vous ay marqué a l'Evangile, au Credo, a l'Eslevation, et puis reprendre ou vous aves laissé. Et ne doutés nullement qu'il n'en sera que mieux dit pour toutes ces interruptions ; et si vous ne le pouves achever a la Messe, ce sera a quelque heure du jour, et ne sera que de poursuivre ou vous aures laissé. » [1] La Messe, comme la communion, comme le chapelet, comme toute prière vocale, comme l'examen de conscience, comme la vie spirituelle tout entière est ainsi pour saint François de Sales une perpétuelle oraison mentale !

***

C'est encore comme moyen d'éducation et par les côtés qui l'apparentent à l'oraison que le sacrement de pénitence est considéré par lui. Au chapitre de la confession, il définit en quelques lignes rapides son rôle purgatif et justificatif, pour bien vite s'étendre avec complaisance sur son rôle éducateur et roboratif. « Par la confession, dit-il, vous ne recevres pas seulement l'absolution des péchés venielz que vous confesserés, mais aussi une grande *force* pour les eviter à l'avenir, une grande *lumiere* pour les bien discerner, et une grace abondante pour reparer toute la perte qu'ilz vous avoient apportee. » [2] La confession nous procure donc,

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 9 octobre 1604, t. XII, p. 334.
[2] *Introduction à la vie devote*. 2e partie, ch. XIX, t. III, p. 112.

au sentiment de saint François de Sales deux bienfaits d'ordre différent. Elle est une force et une lumière. C'est par ce double bienfait qu'elle est, comme on a dit, un merveilleux « outil d'hygiène individuelle et collective. »[1] Le saint réagit ainsi vigoureusement contre la tendance néfaste qui porte tant de chrétiens à ne voir dans la confession que l'éponge qui efface, non le cordial qui fortifie. « C'est un abus, dit-il, de se confesser de quelque sorte de péché, soit mortel, soit veniel sans vouloir s'en purger, puisque la confession *n'est* instituée *que* pour cela. »[2] Il ne craint pas, comme on le voit, d'appuyer sur le trait. La confession est tout orientée vers l'avenir. Elle est instituée pour guérir, au vrai sens de guérir, c'est-à-dire pour nous refaire un tempérament et non pour faire disparaître momentanément un mal local

Nous avons entendu l'évêque de Genève nous dire que la confession doit être lumière et force. Elle est lumière surtout par l'examen de conscience qui la prépare et l'accompagne. Cet examen doit être à son sens, l'exploration poussée à fond, jusqu'aux intentions et aux causes, des fautes que nous allons accuser. Cette recherche exacte et loyale peut seule nous permettre de porter le remède là où il faut. « Ne faites pas seulement, dit-il, ces accusations que plusieurs font par routine : Je n'ay pas aymé Dieu tant que je devois ; je n'ay pas prié avec tant de devotion que je devois..., d'autant que tous les saints de Paradis et tous les hommes de la terre pourroyent dire les mesmes choses s'ilz se confessoyent. Regardés donq quel sujet particulier vous aves de faire ces accusations la, et lhors que vous l'aures descouvert, accuses vous du manquement que vous aures commis, tout simplement et naifvement. Par exemple, vous vous accuses de n'avoir pas cheri le prochain comme vous devies ; c'est peut estre parce qu'ayant veu quelque pauvre necessiteux, lequel vous pouvies aysement

---

[1] Paul Bourget. *Étienne Mayran. Préface.* Paris, Hachette, p. 24.
[2] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XIX, t. III, p. 113.

secourir et consoler, vous n'en aves eu nul soin. Et bien, accuses-vous de cette particularité et dites : ayant veu un pauvre necessiteux, je ne l'ay pas secouru comme je pouvois, par *negligence* ou par dureté de cœur, ou par *mespris*, selon que vous connoistres l'occasion de cette faute. De mesme ne vous accuses pas de n'avoir pas prié Dieu avec telle devotion comme vous deves ; mays si vous aves eu des distractions volontaires, ou que vous ayes negligé de prendre le *lieu*, le *tems* et la *contenance* requise pour avoir l'attention en la priere, accuses-vous en tout simplement. » [1] Pareillement, soucieux de purifier les sources, il nous invite à ne pas accuser seulement le fait, mais le « motif » du péché, à en définir la « qualité », à dire le « sujet » que nous avons eu de le commettre. Ainsi, par zèle d'éducateur, il va bien au-delà du strict obligatoire dans la poursuite des origines du péché. Il ne pousse pas seulement jusqu'au volontaire de la faute, mais jusqu'aux racines de ce volontaire pour les anéantir. Il fait de la confession un exercice d'introspection aiguë, capable de nous éclairer sur les petits mystères de notre âme, de nous rendre conscient ce fameux inconscient dont le champ n'est aussi vaste que par la négligence que nous mettons d'ordinaire à l'explorer.

Mais la confession telle que la conçoit saint François de Sales, doit nous mener à plus encore qu'à prendre conscience de nous-mêmes, elle doit nous mettre en mesure de prendre possession de nous-mêmes. Elle n'est pas un simple exercice de connaissance, elle est surtout un exercice de volonté. La confession n'est *lumière* que pour être *force*, force de délivrance et de progrès. Sans parler de l'humiliation qui accompagne l'aveu, s'il est fait comme nous avons dit, humiliation qui par elle-même est déjà une force d'inhibition salutaire, cet aveu prépare des résolutions qui font de la confession une sorte de coup d'état intérieur, un renouvellement de l'élan spirituel. Les raisons données par le

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XIX, t. III, p. 113

saint en faveur de la confession annuelle valent dans sa pensée pour toute sorte de confession. « Tout ainsy, disait-il, qu'un homme qui joue excellemment du luth a accoustumé d'en taster toutes les cordes de temps en temps pour voir si elles ont point besoin d'estre rebandées ou bien laschées, à fin de les rendre bien accordantes selon le ton qu'il leur veut donner, de mesme il est necessaire que tous les ans au moins une fois nous tastions et considerions toutes les affections de nostre ame pour voir si elles sont bien accordées pour entonner le cantique de la gloire de Dieu et de nostre propre perfection... Ayant ainsy resserré les chevilles de nostre luth, qui sont nos resolutions, nous venons par apres, avec nostre glorieuse Dame et maistresse et sous sa protection, apporter toutes nos affections sur l'autel du temple de la divine Bonté. »[1] Et il écrivait de même à Mme Brulart que la confession doit avoir pour effet de *rafraîchir nos bons propos*.[2] C'est pourquoi, l'évêque de Genève, ne rencontrant plus ici sur sa route l'obstacle d'une opinion publique restrictive, allait jusqu'au bout de ses principes et recommandait sans condition à ses dirigés la confession très fréquente, car n'est-il pas toujours excellent de « rafraîchir ses bons propos » ? Pour lui-même, dans son Règlement de vie, il s'était imposé la confession de deux en deux jours, ou pour le moins de trois en trois jours, sauf nécessité contraire. A ses Philothées il demandait la confession hebdomadaire. En outre, il leur conseillait de se confesser avant chacune de leurs communions, sinon pour recevoir l'absolution, au moins pour se préparer à mieux communier.[3] Tant il est vrai que, dans la vie d'une âme pieuse, la confession lui semblait devoir être un

---

[1] *Sermons recueillis. Pour la fête de la Présentation*, 21 novembre 1617, t. IX, p. 130.

[2] *Lettre à Mme Brulart*, mi-septembre 1606, t. XIII, p. 216.

[3] Il avait déjà dit à Mme Brulart qu'il fallait faire sa confession annuelle « non tant pour estre absous que pour estre encouragé ». *Lettre précédente*, t. XIII, p. 216.

instrument de culture autant qu'un instrument de pardon !

Nous pouvons donc conclure que les sacrements pour saint François de Sales sont moins des accumulateurs de mérites que des multiplicateurs d'énergie. Pourvus des mêmes organes essentiels que l'oraison, avec laquelle ils soutiennent des affinités saisissantes, ils sont, redisons-le, d'incomparables « outils d'hygiène individuelle et collective ». Ils le sont en tant que distributeurs de grâce, mais aussi en tant qu'ils nous appellent à une meilleure connaissance de nous-mêmes, en tant qu'ils soulèvent en nous de puissants mouvements affectifs et que par ces mouvements affectifs ils nous mènent aux solides résolutions. Par eux — et c'est là le but de toute l'ascèse — notre vouloir est affermi dans sa conformité avec celui de Dieu !

QUATRIÈME PARTIE

LA CULTURE DE L'AMOUR PAR LA DIRECTION
LA MÉTHODE

CHAPITRE VII

LA DIRECTION — SA NÉCESSITÉ — SES LIMITES
RESPECT DE L'AUTONOMIE DU SUJET

Pour arriver à la perfection qui est l'amour effectif de Dieu, c'est-à-dire l'exécution facile, habituelle et prompte de ses volontés, il n'est pas bon de vouloir se passer d'appui. C'est à l'ascète surtout que peut s'appliquer, au sentiment de saint François de Sales, l'antique et fameux : *væ soli* ! La conquête de la sainteté ne doit pas être une entreprise solitaire : elle est le fruit d'une collaboration !

Sans doute l'évêque de Genève n'est pas de ceux qui méprisent *a priori* les voix intérieures. Il est de son temps, d'un temps où l'importance des inspirations individuelles, avec Luther et Calvin, venait d'être exagérée jusqu'à l'hérésie. Il pense que parmi les voix qui se font entendre secrètement à nos cœurs, il est des voix célestes qu'il nous faut écouter. A côté des suggestions de la chair et du sang, il y a les suggestions de la grâce auxquelles il faut obéir. Mais justement, l'âme, en qui se fait la rencontre et le croisement de ces voix parfois contradictoires, est-elle en mesure de démêler celles qui viennent d'en haut de celles qui viennent d'en bas ? Dans la rumeur confuse de la bataille

dont chacun de nous est le théâtre, pouvons-nous prendre assez d'altitude et de recul pour discerner lucidement, à chaque minute, le point juste où doit s'appliquer notre effort? N'est-il pas expédient de remettre la direction du combat spirituel à quelque arbitre hors de cause, désintéressé, qui, du haut d'un observatoire prochain mais extérieur, puisse apercevoir tout le détail d'une action complexe dont certains éléments échappent nécessairement au combattant dans la mêlée? En un mot n'est-il pas bon de confier la conduite de son âme à un directeur? Et quel directeur convient-il de choisir?

I. — Nécessité de la Direction

Saint François de Sales n'est pas seulement l'un des princes de la direction spirituelle, il en est l'un des premiers théoriciens et, on peut le dire, l'un des fondateurs. Sans doute, à toutes les époques de l'histoire, on trouve pratiquée, sous diverses formes, dans la chrétienté, la direction de conscience. Les lettres de saint Jérôme à sainte Paule, celles de saint Augustin à des femmes du monde, à des veuves, à des vierges, plus tard celles de saint Bernard et de saint Antonin, suffisent à le prouver. Au XVIIe siècle, Rome pourra donc s'autoriser d'une tradition ininterrompue pour condamner Molinos dont les railleries tendaient à nier non seulement l'utilité mais l'existence même de la direction spirituelle.

Néanmoins jusqu'au XVIe siècle, la direction ne se pratique pour ainsi dire qu'à l'état erratique et intermittent. « Autant qu'il est possible d'en juger par la littérature du temps, a-t-on pu dire, ces causeries intimes, assez fréquentes aujourd'hui entre prêtre et fidèles sont rares. »[1] Pour Gerson, ceux-là seuls, semble-t-il, qui se croient appelés

[1] Abbé d'Agnel et D^r^ d'Espiney. *Direction de conscience*, Paris, Téqui 1922, p. 21

à la contemplation mystique ont le devoir de recourir aux lumières d'un conseiller spirituel [1]. On peut admettre avec Boehmer que ce sont les Jésuites qui ont fondé, comme pratique courante, la direction de conscience. Ce sont eux qui ont fait du confesseur « le conseiller permanent dont le fidèle ne peut réclamer trop souvent les directions. » [2] Mais à l'heure où paraît saint François de Sales, la pratique de la direction n'est pas encore très répandue en dehors des monastères. Au lendemain de son veuvage, Mme de Chantal, qui avait longtemps vécu à Dijon, une des villes les plus pieuses de France, n'avait jamais entendu parler de directeur ni de direction. Aux environs de 1590, on signale bien l'action de quelques capucins, à Paris, rue Saint-Honoré, notamment celle du P. Benoît de Canfeld et du fameux P. Ange de Joyeuse qui dirigent des âmes d'élite comme Mme Acarie, mais leur exemple est encore loin de faire autorité. Il faudra le prodigieux succès de l'*Introduction à la vie devote* et sa diffusion dans toute l'Europe, pour que s'accrédite définitivement dans le monde religieux laïque le recours à un guide qualifié, chargé de jalonner quotidiennement la route du chrétien.

Peu d'enseignements ont été donnés par saint François de Sales, en effet, avec plus de vigueur et de solennité que celui de se choisir un conseiller pour la marche au parfait. Nous touchons là, évidemment, à l'un des points cardinaux de sa doctrine ascétique. « L'un des chapitres les plus importants de l'*Introduction*, dit justement l'abbé Chaumont,.. est celui qui traite de la nécessité d'un directeur pour entrer et faire progrès dans la dévotion. Saint François de Sales semble vouloir le faire comprendre dès le début en disant qu'il s'agit là de l'*avertissement des avertissements dans la vie spirituelle*. Aussi a-t-on souvent regretté qu'il ait résumé en un si petit nombre de pages tout un traité sur

---

[1] P. Pourrat. *La spiritualité chrétienne*. Paris, Lecoffre 1921, t. II, p. 409.

[2] H. Boehmer. *Les Jésuites*. Trad. Monod. Paris, Colin, p. 245

cette matière. »[1] Regret superflu, si l'on peut étudier à loisir l'œuvre entière du saint, car on y trouve, éparse, une doctrine complète de la direction spirituelle. Mais regret justifié, si l'on y cherche un traité didactique en forme sur cette grande matière. A ceux qui ne seraient pas en mesure de faire pour leur propre compte le travail de reconstitution nécessaire, nous dédions ce chapitre et les suivants.

***

Relisons d'abord l'enseignement si catégorique de l'auteur de l'*Introduction* sur le point qui nous occupe. « Le jeune Tobie, écrit-il, commandé d'aller en Rages : *Je ne sçay nullement le chemin*, dit-il. *Va donq*, repliqua le pere, *et cherche quelque homme qui te conduise* ; c'est icy l'advertissement des advertissements. Quoy que vous cherchies, dit le devot Avila, vous ne treuveres jamais si asseurement la volonté de Dieu que par le chemin de cette humble obeissance, tant recommandee et prattiquee par tous les anciens devotz. »[2] Bien que notre auteur, à la suite d'Avila,

---

[1] Abbé Chaumont. *Notes explicatives sur l'Introduction à la vie devote*. Paris, Mersch, t. I, pp. 48-49.

[2] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. IV, t. III, p. 22.

L'américanisme fera écho sur ce point au protestantisme. Parlant précisément des conseils que donne saint François de Sales sur le discernement des esprits, l'archevêque de Cambrai, Mgr Chollet, écrivait naguère dans son livre : *L'ascétique moderniste*, Paris, Lethielleux, pp. 144-147 : « Les modernistes renversent tous ces conseils Au lieu de faire contrôler le maître intérieur par le maître extérieur, ils suppriment ou à peu près celui-ci pour se livrer entièrement, sans réserve, à celui-là. Ils établissent ainsi une espèce de christianisme intérieur qui est comme l'âme de leur système et qui en constitue le principal danger... Léon XIII s'est élevé contre ces théories dangereuses : « On rejette toute direction extérieure comme superflue et « même comme moins utile pour ceux qui s'appliquent à tendre à la « perfection chrétienne; l'Esprit-Saint, dit-on, répand aujourd'hui « dans les âmes fidèles des dons plus étendus et plus abondants que « dans les temps passés et il les meut et les éclaire sans intermédiaire « par une sorte de secret instinct... » Cet avertissement aux améri-

nous donne la direction comme pratiquée généralement parmi les « anciens devotz », ne nous dissimulons pas qu'il se heurte ici, le sachant, à tout un corps de préjugés puissants et tenaces. Partisans exclusifs du sens individuel, les réformés venaient de rejeter, comme attentatoire à la liberté de l'action divine en nous, l'intervention d'une autorité extérieure dans la conduite de notre vie. L'évêque de Genève le savait mieux que personne.

A l'encontre de ces individualistes absolus, qui n'avaient foi que dans leurs expériences personnelles, il professe que ces expériences ne sont sûres et valables que contrôlées et approuvées par une autorité extérieure. Son opinion sur ce point, il l'a mûrement délibérée. Il n'ignore point les objections redoutables que soulève son enseignement, étant, dans l'espace et dans le temps, proche voisin du protestantisme. Il donne assez à entendre parfois qu'il ne parle pas de la direction comme d'une chose qui va de soi. Il n'en pose que plus énergiquement sa thèse : « Il y a des ames, dit-il, qui ne veulent, a ce qu'elles disent, estre conduites que par l'Esprit de Dieu, et leur semble que tout ce qu'elles s'imaginent soit des inspirations et des mouvemens du Saint-Esprit, qui les prend par la main et les conduit en tout ce qu'elles veulent faire, comme des enfans, en quoy certes elles se trompent fort. Car, je vous prie, y a-t-il jamais eu une vocation plus speciale que celle de saint Paul, en laquelle Nostre-Seigneur luy parle luy-mesme pour le convertir? Et neanmoins il ne voulut pas l'instruire, ains le renvoya a Ananie, disant : Va-t-en, tu trouveras un homme qui te dira *ce que tu auras a faire*. Et bien que saint Paul eust peu dire : Seigneur, et pourquoy non vous-mesme ne le direz-

---

canistes ne fut pas entendu et les modernistes reprirent et aggravèrent la thèse, produit direct de l'hérésie luthérienne. Dans *Il Santo* de Fogazzaro, tout l'entretien de Benedetto avec le Pape est émaillé de traits inspirés par cette doctrine de la communion immédiate avec le Saint-Esprit. »

vous pas? il ne le dit pas pourtant, ains s'en alla tout simplement faire comme il luy estoit commandé. Et nous autres penserons estre plus favorisés de Dieu que saint Paul, croyant qu'il nous veut conduire luy-mesme sans l'entremise d'aucune creature? » [1] Et il ajoutait une autre fois plaisamment : Les âmes sages « se soumettent à la conduite de leurs superieurs... evitant par ce moyen la sentence du grand saint Bernard qui asseure que « celuy qui se gouvernera soy mesme est gouverné par un grand sot. » [2] La boutade, nous le pouvons voir au contexte, s'applique à la direction spirituelle. L'inspiration individuelle, dont pourtant le saint ne fait pas fi, lui semble sujette à de grandes illusions, et c'est par la direction qu'il croit pouvoir la soustraire aux périls du libre examen.

Il lui paraît aussi nécessaire de recourir à un directeur spirituel pour parcourir le chemin qui mène à la perfection que de faire appel à un guide pour circuler à travers des montagnes inconnues. Il faut à notre âme un guide compétent, instruit par l'expérience et les livres, dont ce soit la fonction de prévoir et de déjouer les périls que le commun des hommes n'a ni le loisir ni le moyen de discerner. Nous ne pouvons être parfaitement clairvoyants sur nous-mêmes, nous ne pouvons pas être des juges impartiaux dans notre propre cause, en raison d'une certaine « complaisance... si secrette et imperceptible que si on n'a bonne vue on ne la peut descouvrir, et ceux mesme qui en sont atteins ne la connoissent pas si on ne la leur montre. » [3] Personne n'est à soi-même son propre médecin. Comme il y a des spécialités de l'hygiène et de la thérapeutique corporelles, comme il y a des spécialistes de la jurisprudence, il y a des spécialistes de l'hygiène et de la médecine spirituelles. La comparaison que nous faisons ici entre directeurs spirituels et

---

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XII, t. VI, pp. 214-215.

[2] *Sermons recueillis. Sermons de vêture. Pour la fête de N.-D. des Neiges*, 5 août 1617, t. IX, p. 95.

[3] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXVIII t. III, p. 234.

médecins, entre directeurs et avocats, saint François de Sales l'a faite lui-même à maintes reprises. Il la formulait dans une lettre de 1606 à Mme Brulart : « Il faut croire, disait-il, les directeurs et medecins spirituelz et... vous deves procurer vostre bien interieur par les moyens jugés convenables par ceux qui sont establiz pour conduire les espritz. » [1] Il la reprenait dans le sermon de vêture allégué plus haut : « Hé, pourquoy, demandait-il, voudrions-nous estre maitres de nous-mesmes pour ce qui regarde l'esprit, puisque nous ne le sommes pas pour ce qui est du corps? Ne sçavons-nous pas que les médecins lors qu'ils sont malades appellent d'autres medecins pour juger des remedes qui leur sont propres? De mesme les advocatz ne plaident pas leur cause, d'autant que l'amour-propre a accoustumé de troubler la rayson. » [2] Porter un diagnostic impeccable sur ses maladies spirituelles est aussi difficile que de bien connaître son mal corporel [3]. Il y faut une liberté d'esprit qu'on n'a pas quand on est en cause. Le recours au spécialiste s'impose.

---

[1] *Lettre à Mme Brulart*, octobre 1606, t. XIII, p. 226.

[2] *Sermons recueillis. Pour la fête de N.-D. des Neiges*, 5 août 1617, t. IX, p. 95.

[3] Contre cette thèse de saint François de Sales on élève parfois une étrange objection. On suppose, avec une sorte d'ingénuité mystique, qu'il y a pour l'humanité, dans l'ordre moral, des révolutions radicales comme nous en voyons dans l'ordre matériel. Il y aurait pour l'homme en marche vers le bien des époques et des âges, comme il y eut, dans un autre domaine, l'âge de la pierre et l'âge du bronze. A partir d'une certaine date, l'homme aurait définitivement conquis la maîtrise de lui-même; il cesserait d'être victime de l'ambition, de la luxure; ou bien, devenu majeur, il n'aurait plus de difficulté à se connaître, à se conduire, à se vaincre ; il pourrait se passer de guide et de médecin. N'est-ce pas méconnaître ce qu'il y a d'éternel dans l'humaine nature, que de dire, par exemple, avec un jeune écrivain catholique, d'ailleurs plein de talent : « La tâche de la médecine serait moins malaisée et son intervention moins fréquente si chacun, par une connaissance plus exacte de son organisme suivait l'hygiène qui lui convient. On a encore besoin du médecin aujourd'hui comme on avait besoin du directeur de conscience *autrefois*; l'âme, naturellement

***

L'utilité du directeur, au jugement de saint François de Sales, ne se tire pas seulement de sa qualité d'observateur au regard froid, d'arbitre au jugement clair, mais de sa qualité d'ami et de confident. Sénèque conseillait, pour se bien conduire, de se mettre par la pensée sous le regard d'un personnage vénéré. Notre saint connaît, comme lui, la valeur psychologique d'une présence aimée, sentie, prochaine, qui, par sa seule existence, est une force de redressement et de perfectionnement. Le directeur qui distribue l'éloge ou le blâme, qui encourage ou modère, constitue à lui seul déjà cette *galerie*, ce public dont l'influence est si profonde sur tout homme, même cultivé. Qui n'a remarqué que le pas des soldats, défilant dans un misérable village, devant une douzaine de spectateurs inconnus, s'allège soudain spontanément, et que la seule présence d'un chef, même étranger, suffit pour redresser la marche de toute une troupe?

Saint François de Sales était trop fin et trop préoccupé de l'utile pour négliger, dans son œuvre d'éducation spirituelle, la force de l'opinion représentée par le directeur [1].

---

s'est *émancipée* la première d'une direction qui ne peut jamais être aussi clairvoyante que la direction autonome. » Cf. Maurice Legendre. *Le problème de l'éducation*, Paris. Bloud, p. 173. Saint François de Sales n'a point cru à ces émancipations soudaines de la conscience. Depuis 7.000 ans qu'il y a des hommes et qu'ils pensent, ils ne lui semblent point substantiellement différents aux diverses époques. Il penserait aujourd'hui comme hier que nous avons besoin du technicien moral, comme en avait besoin jadis un Pascal lui-même. La comparaison que le saint établit entre le directeur et le médecin vaut pour tous les temps, car l'utilité de l'un et de l'autre n'est pas seulement question de science, mais d'indépendance et de lucidité dans le jugement. Si le médecin, même illustre, même pour une maladie de sa spécialité, fait appel à un autre médecin, il est bon au savant et au psychologue de recourir au praticien spirituel qui observe froidement les choses, les voyant du dehors.

[1] M. J. Payot, dans son traité de l'*Education de la volonté* a bien su mettre en lumière ce côté de la question. Les pages qu'il lui consacre sont

Il a discerné le bienfait d'une présence amie. Tout autant qu'un guide et un maître, le directeur est pour lui l'ami toujours attentif dont le regard soutient et affermit. Après avoir produit l'exemple de Tobie et montré dans le directeur « l'homme qui guide et conduit », il en arrive bien vite à le désigner comme ami. Ecoutons-le : « L'ami fidelle, dit l'Escriture sainte, est une forte protection ; celuy qui l'a treuvé a treuvé un tresor. L'ami fidelle est un medicament de vie et d'immortalité ; ceux qui craignent Dieu le treuvent. Ces divines paroles regardent principalement l'immortalité, comme vous voyes, pour laquelle il faut sur toutes choses avoir cet ami fidelle qui guide nos actions par ses advis et conseilz, et par ce moyen nous garantit des embusches et tromperies du malin. » [1] De ce texte, où le directeur nous est présenté comme l'ami et le consolateur, il faudrait rapprocher tous ceux où le saint nous fait l'éloge de l'amitié, qu'il a goûtée si parfaitement, car la direction lui semble pourvue de tous les attributs de l'amitié, auxquels il convient d'ajouter ceux qu'elle possède en propre.

---

une véritable apologie de la direction : « Si l'élan vers le perfectionnement de notre vouloir doit nécessairement provenir de notre nature morale intime, cet élan a besoin d'être soutenu par de très puissants sentiments sociaux... Rien de grand dans le monde ne s'effectue sans efforts prolongés, et nul effort ne peut se soutenir durant des mois et des années sans la galvanisation de l'énergie par l'opinion publique... En effet, c'est un stimulant énergique que l'opinion publique, et lorsque rien ni personne ne la contredit, sa puissance peut devenir prodigieuse. Il est impossible d'en exagérer les effets. Combien la présence d'un étranger fait accomplir de prodiges aux jeunes gens, tous les professeurs de gymnastique le savent. A l'école de natation, au patinage, se sentir observé double la hardiesse. Ce despotisme effrayant que la société exerce sur les moindres de nos actions, on ne songe pas à l'organiser délibérément pour le bien. Cette force, on la laisse perdre sans l'utiliser. » Cf. pp. 247-249. C'est à organiser cette force qu'a expressément songé saint François de Sales en préconisant la direction de conscience. Il a voulu mettre auprès de nous un ami et un observateur dont la simple présence galvanise nos énergies.

[1] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. IV, t. III, p. 24.

Cette notion d'ami, appliquée au directeur de conscience, est si chère à saint François de Sales qu'il la souligne avec une complaisance visible. « Mais qui treuvera cet ami? Le Sage répond : ceux qui craignent Dieu, c'est-à-dire les humbles qui desirent fort leur avancement spirituel. Puisqu'il vous importe tant, Philothee, d'aller avec une bonne guide en ce saint voyage de devotion, pries Dieu avec une grande instance qu'il vous en fournisse une qui soit selon son cœur, et ne doutes point. » [1] Une bonne part de la valeur psychologique du directeur considéré comme ami lui paraît tenir à ce qu'il est pour nous un perpétuel confident dont la présence nous sauve de l'isolement moral, si propice au découragement. « C'est un extreme soulagement que d'avoir des confidens pour l'esprit », écrit-il à l'évêque de Dol, Antoine de Revol [2]. Quelle que soit d'ailleurs la raison profonde qui fait l'amitié si puissante pour le bien comme pour le mal, cette puissance est un fait dont notre saint ne s'attarde pas à rechercher les causes [3], mais qu'il utilise en bon psychologue pour arriver à ses fins.

Mais la notion d'ami ajoutée à celle d'arbitre n'épuise pas pour saint François de Sales la définition du directeur. Pour que l'amitié produise sur nous tous ses effets bienfaisants, il faut que le choix de l'ami soit fondé sur son excellence. L'évêque de Genève veut que le directeur soit non seulement aimé mais vénéré. Il veut que nous le choisissions entre mille et même entre dix mille, qu'il ait à la fois l'autorité de la science et de la vertu, qu'il soit à nos yeux revêtu d'un prestige incomparable, en un mot, qu'il soit vraiment,

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. VI, t. III, p. 24.

[2] *Lettre à Antoine de Revol*, 3 juin 1603, t. XII, p. 188.

[3] Parmi ces causes on peut noter que l'amitié est un choix, que, par conséquent, du fait de ce choix, la pensée de l'ami devient en quelque sorte notre propre pensée. Il importe aussi de remarquer qu'une idée présentée par une voix amie est comme disent les psychologues, baignée d'affectif et pourvue dès l'abord d'une grande puissance de pénétration.

comme le guide de Tobie, plus qu'un homme : un Ange [1]. « Or, ce doit tous-jours estre un Ange pour vous : c'est a dire quand vous l'aures treuvé, ne le consideres pas comme un simple homme.. si que vous le deves escouter comme un Ange qui descend du ciel pour vous y mener. Traittes avec luy a cœur ouvert, en toute sincerité et fidelité... Ayes en luy une extreme confiance meslee d'une sacree reverence en sorte que la reverence ne diminue point la confiance et que la confiance n'empesche point la reverence ; confies-vous en luy avec le respect d'une fille envers son pere, respectes-le avec la confiance d'un filz envers sa mere : bref, cette *amitié* doit estre forte et douce, toute sainte, toute sacree, toute divine et toute spirituelle. » [2] Ainsi, la direction, maintenue au plan de l'amitié, mais renforcée et tout ensemble tempérée de révérence filiale, prend une haute valeur éducative. On ne peut, selon saint François de Sales négliger un pareil secours, si l'on veut atteindre vite et sans fausses manœuvres à la perfection de l'amour divin. Mais pour que la direction produise tous ses fruits il faut qu'elle sache se garder pure des abus qui parfois l'ont corrompue. Et d'abord il faut qu'elle sache demeurer dans ses limites.

---

[1] Sur ce point encore M. Payot n'a fait que suivre saint François de Sales. Dans un bon chapitre de son livre, il montre quelle influence le prestige scientifique d'un maître aimé peut avoir sur la vie morale de ses élèves : « Quand on constate quelle admiration ont les étudiants pour les maîtres qu'ils estiment, quand on éprouve la force de leur foi pour peu que les maîtres s'en montrent dignes par leur talent, on ne peut être que profondément attristé de songer qu'on ne fait rien de ce sentiment... C'est ce besoin si humain que l'Eglise catholique satisfait par les directeurs de conscience ». *Op. cit.*, p. 255. Les qualités que M. Payot signale comme étant le fondement d'une action salutaire d'homme à homme sont exactement celles que réclame saint François de Sales du directeur d'âmes : « Il le faut, dit-il, plein de charité, de science et de prudence : si l'une des trois parties lui manque il y a du danger ». *Introduction*, 1re partie ch. IV, t. III, p. 25. Etant tel : ami, saint et savant, le directeur doit avoir, d'après les données de la psychologie, une influence profonde et salutaire.

[2] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. IV, t. III. pp. 24-25

II. — Ses limites. La théorie et la pratique de saint François de Sales quant à l'autonomie de la conscience

Depuis La Bruyère qui, disons-le pour sa décharge, avait eu sous les yeux le spectacle de navrants excès, la direction des âmes a subi d'innombrables attaques et railleries. Du réquisitoire sans cesse renouvelé dont on essaie de l'accabler, nous ne retiendrons ici que ce qui pourrait atteindre la conception même que s'en est faite saint François de Sales [1]. Le reproche le plus grave qu'on ait adressé à la pratique de la direction est celui d'instituer un abus d'autorité, d'opérer, dans le travail de perfectionnement moral, comme une substitution de personne. De ce reproche de domination tous les autres découlent. Des écrivains, qui ne sont pas des ennemis de l'Eglise catholique, l'ont formulé, sans distinctions, contre tous les directeurs d'âme : « Pour ce qui est du besoin de domination, écrit l'un d'eux, il a été souvent noté chez les hommes d'Eglise et on comprend sans effort qu'il soit *essentiel* au rôle de directeur de conscience. » [2] Il n'y aurait donc nulle direc-

---

[1] Nous ne retiendrons pas, par conséquent, le réquisitoire de La Bruyère qui porte bien contre la direction de conscience une condamnation de principe mais pour des raisons de fait auxquelles eût pu souscrire saint François de Sales. « Je ne comprends pas, dit l'auteur des *Caractères*, comment des gens en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connaissance de l'homme, à la science de la religion et des mœurs, présument que Dieu doive renouveler en nos jours la merveille de l'apostolat, et faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples et petits esprits qu'ils sont, du ministère des âmes, celui de tous le plus délicat et le plus sublime ». *Caractères*, III, 42. Voir aussi ch. XI, 61. Or, nous savons que saint François de Sales exige expressément du directeur qu'il soit saint, prudent et savant.

[2] René DOUMIC, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1910, p. 445. C'est une objection analogue qu'avait déjà formulée M. Caro « : A force de tribulations secrètes et de troubles, disait-il, j'ai peur que

tion possible sans abus d'autorité de la part du directeur, sans abdication de la part du dirigé.

Et si l'on pouvait croire que ce grief, dans sa généralité, passe au-dessus ou au-dessous de saint François de Sales, on ne peut pas oublier qu'un des écrivains qui ont le mieux étudié notre auteur, M. Strowski, s'est chargé de le lui adresser directement. « Et il est un directeur comme il entendait l'être, écrit-il, c'est-à-dire qu'il l'est un peu trop à notre avis. Il laisse trop peu faire à l'âme dont la volonté se soumet à sa volonté et à ses lumières. Il nous semble aujourd'hui plus viril de donner la formule du devoir à accomplir et de laisser chacun choisir les moyens. Nous croyons aussi que tant d'adresse et de subtilité, qu'une sollicitude qui nous conduit par la main et ne nous quitte pas une seconde n'est pas faite pour seconder la libre initiative et l'autonomie de la volonté dans le bien. Quand le grand Corneille jette ses héros devant un devoir douloureux et sanglant, il leur dit trois mots. A eux de marcher au but les yeux fixés sur lui, toujours tout droit. Aujourd'hui, nous préférons cette méthode. » [1] L'évêque de Genève est-il aussi éloigné que le pense M. Strowski de préférer lui aussi cette méthode?

***

Tout ce que nous avons dit de sa doctrine ascétique s'élève déjà contre le reproche de tyrannie spirituelle qu'on lui adresse ici. La perfection n'est pas pour lui une simple

---

l'âme dévote ne se lasse de ses luttes et ne se remette complètement aux mains d'autrui, et ne cherche son repos dans une abdication... On est presque heureux de sentir qu'on ne s'appartient plus, parce qu'on espère vaguement qu'on n'aura plus à répondre de soi... Voilà, selon moi, le péril le plus sérieux de la direction. Sous quelque prétexte que ce soit, l'âme n'a pas le droit de se démettre de sa responsabilité propre, elle n'a pas le droit de renoncer à la noble fatigue de vivre ». *Nouvelles études morales sur le temps présent*, Paris, Hachette, p. 166.

[1] Fortunat STROWSKI. *Saint François de Sales*, Paris, Plon, pp. 258-259.

combinaison de pratiques, de récitations et d'observances. On ne se l'applique pas de l'extérieur comme un vêtement. C'est un jaillissement de source, c'est l'épanouissement d'une vitalité interne. Le directeur ne peut donc avoir pour mission que de l'entretenir et de la favoriser, non de la créer. Il le signifiait un jour plaisamment à ses Visitandines : « Vous voudriez, disait-il, que je vous enseignasse une voye de perfection toute faite, en sorte qu'il n'y eust qu'a la mettre sur la teste comme vous feriez vostre robbe, et que par ce moyen vous vous trouvassiez parfaite sans peine, c'est a dire que je vous donnasse la perfection toute faite... O certes, si cela estoit en mon pouvoir, je serois le plus parfait homme du monde ; car si je pouvois donner la perfection aux autres sans qu'il fallust rien faire, je vous asseure que je la prendrois premierement pour moy. »[1] C'était dire clairement que chacun de nous doit se faire à soi-même sa perfection. Le directeur n'est là que pour nous éclairer et nous aider. C'est à nous de prendre et de garder l'initiative.

D'autres ont pu concevoir la direction des âmes comme le modelage d'une cire molle ; saint François de Sales la concevra toujours comme la culture d'un germe doué d'une vie propre et autonome. En maintes circonstances, il s'est servi délibérément du terme de *plante* pour désigner l'âme qu'il s'agit de guider. Il l'emploie notamment dans une instruction écrite à l'abbesse du Puits d'Orbe pour la réforme de son monastère. « Gaignés, lui dit-il, ces jeunes *plantes* qui sont la et leur inspires l'esprit d'obéissance. »[2] Saint Jérôme dans son langage impétueux, qui d'ailleurs dépassait parfois sa pensée, pourra dire à Læta : « Si tu m'envoies la petite Paula, je la porterai sur mes épaules », l'évêque de Genève, lui, ne consentira jamais à porter personne sur ses épaules. Il veut bien être le tuteur sur lequel on s'appuie, ainsi qu'il le disait à Mme de Chantal,

---

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* IX, t. VI, pp. 151-152.

[2] *Lettre à Mme Bourgeois*, 30 octobre 1604, t. XII, p. 337.

mais il exige que l'on pense, que l'on veuille, que l'on agisse par soi-même [1]. Disciple de Montaigne, il fait « trotter » devant lui son disciple. Il ne le dispense pas de « la noble fatigue de vivre », comme dit pompeusement M. Caro.

La direction, telle qu'il l'entend, n'a pas pour but de maîtriser les âmes mais de leur enseigner à se maîtriser elles-mêmes. Dans le système de saint François de Sales, le recours au directeur n'est pas le recours au remplaçant, mais le recours à l'expert qui donne une consultation, qui dirige le travail de perfection. Sans cesse nous retrouvons dans sa correspondance la recommandation faite à ses dirigés de se mettre au large avec ses prescriptions, qui ne sont d'ailleurs, comme il a soin de le noter lui-même au début de l'*Introduction*, que des « advis et conseils. »[2] Si, comme un autre quelquefois, et mieux qu'un autre parce qu'il ne le fait qu'à bon escient, il sait parler, non pas impérieusement mais impérativement, s'il sait commander quand les circonstances l'exigent et notamment quand il s'adresse à des âmes scrupuleuses, il est, à l'ordinaire, le plus libéral, le plus pliable, le moins despote des directeurs. Nous l'avons vu, par exemple, très catégorique sur la nécessité de prier intérieurement, mais nous avons vu aussi

---

[1] Je n'ignore pas qu'on pourrait produire quelques textes où le saint semble pousser assez loin l'autorité du directeur. Mais nous avons à chercher dans ses idées une dominante. Au surplus, les textes en question se prêtent presque toujours à une interprétation adoucie. Quand il écrit, par exemple, à la baronne de Chantal : « Vous faites bien de n'avoir nul soin de vostre âme et de vous en reposer sur moy; vous seres bien heureuse si vous continues », *Lettre* du 24 juillet 1607, t. XIII, p. 305, il entend évidemment « soin », non pas au sens moderne de « culture », mais de « souci », comme l'indique le contexte. Mme de Chantal était à ce moment harcelée de tentations et de scrupules. Il cherche, en forçant le trait, à lui inculquer la confiance. « Pour nos vieilles tentations, lui dit-il en effet, n'en affectionnés pas tant la delivrance; dissimulés de les sentir, ne vous effarouchés point pour leurs attaques. Vous en seres delivree bien tost Dieu aydant ».

[2] *Introduction à la vie devote*, Ire partie, ch. IV, t. III, p. 23.

combien il était large et conciliant sur la méthode et toutes les modalités accessoires.

Il écrit bien un jour à Mme Bourgeois : « Je vous l'ordonne comme cela au nom de Dieu » [1], mais c'est pour la délier d'une obligation. Lui aussi quand il emploie la violence, c'est pour mener à la liberté.

Et, comme toujours, cette manière de faire est l'application d'une méthode réfléchie : ce n'est pas seulement la réussite accidentelle d'un homme heureusement doué. Pour lui-même et pour les autres il a fait la théorie de sa pratique. C'est par calcul, non parce qu'il est bon et qu'il a du doigté, qu'il évite de s'imposer et de prendre le ton du commandement. Il sait que les ordres donnés avec roideur mettent l'âme sur la défensive et parfois en état d'hostilité. « Comme il y a des personnes, dit-il, qui, pour aggreable que soit un medicament, ont du contre cœur a le prendre, seulement parce qu'il porte le nom de medicament, aussi y a il des ames qui ont en horreur les actions commandees, seulement parce qu'elles sont commandees ; et s'est treuvé tel homme, ce dit-on, qui ayant doucement vescu dans la grande ville de Paris, l'espace de quatre vintz ans sans en sortir, soudain qu'on luy eut enjoint de par le Roy d'y demeurer encore le reste de ses jours, il alla dehors voir les chams que de sa vie il n'avoit désiré. » [2] Une idée chemine en nous d'autant plus aisément qu'elle ne rencontre pas d'obstacle. Si on nous la propose par la voie du commandement, elle se heurte à une volonté en éveil, à une âme sur ses gardes. L'instinct de révolte, l'amour-propre, qui n'est jamais anéanti complètement en nous, dresse le premier obstacle. Et pour peu que nous ne soyons pas absolument morts à nous-mêmes, c'est l'idée contraire à l'idée commandée qui va surgir dans la conscience et commencer d'y cheminer doucement.

A Louis XIV sortant d'un sermon où le prédicateur

---

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 22 novembre 1604, t. XII, p. 393.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VIII, ch. v, t. V, p. 79

l'avait tancé vigoureusement on prête ce mot piquant : « J'aime à prendre la leçon au pied de la chaire, mais je n'aime pas qu'on me la fasse. » Saint François de Sales est assez fin pour se dire que tous les hommes sont, un peu plus, un peu moins, de ce tempérament-là : ils veulent bien *prendre* la leçon mais non la *recevoir*. Il faut donc la leur faire de manière qu'ils gardent le sentiment salubre de se la faire à eux mêmes. Cette théorie d'une direction respectueuse de la liberté est admirablement formulée dans la longue lettre qu'il adressait le 9 octobre 1604 à l'abbesse du Puits-d'Orbe pour lui enseigner l'art de réformer doucement son monastère. Nous avons là, bonne fortune rare, une lettre en quelque sorte de directeur à directeur, une lettre posant les principes d'une bonne et sage direction, principes dont le saint s'était inspiré lui-même avant de les dicter à un autre, et qui sont la substance même de sa doctrine. « Quant a la reformation de vostre Mayson, ma chere Fille, lui écrit-il..., il vous faut bien garder de donner ni peu ni prou *aucune alarme de vouloir reformer* : car cela feroit que tous les *espritz chatouilleux* dresseroyent leurs armes contre vous et se roidiroyent. Sçaves-vous ce qu'il faut faire ? Il faut que *d'elles-mesmes elles se reforment* sous vostre conduitte, et qu'elles se lient a l'obeissance et pauvreté. Mais comme quoy ?... Il ne faut donner nulle alarme de tout cela, ains les y conduire par des douces et souëtves inspirations. »[1] Voilà le grand principe qui éclaire et domine toute sa direction : amener les âmes *à se réformer elles-mêmes*, et pour cela, éviter les accents autoritaires qui réveillent l'instinct de rebellion.

Ce principe, notre saint le rappelle à quiconque dispose d'une autorité spirituelle. « Certes, dit-il, celuy qui a vive force ouvriroit la bouche a un amy, lui fourreroit la viande dans le gosier et la luy feroyt avaler, il ne luy donneroit pas un festin de courtoisie, mais le traitteroit en beste et comme un chappon qu'on veut engraisser. Cette espece de bienfait veut estre offert par semonces, remonstrances et sollici-

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 9 octobre 1604, t. XII, pp. 336-338.

tations, et non violemment et forcement exercé ; c'est pourquoy il se fait par maniere de *desir* et non de *vouloir absolu.* »[1] Il apporte encore en cette affaire l'esprit de la Renaissance. L'abbaye de Thélème dans *Gargantua* avait été réformée par le « franc vouloir » des thélémistes. « Nul ne les parforceoit » parce que « gens liberes par vile subjection et contrainte sont déprimés et asservis » et tendent à « enfraindre ce joug de servitude. »[2] Par mille traits l'évêque de Genève se rattache ainsi à la famille d'esprits qu'on appelle humanistes. Bien loin qu'il veuille régler rigidement tout le détail de la vie de ses dirigés, il ne leur propose d'ordinaire ses conseils-qui ne sont point, dit-il, des commandements-qu'avec une sorte de timidité respectueuse. « Ce sont advis bons et propres pour vous, écrit-il à Mme de Chantal, non point commandemens. »[3] L'âme, si l'on peut ainsi parler, doit marcher à son propre pas et le directeur se régler sur ce pas. « Oh ! que nostre saint Bernard dit divinement bien que l'Office de la charge des âmes ne regarde pas les ames fortes, car celles la vont a leur propre pied. »[4] Faire des âmes fortes qui puissent marcher *à leur propre pied*, travailler par conséquent à se rendre inutile, tel est l'idéal du directeur salésien. Notre saint, qui ne perdait jamais le souvenir de Montaigne, citait un jour du haut de la chaire en l'approuvant le mot de Socrate à Eschine : « J'aurai donc soin de te restituer un jour à toi-meme meilleur que tu n'étais. »[5] Toute sa direction prépare cette *restitution*.

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VIII, ch. III, t. V, p. 66.

[2] *Gargantua*, ch. LVI et LVII. « Le ressort de la vie morale chez les gens d'élite réunis à Thélème, dit à ce sujet M. J. Plattard, c'est l'honneur, principe de cette morale aristocratique qui règne dans les romans de chevalerie et qui s'exprimera au XVIIe siècle dans la conception de « l'honnête homme ». Cf. Edit. Abel Lefranc, t. II, p. 430, note 4.

[3] *Lettre à la Baronne de Chantal*, 11 février 1607, t. XIII, p. 265

[4] *Lettre à Mme Bourgeois*, Avril 1605, t. XIII, p. 34.

[5] *Sermons autographes. Pour la fête de l'Epiphanie*, 6 janvier 1609 t. VIII, p. 42

Ennemi de la carte forcée, il s'était « voué » et mis au « service », comme il l'affirmait à Mme de Chantal, de « la tres sainte liberté chrestienne. »[1] La liberté des âmes est vraiment pour lui sainte et sacrée. Entreprendre sur elle, c'est entreprendre sur le domaine de Dieu qui est, comme nous le verrons, le premier directeur de l'âme à ses yeux, Le directeur terrestre n'est là près de nous que pour nous aider à discerner et à suivre les divines inspirations du directeur céleste. Aussi le mot de liberté revient-il sans cesse sous sa plume. Tout à l'heure nous entendions qu'on lui reprochait de trop intervenir dans la vie spirituelle de ses dirigés, de ne pas laisser assez de champ à leur libre initiative. Voyons pourtant comme il se comporte avec Mme de Chantal : «Parlons, dit-il, d'une regle generale que je veux vous donner. C'est que tout ce que je vous dis : ne penses pas ceci, cela ! ne regardes pas et semblables, tout cela s'entend *grosso modo ;* car je ne veux point que vous contraigniés vostre esprit à rien, sinon a bien servir Dieu, a le bien aymer, a ne point abandonner nos resolutions. »[2] Une autre fois il lui écrivait : « Je vous ay dit souvent qu'il ne faut point trop pointiller en l'exercice des vertus, mais qu'il y faut aller rondement, franchement, naifvement, a la vieille françoise, avec *liberté*, a la bonne foy, *grosso modo.* »[3] Est-ce là le ton d'un homme porté par tempérament à intervenir abusivement dans la vie de ses dirigés ?

Il a même le mérite d'avoir bataillé pour une cause qui n'avait pas en son temps partie gagnée. Bien des âmes qu'il dirigea eussent aimé qu'on les enfermât dans un système de règlementations fixes et qu'on les déchargeât de « la noble fatigue de vivre », comme dit M. Caro. « Pour moi, écrira plus tard sainte Chantal, souvente fois, j'ai eu peine de ce qu'il ne me commandait pas assez. »[4]

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 18 février 1605, t. XIII, p. 8.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 7 mars 1608, t. XIII, p. 374.

[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 1er novembre 1604, t. XIII, p. 392.

[4] *Œuvres de sainte Jeanne de Chantal*, Paris, Plon, t. II, p. 201

On implore autour de lui des ordres ; il se refuse à écouter ces appels « Car, dit-il, il faut partout que la sainte liberté et franchise regne, et que nous n'ayons point d'autre loy ni contrainte que l'amour. » Et il ajoute, parlant à Mme de Chantal : « Je pense que si vous m'entendes bien, vous verres que je dis vray, et que je combatz pour une bonne cause, quand je defens la sainte et charitable liberté d'esprit, laquelle, comme vous sçaves, j'honnore singulierement, pourveu qu'elle soit vraye et esloignee de la dissolution et du libertinage qui n'est qu'un masque de liberté. » [1] Ce texte ne nous montre-t-il pas un saint François de Sales conscient de l'originalité de sa doctrine, qui sait et donne à entendre que cette manière de voir et de faire n est pas admise de tous ? C'est lui, en propre, qui pense ainsi et qui le dit envers et contre tous. La perfection de Philothée doit être l'œuvre de Philothée. L'éducation spirituelle n'est pas un despotique dressage.

L'évêque de Genève avait de bonnes et récentes raisons pour se sentir original en ce point. Mme de Chantal, à laquelle il donne une telle consigne de liberté, venait à peine d'échapper aux mains d'un religieux tyrannique qui l'avait enchaînée dans des liens stupidement étroits. Elle « se laissa lier par ce berger, nous dit la Mère de Chaugy, lequel, étant bien aise d'avoir cette sainte brebis entre les mains, l'attacha à sa direction par quatre vœux : le premier qu'elle lui obéirait ; le second qu'elle ne le changerait jamais ; le troisième de lui garder la fidélité du secret en ce qu'il lui dirait ; le quatrième, de ne conférer de son intérieur qu'avec lui. » [2] Le souvenir d'une telle servitude, qui n'était peut-être pas absolument exceptionnelle alors, aurait pu suffire pour incliner vers les méthodes de liberté un esprit aussi délié que celui de saint François

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 8 juin 1606, t. XIII, pp. 184-185

[2] *Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne Françoise Fremyot de Chantal*, Ire partie, ch. XI, t. I des *Œuvres complètes* de la sainte, Paris, Plon, p. 44.

de Sales. Mais il les préférait à la fois par goût et par raison.

Dès qu'il eut à conduire l'âme de Mme de Chantal il entreprit de la mettre au large. C'est pour elle qu'il écrivit cette admirable instruction où l'obéissance est mise par lui au service de la liberté. Il y a deux lignes de cette instruction qu'il faut toujours avoir présentes à la mémoire si l'on veut comprendre sa pensée sur les limites de la direction spirituelle. « S'il vous advient dit-il, de laisser quelque chose de ce que je vous ordonne, ne vous mettes point en scrupule, car voyci la regle generale de nostre obeissance escritte en grosses lettres : *Il faut tout faire par amour et rien par force ; il faut plus aymer l'obeissance que craindre la desobeissance.* Je vous laisse l'esprit de liberté, non pas celuy qui forclost l'obeissance, car c'est la liberté de la chair ; mais celuy qui forclost la contrainte et le scrupule ou empressement. Si vous aymes bien fort l'obeissance et soumission, je veux que s'il vous vient une occasion juste ou charitable de laisser vos exercices, ce vous soit une espece d'obeissance, et que ce manquement soit suppleé par l'amour. » [1] Ainsi la liberté prime l'obéissance. Elle est même objet d'obéissance !

Il importe toutefois d'observer qu'en donnant à l'âme cette consigne d'affranchissement, il ne lui donne pas le droit de mettre en discussion la valeur théorique des conseils reçus. Si conciliant que soit notre saint sur l'exécution de ses « advis et conseils », il ne les donne pas comme facultatifs en soi. Le dirigé peut les trouver inapplicables en telle circonstance et s'en affranchir, mais non les tenir pour malencontreux en eux-mêmes. Plus large que bien des directeurs de son temps, notamment que M. de Bérulle, et que Zamet, le premier directeur de Port-Royal, l'évêque de Genève ne l'est pourtant pas autant que tels autres, surtout parmi les modernes. Il n'eût pas, je crois, signé sans réserves cette théorie de la direction proposée par un émi-

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, pp. 358-359

nent auteur ascétique contemporain : « La direction n'exige pas nécessairement l'obéissance. Elle est un conseil éclairé dont on doit faire cas selon la prudence, par conséquent selon la valeur des conseils demandés et de celui qui les donne. On peut s'en écarter si, de bonne foi, on ne les trouve pas très justes ou très applicables. Ce serait bien reposant de n'avoir pas la responsabilité de cet examen, mais c'est seulement par exception et dans une mesure toujours limitée qu'on doit s'en rapporter aveuglément à l'obéissance. Une obéissance habituelle du jugement tendrait plutôt à nous diminuer... A mon avis, la direction n'est pas l'impératif catégorique, s'imposant *par un droit qui lui serait propre, mais pouvant néanmoins s'imposer comme une lumière. L'âme reste l'arbitre.* Si elle croit devoir se conformer au conseil reçu, parce qu'il fixe les incertitudes de son esprit, elle l'accueille alors comme venant de Dieu et lui transmettant sa pensée. » [1] Si, pour notre saint, la direction n'est pas non plus « l'impératif catégorique », elle n'est pas non plus une consultation platonique qui n'engage à rien. Le libre choix qu'on a fait d'un directeur prudent, saint et savant, selon les règles que nous savons, confère à celui-ci « un droit qui lui est propre ». L'âme du dirigé demeure l'arbitre en ce sens qu'elle est toujours maîtresse du choix de son guide et que naturellement c'est elle qui décide d'obéir, mais le directeur est arbitre aussi en ce sens qu'il peut légitimement demander l'obéissance et trancher valablement les cas qui lui sont soumis. Si l'on a des doutes sur la valeur de ses « avis », il reste qu'on peut reviser son choix initial et passer à un autre directeur, comme le fit plusieurs fois sainte Thérèse et comme le fit sainte Chantal sur le conseil

---

[1] Chanoine BEAUDENOM, *Lettres de Direction*, Paris, Lethielleux, 1920, p. 244. M. Beaudenom est l'auteur justement réputé de nombreux ouvrages ascétiques parus sans nom d'auteur, notamment la *Pratique progressive de la confession et de la direction*, en deux volumes, Paris, Lethielleux.

même de saint François de Sales. Mais une fois le guide choisi, instituer un jugement de valeur sur chacun des avis qu'il donne, se réserver la faculté de les condamner, les tenir comme soumis par nature à la juridiction du dirigé, c'est aller certainement contre la notion salésienne du directeur *technicien et arbitre*. La suprématie habituelle et théorique du sens propre, telle que la pose l'auteur moderne, contredit formellement cette maxime de l'évêque de Genève, écrivant à Mme de Chantal : « Il est expedient de n'avoir qu'un pere spirituel, l'authorité duquel doit estre en tout et par tout *prœferée a la volonté propre.* »[1] Ces *avis* restent des *avis*. Nous pouvons accidentellement les trouver inexécutables, mais, en raison même de leur origine, comme venant d'un spécialiste représentant de Dieu, nous devons, au sentiment de saint François de Sales, les mettre au-dessus de notre opinion personnelle !

Mais s'il établit un lien d'obéissance entre directeur et dirigé, il n'est pas de ceux qui font appel à cette obéissance pour tous les détails de la vie spirituelle. Outre qu'il laisse, comme nous l'avons dit, beaucoup de jeu à l'initiative des âmes dans l'application des conseils donnés, il n'intervient d'ordinaire comme arbitre que pour les démarches graves. Il n'engage son autorité que dans des décisions chargées de conséquences. Selon le vœu de M. Strowski, il donne un *mot d'ordre général* et laisse ensuite dans le détail presque tout à faire au dirigé. C'est son intention expresse de mettre en dehors de la zone d'obéissance une large marge où s'exercera la liberté. On peut être moins interventionniste que lui, mais on peut l'être aussi—et on l'a été[2]—infiniment plus.

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 24 juin 1604, t. XII, p. 283.

[2] L'évêque de Langres, Sébastien Zamet, par exemple, dont sainte Chantal disait : « J'admire comme notre bon Mgr de Langres tient serré ce qui se met entre ses mains .» « La Mère Angélique. dit M. Gazier, dirigée durant ces années-là par l'évêque de Langres, Sébastien Zamet, était « tenue serrée » comme dans un étau ». Cf. A. GAZIER. *Jeanne de Chantal et Angélique Arnauld*, Paris, Champion 1915, p. 34. — Au XVe siècle, saint Antonin avait exercé de même une

Il tient ici comme partout une position moyenne. Pressant quant à la « substance » des vertus, il est très large quant aux « conditions » de leur pratique.

C'est lui-même qui fait cette distinction entre la « substance » des vertus et leurs « conditions ». « Ce n'est pas, disait-il, manquer a l'obéissance de manquer a quelques unes de ses conditions, attendu que nous ne sommes pas obligés sinon a la substance des vertus et non pas aux conditions. » [1] Quant à ces conditions : « Rien ne nuit tant, dit-il,... que la variété des propositions qui se font et surtout celle qu'on fait d'une Regle si exacte, car cela espouvante l'esprit. » [2] Il ne veut pas que l'on abdique, comme tentera de le faire Mme de Maintenon, toute responsabilité et même toute réflexion aux mains de son directeur [3]. Il n'admet pas

---

autorité extrêmement rigide et minutieuse sur ses dirigées. « Il ne faut rien faire sans mon consentement, leur disait-il, en dehors de ce que je vous ai prescrit ». Cf. *Saint Antonin. Une règle de vie au* XVe *siècle* Trad. Thiérard-Baudrillart, Paris, Perrin, p. 191

[1] *Vrays entretiens. Entretien* X, t. VI, p. 161.

[2] *Lettre à Mme Brulart*, octobre 1606, t. XIII, p. 225.

[3] M. Henri Bremond nous a finement analysé naguère les rapports de Mme de Maintenon avec ses directeurs : « Ainsi disposée, écrit-il, on s'explique sans peine que ses directeurs aient tenu tant de place dans sa vie. Choisir est difficile, le prêtre, c'est-à-dire Dieu choisira pour elle Prenez un directeur, écrivait-elle à son vieil ami, le marquis de Monchevreuil, qu'elle voulait convertir : « C'est le seul conseil que « j'ai à vous donner, parce qu'il renferme tous les autres et que, lorsque « vous aurez un conducteur, vous ferez aveuglément ce qu'il vous dira, « sans avoir à raisonner... » La docile brebis !... Remarquons néanmoins, dit M. Bremond, avec quel air de n'y pas toucher, elle fausse imperceptiblement pour sa commodité personnelle les idées chrétiennes sur la direction. Non, le directeur n'a pas pour mission de prendre sur lui toutes les responsabilités des personnes qu'il conduit. S'il nous sauve d'un certain nombre d'« embarras », du moins nous laisse-t-il, et toute vive notre conscience. « Elle ne faisait pas la moindre « chose sans consulter son directeur ou son confesseur, dit Mlle d'Au- « male parlant à Mme de Maintenon... J'ai été quelquefois, surprise et « confuse de voir qu'avec tout son esprit elle demandait conseil dans « les choses où la moindre personne n'aurait pas été embarrassée » Cf. *Le Correspondant*, 25 avril 1919.

qu'on recoure à son autorité pour des minuties « Pour les petites choses, dit-il, il faut marcher en simplicité ; car quelle apparence y auroit-il d'aller faire une heure de meditation pour cognoistre si c'est la volonté de Dieu que je boive un bouillon ou que je ne le prenne pas. » [1] Et quelle apparence y aurait-il pareillement d'aller consulter son directeur pour de telles vétilles !

La grande règle salésienne en matière de direction c'est celle-là même que le saint formulait pour Mgr André Fremyot dans son instruction sur la prédication : « Voila bien assez de methodes pour commencer ; car apres un peu d'exercice vous en feres d'autres qui vous seront propres et meilleures. » [2] De l'intervention, de la règlementation, soit, au commencement et pour les grandes lignes. Mais ensuite et pour le détail, de l'initiative et de la liberté. *De minimis non curat prætor.* Adressant à Mme de Chantal une petite méthode pour s'exercer à pratiquer, au cours de ses promenades, la volonté de Dieu, il explique : « J'ay presque dit ce qu'il faut, mais j'adjouste qu'ayant fait deux ou trois fois cet exercice en cette façon, vous pourres l'accourcir, le diversifier et accommoder comme vous le trouveres mieux. » [3] Une autre fois, lui ayant fait tenir un opuscule de piété, il lui écrit : « Je l'ay dressé non pour vous mays pour plusieurs autres ; neanmoins vous verrés en quoy vous le pourrés faire valoir pour vous. » [4] La part de *l'auto-éducation* est ainsi toujours réservée.

S'il arrive au saint d'entrer dans le détail des observances jusqu'à préciser, par exemple, un chiffre de coups de disciplines à se donner, il subordonne ce chiffre aux dispositions du flagellant. « Il sera bon, écrit-il à Mme de Chantal, d'appliquer quelquefois cinquante ou soixante coupz de discipline

---

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XV, t. VI, p. 272.

[2] *Lettre à Mgr André Fremyot*, 5 octobre 1604, t. XII, p. 319.

[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 24 janvier 1608, t. XIII, p. 362.

[4] *Lettre à la baronne de Chantal*, 3 mai 1604, t. XII, p. 266.

ou trente selon que vous seres *disposee.* » [1] De même pour l'aumône. Très catégorique sur la nécessité de la faire, il abandonne le chiffre au jugement du dirigé. « Pour l'ausmosne, écrit-il à Mme Brulart..., il n'y a nulle difficulté non seulement que vous la pouves, mais que vous la deves faire. Quant a la quantité, *cela ne se peut mieux juger que par vous mesme.* » [2] Voilà le ton général de ses directions. Données très habituellement sous forme de simple conseil avec des « s'il se peut », « s'il ne se peut mieux », [3] elles restent également d'ordinaire dans la haute région des principes, laissant à l'activité du disciple tout le champ des applications de détail. A mi-chemin entre l'interventionnisme excessif et le laisser-aller, elles façonnent des caractères aptes à prévoir, à concevoir, à vouloir !

*
* *

Saint François de Sales, avons-nous dit, évite habituellement de s'imposer à l'âme par voie de commandement pour ne pas éveiller son instinct d'indépendance et dresser l'obstacle de l'amour propre devant l'idée salutaire. Mais ayant pourtant mission, croit-il, de faire pénétrer la vérité morale dans l'âme de son dirigé, ayant qualité en outre comme directeur, c'est-à-dire comme arbitre indépendant et éclairé, pour amener l'âme à ses vues, comment réussira-t-il à se faire entendre ? A défaut du mode impératif qu'il s'interdit à soi-même et aux autres, à quels procédés aura-t-il recours pour se faire écouter et en somme pour se faire obéir ?

Là encore il nous épargnera l'effort de rechercher laborieusement sa théorie à travers sa pratique. Il nous initie lui-même à sa méthode. Reportons-nous à la grande lettre

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, p. 357.

[2] *Lettre à Mme Brulart*, mi-septembre 1606, t. XIII, pp 215-216

[3] Cf. notamment. *Lettre à la baronne de Chantal*, 8 juin 1606 t. XIII, p. 183.

du 9 octobre 1604, où il donne à l'abbesse du Puits-d'Orbe le programme d'une réforme pour son monastère. Nous y trouvons la formule exquise d'une direction ferme qui *dirige* vraiment sans être jamais attentatoire à la dignité ni même à la susceptibilité la plus ombrageuse. Après avoir posé la règle d'or que tous les éducateurs devraient savoir par cœur et méditer : « il faut bien se garder de donner ni peu ni prou aucune alarme de vouloir reformer... il faut que d'elles-mêmes elles se reforment », il en vient aux *procédés* pédagogiques par lesquels on pourra *réformer* sans paraître le vouloir. « Mais comme quoy »? demande-t-il.

Et voici la réponse, réponse toute de sagesse et d'insinuante habileté : «Pour ce faire usés de trois ou quatre artifices. Le premier c'est de leur commander souvent, mais des choses fort petites, douces et legeres, et ce devant les autres; et puis, la-dessus, les en louer modestement, et les appeler a l'obeissance avec des termes d'amour : ma chere sœur, ou Fille, et semblables ; et plutost leur dire avant que de le faire : Si je vous prie de ceci ou de cela le feres-vous pas bien pour l'amour de Dieu ? Le second, c'est de leur jetter devant des livres propres à cela... *Item*, parler souvent de l'obedience, non pas comme la desirant d'elles, mays comme desirant de la rendre a quelqu'un. Par exemple : Mon Dieu que les Abbesses qui ont des Supérieures qui leur commandent, ou bien des Superieurs, sont bien plus ayses ! elles ne craignent point de faillir, elles ne font rien qu'a propos, toutes leurs actions sont bien plus aggreables a Dieu ; et semblables petites amorces. — Le troysiesme, c'est de commander si doucement et amiablement qu'on rende l'obeissance aymable ; et, apres qu'elles vous auront obei : Dieu vous veuille recompenser de cette obeissance. Et ainsy vous tenir fort humble. — Le quatriesme : c'est de faire profession vous mesme de ne vouloir rien faire que par l'advis et conseil de vostre pere spirituel auquel neanmoins vous n'attribueres aucun tiltre de commandement, ni a ce que vous feres par sa direction aucun tiltre d'obeissance, de peur d'exciter des contradictions, et que

les malins ne suscitent des jalousies en l'esprit de ceux qui sont Supérieurs de vostre Monastere, car cela gasteroit tout. » Et après quelques avis spéciaux, relatifs à la pauvreté et à la chasteté, il revient sur le précepte qui domine tout : « Mais pourtant, il ne faut donner nulle alarme de tout cela, ains les y conduire par des douces et souëfves *inspirations*, a quoy aussi serviront les livres susdits... Quand vous rencontreres des difficultés et contradictions, ne vous essayes pas de les rompre, mais gauchisses dextrement et pliés, avec la douceur et le tems, si toutes ne se disposent pas, ayés patience, et avancés le plus que vous pourres avec les autres. Ne temoignés pas de vouloir vaincre ; excusés en l'une son incommodité, en l'autre, son aage, et dites le moins qu'il vous sera possible que c'est faute d'obeissance... Il faut avoir un cœur de longue haleyne ; les grans desseins ne se font qu'a force de patience et de longueur de tems ; les choses qui croissent en un jour se perdent en un autre. » [1] Nous avons là, dans cette page improvisée où la pensée vive s'affranchit parfois de la syntaxe, le schéma d'une méthode pédagogique *indirecte* que saint François de Sales appliquera pour ainsi dire constamment dans sa direction. C'est le système de suggestion, de persuasion, d'*inspiration*, substitué au système d'injonction. C'est la méthode d'investissement, de circonvallation lente, preférée à celle de l'assaut direct qui d'un seul coup peut subjuguer une âme, mais aussi la mettre en révolte.

De ces conseils jetés, comme en courant, par l'évêque de Genève à l'abbesse du Puits-d'Orbe, nous pouvons dégager quelques règles pratiques nettement différenciées. Le principe fondamental c'est d'agir sur l'âme par des voies obliques. Et le premier moyen, c'est d'insinuer doucement des volontés sous forme de prière et de vœu.

Or, n'est-ce pas déjà comme une touchante application du grand principe salésien que l'emploi si fréquent, si

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 9 octobre 1604, t. XII, pp. 337-339.

calculé, qui est fait, dans cette lettre même, du tour interrogatif, optatif, conditionnel : « J'appreuverais que vous observassies », « je conseillerois que le disner ne fust point plus tard que dix heures » ; « je treuverois bon que l'exercice de l'examen ne se fist.... » ? [1] L'évêque a su constamment ainsi, par des prodiges de souplesse, faire exprimer à notre langue des volontés positives sous forme de prière et de désir : « Je suis indigne d'estre escouté, écrit-il à des Religieuses, mais j'estime vostre charité si grande que vous ne mespriseres point mon advis. » [2] Pour décider Mme Bourgeois à consulter un saint Religieux de passage à Dijon il trouve ce tour enveloppant et délicieusement circonspect : « A l'adventure seroyt-il bon que vous le vissiez et prissiez quelques leçons de luy pour la police de vostre Maison, car il n'est pas qu'il n'ayt une grande cognoissance de semblables choses. » [3] Une autre fois, voulant réconcilier la terrible abbesse avec sa sœur, prieure au même couvent, il lui écrit: « Or sus, ni auroit pas moyen que vous sceussies treuver le biays par lequel il faut prendre et garder le cœur et l'affection de Madame la prieure nostre sœur ? » Et après une lettre tout entière de ce ton, écrite avec un luxe inouï de circonlocutions feutrées, il n'hésite pas à conclure avec une émouvante candeur, comme s'il avait proféré de rudes et terribles avertissements : « Vous voyes de quelle liberté j'use a vous dire mes sentiments, ma chere Fille. » [4] Avec quelle application il s efforce d'ôter à ses leçons toute pointe vive, toute brusquerie irritante, comme il sait les ouater de mots caressants, comme il les enveloppe de : « il semble que », de « croyez-moi, ma chere Fille », de « si vous voulez mon avis », qui laissent au dirigé le sentiment salutaire de son

---

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 9 octobre 1604, t. XII, pp. 334-335-340.

[2] *Lettre aux Religieuses du Monastère des Filles-Dieu*, 22 novembre 1602, t. XII, p. 151.

[3] *Lettre à Mme Bourgeois*, 18 février 1605, t. XIII, p. 13.

[4] *Lettre à Mme Bourgeois*, 6 novembfe 1610, t. XIV, p. 360.

ni tiative. On le dirait tout occupé de renoncer à ce qu'on pourrait appeler ses droits d'auteur sur la décision.

Il multiplie les appels à la collaboration par des « ne voudrez-vous pas », « ne consentirez-vous pas » qui reportent la responsabilité de la volition là où elle doit être dans l'âme du disciple. En un mot il applique déjà dans le domaine de la spiritualité la doctrine pédagogique de nos plus récents théoriciens de l'éducation. « Si, comme l'écrit l'un d'eux, sous la direction du maître, les volitions se répètent, si les désirs sont bien dirigés, l'élève aura l'illusion de travailler librement à sa propre instruction. Plus le maître a soin de cacher ses préparations et ses artifices, plus l'élève aura le sentiment que ses progrès sont son œuvre propre. C'est ainsi qu'il prend conscience de sa force, et ce qui était une illusion devient une réalité. Il apprendra à se poser à lui-même un but et à élargir pour son propre compte le domaine de ses connaissances. » [1] Très soigneux aussi de « cacher ses préparations », de voiler ses desseins de conquête, saint François de Sales veut laisser au dirigé le sentiment qu'il choisit ses actes. Ayant le sentiment du choix, celui-ci en a le bénéfice. La volonté se trempe par la répétition d'actes qui lui semblent venir et qui viennent en vérité, puisqu'il le croit, de son propre fonds. Ainsi la décision inspirée, suggérée, non imposée de l'extérieur par un ordre du directeur, est-elle doublement bienfaisante.

Notons d'ailleurs que cette tactique indirecte, recommandée et pratiquée par notre saint, n'implique nullement de sa part un doute sur le droit théorique du directeur à commander. Le principe et la raison de sa tactique indirecte n'est point doctrinal. Il est psychologique, utilitaire. Le saint la préconise comme étant d'un meilleur rendement. Cette méthode était sans doute conforme à sa nature. Redisons même qu'elle était surtout chez lui affaire de tempérament, mais elle fut aussi le fruit de son expérience

[1] E. Rœrich. *Philosophie de l'éducation*, Paris, Alcan, p. 125.

et de ses méditations. Elle semble avoir pris corps dans son esprit dès le début de son apostolat en Chablais. Malgré l'indigence des sources sur cette période de sa vie nous discernons nettement qu'un conflit de méthode s'éleva dès lors entre lui et certains des missionnaires qui lui avaient été adjoints. Nous le voyons notamment en opposition assez vive avec le bouillant P. Chérubin qui n'avait pas comme lui la patience de circonvenir les âmes, et qui prétendait les emporter d'assaut au lieu de les amener doucement à se donner.

Entre les « artifices » de pédagogie indirecte conseillés par saint François de Sales à Mme Bourgeois, il en est un dont on fait généralement honneur à Rousseau, mais dont notre auteur a parlé avec autant de finesse et de précision, sinon avec autant d'éloquence que l'auteur d'*Émile*, c'est celui qui consiste à donner la leçon par une sorte de ricochet en se la donnant à soi-même ou en la faisant donner par un tiers. Nous avons là une des bonnes « amorces » par lesquelles, comme il disait, on peut « prendre » et conduire les âmes. Rappelons-nous comment il conseillait à Mme Bourgeois de se comporter avec ses religieuses du Puits-d'Orbe : « Parler souvent de l'obédience, non pas comme la désirant d'elles, mays comme desirant de la rendre a quelqu'un. » Et après quelques indications semblables pour la pauvreté et la chasteté le saint ajoutait : « Mais que ce soit en sorte qu'il semble que vous ne le dites que pour vostre particulier, et vous verres que petit a petit, elles seront bien ayses de retrancher les sorties au monde et les entrees des mondains. » [1] Il s'agit là, comme on le voit, de faire une sorte de méditation parlée devant ceux qu'on veut entraîner.

M. Rebelliau a noté avec beaucoup de finesse que la puissance oratoire de Bossuet tenait pour une bonne part à ce que le grand orateur parlait souvent en chaire comme un chrétien qui médite dans son oratoire. Il s'adressait à lui-

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 9 octobre 1604, t. XII, p. 339.

même autant qu'à ses auditeurs. Saint François de Sales est de la même école. Dans un projet de sermon du 30 novembre 1608, nous lisons, en effet, écrite de sa main, cette note significative : « Récapituler sous forme de prière. »[1] Ce qui veut dire que l'orateur, tirant les conclusions de son discours et donnant ses derniers avis, ne les assènera pas du dehors sur ses auditeurs, mais les proposera par un détour, demandant à Dieu pour lui-même les vertus qu'il désire voir pratiquer des autres, tâchant ainsi de faire naître le désir du bien chez autrui par la contagion de son propre désir. Cette méthode d'enseignement par méditation et retour sur soi, méthode que l'évêque de Genève avant Bossuet a pratiquée du haut de la chaire, il l'a pratiquée encore et surtout dans la direction des âmes. Au lieu de « prêcher » ses dirigés, il essaie de les enseigner en se mettant de jeu, par son exemple discrètement allégué. Voulant obtenir de Mme de Chantal qu'elle dédaigne les médisances et calomnies qui s'élèvent autour d'elle, il lui dit : « Et penses-vous que je sois exempt de pareilles attaques? Mais c'est la verité que je ne fay que m'en rire quand je m'en ressouviens, qui est fort peu souvent. O Dieu, que ne suis-je insensible aux autres accidens et suggestions malignes, comme je le suis aux injures et mauvoises opinions qu'on a de moy! » [2] Cet exemple offert n'est-il pas le plus puissant levier, le meilleur stimulant de décisions spontanées, consécutives à quelque brève délibération du genre de celle-ci : « Quod iste, non faciam? » Bossuet, dans son panégyrique de sainte Catherine, disait en ce sens avec profondeur : « Quand un homme qu'on croit du monde, simplement et sans affectation, professe de bonne foi ce qu'il sent de Dieu en lui-même,,.. chrétiens, qu'une telle conversation, assaisonnée de ce sel de grâce, a de force pour exciter l'appétit et réveiller le goût des biens éternels. »

---

[1] *Sermons autographes. Pour le* 1er *dimanche de l'avent*, 30 novembre 1608, t. VIII, p. 27.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 avril 1607, t. XIII, p. 280

Bossuet dit fort bien d'un tel exemple qu'il « excite l'appétit », et « réveille le goût », signifiant par là que le principe du mouvement et de l'action reste dans le sujet.

Il n'est pas difficile d'imaginer la prodigieuse force propulsive que devaient avoir sur les âmes dirigées par saint François de Sales certaines confidences touchant sa propre vie spirituelle, confidences qu'il a faites, semble-t-il, plus volontiers que la plupart des autres saints : « Vrayement, écrivait-il à Mme de Chantal, j'ay eu de grans sentimens ces jours passés des infinies obligations que j'ay a Dieu, et, avec mille douceurs j'ay resolu derechef de le servir avec plus de fidelité qu'il me sera possible et de tenir mon ame plus continuellement en sa divine presence ; et avec tout cela, je me sens une certaine allegresse, non point impetueuse, mais, ce me semble, efficace pour entreprendre ce mien amendement. N'en serés-vous pas bien ayse, ma chere Fille, car nos biens interieurs sont inseparablement et indivisiblement unis. Vous me souhaites perpetuellement beaucoup de grâces et moy, avec ardeur nompareille, je prie Dieu qu'il vous rende très absolument sienne.»[1] Combien cet émouvant compte-rendu, combien ce discret « j'ay resolu derechef de le servir », où s'introduit un « moi » si peu « haïssable », devait être puissant pour faire naître, dans l'âme de la destinataire, un « je resous » identique et spontané ! *Exempla trahunt* ! Combien plus puissant en tous cas que le direct et tranchant «résolvez-vous» qui eût glissé sur l'âme, ou peut-être l'eût mise en état de résistance instinctive !

Il est un autre détour dont use encore volontiers saint François de Sales, c'est celui qui consiste à donner la leçon par l'intermédiaire d'un tiers évoqué, invoqué, ou pris à témoin. Ce tiers est souvent Dieu lui-même auquel le saint affecte de demander comme une grâce ce qu'il veut voir accomplir par son dirigé. Rien n'est plus respectueux de la liberté que cette direction par prière. L'âme en faveur de qui on supplie Dieu *prend* sa leçon, elle ne la *reçoit* pas.

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, février 1606, t. XIII, pp. 147-148.

Tout à l'heure nous entendions le saint dire à Mme de Chantal : « Je prie Dieu qu'il vous rende tres absolument sienne ». Ce procédé intervient pour ainsi dire dans chacune de ses lettres. « Je vous souhaitte mille benedictions, écrit-il à Mme de la Flechère. O Seigneur, benissés le cœur de ma tres chere Fille, faites-le brusler comme un holocauste de suavité a l'honneur de vostre divine dilection ; qu'elle ne cherche aucun autre contentement que le vostre, ne requière autre consolation que celle d'estre très parfaittement consacree a vostre gloire. Jesus soit a jamais au milieu de ce cœur et que ce cœur soit a jamais au milieu de Jesus ; Jesus vive en ce cœur et ce cœur en Jesus. »[1] Par ce biais délicat, l'enseignement s'insinue comme imperceptiblement dans l'âme sans éveiller son amour-propre.

Ce recours à un tiers se fait encore par un artifice que l'évêque de Genève emprunte à la Bible et dont il fait un mérite au prophète Nathan de s'être servi avec David : « Nathan, dit-il, luy parla de sa faute, en la personne d'un tiers. » Et il ajoute finement : « Peut estre n'eust-il pas esté si facile s'il eust parlé directement a luy-mesme. »[2] Ce procédé si véritablement salésien, le saint nous en fait longuement la description dans une charmante anecdote, qu'il faut bien citer ici, malgré son étendue, à cause des lumières qu'elle nous donne sur sa méthode. Il s'agit de saint Arsène, l'ancien précepteur d'Arcadius, lequel, lassé de la vie fastueuse des cours, s'était retiré parmi les ermites du désert : « Les Pères, dit saint François de Sales, qui avoyent ouy le renom de la vertu de ce grand saint, furent bien aises et bien consolés de l'avoir en leur compagnie. Il s'accosta particulierement de deux religieux, dont l'un

---

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 1609 ou 1610, t. XIV, p. 236. — On l'a dit avec raison : « Le ressort le plus profond de notre activité, c'est la vue de l'activité d'autrui .» Cf. William James. *Causeries pédagogiques*. Trad. Pidoux, Paris, Alcan, p. 51.

[2] *Sermons autographes. Pour le dimanche de la Sexagésime*, 13 février 1594, t. VII, p. 136

avoit nom Pastor, et fit grande amitié avec eux. Or, un jour que tous les Peres estoyent assemblés pour faire une conference spirituelle (car ç'a esté de tout temps qu'il s'en est fait entre les personnes pieuses), il y eut quelqu'un des Peres qui advertit le Superieur qu'Arsenius commettoit ordinairement une immodestie, en ce qu'il croisait une jambe dessus l'autre. Il est vray, dit le Pere, je l'ay bien remarqué ; mais c'est un bon homme qui a vescu long temps au monde, il a apporté ceste contenance de la cour : Que feroit-on là ? Il l'excusoit, car il luy faschoit de le fascher en le reprenant d'une chose si legere où il n'y avoit point de péché ; mais d'ailleurs, il avoit envie de l'en faire corriger, car il n'avoit qué cela où l'on peust trouver à redire. Le religieux Pastor dit lors : O mon Pere, ne vous mettez point en peine, il n'y aura pas grande façon à le luy dire, il en sera bien ayse ; et pour cela, demain, s'il vous plait, à l'heure de l'assemblée, je me mettray de la mesme façon que luy, et vous m'en ferez la correction devant tous, et ainsi il entendra qu'il ne le faut pas faire. Le Pere donc faisant la correction à Pastor, le bon Arsenius se jetta en terre aux pieds du Pere, demandant humblement pardon, disant que si bien on ne l'avoit pas remarqué, qu'il avoit neantmoins tousjours fait ceste faute là, que c'estoit sa contenance ordinaire de la cour, qu'il en demandoit penitence. Il ne luy en fut point donné, mais jamais depuis on ne le vid en ceste posture. En ceste histoire, je trouve plusieurs choses bien dignes de consideration. Premierement, la prudence du Superieur à craindre de fascher le bon Arsenius par une correction de si peu d'importance... En apres remarquez que ce n'est pas un mauvais jugement de penser que le Superieur fait la correction à un autre de quelque faute que vous faites comme luy, à fin que sans vous reprendre, *vous mesme vous en amendiez.*»[1] N'est-il pas bien remarquable que dans une conférence sur la modestie, le saint donne, comme première et principale conc usion à

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* IX, t. VI, pp. 135-136.

son anecdote, une leçon de pédagogie ? C'est à de tels signes qu'un tempérament se reconnaît. On peut dire qu'il n'a cessé de méditer sur son art d'éducateur spirituel, qu'il n'a cessé notamment de rechercher les moyens détournés par lesquels on peut faire entendre la vérité sans la jeter en face, corriger sans « faire la correction » directe. Dénoncer chez un tiers, imaginaire ou réel, individuel ou collectif, le travers dont on veut que l'auditeur *se corrige* ; louer chez les autres la vertu dont on veut lui *inspirer* le désir, voilà de ces « amorces » et « artifices » merveilleusement efficaces, dont l'évêque de Genève a tiré pertinemment le plus ingénieux parti.

Au lieu de donner la correction ou la leçon à un tiers, il arrive encore que saint François de Sales la fasse donner par ce tiers. C'est ainsi que, voulant calmer les ardeurs intermittentes de Mme Bourgeois, il appelle à son secours le père de la fantasque abbesse pour lui administer obliquement, par personne interposée, cette petite instruction modératrice : « Faites moy ce bien, lui dit-il, je vous prie, de me faire escrire par quelqu'une de vos plus confidentes du succez de vostre maladye, de laquelle monsieur vostre pere m'escrit, mais en gros. Il est infiniment ediffié de vos deportementz et de tout ce qui est en vostre Monastere. Il craint neantmoings tousjours que vous ne passiez a quelque extreme severité et mortification exterieure, et ne se peut assurer que je ne vous y porte. Il se trompe toutesfois bien fort, car si j'avois autant de pouvoir que j'ay de vouloir pour servir a l'entiere reformation de vostre Monastere, non seulement je n'y mettrois pas de la rigueur exterieure, mais y mettrois une bien grande douceur ; ce seroyt a l'interieur ou j'appliquerois toutes mes pensees. »[1]

D'autres fois, c'est à un tiers collectif, à l'opinion publique, qu'il en appelle pour s'épargner l'odieux d'une réprimande directe et garder intact son crédit. A la même abbesse du Puits-d'Orbe, qui, après des accès de rigueur,

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 18 février 1605, t. XIII, p. 13.

avait laissé quelque relâchement pénétrer dans son Monastère, il écrit pour l'informer qu'on murmure çà et là contre ses Filles : « Certes, dit-il, il faut avoir quelque égard a la voix commune, et faut beaucoup faire de choses pour esviter les bruitz des enfans du monde... Contentes en cela messieurs vos parens, et je croy qu'apres vous pourres confidemment leur demander du secours pour vous bien loger ; car il me semble que je les voy qui disent : Pourquoy loger a commodité des Filles qui sortent et vont parmi le monde? Et le déplaysir qu'ilz ont de ces sorties fait qu'ilz en exagerent la quantité et la qualité. C'est l'ancienne coustume du monde de trouver qu'il luy est loysible de parler des ecclesiastiques a toutes mains, et croit que pourveu qu'il ayt quelque chose a dire encore sur iceux, il ni aura plus rien a dire sur ses partisans. »[1] Ainsi, à la faveur d'un léger blâme adressé au monde, le saint glisse un enseignement salubre, finement emprunté à ce même monde, et sur lequel la réflexion du dirigé va librement s'exercer. Ce ne sera pas, apparemment, le directeur qui aura parlé. Ce sera l'opinion publique. Sans doute, cette opinion a eu tort; elle a exagéré. Mais ne convient-il pas d'accorder quelque chose même à ses erreurs ? Là-dessus, l'âme aiguillonnée va se cabrer peut-être, elle va s'irriter contre l'opinion publique indiscrète ou injuste. Mais la leçon aura trouvé son adresse, et le crédit du directeur sera demeuré sauf. L'auréole de père et d'ami reste à son front. De nouveau, il pourra intervenir sans avoir rien perdu de l'amical respect dont il a besoin.

Emile Faguet faisait un jour compliment à Boileau d'avoir su enseigner subtilement la vertu au roi en ayant l'air de le tenir pour le plus vertueux des mortels. « La foule, disait le fin critique, aime à être endoctrinée de cette façon-là. Précisément, quand Boileau parlait au roi, il le prêchait de cette sorte, il le louait d'une foule de vertus pour lui inspirer le désir de les avoir. Il avait l'optimisme monarchique. La

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 6 novembre 1610, t. XIV, pp. 359-360.

foule aime, tout juste, à être prêchée de cette manière. Elle veut qu'on lui inspire toutes les vertus, en commençant par les lui attribuer, et qu'on les lui donne à force de les lui prêter. » [1] Saint François de Sales avait parfaitement discerné les mérites pédagogiques du procédé dont M. Faguet semble faire si justement cas. Il n'avait pas hésité, dans sa grande instruction à l'abbesse du Puits-d'Orbe, à le mettre au premier rang des «artifices» qui peuvent «gagner les jeunes plantes» du monastère. «Pour ce faire, disait-il en effet, usés de trois ou quatre artifices *le premier*, c'est de leur commander souvent, mais des choses fort petites, douces et legères... et puis, la dessus, les en *louer*, modestement. » [2] L'éloge n'est-il pas peut-être le plus excitant et le plus actif de ces enseignements indirects qui nous atteignent par une sorte de choc en retour ? Même donné à faux, il pousse l'âme à accomplir ce pour quoi on l'a mise ainsi à l'ordre du jour.

Dans une première rédaction des chapitres V et VI du dixième livre de son *Traitté de l'amour de Dieu*, l'auteur avait écrit cette note qui pourrait s'appliquer à toute sa direction spirituelle : « Ce chapitre doit estre grandement addouci par la demonstration de la suavité de ce commandement, affin que les heretiques le lisant, voyent la clarté de la doctrine chrestienne et boivent cett'eau imperceptiblement. » [3] La préoccupation de faire de son enseignement comme une eau sucrée, afin qu'on l'avale imperceptiblement, l'a rendu merveilleusement ingénieux à diversifier ces petits artifices élogieux, ces suppositions captieuses qui semblent tenir comme acquis ce qu'on veut obtenir du dirigé. A Mme de la Fléchère qui avait quelque peine à accorder sa vie intérieure avec les soucis mondains inhérents à sa condition, il écrit comme si justement l'accord était fait : « J'ay esté bien consolé par les lettres que vous m'aves escrit, voyant que

---

[1] Emile FAGUET. *Propos littéraires*. Société française d'imprimerie, Paris, 5e *série*, pp. 4-5.

[2] *Lettre à Mme Bourgeois*, 9 octobre 1604, t. XII, p. 337

[3] *Traitté de l'amour de Dieu. Appendices*, t V, p. 482

Nostre Seigneur vous a fait gouster les commencemens de la tranquillité avec laquelle, moyennant sa grâce, il nous faut des-ormais continuer de le servir parmi la presse et multiplicité des affaires ausquelles nostre vocation nous oblige... J'ay une extreme bonne esperance pour vous, parce que j'ay veu, ce me semble, *en vostre cœur une profonde resolution* de vouloir servir sa divine Majesté, qui me fait asseurer que vous userés de fidelité es exercices de la sainte devotion. » [1] Souvent l'éloge sur tel ou tel détail de la vie lui sert d'appui pour une demande de mieux sur un autre point. Ecrivant aux Religieuses du Monastère des Filles-Dieu, il commence par leur déclarer qu'il « prise et honnore leur Mayson a l'esgal de toute autre et l'estime une des bonnes qu'il ayt veues. » Puis, sous le couvert de ce préambule flatteur, il insinue gentiment sa requête : « C'est cela, dit-il, qui m'a fait desirer qu'elle soit meilleure et parfaite. Il me fasche de voir de si grandes qualités, comme sont celles de vostre mayson, esclaves sous ces menues imperfections, et, comme parle l'Ecriture, de voir vostre vertu reduite en captivité et vostre beauté spirituelle entre les mains des ennemis. C'est pitié de voir une pretieuse liqueur perdre son prix par le meslange d'une petite souilleure, et un vin exquis par le melange de l'eau. Ton vin, dit un prophète, est meslé d'eau. Je vous diray comme vostre saint Patron saint Jean qui reçut commandement d'escrire aux prelatz d'Orient : Je sçay vos œuvres qui sont presque toutes bonnes, vous estes presque tres bonnes Religieuses ; mais j'ay quelque petite chose a dire contre vous, il vous manque quelque chose. » [2] Ne soyons pas surpris que ce soit avec les âmes un peu revêches qu'il use le plus volontiers de cet artifice de louange. Il estime que les âmes pauvres et faibles ont plus besoin que d'autres d'être cajolées. Pour celles-là il multiplie les appas : « Ma chere Fille,

---

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, fin avril 1608, t. XIV, p. 7.

[2] *Lettre aux Religieuses du Monastère des Filles-Dieu*, 22 novembre 1602, t. XII, p. 151

écrit-il à l'inconstante Mme Bourgeois, vous m'escrives que vous estes partout la cadette ; mays vous vous trompés, les fruitz que j'espere de vous estans plus grans que de nulle autre.»[1] Ces déclarations d'estime devaient être, on le devine, de puissants aiguillons sur une âme altière et vibrante comme celle de Mme Bourgeois.

Cet emploi de l'éloge en éducation est connexe à celui des récompenses et de l'émulation dont les Jésuites tiraient alors si excellemment parti dans leurs collèges [2]. Saint François de Sales s'inspire ici visiblement de ses maîtres. Port-Royal qui ne voudra voir dans l'enfant qu'une petite bête maligne, tout infectée de la corruption d'Adam, proscrira l'éloge de sa pédagogie [3]. L'évêque de Genève au contraire, disciple des Jésuites, et fidèle à son optimisme théologique, en fait un de ses meilleurs moyens d'action.

Il importe enfin de noter, parmi les artifices recommandés par saint François de Sales, celui qui consiste à disposer sur la route du disciple les appas qui le feront se prendre et résoudre lui-même. On attribue communément encore tout le mérite de cette trouvaille à Rousseau. Il est vrai

---

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 15-18 Avril 1605, t. XIII, p. 32.

[2] Saint François de Sales, il est vrai, n'eut pas souvent, dans son domaine à faire usage de l'émulation et de cet éloge qu'on pourrait appeler *comparatif*. Mais il n'eût pas admis sans doute la condamnation qu'en fera Rousseau: «Qu'Emile, dira celui-ci, ne soit jamais amené à se comparer... Je noterais chaque année ses progrès, je les comparerais avec ceux des années précédentes... Ainsi je l'exciterais sans le rendre jaloux de n'importe qui. Il désirerait se surpasser lui-même. Je ne vois aucun inconvénient à l'émulation où le moi joue le principal rôle. » C'est presque toujours de cet éloge absolu que se sert l'évêque de Genève.

[3] Pascal dira : « Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance ». Cf. *Pensées*, Edition Brunschvicg, section II, 151. Et M. Brunschvicg rappelle à ce propos le conseil que Fontaine disait avoir reçu de M. de Saci : « Quand il y avait quelque bien dans quelqu'un de ces enfants il me conseillait toujours de n'en point parler et d'étouffer cela dans le secret : « Si Dieu y a mis quelque bien, disait-il, il l'en faut louer et garder le silence, se contentant de lui en rendre dans le fond du cœur sa reconnaissance ».

qu'il en a parlé avec un détail et un éclat qui justifient la méprise. Mettre un bon livre sur le chemin d'Emile, lui suggérer ainsi des idées et des volitions qu'il croira siennes, c'est une méthode excellente, mais dont l'auteur de l'*Introduction* avait usé déjà avec ses Philothées diverses. « Le second (artifice), écrit-il à Mme Bourgeois, c'est de leur jeter devant des livres propres à cela » [1], c'est-à-dire des livres propres à leur inspirer le désir d'une réforme. Cet artifice d'ailleurs, pris dans sa matérialité, n'est d'une application facile que dans le système d'éducation artificielle dont Rousseau nous a fait la description. Pour que le disciple rencontre ainsi de bons livres sous ses pas, il le faut isolé du monde, gouverné dans tout le détail de son activité par un guide toujours présent, toujours de loisir pour lui préparer les mille petits stratagèmes propres à le circonvenir. L'artifice du bon livre négligemment offert à la curiosité du passant peut, il est vrai, être employé par une Supérieure dans son Monastère, parce que les conditions y sont analogues à celles qu'a imaginées Rousseau dans son *Emile*. Mais le directeur de conscience qui ne fait pas partie de l'entourage immédiat de son dirigé, qui ne lui est pas présent d'une présence réelle ne peut guère l'utiliser que par analogie, c'est-à-dire en recourant à quelque histoire, allégorie ou parabole [2]. Ce procédé didactique dont Jésus lui-même avec plus de vigueur et de sobriété donna le modèle dans l'Evangile, met pour ainsi dire de plain-pied le dirigé avec le directeur. Celui-ci n'est plus un maître

---

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 9 octobre 1604 t. XII, p. 337.

[2] Saint François de Sales pourtant a su trouver le moyen d'appliquer presque à la lettre son procédé, même avec des dirigés lointains Le 2 octobre 1609, adressant à Mme de la Forest un exemplaire de son *Introduction à la vie devote*, il lui disait : « Je vous envoye un livre de la nouvelle edition et en enverray un autre a Mme vostre jeun'Abbesse quand j'auray le loysir de luy escrire, sans faire semblant de rien. » Cf. t. XIV, p. 206. Dans ces simples mots : « sans faire semblant de rien », nous pouvons voir combien notre saint avait l'*intention* des méthodes qu'il pratiquait !

qui enseigne du haut d'une tribune mais un égal qui converse et fait appel à la collaboration. L'histoire ou la parabole, pour donner son fruit, exige du disciple un effort d'intelligence : il faut qu'il discerne la leçon et se l'applique à lui-même. Il ne passe à la décision qu'après un travail d'assimilation personnelle. Il ne reçoit pas l'impulsion du dehors. Il se la donne à lui-même du dedans. Sa liberté et sa dignité sont sauves.

On peut bien le dire, en terminant, toutes les voies indirectes, tous les cheminements secrets qui conduisent jusqu'au réduit central du cœur humain ont été connus de saint François de Sales. La pédagogie moderne peut trouver chez lui les lignes maîtresses et souvent tout le détail d'une méthode absolument respectueuse de la dignité humaine. M. Payot pourra s'élever contre «l'Eglise catholique qui conçoit comme suprême éducation des caractères l'asservissement à l'autorité sans contrôle » [1], ce n'est là qu'un mot de polémiste. Nous n'avons pas ici à défendre l'Eglise catholique, mais nous pouvons rappeler, ce que nous avons, nous semble-t-il, démontré, que l'un des plus hauts représentants du catholicisme, saint François de Sales, a fait, pour sa part, constamment appel au « contrôle » de son dirigé. Même quand il lui adresse un *ordre* dans toute la nudité d'une formule directe, il entend que cet ordre soit adapté aux cas concrets qui peuvent surgir à l'improviste. Il n'exige en aucun cas cette passivité veule qui conduit à l'anéantissement de la personnalité. Il exige au contraire que l'obéissance soit intelligente et active, que le disciple comprenne l'enseignement proposé, et, l'ayant découvert en quelque sorte, se l'applique à soi-même en tenant toujours un compte exact des circonstances.

---

[1] *Revue philosophique*, décembre 1899.

CHAPITRE VIII

LA DIRECTION. — MÉTHODE D'ADAPTATION AU SUJET MÉTHODE PROGRESSIVE.

Le chapitre précédent nous a montré dans saint François de Sales un guide attentif à ne pas imposer son autorité par contrainte et injonction directe. Nous l'avons vu rechercher et recommander les moyens détournés de faire entrer « goutte à goutte » et comme « imperceptiblement » ses enseignements dans les cœurs. Sagement respectueux de la liberté, très modérément interventionniste, il laisse un champ vaste à l'activité personnelle de son dirigé. Mais quelque indépendance qu'il tolère, de quelque souplesse dont il fasse preuve dans le choix des moyens pour gouverner les âmes, il n'en reste pas moins que l'action du directeur telle qu'il la souhaite et telle que nous l'avons observée chez lui, pourrait encore se faire abusive et despotique. Que ce soit par contrainte visible ou par ruse il peut se faire que l'autorité d'un directeur s'impose arbitrairement à la personnalité du disciple. Consciemment ou à son insu, le pédagogue spirituel peut faire servir son habileté, son doigté, sa plasticité, sa puissance de suggestion à dominer l'âme qui lui est confiée, à la plier sous son joug, à la subordonner à ses fins personnelles[1], à la refondre en quelque sorte pour la frapper à son effigie au lieu de l'aider à devenir soi-même. A l'exemple de l'ancienne médecine corporelle, qui traitait les malades comme des

---

[1] Ce fut un peu le cas de Fénelon dont la direction, malgré sa souplesse, n'échappe pas tout à fait au reproche de despotisme. « Fénelon aimait à diriger et à dominer ceux qu'il dirigeait, dit M. A. Delplanque, cela reviendrait à dire que l'esprit de Fénelon, possédé par un idéal trop élevé, impitoyable à la nature, avait sur les âmes et en particulier sur les âmes jeunes et tendres, une prise trop forte qui, à la longue, les affaiblissait, les énervait, sous prétexte de les fortifier. » Cf. *Fénelon et ses amis*, Paris. Lecoffre, pp 313-314.

abstractions et leur prescrivait une médication invariable, certains directeurs négligent plus ou moins l'examen du tempérament à traiter. Au lieu d'étudier l'âme pour démêler en elle les mouvements naturels ou surnaturels et diversifier en conséquence leurs conseils ou leurs ordres, ils façonnent les âmes en série, leur appliquant à toutes le même traitement arbitraire.

Par contre, l'autorité, même directe et d'allure impérative, qui n'use de son pouvoir que pour se subordonner à ceux qui lui sont soumis, qui ne veut que les aider à se cultiver eux-mêmes, à atteindre leur fin propre, conformément à leur tempérament et aux intentions de Dieu sur eux, cette autorité-là, autorité libératrice, varie ses moyens d'action pour ainsi dire avec chaque âme. Elle fait mieux : elle agit sur la même âme diversement aux différentes phases de son développement. Elle n'applique pas de haut et de loin des formules générales et abstraites. Elle s'exerce sur des individus, et non sur des catégories. Elle s'efforce de saisir la qualité particulière des âmes pour y conformer son action. En un mot, elle s'adapte et suit une marche progressive.

Nous en savons assez sur saint François de Sales pour prévoir qu'il sera l'homme des adaptations les plus nuancées, des directions les plus diverses selon le sujet et le moment. Il tient l'âme, nous l'avons vu, non pas pour une cire amorphe qu'il s'agit de modeler, mais pour un germe qu'il faut aider à croître. Cette conception l'a déjà mené à s'abstenir des interventions multipliées, tâtillonnes et tyranniques; elle va le conduire à n'intervenir sur ce germe vivant que pour l'amener à se développer selon sa loi. Autrement dit, l'évêque de Genève n'agit sur les âmes que pour les aider à devenir ce qu'elles doivent être par nature et vocation d'En-Haut. Il n'a pas pour les mener à la perfection une méthode unique et immuable qu'il leur applique indistinctement, comme on fait d'un gaufrier à une pâte inerte. Il travaille sur une double donnée : sur le tempérament naturel de son dirigé et sur son tempérament surnaturel,

c'est-à-dire sur son être naturel modifié par la grâce et les inspirations reçues du ciel. Le directeur salésien règle son initiative à la fois sur celle de Dieu et sur celle du dirigé.

I. — Le Directeur règle son action sur celle de Dieu

Le Directeur chrétien, qui n'est que le régulateur et l'arbitre du combat spirituel, a pour mission de déclarer au dirigé si telle ou telle de ses inspirations vient de Dieu ou de l'amour-propre. Mais pour faire entre ces inspirations la discrimination nécessaire, il lui faut d'abord évidemment les connaître. Il est donc indispensable qu'il étudie et consulte celui-là seul qui en est le dépositaire, c'est-à-dire le dirigé et qu'il lui demande la matière même de sa direction. Il n'oublie jamais que le point de départ de la vie parfaite c'est, avec la foi qui est de Dieu, le désir de perfection qui est aussi de Dieu. La direction salésienne est une maïeutique. Elle aide à naître, elle aide à grandir le désir d'aimer qui est la racine du parfait, mais elle ne se comporte jamais comme si elle avait la prétention de le créer. Elle n'entreprend point sur la part de Dieu.

Saint François de Sales prête donc d'abord l'oreille à cette germination mystérieuse qui s'élabore au fond des âmes. La vie intérieure de Philothée, sous son regard, est une création continue, une création simplement surveillée, protégée, assistée. La part des suggestions surnaturelles est toujours supposée ou admise expressément par lui.

Le premier devoir du directeur, c'est donc de constituer le dossier spirituel de son dirigé, comme fait le médecin pour son malade; c'est d'écouter en lui le concert des voix intérieures qui ne cesse de s'y élever; c'est d'établir son traitement en tenant un compte rigoureux de ces données surnaturelles. La doctrine de l'évêque de Genève en cette importante matière est, on peut le dire, résumée et condensée dans un beau chapitre de l'*Introduction*, le dix-huitième de la seconde partie. On peut voir là, dans ces pages éminemment salésiennes, combien grande était sa foi

dans les inspirations individuelles et combien attentivement il règlait sur elles son action personnelle : « Nous appelons inspirations, disait-il, tous les attraitz, mouvemens, reproches et remords intérieurs, lumieres et connoissances que Dieu fait en nous, prevenant nostre cœur en ses benedictions par son soin et amour paternel affin de nous resveiller, exciter, pousser et attirer aux saintes vertus, a l'amour celeste, aux bonnes resolutions, bref, a tout ce qui nous achemine a nostre bien eternel... Resolvés-vous, Philothee, d'accepter de bon cœur toutes les inspirations qu'il plaira a Dieu de vous faire; et quand elles arriveront, recevés-les comme les ambassadeurs du Roy celeste, qui désire contracter mariage avec vous. Oyés paisiblement leurs propositions ; considérés l'amour avec lequel vous estes inspiree, et caressés la sainte inspiration ; car en cette sorte, Dieu que vous ne pouves obliger, se tiendra pour fort obligé a vostre affection. Mais avant que de consentir aux inspirations des choses importantes ou extraordinaires, affin de n'estre point trompee, conseillés-vous tousjours a vostre guide a ce qu'il examine si l'inspiration est vraye ou fausse ; d'autant que l'ennemy voyant une ame prompte a consentir aux inspirations, luy en propose bien souvent de fausses pour la tromper, ce qu'il ne peut jamais faire tandis qu'avec humilité elle obeira a son conducteur. » [1]
Dans cette distribution des rôles..., saint François de Sales laisse donc à Dieu l'initiative première. Le dirigé rend compte de ses états intérieurs à son père spirituel et le directeur intervient, troisième, pour approuver ou pour désabuser. Les droits de Dieu et ceux de la personne humaine sont ainsi parfaitement saufs. Comme les protestants, comme avant eux, Gerson et Pierre d'Ailli, l'évêque de Genève attribue un rôle magnifique aux illuminations intérieures, mais il leur donne l'indispensable frein de la direction, qui sauve de l'illuminisme.

Et si l'on veut mesurer la délicatesse et les scrupules

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XVIII, t. III, pp. 108-111

du saint dans cet ordre d'idées, si l'on veut voir combien il est anxieux, dans la pratique, de ne pas comprimer l'essor de son dirigé, de ne pas limiter l'action de Dieu sur lui, de ne jamais se refuser aux expériences raisonnables, qu'on relise en la méditant la lettre si délicieusement hésitante qu'il écrivait à sainte Chantal, un jour que celle-ci lui avait soumis une formule d'oraison nouvelle dont elle avait reçu le secret d'une carmélite dijonnaise. Comme on le sent préoccupé de ne rien interdire, de ne rien imposer, de ne fermer aucune voie nouvelle, si Dieu lui-même y appelle Philothée ! Devant l'initiative de sainte Chantal prend-il l'attitude du maître qui tranche d'autorité? Non, il se met dans l'attitude de l'observateur qui assiste à une grande expérience, qui regarde longuement avant d'établir son diagnostic, qui accepte d'avance la leçon des faits. Ecoutons-le : « Je ne sçay, j'ayme le train des saintz devanciers et des simples. Je ne dis pas que quand on a fait sa prœparation, et qu'en l'orayson on est attiré a cette sorte d'orayson, il n'y faille aller ; mais prendre pour methode de ne se point prœparer, cela m'est un peu dur, comm'encor de sortir tout a fait de devant Dieu sans action de grâce, sans offrande, sans priere expresse. Tout cela peut estre utilement fait, mais que cela soit une regle, je confesse que j'ay un peu de repugnance. Neanmoins (je parle simplement devant Nostre Seigneur, et a vous a qui je ne puis parler que purement et candidement) je ne pense pas tant sçavoir que je ne sois tres ayse, je dis extremement tres ayse, de me demettre de mon sentiment et suivre celuy de ceux qui en doivent par toute rayson plus sçavoir que moy ; je ne dis pas seulement de cette bonne Mere, mais je dis de beaucoup moindres. »[1] Peut-on montrer plus de respect pour la vie propre des âmes, plus de soumission scientifique à l'objet, plus d'attention à tenir compte de ce que, dans un autre domaine, on a appelé « la résistance de la matière »? En face de la *matière* humaine, toujours la même

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 11 mars 1610, t. XIV, p. 266.

et toujours diverse, il ne se présente point avec de roides principes *a priori*, il ne prétend point la galvaniser en la touchant d'une baguette qui se croirait magique, comme font certains charlatans de la vie spirituelle, il la regarde réagir sous l'action de Dieu, il accommode sa direction aux impulsions qu'elle reçoit d'en haut [1].

C'est particulièrement dans l'affaire de la vocation religieuse que nous pouvons observer ce caractère de la spiritualité salésienne. C'est là surtout que nous voyons le saint toujours anxieux de ne pas substituer son action à celle de Dieu. Il a, pour exprimer sa subordination à l'initiative divine, des formules d'une extrême fermeté et qui éclairent non seulement sa doctrine de la vocation mais toute sa pédagogie spirituelle. A Mme de Chantal, qui le pressait de décider sur son entrée au cloître, il répond qu'il faut patienter, que ce n'est pas à lui de décider, mais à Dieu. Encore est-il que la volonté de Dieu lui doit être communiquée par Mme de Chantal elle-même, dépositaire de l'inspiration divine. « Encore que jusques a present, écrit-il, l'advis de vous voir en Religion n'a sçeu prendre place en mon esprit, si est-ce que je n'en suis pas entièrement resolu. Et quand j'en serois tout resolu, encor ne voudrois-je pas contester et *preferer mon opinion a vos inclinations*... Et saches qu'en cette enqueste, je me suis tellement mis en l'indifference de ma propre inclination pour chercher la volonté de Dieu que jamais je ne le fis si fort. » [2] On voit comme il sait abaisser son propre jugement devant celui de Dieu. Nous l'avions vu très soucieux de ne pas paraître pousser les âmes au cloître malgré elles.

---

[1] M. H. Bremond a bien noté ce religieux respect qu'il avait « des âmes et du divin qu'elles portent ». « Il ne joue pas, dit-il, à l'oracle, comme d'autres qui masquent leur indigence sous des airs de majesté, et, sous des mots tâtonnants, leurs prétentions dominatrices. Plus vive encore que son intelligence, sa foi se trouble au seuil de la vie spirituelle. » Cf. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. II, p. 350.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 6 août 1606, t. XIII, p. 208.

Nous en avons ici la raison. Il respecte en elles non seulement la liberté humaine mais la volonté divine. Les âmes sont des sanctuaires dont la clef appartient à Dieu seul : « Quant a nos petites, écrit-il à Mme de Chantal, j'appreuve que vous leur preparies un lieu dedans les monasteres, pourveu que Dieu prepare dedans leur cœur un lieu pour le monastere. » [1] Admirable formule qui fut la règle invariable de sa conduite.

Il ne touche à peu près jamais à cette grave question de la vocation religieuse sans marquer ainsi le « primat » de l'impulsion divine sur celle du directeur. Ecrivant à la Mère de Chantal, dans les premiers temps de la Visitation, il lui annonce quelques prochaines et précieuses recrues pour la Congrégation, et cette simple information s'achève d'elle-même sous sa plume en une vue théorique sur le principe de la vocation : « Courage, ma Fille, dit-il, Dieu nous veut ayder a nostre dessein ; il nous prepare des ames d'eslite. Mademoyselle de Blonay, de laquelle autrefois je vous ay parlé, m'a déclaré son désir d'estre religieuse ; Dieu l'a marquee pour estre de la Congregation. Je luy ay dit de *servir* cette ame en *son inspiration.* » [2] Servir les âmes en leur inspiration voilà le principe et le programme de toute sa direction. Sans doute il dit bien à Mme de Chantal, dans la lettre du 6 août 1606 que nous venons de citer, qu'il ne se soumettra à ses inclinations que pour la seule affaire de la vocation religieuse, ajoutant sur un ton en apparence autoritaire : « par tout ailleurs, je vous tiendray parole a vous conduire selon mon jugement et non selon vos desirs » [3], mais il faut bien prendre garde que les « desirs » dont il est ici parlé, ne sont que les mouvements de la chair et du sang, les caprices de l'amour-propre. Au-dessus de ces caprices, saint François de Sales met son froid jugement

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 6 août 1606, t. XIII, p. 209.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, fin décembre 1608, t. XIV, pp. 101-108.

[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 6 août 1606, t. XIII, p. 208.

d'arbitre, certes, mais il ne le met pas au-dessus de la volonté de Dieu constatée. Ce jugement, il ne le suit, en toutes choses, qu'après avoir recherché quel est le sens du vouloir divin. Il ne prend sa décision en outre qu'après avoir soigneusement étudié l'humeur et la complexion naturelle des âmes.

II. — Saint François de Sales adapte sa direction au tempérament de son dirigé

Chose étrange, il est arrivé à quelques-uns des plus illustres théoriciens de l'éducation de se comporter en somme comme s'ils n'avaient pas aperçu la différence profonde qu'il y a entre les divers tempéraments humains. Partant de cette donnée arbitraire que tous les hommes sont identiques en leur fond, ils ont construit des systèmes caducs et éphémères.[1] Telle fut l'erreur de Lycurgue, de Platon et, dans une certaine mesure, de Napoléon. Pas plus dans l'ordre moral que dans l'ordre intellectuel et politique, il n'est expédient de légiférer seulement pour l'homme abstrait, pour l'homme en soi. Sans doute il y a une substance humaine identique à travers le temps et l'espace. Mais il y a aussi entre les hommes une infinie diversité, dont il faut tenir compte en éducation, si l'on veut que chaque nature s'épanouisse selon son type. Les directeurs spirituels, à l'exemple des éducateurs profanes, n'ont pas toujours su voir les particularités de l'âme humaine. Ils ont souvent tenté de façonner les consciences diverses avec un outillage unique, selon des

---

[1] « La plupart des théoriciens de l'Education, écrit E. Roerich, surtout les partisans de l'Ecole publique (Lycurgue, Platon, Napoléon) partaient de cette donnée fictive et conventionnelle que tous les enfants ont le même naturel. » Cf. *Philosophie de l'éducation*, Paris, Alcan, p. 69.

Les philosophes distinguent entre le *caractère*, qui est le tempérament acquis, et le *naturel* qui est le tempérament primitif, considéré antérieurement à toute culture. Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans cette distinction.

vues théoriques, générales et inflexibles. Un Bossuet, par exemple, malgré tout son génie, n'arrive pas à sortir de lui-même pour entrer dans l'âme de son élève et lui faire mettre en valeur ses pauvres moyens. Il parle à son Dauphin somnolent comme à un Platon enfant. Aussi ne lui apprend-il point à penser. De même en spiritualité : bien que plus souple, il commet avec ses dirigés une erreur de tactique analogue. Il incline à leur enseigner la morale et l'ascèse éternelles. [1] Comme un Moïse descendu du Sinaï, il leur montre les tables de la loi, il promulgue des maximes générales et laisse à chacun le soin d'en faire l'usage qu'il veut selon son cas. Un Pascal également tente de faire passer une âme fantasque comme Mlle de Roannez par les mêmes voies escarpées qu'il a suivies lui-même. Dans l'antiquité, un Cicéron inflige à ses correspondants des traités qui leur enseignent de très haut et de très loin la vérité morale absolue. Il tend à absorber l'individuel dans l'universel. Tout au contraire, un Sénèque aime

---

[1] M. Gustave Lanson nous a donné, à cet égard, une assez juste définition de Bossuet, directeur d'âmes : « Occupé, dit-il, des intérêts généraux de la religion, dévoué aux besoins communs des fidèles, il n'a guère le temps de regarder les individus. Il entreprend quelquefois de convertir des hérétiques ; il ne s'agit en somme que de leur présenter de vive voix les vérités qu'il a exposées dans ses livres, et les conversions individuelles ne sont que des épisodes de la controverse générale où il éprouve la force des arguments. Mais quant à diriger les catholiques, à se faire le témoin assidu de leur conscience, le guide toujours présent de leur conduite, je ne vois pas qu'il s'en soit souvent chargé, il avait bien autre chose à faire... Nous pouvons savoir ce que Bossuet, directeur de conscience, eût dit aux personnes qui se seraient abandonnées à sa conduite. Il leur eût dit en particulier ce qu'il disait à tous les fidèles du haut de la chaire : il eût offert à chacun le sermon qui lui convenait. Son génie, en effet, se portait à l'universel, et s'élançait d'abord à la contemplation des lois et des types. S'il s'arrêtait à peindre le réel et le concret, il y saisissait, il y marquait avec une précision énergique les traits par où l'essence immuable des choses se manifestait. Il ne voyait pas, ou bien il écartait les formes singulières, irréductibles, indéfinissables, par lesquelles les individus altèrent, en l'exprimant, le type de leur espèce. Dans ces composés

à descendre de la dissertation générale dans le conseil individuel et précis. Il se plie, se conforme, s'adapte aux tempéraments divers. Il leur rompt le pain. Il casse pour eux le noyau des principes.

Saint François de Sales est de l'école de Senèque. Il a le plus vif sentiment de la diversité et de la complexité des âmes. Il dirait aussi lui volontiers : *Satis sunt mihi pauci, satis est unus*. Non seulement il se contente d'un petit nombre d'auditeurs et même d'un seul, mais il ne semble jamais plus heureux, jamais plus complètement lui-même, que quand il converse avec un seul auditeur. Une âme est pour lui tout un univers. Il s'applique à la définir pour se conformer à elle. Les consciences ne sont pas à ses yeux des données initiales identiques. Elles se présentent chacune avec un capital différent d'habitudes vertueuses ou vicieuses, de ces habitudes héritées ou acquises dont il sait faire avant toutes choses le compte exact. La règle qu'il donnait un jour à ses Religieuses pour établir leur jugement sur

---

très complexes que sont les personnes vivantes, il s'attachait à ce qui était du « genre », comme disent les logiciens, et négligeait la différence... Une occasion se présenta, qui fit de Bossuet pour un moment le directeur de la conscience du roi. Il écrivit à Louis XIV deux admirables lettres et une instruction très détaillée : on n'y trouve rien dont tous les rois ne puissent faire leur profit; tous ces conseils ne sont point vagues, et sont au contraire merveilleusement précis et pratiques; mais ils sont appropriés à la fonction, non à l'individu; il suffit, pour en être touché, qu'il ait la raison, la bonne volonté et le désir de servir Dieu; un chrétien, un honnête homme, un homme, voilà tout ce que Bossuet suppose que soit le roi; il n'a pas besoin de regarder autre chose, et tout son discours se règle sur ces trois caractères généraux. Dans quelle nature intime sont engagés ces trois caractères, de quel composé très complexe ils sont la base, quelle déformation unique et sans pareille ils subissent en s'y réalisant, il n'importe guère à Bossuet... On ne trouve pas une phrase, pas un mot qui découvre quelque particularité de la personne royale, qui réponde à une certaine constitution de la sensibilité ou de l'imagination de Louis XIV; on ne trouve rien enfin qui soit seulement pour ce roi-là et non pour un autre, qui doive toucher celui-là plutôt qu'un autre. » Cf. *Bossuet*. Société fr. d'imprim., Paris, pp. 467-469.

autrui était celle qu'il observait lui-même : « Il peut se faire, leur disait-il, qu'une Sœur laquelle vous verrez chopper fort souvent et commettre force imprefections sera plus vertueuse et plus agreable a Dieu... que non pas une autre laquelle aura une douzaine de vertus ou naturelles ou bien acquises. » [1] Toute une méthode de direction est impliquée dans cette constatation.

Infiniment différents les uns des autres, les hommes entreprennent l'œuvre de perfection, chacun avec un potentiel moral, un dynamisme spirituel variable dont il est indispensable au directeur de faire le point. Saint François de Sales n'a garde d'oublier cette opération préliminaire. Peu de moralistes ont tenu plus grand compte que lui des apports héréditaires : « Il s'en trouvera, dit-il, parlant des candidates à la vie parfaite, qui auront esté mal nourries et mal civilisées, qui auront la nature rude et grossière. Or, il n'y a point de doute que celles-cy n'ayent plus de peine et de difficulté que celles qui auront le naturel plus doux et traittable : et qu'elles seront plus sujettes à faire des fautes que d'autres qui seront mieux nourries. » [2]

Les âmes, étant si diverses, l'évêque de Genève ne commettra pas l'erreur de leur appliquer à toutes la même thérapeutique. Il ne demandera pas la même perfection objective à celles qui ont trouvé dans leur berceau une « douzaine de vertus naturelles » et à celles qui n'y ont trouvé que des tares. S'assujettir à *l'habitus* initial, momentané, transitoire, des êtres individuels ou collectifs qu'il dirige, discerner les moyens variables qui leur conviennent aux diverses phases de leur développements, ce fut vraiment l'art de ce grand réaliste.

Le philosophe, a-t-on dit, voit surtout ce par quoi les êtres se ressemblent et l'artiste ce par quoi ils diffèrent. Saint François de Sales est un philosophe mais surtout un artiste. En lui le peintre n'a rien perdu, dans le commerce

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* IV, t. VI, p. 63.

[2] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XVII, t. VI, p. 326.

des philosophes et des théologiens, de ses facultés de vision. L'habitude de la spéculation théologique n'a rien ôté à la vivacité spontanée de son regard. Critique et artiste à la manière de Montaigne et de Sainte-Beuve, esprit analytique plus que synthétique, il pratique admirablement cette monographie des âmes dont les femmes sont toujours si friandes. Il voit d'abord les particularités individuelles.

Mieux, il les respecte. Individus ou collectivités, tous ceux qu'il dirige, sont invités à s'épanouir selon leur nature, leur condition et leur milieu. Les règles et les traditions d'un Ordre lui constituent, par exemple, comme un tempérament propre. C'est parce que les âmes individuelles se sont découvert des affinités avec tel groupe qu'elles sont venues à lui. Chacun doit donc se cultiver selon l'esprit du groupe pour atteindre sa fin. « Quittons l'esprit général, dit-il, et nous arrestons a *l'esprit particulier*; ils sont certes tres differents les uns des autres. Par exemple, les Chartreux ont un esprit tout à fait différent de celuy des Jésuites, et celuy des Capucins tout différent de ceux-cy. L'esprit des Chartreux est le *moyen* qu'ils prennent pour s'unir a Dieu et au prochain selon la pretention generale.... Si l'on void un Chartreux qui tesmoigne tant soit peu de se plaire à converser avec le prochain, pour parfaite que soit son intention, fust elle mesme de le convertir, il perd tout incontinent l'esprit de sa Religion; comme aussi un Jesuite, s'il vouloit se retirer en solitude et vaquer a la contemplation comme les Chartreux. » [1] Saint François de Sales ne semble rien dire ici qui ne soit évident ; et pourtant de telles évidences sont perpétuellement méconnues. Chacun tend à projeter hors de soi l'idéal de sainteté qu'il a conçu pour son compte; et bien rares sont les directeurs qui ne tendent pas à réaliser dans autrui un type de perfection uniforme. « Il ne s'agit point, dira Rousseau, de changer le caractère et de plier le naturel, mais au contraire de le pousser aussi

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* XIII, t. VI, pp. 225-226.

loin qu'il peut aller, de le cultiver, et d'empêcher qu'il ne dégénère. »[1] Rousseau n'a pas inventé cela. L'évêque de Genève écrivait, en effet, à l'une de ses Filles : « Ne desirés point de n'estre pas ce que vous estes, mais desirés d'estre fort bien ce que vous estes. »[2] Or, pour obtenir que chacun soit pleinement ce qu'il est, il faut se garder d'introduire dans son être spirituel des éléments qui lui sont étrangers, à plus forte raison des éléments qui sont incompatibles avec sa nature. Il faut éviter comme dit Rousseau, de *dénaturer* l'âme.

Il importe, au contraire, de l'accroître de l'intérieur, en la prenant telle qu'elle est, au point où elle est, en lui proposant seulement ce qui lui est identique et assimilable. « L'on n'a pas accoustumé, dit saint François de Sales, de nourrir les petits enfans d'autre chose que de lait, et quand ils deviennent grans et commencent à avoir des dents on leur donne du pain et du beurre... Les Superieurs et ceux qui sont eslevés à la conduite des ames doivent particulierement imiter les Anges en cette douceur et support du prochain, les conduisant, eslevant et traittant avec une grande charité selon la capacité de leur esprit. »[3] Plus il avançait dans la vie, plus l'évêque de Genève appuyait et mettait l'accent sur cette grande doctrine de l'adaptation. Trois ans après le sermon que nous venons de citer, il revenait en chaire sur cette question qui lui tenait si profondément au cœur : « Il est nécessaire, disait-il, que ceux qui gouvernent les ames ayent une grande industrie pour les sçavoir toutes conduire comme il convient, selon leur capacité et portée. Il faut qu'ils usent d'une grande discrétion pour leur donner la pasture de la parole de Dieu au temps convenable et propre à la bien recevoir ; discretion encores pour en bailler à un chacun ce qu'il en a besoin et en la maniere qui lui est plus à propos. Et que l'on ne die point : vous ne me par-

---

[1] *Nouvelle Héloïse*, V. *Lettre* III. Edit. Anguis, p. 77.

[2] *Lettre à Mme Brulart*, juin 1607, t. XIII, p. 291.

[3] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. II, ch. VII, t. IV, pp 110-111.

lez pas tant pour ma perfection qu'à celuy-là. Je crois bien, vous n'aves point encore de dents ! Ne voyez-vous pas que si l'on vous donnoit les mesmes pratiques qu'on conseille aux autres vous ne pourriez les mascher? » [1] Cette soumission du directeur au tempérament de son dirigé, cette attention à traiter chacun « selon la capacité de son esprit », ne nous y trompons pas, elle n'était pas, malgré l'effort tout récent de Montaigne, dans l'esprit de l'époque. Saint François de Sales encore ici est en avance sur son temps, il lutte contre un courant puissant.

Nous approchons d'un âge où l'on aura le culte de la fixité, de l'immutabilité, des formules générales et des axiomes universels en toutes choses, en pédagogie comme en spiritualité, comme en littérature [2]. Déjà des esprits mathématiques ont fait grief à notre saint d'avoir voulu

---

[1] *Sermons recueillis. Pour la fête de l'Archange saint Michel*, 29 septembre 1617, t. IX, p. 107.

[2] Comme l'a fort bien dit M. J. Paquier : « Ce désir d'immutabilité fut universel au XVIIe siècle. En littérature, on ne voulut connaître que les règles de l'antiquité, et l'on voulut à jamais fixer les genres. Dans son *Art poéticue*, Boileau les a parqués, chacun dans un compartiment à part. En histoire, Bossuet reprochait aux protestants leurs *variations*, alors qu'il eût pu leur reprocher aussi de se soustraire à l'autorité d'une Eglise, disant au nom de Dieu si l'on peut accepter telles et telles variations, ou s'il les faut rejeter. Enfin, cette tendance à l'immutabilité fut par excellence la tendance janséniste : la morale des *Provinciales* en particulier est toute mathématique. D'après les Jansénistes le catholicisme n'avait à s'adapter ni aux différentes époques, ni aux différents milieux, ni aux différentes conditions... En réalité, ces Jansénistes qui semblent si audacieux, ces Jansénistes sont des hommes à la pensée timide, très traditionalistes; ils n'osent pas quitter des yeux les rivages que leurs devanciers ont côtoyés. Par ces deux tendances : tendance à imposer à tous une perfection idéale, assez froide du reste, tendance à l'immutabilité, les Jansénistes ont fait du catholicisme une religion d'exception, incapable de s'accommoder de la vie ordinaire des neuf dixièmes de l'humanité : pour être chrétien, il faut être un « individu paradoxe de l'espèce humaine ». Ces tendances particularistes se résument dans l'horreur des Jansénistes pour la casuistique et dans leur lutte contre les casuistes ». Cf. *Le Jansénisme* Paris, Bloud, pp. 331-333.

conduire les Visitandines à la sainteté par une autre voie que celle des traditionnelles austérités corporelles. On ne veut pas comprendre que des femmes infirmes ou débiles ont autre chose et mieux à faire que de jeûner pour arriver à la perfection. Il y a donc audace et mérite pour lui à dire et à répéter contre l'opinion commune : « Dieu commanda en la creation aux plantes de porter leurs fruitz, chacune selon son genre : ainsy commande-t-il aux chrétiens, qui sont les plantes vivantes de son Eglise, qu'ilz produisent des fruitz de devotion, un chacun selon sa qualité et vacation. » [1] Ce principe général, il en diversifie, l'expression pour ainsi dire à l'infini [2]. « De charger les Monasteres de la Visitation, écrit-il à la Mère de Chantal, des pratiques qui divertissent de la fin pour laquelle Dieu les a disposés, je ne pense pas qu'il le faille faire. De vouloir tirer des olives d'un figuier ou des figues d'un olivier, c'est chose hors de propos : qui veut avoir des figues, qu'il plante des figuiers ; qui veut avoir des olives, qu'il plante des oliviers. » [3]

Saint François de Sales savait ce qu'il disait quand il écrivait sur ce sujet précisément à Mme Brulart : « Croyés-moy, c'est icy le grand mot et le moins entendu de la conduitte spirituelle... C'est ma vieille leçon, et vous l'entendes bien. » [4] Cette « vieille leçon » qui lui était familière, il se souvenait que de grands maîtres l'avaient méconnue. Il ne se faisait pas faute même de le rappeler pour mieux marquer sa position : « Saint Bernard, en ses commencemens, estoit plein de rigueur et d'aspreté, envers ceux qui se rangeoyent sous sa conduite, ausquelz il annonçoit d'abord qu'il falloit quitter le cors et venir a luy avec le seul esprit. Oyant leurs confessions, il detestoit avec une severité extraordinaire toutes sortes de defauts, pour petitz

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. III, t. III, p. 20.

[2] Cf. Notamment *Introduction*, 1re partie, ch. III, t. III, p. 20.

[3] *Lettre à la Mère de Chantal*, 22 avril 1622, t. XX, p. 289

[4] *Lettre à Mme Brulart*, juin 1607, t. XIII, p. 291.

qu'ilz fussent, et sollicitoit tellement ces pauvres apprentiz a la perfection, qu'a force de les y pousser, il les en retiroit ; car ilz perdoyent cœur et haleyne de se voir si instamment pressés en une montée si droitte et si relevee. » [1] En un mot, saint Bernard, jeune, reçoit un blâme de notre saint pour n'avoir pas pris son appui dans la nature actuelle de ses disciples, pour n'avoir pas su se soumettre à eux en vue de les libérer, pour avoir demandé à un apprenti ce qui n'était possible qu'à un maître.

Le problème se réduit donc pour saint François de Sales à construire le chrétien sur l'homme. Le saint tel qu'il le veut est dans le prolongement de l'homme. « Nous n'avons pas entrepris de nous rendre sinon gens de bien, gens de devotion, hommes pieux, femmes pieuses... Que s'il plait a Dieu de nous eslever jusques a ces perfections angeliques nous serons aussi de bons anges... Et arrive quelquefois que ceux qui pensent estre des anges ne sont pas seulement bons hommes. » [2] Ne rêvons pas, ne cherchons pas à être comme tel ou tel. Soyons nous-mêmes et cultivons notre jardin !

***

L'évêque de Genève n'a pas été seulement un théoricien de l'adaptation. Il en a été un merveilleux praticien. On peut bien dire sans hyperbole que nul n'a plus subtilement démêlé les secrets mouvements des âmes, ne s'est joué avec plus de souplesse à travers les mille nuances changeantes de leur sensibilité et n'a conduit sur elles, avec plus de profondeur et de sûreté, l'œuvre délicate de « radiographie » morale qui seule peut permettre de leur appliquer les médications appropriées. Il se reconnaissait à lui-même ce don de pénétration aiguë et rapide. « Je ne suis pas prophète, disait-il à Mme Brulart, je pense toutefois que pour le peu de tems que je vous ay veuë et ouye, il n'est pas possible de

[1] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. II, t. III, p. 129.

[2] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. III, t. III, pp. 131-132

mieux connoistre vos inclinations et ressortz d'icelles que je fay, et m'est advis qu'il y a peu de replis dans lesquelz je ne penetre bien aysement. » [1] Ce qu'il dit ici à Mme Brulart, il aurait pu le dire à toutes ses Philothées. Aussi les conseils qu'il adresse à chacune d'elles sont pour elle et pour nulle autre. Chaque ligne, chaque mot s'inspire d'une particularité de tempérament, de condition, de situation.

C'est à des visages qu'il a coutume de parler, et il ne les quitte pas du regard. Ses *Entretiens* sont pour ses Visitandines et non pas des religieuses quelconques. Si l'*Introduction* est devenue un traité universel, elle a gardé mille traces de sa destination primitive qui était particulière. Quand le P. Fourrier écrivit au saint pour le presser de publier son petit livre, il lui fit cette remarque qui en indique bien le caractère: « Monseigneur, comment ferons-nous pour mettre sous la presse le thresor de devotion de Madame de Charmoisy? Il fault, a mon advis, premierement revoir le tout, le disposer, l'intituler, le prefasser avec le nom de l'autheur, affin que le livre soit plus asseuré et plus *universel*. » [2] C'est un grand signe à noter que ce recueil de lettres et d'opuscules ait eu besoin d'être *universalisé* pour être publié. Plus tard, quand on voudra livrer au public d'autres lettres du saint, on croira d'abord ne pouvoir le faire sans supprimer nombre de détails trop spéciaux et trop intimes. Pour les éditeurs des lettres de Bossuet y aura-t-il jamais lieu à de tels scrupules?

L'évêque de Genève n'est pas à l'aise, il n'est pas lui-même, dans le traité *omnibus*, parce qu'il ne fut jamais l'homme d'un système général, applicable à tous les cas, ni même d'une direction fixe applicable à toute une catégorie. Ce n'est pas lui qui eût écrit ni recommandé ces traités passe-partout si répandus de nos jours : *Ce que toute jeune fille doit savoir*. *Le bréviaire de toute femme mariée*, etc.... Il est curieux à cet égard, d'observer ses oscillations et retouches

---

[1] *Lettre à Mme Brulart*, mars 1605, t. XIII, p. 18.

[2] *Lettre* du 25 mars 1608. L'original de cette lettre se trouve au Monastère de la Visitation d'Annecy.

dans certaines questions posées fortuitement par l'*Introduction*, à raison de tel besoin particulier de ses premières correspondantes, par exemple dans la question du veuvage [1]. C'est pour une veuve déterminée, pour une véritable veuve, une veuve définitive, une Andromaque fidèle à Hector, qu'il avait d'abord écrit. Il approuve pour elle le vœu de chasteté. Il faut qu'il en arrive à la fin du chapitre pour que se présente à lui la pensée d'un public composite, où divers genres de veuves peuvent se rencontrer. C'est alors seulement qu'il introduit le correctif que nous connaissons : la véritable veuve ne censurera point les femmes qui se remarient. Le chapitre était écrit pour telle veuve particulière. L'apostille légèrement adventice, le destine à toutes les veuves. En réalité, sur cette question du veuvage, de même que sur beaucoup d'autres, saint François de Sales n'avait pas comme certains pères de l'Eglise une doctrine fixe. Il n'avait qu'une opinion plastique, variant avec chaque veuve qui le consultait.

Le recours au directeur, qui est toujours, dans son système, l'*ultima ratio*, indique bien qu'il n'était pas l'homme des décisions absolues, valables pour tous les cas. Quand il lui arrivait de donner une directive générale, il semblait toujours craindre qu'une individualité inconnue fût à l'étroit dans son précepte, et alors, sous le couvert du directeur, il ouvrait la porte aux exceptions, pour la libérer. Il se comporte dans chaque problème comme dans celui de la communion quotidienne. « La disposition requise pour une si frequente communion devant estre fort exquise, dit-il, il n'est pas bon de la conseiller *generalement*... ains cela se doit traitter par la consideration de l'*estat interieur* d'un

---

[1] Cf. *Introduction*, 3e partie, ch. XL, t. III, pp. 279 et suivantes. D'une édition à l'autre, l'auteur de l'*Introduction* fait de ces retouches qui montrent combien le livre avait besoin d'être universalisé. Dans l'édition princeps, il représente à Philothée qu'à l'heure de la mort il lui faudra dire adieu « au mary ». Dans l'édition suivante, le saint écrit, pour que l'enseignement convienne à tout chrétien vivant dans le monde : « Au mari, à la femme. » De même, les « ma fille » se transforment en « Philothée ».

chacun en *particulier*.»[1] C'est à « la consideration de l'estat interieur d'un chacun en particulier » qu'il s'est, pour son compte, anxieusement et perpétuellement appliqué. Quand il léguait son corps aux jeunes médecins de Padoue il se rangeait déjà parmi les partisans de l'expérience et de l'observation. En spiritualité il reste de la même école. Avant de donner un conseil, avant d'appliquer un remède, il observe longuement le cœur qui s'est confié à lui, il le dissèque pour ainsi dire fibre à fibre. Tant qu'il n'a pas de données suffisantes pour établir un prudent diagnostic, il s'abstient.

Avant d'accepter Mme de Chantal comme dirigée, il se livre à une patiente étude. Il l'éprouve, il s'éprouve lui-même pour savoir si leurs deux âmes pourront utilement collaborer; et ce n'est qu'après de méticuleux sondages qu'il se détermine à prendre en mains cette éducation. A Mme Brulart qui s'étonnait un jour de ne pas recevoir de sa part des conseils assez circonstanciés, il faisait cette réponse qui était celle d'un praticien scrupuleux, soucieux de ne jamais légiférer dans l'abstrait : « C'est que, disait-il, je ne sais pas clairement les particularités de vostre necessité. »[2] Mais dès qu'il était en possession de ces « particularités » il s'y adaptait avec une admirable aisance et dextérité. Il n'est pour ainsi dire pas une de ses lettres à laquelle on ne puisse appliquer le jugement qu'il portait lui-même sur un fragment de l'*Introduction* : « Plusieurs choses sont si particulieres a l'ame que je traittois qu'elles ne peuvent estre appliquees ailleurs. »[3] « Aucune éducation particulière, a-t-on dit, n'est l'exacte reproduction d'une autre. »[4] C'est bien ainsi que l'entend saint François de Sales. A travers chacune de ses lettres, nous discernons l'âme vivante et concrète du destinataire. Nous voyons comme se profiler un visage !...

il travaille par ses Lettres

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 2e partie, ch. XX, t. III, p. 117.

[2] *Lettre à Mme Brulart*, 30 janvier 1607, t. XIII, p. 259.

[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 7 mars 1608, t. XIII, pp. 377-378

[4] E. ROERICH. *Philosophie de l'Education*, Paris, Alcan, p. 14

A l'aide de sa correspondance, en effet, il serait aisé de retracer la physionomie morale et presque le portrait physique de chacun de ses dirigés. On l'a fait pour Mme de Chantal, on l'a fait pour Mme de Charmoisy [1]. On peut le faire pour de bien moindres, tant les choses dites et le ton sur lequel on les dit sont inspirés par ce qu'il y a d'individuel dans le correspondant. Voici, par exemple, Mme de la Fléchère, type de femme forte et impérieuse, vive, allante, impétueuse, dont saint François de Sales disait lui-même qu'il ne savait s'il avait jamais rencontré d'âme plus forte ou plus raisonnable en un corps féminin. Cette chrétienne ardente et de complexion peu mystique veut conquérir la perfection de haute lutte et rondement, comme elle fait toutes choses. Elle administre son âme et sa maison comme un fermier général ses affaires, avec une sorte d'allégresse et d'assurance altières. Pour cette femme agissante et positive, le saint transpose la dominante de ses conseils habituels. D'ordinaire il disait : ne négligez pas, sous prétexte de dévotion, le soin de vos affaires temporelles. Il dit maintenant : ne vous absorbez pas dans les affaires au point d'oublier l'éternité. Il a déplacé l'accent. Mais ce qu'il écrit à Mme de la Fléchère s'adresse à elle et à elle seule. [2] « Ne vous confiés pas de pouvoir reuscir en vos affaires par vostre industrie... Mon Dieu, Madame, nous serons bien tost en l'Eternité, et lhors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu de chose et combien il importoit peu qu'elles se fissent ou ne se fissent pas ; maintenant, neanmoins, nous nous empressons comme si c'estoyent des choses grandes. » [3] Comme le ton a changé! Lui qui d'ordi-

---

[1] Cf. *La Philothée de saint François de Sales*, par Jules Vüy, Paris, Palmé 1879, 2 vol. et *Portraits de femmes et d'enfants*, par Henry Bordeaux, Paris, Plon.

[2] Et voilà pourquoi rien n'est plus fallacieux que de tirer de certains textes salésiens des conclusions générales. Il faut prendre garde que ces textes isolés soient eux-mêmes d'accord avec ses principes constants.

[3] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 19 mai 1608, t. XIV, pp. 21-22

naire n'enseigne le bien mourir qu'à travers le bien vivre, qui ne fait de la mort que le dernier acte tout simple d'une bonne vie, il insiste ici sur le caractère éphémère de notre existence temporelle. Il se fait solennel et pressant pour élever au-dessus des pauvres réalités prochaines le regard de cette femme d'action un peu trop grisée par la joie de vivre : « Quand nous estions petitz enfans, lui dit-il encore, avec quel empressement assemblions-nous des morceaux de tuyles, de bois, de la boüe, pour faire des maysons et petitz batimens ! Et si quelqu'un nous les ruynoit, nous en estions bien marris et pleurions ; mais maintenant nous connaissons bien que cela importoit fort peu. Un jour nous en serons de mesme au Ciel, que nous verrons que nos affections au monde n'estoyent que de vrayes enfances. Je ne veux pas oster le soin que nous devons avoir de ces petites tricheries et bagatelles, car Dieu nous les a commises en ce monde pour exercice ; mais je voudrois bien oster l'ardeur et la chaleur de ce soin... Soignés fidellement vos affaires, mais sachés que vous n'aves point de plus dignes affaires que celles de vostre salut et l'acheminement du salut de vostre ame a la vraye devotion. Ayés patience avec tous, mais principalement avec vous-mesme ; je veux dire que vous ne vous troublies point de vos imperfections et que vous ayes tousjours courage de vous en relever. Je suis bien ayse de quoy vous recommences tous les jours ; il n'y a point de meilleur moyen pour bien achever la vie spirituelle que de tousjours recommencer. » [1] Ne nous semble-t-il pas voir s'impatienter cette fougueuse maîtresse de maison qui voudrait commander à ses humeurs comme à ses domestiques et qui ne peut admettre les lenteurs de son ascension spirituelle? Nous la voyons, parce que le saint la voyait lui-même dans son individualité. Il ne la perdait jamais du regard en lui écrivant.

Ainsi l'évêque de Genève sait appuyer ou glisser, selon le besoin des âmes, sur les divers aspects d'une même doc-

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 19 mai 1608, t. XIV, p. 22.

trine. Ce besoin varie non seulement d'une âme à l'autre, mais d'un moment à l'autre dans la même âme. Nul n'est plus différent d'un homme, dira Pascal, que ce même homme à un autre moment de son existence. Saint François de Sales le savait. Aussi rien n'est plus différent que le ton de sa direction pour une même Philothée selon le temps où il lui écrit. Qu'une grossesse advienne, par exemple, à cette Mme de la Fléchère qu'il exhortait si vivement tout à l'heure, d'emblée il mesure le changement profond qu'une telle contingence a introduit dans son caractère et son tempérament. Et voici de quel ton maintenant il lui parle : « Contregardés-vous fort soigneusement en cette grossesse ; ne vous mettés nullement en peyne de vous contraindre a aucune sorte d'exercice que tout bellement. Si vous vous lasses a genous, assiés-vous ; si vous n'aves pas d'attention pour prier demi-heure, priés un quart d'heure ou demi quart d'heure seulement. Je vous prie de vous mettre en la presence de Dieu et de souffrir vos douleurs devant luy. Ne vous retenés pas de vous plaindre, mais je voudrois que ce fust a luy, avec un esprit filial comme feroit un tendre enfant a sa mere ; car, pourveu que ce soit amoureusement, il n'y a point de danger de se plaindre ni de demander la guerison, ni de changer de place, ni de se faire soulager. Faites seulement cela avec amour et resignation entre les bras de la bonne volonté de Dieu. Ne vous mettés point en peyne de ne faire pas bien les actes des vertus ; car, comme je vous ay dit, ilz ne laissent pas d'estre tres bons, encor qu ilz soient faitz langoureusement, pesamment et quasi forcement. Vous ne sçauries donner a Dieu que ce que vous aves et en cette sayson d'affliction, vous n'avez pas d'autres actions. » [1] Encore une fois, comme le ton a changé ! A la même femme dont il fallait hier calmer la fougue, à qui l'on devait parler avec une sévère vigueur, le saint parle à présent avec une sorte de câlinerie compatissante. Une langueur, cette même langueur dont souffre pour un temps sa Phi-

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 16 juillet 1608, t. XIV, pp. 53-54

lothée, s'est insinuée dans sa phrase et l'a faite enveloppante et douce. Avec ses mots tendres et caressants elle est comme un bras secourable qui se glisserait sous une tête endolorie.

Et, parlant ainsi, le maître en dépit des apparences reste fidèle à lui-même. Il ne déroge pas d'une nuance à sa doctrine de l'amour. Trouver « très bon » que les actes de vertu soient faits « langoureusement, pesamment, quasi forcement », ce n'est pas faillir aux principes que nous connaissons sur le maximum d'*élan*, c'est l'appliquer avec intelligence, puisque c'est demander encore à une nature le maximum de ce qu'elle peut momentanément fournir. C'est se conformer à elle au lieu de la violenter. « Vous ne sauriez donner à Dieu que ce que vous avez », dit-il finement. Une terre pauvre et froide, tout en donnant son *maximum* ne peut produire des plantes du tropique. Règle d'or que méconnaissait si magnifiquement le premier directeur de Mmes de Chantal et de Bréchard, l'honnête père de Monchy dont le saint plaisantait volontiers « l'indiscrétion. »[1] L'évêque de Genève se garde de l'*apriorisme* comme du pire écueil en pédagogie spirituelle.

On a dit avec raison : L'art de l'éducation tient compte du tempérament, de la classe sociale, de la nationalité, de la race, d'une foule de circonstances, qui varient à l'infini. Saint François de Sales n'a négligé aucune de ces circonstances changeantes. Son art de discerner ce qui intéresse son dirigé dans le moment qui passe, sa promptitude à saisir l'événement fortuit pour y ajuster sa leçon, sont incomparables. Apprend-il que Mme de la Fléchère procède chez elle à la vendange, il s'empare à l'instant de cette menue circonstance pour amorcer un enseignement moral. Comme il sait la noble femme très absorbée d'ordinaire par les besognes ménagères et le soin de son temporel, il entre habilement dans sa préoccupation, non pour la flatter, mais pour l'épurer en la transformant. Il utilise et féconde le germe au lieu de l'anéantir. Prenant donc appui sur la

[1] Cf. t XIV, p. 35.

vendange matérielle qui occupe sa correspondante il s'élève aussitôt à l'idée de vendange spirituelle. « Madame, écrit-il, on m'a dit que vous esties bien avant en vos vendanges : Dieu soit loué. Il faut que mon cœur vous die ce mot que je dis l'autre jour a une autre vendangeuse, qui est bien de vos plus cheres cousines... Comme on fait vendange en pressant les raysins, on vendange spirituellement en pressant la grace de Dieu et ses promesses. Et pour presser la grâce de Dieu, il faut multiplier l'orayson par les courtz, mais vifs eslancemens de nos cœurs; et pour presser sa promesse, il faut multiplier les œuvres de charité, car ce seront elles a qui Dieu donnera l'effect de ses promesses. J'ay esté malade, et vous m'aves visité, dira-t-il. Toutes choses ont leur sayson : il faut presser le vin en l'une et en l'autre sorte de vendange; mais il faut presser sans s'empresser, avoir du soin sans inquietude... Faites belles et bonnes vendanges, ma chere Fille, et que les unes vous servent d'eschellon et de passage aux autres. Saint François aymoit les aigneaux et moutons parce qu'ilz luy representoyent son cher Sauveur; et je veux que nous aymions ces vendanges temporelles, non seulement parce que ce sont choses appartenantes au soin qui correspond a la demande que nous faysons tous les jours de nostre pain quotidien, mais aussi, et beaucoup plus, parce qu'elles nous eslevent aux vendanges spirituelles. »[1] Ainsi, filant, s'il le faut, la métaphore jusqu'aux confins de la préciosité, saint François de Sales excelle dans l'art de mettre opportunément sous les yeux de ses dirigés l'appas qui convient à la nature de chacun.

A l'abbesse du Puits-d'Orbe, qui souffre depuis longtemps à la jambe, il parle avec une insistance presque plaisante de cette malheureuse jambe malade qui est, peut-on dire sans vain jeu de mots, le *point d'appui de ses conseils* : « Je vous escrivis avant hier sur le sujet de vostre jambe; maintenant je vous escris sur celuy de mon cœur qui vous cherit d'un amour extreme, et pour cela pense continuel-

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 12 octobre 1608, t. XIV, pp. 77-79

lement comment, en quoi et quand il pourra tellement servir le vostre, que celuy de vostre Espoux, nostre tres doux Sauveur, en soit satisfait et content... Il faudra voir une conclusion de tous nos bons desseins, affin que si nous ne faysons pas autant de chemin que la chaleur de nostre premiere devotion nous faysoit entreprendre, nous en fassions pour le moins autant que, tout boîteux que nous sommes, nous en pourrons faire. » [1] Non seulement il se met au pas de sa dirigée, rabattant prudemment avec elle de ses premières ambitions spirituelles, mais il s'empare d'une infirmité qui était pour Mme Bourgeois une préoccupation absorbante et il en fait adroitement, pour elle et pour lui, un échelon et comme un embarcadère vers de hautes pensées. « Ma tres chere Fille, lui dit-il encore, enfin tous les remedes se sont treuvés inutiles pour la guerison de cette pauvre jambe, qui vous donne une peine qu'il faut sagement convertir en pœnitence perpetuelle. A la verité, j'ay tous-jours eu cette cogitation, que toutes ces applications reusciroyent tres mal, et que c'estoit un coup que la Providence celeste vous avoit donné, affin de vous donner sujet de patience et mortification. O quelz tresors pouvies-vous assembler par ce moyen! Il faut faire dores en avant, et vivre comm'une veritable rose entre les espines. » [2] L'étrange importance que prend dans sa correspondance la jambe de Mme Bourgeois se règle exactement sur l'importance qu'elle avait dans la pensée de sa correspondante. Chaque âme a ses soucis et ses inclinations. Un bon directeur les utilise. Ce lui sont comme des points stratégiques et des bases d'opérations.

Si l'évêque de Genève écrit, par exemple, à Mme de Chantal, dans les environs de la Saint-Jean, il n'a garde d'oublier que sa correspondante s'appelle Jeanne et il sait, on peut le croire, tirer parti de cette circonstance : « Quant a vous, je sçay bien que vous aves nom Jane, et que

---

[1] *Lettre à Mme Bourgeois*, 9 avril 1609, t. XIV, pp. 155-156.

[2] *Lettre à Mme Bourgeois*, 6 novembre 1610, t. XIV, m. 358

toute cet' Octave vous penses que je vous recommande a ce glorieux Prœcurseur. » [1] S'il écrit au président Fremyot, du Parlement de Bourgogne, il lui rappelle trois fois coup sur coup le souvenir de saint Bernard, — « vostre saint Bernard », comme il dit — parce qu'il s'adresse à un vieux dijonnais, et qu'à Dijon les souvenirs du grand moine se rencontrent pour ainsi dire à chaque pas [2]. A des Savoisiens, il parle de leurs chères et belles montagnes qu'il aime pour sa part si tendrement. A des Parisiens, il déclare son admiration et son amour pour Paris. A des hommes d'études, il parle de ce qui fait l'objet de leurs travaux. A tous, il sait dire les choses le « mieux assaysonnées au lieu et a l'aage ou ils sont. » [3] « Mon Dieu, ma Fille, écrit-il à Mme de Chantal... J'escris a course de plume et ne pense qu'a vous parler comme entre nous deux. » [4] Toute sa direction pourrait se définir ainsi : un colloque intime, une conversation *entre deux* [5]. Il n'écrit à peu près rien qui ne soit inspiré par le besoin présent de son disciple.

Les psychologues nous disent qu'il se forme en chacun de nous des systèmes d'éléments psychiques, des groupements d'idées, de sentiments et de sensations. Ces agglomérations, qu'ils nomment *synthèses mentales*, consti-

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 25 juin 1608, t. XIV, p. 34.

[2] *Lettre au Président Fremyot*, 7 octobre 1604, t. XII, p. 330.

[3] *Sermons autographes. Pour le* XVIIIe *dimanche après la Pentecôte*, octobre 1593, t. VII, p. 88.

[4] *Lettre à la baronne de Chantal*, 18-19 septembre 1608, t. XIV, p. 95.

[5] Il a grand soin que tous ses avis aient non seulement la réalité mais l'apparence d'une «conversation entre deux ». Il veut que le destinataire les sente écrits pour lui seul. Faisant passer par la Mère de Chantal une missive pour Mme de la Baume, il lui recommande ceci : « Il la faudra bien cacheter, car je ne sçay pourquoy, mais il est vray que les advis secretz frappent mieux le cœur jusques a ce que l'on soit fort avancé au renoncement de son propre amour » *Lettre* du 30 avril 1618, t. XVIII, p. 206

tuent comme des systèmes planétaires et stellaires dans le ciel de notre âme. Ils ont une vie propre et un régime. Ils se font et se défont comme les vieilles nébuleuses cosmiques sous l'action des forces nouvelles qui s'introduisent dans leur champ d'activité, c'est-à-dire dans la conscience. L'art de l'éducateur consiste, non pas seulement à constituer de fortes synthèses mentales sur un point donné, comme nous avons vu notre saint le faire sur l'idée d'amour, mais à discerner, dans l'âme qu'il s'agit de former, les synthèses mentales déjà constituées, pour s'en faire des auxiliaires en vue de l'œuvre éducative. Qu'un éducateur spirituel, comme saint François de Sales, travaille sur des âmes de savoyards, il va sans doute rencontrer chez elles des synthèses mentales formées sous l'influence de leur instinct processif et chicaneur. Dans les âmes genevoises il trouvera des agrégats formés sous l'influence du puritanisme calviniste. L'éducateur du XVIe siècle, où qu'il exerce son ministère, rencontrera dans les consciences de son époque de fortes synthèses mentales constituées sous l'influence de l'Humanisme, de la Renaissance, des guerres de Religion. Chez la plupart il trouvera le goût des arts, de la culture, du bien dire ; dans les âmes militaires ou de lignée guerrière il découvrira le sentiment de l'honneur, le goût de la prouesse et de l'action d'éclat ; dans les âmes stoïciennes, si nombreuses alors, le sentiment vif de la dignité humaine, le culte du devoir désintéressé. De ces diverses tendances, de ces éléments diversement répartis dans les âmes de son temps, le directeur vraiment doué, le directeur salésien s'emparera pour construire son propre édifice.

A certaines âmes encore tout imprégnées d'esprit féodal et guerrier, l'évêque de Genève tiendra le langage belliqueux propre à réveiller leurs hérédités, à faire vibrer la fibre héroïque : « Dieu ayme, écrit-il à Mme de Travenay, les âmes qui sont agitées des flotz et tempestes du monde, pourveu qu'elles reçoivent de sa main le travail, et, comme *vaillantes guerrieres*, s'essayent de garder la *fidelité* emmi

les *assautz* et *combatz*. »[1] On devine quelle résonance devait avoir ce mâle vocabulaire, ces mots d'*assaut*, de *combat*, de *fidélité*, dans une âme chevaleresque comme celle de sa correspondante et quel appui son enseignement pouvait trouver dans ces évocations guerrières ! Les axiomes d'honneur et de vaillance, dont les Jésuites ses maîtres lui avaient enseigné la puissance éducative, ces axiomes qui avaient tant de prise sur lui-même, sur son âme de mousquetaire, amoureuse de bravoure et d'élégance morale, fleurissent sous sa plume quand il s'adresse à des âmes de fière lignée comme lui : « Courage, Madame, dira-t-il à une noble inconnue; ce seroit une vraye et prodigieuse pusillanimité en un' ame *bien née* de quitter une telle résolution. »[2] Et comme il avait affaire le plus souvent à des âmes *bien nées*, qu'exaltaient les perspectives d'héroïsme, c'est constamment, peut-on dire, à l'exemple de saint Ignace, qu'il leur présente la dévotion comme une conquête glorieuse et comme une entreprise de chevalerie.

Il émeut en sa faveur le *Donquichottisme* inné qu'il trouve chez l'homme de son temps : « O mon âme, s'écrie-t-il, tu es capable de Dieu, malheur a toy si tu te contentes de moins que de Dieu... O ma belle ame, deves-vous dire, vous pouves entendre et vouloir Dieu, pourquoy vous amuseres-vous a chose moindre? »[3] Toute la magnifique lettre à Celse-Bénigne de Chantal partant pour la cour est, de ce point de vue, un pur chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre de pénétration psychologique, un chef-d'œuvre de *soumission* et d'adaptation à l'objet... On y peut admirer le don qu'avait notre saint de saisir la qualité particulière des âmes et de leur parler le langage qu'elles comprenaient. Pas une ligne ici qui n'aille au cœur d'un jeune homme de bonne race, sensible à l'honneur guerrier. Veut-il mettre en garde le jeune

---

[1] *Lettre à Mme de Travernay*, 29 septembre 1612, t. XV, p. 270.

[2] *Lettre à une inconnue*, 1602-1604, t. XII, p. 404. *Lettre à Mme de Limojon*, t. XIII, p. 59.

[3] *Introduction à la vie devote*, 5e partie, ch. x, t. III, p. 354.

Bénigne contre la séduction du jeu, qui fait alors tourner les meilleures têtes, notamment à la cour, le saint lui dit : « Voyes-vous, Monsieur, je crains que vous ne retournies au jeu... C'est un exercice de fénéant. » Veut-il le détourner de certaines lectures, particulièrement de celle de Rabelais qui fait fureur parmi les militaires, il lui dit : le goût de tels livres ne prouve qu'une certaine médiocrité de l'esprit : « Pour rien au monde ne laissés point emporter votre esprit apres certains escritz que les *cervelles foibles* admirent, a cause de certaines vaines subtilités qu'ilz y hument, comme cet infame Rabelais et certains autres de nostre aage. » Veut-il le prémunir contre la paresse et les entrainements de la gourmandise, c'est encore à ses instincts chevaleresques qu'il fait appel : « Je vous souhaitte encor un cœur vigoureux pour ne point trop flatter vostre cors en delicatesse au manger, au dormir et telles autres mollesses ; car enfin, un *cœur genereux* a tous-jours un peu de mespris des mignardises et delices corporelles. » C'est à un argument semblable qu'il a recours pour le detourner des *flirts* et frivoles galanteries : « Ainsy, la vanité fait qu'on s'amuse a ces folastres galanteries qui sont a louange devant les femmes et autres *espritz minces*, et qui sont a mespris devant les *grans courages* et *espritz relevés*. » Admirons encore par quel biais ingénieux il l'incite à se donner un directeur. Ce guide n'est pas proposé à titre de censeur officiel ; c'est un ami, un esprit fin et de bonne compagnie que l'on ira voir de temps à autre pour l'entretenir, par manière de délassement, de ses affaires intérieures. « Je pense que vous trouveres bien aux Jésuites, ou aux Capucins ou aux Feuillants, ou mesme hors des monasteres, quelque *esprit courtois* qui se res-jouira si quelquefois vous l'alles voir pour vous *recreer* et prendre haleyne spirituelle. » [1]

Avec d'autres, et souvent, ce sera sur le sentiment stoïque de la dignité humaine, qu'il appuiera sa leçon : « O hommes,

---

[1] *Lettre à Celse-Bénigne de Chantal*, 8 décembre 1610, t. XIV, pp. 376-380.

jusques a quand seres-vous si insensés que de vouloir ravaler vostre dignité naturelle, descendans volontairement et vous precipitans en la condition de bestes brutes. » [1] Sur quoi nous pouvons conclure que voilà un éducateur qui connaît non seulement l'homme, mais les hommes, toutes les variétés d'hommes, et qui sait parler à chacun la langue qu'il entend. Il ne gouverne pas l'âme *in abstracto*. Il ne se substitue pas à elle. Il l'aide, dans la minute qui passe, à vivre saintement sa vie propre, à se développer dans son *style*.

— M. Strowsky ne lui a pas rendu justice sur ce point. Dans une page rapide, où la question n'est qu'effleurée, il reproche à notre saint d'avoir été « en toute circonstance, tyrannique et imperieux... par l'effet », tout en montrant, il est vrai, « un tact, une légèreté de main que Fénelon lui-même n'a pas égalée. » Et il ajoute : « Les ruses, s'il le faut, les ruses de la diplomatie ne seront pas étrangères à saint François de Sales, il tourne habilement les décisions les plus fermes qu'on lui oppose. Une jeune fille disgraciée physiquement veut à toute force se marier, et lui la voudrait religieuse. Il ne la contredit pas d'abord, c'est un simple regret qu'il exprime, il acquiesce même aux désirs de la jeune fille. Mais voyez si dans les conseils qu'il lui donne il ne glisse pas d'une main discrète les considérations les plus capables de rendre le mariage moins séduisant même pour un cœur prévenu : « Si le mary qui vous est proposé est

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VII, ch. IV, p. 21. C'est donc encore d'une méthode toute salésienne que M. William James fera l'application à la culture de l'esprit, quand il dira aux maîtres : « Faites que l'enfant ait honte d'être effrayé par l'étude des fractions ou battu par la loi de la chute des corps : éveillez son amour-propre et son désir de lutte, et il s'élancera au-devant des choses difficiles avec une sorte d'irritation intérieure contre lui-même. Ce sentiment est une de ses meilleures facultés morales. Une victoire obtenue dans ces conditions devient un moment décisif, une crise de son caractère... Le pédagogue qui ne provoque jamais cette sorte d'excitation combative chez ses élèves néglige un des meilleurs moyens de leur être utile. » Cf *Causeries pédagogiques*. Trad. Pidoux, Paris, Alcan, 1909, p. 53.

d'ailleurs sortable, homme de bien et d'humeur compatissante, parce que ce manquement de taille requiert cela, comme il requiert de vous que vous contre-echangiez ce deffaut par une grande doulceur, par un sincère amour et par une humilité fort résignée. » Il rouvre même à la fin de sa lettre, remarque encore M. Strowsky, la perspective de déboires que le mariage réserve d'ordinaire à une femme disgraciée : « L'état du maryage est un état qui requiert plus de vertu et de constance que nul autre ; c'est un perpetuel exercice de mortification ; il le sera peut-être a vous plus que l'ordinaire. »[1] Assurément, il n'est pas difficile de discerner que saint François de Sales fait effort ici pour détourner sa correspondante du mariage. Mais le fait-il arbitrairement, comme on semble l'insinuer, et en vertu de théories personnelles; le fait-il au nom d'une doctrine *a priori* sur le mariage? On sait assez que l'évêque de Genève n'est pas l'ennemi du mariage, ni même du remariage, et que bien des fois c'est lui qui prit l'initiative de protéger telles et telles jeunes filles contre ceux qui les poussaient abusivement au cloître. Si nous le voyons ici, pour une fois, prendre une position différente, c'est de toute évidence, *a posteriori*, après étude désintéressée du cas particulier, c'est parce qu'il lui a semblé justement que le bien et la *nature* même de sa correspondante le demandaient. Cultiver une plante selon sa loi, ce n'est pas l'abandonner à tous les hasards et caprices d'une croissance en plein vent. Nos impulsions passionnelles ne sont pas toujours conformes à notre nature profonde. Souvent au contraire, il est nécessaire de les combattre pour protéger le vrai moi. L'évêque a vu que la jeune fille mal conformée, dont il a reçu les confidences, se trompe sur elle-même en désirant le mariage; il essaie donc de lui ouvrir d'autres horizons, non parce qu'il a des préférences systématiques et des vues générales à appliquer, mais parce qu'il a compris, après examen, que l'être physique et spirituel de sa Philothée présomp-

[1] Fortunat STROWSKY. *Saint François de Sales*, Paris, Plon, p. 222.

tueuse ne trouvera pas son épanouissement dans l'état du mariage.

Il en est ainsi toujours. Nous avons trouvé plus haut sous sa plume cette déclaration : « Je suis l'ennemi juré des cours. » Et pourtant nous l'entendions, il n'y a qu'un instant, donner les conseils du plus généreux optimisme à un jeune homme qui partait pour la cour. Pourquoi ? Parce qu'il avait constaté que le jeune homme en question était quelqu'une de ces « âmes bien nées », l'un de ces « courages mâles » qui peuvent affronter victorieusement les périls de la vie de cour. Cette âme-là, il l'aide à remplir sa destinée. Où elle est, comme elle est, *hic et nunc*, il la prend et s'adapte à elle pour lui faire produire son fruit propre. C'est la loi de toute sa direction spirituelle.

III. — **Direction progressive**

Homme de la Renaissance, saint François de Sales conduit aussi les âmes par gradation lente et continue parce qu'il pense que la nature, même au spirituel, habituellement ne fait pas de sauts [1]. Il ne croit guère à la vertu durable de ces coups de théâtre intérieurs, de ces grands revirements, de ces brusques illuminations, de ces explosions, qu'on aimait tant à Port-Royal et qu'on y travaillait à provoquer [2]. Il tenait que les vrais progrès sont les petits progrès sans

---

[1] La théorie du progrès par menues étapes était une des doctrines de l'humanisme. Ponocratès la met en pratique avec Gargantua. Cf. *Rabelais*, I, 23 : « Nature ne endure mutations soubdaines sans grande violence. » Edit. Lefranc, t. II, p. 215. C'était là d'ailleurs, comme le note M. Plattard, une maxime de l'Ecole de Salerne.

[2] La conception de Port-Royal se retrouve à toutes les phases de l'histoire : « Kant, dit M. Malapert, soutient que cette volonté ne peut s'exercer progressivement, que cette « révolution », cette sorte de « renaissance » ne saurait avoir lieu que « tout d'un coup, comme une sorte d'explosion. » Sans nier absolument la possibilité de ces métamorphoses soudaines, nous pensons que cette œuvre est d'ordinaire le résultat et comme la récompense d'un long et persévérant effort. Cf. *Psychologie*, Paris, Juven, p. 465.

éclat qui font une trame solide et liée, où les états prennent ... sont en rapport étroit avec les états précédents. Dès le début de l'*Introduction*, il prie son lecteur de ne pas désirer ces saintetés hâtives et soudaines, dont il y a sans doute des exemples dans l'Histoire, mais qui ne peuvent être que des exceptions miraculeuses : « Saint Paul, dit-il, tout en un moment fut purgé d'une purgation parfaitte, comme fut aussi sainte Catherine de Gennes, sainte Magdeleine, sainte Pelagie et quelques autres ; mais cette sorte de purgation est toute miraculeuse et extraordinaire en la grace, comme la resurrection des mortz en la nature, si que nous ne devons pas y pretendre. La purgation et guerison ordi- ordinaire, soit des cors soit des espritz, ne se fait que petit a petit, par progres, d'avancement en avancement, avec peyne et loysir... La guerison, dit l'aphorisme, qui se fait tout bellement, est tous-jours plus asseuree... Il faut donques estre courageuse et patiente, o Philothee, en cette entreprinse... N'est-ce pas un extreme danger aux ames lesquelles, par une tentation contraire, se font accroire d'estre purgees de leurs imperfections, le premier jour de leur purgation, se tenans pour parfaittes avant presque d'estre faittes, et se mettant au vol sans aisles. »[1] C'est donc par une vue de réaliste et de psychologue qu'il adhère au système de l'éducation progressive, c'est parce qu'il connaît l'âme humaine et les lois de son ascension. Faire trop tôt le Séraphin c'est vouloir accomplir certaines opérations sans en avoir les organes, c'est vouloir voler sans ailes, c'est se condamner à retomber au sol, meurtri, plus impuissant qu'avant le départ.

Et c'est justement l'aventure dont faillit être victime, semble-t-il, après tant d'autres, la baronne de Chantal, au début de sa marche à la perfection, sous la conduite de saint François de Sales. Etant à Dijon, toute brûlante d'ardeur religieuse, elle se mit à fréquenter assidûment le parloir des carmélites de la ville et à se faire initier

---

[1] *Introduction à la vie devote*, Ire partie, ch v, t. III, pp. 26-27.

tueuse r[illegible] vera pas son [illegible]
mari[illegible]rets d'une vie intérieure plus haute que celle dont l'entretenait son nouveau directeur, d'une vie trop haute pour elle peut-être à l'heure qu'il était. Encore un peu « champêtre », selon son expression, elle conçut l'ambition, sous l'influence des voix carmélitaines, de « voler » avant que les ailes ne lui fussent poussées. Le maître dut modérer la hâte de son élève et lui demander de cheminer encore à travers les sentiers sinueux de l'oraison commune, jusqu'à ce que son être spirituel fût définitivement pourvu des moyens propres à accomplir les opérations supérieures de la contemplation. Il n'intervint pas en directeur autoritaire qui impose sa méthode. On a vu, par la lettre qu'il écrivit alors à Mme de Chantal, qu'il était accueillant à toutes les méthodes pourvu qu'elles s'ajustassent au tempérament du dirigé. Seulement, plus clairvoyant sur la vraie nature de Philothée que Philothée ne l'était elle-même et qu'elle ne pouvait l'être, il lui crie d'être sage et de ne pas s'aventurer plus loin que ne le lui permettent momentanément ses ressources. Ce faisant, il applique un principe permanent de sa pédagogie qui est une pédagogie progressive. Les conseils modérateurs qu'il donne à Mme de Chantal au début de sa vie mystique, il les donnera plus tard encore à d'autres âmes quand lui-même sera depuis longtemps parvenu à la vie contemplative, preuve qu'il n'applique pas à autrui une discipline arbitraire tirée de ses propres expériences. La doctrine de la lenteur calculée et des menues étapes était encore la sienne quand il prononçait ses *Entretiens* qui sont comme son testament spirituel. Nous pouvons la tenir comme faisant partie de sa pensée profonde.

Son tempérament méthodique et sage de montagnard savoisien le prédisposait à suivre cette tactique souveraine, cette tactique éternelle, du *diviser pour régner*. Comme le Sénat romain qui abat ses adversaires l'un après l'autre, qui construit l'empire province par province, qui organise patiemment, s'assimile et digère, pour ainsi dire, chacune de ces provinces avant d'en conquérir une autre ; comme le pianiste encore qui veut avoir un exercice dans les doigts

avant de passer au suivant, saint François de Sales veut que l'on conquière la perfection parcelle à parcelle. « Contentés-vous de gaigner de tems en tems quelque petit advantage sur vostre passion ennemie. » [1] Conformément aux règles de la bonne stratégie portons-nous, dit-il, avec toutes nos forces à la conquête d'un objectif connu, précis, limité, immédiatement accessible. Ce point conquis, organisons-le pour le posséder en toute sécurité, aménageons-le en point d'appui pour de nouvelles conquêtes. Chaque progrès sera ainsi l'échelon sur lequel on pourra s'appuyer pour passer au suivant. On ira, comme dit joliment le saint, « de logis en logis. » [2] Chacune de nos conquêtes morales, en s'inscrivant solidement dans notre organisme spirituel par répétition des actes et habitude, nous sera une force offensive pour les conquêtes ultérieures. « Il n'est pas expedient, disait-il, de passer d'une extremité a l'autre sans milieu. » [3] Il disait encore avec une étonnante abondance de comparaisons et d'images : « Ne voyes vous pas que l'on n'esmonde point les vignes a coups de coignee, j'ay veu telle piece de sculpture que le maistre a manié dix ans avant qu'elle fust parfaitte, et n'a jamais cessé d'en lever avec le ciseau et le burin et petit a petit, tout ce qui empeschoit la juste proportion. Non sans doute, il n'est pas possible d'arriver en un jour ou vous aspires : il faut ores gaigner ce point, demain un autre, et pied a pied nous nous rendrons maistres de nous mesmes, qui ne sera pas une petite conqueste. » [4]

Ce sont surtout les âmes novices, qu'il lui semble bon de mettre ainsi au régime des sages lenteurs. Ces âmes, « elles sont comme les poules, lesquelles n'ont pas si tost fait un œuf qu'elles en chargent aussi tost un autre, laissant là celuy qu'elles ont fait sans le couver, de sorte qu'il n'en

---

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, 8 avril 1608, t. XIV, p. 2.

[2] *Sermons autographes. Pour le commencement du Carême*, fin février 1594, t. VII, p. 141.

[3] *Lettre au P. Nicolas de Quoex*, 10 juillet 1609, t. XIV, p. 175.

[4] *Lettre à Mme de Limojon*, 28 juin 1605, t. XIII, pp. 58-59 .

tueuse point de proie. La colombe n'en fait pas de mesme, car elle couve et fomente ses petits jusques à tant qu'ils soyent capables de voler et aller à la cueillette pour se nourrir. » [1] L'âme des débutants a d'ordinaire « un appetit fort grand des choses spirituelles, et comme tout affamee elle se met a desirer mille sortes d'exercices de pieté, de mortification, de penitence, d'humilité, de charité, d'orayson. » [2] Cette boulimie est l'écueil des jeunes aspirants au parfait. Contre cette gloutonnerie des néophytes et des convalescents spirituels, qu'on peut comparer à celle qui s'empare souvent des travailleurs intellectuels à leurs débuts, saint François de Sales préconise hardiment une sorte de diète. « Faites bien la besogne qui est devant vos yeux maintenant, » [3] écrivait-il à une jeune fille trop fougueuse, et à l'impétueuse abbesse de Port-Royal il rappelait six fois en dix lignes qu'il faut aller doucement et, comme il dit, « tout bellement » : « O Dieu, ma Fille, lui écrit-il..., accoustumes vous a parler un peu tout bellement, a faire tout ce que vous feres, doucement et tout bellement ; et vous verres que dans trois ou quatre ans vous aures rangé tout a fait cette si subite soudaineté. Mais souvenes vous bien de faire ainsy tout bellement, et parles tout bellement es occasions ou la soudaineté ne vous pressera point et ou il n'y aura nulle apparence de la craindre. » [4] Trop souvent à ces apprentis dévots que travaille une fringale d'exploits spirituels il n'est pas donné de rencontrer le guide sagement temporisateur qui modère leur première fougue. Et des chutes, des regressions sans gloire succèdent à de trop beaux départs.

On pourrait croire pourtant que c'est l'A. B. C. de la direction spirituelle de conduire ainsi les âmes d'après une méthode de progression. Rien n'est plus rare au contraire

---

[1] *Entretiens spirituels. Entretien* VII, t. VI, p. 107.
[2] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXXVII, t. III, p. 263.
[3] *Lettre à Mlle Clément*, 14 décembre 1606, t. XIII, p. 244.
[4] *Lettre à Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal*, 4 février 1620, t XIX, pp. 124-125.

SA MÉTHO[illegible] est la

et rien peut-être n'est plus difficile. Il faut infiniment d'expérience, de réflexion et tout ensemble d'intuition psychologique pour discerner qu'autrui ne nous ressemble pas, n'en est pas au même stade que nous de son évolution intérieure. Il faut une extrême lucidité et fermeté d'esprit pour comprendre que le prochain ne peut pas toujours s'accommoder du même régime qui nous réussit merveilleusement à nous-mêmes. Quel est le professeur qui ne suppose pas chez son élève un peu de sa propre maturité d'esprit? N'a-t-il pas fallu des siècles pour que les historiens en vinssent à concevoir que les civilisations du passé ne ressemblaient pas à celle qu'ils avaient sous les yeux? Insensé qui crois que je ne suis pas toi! disait Hugo. Sotte maxime, en pédagogie, et qui peut conduire à d'irréparables dissonances entre la leçon donnée et la capacité de celui qui la reçoit. Quand on songe que ni saint Bernard,[1] ni Lacordaire,[2] ni Fénelon[3] n'ont eu assez de souplesse, de pénétration, de finesse intuitive, pour éviter toute brusquerie dans la conduite des âmes, on mesure mieux le mérite de

[1] Saint François de Sales a lui-même souligné, dans l'*Introduction* les impatiences de saint Bernard envers tel ou tel novice. Cf. t. III, pp. 123-130.

[2] On sait peut-être qu'Etienne Lamy, à son arrivée au collège de Sorrèze, voulut avoir Lacordaire pour directeur, mais qu'ayant été comme abasourdi par la rigueur de ses principes, il décida sur le champ de se replier vers une autre direction moins éclatante et plus débonnaire. Cf. *Revue hebdomadaire*, 22 mars 1913,

[3] Fénelon, en qui survécut toujours un peu de la pétulance gasconne, conviait inconsidérément parfois les âmes aux sublimités du pur amour. Grisé par son beau rêve intérieur, candidement optimiste, il prêtait aux autres quelque chose de sa propre agilité mystique. Le P. Navatel, dans son *Fénelon et la Confrérie du pur amour*, nous a conté quelques-unes de ses méprises comme directeur. Voyons-le faire par exemple avec « la comtesse de Gramont : « Au milieu de son ascension dans la voie parfaite, Mme de Gramont, dit le P. Navatel, eut à porter certaines croix pénibles qui accablaient son courage un peu court d'haleine. Voyant à son grand désespoir son œuvre spirituelle menacée et compromise, Fénelon se hâta de prêcher la patience et le sacrifice... Impatient de maîtriser l'humeur de la comtesse, il parle ferme et dur : « Dieu vous a touchée au vif en vous humi-

tueuse r...
... saint qui demande à chacun ce qu'il peut donner sur l'heure, dans la minute qui passe, mais qui sait ne rien demander au-delà.

A toutes les époques, les âmes avides de perfection se sont mises, comme Mme Guyon, à la recherche de ces fallacieux *Moyens courts* qui prétendent nous dispenser de l'indispensable, c'est-à-dire de l'effort et du temps. On ne viole pas ainsi seulement la loi de nature qui veut qu'un état psychologique soit en rapport de continuité avec l'état qui l'a précédé, on recule, sans y penser, le terme qu'on prétendait rapprocher. « L'enfant, a-t-on dit, ne s'échauffera jamais pour un but éloigné. Ce qu'il lui faut, c'est un but qu'il puisse atteindre... chaque leçon doit avoir un but déterminé, que l'élève puisse atteindre par ses propres efforts... L'intérêt sera donc le ressort d'un enseignement progressif au cours duquel l'enfant sentira grandir à la fois ses forces et ses désirs légitimes, tout en faisant l'acquisition de groupes d'idées de plus en plus nombreux, variés et compacts. » [1] Il en est du candidat à la perfection comme du candidat à la science, et nous avons vu quel

---

liant... Tant mieux, c'est qu'Il veut vous guérir. Taisez-vous, adorez celui qui vous frappe, n'ouvrez la bouche que pour dire : je l'ai bien mérité. » Le zélé directeur partait trop vite, demandait trop à la fois, si bien qu'il dut rétrograder. » Cf. *Op cit.* Paris, Emile PAUL, pp. 48-49. — Même erreur de diagnostic et de conduite avec le marquis de Seignelay : « Une fois devenu son maître spirituel, les rôles furent intervertis; le marquis se fit humble et l'abbé se fit hardi jusqu'à la sévérité. C'est le ton ordinaire des lettres spirituelles qu'il lui adresse; un ton qui surprend et qui choque quand on songe d'un côté à la jeunesse du directeur et de l'autre à la triste situation de Seignelay et à la mort prochaine qui devait bientôt briser ses grandes espérances. Mais Fénelon en ce moment se trouve ébloui par un système de dévotion anéantissante. Il est victime de son zèle amer. Il applique sa méthode avec une ardeur aveugle. » Id. pp. 61-62. Chose étrange, en effet, dans cet éducateur si fin qu'était Fénelon, il y eut toujours, comme l'a bien vu Brunetière, une certaine raideur cassante qui le rendait malhabile parfois à régler correctement la vie intérieure des chrétiens qui le consultaient.

[1] E. RŒRICH, *Philosophie de l'éducation*, Paris, Alcan, p. 93.

prin[illegible]
sous le r[illegible]
desquelles il le fa[illegible]
selon le mot de Pascal, son [illegible]
communiquer à l'âme l'ambition ge[illegible]
en contenant son ardeur, tout en évitant que cette ambition nécessaire devienne un désir empressé et fiévreux.

Ainsi fait l'évêque de Genève. Ayant mis l'âme au train des petits progrès, il l'aiguillonne en lui soufflant le désir du parfait. La marche est sûre et lente, mais c'est une marche à l'étoile ! Le saint ne dit donc pas comme un de nos modernes : « Il est expressément défendu de rien envisager au-delà de la journée qui se présente... Interdiction, si nous sommes lundi, de concevoir que mardi existera. » [1] Non, au contraire, il fait concevoir sans cesse que mardi existera. Si la besogne du lundi est évidemment celle qui lui importe d'abord, elle doit être préparatoire à celle du mardi. Une secrète intention doit l'élever au-dessus d'elle-même. Gardons-nous seulement de vouloir avec trop d'âpreté que mardi soit fait selon notre caprice. Le parfait, nous le savons, c'est d'accepter l'imperfection même, pourvu que cette imperfection soit combattue. « C'est bien fait, dit le saint, d'aspirer d'une *generale aspiration* a

[1] Henri LAVEDAN. *Illustration*, 18 novembre 1911.

guident
engagés.
court en avant de la plume
travers de chaque ligne l'action du lendemain.

L'action du lendemain d'ailleurs pour notre saint se prépare par l'action du jour même. Dans la spiritualité salésienne il n'y a pas de petites choses. Les plus petites peuvent égaler les plus grandes et même, nous l'avons vu, les contenir virtuellement par l'élan de notre volonté, par notre adhésion au vouloir éventuel de Dieu.« Petite courtoisie, basse vertu, disait-il, mais marque d'une bien grande. »[2] En outre, elles nous rendent peu à peu faciles les plus hauts exploits. Toute la doctrine spirituelle de l'évêque de Genève implique la vérité de cet adage : celui qui est fidèle dans les petites choses sera fidèle dans les grandes. On s'est élevé naguère contre cette grande maxime. On a dit : « Ce n'est qu'un mensonge... Celui qui met son ardeur à être fidèle dans les petites choses ne peut pas être fidèle dans les grandes, ce serait contraire à toutes les lois des mathématiques et de la nature. Celui qui est fidèle dans les petites

---

[1] *Lettre à Mme de la Fléchère*, février 1609, t. XIV, pp. 122-123.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 1605-1608, t. XIV, p. 110

choses ne l'est que dans les petites... Cette sentence est la plus menteuse qui soit ; les esprits minutieux en abusent tous les jours pour se consoler de l'étroitesse de leurs horizons. » [1] La maxime ainsi proscrite n'a point rétréci les horizons de saint François de Sales, elle ne l'a pas empêché de tendre et de faire tendre à « l'extrême perfection ». S'il se peut qu'elle soit contraire aux « lois des mathématiques », il est aventureux pour le moins de la dire contraire aux « lois de la nature ». L'être, comme on a dit, est le fondement du devenir, et c'est par l'action répétée que l'on devient puissant à agir. L'athlète arrive aux exercices difficiles en passant par la série entière des exercices faciles. Voilà quelle est la loi de nature. C'est la marche en échelons qui est la bonne dans tous les ordres et spécialement dans l'ordre moral. C'est elle qui est *naturelle*. De menus efforts répétés nous établissent fortement à un niveau de vertu. De ce niveau nous repartons pour gagner un nouveau palier. Et l'œuvre d'ascension qui eût été ardue, si nous l'avions voulu parfaire d'un coup, se trouve devenir aisée par son morcellement et son partage en brèves étapes.

C'est donc par une soumission constante à l'ordre naturel et surnaturel, par un scrupuleux souci de ne jamais violenter le réel que saint François de Sales en est venu à cette méthode progressive dont on peut dire d'ailleurs qu'elle n'est qu'un aspect de sa méthode générale d'adaptation au sujet. Il n'essaie pas d'assujettir, il s'assujettit. Il se met à la cadence des âmes, il suit le rythme qui leur est propre par don de nature et par grâce.

---

[1] Scharrelmann dans *Les Chemins de la force*. Cité par P. Gillet dans *L'Education du caractère*. Paris Desclée. p. 179.

CHAPITRE IX

LA DIRECTION. — MÉTHODE AFFECTIVE

L'amour, en tant qu'il est un élan à agir conformément au vouloir de Dieu, est pour saint François de Sales, comme pour saint Thomas d'ailleurs, le fondement et le terme de la perfection. Mais cet amour n'est pas un talisman qui nous confère automatiquement et sur le champ la sainteté. Il est, comme les êtres vivants, soumis à une croissance. Il lui faut naître, grandir et s'affermir jusqu'à devenir une habitude permanente, une aptitude à agir « promptement et affectionnément. » Tout homme, dit l'évêque de Genève, *a l'inclination naturelle d'aimer Dieu*. La grâce survient qui lui en donne le *pouvoir*. Avec ces deux forces, chacun de nous peut acquérir cette souplesse constante du vouloir qui fait le dévot et le saint.

C'est assez dire que, dans la pensée de notre auteur, il y a une pédagogie, une éducation de l'amour qui a son ordre et ses lois à part.

Dans cette éducation, les idées sans doute jouent un rôle, mais un rôle secondaire. L'essentiel pour le directeur salésien, n'est pas de présenter à l'esprit de son dirigé les raisons d'aimer Dieu, les motifs de pratiquer la vertu, mais de présenter ces raisons et ces motifs de telle manière que le cœur s'émeuve et que la volonté s'ébranle vers l'action. Le pathétique doit primer la dialectique [1]. Aimer, c'est vouloir et agir. Or, se dit le saint, les idées dans une âme n'aboutissent à l'acte que si elles y arrivent

---

[1] Cette primauté du pathétique sur la dialectique, saint François de Sales la voulait même dans l'enseignement théologique. A l'auteur d'une *Somme*, le Dr Asseline, il écrivait : « Je vous dis que mon opinion seroit que vous retranchassies tant qu'il vous seroit possible toutes les paroles methodiques. » A quoi bon, demande-t-il, ces *primo*, ces *secundo*, ces *tertio*, qui ne font que marquer inutilement les divisions « car, puisque vous estes extremement methodique, on verra bien que

toutes chaudes et toutes vibrantes, toutes immergées d'affectif, que si elles se présentent non pas tant en qualité d'idées que sous forme de sentiments. Saint François de Sales a vu et dit cela avec une netteté que la pédagogie moderne, pourtant tout orientée de ce côté, non seulement n'a pas dépassée, mais n'a pas même égalée. L'éducation de la volonté pour lui se ramène essentiellement à l'utilisation des états affectifs. C'est donc émettre une prétention singulièrement aventureuse que de dire avec un de nos modernes : « Tout était à faire dans cette voie. »[1] Nous pourrions dire plus exactement au contraire : depuis saint François de Sales tout était fait dans cette voie. Non seulement son *Introduction*, mais chacune de ses lettres sont des chefs-d'œuvre de pédagogie affective. Personne peut-être ne l'a égalé dans l'art d'émouvoir la volonté en faveur de son objet. A cet objet — et c'est là qu'il triomphe ! — il sait donner le maximum d'attrait sensible. Il sait en outre admirablement faire aimer Dieu, en faisant aimer celui qui parle en son nom. Il cherche à se faire aimer en usant spontanément et parfois même sciemment de toutes les ressources du langage affectif.

I. — Pédagogie affective directe. L'art d'émouvoir la sensibilité en faveur de Dieu et de la vertu

Par une intuition de grand psychologue saint François de Sales a parfaitement connu que les plus beaux mouvements de piété sont d'ordinaire éphémères quand ils ne s'inspirent que d'une froide adhésion de l'esprit à une idée pure ou à

---

vous faites ces choses l'une apres l'autre sans que vous en advertissies auparavant ? » Et il recommande à son correspondant d'user autant que possible d'un « stile affectif » Cf. *Lettre* du 15 novembre 1611, t. XV pp. 118-119. C'est déjà toute la doctrine de Fénelon dans les *Dialogues sur l'éloquence*.

[1] J Payot. *L'éducation de la volonté*. Paris. Alcan, p 14

un système rationnel. Celui qui ne voit en Dieu que le Souverain Maître et l'Ordonnateur de l'univers, celui-là est trop souvent à la merci de ces bourrasques d'émotion hostile qui nous viennent du monde et de ses séductions. Pour servir avec l'aisance, la promptitude, la constance que requiert la vraie dévotion, il faut avoir senti passer sur soi la grande vague d'émotion et d'amour : « Joie ! Joie ! Pleurs de joie ! »

C'est à provoquer ce fécond mouvement d'émotion que s'emploie d'instinct et par mille industries saintes cet homme vibrant et sensible qu'était l'évêque de Genève : « Je n'ay point souvenance, disait-il, que Nostre-Seigneur nous ayt commandé de guerir la *teste* de la fille de Sion, mais seulement son *cœur*. Non, sans doute, il n'a jamais dit : Parlés à la *teste* de Hierusalem, mays ouy bien : Parlés au *cœur* de Hierusalem [1]. » Nettement en marge de ce courant stoïcien qui va bientôt triompher dans la tragédie de Corneille et qui le plus souvent présentera l'homme comme un miracle de *volonté froide* ; tributaire au contraire de l'Italie et de l'Espagne, de sainte Thérèse et de saint Gaétan, de saint Jean de la Croix et de saint Bonaventure [2], il fait à la sensibilité sa part et sa très grande part dans l'œuvre de la conquête et du perfectionnement de soi-même [3]. Il a dit en effet ceci qu'il ne faut oublier jamais : « Si un homme sçait d'estre aymé de qui

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 1er août 1605, t. XIII, p. 81.

[2] C'est par saint Bonaventure, l'un des principaux maîtres de sa pensée, qu'il se rattache au grand courant de piété affective créé par les franciscains. Il appelait saint Bonaventure « son tres saint et seraphique père ». Cf. *Sermons autographes. Pour la fête de l'Invention de la Sainte-Croix*, 3 mai 1594, t. VII, p. 175.

[3] Mais n'oublions pas — ce que nous avons démontré au chapitre de l'oraison — que la sensibilité pour saint François de Sales doit être mise au service de l'action. Elle n'est qu'un stimulant de la volonté. M. Oulmont a donc tort d'écrire : « Grâce à saint François de Sales les femmes du monde connaîtront une piété aimable et *toute* sentimentale. » Cf. *Le Verger, le Temple et la Cellule. Essai sur*

que ce soit, il est pressé d'aymer reciproquement. » [1] Ce principe de psychologie humaine, il l'applique à Dieu. Il en fait le point de départ et le pivot de toute sa pédagogie affective. « Et maintenant, je vous prie, dit-il à Theotime, sachant que Jesus-Christ, vray Dieu eternel, tout puissant, nous a aymés jusques a vouloir souffrir pour nous la mort et la mort de la croix..., n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir et les sentir presser de force? [2] » On ne risque pas de surfaire l'importance d'une telle considération dans la stratégie spirituelle du saint. Convaincu que nous sommes infailliblement émus de sympathie en faveur de qui nous aime, il s'ingénie à nous faire *sentir* — non pas seulement *comprendre*, — que nous sommes aimés de Dieu chacun à part, privément, comme si nous étions seuls au monde.

Pascal défaillait d'émotion, — émotion tragique, il est vrai, et très différente de la confiante sérénité salésienne, — quand il songeait que le Christ avait versé telle goutte de son sang pour lui en propre, pendant sa Passion. Saint François de Sales a connu toute la valeur de ces évocations émouvantes dont il éprouvait le pouvoir sur lui-même. Il s'en est admirablement servi pour agir sur les âmes et entraîner les volontés : « Helas, chere Philothee, vous dormies et Dieu veilloit sur vous et pensoit sur votre

---

la sensualité dans les œuvres de mystique religieuse. Paris. Hachette 1912, p. 7. Les femmes du monde qui ne connaîtront que la piété sentimentale, dont parle M. Oulmont, ne seront pas des filles authentiques de l'évêque de Genève. Piété sentimentale, oui, mais pas *toute* et uniquement sentimentale ! L'appel au sentiment ne se se fait qu'en vue des œuvres et des *résolutions*, « O résolution, dit-il,... combien mon ame vous doit cherir, puisque vous aves eté si chere a mon Jesus. Helas, o Sauveur de mon âme, vous mourutes pour m'acquerir mes resolutions, hé faites-moy la grace que je meure plutost que de les perdre. » *Introduction*. 2e partie, ch. XIII, t. III, pp. 94-95. La piété salésienne est une piété sensible, mais elle ne se résout pas en sensiblerie stérile.

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*. l. VII, ch. VIII, t. V, p. 33.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VII, ch. VIII, t. V, p. 33.

cœur des pensees de paix, il meditoit pour vous des meditations d'amour. »[1] A tous moments des mots brûlants jaillissent ainsi de sa plume : « Je chercherai, disait-il avec le *Cantique des Cantiques*, celui qui cherit mon ame. »[2] Et il écrivait à Mme de Travernay : « Voyés souvent Nostre-Seigneur qui vous regarde, pauvre petite creature que vous estes, et vous voit emmi vos travaux et vos distractions. »[3] Parfois des chapitres entiers sont inspirés par cette idée paulinienne d'un Dieu spécialisant son amour sur une seule âme, sur l'âme de Philothée. Saint Paul tressaillait d'amour quand il se disait, pensant à Jésus : « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi ! » Ce tressaillement salutaire, générateur d'action, l'évêque de Genève s'évertue à l'éveiller en nous. Il s'y efforce notamment dans ces derniers chapitres de l'*Introduction* qui s'intitulent si expressivement : « De l'amour que Jésus-Christ nous porte » — « De l'amour de Dieu envers nous », et qui sont comme une suprême tentative pour entraîner Philothée vers la perfection. « Voyés-vous, ma Philothee, dit-il tout ému lui-même, il est certain que le *cœur* de nostre cher Jesus voyoit le *vostre* des l'arbre de la croix et l'aymoit, et par cet amour luy obtenoit tous les biens que vous aures jamais, et entre autres nos resolutions ; ouy, chere Philothee, nous pouvons tous dire comme Hieremie : O Seigneur, avant que je fusse, vous me regardies et m'appelies par mon nom, d'autant que vrayment sa divine Bonté prepara en son amour et misericorde tous les moyens generaux et particuliers de nostre salut, et par consequent nos resolutions. Ouy, sans doute, comme une femme enceinte prepare le berceau, le linge et les bandelettes, et mesme une nourrice pour l'enfant qu'elle espere faire, encor qu'il ne soit pas au monde, ainsy Nostre-Seigneur ayant sa Bonté grosse

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 5e partie, ch. II, t. III, p. 342.

[2] *Sermons autographes. Pour la fête de l'Immaculée-Conception*, 8 décembre 1608, t. VIII, p. 30.

[3] *Lettre à Madame de Travernay*, 20 juillet 1612, t. XV, p. 247.

et enceinte de vous, pretendant de vous enfanter au salut et vous rendre sa fille, prepara sur l'arbre de la Croix tout ce qu'il falloit pour vous : vostre berceau spirituel, vos linges et bandelettes, vostre nourrice et tout ce qui estoit convenable pour vostre bonheur... Ah, mon Dieu, que nous devrions profondement mettre ceci en nostre memoire : *est-il possible que j'aye esté aymee* et si doucement aymee de mon Sauveur, qu'il allast *penser à moy en particulier*, et en toutes ces petites occurrences par lesquelles il m'a tiree a luy? et combien donq devons-nous aymer, cherir et bien employer tout cela a nostre utilité. Ceci est bien doux : ce cœur aymable de mon Dieu pensoit en Philothee, l'aymoit et luy procuroit mille moyens de salut, autant comme s'il n'eust point eu d'autre ame au monde en qui il eust pensé. » [1] La surprise ravie qu'il éprouve à la pensée de l'amour divin, surprise qui s'exprime si délicieusement dans cette page ardente, il estime impossible que Philothée ne la partage pas et qu'elle n'en reçoive pas l'impulsion décisive. Aussi ne tarit-il pas sur ce thème.

On s'est aperçu déjà que le Dieu dont saint François de Sales nous entretient avec de si chaleureux accents n'est pas le Dieu lointain de la métaphysique. Ce n'est pas le Dieu pur esprit, c'est le Dieu fait homme, le Dieu de la crèche et de Nazareth, Jésus-Christ considéré dans son corps de chair. Avec le tempérament que nous lui connaissons, nourri qu'il était de la tradition thérésienne, il n'était pas homme à se priver et à priver les âmes qu'il dirigeait de la belle source d'émotion sacrée que peut et doit être la contemplation de Jésus-Homme dans ses mystères terrestres. Sainte Thérèse dont il se disait volontiers le *dévot* [2], lui avait appris à tenir toujours ses yeux sur l'humanité de Jésus [3]. Nous ne sommes pas de purs

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 5e partie, ch. XIV, t. III, p. 358.

[2] *Lettre à M. de Brétigny*, 23 octobre 1605, t. XIII, p. 118.

[3] « Tout ce qui était en mon pouvoir, disait sainte Thérèse, était de penser à Jésus-Christ comme homme. » Cf. *Œuvres*, Paris, Poussielgue, t. I, p. 256.

esprits et nous ne pouvons pas sans présomption négliger les facilités nouvelles que l'Evangile nous a données pour nous unir à Dieu. Moins éthéré, plus réaliste et plus humain que Fénelon dont le mysticisme utopique et vaporeux n'est pas toujours, quoi qu'on ait dit, dans le prolongement du mysticisme salésien, l'évêque de Genève se rattache spontanément à la grande tradition des deux siècles précédents, notamment à la tradition espagnole et italienne. Fénelon pourra vouloir se passer pratiquement du Verbe incarné et contempler Dieu directement dans son essence [1], François de Sales, lui, voit Dieu de préférence dans la personne humanisée de Jésus.

Notamment, il aime à le voir et à le faire contempler dans la personne souffrante du Sauveur. Malgré son optimisme naturel qui l'incline vers les spectacles consolants, il est au premier rang des maîtres de la vie spirituelle qui, au XVIIe siècle, ont poussé les âmes à méditer sur le mystère douloureux du Calvaire. Il se rattache ici à l'un des grands courants religieux de son temps. Comme l'a bien montré M. Emile Mâle, il y avait dans la chrétienté, depuis le XIVe siècle, une forte tradition de piété envers Jésus crucifié, tradition dont l'évêque de Genève a subi l'influence à travers les maîtres de la peinture vénitienne. Quand il visite Venise en 1592, Titien vient de mourir et Tintoret vit encore. Les crucifixions, les dépositions, les couronnements si pathétiques et si tourmentés de ces maîtres, œuvres plus religieuses que ne l'a dit Taine, agissent puissamment, nous le savons, sur les âmes italiennes d'alors [2].

---

[1] Bossuet a vertement relevé chez Fénelon cette tendance à se passer de Jésus-Christ. Fénelon a tenté de se disculper. Mais il ne semble pas exempt de tout reproche. Il est d'ailleurs à l'opposé sur ce point de son amie, Mme Guyon, qui se croyait l'objet d'étranges familiarités de la part de Jésus incarné. Cf. Maurice Masson. *Fénelon et Mme Guyon*. Paris Hachette 1907, p. 74 et M. Matter. *Le Mysticisme en France au temps de Fénelon*, Paris. Didier, p. 8.

[2] Voir les pages étincelantes que Taine consacre à Tintoret et à son pouvoir d'ébranlement sur les âmes dans *Voyage en Italie*. Paris,

En les contemplant, le jeune François de Sales a pu lui aussi se sentir plus fortement incliné vers une dévotion qu'il était si bien fait pour comprendre, Une telle dévotion, si elle n'eût pas existé, il l'eût inventée !

La piété envers le Sauveur souffrant était dans la logique de son système. Le mystère de la Passion est le mystère émouvant par excellence, celui qui manifeste avec le plus d'éclat l'amour de Dieu pour nous, car, comme l'a rappelé Jésus lui-même, la suprême marque d'amour c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. « La Mort et Passion de Nostre-Seigneur, écrit aussi notre saint, est le *motif* le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle... Theotime, le mont du Calvaire est le mont des amans. Tout amour qui ne prend pas son origine de la Passion du Sauveur est frivole et périlleux. » [1] Saint François de Sales devait donc être un apôtre de la dévotion à Jésus souffrant. Au début d'un de ses sermons, il affirmait même qu'il avait eu pour vocation spéciale d'appeler l'attention des âmes sur ce mystère d'amour et de leur en faire sentir la richesse émotive. « Dieu m'a donné, disait-il, un extraordinaire désir de planter en tous les cœurs des enfans de la sainte Eglise la reverence et l'amour de la sainte Croix de Nostre-Seigneur Jesus-Christ... Je conseille volontiers a mes devotz et devotes pour se rafraîchir plus souvent la memoire de la tressainte Croix, qu'ilz en portent tousjours une ou a leur col ou a leurs chapeletz, et qu'ilz ne soyent jamais sans avoir une croix sur eux pour la voir et bayser souvent, car la le bayser est signe

---

Hachette, t. II, 13e édit. pp. 365 et suiv. « Il me semble, dit-il, qu'on découvre en lui un état unique, le foudroiement de l'inspiration.. Quand le tempérament est assez fort pour supporter sans se détraquer ce choc électrique, l'homme, comme Luther, saint Ignace, saint Paul et tous les grands visionnaires, accomplit des œuvres qui dépassent le pouvoir humain. »

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. XII, ch. XXIII, t. V, pp. 345-346.

d'amitié. »[1] Ce n'est pas par un simple hasard de polémique qu'il a pris la plume pour écrire *l'Etendard de la sainte Croix*. En posant le principe que nous aimons qui nous aime, il se vouait à l'apostolat de la Croix, car, ainsi qu'il en fera la remarque, « il ne se peut que l'âme qui contemple la Passion c'est-à-dire l'amour agissant de Dieu, ne se fonde tout d'un amour saintement douloureux. »[2] Il va même d'aventure pour exprimer plus fortement cet amour agissant de Dieu dans la Passion, jusqu'aux termes un peu précieux et maniérés. « Helas, dira-t-il, il souffre des douleurs insupportables ce divin Amant bien aymé... il prend playsir a souffrir, il ayme ses tourmens et meurt d'ayse de mourir de douleur pour moy. »[3] Préciosité, sans doute, mais préciosité significative, préciosité d'un psychologue qui s'efforce de dégager le sens émouvant de la tragédie du Golgotha.

C'est dans la même intention et parfois sur le même ton qu'il appelle les âmes chrétiennes à contempler les aspects de la vie de Jésus où se manifeste plus vivement l'amour divin. Après le mystère de la mort, c'est celui de la naissance qu'il voudrait surtout nous voir méditer. La crèche lui semble, comme à François d'Assise, un spectacle d'un pathétique souverain, et, comme son saint patron, il aime à conduire les âmes à Bethléem. Dans un plan de sermon pour la veille de Noël, il nous laisse apercevoir sa préoccupation à cet égard. Ce canevas n'est qu'un assemblage de notes jetées au fil de la plume, mais nous y voyons la pensée courir sans hésiter au détail touchant pour le mettre en vigoureux relief. « Venons-en, dit-il, au

---

[1] *Sermons autographes. Pour la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix*. Non daté, t. VIII, pp. 414-416. On notera que le port et l'usage de la croix n'ont chez lui rien de « magique » ni d'étroitement rituel. Ils ont pour fin, comme toutes choses dans son système, d'agir sur l'âme, de la « rafraîchir » et de la cultiver !

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. V, ch. v, t. IV, p. 272.

[3] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. V, ch. v, t. IV, p. 273

second point, la naissance de Jesus ». Et, tout de suite, il s'arrête pour souligner, détacher, mettre en valeur, ce qu'il y a d'attendrissant dans ce prodigieux événement : « ou plutôt, reprend-il, *le tout petit Jesus.* » Remarquons cet appel d'attention sur le « tout petit Jesus », évocation d'un accueillant bébé en qui rien d'austère n'a encore effacé le charme de l'enfance. Un peu plus loin, il ajoute : « Sa pauvreté, mais voyez, je vous prie, comme il est pauvre : pauvreté d'asile, pauvreté de langes, pauvreté de nourriture ! » Et, pour lui-même, en marge de son texte, il inscrit cette recommandation où se reconnaît le maître éducateur : « Presser avec beaucoup d'insistance cette considération : le voilà nu sur la terre à sa naissance. » [1] Lorsque, de même, l'évêque de Genève se fait l'apôtre de l'Eucharistie, lorsqu'il recommande l'assistance à la Messe comme « le soleil des exercices de piété », c'est qu'il voit dans ces mystères ce qu'ils sont avant tout : des miracles d'amour. Toucher le cœur, voilà ce qu'il ambitionne. Il sait que, le cœur ému, la volonté suivra.

C'est pourquoi encore, la dévotion au Sacré-Cœur, cette dévotion qui sera dans l'histoire de la spiritualité une si grande révolution, une réaction décisive contre le courant glacial de la piété janséniste, va trouver dans l'évêque de Genève son véritable promoteur. Cette dévotion, dans sa notion spirituelle, était en germe sans doute chez saint Bonaventure et quelques docteurs moins illustres, mais on peut dire que c'est avec saint François

---

[1] *Sermons autographes. Pour la veille de Noël, 24 décembre* 1613. t. VIII, pp. 126-127. Inédit avant l'édition d'Annecy.

Pendant la nuit de Noël 1610, au sortir de la messe de Minuit il écrit à la Mère de Chantal ce charmant billet : « Hé, vray Jesus ! que cette nuit est douce, ma tres chere Fille !... Revenant donq d'entre les sacrés mistères, je donne ainsy le bon jour a ma chere Fille ! car je croy que les pasteurs encor, apres avoir adoré le celeste Poupon que le Ciel mesme leur avoit annoncé, se reposèrent un peu... Que donnerions-nous a nostre petit Roy que nous n'ayons reçu de luy et de sa divine liberalité ? » Cf. t. XIV, pp. 392-393.

de Sales qu'elle commence de s'épanouir. Il en est le père, non seulement parce qu'il est le fondateur de la Visitation d'où elle sortira, mais parce qu'il en a lui-même donné comme une première formule dès l'année 1608. Il écrit en effet à Mme de Charmoisy : « Je ne manque point d'invoquer la bonté de Nostre-Sauveur sur vous... pour la conservation de vostre cœur auquel d'une ardeur nompareille, je souhaitte toutes les plus desirables faveurs du ciel et surtout cette inviolable fidelité au saint amour que vous aves voué par tant de resolutions au cœur debonnaire de ce doux et cher Jesus [1]. » Avec lui vraiment commence de se propager dans le vocabulaire de la dévotion ce terme de « cœur » qui aura bientôt une telle fortune en chrétienté, et qui, concrétisant pour ainsi dire l'amour divin, prendra sur les âmes une telle puissance d'ébranlement émotif ! En Dieu, notre saint désigne déjà le cœur comme le symbole et le tabernacle de l'amour. Il esquisse le geste touchant du Christ devant Marguerite-Marie, il montre à tous le cœur de Jésus, il leur dit sous mille formes ingénieuses : Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes !

*
* *

Mais ici se présente une question délicate sur laquelle il faut bien s'expliquer d'un mot, question de forme et de ton, en apparence secondaire, mais que la polémique entre Bossuet et Fénelon a rendue d'une actualité éternelle. Pour exprimer l'amour de l'homme pour Dieu et l'amour de Dieu pour l'homme, le mysticisme n'a pu faire autrement que d'emprunter ses mots, ses images et ses comparaisons au vocabulaire de l'amour humain. Echange périlleux ! A plus d'un auteur mystique, on le sait trop, il est arrivé parfois de passer les bornes du bon goût et même de la décence. L'évêque de Genève est-il absolument hors de cause à cet égard?

---

[1] *Lettre à Mme de Charmoisy*, 21 août 1608, t. XIV, p. 59

Récemment, un jeune écrivain catholique, que nous avons déjà cité, n'hésitait pas à parler des « écarts de sensibilité » de saint François de Sales [1]. Etait-ce là prononcer équitablement? N'était-ce pas juger les choses en homme du XXe siècle qui ne tient pas un compte suffisant des conditions faites à la Littérature d'alors? Depuis la XIVe siècle, trop d'auteurs soi-disant mystiques, maladroits imitateurs de saint Bonaventure et de Raymond Lulle, versaient fâcheusement dans une sorte de sensualité verbale qui allait chaque jour croissant. Le Cantique de Raymond Lulle « De l'Amig et de l'Amat » avait obtenu un succès prodigieux. De toutes parts on s'était exercé à l'imiter en paraphrasant le *Cantique des Cantiques*. D'une génération à l'autre l'audace des évocations s'était exaspérée. Ruysbroeck, au scandale de Gerson [2], Eckhart et l'école allemande, toute une légion d'imitateurs médiocres, matérialisaient à l'envi l'amour divin. Simplement fade et mièvre au XIVe siècle, le vocabulaire de nos auteurs devenait au XVe siècle d'un réalisme inquiétant. Les peintures lascives en se multipliant se précisaient. Le libertinage de la Littérature profane vient encore aggraver le mal. Au XVIe siècle, sous l'influence de la Littérature italienne dont les raffinements voluptueux dépassent toutes limites, un certain mysticisme chrétien fait décidément le plus stupide abus des images nuptiales et des symboles érotiques. Bossuet bientôt s'indignera : « Un des caractères de ces auteurs, dira-t-il, c'est de pousser à bout les allégories... Témoin Rusbroc dans son livre des *Nopces spirituelles*, où en s'opposant à ces images de toute sa force, il ne peut écrire une page sans y revenir. Tous les autres mystiques suivent

---

[1] Cf. *La dévotion à la Vierge dans la Littérature catholique au commencement du XVIIe siècle*. Paris, Leroux 1916, p. 157. Il est juste de remarquer qu'aux yeux de M. Flachaire ces « écarts de sensibilité » furent, comme il dit, « la condition de l'énergie féconde qui inspire les tours de force et les chefs-d'œuvre conquérants de l'apostolat. »

[2] Cf. P. Pourrat. *La Spiritualité chrétienne*, t. II, *Le Moyen âge*, Paris, Gabalda, 1921, p. 410 et suiv.

son exemple : le plus sublime de tous les états d'union est en effet, et selon eux, celui où l'âme est élevée d'une façon particulière à la dignité d'Epouse de Jésus-Christ ; mais ici n'emploie-t-on pas à chaque moment les images des fiançailles et des noces; de la chaste consommation de ce divin mariage ; de la dot de l'âme mariée au verbe, aussi bien que des présens qu'elle en reçoit ; et cent autres de cette nature. » [1] Bref, le vocabulaire de la galanterie romanesque avait envahi peu à peu et corrompu une portion notable de la Littérature pieuse.

Il faut se souvenir de cela quand on lit saint François de Sales. Pour le juger équitablement, il suffit de le comparer aux meilleurs des auteurs spirituels de son temps, aux PP. Binet [2], Poiré, Barry... On admire son effort de dépouillement et de spiritualisation quand on songe à ce qui l'entoure, à ce qui l'a précédé et à ce qui le suit. Pour ne rien dire des médiocres, qu'on se rappelle seulement les vivacités d'un Ruysbroeck [3], d'un Hugues et d'un Richard de Saint-Victor, le mysticisme pâmé d'une Mme Guyon ou les rêveries alanguies d'un Malebranche.

Sans doute, il lui arrive, pour rendre Jésus plus présent de faire appel à des images vives qu'un directeur moderne s'interdirait. Evoquant par exemple Jésus dans son corps

---

[1] *Instruction sur les états d'oraison. Traité* I, L. II, Cf. *Œuvres* Edit. Vivès, t. XVIII, pp. 387-389.

[2] Le célèbre P. Binet, par exemple, qui n'était pourtant pas des plus audacieux, ne balançait pas à écrire des choses de ce goût : « C'est une belle imagination ce ceux qui disent que, qui veut bien vendre une esclave qui est enceinte, il faut évaluer le fils qu'elle porte dans son ventre, et si l'on pouvait sçavoir que ce fils dût estre quelque chose de bien grand, il faudroit vendre cela autant que vaut la mère et autant que vaudroit le fils... Voulez-vous sçavoir combien vaut Nostre-Dame enceinte de Jésus-Christ ? » Cf. *Le Grand chef-d'œuvre de Dieu ou les perfections de la sainte Vierge*. Edit. de 1648, Paris, p. 87.

[3] Pour Ruysbroeck, si l'on veut s'édifier sur sa manière, on pourra lire dans *L'ornement des noces spirituelles*, préface de Mætterlinck, Bruxelles, les pages 116 et suivantes.

de chair, il invite ainsi Philothée à le serrer en pensée sur sa poitrine : « Vivés, ma chère Fille, avec nostre doux Sauveur entre vos bras en ce saint tems de Passion ; qu'à jamais puisse-il reposer entre vos mamelles comme un sacré faisceau de myrrhe ; ce vous sera un epitheme souverain pour tous vos tremoussemens de cœur. » [1] De telles expressions nous semblent hardies. Au début du XVIIe siècle, elles ne l'étaient plus ou ne l'étaient pas encore [2] L'allusion transparente à ce *Cantique des Cantiques*, que tant de paraphrases avaient depuis longtemps vulgarisé, émoussait ici la vivacité naturelle des mots. Saint François de Sales avait d'ailleurs lui aussi sa dévotion au *Cantique des Cantiques*. Il pensait, comme saint Bernard, que Dieu en avait voulu et inspiré la chaude tonalité affective pour qu'il eût plus d'action sur les âmes. « Le grand Salomon, disait-il, descrit d'un air delicieusement admirable les amours du Sauveur et de l'ame devote, en ce divin ouvrage que pour son excellente suavité on appelle le Cantique des Cantiques. Et *pour nous eslever* plus doucement a la consideration de cet amour spirituel qui s'exerce entre Dieu et nous, par la correspondance des mouvemens de nos cœurs avec les inspirations de sa Divine Majesté, il employe une perpetuelle representation des amours d'un chaste berger et d'une pudique bergere. » [3] Il ne renoncera point à procédé pédagogique, mais il n'en fera, comparativement à son temps, qu'un usage discret. Il aura le droit vraiment, ayant donné l'exemple, de dire à l'archevêque de Bourges : « Il faut que l'allegorie soit bienseante »..., il faut éviter

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 5 avril 1607, t. XIII, p. 276.

[2] Si l'on veut savoir jusqu'où pouvait aller à cette date, la liberté des auteurs pieux et même des prédicateurs en chaire, qu'on lise dans la *Lettre à l'Archevêque de Bourges*, t. XII, p. 310, certaine remarque de saint François de Sales sur l'usage des allégories bibliques. Elle en dit long sur les mœurs du temps !

[3] *Traitté de l'Amour de Dieu*, l. I, ch. ix, pp. 50-51. — Voir la même idée dans saint Bernard. *Œuvres*, Migne, t. 183, p. 787.

qu'elle ne « porte une imagination dangereuse dans l'esprit de l'auditeur. »[1] Il donne même cet exemple particulièrement digne de mémoire de se corriger lui-même. Dans l'édition princeps de l'*Introduction*, il avait écrit pour conclure une comparaison, citée p. 486, cette note assez vive : « Or, Nostre Seigneur estoit en estat de grossesse et de femme enceinte sur l'arbre de la Croix. »[2] Pour l'édition de 1619, il biffe purement et simplement cette apostille un peu crue.

Un jour, de son vivant, malgré son effort, quelques esprits pointus lui reprochèrent, au dire de Camus, la liberté de ses images, particulièrement dans les chapitres 9 et 10 du Livre premier du *Traitté de l'Amour*[3]. Mais la querelle cette fois, lui parut, à bon droit, si vaine qu'il ne répondit pas un mot à ses contradicteurs et ne modifia pas une ligne dans les chapitres incriminés.

L'approbation que lui donna bientôt Bossuet, d'ailleurs, témoigne hautement qu'il fut en son temps un modèle de réserve. Dans son *Instruction sur les états d'oraison*, à l'endroit même où il censure âprement Ruysbroeck et ses imitateurs, l'évêque de Meaux, sévère par nature et déjà teinté d'esprit janséniste, accorde à l'évêque de Genève

---

[1] *Lettre à Mgr André Fremyot, archevêque de Bourges*, 5 octobre 1604 t. XII, p. 310.

[2] *Introduction à la vie devote*. T. III. Édition princeps, p. 179*, et édition de 1619, p. 358.

[3] Camus nous conte ainsi l'épisode : « On avertit nostre bienheureux Pere que quelques esprits noyez dans le sang et la matiere trouvoient a redire aux chapitres 9 et 10 du premier livre de son Theotime, où il parle de baiser et de l'union spirituelle à laquelle l'amour pretend. Ils en faisoient des risées et en disoient des mots, qui se ressentoient de l'abondance de leurs cœurs de bouë et de terre Il n'en fit autre estat que de dire : *spreta exolescunt* ; *si irascare, agnita videntur*. Il fit comme Abraham qui ne laissoit pas de poursuivre son sacrifice, nonobstant que les oyseaux de proye voltigeassent dessus pour emporter quelque lopin. » Cf. *Esprit du bienheureux François de Sales*, 3e Partie, section XIV. Edit. Depéry, t. I, pp. 166-167.

un éloge sans arrière pensée. Eloge significatif, quand on songe que les adversaires de Bossuet cherchaient constamment à se couvrir du grand nom de saint François de Sales !

Si donc nous jugeons les choses, comme il le faut, du point de vue de l'historien, nous pouvons et nous devons admirer la sobriété relative du langage affectif de notre saint. Même quand il paraphrase son cher livre le *Cantique des Cantiques*, au lieu d'appuyer, comme tant d'autres, sur les détails suggestifs, il maintient dignement le chant sacré dans une sorte de majesté sereine, il lui garde sa gravité noble, lointaine et sculpturale. Si nous ne pouvons tout imiter de son langage, les temps ayant changé, nous en pouvons du moins tout approuver et nous en devons retenir la substance et l'esprit.

II. — Pédagogie affective indirecte ou l'art de se faire aimer

Il ne suffit pas à saint François de Sales de faire aimer Dieu directement en lui-même et pour lui-même ; il lui faut encore le faire aimer, par un détour, à travers et dans la personne de son représentant. « Faites-vous aimer » dira Fénelon dans son *Traité de l'éducation des filles* [1]. Ce fut la consigne même de l'évêque de Genève, qui, sensible et tendre par nature, voulut gagner les âmes en les enveloppant de sa tendresse.

En éducation, rien n'est plus faux, à son sens que la maxime fameuse : Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent. « Les hommes disent qu'ils règnent quand ils se font craindre, disait-il ; régner pourtant c'est être aimé. » [2]

---

[1] *Traité de l'éducation des filles*, ch. v, Cf. *Œuvres*. Edit. Vivès, t. IV, p. 253. Tout l'admirable chapitre v du Traité de Fénelon s'inspire avec évidence de saint François de Sales.

[2] *Sermons autographes. Pour l'Octave des saints Innocents*, 4 janvier 1609, t. VIII, p. 36.

Il a trouvé pour exprimer cette vérité de belles sentences lapidaires : « Les plus doux commandements deviennent aspres si un cœur tyran et cruel les impose, et ilz deviennent tres aymables quand l'amour les ordonne. » [1] Il disait encore : « Bref, Theotime, la volonté n'est esmeüe que par ses affections. » [2]

Nous avons vu un saint François de Sales disciple de Sénèque quand il s'est agi de la direction particulière, individuelle, adaptée à chaque âme. Ici, plus rien de commun entre le philosophe et lui. « Senèque, a-t-on dit est un moraliste très délié et même profond, mais il n'a jamais l'accent fraternel. » [3] L'évêque de Genève a, non seulement l'accent fraternel, il a l'accent paternel et même maternel ; il a tous les tons de la tendresse. Il est merveilleusement de son temps d'ailleurs, de ce temps où l'on discerne si aisément, à côté d'un courant de stoïcisme roide mais livresque et sans profondeur, un courant de plus en plus puissant de cordialité naïvement expansive, d'un temps où des amitiés d'homme à homme, comme celle de Montaigne et de La Boétie, s'exprimaient en des termes d'une vivacité telle qu'on n'a peut-être rien entendu de pareil en aucun siècle. Il faudra se souvenir de cela tout à l'heure quand il s'agira de juger le langage affectif de notre saint. On ne pourra s'étonner qu'il se mette au diapason de son époque. Aussi-bien tout le mouvement de l'humanisme menait là. La cordialité démonstrative dans les relations était le fruit naturel de cet état d'esprit qui avait fait surgir en divers endroits, à Rome, à Venise, à Florence, des Académies du saint amour. La pédagogie spirituelle allait s'attendrir comme le reste avec saint François de Sales, en attendant que la pédagogie profane,

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VIII, ch. v, t. V, p. 72.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. I, ch. IV, t. IV, p. 33.

[3] Emile Faguet. *Rousseau artiste*, Société française d'édition, Paris, p. 226

engagée déjà dans cette voie par Rabelais et Montaigne, achevât une évolution identique avec Fénelon. [1]

A l'encontre de l'anti-humaniste Calvin, qui gouvernait les âmes et les faisait gouverner avec une froideur voulue, les appelant à la perfection avec des termes impérieux et durs, l'évêque de Genève pense qu'il faut s'adresser à elles avec la tendresse d'une mère parlant à de tout petits enfants. « Combien, dit-il... un cœur paternel prendra-t-il volontiers en charge une ame qu'il aura rencontree au desir de la sainte perfection, la portant en son sein, comme une mere fait son petit enfant, sans se ressentir de ce faix bienaymé? Mais il faut sans doute que ce soit un cœur paternel; et c'est pourquoy les Apotres et hommes apostoliques appellent leurs disciples non seulement leurs enfans, mais encore plus tendrement leurs *petitz enfans.* » [2]

Comme l'a finement noté M. Emile Faguet, il a eu cette belle intuition psychologique que presque tous les hommes sont de grands enfants et se plaisent à être traités comme tels. Ils aiment qu'on les cajole et qu'on les appelle au devoir avec des môts calins. « François de Sales, dit M. Faguet, n'argumente point. Il s'insinue, il enveloppe, il caresse; il fait aimer la religion en se faisant aimer lui-même. Il est le Montaigne du Christianisme et un Montaigne qui aurait de l'humilité. A nul plus qu'à lui ne s'applique le mot de Bossuet : quand Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté !... Avec raison il a considéré tous les hommes comme des enfants très faibles qui ont besoin de maternité. » [3] Avec Montaigne en effet, avec ce « docte prophane » qu'il avait aimé dès sa

---

[1] Nous lirons en effet dans le *Traité de l'éducation des filles* des maximes comme celles-ci : « L'amitié le mènera (l'enfant) presque à toutes les choses qu'on voudra de lui » — « La crainte est comme les remèdes violents qu'on emploie dans les maladies extrêmes ! ils purgent, mais ils altèrent le tempérament et usent les organes. » Cf. *Traité*, ch. v. *Œuvres*, Edit. Vivès, t. IV, pp. 261 et 255.

[2] *Introduction à la vie devote.* Préface, t. III, p. 10.

[3] *Histoire de la Littérature française.* Paris, Plon, t. I, pp. 304-305.

jeunesse, l'évêque de Genève partage l'honneur d'avoir réagi contre les méthodes d'éducation du siècle précédent qui faisaient une trop grande place aux verges et à la férule. Il fait écho dans son domaine aux protestations fameuses de l'auteur des *Essais* contre la pédagogie courante : « Quelle manière pour esveiller l'appetit envers leur leçon, a ces tendres ames et craintives de les y guider d'une trongne effroyable les mains armees de fouets? .. On leur doit ensucrer les viandes salubres. » [1] Saint François de Sales fut un maître dans l'art « d'ensucrer les viandes salubres» qu'il proposait à ses Philothées. A Mme Bourgeois, abbesse du Puits-d'Orbe, il donne pour mot d'ordre de mener ses filles « à l'obéissance avec des termes d'amour ». [2] C'était sa maxime et sa loi de nature !

L'évêque de Genève était, en effet « tout sensibilité et tout cœur ». Il le savait et le disait. « Moy, disait-il, qui suis le plus affectif du monde. » [3] A la veille même de sa mort, il se définissait ainsi : « Il n'y a point d'ame au monde, comme je pense, qui cherissent plus cordialement, tendrement et, pour le dire a la bonne foy, plus amoureusement que moy ; car il a pleu a Dieu de faire mon cœur ainsy. » [4] Cette tendresse, dont il faisait profession, se marquait, dans chacune de ses lettres de mille manières imprévues par des mots exquis et vifs qui jaillissaient du cœur.

Il lui arrive même parfois de s'arrêter comme étonné devant sa fertilité en paroles d'amitié. « J'abuse de vostre bonté a vous desployer si grossierement mes affections, écrivait-il au président Frémyot ; mais, Monsieur, quiconque me provoque en la contention d'amitié, il faut qu'il soit bien ferme, car je ne l'épargne point. » [5] C'était là se définir avec une clairvoyance charmante !

Le vocabulaire affectif, il l'a véritablement épuisé et

---

[1] Montaigne. *Les Essais*, l. IV, t. I, ch. xxv.

[2] *Lettre à Madame Bourgeois*, 9 octobre 1604, t. XII, p. 337.

[3-4] *Lettre à la Mère de Chantal* 1620-1621, t. XX, p. 216.

[5] *Lettre au président Fremyot*, 7 octobre 1604, t XII, p. 328

renouvelé. Les appellations caressantes : « Ma fille », « ma sœur », « ma tres chere fille », « mon ame » ; les plus suaves épithètes, « bien-aymee », « tres chere », « unique », fleurissent sous sa plume avec une abondance inépuisable et une fraîcheur de sincérité dont on n'avait pas d'exemple. Il est vrai que la Direction des âmes n'avait pour ainsi dire pas encore de Littérature, du moins dans les temps modernes. Les devanciers ou les contemporains du saint dont les lettres nous sont parvenues, saint Gaëtan [1], le P. Yvan [2], sont assez nettement affectifs, mais ils restent bien loin de lui à cet égard.

Il ne peut pas être question de relever ici tous les termes d'affection que saint François de Sales a semés dans sa correspondance. Ils sont d'une richesse et d'une variété inouïes. Ils prennent un tour et un accent particuliers avec chaque destinataire. A une religieuse qui vient de se mettre sous sa direction, le saint fait cette déclaration liminaire qui va sceller l'alliance entre eux et donner la première impulsion à l'âme désireuse de perfection : « Les marques que j'ay reconneuës en vostre ame d'une sincere confiance en la mienne et d'une ardente affection a la pieté, rendent mon cœur tout paternellement amoureux du vostre. Or sus donq, ma bonne Fille, vous verres que nous ferons

---

[1] Voir les lettres de saint Gaëtan à Laura Mignani : *Vie de saint Gaétan*, par R. de Maulde la Clavière. Paris Gabalda, pp. 182 et suiv.

[2] Pour le P. Yvan voir : *La Provence mystique au XVIIe siècle* de M. Henri Bremond. Paris, Plon pp. 174-175. « A toutes (les âmes), dit M. Bremond, il laisse voir qu'il les aime, et du plus profond de son âme : « Mon Dieu, que j'ai de désir de vous aller voir! Enfin, je le ferai. J'y veux aller, ma fille. » — « Ma fille, je ne puis me saouler de vous donner ces grandes bénédictions, il faut que je recommence » — « *Reverendissime pater*, je vous salue mille fois tous les jours. Plus je pense à vous, plus je vous aime... » De tels petits mots, ajoute M. Bremond, en disent long sur cette amitié toujours en éveil. Que le lecteur veuille bien s'en souvenir. Nous en aurons besoin tantôt, pour ne pas trop nous épouvanter, quand nous verrons à l'œuvre ce terrible directeur. »

prou. » [1] A Mademoiselle de Bréchard, âme forte et limpide, qui n'avait pas besoin de directions minutieuses, il écrit néanmoins de chaleureux et entraînants billets comme celui-ci : « Ma demoyselle, le seul desir que j'ay que vous sachies que mon cœur cherit le vostre me fait escrire ces trois motz. Conservés le bien, ce cœur, pour lequel le cœur de Dieu fut triste jusques a la mort, et, apres la mort, transpercé par le fer, affin que le vostre vive apres la mort. »[2] A une autre jeune fille du monde, Mlle de Traves, il dit dans le même ton : « Mademoiselle, mon frere qui va la, vous dira peut estre que je vous cheris et honnore bien fort ; mais vous croiries peut estre bien aussi qu'il me feroit ce bon office par charité, et je desire que vous sçachies que c'est mon cœur qui a vrayement ce sentiment la : c'est pourquoy je l'escris ainsy de ma main et de mon cœur. Mais dites moy donq, Mademoyselle, je vous supplie, l'amour de Dieu regne-t-il pas tous jours en vostre ame? » [3] Telle est sa manière habituelle. Il s'empare des âmes par la tendresse pour les donner à Dieu.

Qu'il s'adresse à une seule ou à plusieurs il se comporte presque toujours ainsi. Entendons-le parler à ses Religieuses de la Visitation d'Annecy : « Seroit-il bien possible que mon esprit oubliast jamais les chers enfans de ses entrailles? Non, mes tres *cheres filles*, ma chere joye et ma couronne, vous le sçaves bien, je m'en asseure ; et vos cœurs vous auront bien respondu pour moy que si je ne vous ay pas escrit jusques a present, ce n'est sinon parce que, escrivant a nostre tres unique et bonne Mere, je sçavois bien que je vous escrivois pas moins qu'a elle, par cette douce et salutaire union que vos ames ont avec la sienne ; et encor, parce que le saint amour que nous nous portons

---

[1] *Lettre à une inconnue*. Septembre-Octobre 1605, t. XIII, p. 104.

[2] *Lettre à Mademoiselle de Bréchard*, 16 novembre 1608, t. XIV, p. 86.

[3] *Lettre à Mademoiselle de Traves*, 18 décembre 1608, t. XIV, p. 122.

reciproquement, est escrit, ce me semble, en si grosses lettres dans nos cœurs, qu'on y peut bien lire presque nos pensees de Neci (Annecy) jusques icy... Hé, qu'ilz sont heureux ces cœurs bien aymés de mes filles, d'avoir quitté quelques annees de la fausse liberté du monde, pour jouir eternellement de ce desirable esclavage auquel nulle liberté n'est ostée que celle qui nous empesche d'estre vrayement libres ! Dieu vous benisse, mes tres cheres Filles, et vous face de plus en plus avancer en l'amour de sa divine eternité... Dieu m'a favorisé d'avoir peu escrire tout d'une haleyne, quoy que presque sans haleyner, ces quatre petitz mots a mes tres cheres filles qui, mises ensemble, comme fleurs en un bouquet, sont delices a la Mere de la fleur de Jessé et la fleur des Meres. » [1] Cela s'achève en un badinage un peu précieux sans doute, mais ce badinage, nous le verrons, le goût du temps l'exigeait en quelque mesure, façonné qu'il avait été par la Littérature amoureuse des *Amadis*, des *Diane* et des *Astrée* ! On imagine du moins sans peine de quel élan des âmes ardentes et fraîches, prises dans ces ondes affectives, devaient se porter à la conquête de la perfection !

Même quand le saint s'adresse à un homme, à un vieillard, il se fait caressant comme s'il parlait à un enfant. L'histoire nous a conservé les monuments d'amitiés célèbres. La plupart avaient plus de retenue. Racine et Boileau qui s'aimaient tendrement se guindaient un peu quand ils avaient à s'écrire. Ils revêtaient le manteau de cérémonie, ils mettaient leur perruque. L'affection était vive : on la sentait puissamment sourdre sous les mots dignes, mais elle ne se livrait qu'avec une sorte de contrainte pudique. Saint François de Sales est plus près de la nature. Pas plus que Montaigne, qui étalait si ingunément son amitié amoureuse pour la Boëtie, il n'éprouve de gêne à ouvrir tout son cœur. Son âme, dit-il, « bouillonne en

---

[1] *Lettre aux Religieuses de la Visitation d'Annecy*, 1ee avril 1612, t.XV, pp. 205-207

variété d'affections », et il ne rougit point de le laisser voir. Certes, comme Racine et Boileau, il dit « Monsieur » à ses amis. Mais quelle différence dans la chaleur du ton ! Il lui échappe même des mots ardents qu'il feint ensuite de vouloir rattraper, mais qu'il souligne deux fois en se donnant l'air de vouloir les effacer. Artifice charmant pour dire sans aucune ambiguïté ce qu'un autre aurait cru devoir taire !

L'évêque de Genève s'identifie avec son dirigé. S'adressant à Philothée il dit « nous ». Il dit encore « nostre âme », « nostre cœur », « nostre amour », « nostre advancement ». Il écrit à Mme Bourgeois : « O ma Fille, qu'est-ce qui a ebranlé *nos* resolutions, »[1] ces resolutions qui avaient été prises en commun? Il en vient à ce point d'union avec l'âme dirigée que leurs deux intérêts ne se distinguent plus. C'est plus que la collaboration : c'est une parfaite et douce communion.

Ce bon guide sait évoquer, nous l'avons vu, l'image du Sauveur tenant amoureusement son regard sur sa créature. Mais il y ajoute habilement l'image d'un guide aimé, vénéré, qui porte sa croix avec elle, qui se réjouit avec elle, qui ne fait qu'un avec elle. « Vous ne vous abuseres point, dit-il à la même, en vous imaginant que je suis pres de vous en ces tribulations. »[2] Il est là près d'elle, en effet, par la pensée. Il lui a pris la main. Et les voilà qui gravissent ensemble la sainte montagne. Quel secours pour une âme faible, hésitante ou douloureuse ! Et quelle est l'âme qui n'appelle, à certaines heures, le bienfait d'une telle présence ! A une autre correspondante il écrit avec une jolie pointe de préciosité : « N'advoües-vous point le don que je fay tous les jours à Dieu de vostre cœur? Je le luy donne comme tout mien et je le tiens pour tout mien, parce qu'il me l'a donné. Mais s'il est sien et qu'il me l'ayt donné, ne le luy puis-je donner comme tout mien? Qu'a jamais, et le

---

[1] *Lettre à Madame Bourgeois*, 29 juin 1605, t. XIII, p. 61.
[2] *Lettre à Madame Bourgeois*, 15-18 avril, 1608 t. XIV, pp. 79-80

vostre qui est mien et le mien qui est vostre puissent estre tout siens, puisque, par son immense bonté, le sien est tout nostre ! » [1] Dans ces lignes toutes parfumées de « dilection » ne sent-on pas s'ébaucher le fameux : *j'ai mal a votre tête* de la petite fille de sainte Chantal ?

Aucun directeur d'âmes, sans excepter Fénelon, n'a été cordial avec ces nuances de vivacité, d'abandon, de candeur. Fénelon, sans doute, pratiquera spontanément lui aussi la méthode affective. Mais il restera toujours le grand seigneur qui se contient, se surveille et se drape [2]. Plus « distant » que saint François de Sales, il donnera toujours du « Madame » à ses dirigées les plus intimes, même à Mme Guyon. L'évêque de Genève, lui, supprime tout ce qui pourrait comprimer les épanchements mutuels. « Vous me demandes, écrit-il à Mme de Limojon, comm' il faut que desormais vous m'escrivies ; sçaves-vous comment, Madame? Ecrives moy librement, sincerement et naïfvement. Je n'ay pas autre chose a dire pour cela, sinon que vous ne deves pas mettre sur la lettre *Monseigneur* tout court ni autrement ; il suffit d'y mettre *Monsieur*, et pour

---

[1] *Lettre à Madame de Maillard*, 15 octobre 1608. t. XIV, pp. 79-80.

[2] Fénelon néanmoins, pour Madame Guyon, tentera d'abaisser les barrières : « Gardez-vous bien, lui écrivait-il, de vous gêner pour tous les noms que vous vous trouverez portée à me donner. Suivez librement la pente que Dieu donne à votre cœur et soyez persuadée que j'en serai très édifié. » *Lettre du 3 juin* 1689. Cf. M. Masson. *Fénelon et Mme Guyon*, p. 153. Fénelon, pour sa part, gardera toujours sa dignité. Mais Mme Guyon usera, et, s'il faut le dire, abusera de la permission donnée. Traitant son correspondant en enfant, elle lui donnera dans son particulier, de petits surnoms puérils comme Bi, Bibi, dont la signification nous échappe. Elle lui écrira même : « O mon enfant, votre âme m'est chère au delà de tout ce que je puis dire ; elle n'est qu'une même chose avec la mienne. Vous êtes l'unique. Vous êtes mon fils bien-aimé en qui je me complais. » — Cf. *Lettres de Mme Guyon. Op. cit.* pp. 151, 156, 283, 298, 204. — A quoi Fénelon, conciliant, répondra : « Rien ne me scandalise en vous, et je ne suis jamais importuné de vos expressions. » *Lettre* du 18 juillet 1689 *Op. cit.* p. 216.

cause. Je suis homme sans ceremonie. » [1] Cette définition est à retenir. L'évêque de Genève, qui savait être Prince dans ses fonctions d'évêque, était comme directeur un « homme sans ceremonie ». Il se faisait tout proche des âmes. Ayant pour ainsi dire, de naissance, toutes les grandeurs humaines et toutes les aristocraties, il les dépouillait au bénéfice de la paternité. Rien, dans son être physique et moral, de cette solennité héraldique qui écarte le fâcheux. Condescendant, gracieux avec dignité, tout « a la bonne foy », il se montrait toujours d'une courtoisie souriante et d'une élégante bonhomie. Et ce qu'il y avait en lui pourtant de fierté native se fondait dans cette simplicité voulue que lui inspirait le désir ardent de gagner les âmes à Dieu.

***

Jusqu'ici nous nous sommes à peu près abstenus de chercher à définir le caractère affectif de notre saint d'après sa correspondance avec Mme de Chantal. C'est que, de son propre aveu, cette correspondance est à part. Il s'y est dépassé lui-même dans la cordialité. Il n'eût pas approuvé qu'on fixât d'après cette catégorie de lettres les règles et le ton d'une méthode affective générale. Il avait ses raisons de défendre à sa Fille de communiquer au premier venu telle des lettres qu'il lui écrivait : « Je veux bien, que vous communiquies mes advis qui regardent vostre conscience avec vostre confesseur, mais non pas mes lettres qui sont un peu trop naïves et *cordiales* pour estre veües par des yeux autres que bien simples et respondans a mon intention toute franche et ronde en vostre endroit. » [2] Mme de Chantal elle-même sentait qu'il y avait dans l'histoire de son amitié avec l'évêque de Genève quelque chose d'ineffable et de secret qu'il fallait craindre de

---

[2] *Lettre à Madame de Limojon*, 28 juin 1605, t. XIII, p. 59

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 7 décembre 1604, t. XII, p. 399 Inédite avant l'édition d'Annecy.

profaner en le divulguant. Quand on voulut, de son vivant publier les lettres de son « Bienheureux Père », elle eut un sursaut de pudeur inquiète. Avec son sens aigü des exigences mondaines en cette matière, elle prit peur ; elle sentit que ces lettres intimes allaient paraître au lecteur vulgaire, trop vibrantes de sollicitude affectueuse. Avec un frémissement d'émoi elle écrivit à la Mère de Blonay qui avait la charge ce cette publication : « Oh ! mon Dieu, ma tres chere Fille, jamais je ne me fierai a personne pour ce qui regarde les escrits de notre Bienheureux Père. Certes, je les verrai moi-même ; car, voyez-vous, je ressens fort de ce que l'on a trop laissé dans les Epîtres des *paroles d'affection*. Le monde n'est pas capable de l'incomparable pureté de la dilection de ce saint. » [1] Le monde, grâce à Dieu, s'est montré plus capable que ne le pensait la Mère de Chantal de comprendre et d'interpréter l'amitié qui se noua entre elle et l'évêque au cours de l'année 1604.

Presque tous ceux qui ont étudié cette divine histoire [2], l'ont fait avec un respect, une intelligence, dont on a

---

[1] *Sainte Jeanne de Chantal. Sa vie et ses œuvres.* Paris, Plon. *Lettre de* 1625, t. V. des *Œuvres*, t. I des *Lettres*, p. 538.

[2] Ils sont nombreux. Parmi les plus récentes études consacrées à cette amitié, citons celles de M. H. Bremond dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. I, ch. III et t. II, ch. VII, et celle de M. G. Fonsegrive dans la *Revue de Paris*, 1er janvier 1912. Après une discussion assez oiseuse sur la nature du sentiment éprouvé par les deux saints, M. Fonsegrive a su conclure par ces considérations qui sont justes et belles. « Quelque chose manquerait à la gloire de notre espèce, oui vraiment, si de telles affections n'avaient jamais existé... Il y a entre les âmes des relations singulières dont elles seules jugent bien ; il y a une pudeur de la tendresse, même la plus chaste, parce que les signes et les paroles peuvent s'interpréter de mille façons. Aux grossiers les sons n'arrivent que déformés par leurs oreilles grossières. Il n'y a que les êtres qui s'aiment pour entendre justement, pleinement, exactement, les paroles qu'ils s'adressent. Chaque couple d'âmes a son idiome. Malheureusement comme ce langage use lui-même des mots ordinaires, tous le croient aussi bien entendre, et de là tant de contre-sens. »

malheureusement peu d'exemples. Ils ont senti qu'ils se trouvaient là devant un miracle de pureté. L'histoire en somme, même profane, a souscrit sans arrière-pensée à la confiante affirmation de l'évêque disant : « Cette affection est blanche plus que la neige, pure plus que le soleil : c'est pourquoy je luy ay laché les resnes. »[1] Ce ne fut qu'après avoir sévèrement éprouvé qu'elle était « pure plus que le soleil » qu'il lui « lâcha les resnes ». Mais ce fut aussi pour une raison plus haute. Dans son union d'âme avec sainte Chantal il vit de bonne heure une volonté de Dieu.

Les « resnes » — on ne l'a pas assez remarqué — il ne les avait pas lâchées tout d'abord. Non seulement il n'avait accepté de diriger la baronne que sous bénéfice d'inventaire et après de longues hésitations, ayant beaucoup étudié, réfléchi, prié, mais, comme l'a bien noté M Bremond, il avait laissé passer six mois avant de donner à son cœur licence de s'épancher. C'est du fond de la Savoie, à des centaines de kilomètres de Philothée demeurée à Dijon — daignons remarquer cet éloignement dans le temps et dans l'espace ! — que sont écrites ces lettres de feu où l'affection du saint évêque se déclare de plus en plus librement. Que s'est-il donc passé? Il s'est passé ceci, que, durant ces longs mois d'éloignement, le saint a reçu de Dijon d'admirables lettres qui lui ont révélé dans la petite veuve « claire-brune » dont il avait accepté en hésitant la direction, l'une des plus grandes âmes religieuses de tous les temps, une âme déjà marquée du signe sacré, vouée à la plus haute mystique. C'était une nouvelle Acarie qui passait sur son chemin. Allait-il encore la laisser s'éloigner? Il entrevoit les grandes choses que Dieu, par son entremise, peut faire avec cette âme héroïque, et peu à peu il s'abandonne, non sans contrôle, mais avec candeur, — une libre candeur que la littérature et les mœurs du temps nous aident à comprendre ; et c'est le cas de nous rappeler les chants lyriques de Dante et de Pétrarque, à l'âge précé-

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 1er août 1605, t. XIII, p. 84.

dent, en l'honneur de Béatrix et de Laure ! — il s'abandonne aux effusions d'une tendresse toute spirituelle. « Quand vous vous declarastes a moy plus particulierement, lui écrit-il, ce fut un lien admirable a mon ame pour cherir de plus en plus la vostre qui me fit vous escrire que Dieu m'avoit donné a vous, ne croyant pas qu'il se peust plus rien adjouster a l'affection que je sentois en mon esprit, et sur tout en priant Dieu pour vous. Mays maintenant, ma chere Fille, il y est survenu une certaine qualité nouvelle, qui ne se peut nommer, ce me semble ; mais seulement son effet est une grande suavité interieure que j'ay a vous souhaitter la perfection de l'amour de Dieu et les autres benedictions spirituelles. » [1] Ainsi donc, une « certaine qualité nouvelle » est survenue, dont on n'ose encore, par discrétion et par égard pour la modestie de Philothée, préciser la nature.

Mais c'est de cette *qualité nouvelle*, quelque grâce insigne dont Dieu sans doute favorise la jeune veuve, que s'autorise l'évêque de Genève pour ne plus contraindre son langage. C'est à cette grâce que va son admiration et d'elle que vient son affection. C'est elle encore qui lui procure cette « grande suavité spirituelle » dont il parle avec une sorte de ravissement étonné. Cette joie sainte que Dieu lui envoie ouvre en lui la source du lyrisme, parce qu'elle lui est un principe de progrès spirituel. « Non, dit-il avec élan, je n'adjouste pas un seul brin a la verité, je parle devant le Dieu de mon cœur et du vostre. Chaque affection a sa particuliere difference d'avec les autres ; celle que je vous ay a une certaine particularité qui me console infiniment, et, pour dire tout, qui m'est extremement proufitable. Tenes cela pour une tres veritable verité et n'en doutés plus. Je n'en voulois pas tant dire mais un mot tire l'autre » [2]

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, p. 354. Cette phrase, d'un sens très clair, est d'une construction difficile. Elle est plus conforme à la logique du sentiment qu'à la logique de la raison et de la grammaire.

[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 14 octobre 1604, t. XII, p. 354.

Cette union est donc mystique dans sa source et dans son objet, et voilà qui nous explique la vivacité des effusions qui vont suivre !

Le saint n'a pas l'habitude de parler à la légère. Quand il dit : *cette affection m'est extrêmement profitable*, il donne aux mots tout leur sens. C'est la bienfaisance de cette mutuelle amitié qui l'enchante. Il va revenir maintes fois sur ce thème : « Cette affection me semble une rosée, laquelle destrempe mon cœur sans bruit et sans coup. Et si vous voules que je vous die tout, elle n'agissoit pas si souëfvement au commencement que Dieu me l'envoya (car c'est luy sans doute) comme elle fait maintenant qu'elle est infiniment forte, et, ce me semble, tous-jours plus forte, quoy que sans secousse ni impetuosité. C'est trop dire sur un sujet dont je ne voulois rien dire. »[1] L'année suivante il dit encore : « Je m'en sens une suavité extraordinaire... J'ayme cet amour incomparablement. Il est fort, impliable et sans mesure ni reserve, mais doux, facile, tout pur, tout tranquille ; bref, si je ne me trompe, tout en Dieu. Pourquoy donques ne l'aymerois-je pas? Mais ou vay-je? Si ne rayeray-je pas ces paroles ; elles sont trop veritables et hors de danger. Dieu, qui void les intimes replis de mon cœur, sçait qu'il n'y a rien en ceci que pour luy et selon luy, sans lequel je veux, moyennant sa grâce, n'estre rien a personne et que nul ne me soit rien ; mais en luy je veux, non seulement garder, mais je veux nourrir, et bien tendrement, cette unique affection. Mais, je le confesse, mon esprit n'avoit pas congé de s'espancher comme cela, il s'est eschappé ; il luy faut pardonner pour cette fois, a la charge qu'il n'en dira plus mot. »[2] Il s'« échappera » encore, Dieu merci, et nous le lui pardonnerons bien volontiers. Pendant douze belles années, de 1604 à 1616, s'échangeront entre eux les témoignages d'une pure affection.

Mais après douze ans de cette union spirituelle sans

---

[1] *Lettre à la baronne de Chantal*, 8 juin 1606, t. XIII, pp. 182-183.
[2] *Lettre à la baronne de Chantal*, 7 juillet 1607, t. XIII, p. 295.

ombre, le temps vint où l'évêque, sentant en lui la grâce d'une ascension nouvelle, résolut de faire à Dieu le sacrifice d'une affection qui lui avait été si précieuse, mais dont il avait peut-être épuisé le bienfait. Il voulut que sa Fille chérie fût associée à son exercice de surnaturel dépouillement. Dans une épreuve pathétique et graduée dont nous ne saisissons pas tout le détail, mais dont nous discernons la rudesse, il lui demande de renoncer à cette « unité » qu'ils avaient établie entre eux, par une sorte de pacte saint, pour se porter à Dieu. L'événement se produisit pendant une retraite qu'il fit vers le milieu de 1616. La maladie venait de le toucher durement. Il s'était affermi encore dans le détachement des choses terrestres. Du 15 au 21 mai, il écrit donc à la Mère de Chantal coup sur coup cinq lettres, graves, sévères et solennelles comme un testament, où se formule progressivement son appel au renoncement total. L'amour de Dieu obtenu, l'affection de l'homme, simple moyen en vue de cette fin, va se retirer !

Contemplons un instant ce drame du dépouillement qui donne tout leur sens aux scènes de doux épanchement que nous avons rappelées. Apprenons de notre saint comment, après avoir parlé avec la tendresse d'une mère ou d'une « nourrice », il faut savoir s'exprimer avec la rude austérité d'un Saint-Cyran : « Quand sera-ce demande-t-il soudain à la pauvre Mère de Chantal que ce coup inattendu va toucher à fond, quand sera-ce que cet amour-propre ne desirera plus les présences, les tesmoignages et significations exterieures, ains demeurera pleinement assouvi de l'invariable et immuable assurance que Dieu luy donne de sa perpetuité? Que peut ajouter la presence a un amour que Dieu a fait, soustient et maintient? » [1] Ne croirait-on pas entendre ici l'impérieux et dur monitoire d'un Epictète, ou bien ne se croirait-on pas soudain transporté dans le parloir nu de Port-Royal, où

[1] *Lettre à la Mère de Chantal*, 15-17 mai 1616, t. XVII, p. 213

M. de Saint-Cyran, en surplis, donne ses avertissements à quelque pénitente transie? La Mère de Chantal reçoit le coup en plein cœur [1].

Le lendemain, 18 mai, poursuivant son œuvre crucifiante, le saint lui mande : « Encor, ne faut-il pas, s'il vous plaist, ma tres chere Mere, prendre aucune nourrice ; ains, comme vous voyes, il faut quitter celle que neanmoins vous aures, et demeurer comme une pauvre petite chetifve creature devant le throsne de la misericorde de Dieu, et demeurer toute nue, sans demander jamais ni action ni affection quelconque pour la creature,... sans vous amuser a considerer que ce sera moy qui vous serviray de nourrice. »[2] Et le lendemain, 19 mai, sentant la victime en état d'acceptation parfaite, il achève l'étrange sacrifice, et déjà même il entonne l'hymne d'action de grâces pour la renonciation obtenue : « Que béni soit le Seigneur qui vous a despouillee.. Perseverés en cette nudité... Que seulement vous chanties, si vous pouves, doucement le cantique de vostre nudité. » [3] Enfin, devant l'héroïque résignation de la sainte, il définit maintenant le statut de séparation qui va désormais les régir. Il prend ses distances. Il n'interviendra plus que rarement dans la vie profonde de son « unique fille ». Il la laissera volontiers marcher seule. Ils seront des années sans avoir un vrai colloque d'âme à âme. « Nostre Seigneur vous ayme, ma Mere, lui écrit-il le 21 mai ; il vous veut toute sienne. N'ayés plus d'autre sein pour vous reposer

---

[1] Mais elle donne pourtant un assentiment immédiat à son « Bienheureux Père », laissant échapper seulement ce cri de souffrance et d'étonnement : « Mon Dieu, mon vrai Père, que le rasoir a pénétré avant !... O Dieu ! qu'il est aisé de quitter ce qui est autour de nous ! Mais quitter sa peau, sa chair, ses os, et pénétrer dans l'intime de la moelle, qui est, ce me semble, ce que nous avons fait, c'est une chose grande, difficile et impossible, sinon à la grâce de Dieu ». Cf. *Vie et Œuvres de sainte Jeanne de Chantal*. Paris, Plon, *Œuvres*, t. IV, et *Lettres*, t. I, pp. 115-117.

[2] *Lettre à la Mère de Chantal*, 18 mai 1616, t. XVII, p. 215.

[3] *Lettre à la Mère de Chantal*, 19 mai 1616, t. XVII, p. 217.

que le sien... Que rien ne soit entre vous deux. Ne pensés plus à l'amitié ni à l'unité que Dieu a faite entre nous. » [1] Il se retirait en partie de la vie de la sainte, après s'y être introduit de tout lui-même. Il n'aimait pas moins, mais il prenait soin de réduire les signes de son affection.

N'allons pas nous méprendre pourtant et penser qu'il parlera désormais sur un ton sec et dur à sa chère Fille. Ce n'est pas dans sa manière. L'effort de renoncement obtenu, l'évêque de Genève parle à la Mère de Chantal, comme à toutes ses filles, sur un ton d'évidente tendresse. Il sème au cours des lettres qu'il lui écrit des « ma tres chère Mère » dont la répétition est significative. Il lui arrive même encore de rappeler « l'unité » que Dieu fit jadis entre eux et qu'ils ont rompue par amour [2]. Mais l'accent de ses lettres à Mme de Chantal cesse d'être à part, il s'accorde au ton général de sa correspondance ordinaire. C'est à cette tonalité générale, le plus souvent chaleureuse, répétons-le, qu'il nous faut être attentifs, si nous voulons dégager de ce chapitre une utile et sage leçon.

***

Un directeur d'esprit salésien doit donc, à n'en pas douter, non seulement aimer les âmes mais leur faire sentir qu'il les aime [3]. Mais quelle prudence n'est pas nécessaire dans l'application d'un tel principe ! Ce serait présomption et folie de la part de qui n'est point saint François de Sales d'employer tels quels, sans les transposer,

---

[1] *Lettre à la Mère de Chantal*, 21 mai 1616, t. XVII, p. 218.

[2] Cf. notamment la *Lettre* du t. XX, p. 216.

[3] Saint François de Sales disait de Mme Bourgeois : C'est « un esprit qui ne peut estre conduit qu'avec amour et confian ce; confiance.. tousjours nourrie de nouvelles et continuelles demonstrations d'affection. » *Lettre à la baronne de Chantal*, 11 mars 1610, t. XIV, p. 265. Cette confiance toujours nourrie de *démonstrations d'affection*, il voulait qu'elle fût accordée, dans une mesure variable, à toutes les âmes !

les termes mêmes de son langage affectif. Chaque époque a son accent. Il ne peut pas être loisible au premier jouvenceau qui s'impatronise dans la direction des âmes de s'exprimer, en tous temps, sur le ton de cordialité tendre que prenait, il y a trois siècles, un grand évêque qui était un grand saint et que tout le monde tenait pour tel. C'est, au surplus, le lieu de se souvenir que l'évêque de Genève exige du directeur spirituel une sagesse, une vertu, qui n'appartiennent qu'au petit nombre. Avant de recourir à la manière caressante de ce maître, manière dont la puissance pratique n'est pas douteuse, il faut s'être éprouvé sévèrement soi-même, il faut s'être élevé notoirement sur les cîmes, s'être mis par l'ascèse au-dessus du péril et du soupçon ; il faut en un mot avoir appris à maîtriser son cœur et à gouverner ses adjectifs.

Ces réserves, il n'était pas seulement dans l'intention du saint de les faire ; elles sont expressément contenues dans le chapitre de l'*Introduction* où l'on énumère les qualités du bon directeur. Ce bon directeur, qui ne peut être choisi qu'entre mille et dix mille, doit régler son vocabulaire et son accent sur les exigences légitimes du goût public et sur les préjugés mêmes de chaque époque. Il évite de donner prise à la malveillance et à la calomnie. Il estime que le directeur d'âmes, comme la femme de César, ne doit pas être effleuré même d'un soupçon. Il n'aime et ne se montre aimant que dans la stricte mesure où cet appas d'affection est nécessaire à l'âme pour qu'elle donne son effort libérateur. Dès que le sucre et le miel des enfants ne font plus besoin, il veille à réduire son langage et à contraindre son cœur. Selon le mot de Corneille parlant de ses héros : il n'aime jamais en un point où il ne puisse n'aimer pas. A l'exemple de saint François de Sales, il garde son âme libre, ou sait la dégager sur l'heure dès qu'il n'est plus opportun qu'elle soit liée !

CHAPITRE X

LA MÉTHODE

LA FORME ATTRAYANTE DE L'ENSEIGNEMENT SALÉSIEN

L'amour effectif passé à l'état d'habitude est le terme de l'ascèse. Le désir d'aimer en est donc le point de départ. Pour aimer il faut d'abord désirer d'aimer. Mais, d'autre part, désirer d'aimer, désirer d'être parfait, c'est déjà commencer d'aimer, commencer d'être parfait. Le désir est la racine du parfait et sa première condition. Or, ce désir, si nul n'a le pouvoir de le créer en nous sauf Dieu, un maître habile l'aide à éclore et à croître. Le bon directeur détermine dans l'âme de son dirigé des mouvements d'attention et de sympathie à l'endroit de Dieu et du bien. C'est même à cet art d'éveiller l'attention sympathique que se reconnaissent, a-t-on dit justement, les bons maîtres.

Saint François est à cet égard un très grand maître, car qui donc a su comme lui, par le charme du langage et la manière d'enseigner, aider à naître dans le cœur de l'homme, la première sympathie en faveur de la dévotion ?

Tout le préparait à exceller ici : son optimisme naturel, sa conception d'un Dieu d'amour, sa culture humaniste, son tempérament d'apôtre désireux de plaire pour conquérir, ses goûts d'artiste, les grâces exquises de toute sa personne. A la différence des « stoïques aux yeux secs », qui cherchaient à dresser la vertu dans une sorte de solitude altière et se plaisaient à lui donner cette « face hideuse » dont parle Bossuet, il s'ingéniait toujours à la montrer aimable pour la rendre plus accessible. Il ne lui ôte pas ses épines. Mais non plus il ne lui enlève aucune de ses roses. Et même, surtout au début, ce sont surtout ses attraits qu'il s'applique de préférence à proposer.

Il combat les préventions dont est l'objet la piété : « La vertu n'est pas chose si terrible qu'on s'imagine. C'est

une faute que plusieurs font : ils se forment des chimeres en l'esprit, et pensent que le chemin du ciel est estrangement difficile ; en quoy ils se trompent et ont bien tort. » [1] La dévotion est une terre enchanteresse où se rencontrent des humains agréables et du plus aimable commerce. Elle est vraiment, comme il dit, la Terre promise : « Ceux qui decourageoyent les Israelites d'aller en la terre de promission leur disoyent que c'estoit un païs qui devorait les habitans..., ainsy le monde, ma chere Philothee, diffame tant qu'il peut la sainte devotion, depeignant les personnes devotes avec un visage fascheux, triste et chagrin, et publiant que la devotion donne des humeurs melancholiques et insupportables. Mais comme Josué et Caleb protestoyent que non seulement la terre promise estoit bonne et belle, ains aussi que la possession en seroit douce et aggreable, de mesme le Saint Esprit, par la bouche de tous les Saintz, et Nostre-Seigneur par la sienne mesme vous asseure que la vie devote est une vie *douce, heureuse, aimable.* » [2] Ainsi, pour donner l'essor au desir ou pour empêcher qu'il ne périsse à peine éveillé, saint François fait alliance avec l'un des sentiments les plus impérieux de l'âme humaine : son appétit de bonheur.

Un théoricien de l'éducation profane, M. Dugas, écrit : « Le maître qui tente d'instruire sans inspirer le goût de l'instruction est un forgeron qui bat le fer à froid. » [3] Que dire du directeur qui prétendrait enseigner la dévotion sans inspirer le goût de la dévotion ? Les mondains font de la dévotion une chose amère et désolée. Saint François de Sales lui donne un visage souriant. Le directeur comme le prédicateur, dit-il, « doit delecter. » « Cette delectation, nsiste-t-il, doit estre procuree. » [4] L'esprit de la Renaissance

---

[1] *Vrays entretiens spirituels. Entretien* VIII, t. VI, pp. 123-124.

[2] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. II, t. III, pp. 16-17.

[3] *Le Problème de l'éducation*, Paris, Alcan, p. 202.

[4] *Lettre à Mgr André Fremyot, archevêque de Bourges*, 5 octobre 1604, t. XII, p. 313.

l'inspire. A la suite de Montaigne qui vient de renouveler la pédagogie séculière, il réagit contre l'*orbilianisme* spirituel et le goût de la férule. Il fonde vraiment en spiritualité l'école de l'éducation attrayante.

I. — L'art de donner aux choses un air gracieux et neuf par la composition et le style

L'évêque de Genève tient pour nécessaire d'enseigner la vertu avec agrément, afin de rendre les abords de la vie dévote « agreables » et « doux fleurants ». Dès la première page de l'*Introduction*, nous avons comme un symbole et un avant-goût de sa manière. Sur le seuil, pour guider nos premiers pas dans la vie dévote, voici que s'avance à notre rencontre Glycéra, l'aimable bouquetière, qui, des fleurs à la main, nous promet le plus délectable des voyages à travers les bosquets parfumés de la vertu. Nous voilà loin dès l'abord de la nudité austère que s'imposaient les grands livres ascétiques du passé : *Le combat spirituel*, l'*Institution de la femme chrétienne*, et même l'*Imitation*. La dévotion elle aussi a fait son voyage d'Italie !

Le bon éducateur, disent nos théoriciens modernes, s'efforce par des industries sans cesse renouvelées de piquer la curiosité de l'élève, de tenir son esprit et son cœur en alerte, de le maintenir en état de désir par rapport à l'objet enseigné : « Le maître supérieur, dit William James, sera celui qui, en éveillant ingénieusement de l'intérêt là où personne n'en découvre exercera constamment l'attention de ses élèves. » [1] « La volonté, dit un autre, procède des désirs et ceux-ci naissent des sentiments de plaisir et de déplaisir, de sympathie ou d'antipathie qui sont les premiers mobiles directeurs de l'activité humaine. La curiosité n'est qu'une des phases de l'intérêt que l'enfant ressent natu-

[1] *Causeries pédagogiques*. Trad. Pidoux, Paris, Alcan, 1909, pp. 163-164.

rellement en présence d'un objet nouveau et cet intérêt qui, par la curiosité, mène à la science contient aussi en germe le désir, source de volonté. Tous les vrais maîtres de l'éducation ont pris pour point de départ l'intérêt. » [1] Longtemps avant les théoriciens que nous venons de citer, saint François de Sales avait dit de même : « L'admiration des choses aggreables attache et colle fortement l'esprit a la chose admiree : tant a rayson de l'excellence de la beauté qu'elle luy descouvre, qu'a rayson de la *nouveauté* de cette excellence ; l'entendement ne se pouvant assouvir de voir ce qu'il n'a *encor point veu*... L'admiration se fait en nous par la rencontre d'une vérité nouvelle. » [2] Voilà le principe directeur. La conséquence pour l'éducateur spirituel doit être qu'il lui faut s'efforcer de satisfaire le naturel appétit que tout homme a de la *nouveauté*.

C'est en application de son principe que notre saint, dans sa belle lettre à l'archevêque de Bourges prescrit de chercher par des artifices variés, à « resveiller l'appetit » de ses auditeurs [3]. En marge d'un sermon autographe de 1621, nous lisons cette petite note caractéristique : « Voir le sermon de 1609 ; y faire cependant quelques légers changements, afin que l'idée puisse paraître *nouvelle*. » [4] Dire des choses nouvelles, ou qui paraissent telles, voilà ce qu'il s'applique à faire non seulement dans sa prédication, mais dans tout son enseignement spirituel.

Si nous l'en croyions même, toute sa raison d'être ici-bas n'aurait été que d'exprimer d'une manière gracieuse et neuve des vérités vieilles comme le monde. Peut-être serait-ce amoindrir son rôle que de le tenir pour un simple vulgarisateur qui rajeunit par son art des doctrines séculaires. Sa véritable originalité pourtant est là. Il crée des

---

[1] E. Rœrich. *Philosophie de l'Education*, Paris, Alcan, p. 91

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VII, ch. IV, pp. 21-22.

[3] *Lettre à Mgr André Fremyot*, 5 octobre 1604, t. XII, p. 306.

[4] *Sermons autographes. Pour la fête de saint Joseph*, 19 mars 1621, t. VIII, p. 400.

rapports nouveaux entre des idées héritées. « C'est une même balle dont on joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Il a merveilleusement placé la sienne ! Si, dès leur apparition, ses livres furent avidement lus dans l'Europe entière,[1] ce fut moins peut-être pour ce qu'ils disaient que pour la manière charmante et imprévue dont ils le disaient. Le saint n'avait donc pas tort quand il écrivait joliment dans la Préface de l'*Introduction* : « La bouquetière Glycera sçavoit si proprement diversifier la disposition et le meslange des fleurs, qu'avec les mesmes fleurs elle faisoit une grande variété de bouquetz... Ainsy le Saint-Esprit dispose et arrange avec tant de varieté les enseignemens de devotion, qu'il donne par les langues et les plumes de ses serviteurs, que la doctrine estant tousjours une mesme, les discours neanmoins qui s'en font sont bien différens selon les diverses façons desquelles ilz sont composés. Je ne puis, certes, ni veux, ni dois escrire en cette Introduction que ce qui a desja esté publié par nos predecesseurs sur ce sujet ; ce sont les mesmes fleurs que je te presente, mon Lecteur, mais le bouquet que j'en ay fait sera different des leurs, a rayson de la diversité de l'ageancement dont il est façonné. »[2] Par intuition de pédagogue ou virtuosité d'artiste, saint François de Sales, à l'exemple de la bouquetière Glycera, « change sa peinture en autant de façons » qu'il est nécessaire pour tenir en haleine son lecteur.

C'est ainsi qu'il distribue ses livres en courts chapitres, et que ses lettres elles-mêmes, il les morcelle à l'infini, en modifiant sans cesse le mouvement, le ton et le sujet. Avant tout, il faut sauver son texte de la grisaille et de la monotonie. Il faut *re-créer* l'attention ; il faut empêcher que le lecteur ne tombe dans ce mortel assoupissement où le jettent si souvent les écrits de dévotion par la morne fadeur de leur mélopée. « J'ay eu grand soin, dit-il à Théotime, dans la Préface du *Traitté de l'amour*, d'espargner mon

[1] *L'Introduction* fut réimprimée plus de quarante fois de son vivant.
[2] *Introduction à la vie devote*. Préface, t. III, pp. 5-6.

loysir et ta patience. Lhors que j'eus fait imprimer l'*Introduction à la vie devote*, Monseigneur l'Archevesque de Vienne, Pierre de Villars me fit la faveur de m'en escrire son opinion... Entre plusieurs beaux adviz desquelz il me gratifia, l'un fut que j'observasse tous-jours tant que le sujet le permettroit la briefveté des chapitres. Car tout ainsy, dit-il, que les voyageurs, sachans qu'il y a quelque beau jardin a vingt ou vingt cinq pas de leur chemin, se destournent aysement de si peu pour l'aller voir, ce qu'ilz ne feroyent pas s'ilz sçavoyent qu'il fust esloigné de leur route, de mesme que ceux qui sçavent que la fin d'un chapitre n'est guere esloignee du commencement, ilz entreprennent volontiers de le lire, ce qu'ilz ne feroyent pas, pour aggreable qu'en fust le sujet, s'il failloit beaucoup de tems pour en achever la lecture. J'ay donq eu rayson de suivre en cela mon inclination. » [1] Il dit bien son *inclination*, car il avait un naturel besoin de plaire. Mais c'était une inclination que la réflexion, comme on le voit par ce texte révélateur, était venue confirmer. Le sens pédagogique était chez lui comme une seconde nature. Ses intuitions devançaient et guidaient son expérience. Il sentait, avant même qu'on le lui dît, qu'un chapitre qui commence, c'est comme un être nouveau qui apparaît et qui captive l'attention par sa nouveauté même. La fin d'un chapitre est une halte, un reposoir où l'esprit reprend élan et vigueur. C'est une rupture dans la continuité monotone.

*
* *

Mais sa grande originalité, celle qui fait vraiment de lui, comme dit Sainte-Beuve « le Montaigne et l'Amyot de la spiritualité » [2], c'est d'avoir su donner au langage de la dévo-

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, Préface, t. IV, pp. 11-12.

[2] *Port-Royal*, t. I, p. 215. Nous avons plusieurs fois déjà signalé les sympathies de saint François de Sales pour Montaigne. Ajoutons ici qu'il a donné la preuve de cette sympathie en le citant à plusieurs reprises et parfois longuement. Voir dans *Les Controverses*, t. I, des *Œuvres*, pp. 180, 182, 186, 328.

tion toutes les grâces du langage séculier, c'est d'avoir enseigné la piété dans la langue même dont se servaient les meilleurs écrivains de son temps, d'avoir en un mot porté dans les choses de la spiritualité son tempérament de grand humaniste, d'artiste et d'homme du monde. Le style peut beaucoup pour donner une figure nouvelle et attrayante aux idées communes ; le style est un moyen pédagogique de premier ordre et c'est à ce titre qu'il ressortit pour une part à notre étude.

Ecrivain-né, saint François de Sales est un des maîtres du style. A l'heure où les grands succès de lecture appartiennent à un Montaigne, à un d'Urfé, il comprend d'instinct qu'il faut donner à la spiritualité quelques-uns des agréments profanes qui viennent de faire la prodigieuse fortune des *Essais* et de l'*Astrée* [1]. Il est vain, pense-t-il, de vouloir faire passer la dévotion du cloître dans le monde si l'on ne sécularise un peu ses atours. Dans une entreprise épineuse comme celle qui vise à éveiller dans les âmes le désir du parfait, l'éternel péril est de verser dans la froi-

[1] Les affinités profondes qui apparentent l'évêque de Genève à d'Urfé ont été notées par de bons critiques. M. Montégut les a relevées dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1874. Et M. Louis Arnould les signale à son tour avec plus de précision dans son *Racan* : « Les deux tempéraments avaient évidemment, dit-il, des points communs du côté de la douceur et du besoin de plaire, aussi n'était-on point surpris d'apprendre que ces deux hommes nourrissaient une grande sympathie l'un pour l'autre, qu'ils étaient heureux de se rencontrer soit à la cour, soit chez leur ami commun, le bon Camus, évêque de Belley, et que d'Urfé lui-même rapprochait naïvement leurs deux œuvres en disant que chacun « avait peint pour l'éternité, le bienheureux sa *Philothée* qui est le livre des devots... et luy l'*Astrée* qui est le bréviaire de tous les courtisans. » On croirait même à la lecture de certains passages, que l'évêque de Genève s'est pénétré de l'*Astrée* pour se disposer à écrire. Cf. *Racan*, Paris, Colin, p. 212.

On aura peut-être plaisir à relire ici la jolie anecdote de Camus à laquelle fait allusion M. Louis Arnould. L'évêque de Belley, après avoir rappelé que d'Urfé, Antoine Favre, François de Sales et lui-même faisaient comme un « quaternion d'amis » et qu'ils se réunissaient parfois autour de la même table pour deviser, nous rapporte ce trait savoureux : « Entre autres propos symposiaques que nous eusmes durant et après le repas, il me souvient d'une agreable remarque

deur et l'abstraction. Il ne suffit pas d'affirmer que la vertu est aimable et de dire qu'on goûte à la pratiquer mille douceurs. Souvent l'effort du prédicant sera vain si le langage dont il use ne donne par son charme propre comme l'avant-goût de ce qu'il annonce. Rien n'est fragile comme l'intérêt qu'on prend au bien. Organisme délicat, cet intérêt, débile par nature, a besoin pour alimenter sa vie hésitante d'une atmosphère favorable. Saint François de Sales l'a compris. Il a cherché à conquérir l'attention par l'attrait de la beauté. Ce n'est pas seulement en fils de la Renaissance et en humaniste qu'il a cultivé l'art de bien dire, c'est en homme passionné pour la cause qu'il servait. Classique en cela, et très différent des Alexandrins qui n'écrivent que par virtuosité et pour le plaisir d'un cénacle, il eut, comme les maîtres du XVIIe siècle, le souci d'atteindre les esprits. C'est pour donner à sa pensée une utile séduction que, d'une édition à l'autre, il corrige l'*Introduction à la vie devote*, supprimant les hiatus, les allitérations, les assonances disgracieuses, condensant, fleurissant, rythmant sa phrase, avec une diligence qui n'a guère été dépassée [1]. Comme le bon joaillier qui épure patiemment l'eau de ses perles, il s'attarde et se

---

de M. d'Urfé qui parlant de l'ancienne amitié qui estoit entre nostre Bien-heureux, monsieur le président Favre et luy, dit que chacun des trois avait peint pour l'éternité et fait un livre singulier et qui ne perirait point : Nostre Bien-heureux, sa *Philothée*, qui est le livre de tous les dévots; M. Favre, le *Code Fabrian*, qui est le livre de tous les barreaux, et luy, l'*Astrée*, qui estoit le bréviaire de tous les courtisans. Nous nous entretinsmes fort gracieusement sur cette généreuse remarque. Et nostre Bien-heureux Père se tournant vers moy : « Reste, me dit-il, que vous fassiez le vostre, je dis quelqu'un entre les vostres, qui soit de cette marque. » Cf. *Esprit du Bien-heureux François de Sales*. Partie XVI, section XXX, t. III, p. 314.

[1] Voir à ce sujet notre étude sur *Le travail du style dans saint François de Sales* d'après les corrections de l'*Introduction à la vie devote*. Il n'est pas jusqu'à ses lettres que parfois il ne corrige discrètement. Cf. l'article du P. Sommervogel dans les *Etudes*, Mars 1868, p. 356. Une étude comparative minutieuse entre l'édition princeps de l'*Introduction* et l'édition de 1619 nous a permis de relever près de *onze cents* corrections de style.

complaît à la combinaison des vocables, aux nobles jeux de la stylisation. Il n'est pas de l'école de Descartes, de Pascal et de Spinoza pour qui, forme et fond étant identiques, la pensée doit trouver spontanément son expression et ne pas s'asservir à ce qu'on appelle une *rhétorique*. Il y a du Balzac en lui : il filtre, transpose, polit, jusqu'à ce que sa phrase sonne et chante à son oreille. Par instinct secret d'éducateur, il est sans cesse à la quête des mots et des tours piquants qui imposent une idée à l'attention. Il ne professe point cette doctrine paresseuse et romantique que la vérité se suffit à elle-même, qu'elle n'a pas besoin de notre art pour franchir le seuil des âmes. Il sait que l'erreur brillante triomphe journellement dans les pauvres cerveaux humains de l'incolore vérité ; il sait que le destin des doctrines est généralement lié à l'habileté de ceux qui les défendent. C'est pourquoi, il veut que l'on stylise et que l'on « délecte ».

Et ce n'est pas sans mérite qu'il défend cette doctrine. L'opinion religieuse autour de lui, malgré le triomphe de l'humanisme, n'est pas tout acquise à cette manière de voir. L'esprit de Calvin qui se retrouvera bientôt chez Saint-Cyran, qui touchera même un instant saint Vincent de Paul et Bossuet, est encore puissant dans ces premières années du XVIIe siècle. L'évêque de Genève nous l'a dit lui-même d'un mot qui jette un jour singulier sur l'état des esprits à cette époque : « Monsieur, écrivait-il à l'archevêque de Bourges, c'est icy que je desire plus de creance qu'ailleurs, par ce que *je ne suis pas de l'opinion commune*, et que neanmoins ce que je dis *est la verité mesme*. La forme, dit le philosophe, donne l'estre et l'ame a la chose. Dites merveilles, mais ne le dites pas bien, ce n'est rien ; dites peu et *dites bien*, c'est beaucoup. » [1] Encore une fois, nous le savons, ce ne sera pas l'avis de Saint-Cyran et de Port-Royal, encore que, peu conséquents avec eux-mêmes, ils aient été bien aises, un jour, de pouvoir recourir à la plume étincelante de Pascal. « C'est de parti pris, dit M. Gazier, que

[1] *Lettre à Mgr André Fremyot*, 5 octobre 1604, t. XII, p. 321

Saint-Cyran, un méridional, un homme tout de feu, a toujours écrit » pesamment et froidement. « Il n'admettait pas que l'on perdît son temps à ciseler des phrases et à polir des périodes ; la gloire d'un Balzac, d'un Voiture ne lui paraissait nullement enviable... C'est vraiment sa faute si les écrivains de Port-Royal ont en général le style triste et la phrase longue. » [1] Saint François de Sales, lui, n'admettait pas que ce fût « perdre son temps » que de « ciseler des phrases et polir des périodes ». A ce travail l'idée trouvait son compte ! Sans doute autour de lui bientôt on fera débauche de stylisation et de grâces maniérées. Le style fleuri des imitateurs de notre saint, des Binet, des Godeau, des Cospéan, des Barry, des Poiré provoquera une juste réaction du goût dans le sens de la simplicité sans fard. Mais Port-Royal toujours excessif, voulant redresser les torts, passa la mesure et n'évita pas la rudesse et la froideur. Il dut à son tour *se faire corriger* par Bossuet, Bourdaloue et toute notre grande école classique.

En attendant cette heure de la parfaite mesure, l'évêque de Genève a raison de soutenir qu'il faut donner à tout ce qu'on écrit, même en matière de dévotion, un tour séduisant. Si lui-même n'échappe pas, comme nous aurons à le reconnaître tout à l'heure, à la préciosité et à l'artifice qui sont pour ainsi dire endémiques et inévitables à l'heure où il écrit, il a le mérite d'avoir le premier par son art obtenu pour les choses de la piété l'audience de toute sa génération, y compris les lettrés, et d'avoir fait entrer vraiment la spiritualité dans la Littérature française.

Les beaux esprits, nous savons à quel point ils le goûtèrent ; mais les simples aussi furent charmés par sa parole et ses écrits. « Des paysans, dit son familier Georges Rolland, racontoient tout au long ses predications, et mesme des femmes. » [2] Portant allègrement le poids d'une vaste science

---

[1] *Histoire de la langue et de la Littérature française.* Direct. Petit de Julleville, t. IV, p. 566.

[2] *Process. remiss. Gebenn,* I, *ad art.* II.

théologique, il la dissimule savamment sous une forme alerte et élégante.

Les tours délicats et vifs, les images fraîches, les alliances de mots imprévues fleurissent sous sa plume avec une abondance inépuisable. On ferait un délicieux florilège des mots et des tours salésiens, un florilège comparable à celui qu'on peut tirer de Montaigne. Citons quelques-uns de ces traits piquants, dont on pourrait trouver d'innombrables exemples, en feuilletant ses écrits vraiment au hasard : « La mort a des pieds de coton, avec lesquels elle vient si doucement qu'on ne s'en apperçoit point. » [1] « On attire plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec cent barils de vinaigre. » [2] — « Je voudrois, écrit-il à Mme de Chantal, que vous eussies la peau du cœur un peu plus dure, affin que vous ne laissassies pas de dormir pour les puces. » [3] — « On passera trente nuits à danser, nul ne s'en plaint ; et pour la veille seule de Noël, chacun tousse et crie au ventre. » [4] « Il n'y a remede : nous aurons tousjours besoin du lavement des piedz puisque nous cheminons sur la poussiere. » [5] — « Ce sont ordinairement les amitiés des jeunes gens qui se tiennent aux moustaches, aux cheveux, aux œillades, aux habitz, à la morgue, à la babillerie : amitiés dignes de l'aage des amans qui n'ont encore aucune vertu qu'en bourre ni nul jugement qu'en bouton. » [6] Ainsi partout chez lui l'image fleurit à la pointe de la pensée pour accroître sa force de pénétration. Comme l'a dit Sainte-Beuve il a « le sens du symbole » et « le don de l'allégorie parlante. » [7] Si l'image qui vient au bout de sa plume n'est

---

[1] *Sermons recueillis. Pour le* IVe *dimanche de Carême*, 10 mars 1622 t. X, p. 327.

[2] *Esprit du Bienheureux François de Sales*, t. I, p. 4.

[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 5 mars 1608, t. XIII, p. 368.

[4] *Introduction à la vie devote*, 4e partie, ch. I, t. III, p. 296.

[5] *Lettre à M. de Bérulle*, 18 décembre 1602, t. XII, p. 156.

[6] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XVII, t. III, p. 196

[7] *Port-Royal*, t. I, p. 208

plus assez neuve pour accrocher l'attention, si la métaphore lui semble fanée par l'usage, il la rajeunit en la décomposant, en l'analysant, en l'*ex-pliquant* au sens latin du mot. Au lieu de dire tout uniment, par exemple, que la qualité d'une passion se reconnaît à ses *fruits*, il s'arrête à ce concept de *fruits*, dont un long usage a comme oblitéré le sens, il le développe et il écrit : « Nos cœurs sont des *arbres*, les affections et passions sont leurs *branches*, et leurs œuvres ou actions sont les *fruitz*. » [1] D'autres fois l'idée abstraite, devenue image, s'épanouit soudain en large tableau. Le germe devient instantanément grand arbre. Notre cœur, dit-il, se tourne quelquefois du côté de Dieu « et en certaine façon luy *va au devant*. » Cette image rapide a subitement éveillé en lui la vision d'une scène charmante. Il se met à la dessiner : « Si le mari d'une femme revient de loin, tout aussi tost que cette femme s'apperçoit de son retour et qu'elle sent sa voix, quoy qu'elle soit embarrassee d'affaires et retenue par quelque violente consideration emmi la presse, si est-ce que son cœur n'est pas retenu mais abandonne les autres pensees pour penser a ce mari venu. Il en prend de mesme des ames qui ayment bien Dieu ; quoy qu'elles soyent empressees, quand le souvenir de Dieu s'approche d'elles, elles perdent presque contenance a tout le reste, pour l'ayse qu'elles ont de voir ce cher souvenir revenu. » [2]

Déjà aussi nous trouvons chez l'évêque de Genève de ces alliances de mots hardies, si propres par nature à tirer l'esprit de sa torpeur, et que nos critiques admirent justement chez les grands maîtres. « Pesez, dira-t-il, ces paroles si pesantes. » [3] Sait-on, par exemple, qu'il avait, avant

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 4e partie, ch. XIII, t. III, pp. 322-323. Voir d'autres curieux exemples de ce rajeunissement des métaphores usées : *Controverses*, t. I, p. 69. Et *Defense de l'Estendart de la Sainte Croix*, t. II, p. 212.

[2] *Introduction à la vie devote*, 5e partie, ch. IV, t. III, pp. 346-347.

[3] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. XIV, t. III, p. 47.

Corneille, parlé de cette « obscure clarté » dont les romantiques feront si grand cas dans *Le Cid* [1]. Il a des mots à la Pascal, des mots fulgurants comme l'éclair. « Et voyla, dit-il parlant de la mort de Henri IV, voyla qu'une si *grande* suite de *grandeurs* aboutit en une mort qui n'a rien de *grand* que d'avoir été *grandement* funeste, lamentable et déplorable, et celuy que l'on eust jugé presque *immortel*... le voyla *mort* d'un contemptible coup de *petit* couteau et par la main d'un jeune homme inconneu, au milieu d'une rue. » [2] On voit avec quel art il sait jouer de l'antithèse, comme il sait faire briller successivement par des répétitions habiles toutes les facettes d'une idée et l'imposer victorieusement à la pensée ! Style pailleté, style à éclairs, style admirablement pédagogique !

Il ne recule pas devant le trait rude et familier, voire devant le trait malsonnant selon notre goût moderne, si ce trait sert son enseignement. Parlant de certains esprits grossiers tout occupés de leurs plaisirs, il écrit : « Et comme des gourmans nous disons qu'ilz ont l'ame en la panse. » [3] L'image est volontiers chez lui d'un réalisme populaire et paysan quand son auditoire le demande : « Hé, dit-il à des campagnards, ne vous est-il jamais « advenu » en « une seche et alteree sayson d'esté de voir vos jardins a gueule bee, ouvrant par maniere de dire la gorge pour recevoir la pluye. » [4] Ailleurs il écrit : « Un enfant pleurera tendrement s'il voit donner un coup de lancette a sa mere qu'on saigne ; mais si a mesme tems sa mere, pour laquelle il pleuroit, luy demande une pomme ou un cornet de dragee qu'il tient en sa main il ne le voudra nullement lascher. Telles sont la plupart de nos tendres devotions : voyans donner un coup de lance qui transperce le cœur de Jesus-Christ crucifié, nous pleurons

---

[1] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. II, ch. XIV, t. IV, p. 133. « Cette obscure clarte de la foy estant entree dans nostre esprit... »

[2] *Lettre au Président Fremyot*, 27 mai 1610, t. XIV, p. 310.

[3-4] *Sermons autographes. Pour la fête de la Pentecôte*, 6 juin 1593 t. VII, p. 7.

tendrement... mais pourquoy donq ne luy donnons-nous tout de bon la pomme que nous avons en nos mains et qu'il nous demande si instamment, a sçavoir nostre cœur ? » [1] On lui a reproché une familiarité excessive. « Cette familiarité des images, suggerées ou même complètement évoquées, va en plus d'un lieu, jusqu'à des précisions réalistes, effarouchantes aux pudeurs modernes. » [2] Nous n'avons pas à le défendre sur ce point. Et peut-être au contraire, du point de vue didactique qui était le sien, convient-il de mettre un certain réalisme au compte de ses qualités. En son temps quelque verdeur dans l'expression était en harmonie avec le goût public et le besoin des âmes. Il fallait des mots vifs et drus pour se faire entendre.

Et puis ne jugeons pas le langage de saint François de Salles éducateur avec notre goût transitoire. Certaines images salésiennes nous paraissent osées : elles ne l'étaient pas au début du XVIIe siècle. « Rappelons-nous, dit fort bien M. Rebelliau, que l'*honnête homme* et même l'*honnête dame* de l'an 1600 croyait pouvoir entendre des propos — même en chaire — et lire des livres, dans lesquels toutes choses étaient appelées de tous leurs noms. » [3] Les convenances du langage ont des limites singulièrement flottantes. Saint Vincent Ferrier se permettait en chaire des expressions qui scandaliseraient les délicats d'aujourd'hui. Nul de ses auditeurs ne paraît s'en être offensé. Faisons de la critique historique, et, nous souvenant de Rabelais, de Montaigne et des prédicateurs de la Ligue, sachons voir quel effort de pudeur et de réserve le style de notre saint représente en un temps de littérature licencieuse et de prédication crue.

*
* *

---

[1] *Introduction à la vie devote*, 4e partie, ch. XIII, t. III, pp. 320-321.

[2] *Histoire de la langue et de la Littérature française*. Direct. Petit de Julleville, t. III, p. 295.

[3] *Histoire de la langue et de la Littérature française*. Direct. Petit de Julleville, t. III, p. 395.

C'est au même point de vue qu'il faut se placer pour juger équitablement ce qu'on a appelé sa préciosité et son bavardage. Il avait, nous l'avons dit, étant homme du monde et apôtre, l'instinct et la volonté de plaire. Il se conforme, il « mitige », il « gauchit ». Ayant conçu l'ambition de rendre la dévotion aimable, attrayante et civile, il se plie au goût de ses contemporains pour se faire écouter.

Sans doute, par une réaction instinctive de son goût naturellement pur, il évite les excès ridicules où tombaient déjà de son temps les esprits les plus distingués. On connait l'anecdote contée par Camus. M. de Boisy, son père, lui reprochait un jour de prêcher trop souvent et avec trop de simplicité. « De mon temps, lui disait-il, il n'en était pas ainsi. Les prédications étaient bien plus rares ; mais aussi quelles prédications !... On disait des merveilles, on alléguait plus de latin et de grec en une que tu ne fais en dix ! » [1] Beau témoignage involontaire en faveur de sa bonne santé intellectuelle et de son goût délicat. On ne se représente pas notre saint, émule de Godeau, ciselant dans la chambre bleue d'Arthénice des phrases manégées et pomponnées à la manière de Voiture. Il pose même des principes que notre XVIIe siècle n'aura qu'à reprendre et à développer pour fonder l'esthétique classique. Il faut, dit-il, parler « briefvement, cordialement et sans paroles attifees. » [2] Il dit encore : « Il se faut garder des *quanquans* et longues periodes des pedans... en un mot parler affectionnement et devotement, simplement et candidement,... estre bien espris de la doctrine qu'on enseigne et de ce qu'on persuade. Le souverain artifice est de n'avoir point d'artifice. »[3] Formule souveraine, et qui rejoint le grand mot de Pascal : « La véritable éloquence se moque de l'éloquence. » Conformément à ces principes, il écrit même une forte langue saine dont la

---

[1] *Esprit du Bienheureux François de Sales*, 3e partie. Section IX, t. I, p. 160.

[2-3] *Lettre à Mgr André Fremyot*, 5 octobre 1604, t. XII, pp. 321-322.

vivacité, le naturel et la spontanéité enchanteront toujours les esprits bien faits.

Mais cette réserve posée, convenons de bonne grâce qu'il a fait au goût précieux de son temps plus de concessions que nous ne le voudrions, plus peut-être qu'il n'était nécessaire. Il avait été l'élève des PP. Jésuites Castori et Sirmond au collège de Clermont. Il avait pris de ces maîtres un fâcheux penchant pour certaines fleurs artificielles du langage, pour certains jeux de stylisation qui nous semblent un peu surannés. N'oublions pas non plus qu'il avait achevé son éducation en Italie et qu'il avait subi profondément l'influence du génie italien. Boileau dira :

« ... Laissons à l'Italie
« De tous ces faux brillants l'éclatante folie ! »

Il n'a pas tout *laissé* là-bas ; il a rapporté de Padoue quelques faux joyaux. Ecrivant un jour à l'un de ses anciens professeurs, il faisait gentiment cet aveu, par manière de badinage : Je parle « un italien francisé ou un français italianisé. » [1] C'est un peu la formule de son art et de son goût !

Non seulement il abusera des fleurs, des fanfreluches et de ce qu'il appelle des « affiquets », mais il fera volontiers cliqueter les mots, les associant en des combinaisons artificielles qui pourront aller jusqu'au calembour. Il écrira : « Le plaisir que l'on a en la chose est un certain *fourrier* qui *fourre* dans le cœur aimant les qualités de la chose qui plaît. » [2] Il parlera des Filles de la Visitation : « qui, mises en ensemble, comme *fleurs* en un bouquet sont delices a la Mere de la *fleur* de Jessé et la *fleur* des Mères. » [3] Il dira de même à Mme de Chantal : « Ce beni saint... a nourri l'*Amour* de nostre *cœur* et le *cœur* de nostre *amour*. » [4] Et encore à une

---

[1] *Lettre à un ancien professeur*, 26 juillet, 1596, t. XI, p. 2 *bis*.

[2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. VIII, ch. I, t. IV, p. 61.

[3] *Lettre aux Religieuses de la Visitation d'Annecy*, 1er avril 1612.

[4] *Lettre à la Mère de Chantal*, 17 mars 1611, t. XV, p. 33.

religieuse : « Le doux Jesus ne nasquit-il pas au *cœur* du froid? Et pourquoy ne demeurera-t-il pas aussi au froid du *cœur*? » [1] Si les traits de ce genre ne se rencontraient que dans sa correspondance, nous les pourrions tenir pour gentillesses de tête à tête, parfaitement excusables, n'étant pas destinées à la publicité, mais nous les trouvons même dans ses ouvrages longuement médités, comme l'*Introduction* et le *Traitté de l'Amour*. Ils sont un tribut payé à la mode littéraire, mode subie d'ailleurs, répétons-le, par les plus illustres : Montaigne, Amyot, Rabelais [2]. Avouons-le, ces grâces un peu cherchées ne nous enchantent plus.

Elles enchantaient les contemporains de saint François de Sales ! Et cela surtout importe de son point de vue d'éducateur. Revenant parmi nous, il ne désavouerait peut-être pas une ligne de ce qu'il a écrit. Il était prêtre. Il voulait atteindre les âmes. Nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher trop amèrement d'avoir parlé de manière à faire aimer sa parole. « J'ay eu, dit-il, en consideration la condition des espritz de ce siècle et *je le devois*. » [3] Ainsi donc, alors même qu'il ne l'aurait pas voulu, *il le devait*. Mais il l'a voulu, dans une certaine mesure.

Sans doute, il ne faut pas exagérer chez lui la préméditation et le calcul, comme l'ont fait un peu, semble-t-il, MM. Rebelliau et Strowski. Parlant de son art précieux, M. Rebelliau écrit : « Il y a là, un *propos délibéré*. Il y a le dessein d'atteindre plus sûrement les intelligences de ses contemporains, desquelles il connaît la moyenne valeur. » [4] Et M. Strowski : « Ces croquis, ces interpellations familières, ces dialogues, ces exclamations, qui nous paraissent à nous des saillies naturelles d'une vive imagination, y prennent

---

[1] *Lettre à une religieuse*, 20 août 1607, t. XIII, p. 313.

[2] Ces balancements d'expression sont particulièrement fréquents chez Rabelais.

[3] *Traitté de l'amour de Dieu, Préface*. t. IV, p. 9.

[4] *Histoire de la Langue et de la Littérature française*. Direct. Petit de Julleville, t. III, p. 388.

une apparence sérieuse et grave, ce sont des *mouvements réfléchis et voulus.* » [1] Voulus, oui peut-être, mais d'une simple volonté générale, consécutive à l'inclination naturelle de plaire, qui lui faisait trouver sans beaucoup de calcul ces mouvements, ces saillies et ces traits ! Ne restreignons pas à l'excès chez lui la part de la nature et de l'éducation.

Quand il prend la plume, ce n'est pas en « gendelettres » préoccupé d'avoir une place au Temple de Mémoire, c'est en homme passionné pour le salut de ses frères et qui frémit comme Pascal de les voir poursuivre étourdiment des plaisirs éphémères. C'est pour ainsi dire d'instinct, voulant mieux se faire écouter, qu'il parle leur langage parfois trop subtil et trop quintessencié. C'est pour leur plaire, mais en suivant sa pente, en surveillant au contraire son naturel penchant, qu'il « pétrarchise » et stylise d'aventure avec raffinement.

Un secret désir d'être entendu l'inspire également quand il semble s'abandonner à ce qu'on a appelé son abondance et son bavardage, et c'est ce qui sauve ce prétendu bavardage de la frivolité [2]. Tendant à l'action, il n'est pas une vaine parlerie, il a sa valeur pédagogique. Les Anciens disaient : Un écrit n est pas long si l'on n'y peut rien retrancher. Or, soumettons à l'épreuve d'un émondage les proses en apparence touffues de notre saint, nous les sentirons sur le champ s'amoindrir ou se décolorer. En touchant ce que nous avions pris d'abord pour enjolivures adventices, nous nous apercevons que nous avons atteint vraiment l'épine dorsale du discours. Ses propos copieux ne sont que l'ample et habile déroulement, l'*ex-plication*, le *dé-ploiement* d'une pensée ductile et nuancée qui se détend d'abord à loisir, pour resserrer ensuite méthodiquement ses *plis* en vue de circonvenir notre entendement et d'émouvoir notre sensibilité. Ne prenons pas ses longueries d'apprêt pour la molle et vaine abondance d'un écrivain qui n'a ni la

---

[1] *Saint François de Sales*, Paris, Plon, p. 176.

[2] Cf. Lanson. *Histoire de la Littérature française*, p. 338.

loyauté ni la capacité de faire court. La répétition est d'essence pédagogique. Ses répétitions à lui ne sont presque jamais les reprises et bégaiements d'une pensée flottante, ce sont les redoublements utiles qui martèlent l'idée, la dégagent de sa gangue et finissent par lui donner puissance et beauté [1].

Et puis l'abondance n'est pas sa manière constante. Il a tous les tons qu'on aimait de son temps, tous les tours et tous les agréments qui assuraient aux écrivains profanes la faveur du public. Aussi bien qu'un autre et mieux qu'un autre souvent, comme Montaigne et Rabelais, il sait frapper les vigoureuses maximes qui entrent comme flèches en un cœur et ne s'en arrachent plus. « Tout ainsy que la voix, disait Montaigne, contrainte dans l'étroit canal d'une trompette sort plus aiguë et plus forte : ainsy me semble-t-il que la sentence... s'eslance bien plus brusquement et me fiert d'une plus vive secousse. » [2] Ainsi, l'évêque de Genève recommande-t-il à ceux qui veulent saisir fortement les âmes de rechercher parfois les formules « courtes, aiguës et fortes, » [3] qui crystallisent l'idée et multiplient sa puissance de pénétration. Et lui-même, ce maître du langage caressant, il manie comme pas un ces maximes sonores, ces formules brèves qui relèvent l'accent du discours et y

---

[1] Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des réitérations d'adjectifs, de substantifs ou de verbes que saint François de Sales, à l'imitation des maîtres latins, et comme tous les grands écrivains du XVIe siècle et du premier XVIIe siècle, emploie à peu près uniquement pour l'euphonie et le rythme. Il est bien de son siècle en cela, et par exemple quand il dit à Mme de Charmoisy : « Vous n'espargnes pas autant qu'il est necessaire vostre *force* et *complexion*. » t. XX, p. 273; quand il a dit à Mme de Villesavin : méprisez « ces suggestions *tristes* et *mélancholiques* », t. XVIII, p. 417; quand il dit à Théotime : « elle *verse* tous-jours et *repand* sans cesse des sacrees inspirations. » t. IV, p. 122, ou à Philothee : « ne point s'*affectionner* et *attacher* au desir. » t. III, p. 328. Comme toute oreille italienne, comme toute oreille française, la sienne a besoin de cadence et d'harmonie !

[2] *Essais*, I, XXV. Edit. Courbet et Royer, I, p. 176.

[3] *Lettre à Mgr André Frémyot*, 5 octobre 1604, t. XII, p. 312.

jettent cette « goutte de lumière » décisive dont parlera Joubert.

Son œuvre entière est semée de ces traits vigoureux, de ces sentences nerveuses, affilées, tranchantes, qui ramassent en une ou deux lignes ce que tout à l'heure, pour les mêmes nécessités pédagogiques, on diluait complaisamment en une longue page. « La plus courte (vie), dit-il, est la meilleure pourveu qu'elle nous conduise a l'eternelle. » [1] — « Ma tres chere Fille, il faut reprendre nostre premier courage et plutost mourir que de demordre. » [2] — « Ne nous troublons point des sterilités car les sterilités enfanteront enfin. » [3] — « Nous n'avons point de recompense sans victoire, ni point de victoire sans guerre. » [4] — « Vive Dieu ! ma Fille : ou rien ou Dieu : car tout ce qui n'est pas Dieu, ou n'est rien, ou est pis que rien. » [5] — « De charger les Monasteres de la Visitation des prattiques qui divertissent de la fin pour laquelle Dieu les a disposés, je ne pense pas qu'il le faille faire. De vouloir tirer des olives d'un figuier ou des figues d'un olivier, c'est chose hors de propos : qui veut avoir des figues, qu'il plante des figuiers ; qui veut avoir des olives, qu'il plante des oliviers. » [6] On recueillerait aisément chez lui des milliers de ces mots d'ordre aux contours arrêtés, aux sonorités mâles, de ces formules nettes et drues qui s'aiguisent parfois jusqu'à l'épigramme, et qui, jetées brusquement dans la trame du discours, l'illuminent tout entier et fixent les attentions qui allaient peut-être défaillir.

Il dépasse ici et de loin son émule Honoré d'Urfé qui n'a presque jamais, lui, cette vivacité dominatrice du tour et du ton, cette vigueur à la fois de frappe et de jet. « En général, dit son historien, la phrase de l'*Astrée*... est molle,

---

[1] *Lettre à Mme de Travernay*, 3 janvier 1613, t. XV, p. 332

[2] *Lettre à Mme Bourgeois*, 20 avril 1610, t. XIV, p. 284.

[3] *Lettre à la baronne de Chantal*, 6 mai 1608. t. XIV, p. 13.

[4] *Lettre à la baronne de Travernay*, 20 juillet 1612, t. XV, p. 247.

[5] *Lettre à la baronne de Chantal*, janvier 1611, t. XV, p. 17.

[6] *Lettre à la Mère de Blonay*, 22 avril 1622, t. XX, p. 289.

diffuse, lente, un peu traînante, alourdie par des périodes laborieuses ; elle manque d'éclat, de couleur, d'accent. Urfé n'a pas ce genre d'imagination qui donne la vie aux mots, qui crée l'expression définitive. » [1] Saint François de Sales a tous ces genres d'imagination. Cette imagination lui suggère des traits de maître par quoi souvent il s'élève au grand style des Bossuet, des Bourdaloue, des Pascal. Après lui la prose française n'aura plus beaucoup à faire pour atteindre à son point d'achèvement.

Gardons-nous de lui refuser la variété. On le juge trop uniquement d'ordinaire sur l'*Introduction* dont la grâce un peu trop continuement fleurie donne une incomplète idée de son génie d'écrivain et par conséquent de ses dons pédagogiques. Il faut le juger sur le *Traitté de l'amour* où, plus humaniste que jamais, mais plus viril et plus maître de ses moyens, il a donné sa vraie mesure [2]. Il faut le juger surtout, en tant qu'éducateur, sur sa correspondance spirituelle, où son langage, plus proche de la nature et comme à sa source, se montre à nous dans sa riche et brillante spontanéité. Rien de plus varié qu'une lettre de saint François de Sales. On y passe avec une admirable aisance « du grave au doux, du plaisant au sévère. » A la familiarité pittoresque succèdent tout à coup les vives et brusques apostrophes, les appels passionnés, les cris pressants, cris de joie, de douleur, d'inquiétude ou de compassion. Le Maître y brosse sans apprêt de petits tableaux prestes et vivants comme ceux de La Bruyère, y conte de vives

---

[1] E. Reure. *Honoré d'Urfé*, Paris, Plon, 1910, pp. 265-266.

[2] C'est lui-même qui l'a dit sans fausse humilité. Il écrivait en effet à Mgr Pierre Fenouillet, évêque de Montpellier : « Et pour le regard du livre de l'*Amour de Dieu*... je vous confesse a vous, Monseigneur, que cette petite besoigne ne me desplaît pas beaucoup ; mays j'ay grand peur qu'elle ne reuscisse pas si heureusement que l'autre precedente (*L'Introduction à la vie devote*) pour estre, a mon advis, un peu plus nerveuse et forte. » *Lettre de mi-novembre* 1614. t. XVI, p. 266.

anecdotes comme Amyot ou Montaigne. Et partout, même dans les sujets les plus graves, il introduit soudain son charmant sourire amical qui tranquillise et pacifie les âmes fiévreuses. Partout aussi, et jusque dans ses moindres billets, se répand subtilement la divine poésie dont son âme était pleine. « Il y a une certaine gaieté, dit Sainte-Beuve, un certain vermeil riant dans tout ce qu'il... écrit. » [1] Et cette gaiété dont parle ici Sainte-Beuve, on l'entend bien, ce n'est pas autre chose que cet agrément poétique qui rayonnait vraiment de toute sa personne. Il était tout poésie. La nature entière, l'aube, les fleurs, les oiseaux, les abeilles, les eaux courantes et les eaux dormantes, tout, nous l'avons dit, lui parlait un langage symbolique, tout l'inspirait et faisait « vibrer son âme de cristal ». Aussi ses moindres lignes sont-elles comme animées d'une sorte de frémissement lyrique. Tant il est vrai que l'évêque de Genève était un éducateur-né, un séducteur, et qui n'avait pas besoin de s'étudier pour l'être !

II. — Les comparaisons scientifiques Les Histoires et les paraboles

Educateur-né, il se montre tel jusque dans l'emploi, d'aventure même intempérant, qu'il fait des comparaisons scientifiques ou pseudo-scientifiques, des paraboles et des histoires.

On a beaucoup écrit, et parfois sans discernement, sur les comparaisons scientifiques de saint François de Sales. Notons d'abord qu'elles nous fournissent un curieux témoignage à l'appui de ce que nous avons dit sur le souci qu'il avait de plaire pour se faire lire. Pline jouissait alors d'une faveur incroyable. Le XVIe siècle avait vu paraître plus de cinquante éditions de ses *Œuvres*. Or, notre saint, se confor-

[1] *Port-Royal*, t. I, p. 239.

mant à cet engouement, s'était composé tout un recueil, écrit de sa main, d'anecdotes et d'exemples tirés de l'*Histoire naturelle*, avec indication de l'usage qu'il se proposait d'en faire dans ses livres, ses sermons ou ses lettres.[1] Ce recueil si curieux, et la manière dont il est formé, nous révèlent en notre saint un homme singulièrement attentif à discerner les mouvements de l'opinion pour s'y accorder.

Ces exemples scientifiques qu'il collectionnait avec tant de soin, le blâmerons-nous de ne les avoir pas soumis à une critique plus rigoureuse? Gardons-nous de le railler ici à la légère. Ses erreurs seraient graves si les faits qu'il rapporte nous étaient donnés par lui comme véritables et si l'enseignement qu'il en tire dépendait de leur vérité. Or, il n'en est pas ainsi. L'histoire naturelle chez saint François de Sales ne cautionne pas l'enseignement spirituel; elle n'intervient que pour l'illustrer par de jolies comparaisons. Assurément, il serait préférable que les comparaisons fussent justes : elles n'en seraient pas moins instructives. Mais chaque genre a sa loi sur laquelle doit se régler notre jugement. L'évêque de Genève n'écrivait pas en naturaliste qui veut enseigner la zoologie, la botanique ou la minéralogie; il écrivait en éducateur, en directeur d'âmes qui veut former le caractère et agir sur les mœurs. De son œuvre, il convient peut-être de dire ce qu'on a dit de la Bible : « Elle n'a pas pour but de nous apprendre comment le ciel va, mais comment on va au ciel. » L'élément scientifique n'y est pas traité comme tel et pour lui-même, mais comme accessoire d'agrément. Dès lors ne pouvait-il user de l'histoire naturelle comme on use au théâtre de l'histoire

---

[1] Ce recueil encore inédit appartient aux Visitandines anglaises de Westbury. Il sera publié avec les *Opuscules* dans un des prochains volumes de l'édition d'Annecy.

En composant ce recueil, saint François de Sales se comportait en homme de son temps. Au XVIe siècle, nous dit M. Plattard, il existait « toute une littérature d'érudition qui collectionnait ces anecdotes, sentences et singularités ». Cf. *L'Œuvre de Rabelais*, Paris, Champion, 1910, p. 169.

militaire ou politique? Corneille modifie les événements historiques dans toute la mesure où son auditoire le tolère [1]. La Fontaine ne s'embarrasse pas de savoir si la cigale se nourrit de mouches ou si la couleuvre a du venin. Ils font allègrement l'un et l'autre, mainte entorse à la vérité scientifique ou historique et personne ne leur en fait grief [2]. Saint François de Sales n'obtiendra-t-il pas le même traitement?

Il n'a pourtant pas essayé de nous donner le change! Ne nous a-t-il pas prévenu lui-même que ses intentions étaient uniquement d'ordre éducatif? Ni il n'était dupe de ses comparaisons scientifiques ni il n'a voulu que nous en fussions dupes nous-mêmes. Il ne se trompe ni ne nous trompe : « Qu'importe, écrivait-il, quand je dirois bien une chose pour une autre en chose si frivole? » [3] Il renvoie sou-

---

[1] « Il suffit, dit Emile Faguet, de ne pas heurter de front ce que le public sait d'histoire relativement au sujet choisi... C'est aux historiens à enseigner l'histoire et aux dramatistes à s'en servir pour le plaisir des yeux et des esprits. » *Journal des débats*, 13 janvier 1902.

[2] A propos des erreurs de La Fontaine, M. Félix Hémon écrit ironiquement. « Nous avons découvert que le Bonhomme est un médiocre naturaliste!... Dès les premières fables que d'erreurs accumulées! La cigale serait fort empêchée de chanter tout l'été et jusqu'au retour de la bise, car sa vie ne se prolonge guère au-delà de quelques semaines; elle ne se nourrit ni de mouches ni de vermisseaux, mais de substances végétales... Le singe n'a pas quatre pieds, mais quatre mains ; le serpent n'est pas un *insecte* et ne porte pas de poison à la *queue*... Avouons les préjugés, les lacunes, les inexactitudes. Qu'aura-t-on démontré en les constatant? Que La Fontaine n'avait point prévu les exigences rigoureuses de la science et de la critique moderne. Cela va de soi. Qu'il n'a eu qu'une connaissance imparfaite des animaux étrangers à la faune de son pays restreint, ou simplement hors de la portée de son regard un peu paresseux? Que même il n'a pas toujours observé avec une attention assez scrupuleuse les animaux qui lui étaient familiers. Il faut s'entendre : si l'on veut dire qu'il ne les a pas étudiés avec la conscience d'un naturaliste contemporain ; on aura raison... si la réalité est moins séduisante, tant pis pour la réalité. » Cf. *Cours de Littérature*, Paris, Delagrave, t. II, pp. 31-33.

[3] *Fragment d'une dissertation sur les vertus cardinales*. Ce fragment paraîtra dans l'Edition d'Annecy avec les *Opuscules*. Cité au t. V, de *Œuvres*, p. 483, note 1.

vent à ses auteurs — et ce renvoi, quand il ne le fait pas, est toujours sous-entendu — la responsabilité de ce qu'il rapporte d'après eux. Il les cite avec détachement et, comme nous disons maintenant, sous les plus expresses réserves. « Imaginés-vous, Théotime, dit-il, ceux qui tiennent en leur bouche l'herbe scitique ; car *à ce qu'on dit*, ilz n'ont jamais faim ni soif. » [1] Et quelques lignes plus bas, pour un autre exemple : « *S'il est vray* que le cameleon vive de l'air. » [2] Une brève parenthèse encore — et que l'on n'a pas assez remarquée — dans l'*Introduction*, nous en dit long sur son scepticisme à l'endroit des détails scientifiques qu'il cueillait, en se jouant, comme ses contemporains, dans les œuvres de Pline le Jeune ou d'Aristote : « Les chevres, selon Alcmeon, dit-il, haleynent par les oreilles et non par les naseaux : il est vray qu'Aristote le nie, *or ne sçay-je ce que c'en est*, mais je sçay bien pourtant que nostre cœur haleyne par l'oreille, et que comme il aspire et exhale ses pensées par la langue, il respire aussi par l'oreille, par laquelle il reçoit les pensées des autres. Gardons donq soigneusement nos oreilles de l'air des folles paroles, car autrement nostre cœur en seroit empesté. » [3] Ce n'est pas mon affaire, semble-t-il dire, de rechercher si ces histoires sont vraies ou fausses. Je ne suis pas naturaliste et je cite mes auteurs, des auteurs que vous aimez ; arrangez-vous avec eux. Pour moi, je ne veux qu'enseigner avec agrément.

C'est ce qu'il expliquait d'ailleurs expressément un jour du haut de la chaire : « Les roys et grans princes, disait-il, ont pour l'ordinaire tousjours avec eux de la poudre de la corne de licorne qui est propre à garantir du venin, et quand ilz ont quelque incommodité ils prennent cette poudre dans du vin pour s'en preserver. L'esprit humain est admirable ! Plusieurs disputent s'il y a des licornes ou non et si la poussière de leur corne a cette vertu.

---

[1] [2] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. V, ch. III, t. IV, p. 266.

[3] *Introduction à la vie devote*, 3e partie, ch. XXI, t. III, p. 210.

D'aller chercher les raysons de telles disputes, *cela n'est point propre pour nous* ; mais tenons-nous à cette heure du costé de ceux qui disent qu'il y a des licornes et que leur poudre a la propriété de chasser le venin. Tous peuvent avoir de cette poudre aussi bien que les princes... Le pretieux sang de Nostre-Seigneur est comme la licorne qui chasse le venin du péché. » [1] Qu'il y ait des licornes ou non, qu'importe, en effet? Si l'on tient à s'en instruire, qu'on s'adresse à Pline ou à de plus savants que lui [2]. Pour sa part, il n'attache aucune importance à ces détails; il ne veut que glisser son enseignement à la faveur du sursaut d'attention qu'il a obtenu par eux.

En résumé, sur cette question des anecdotes scientifiques, concluons que le saint avait, par nature, la passion d'en conter, que son public d'autre part en raffolait et que devant ce public dépourvu d'esprit critique, superstitieux d'antiquité sous toutes les formes, il ne pouvait être question d'entrer dans des discussions techniques inopportunes.

Parfois, surtout dans l'*Introduction*, où le goût du saint n'est pas encore parfaitement mûr, l'anecdote scientifique se prolonge sans raison visible, pour le plaisir. Encore n'est-il pas bien sûr que cette menue défaillance du goût ne soit souvent une heureuse faute et ne mette les esprits en meilleur état de réceptivité par rapport à la leçon donnée ! A les juger du point de vue pédagogique, le seul qui importe au fond, les comparaisons salésiennes, même exubérantes, sont, on peut le dire, à peu près sans reproche !

***

C'est dans le même esprit qu'il convient de juger les paraboles, les récits hagiographiques, les souvenirs bibliques

---

[1] *Sermons recueillis. Pour la 2e dimanche après l'Epiphanie*, 17 juillet 1621, t. X, p. 16.

[2] Rabelais parlant de Pline l'appelait « parfait menteur », I, 6. Il semble que la confiance de saint François de Sales n'ait pas été beaucoup plus grande.

dont il use à profusion. Il les emploie en théoricien et en praticien de l'éducation attrayante. Notre-Seigneur, disait-il dans un de ses sermons, se servait de la parabole « pour graver plus profondément sa doctrine, comme on se sert d'aiguilles et de soies pour introduire le fil. » [1] Il fait de même. Les paraboles et les histoires ne sont pour lui que *soies et aiguilles* pour introduire le fil. Ne leur demandons pas autre chose que de bien accomplir leur office d'introducteurs. Bernardin de Saint-Pierre dira : « Voulez-vous apprendre promptement l'alphabet à vos élèves, mettez une dragée sur chaque lettre. » [2] Ce procédé qui favorise un peu trop également peut-être l'intelligence et la gourmandise, notre saint ne l'eût sans doute pas admis sans réserve en pédagogie infantile ; mais, pris dans son esprit et sagement transposé, il l'adopte pour la spiritualité. Il met volontiers sur chacun de ses enseignements une fleur, fleur de l'esprit, parabole, exemple, récit, ou comme nous l'avons dit, comparaison scientifique, métaphore, image.

Il avait un tempérament de conteur. En outre l'expérience et la raison lui enseignaient l'incomparable vertu des exemples et des faits d'histoire. Il avait toujours présent au souvenir, nous le savons, la mémorable aventure de saint Augustin qui, déjà travaillé par la grâce, mais encore hésitant, avait soudain, parcourant la vie des saints, poussé le cri libérateur que l'histoire de l'éducation doit recueillir pieusement : Quoi ! ce que ceux-ci et ceux-là ont pu faire, moi, Augustin, je ne le ferais pas ! Des ignorants gagnent le ciel, et moi, je languis dans le péché ! Notre saint se souvenait aussi de deux grandes âmes, plus proches de lui, saint Ignace et Mme Acarie, que la lecture de pieux récits avait naguère jetés dans la sainteté. Il était aussi trop bon psychologue pour n'avoir pas réfléchi sur ce qui fait

---

[1] *Sermons autographes. Pour le* 19e *dimanche après la Pentecôte* 21 octobre 1612, t. VIII, p. 108.

[2] Cité par Dugas. Cf. *Le Problème de l'éducation*, Paris, Alcan, p 207.

la force des exemples. Il savait que l'idée suggérée par eux se présente à l'esprit non seulement parée mais masquée, qu'elle s'introduit dans la conscience comme par surprise et sans bruit. Entrée « par l'escalier de service », elle ne rencontre pas sur sa route l'obstacle des synthèses et préjugés hostiles que le charme du récit endort ou circonvient. Une parabole c'est quelque chose comme le cheval de Troie qui jette insidieusement sa garnison jusqu'au cœur de la ville endormie.

L'art du conteur chez saint François de Sales ne peut s'exprimer tout entier dans une formule unique. Comme à La Fontaine il lui arrive de nous donner un récit tout nu, sans commentaire. D'autres fois, il l'enrichit d'une glose par manière de conclusion. Parfois enfin, le récit et la leçon délicatement entrelacés se développent simultanément, le détail d'histoire alternant et se confondant presque avec l'élément dogmatique. C'est dans les *Entretiens spirituels*, livre tout spontané, que nous pouvons le mieux observer son génie et sa méthode si souples de maître éducateur par le récit. Dans ces merveilleuses causeries d'un père avec ses filles d'élection, nous voyons passer sous nos yeux comme une vivante épopée hagiographique, commentée d'un trait léger, délicat, toujours saisissant. Nous avons là tout à la fois un manuel ascétique et une légende dorée.

Comme tous les grands artistes et comme tous les grands éducateurs, l'évêque de Genève a le goût de ces récits merveilleux, archaïques, enveloppés comme d'un halo de légende et qui tirent justement leur valeur didactique de ce que les attitudes et les caractères y sont plus grands que nature, plus héroïques et plus nets que dans la réalité. Il les conte avec le grain de sel nécessaire, mais avec la conviction néanmoins qu'ils ont un talisman. Les exploits des héros nous charment et nous entraînent toujours. Un peuple entier se modèle à son insu sur Achille, sur Enée, sur Roland. A son petit peuple de la Visitation, saint François de Sales raconte donc la belle histoire de sainteté dont

nos vieux hagiographes ont tissé la trame. Il la conte avec un plaisir visible. Il la conte comme Jacques de Voragine sans prétendre la faire accepter dans tous ses détails, mais pour baigner les âmes dans son atmosphère héroïque.

Il s'excuse parfois de trop conter : « Encore cet exemple, dit-il, comme touché d'un scrupule. »[1] Mais le plus souvent il s'excuse de ne pouvoir conter autant qu'il le voudrait, tant ce procédé lui est cher. Volontiers il cède à son penchant. Non seulement les *Entretiens*, mais tous ses écrits sont comme une Bible en images. Tel chapitre des *Entretiens*, le chapitre XI, par exemple, sur l'obéissance, est tout en enluminures et en récits. Chacune des formes de l'obéissance est enseignée par une histoire. Nous en trouvons cinq à la suite : quatre qui nous inculquent la leçon par enseignement positif, et une cinquième qui nous la donne par enseignement négatif ; car ce bon conteur sait varier ses procédés pour éviter à sa leçon la disgrâce de la monotonie. Ainsi font les Maîtres ; ainsi fera Molière qui nous donnera sa leçon de goût tour à tour, directement par la critique passionnée d'Alceste, et indirectement par l'admiration niaise des femmes savantes.

Pour satisfaire son goût de conter, l'évêque de Genève n'hésite pas, s'il le faut, à s'allonger d'un *quart d'heure*, comme il dit : « Je finiray par deux exemples, et bien que le temps soit desja passé, neanmoins un petit quart d'heure en fera la rayson. »[2] Il conte, même quand l'histoire ne tient pas parfaitement à son sujet, sachant que le mérite d'un récit n'est pas d'appartenir à un système lié, mais d'être en lui-même attrayant, excitateur d'attention. Or, ses histoires, même étrangères à son sujet, sont toujours d'admirables introductrices à la leçon morale. Comme l'ai-

---

[1] *Sermons recueillis. Pour le dimanche des Rameaux*, 12 avril 1615, t. IX, p. 60.

[2] C'est-à-dire : Suffira pour mon dessein Cf. *Sermons recueillis. Pour la fête de saint Jean à la Porte Latine*, 6 mai 1616 ou 1617, t. IX, p. 75.

guille au fil, elles lui ouvrent la voie. « Tout cecy n'est pas a mon propos, avoue-t-il, mais je me suis servi de cette histoire à fin de donner entrée à mon discours. » [1] Un jour qu'il s'est oublié à « musarder » un peu le long de sa route fleurie, il arrête soudain son épanchement pour faire cette question qui contient une fine déclaration de principe : « Mais à quoy bon tout cecy? Je ne sçay, cependant quand les choses sont utiles je ne regarde pas à quel propos je les dis. » [2] C'est tout à fait la méthode de Montaigne qui donnait si volontiers quelque « alongeail » à son discours, l'enrichissant, chemin faisant, de toute belle histoire qui s'offrait, pourvu qu'elle fût agréable à conter. Il lui suffisait « du bout d'un poil pour la joindre à son propos. » De ces aimables digressions nous ne tenons pas rigueur à l'auteur des *Essais*. Serons-nous plus exigeants pour saint François de Sales, qui avait en outre l'excuse de viser l'action sur les âmes ? Une certaine complexité touffue était dans le goût du temps. Toutes les grandes œuvres d'alors, les *Essais* aussi bien que l'*Astrée* [1], surabondent ainsi de richesses superflues [3]. L'évêque de Genève est de son temps, tout simplement !

Quand il voit que l'attention de ses auditeurs ou de ses lecteurs va faiblir et que même une histoire toute nue ne la relèvera pas, il annonce captieusement son récit. D'une parole prometteuse il le fait désirer ; puis il le festonne et l'enguirlande, plus attentif à le bien préparer qu'à l'agrafer solidement à son discours. L'histoire que je vais conter, dit-il en substance, sera belle entre les belles, et, patience, elle sera courte. Il sait déjà que la « brièveté est l'âme du conte. » Il dit donc : « A ce propos, je ne me sçaurois empescher de vous dire une histoire et j'auray bien tost

---

[1] *Sermons recueillis. Pour la fête de sainte Marie-Madeleine*, 22 juillet 1621, t. X, p. 80.

[2] *Sermons recueillis. Pour le dimanche des Rameaux*, 20 mars 1622, t. X, p. 353.

[3] Pour les excroissances de l'*Astrée*, voir O. REURE, *Honoré d'Urfé*, Paris, Plon, p. 234.

fait. » [1] Le plus souvent, en effet, ses récits ont la concision, la rapidité, l'éclat. Ils sont encore par là éminemment attrayants et pédagogiques. Que si l'on veut saisir pour ainsi dire sur le fait la sobriété et l'alacrité de sa narration qu'on lise cette vive anecdote, alerte et court-vêtue, comme une fable de La Fontaine : « Saint Pachôme faisant un jour des nattes, il y eut un enfant lequel regardant ce que faisait le saint, luy dit : O mon Pere, vous ne faites pas bien ; ce n'est pas ainsy qu'il faut faire. Le grand saint, quoy qu'il fist bien ces nattes, se leva neantmoins promptement et s'alla asseoir proche de l'enfant, lequel luy monstra comment il falloit faire. Il y eut quelque Religieux qui luy dit : Mon Pere, vous faites deux maux condescendant à la volonté de cest enfant, car vous l'exposez au danger d'avoir de la vanité et vous gastez vos nattes ; car elles estoyent mieux ainsy que vous les faisiez. A quoy le bien-heureux Pere respondit : Mon Frere, si Dieu permet que l'enfant ayt de la vanité, peut-estre qu'en recompense il me donnera de l'humilité ; et quand il m'en aura donné, j'en pourray par apres donner a cest enfant. Il n'y a pas grand danger de passer ainsi ou ainsi les joncs à faire des nattes ; mais il y auroit bien du danger si nous n'avions à cœur ceste parole tant celèbre du Sauveur : Si vous n'estes faits comme petits enfans, vous n'aures de part au Royaume de mon Pere ! O que c'est un grand bien, mes Sœurs, d'estre ainsi pliables et faciles à estre tournés à toute main ! » [2] Presque toujours ainsi, chez saint François de Sales, le récit marche à vive allure vers son but. A l'*ubertas lactea* d'Homère il unit généralement la vivacité de Montaigne et parfois la densité de La Bruyère.

Et ce n'est pas seulement devant ses Filles de la Visitation qu'il se plaît ainsi à conter. Sa correspondance spirituelle tout entière est fleurie d'anecdotes, de récits

---

[1] *Sermons recueillis. Pour le dimanche des Rameaux*, 20 mars 1622, t. X, p. 350.

[2] *Vrays entretiens spirituels*. Entretien XV, t. VI, p. 269.

tirés de la Bible, de l'Histoire ou de la Légende. L'exemple vient sans cesse et comme de lui-même au bout de sa plume pour égayer la trame de ses conseils. En quelques lignes, dans telle de ses lettres à la Présidente Brulart, nous trouvons coup sur coup trois exemples pour illustrer un même précepte [1]. On n'en peut douter, notre vieille hagiographie chrétienne traitée de cette façon charmante, avec cet humour et cette sympathie souriante, prend une valeur éducative incomparable. C'est évidemment pour une bonne part à ses dons de conteur que l'évêque de Genève doit d'avoir créé parmi nous ce noble type de sainteté salésienne, fait de douce fermeté, de simplicité gracieuse, d'héroïque oubli se soi, qui est en vérité quelque chose d'unique dans l'histoire de l'Eglise et de la spiritualité.

*
* *

Ainsi donc par la vertu de son art infiniment souple, de sa vive imagination, de sa virtuosité descriptive, grâce aux qualités de sa langue naïve et savante, harmonieuse et colorée, saint François de Sales a su donner à la vertu comme un rayonnement de poésie. Il l'a rendue attrayante et désirable. Il ne lui a point ôté sa rudesse foncière, — cela n'est au pouvoir de personne et il ne l'a point voulu — mais il en a singulièrement égayé les entours. Mieux qu'on ne l'avait jamais su faire, il l'a remise en grâce et faveur. Il a inspiré à beaucoup de se dire avec sincérité ce que Bussy-Rabutin disait un jour à Mme de Sévigné par manière de badinage : « Sauvons-nous avec notre bon parent saint François de Sales, il conduit les gens en paradis par de beaux chemins. » [2] Sa phrase enluminée, chatoyante, parfois chantante, souvent acérée, toujours agréable, son art de conter avec humour, sa clarté qui dispense de l'effort, la

---

[1] *Lettre à la Présidente Brulart*, 13 octobre 1604, t. XII, p. 348.

[2] *Lettre à Mme de Sévigné*, 14 mai 1677. Cf. *Œuvres de Mme de Sévigné*. Edit. des Grands Ecrivains de la France, Paris, Hachette, t. V, p. 159.

pointe de préciosité dont il relève son discours et qui plaisait en son temps, tout cela fait que la dévotion prend chez lui un visage gracieux qu'on ne lui connaissait pas encore. Il a créé en sa faveur un immense mouvement d'attention et de sympathie. La piété pour avoir fourni la matière d'un chef-d'œuvre littéraire est devenue pour un siècle, et même pour toujours, chose de bonne compagnie et de bon ton !

Concluons : Par sa méthode attrayante, en parlant de Dieu dans la langue de Montaigne et d'Amyot, en donnant à la vertu tous les agréments de l'art séculier, l'évêque de Genève éveille dans les âmes de féconds désirs de sainteté. A ces désirs, une direction libérale, adaptée, progressive, affective, telle qu'il en a proposé le modèle et telle que nous l'avons décrite, vient donner l'accroissement. Sous une direction salésienne les âmes droites, énergiques, et qui ne se refusent pas à la grâce, vont aussi promptement, aussi aisément qu'il est possible ici-bas, jusqu'à ce « blanc » de la perfection dont il a parlé joliment, c'est-à-dire jusqu'à cette adhésion permanente et universelle au vouloir de Dieu, qui est, dans l'ordre spirituel, le terme idéal de toute éductaion de la volonté !

CONCLUSION

La méthode de saint François de Sales, pratiquée par saint François de Sales, s'est montrée, l'histoire l'atteste, d'une efficacité merveilleuse. Mais le secret d'une telle efficacité n'est-il pas à jamais perdu, et pouvons-nous espérer de le retrouver en étudiant, comme nous l'avons fait, les procédés du Maître? Regarder faire un génie ne donne pas le génie. Pour diriger comme saint François de Sales, ne faut-il pas être saint François de Sales lui-même? Et, par exemple, pour discerner comme lui, du premier coup d'œil, le point précis sur lequel il convient d'agir avec chaque âme, ne faut-il pas être doué de sa miraculeuse intuition psychologique?

Avouons-le, il y a dans l'art d'un grand éducateur une part de génie qui ne s'apprend pas. On naît éducateur, comme on naît poète. Mais l'art pédagogique comprend aussi, comme tous les arts, une part de technique à laquelle on peut s'initier par l'étude des maîtres. Il est très vrai qu'on naît éducateur, mais il est non moins vrai qu'on le devient dans la mesure même où l'on devient orateur. Ce n'est pas sans profit que l'enfance étudie Racine, La Fontaine ou Bossuet. Le génie de ces maîtres reste incommunicable dans son essence, mais leur goût, leur *métier*, pour une bonne part, se transmettent. On apprend, à les fréquenter, l'art de conduire sa pensée, de parler avec justesse et de bien administrer ses propres dons.

A l'école de saint François de Sales, on peut de même acquérir, sinon sa prodigieuse pénétration psychologique, du moins quelque chose de sa souplesse et de son doigté dans le maniement des âmes, et surtout cette connaissance technique de la pédagogie spirituelle dont sainte Thérèse faisait un tel cas qu'elle ne balançait pas à la mettre, chez un directeur, au-dessus de la sainteté elle-même. L'évêque de Genève, est dans son ordre, ce que La Fontaine et

Racine sont dans le leur : le classique de la spiritualité. Il est même le prototype et, comme nous avons dit, le prince des directeurs de conscience. C'est à lui que devra toujours s'adresser, pour faire ses écoles, celui qui voudra devenir l'un de ces *mille* ou *dix mille* à qui Philothée peut confier le soin de son âme. Pas une de ses idées directrices, pas un de ses procédés n'a vieilli. Dans toutes les directions essentielles il a montré la voie. Et là même où la pédagogie moderne l'a dépassé, nous pouvons constater qu'il a, dans le même sens, marqué la ligne à suivre, sinon d'un trait définitif, du moins, peut-on dire, d'une sorte de pointillé lumineux.

Classique de la spiritualité, il l'est, non pas pour avoir inventé quelque système nouveau, quelque « moyen court » et original de conquérir la perfection, mais pour avoir fait la mise au point des doctrines ascétiques antérieures. Il est l'homme de génie qui a fait la synthèse de ces doctrines en regroupant, filtrant, condensant ce que quinze siècles de littérature religieuse nous avaient transmis, parfois confusément. Son rôle est vraiment celui qu'il s'est attribué lui-même : il a fait l'œuvre de Glycera, l'œuvre des abeilles, il a transposé, « agencé, diversifié » des richesses encore mal coordonnées. Né au lendemain de la Renaissance, placé par la Providence au confluent de tous les grands courants d'idées qui traversent l'Europe chrétienne, il cueille la fleur de toutes les ascèses pour en faire un corps de spiritualité bien à lui, qui peut suffire à toute âme normale dans quelque condition qu'elle soit. Il ne se vantait pas quand il écrivait à une dame du monde pour l'affermir dans ses résolutions : « Et pour non seulement les conserver, mais pour les faire heureusement croistre, vous n'aves pas besoin d'autres advis que ceux que j'ay donné a Philothee. »[1] L'*Introduction* est à jamais le bréviaire de l'âme dévote. Avec elle on peut aller jusqu'à la plus haute spiritualité tout en restant en pleine humanité.

---

[1] *Lettre à une dame*, 5 mars 1616, t. XVII, p. 167.

On a pu croire et l'on a dit que saint François de Sales avait mis dans sa doctrine et dans sa méthode tant de douceur, tant de condescendance qu'une réaction dans le sens de la rigueur devait un jour devenir nécessaire. Pour corriger ce qu'il y avait de trop féminin dans sa théorie de l'amour, dans sa méthode affective et attrayante, telles que nous les avons décrites, il fallait que se produisît le bienfaisant redressement janséniste. Ce qui reviendrait à dire que la spiritualité salésienne ne peut être tenue pour classique, au vrai sens du mot, qu'avec des correctifs importants. « Les Jansénistes, dit M. Strowski, ont restauré l'idée de la pénitence. Et j'ajouterai qu'ils ont en quelque manière sauvé le sentiment religieux et raffermi la doctrine de saint François de Sales. L'imagination riante de l'évêque de Genève, et surtout l'idée très fausse que déjà l'on se faisait de sa douceur et de sa facilité, venaient en aide au travail souterrain de la casuistique. Il exige si peu d'actes ! Il se contente si vite d'un sentiment du cœur ! Nous voilà conduits par une pente nouvelle à je ne sais quelle morale qui bannit l'effort au profit de la sentimentalité, qui nous rend incapables d'une résistance virile aux séductions des casuistes et qui doit, en s'exagérant et se passionnant, aboutir au quiétisme. » [1] Voilà le grief tel qu'on l'a tant de fois produit contre l'évêque de Genève, grief qu'il faut bien examiner encore ici loyalement avant de conclure.

***

Serait-il vrai que l'influence de saint François de Sales est à l'origine de ce mouvement pernicieux qui va « bannir l'effort » de l'ascèse, « au profit de la sentimentalité », comme dit M. Strowski ? Notre saint serait-il — sans qu'il l'ait voulu, bien entendu ! — le père de cette spiritualité complaisante qui va bientôt amoindrir la doctrine, remplacer les actes par des aspirations, des soupirs, des larmes, et mettre,

[1] *Saint François de Sales*, Paris, Plon, p. 381.

selon le mot de Bossuet, des coussins sous les coudes des pécheurs ? S'il en était ainsi, la réaction janséniste, pour exagérée qu'elle ait été dans sa forme et dans son fond, aurait vraiment sauvé la spiritualité française.

Ne soyons pas dupes des apparences. L'école mystique qui, dans la seconde moitié du XVIIe siècle va séparer le sentiment de l'action, identifier la sainteté avec la contemplation paresseuse et les stériles émotions, aura beau se mettre habilement parfois sous le patronage de saint François de Sales, elle n'a vraiment rien de commun avec lui dans le fond de sa doctrine. Aucune ascèse n'est plus *active* que celle de l'évêque de Genève. On ne prend jamais assez garde qu'il a réhabilité l'action sous ses formes les plus humbles et par conséquent les plus austères. Plus que personne il a travaillé à rendre grandeur et dignité à nos plus obscures besognes quotidiennes. « Il exige si peu d'actes » ! nous dit-on. Quelle erreur ! Peu d'actes éclatants, héroïques, peu d'actes spécifiquement ascétiques, ou afflictifs, peu d'observances rituelles ? Peut-être ! En ce sens du moins qu'il ne nous engage pas d'ordinaire à les rechercher ! Mais du matin au soir ce qu'il exige de nous, c'est de l'action, et toujours de l'action. Il ne nous fait grâce d'aucun des actes prescrits de minute en minute par le devoir d'état. Est-ce donc *peu* cela ?

Non seulement, comme nous l'avons déjà dit, il met constamment la sensibilité au service de l'action, ne faisant appel au cœur que pour mieux entraîner la volonté, mais en réalité l'acte seul a du prix à ses yeux. Et dans son système tout acte devient grand, même le plus vil, pourvu qu'il soit voulu de Dieu. Il excelle à railler les pieuses rêveries sentimentales qui ne tendent pas à *agir* ! Il dégonfle impitoyablement les prétentions mystiques de ces vains contemplateurs qui ne trouvent pas dans la méditation la force de se renoncer. On oublie trop que pour lui, comme dit M. Bremond, « dévotion est synonyme de perfection. » [1] Or,

---

[1] *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. I, p. 104.

la perfection c'est l'effort incessamment répété pour s'adapter, s'ajuster, se plier au vouloir divin signifié par les événements extérieurs, effort plus crucifiant à la longue, dans sa monotonie et sa nudité, que les belles macérations, les jeûnes éclatants de Port-Royal et des Thébaïdes. Il semble que ce soit peu de chose, à première vue, que de garder, comme il le veut, l'humeur égale et le visage souriant dans les pires détresses, que d'accueillir gracieusement les plus exécrables fâcheux et de quitter pour les servir de chères occupations [1], mais qui donc, ayant fait cela, osera dire que ce n'est pas *agir*? « Vérités de dure digestion! » disait avec raison l'évêque de Belley en parlant des enseignements de son maître et ami. Les prouesses ascétiques, les grandes austérités choisies peuvent être des actions héroïques, mais il y a souvent plus de véritable grandeur, plus de mérite, plus d'*activité* réelle dans l'abnégation quotidienne que nous impose l'accomplissement sans gloire du devoir d'état. Renoncer toujours à l'acte aimé pour faire l'acte commandé, sortir perpétuellement de soi-même ou, pour mieux dire, s'arracher à soi-même afin d'adhérer à l'ordre divin, ce n'est pas cesser d'*agir*, c'est agir doublement, c'est agir dans les pires conditions sans le secours du précieux stimulant qu'est l'amour-propre. Le saint avait raison d'écrire à l'une de ses filles qu'il fallait *ceindre ses reins de force* pour être fidèle à cette consigne : « Il ne faut pas, ma chere amie, ma Fille, permettre a vostre esprit de se regarder soy mesme et de se retourner sur ses inclinations ; il faut ficher les yeux sur le bon playsir de Dieu et sur sa providence. Il ne faut pas s'amuser a discourir quand il faut

[1] Comme il faisait lui-même, quittant la composition de son *Traitté de l'amour* pour s'occuper de « niaiseries » utiles au prochain. « O pleust à Dieu, écrivait-il à une religieuse... que ce fust le *Traitté de l'Amour* celeste qui me tinst occupé toutes les matinées ! Il seroit bien tost achevé, et je serois bien heureux d'apoliquer mon esprit à de si douces considerations. Mais ce sont des infinités de petites niaiseries que le monde par force m'apporte tous les jours » *Lettre* de 1613 ou 1614, t. XVI, pp. 129-130.

courir... Ceignes vos reins de force et remplisses vostre cœur de courage, et puis, dites : je feray prou. »[1] Ce n'est pas là le langage d'un homme qui déconseille l'action et ce n'est pas non plus le langage d'un homme qui dépouille la vertu de ses épines. On peut dire au contraire qu'il voue ses disciples au « martyre à coups d'épingles », comme disait une sainte, martyre plus dur que l'autre à supporter pour bien des âmes.

C'est ce qu'avait compris et c'est ce que voulait signifier la Mère Angélique Arnauld quand elle disait : « Pour moi, je vous déclare que jamais M. de Genève ne m'a paru molet, comme *plusieurs ont cru qu'il l'était.* »[2] A des tempéraments comme le sien il était plus facile d'accomplir des actions d'éclat que de marcher « bellement », selon la méthode que lui enseignait saint François de Sales, dans la voie des obscurs devoirs.

M. Olier, on peut bien l'affirmer, a prononcé le mot définitif sur la doctrine de notre saint, quand il a dit : « Il est dans le fond de sa conduite le plus mortifiant de tous les saints. »[3] Le *fond* amer de la doctrine, il l'a maintenu dans son intégrité ; il n'a rien fait ni voulu faire pour l'abolir. Ne nous laissons pas abuser par la grâce et la cordialité de son discours. Cela ne change rien à la nature des choses. C'est sa personne qui est attrayante, non sa doctrine. Des esprits superficiels croiront que les charmants propos qu'il tient ne mènent nulle part. Erreur ! les conclusions en sont de la dernière fermeté : seulement, elles ne sont pas assénées ! Comme l'a noté finement M. Bremond : « Adoucir a deux sens. Il veut dire : rendre douces, aimables, faciles, les vertus les plus rudes ; il veut dire aussi : mitiger, atténuer. Précisément, l'originalité de saint François

---

[1] *Lettre à la Mère Favre*, 12 octobre 1615, t. XVII, p. 72.

[2] *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1736, t. II, p. 307. Ainsi la légende était déjà formée à cette date d'un saint François de Sales doux à l'excès !

[3] *Vie de M. Olier*, Paris, Poussielgue 1841, t. II, p. 180.

de Sales... est de tout adoucir sans jamais rien atténuer. »[1] En un mot, la douceur salésienne n'est que de méthode, non de doctrine.

Mais justement, parce qu'il a poussé plus loin que personne le divorce de l'homme avec lui-même, parce qu'il est le plus *mortifiant* de tous les saints, il a été conduit d'instinct à chercher, pour nous faciliter la tâche, sinon des « palliatifs », du moins des « adjuvants ». Il a été amené à insister, plus qu'on ne l'a jamais fait, sur l'amour, sur l'amour *affectif*, qui ne supprime pas, mais fait oublier la dureté de la loi. La joie qui émane de l'amour de Dieu, comme de tout amour, annule en fait l'amertume du travail ascétique. *Ubi amatur non laboratur*. Ce qui ne veut pas dire que l'objet du *labor* s'abolit, mais que ce *labor* lui-même devient joie. « Le monde, écrit-il, voit que les devotz jeusnent, prient et souffrent les injures, servent les malades et donnent aux pauvres, veillent, contraignent leur cholere, suffoquent et estouffent leurs passions, se privent de playsirs sensuelz et font telles et autres sortes d'actions, lesquelles en elles-mesme et *de leur propre substance* et qualités sont *aspres et rigoureuses* ; mais le monde ne voit pas la devotion interieure et cordiale laquelle rend toutes ces actions *aggreables*, douces et faciles. Regardés les abeilles sur le thim : elles y treuvent un suc fort amer, mais en le sucçant elles le convertissent en miel, parce que telle est leur propriété. O mondains, les ames devotes treuvent beaucoup d'amertume en leurs exercices de mortification, il est vray, mais en les faisant, elles les convertissent en douceur et suavité. »[2] Toute sa doctrine est là ! dans leur *substance* les vertus, telles qu'il les enseigne, sont *aspres et rigoureuses*, mais l'amour intervient comme un dérivatif et convertit en *suavité* leur *amertume* essentielle.

En résumé donc, mortifiant, et très mortifiant, parce qu'il exige des actes continuels et des actes dépourvus

---

[1] *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. I, p 108, note 1.
[2] *Introduction à la vie devote*, 1re partie, ch. III, p. 17.

d'attrait, dont le choix nous est ôté, saint François de Sales, dans le *fond* de sa conduite, n'avait aucun besoin d'être redressé par Port-Royal. Le mépris de l'effort et de l'*action* ne pouvait provenir de lui que par un travestissement de sa pensée. M. Strowski dit juste quand il parle de « l'idée très fausse qu'on se faisait de sa douceur ». La douceur salésienne ressemble à la douceur racinienne, c'est une mâle douceur, en dépit des apparences. Les âmes légères pouvaient seules s'y méprendre. Mais les âmes légères étant légion, nous convenons que la méprise était inévitable et que de rudes interprètes comme Bourdaloue ou Bossuet n'étaient pas sans utilité. Ceci dit, concluons que sa doctrine, pour rester classique, ne demandait qu'une interprétation correcte.

Mais dira-t-on, si la doctrine elle-même n'avait pas besoin de redressement, la méthode, constamment affectueuse et attrayante, dont l'évêque de Genève fait usage pour l'enseigner, n'était-elle pas un péril pour les volontés, n'y avait-il pas un danger de contagion de la forme au fond, et n'était-il pas bon quand même que Port-Royal intervînt pour la viriliser ? La méthode salésienne, pour devenir classique et universelle, n'avait-elle pas besoin d'être comme retrempée ?

Sans doute, les grâces insinuantes dont saint François de Sales entoure et pare la doctrine spirituelle, la tendresse câline avec laquelle il propose d'ordinaire ses conseils, toute cette stratégie enveloppante que nous l'avons vu pratiquer avec la plupart de ses dirigés, tout cela peut ne pas convenir nécessairement à toutes les âmes, notamment aux âmes puritaines, stoïques, altières, un peu fermées. Il y a des cœurs virils et des têtes froides qui veulent qu'on leur parle d'un ton plus rude et qu'on leur enseigne la vertu d'une manière plus mâle ou plus dépouillée. De ceux-là, que les démonstrations affectives agacent, nous comprendrions que l'évêque de Genève pût être récusé comme directeur et maître, s'il n'était en toutes circonstances qu'un doucereux.

Mais là encore prenons garde d'être dupes. La direction de notre saint n'est habituellement condescendante et cordiale dans sa forme que parce que le gros de l'humanité lui semble se composer, non de froids stoïciens, mais de faibles hommes, grands enfants, à qui il est agréable, nécessaire même, d'être cajolés et pour ainsi dire dorlotés. Leur présenter la vertu dans sa nudité austère, c'est aller, pense-t-il, à un échec. On n'a jamais trop, ni même assez d'alliés dans la grande œuvre de l'éducation spirituelle ! La manière ordinaire de saint François de Sales est la manière douce, sans doute parce que son tempérament l'y porte, mais aussi parce que la « matière » sur laquelle il travaille l'exige ainsi. La soumission à l'objet est, en matière de direction, la loi suprême de ce grand réaliste, dont M. Bremond a dit fort justement, qu'il faudrait l'appeler le *Doctor experimentalis*.

Or, précisément, parce qu'il se soumet constamment à l'objet, il faut que les rigides se rassurent ! L'évêque de Genève est aussi leur homme ! Un principe domine toute sa méthode, principe sauveur qui la maintient à jamais dans l'universel : le directeur salésien doit s'adapter à chaque âme et lui parler constamment dans la nuance de ton qui lui convient en propre. A vrai dire même, il n'y a pas *une* méthode salésienne, il y a théoriquement, autant de méthodes que d'âmes ; ou, si l'on veut absolument qu'il y en ait une, cette méthode a nom : souplesse, élasticité, conformité aux choses, aux circonstances et aux temps. Aux âmes vigoureuses il faut parler vigoureusement. Ainsi fait-il. Il est l'homme d'un seul principe, oui, mais à cause de cela justement, il est l'homme de plusieurs manières et de plusieurs tons. Il disait : « J'ayme les ames independantes, vigoureuses et qui ne sont point femelles. » [1] Pour ces âmes indépendantes et mâles, quand il les rencontre, il sait dépouiller son langage, raffermir sa voix, monter son accent. Nous avons vu, comment il le prenait parfois avec Mme de

[1] *Lettre à la Mère de Chantal*, 1620-1621, t. XX, p. 216.

Chantal. [1] Ecoutons-le maintenant admonester une autre dame du monde qui résistait à ses conseils, et osons dire, après l'avoir entendu, qu'il fallait un Saint-Cyran pour viriliser les formes de la direction : « Je vais vous dire sans art et sans déguisement ce que mon ame desire de vous. Jusques à quand sera-ce, ma tres chere fille, que vous pretendres d'autres victoires sur le monde... que celles que Nostre-Seigneur en a remportees, et a l'exemple desquelles il vous exhorte en tant de façons.. Mais ce me dira la prudence humaine, à quoi nous voules vous reduire ? Quoi ! qu'on nous foule aux pieds, qu'on nous torde le nez, qu'on se joue de nous comme d'une marmotte, qu'on nous habille et deshabille sans que nous disions mot? Oui, il est vrai, je veux cela ; je ne le veux pas moy, mais Jesus Christ le veut en moy... Les habitants de Babylone n'entendent pas cette doctrine, mais les habitants du mont Calvaire la prattiquent. O ! me dires-vous, ma fille : mon pere vous estes bien severe, tout a coup. Ce n'est pas tout a coup, certes ; car des que j'eus la grace de savoir un peu le fruit de la croix, ce sentiment entra dans mon ame. » [2] Non, vraiment, ceux qui croient saint François de Sales constamment douceâtre et féminin ne le connaissent pas tout entier. Il n'était pas « simple », comme lui-même a pris soin de le noter. La manière forte, fait partie de sa méthode. Celui qui veut diriger selon son esprit prend cet accent chaque fois qu'il est nécessaire. En fait l'évêque de Genève ne crut pas devoir y recourir souvent [3]. Mais un

---

[1] Par exemple dans la grande épreuve de 1616 dont nous avons parlé au chapitre IX. Voir également une *Lettre à Mme de la Fléchère*, mi-décembre 1609, t. XIV, p. 233. Une bonne partie des lettres à Mme Bourgeois, abbesse du Puits d'Orbe, est aussi dans ce ton! Et ce ton devient de plus en plus fréquent à mesure qu'il avance en âge. Les PP. Brou et Rousselot l'ont bien vu. « L'austérité foncière de son ascétisme alla s'accentuant avec les années. » Cf. *Christus*. Paris, Beauchesne, p. 913.

[2] *Lettre à Mme de Gouffiers*, mai 1621, t. XX, pp. 68-73.

[3] Il ne faudrait donc pas, en groupant artificiellement certains textes du saint où l'âpreté domine, nous composer le portrait d'un censeur

directeur peut demeurer salésien tout en dirigeant fortement. Bossuet et Fénelon prétendaient tous deux diriger selon les principes du saint, et ils n'avaient pas tort, malgré des infidélités de détail, quoiqu'ils fussent aussi différents que possible. Peut-être même n'est-il pas absolument paradoxal de dire avec M. Strowski : « Les Jansénistes sont aussi les disciples de saint François de Sales. » [1] C'est du moins le lieu de nous rappeler le témoignage de Jean Racine dans son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*. Quand la Mère Angélique Arnauld se fût mise sous la direction de Saint-Cyran, « elle crut, nous dit-il, retrouver en lui le saint évêque de Genève par qui elle avait été autrefois conduite. » [2] Ce témoignage est de grand prix. Il nous avertit que la spiritualité salésienne, comme la manne des Hébreux, peut avoir tous les goûts et convenir à toutes les complexions. Il n'est que d'en faire un usage intelligent !

***

On peut donc le redire en terminant, la doctrine spirituelle de saint François de Sales est classique au sens entier du mot. Elle est la source et, comme dit M. Stapfer, « la riche fontaine d'eau vive où tout le sentiment religieux du XVIIe siècle a repris naissance. » [3] Elle peut et doit l'être encore, parce qu'elle a fait pour toujours la conciliation suprême entre la plus haute mysticité et la raison. « Toutes les vertus, dit l'évêque de Genève sont vertus par la convenance ou conformité qu'elles ont a la rayson. » [4] Pas un

---

dur et chagrin. Mme J. Berliet, dans son livre récent *Les amis oubliés de Port-Royal*, Paris, Dorbon 1921, pp. 27 et suiv. — a trop insisté, semble-t-il, sur les côtés de rigueur qu'il y avait dans sa direction. De temps en temps, nous entendons chez lui l'accent de Saint-Cyran, mais la rudesse n'est pas sa dominante : il faut savoir le reconnaître

[1] *Saint François de Sales*, Paris, Plon, p. 418.

[2] *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, Edit. Gazier, Paris 1908, p. 21.

[3] *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1908.

[4] *Traitté de l'amour de Dieu*, l. XI, ch. VII, t. V, p. 258.

raisonneur de Molière qui n'eût pu souscrire à cet axiome, et tout le XVIIe siècle a pu prendre dans cet idéal l'inspiration et la règle de son art. La définition de l'« honnête homme », telle que la donnera bientôt Bussy-Rabutin : « Un homme bien né et qui sait vivre », concorde avec la doctrine de notre saint. La raison, la mesure, le bon sens régissent tout son enseignement. L'excès, la rareté, la subtilité, *le précieux*, le romanesque sont inexorablement bannis de sa doctrine. S'il y a chez lui préciosité, c'est, comme chez Montaigne ou Racine, parure adventice du langage ; cela n'affecte pas la substance des choses et de l'âme. Ce qu'il a voulu constamment et pour tous les cas, c'est la raison et le sens commun. Il est, si l'on peut ainsi parler, *un outrancier de la mesure*. « N'aimez rien de trop, je vous supplie, non pas même les vertus que l'on perd quelquefois en les outrepassant. » [1] Il disait encore : « La discrétion est une vertu sans laquelle... nulle vertu n'est vertu, non pas mesme la devotion, si toutefois la devotion véritable peut estre sans une véritable discretion. » [2] Et enfin : « Voicy le haut point de la vertu, de corriger l'immoderation moderement. » [3] C'est exactement déjà la leçon de Cléante :

« Les hommes la plupart son étrangement faits,
« Dans la juste mesure on ne les voit jamais.
« La raison a pour eux des bornes tro petites,
« En chaque caractère ils passent les limites. »

Qui a lu et pénétré saint François de Sales est solidement immunisé contre cet illuminisme échauffé qui éclate par accès pour ainsi dire à chaque siècle. « Les raffineurs de spiritualité », comme les appellera le P. Guilloré, sont énergiquement priés par lui de se défier des extases, des visions, des grands essors ambitieux. Il faut servir Dieu

---

[1] *Lettre à Mme Brulart*, 10 juin 1605, t. XIII, p. 53.
[2] *Lettre à la Mère Favre*, 25 avril 1621, t. XX, pp. 48-49
[3] *Lettre à M. Bénigne Milletot*, 1611, t. XV, p 14

« a la bonne foy, sans finesse et subtilité, le tout a la façon de ce monde où la perfection ne reside pas ; a l'humaine et selon le tems, en attendant un jour de le faire a la divine et angelique et selon l'eternité. » [1] Rien de commun, par conséquent, entre la dévote de saint François de Sales et la précieuse maniérée, cette « vapeur toute spirituelle », dont l'abbé de Pure nous a dessiné la silhouette comique. Philothée, formée dans une belle eurythmie générale de l'âme et du corps, marche avec simplicité sur la terre et ne se donne pas le ridicule d'y faire l'ange à contre-temps.

L'évêque de Genève est donc essentiellement un génie raisonnable et un génie conciliateur. Ce fut son don et son rôle ici-bas. « Il se tient dans le train commun », a dit de lui Mme de Chantal. Et M. Henry Bordeaux a pu donner de sa sainteté cette définition admirable : « On est tenté de le prendre pour un homme tout ordinaire, bon, calme, doux et honnête, mais dont la vertu même est ordinaire; or, si l'on a marché dans ses pas, voici que tout à coup on se sent inondé de clarté : sa sainteté, sans qu'on en ait deviné la venue et les preuves, brusquement vous enveloppe. » [2] De cette sainteté on pourrait presque dire ce qu'on a dit du génie de Racine : *il l'eut en goût*. C'est par là qu'il est grand; c'est par là qu'il est original. Et voici l'admirable : en écrivant pour les gens du monde, il se trouve qu'il a écrit du même coup pour toutes les âmes chrétiennes. L'*Introduction*, conçue pour les mondains, est encore aujourd'hui le manuel du novice chartreux. En faisant un choix juste dans les apports du passé, il a fondé définitivement la spiritualité humaine et chrétienne, c'est-à-dire la discipline ascétique de l'homme en tant qu'il n'appartient à aucune vocation spéciale. On retrouve chez lui harmonieusement combinés dans une magnifique synthèse des éléments empruntés à toutes les grandes écoles spiri-

[1] *Lettre à la sœur de Soulfour*, 16 janvier 1603, t. XII, p. 165.

[2] *Echo de Paris*, 19 Août 1922.

tuelles du passé chrétien, aux Bénédictins, aux Franciscains, aux Dominicains, aux Augustins, aux Chartreux, aux Jésuites. Abeille, il a fait son miel de toutes ces richesses et nous a légué une doctrine et une méthode dont on peut dire avec assurance qu'ayant l'universalité, elle a pour elle l'éternité !

BIBLIOGRAPHIE

Liste des principaux ouvrages utilisés et cités

AGNEL (d') et ESPINEY (d'). — *La direction de conscience*. Paris, Téqui, 1922.

ANGÈLE DE FOLIGNO. — *Le livre des visions et Instructions de la Bienheureuse Angèle de Foligno*. Traduction E. Hello, 4e édition avec avertissement de Georges Goyau. Paris, Tralin, 1910.

Antoine de SÉRENT. — *La Méthode d'oraison du moyen âge*. Lille, Giard. 1912.

ARNAULD Antoine. — *Œuvres*. Lausanne 1775-1783. 43 vol. in-4°. t. XVIII : *Apologie pour les saints Pères* et t. XXVII : *De la fréquente communion*, 1643.

ARNOULD Louis. — *Racan. Histoire anecdotique et critique de sa vie et de ses œuvres*. Paris, Colin, 1896.

BAUDRILLART Alfred. — *L'Eglise catholique. La Renaissance. Le Protestantisme*. Paris, Bloud, 1909.

BERLIET. J. — *Les Amis oubliés de Port-Royal*. Paris, Dorbon 1921.

BERNARDOT. — *La spiritualité dominicaine*. Paris, librairie saint Thomas d'Aquin, 1922.

BESSE (Dom). — *Le moine bénédictin*. Ligugé, 1898.

BOEHMER. — *Les Jésuites*. Traduction G. Monod. Paris, Colin 1910.

BOSSUET. — *Instruction sur les états d'oraison*. *Œuvres*. Edition Vivès. t. XVIII.

BREMOND Henri. *Histoire littéraire du sentiment religieux*. tt. I et II. Paris, Bloud 1916. *La Provence mystique au XVIIe siècle*, Paris, Plon 1908.

BROU A. *La spiritualité de saint Ignace*. Paris, Beauchesne, 1914.

CAMUS Jean-Pierre. — *L'Esprit du Bienheureux François de Sales*. Edition Depéry. 3 vol. Paris, Gaume 1840.

CASSIEN. — *Institutions*. Traduction E. Cartier, Paris, Poussielgue, 1872.

CHANTAL Jeanne (de).—*Sa vie et ses œuvres*. Paris, Plon, 7 vol. de 1877 à 1893.

CHAUGY (Mère de). — *Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne Frémyot de Chantal*. Paris, Plon 1893.

CAVALLERA F. — *Ascétisme et Liturgie*. Paris, Beauchesne, 1914.

CHARRON Pierre. — *Traité de la Sagesse*, publié par G M. de la Rochemaillet, Paris, Douceur, 1604.

COMPAYRÉ Gabriel. — *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France* 2 vol. Paris, Hachette, 1904.

CROUSLÉ. — *Bossuet et Fénelon*. Paris H. Champion, 2 vol. t. I, 1894, t. II, 1895.

DELACROIX. — *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIVe siècle*. Paris. Alcan 1900.

Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme. Les grands mystiques chrétiens. Paris, Alcan 1908.

DELATTE (Dom). *Dom Guéranger, abbé de Solesmes*, 2 vol. Paris, Plon, t. I, 1909, t. II.

Commentaire sur la Règle de saint Benoît. Paris, Plon, 1913.

DELPLANQUE Albert.— *Fénelon et la doctrine de l'amour pur*. Lille, Giard.1907.
Saint François de Sales humaniste et écrivain latin. Lille, Giard, 1907.
DENIFLE Henri. — *Luther et le Luthérianisme*. Traduction J. Paquier, 2 vol. Paris, Picard 1920.
DIDIO. — *La querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé*. Lille. Berges, 1892.
DUBOIS — *Le problème pédagogique*. Paris. Alcan.
DUGAS L. — *Le problème de l'éducation*. Paris, Alcan, 1909.

ERASME. — *Eloge de la folie*. Edition J. B. Kahn. La Haye, 1898.

FABER. — *La créature et le créateur*. Traduction Wallette, Paris, 1866.
FARGES Albert. — *Les phénomènes mystiques*. Paris, rue Bayard, 1921.
FÉNELON. — *Traité de l'éducation des filles*. *Œuvres*. Edition Vivès, t. IV.
FESTUGIÈRE (Dom). — *La Liturgie catholique. Essai de synthèse*. Maredsous, 1913.
FLACHAIRE Charles. — *La dévotion à la Vierge dans la Littérature catholique au commencement du XVIIe siècle*, Paris, Leroux, 1916.
FONTAINE. — *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*. 2 vol. Utrecht, 1736.
FOUQUERAY H. — *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*. — Paris Picard, t. I, 1910.
FRAGNIÈRE. — *La Voie*. Paris, 19, rue de Vaugirard, 1898.

GAYRAUD. — *Thomisme et Molinisme*. Paris, Lethielleux, 1889.
Providence et libre arbitre. Toulouse, Privat, 1892.
GAZIER Augustin. — *Jeanne de Chantal et Angélique Arnauld*. Paris, Champion 1915.
GÉNIER Raymond. — *Vie de saint Euthyme le Grand*. Paris Lecoffre, 1909.
GIRAUD Victor. — *Pascal. L'homme. L'œuvre L'Influence*. Paris, Fontemoing, 1905.
GOYAU Georges. *Une Ville-Eglise : Genève*. Paris, Perrin, 1919.
GUIRAUD Jean. — *L'Eglise romaine et les origines de la Renaissance*. Paris, Lecoffre, p. 1904.

HAMON et LETOURNEAU. — *Vie de saint François de Sales*. Nouvelle édition. Paris. Gabalda, 1909.
HAUSER Henri. — *Etudes sur la Réforme française*. Paris, Picard, 1909.
HEMPTINNE (Dom J. de). — *Notice sur l'ordre de saint Benoît*. Maredsous, 1910.
HOUSSAYE M. — *Le Père de Bérulle et l'Oratoire de Jésus*. Paris, Plon, 1874.
HUMBERT CLAUDE H.— *Erasme et Luther. Leur polémique sur le libre arbitre*. Paris, Bloud, 1910.

IMBART DE LA TOUR (P.). — *Les origines de la Réforme*. 2 vol., Paris-Hachette, 1905.
IGNACE DE LOYOLA (saint). — *Les Exercices spirituels*. Traduction Jennesseaux, 16e édition, Paris, Poussielgue 1907.

JAMES William. — *L'expérience religieuse*. Traduction Frank Abauzit. Préface d'E. Boutroux. Paris, Alcan, 1908.
Causeries pédagogiques. Traduction Pidoux, Paris, Alcan 1909.
JANSÉNIUS. *Augustinus*. Edition Soly et Guillemot, Paris, 1641.
JÉRÔME (saint). — *Lettres choisies*. Edition Lagrange. Paris, Poussielgue, 1877.
JOLY Henri. — *Psychologie des saints*. Paris, Lecoffre 1908.
Sainte Thérèse, Paris, Lecoffre, 1908.
Saint Ignace de Loyola, Paris, Lecoffre, 1905.

LABAUCHE. — *Leçons de théologie dogmatique*. t. I, *L'Homme*. Paris. Bloud, 1908 et t. IV. *Les Sacrements*, Paris, Bloud, 1918.
LANSON Gustave. — *Bossuet*. Paris, Société française d'imprimerie, 1901.
Gab LEDOSriel. — *Sainte Gertrude*, Paris, Lecoffre 1919

LE MONNIER Léon. — *Histoire de saint François d'Assise*. 2 vol. Paris. Lecoffre, 1906.
LESSIUS L. — *De Providentia Numinis*. 2e édition. Anterpiæ, 1617.
LETOURNEAU Georges. — *La méthode d'oraison mentale du Séminaire de Saint-Sulpice*. Rédactions et explications primitives. Paris Lecoffre.

MARGERIE Amédée (de). — *Saint François de Sales*. Paris, Lecoffre, 1901.
MARTINEZ F. — *L'ascétisme chrétien pendant les trois premiers siècles de l'Eglise* Paris, Beauchesne, 1913.
MASSON Maurice. — *Fénelon et Mme Guyon*. Paris, Hachette, 1907.
MATTER M. — *Le mysticisme au temps de Fénelon*. Paris, Didier, 1878.
MAULDE LA CLAVIÈRE R. (de). — *Saint Gaétan*. Paris, Lecoffre, 1905.
MAUMIGNY (de). *Méthodes d'oraison des Exercices de saint Ignace*. Paris, Beauchesne, 1917.
MERCIER (cardinal). — *A mes séminaristes*. Paris, Gabalda, 1909.
MOLINA. — *Concordia liberi arbitrii cum gratiæ donis*. Olyssipone. 1588. Edition princeps à la bibliothèque de la Sorbonne.
MONTAIGNE. — *Les Essais*. Edition de Bordeaux, par F. Strowski, Bordeaux, 1906-1921.
MONTMORAND M. (de). — *Psychologie des mystiques catholiques orthodoxes*. Paris, Alcan, 1920.
MORIN (Dom Germain). — *L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*. Maredsous, 1914.

NAVATEL Ludovic — *Fénelon*. — *La confrérie secrète du pur amour*. Paris, Emile Paul, 1914.
NOLHAC Pierre (de). — *Pétrarque et l'humanisme*. Paris, H. Champion, 1907. *Ronsard et l'humanisme*, Paris, H. Champion, 1921.

OULMONT Ch. — *Le Verger, le Temple et la Cellule. Essai sur la sensualité dans les Œuvres de mystique religieuse*, Paris, Hachette, 1912.

PARADIS Edouard. — *La pédagogie janséniste*, Paris, Vitte, 1910.
PASCAL Blaise.— *Pensées*. Edition Brunschwicg, 3 vol. Paris, Hachette, 1904 *Les Provinciales*, Edition Aug. Molinier, 2 vol. 1891.
PAYOT Yules. — *L'éducation de la volonté*, Paris, Alcan, 31e édition, 1909.
PEETERS. — *Spititualité ignatienne et piété liturgique*. Tournai-Castermann, 1914.
PERRAUD H. — *L'Oratoire de France*, Paris, Douniol, 1886.
PETIT DE JULLEVILLE. — *Histoire de la Langue et de la Littérature française*. — t. III. XVIe siècle. Paris, Colin, 1897.
PETITOT H. — *Pascal. Sa vie religieuse et son Apologie du Christianisme*. Paris, Beauchesne, 1911.
PLATTARD Jean. — *L'Œuvre de Rabelais*. Paris, H. Champion 1910.
POURRAT P. — *La Spiritualité chrétienne*, 2 vol., t. I. *Des origines de l'Eglise au moyen âge*. Paris, Lecoffre 1918. t. II. *Le moyen âge*, 1921.
POULAIN Aug. — *Traité des grâces d'oraison*. Paris, Beauchesne, 1910.
PRAT F. — *La Théologie de saint Paul*. 2 vol. Paris, Beauchesne, t. I, 1908, t. II, 1912.
PRUNEL L.-N. — *Sébastien Zamet. Sa vie et ses œuvres. Les origines du Jansénisme*. Paris, Picard, 1912.
PUYOL. — *La doctrine du livre De imitatione Christi*. Paris, Palmé, 1898.

RABELAIS. — *Œuvres*. Edition Abel Lefranc, t. I, 1912, t. II, 1913. Paris, E. Champion.
RACINE Jean. — *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*. Edition A. Gazier, Paris, Société française d'imprimerie, 1908.
RÉGNON (de). — *Bannès et Molina*. Paris, Oudin, 1883. *Bannésianisme et Molinisme*. Paris, Rétaux, 1890.
REURE E. — *La vie et les œuvres d'Honoré d'Urfé*, Paris, Plon, 1910.

RIBET J. — *L'Ascétique chrétienne*. Paris, Poussielgue, 1905.
RIVIÈRE (de la). — *Vie de l'Illustrissime et Révérendissime François de Sales*. Lyon, Rigaud, 1625.
SABRIÉ J.-B. — *De l'humanisme au rationalisme. Pierre Charron*. Paris, Alcan, 1913.
SAINT-CYRAN. — *Lettres chrestiennes et spirituelles de Messire Jean du Verger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran*, 2 vol. Utrecht, 1re édit. 1645 et 1647. Nous avons cité d'après l'édition de 1744, 2 vol. in-12.
SAINTE-BEUVE. — *Port-Royal*, 7 vol. Paris-Hachette. Nous avons cité d'après la 6e édition, 1901.
SALES Charles-Auguste (de). — *Histoire du Bienheureux François de Sales*. Edition Louis Vivès, Paris, 1866.
SALES (Saint François de). — *Œuvres*. Edition d'Annecy. Commencée en 1892, arrivée au t. XX, 1918. Elle comprend : *Controverses* : 1 vol. — *Défense de l'Estendard de la sainte Croix*, 1 vol. *Introduction à la vie dévote* : 1 vol. — *Traitté de l'Amour de Dieu* : 2 vol. — *Vrays entretiens spirituels* : 1 vol. — *Sermons* : 4 vol. — *Lettres* : 10 vol.
SAUDREAU. — *Les degrés de la vie spirituelle*. 2 vol. Paris, Amat. 1905.
SCHRYVERS J. — *Les Principes de la vie spirituelle*. Bruxelles, Dewitt, 1912.
SCUPOLI L. — *Le Combat spirituel*. Traduction Morteau. Paris, Beauchesne, 1911.
SECOND J. — *La prière*. Paris, Alcan, 1911.
STROWSKI Fortunat. — *Saint François de Sales*. Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au XVIIe siècle, Paris, Plon, 1898. — *Pascal et son temps*. 3 vol. Paris, Plon 1907.
SUSO Henri. — *Œuvres*. Traduction E. Cartier. Paris, Poussielgue, 1856.
TAULER. — *Les Institutions*. Edition Tralin, Paris, Tralin, 1909.
THAMIRY. — *La méthode d'influence de saint François de Sales*. Lille, collection de mémoires et travaux publiés par les professeurs des Facultés catholiques, 1922.
THÉRÈSE (sainte). — *Œuvres*. Traduction des Carmélites et de Mgr Polit, Paris, 1907.
THIERARD-BAUDRILLART. — *Une règle d'ascétisme au XVe siècle. Saint Antonin*. Paris, Perrin, 1921.
VIVÈS Louis (de). — *De l'Institution de la femme chrestienne*, 1523. Traduction Pierre de Changy, avec préface et glossaire de A. Delboulle. Le Hâvre, Le Mâle, 1891.
VÜY Jules. — *La Philothée de saint François de Sales*. 2 vol. Paris, Palmé, 1878
WATRIGANT. — *Deux méthodes de spiritualité*. Lille, Desclée, 1900.
WOLTER (Dom Maur). — *La vie monastique. Les principes essentiels*. Bruges, Desclée, 1890.
ZAMET Sébastien. — *Lettres spirituelles*. Edition L. Prunel, Paris, Picard, 1912.

INDEX

Abauzit (Frank), 17.
Abélard, 89.
Acarie (Mme), 6, 8, 15, 18, 91, 185, 189, 190, 287, 357, 399, 507, 541.
Acquaviva, 55
Agnel (d'), 398.
Agnès de Ste-Thècle (Mère), 66.
Aiguebelette (Mme d'), 209.
Ailli (Pierre d'), 442.
Aiazza (Vespasien), 254.
Albert le Grand, 39.
Alcméon, 539.
Alembert (d'), 244.
Allard (Paul), 219, 285.
Amboise, 230.
Ambroise (saint), 36, 37.
Amyot, 94, 520, 531, 536, 547.
Ananie, 401.
Ange de Joyeuse, 399.
Anselme (saint), 89.
Anselme (abbé), 30, 280.
Antoine de Sérent, 103, 104, 296, 298, 300.
Antoine (saint), 111, 301, 350, 373.
Antonin (saint), 112, 194, 358, 383, 398, 419, 420.
Arcadius, 430.
Archimède, 171.
Aristote, 11, 87, 539.
Arnauld (Angélique), 8, 43, 60, 65, 197, 198, 253, 274, 276, 285, 371, 382, 383, 384, 419, 474, 554, 559.
Arnauld (le grand), 6, 30, 52, 130, 378.
Arnould (Louis), 194, 195, 521.
Arsène (saint) 430, 431.
Asselin, 6, 481.
Augustin (saint), 27, 36, 37, 39 41, 42, 49, 83, 106, 123, 136, 195, 219, 220, 252, 256, 350, 385, 386, 398, 541.
Aumale (Mlle d'), 420.
Avila, 400.

Bainvel (J.-B.), 82, 83.
Baius, 34, 35, 36.
Balzac (Guez de), 229 253, 523. 524.
Bannès, 47, 55.
Baronius, 228.
Barry (P.), 493, 524.
Basile (saint), 219, 220, 229, 285.
Baudin, 169.
Baudrillart (Mgr A.), 101.
Baudry (de), 69, 155.
Baume (Mme de la), 464.
Bay (Jacques de), 227.
Beaudenom (chanoine), 418.
Beccadelli, 10, 374.
Bellarmin, 80, 81, 82, 89, 110, 228, 242.
Bellay (Joachim du), 12, 44, 223, 258
Bembo, 12, 242.
Benoit (saint), 106, 108, 112, 113, 117, 118, 120, 130, 131, 156, 206, 291.
Benoit de Canfeld, 399.
Berliet (J.), 559.
Bernard (saint), 106, 147, 181, 192, 198, 237, 256, 272, 285, 351, 355, 398, 402, 453, 454, 464, 475, 494.
Bernardin de Saint-Pierre, 197, 541.
Bernardot (P.), 55.
Bernières (J. de), 351, 358.
Bertier, 169.
Bérulle (de), 6, 182, 189, 190, 324, 417, 525.
Besse (Dom), 117, 132.
Binet (P.), 62, 493, 524.
Blonay (Mlle de), 445, 505, 534.
Boccace, 154.
Bochut, 227.
Boehmer (H.), 375, 399.
Bohier, 230.
Boileau, 83, 159, 173, 178, 188, 433, 452, 502, 530.
Boisy (de), 3, 5, 529.
Boisy (Mme de), 56, 275.
Bonaventure (saint), 167, 181, 483, 490, 492.
Bonivard (P. de), 236.

Bordeaux (Henry), 458, 561.
Bossuet, 28, 30, 45, 52, 78, 80, 83, 88, 89, 129, 210, 212, 217, 262, 315, 427, 428, 429, 447, 452, 455, 491, 492, 495, 515, 523, 524, 535, 549 552, 556, 559.
Bougaud (Mgr), 143.
Bourdaloue, 79, 80, 110, 190, 203, 524, 535, 556.
Bourgeois (Mme), 56, 57, 144, 145, 267, 346, 392, 410, 412, 413, 414, 424, 425, 427, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 463, 558
Bourget Paul, 392.
Bourgogne (Duc de), 202, 203, 204, 260, 278.
Bréchard (Mlle de), 273, 461, 500.
Bremond (Henri), 20, 21, 40, 41, 42, 69, 220, 254, 420, 444, 500, 506, 507, 552, 554, 557.
Brétigny (de), 6, 486.
Briçonnet, 230.
Broglie (Prince de), 189.
Broise (P. de la), 89.
Brou (A.), 104, 142, 154, 158, 181, 238, 368, 377, 558.
Brucker (J.), 60.
Brulart (Mme), 17, 18, 55, 127, 143, 145, 146, 178, 180, 200, 201, 202, 211, 215, 246, 286, 287, 299, 301, 302, 303, 312, 331, 332, 346, 353, 371, 377, 378, 379, 382, 386, 388, 389, 395, 403, 420, 422, 451, 453, 454, 455, 457, 546, 560.
Brunetière (Ferdinand), 52, 82, 83, 193, 202, 218, 476.
Bruno (saint), 291.
Brunot (Ferdinand), 360.
Brunschwicg, 77, 436.
Budé (G.), 12, 13, 226.
Bussy-Rabutin, 546, 568
Buttet (Claude de), 223.

Cabrol (Dom), 108.
Chaugy (Mère de), 145, 254, 416.
Calvin, 14, 27, 36, 44, 45, 53, 58, 59, 68, 237, 238, 239, 244, 277, 397, 497, 523.
Canisius, 89.
Camus (Mgr P.), 16, 36, 58, 68, 69, 155, 167, 276, 495, 521, 529.
Carillo (P.), 41.
Carlyle, 53.
Caro (E.), 408, 411, 415.
Cartier (E.), 206.
Cassien, 106, 111, 206, 369.
Castiglione (B.), 154.
Castori (P.), 3, 530.
Catherine (sainte), 235, 242, 269, 385, 428, 471.
Cavallera (F.), 104.
Ceva (Alexandre), 228.
Chamard (H.), 44.
Chantal (Celse-Bénigne de), 164, 195, 246, 254, 282, 283, 466, 467.
Chantal (Charlotte de), 252, 257.
Chantal (sainte Jeanne de), 7, 8, 11, 14, 20, 21, 32, 56, 60, 73, 107, 124, 127, 143, 144, 145, 159, 161, 163, 164, 174, 195, 198, 200, 201, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 211, 212, 214, 215, 217, 237, 239, 241, 245, 252, 253, 254, 257 262, 266, 268, 269, 273, 275, 285, 288, 295, 303, 315, 319, 324, 327, 328, 331, 353, 359, 361, 362, 368, 372, 381, 399, 411, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 421, 422, 428, 429, 430, 442, 444, 445, 453, 457, 458, 461, 463, 464, 471, 472, 478, 479, 483, 490, 494, 499, 503, 505, 506, 508 509, 510, 511, 512, 525, 530, 534, 557, 558, 561.
Chantal (Marie-Aimée de), 214, 245, 257.
Charles Borromée (saint), 241, 260.
Charles-Emmanuel de Savoie, 134, 223, 262.
Charles IX, 233.
Charmoisy (Claude de), 195, 196.
Charmoisy (Henri de), 286.
Charmoisy (Mme de), 17, 286, 455, 458, 491, 533.
Charron (Pierre), 79, 120, 122.
Chastel (Mlle de), 163, 165.
Chateaubriand, 244.
Chaumont (Abbé), 399, 400.
Chérubin (P.), 238, 427.
Choisy (Mme de), 92.
Chollet (Mgr), 400.
Ciceron, 147, 448.
Clément d'Alexandrie, 99, 265
Clément VIII, 48.
Clément (Mlle), 474.
Clichtow, 13.
Cobelluzzi (Scipion), 230.
Compayré (Gabriel), 220, 277.
Condren (de), 324.
Corneille (Pierre), 91, 93, 94, 153, 253, 409, 483, 513, 527, 538.
Corneto (Adr. de), 231.
Cornillon (Mme de), 196, 250, 253.
Cospéan, 524.

Costa (Mgr Fr.), 142.
Courbet, 533.
Crépy (Claude), 273.
Croix d'Autherin (Mme de la), 244.
Cromwell, 238.
Crouslé (L.), 210, 212.
Cusy (Mme de), 198.
Cyrille (saint), 111.

Dallier, 223.
Dante, 221, 241, 264, 507.
Daurat, 229.
Déage, 3, 41, 224, 227.
Dejob (Ch.), 10, 79.
Delacroix (H.), 95, 358.
Delatte (Dom), 117, 118.
Delplanque (A.) 12, 210, 439.
Denifle (H.), 108, 109.
Denys l'aréopagite, 229.
Denys le Chartreux, 383.
Depéry (Mgr), 16, 36, 495.
Descartes, 265, 523.
Didio (H.), 131.
Dolet (E.), 224.
Dominique (saint), 108.
Doumic (René), 202, 408.
Dubois, 163.
Dugas (L.), 162, 516, 541.
Dumay (Pierre), 223.
Dumas (G.), 264.
Dupanloup (Mgr), 302
Duval, 6.

Eckhart, 95, 492.
Elisabeth (sainte), 163, 197.
Epictète, 87, 88, 229, 370.
Erasme, 5, 12, 14, 15, 100, 101, 105, 226, 235, 284.
Eschine, 414.
Esperron (d'), 278,
Espiney (d'), 398.
Esquirol (J.), 272.
Euthyme (saint), 109, 111.
Eymien (Antonin), 170, 329, 333.

Faber (P.), 69, 70.
Faguet (Émile), 161, 247, 294, 433, 434, 497, 498, 538.
Farges (Mgr A.), 71, 72.
Favre (Antoine), 12, 228, 229, 231, 232, 235, 238, 259, 260, 356, 521, 522.
Favre (Mère), 554, 560.
Fénelon, 16, 29, 78, 79, 80, 90, 182, 202, 210, 212, 214, 364, 439, 468, 475, 476, 482, 491, 496, 497, 503, 504, 559.
Fenouillet (Mgr P.), 293, 535.
Ferri (Paul), 89.
Festugière (Dom), 104, 315.
Feuillade (Duc de la), 66.
Ficin (Marsile), 12, 14, 101.
Fichet (Guillaume), 13.
Flachaire (Charles), 30, 61, 492.
Fléchère (Mme de la), 57, 68, 128, 196, 197, 215, 339, 352, 354, 356, 357, 358, 384, 385, 430, 434, 435, 458, 459, 460, 461, 462, 473, 478, 558.
Fléchier, 83.
Florent (Dom), 369.
Fogazzaro, 401.
Foligno (sainte Angèle de), 241.
Fonsegrive (Georges), 506.
Forest (Mme de la), 163, 164, 241, 437.
Fouilloux (J. du), 278.
Fouqueray (H.), 4, 368.
Fourrier (P.), 455.
Fragnière (Mgr), 156, 157.
François d'Assise (saint), 27, 61, 108, 156, 170, 186, 220, 349, 351, 372, 383.
Franklin, 371.
Frémyot (Mgr A.), 236, 268, 299, 495, 518, 523, 529, 533.
Frémyot (Président), 204, 234, 254, 259, 262, 263, 338, 421, 464, 499, 516, 527,
Froissart, 294.

Gaétan (saint), 12, 14, 154, 231, 242, 483, 499.
Gaguin, 231.
Galemard, 6.
Gard (chanoine), 42.
Garray, 230.
Gautier (Th.), 148.
Gazier (Augustin), 60, 419, 523, 559.
Gay (Mgr), 152.
Gayraud (Abbé), 28.
Génébrard, 3, 35, 89.
Génier (R.), 109, 111.
Germonio (Mgr A.), 260.
Gerson, 442, 492.
Gertrude (sainte), 67.
Gillet (P.), 479.
Giraud (P.), 70.
Giraud (Victor), 88.
Godeau, 524, 529.
Gonthier, 3.
Gottry, 227.
Gouffiers (Mme de), 558.
Goulu (Nicolas), 229.
Gouvea (A. de), 223.

Goyau (Georges), 43, 53, 192, 224, 242.
Gramont (Mme de), 475.
Grandis, 227.
Grangier (Jean), 223.
Granier (Mgr Cl. de), 6.
Gratry, 302.
Grégoire de Nazianze (saint), 147, 256.
Grégoire le Grand (saint), 220,
Grégoire XIII, 34.
Grenade (L. de), 304, 316.
Grévin (Jacques), 223.
Grignion de Montfort, 63.
Guarini, 154.
Guéranger (Dom), 117, 118, 131, 132.
Guibert (cardinal), 281.
Guibert (J.), 100.
Guillebert, 29.
Guillemot, 77.
Guilloré (P.), 560.
Guiraud (J.), 374.
Guyon (Mme), 27, 331, 358, 476, 487, 493, 504.

Hallays (André), 237.
Hall (Robert), 169.
Hamon, 3, 38, 39, 43, 223.
Hamon (M.), 52, 233.
Hanotaux (Gabriel), 192, 259.
Hatzfeld (A.), 37.
Hayes (A. des), 6, 59, 196, 236, 256.
Hello (Ernest), 203, 242.
Hémon (F.), 538.
Hemptinne (Dom J. de), 120.
Henri II, 223.
Henri IV, 6, 58, 59, 69, 262, 277, 527.
Herbart, 212.
Herberay des Essarts, 154.
Herbert (L.), 53, 238.
Hérivée, 220.
Heurtaut (Mère de la Trinité), 358.
Hippocrate, 87, 225.
Höffding, 335.
Holbein, 87, 280.
Homère, 545.
Huby (J.), 220.
Hughes de Saint-Victor, 493.
Hugo (Victor), 475.
Hulst (Mgr d'), 53, 281.
Humbertclaude (H.), 4.
Huysmans (J. K.), 130, 137, 272, 360.

Ignace de Loyola (saint), 1, 18, 45, 91, 101, 105, 109, 110, 142, 154, 156, 158, 182, 189, 192, 206, 230, 268, 292, 296, 303, 304, 308, 317, 318, 319, 320, 322, 363, 367, 368, 369, 370, 371, 373, 375, 383, 385, 466, 488, 541.
Imbart de la Tour (P.), 13, 15, 101, 189.
Izoulet, 158.

Jacques (saint), 355.
Jacques III, 59.
James (William), 17, 169, 294, 430, 468, 517.
Janet (P.), 83, 294.
Jansenius, 55, 77, 83, 86, 129, 237.
Janssens (Dom), 118.
Jean (saint), 25, 45, 435.
Jean Climaque (saint), 369, 370.
Jean Chrysostome, (saint).
Jean de la Croix (saint), 72, 103, 167, 483.
Jennesseaux, 102, 317, 319, 320.
Jérôme (saint), 27, 106, 111, 112, 155, 193, 198, 220, 256, 373, 379, 398, 410.
Joly (Henri), 189.
Joubert, 534.
Juan de Mendoça (Dom), 135.
Jules II, 189.
Julien l'Apostat, 219.

Kahn (J.-B.), 105.
Kant, 470.

Labauche (L.), 37, 38, 54, 95.
La Boétie, 250, 497, 502.
Labriolle (P. de), 37, 38, 220.
La Bruyère, 83, 408, 535, 545.
Lacordaire, 83, 475.
Laeta, 410.
Laeto (Pomponio), 10.
Lafontaine (J. de), 159, 175, 176, 538, 542, 545, 549.
Lagrange (Mgr), 111.
Lamartine, 20, 350.
Lamy (Etienne), 475.
Lanson (G.), 447, 552.
Laurent de Paris, 155.
Lavedan (Henri), 477.
Le Bachelet (X), 34.
Le Blanc de Mions (Mme), 288.
Ledos (G.), 67.
Lefèvre d'Etaples, 13.
Lefranc (Abel), 270, 414, 470.
Legendre (Maurice), 404.
Lemaitre (Antoine), 52.
Lemaitre (Jules), 77, 244, 270.

Lémos, 48.
Léonard de Vinci, 158.
Léon (saint), 106.
Léon X, 189, 231.
Léon XIII, 271, 400.
Le Play, 79.
Lesdiguières (maréchal de), 7.
Lessius, 35, 49, 50, 110.
Letourneau (Georges), 3, 38, 39, 43, 233, 304, 324, 333, 377.
Liguori (saint Alphonse de), 93, 284, 354, 359.
Limojon (Mme de), 18, 144, 145, 466, 473, 504.
Louis (saint), 201, 204, 244, 276, 277, 282, 286.
Louis de Gonzague (saint), 204, 239.
Louis XIV, 228, 412, 447.
Luther, 4, 14, 58, 76, 101, 238, 271, 376, 397, 488.
Lycurgue, 446.

Mabillon 131, 132, 234.
Macaire (saint), 111, 180.
Mackey (Dom), 88, 89.
Madeleine (sainte), 471.
Maillard (Mme de), 503.
Maine de Biran, 307.
Maintenon (Mme de), 420
Maistre (J. de), 83, 261.
Malapert, 470.
Maldonat, 4, 10, 110.
Male (Emile), 207, 487.
Malebranche, 182, 265, 493.
Malherbe, 83, 159, 253.
Mandonnet (P.), 133, 135.
Mangenot, 34.
Marc-Aurèle, 370.
Margerie (A. de), 3, 143.
Marguerite-Marie (sainte), 491
Marie de Sales Chappuis, 157.
Marot, 258.
Martène (Dom), 291.
Martha, 367.
Martin de Cochem, 188.
Martinet, 86.
Martinez (F.), 152, 265.
Massillon, 70, 83.
Masson (Maurice), 487, 504.
Matter (M.), 487.
Maulde la Clavière (de), 12, 154 231, 499.
Maumigny (R. de), 304.
Maure (Mme de), 92.
Médicis (Laurent de), 14, 101.
Mercier (cardinal), 291, 323.
Mercœur (duc de), 71, 194, 234.
Mesnard (Paul), 92.
Mieudry (Mme de), 332.
Mignani (Laura), 499.
Migne, 30, 280.
Milletot (Bénigne), 8, 54, 560
Miollis (Mgr), 281.
Mœtterlinck (M.), 493.
Moisant (X.), 53.
Molière, 159, 160, 235 264, 383, 543, 560.
Molina, 4, 35, 36, 47, 48, 49, 55, 92.
Molinos, 331, 398.
Molmenti, 280.
Monchevreuil (de), 420.
Monchy (de), 273, 461.
Monod (G.), 375, 399.
Montaigne, 11, 19, 35, 147, 158, 191, 235, 250, 253, 257, 258, 277, 284, 317, 365, 411, 414, 450, 452, 497, 498, 502, 517, 520, 521, 525, 528, 531, 533, 536, 544, 545, 547, 560.
Montégut (E.), 521.
Montemayor, 11, 154.
Montesquieu, 211.
Morçay (Raoul), 194.
Morel (J. de), 223.
Morin (Dom G.), 104, 132
Mortier (P.), 322.
Mourret (F.), 280.

Navatel (L.), 475.
Naville, 307.
Napoléon, 446.
Nemours (duchesse de), 236.
Neubert, 64.
Nicolas (Aug.), 83.
Nicole, 52, 130.
Nietzche, 161.
Nolhac (P. de), 13, 223.
Nouvelet, 231.

Olier, 18, 213, 304, 310, 324, 554,
Origène, 27, 265.
Oulmont (Ch.), 483, 484.

Pacôme (saint), 111, 454,
Padranos (J. de), 154.
Pancirole, 5, 222, 228.
Paquier (J.), 27, 77, 83, 89, 109, 452.
Paradis (Edouard), 278.
Pascal (Blaise), 2, 4, 30, 31, 35, 40, 43, 44, 46, 49, 65, 66, 77, 82, 83, 85, 88, 90, 91, 92, 93, 124, 169, 207, 208, 217, 236, 251, 277, 285, 307, 334, 354 365, 404,

436, 448, 460, 477, 484, 523, 527, 529, 532, 535.
Pascal (Jacqueline), 66.
Pastor, 340, 431.
Paul (saint), 9, 28, 38, 45, 80, 134, 155, 161, 167, 246, 256, 382, 401, 402, 471, 484, 488.
Paul V, 48, 49.
Paula, 410.
Paulf (sainte), 243, 398.
Paulin (saint), 106.
Payot (J.), 1, 95, 171, 294, 299, 312, 315, 316, 337, 341, 342, 404, 407, 438, 482.
Peeters (L.), 104.
Pélage, 27, 83.
Pélagie (sainte), 471.
Peletier (J.), 223.
Perdreauville (Mlle de), 7.
Pernin, 333.
Petit de Julleville, 28, 360, 524 528, 531.
Petitot (H.), 66.
Pétrarque, 4, 12, 507.
Philippe (saint), 355.
Pic (Francesco), 231.
Pidoux, 430, 468, 517.
Pie V, 34, 233.
Pitra (cardinal), 108.
Plattard (Jean), 270, 414, 470, 537
Platon, 12, 81, 87, 365, 446, 447.
Pline, 536, 539, 540.
Pogge, 10, 374.
Poiré (P.), 493, 524.
Polit (Mgr), 349.
Polliens (Nicolas), 110.
Pontchateau (de), 52.
Portalié (P.), 90.
Possevin, 5, 11, 110, 228, 238, 272.
Poulain (Aug.), 71, 72, 73, 292, 304, 324.
Pourrat (P.), 179, 399.
Pradon, 184.
Prunel (Mgr), 344.
Pure (Abbé de), 561.
Puyol (Mgr), 220.

Quoex (Claude de), 42, 113, 138, 285, 473.

Rabelais, 14, 79, 105, 120, 189, 221, 225, 243, 258, 270, 277, 284, 356, 359, 467, 470, 497, 528, 531, 533, 537.
Racan, 194, 195, 258, 521.
Racine, 11, 19, 21, 66, 76, 83, 91, 92, 93, 153, 184, 261, 501, 549, 550, 559, 560, 561.
Radegonde (sainte), 197.
Rambouillet (Mme de), 195, 228, 529.
Rancé (abbé de), 27, 127, 131, 147, 234.
Raymond Lulle, 492.
Rebelliau (Alfred), 27, 427, 528 531.
Régnon (de), 28, 47, 55.
Rejadell (T.), 385.
Rembrandt, 318.
Renan, 218, 287.
Renouvier, 212.
Renty (de), 351.
Reure (E.), 535, 544.
Revol (A. de), 316, 406.
Reynès-Monlaur, 253, 285, 384
Ribet (J.), 369.
Ribot (Th.), 170, 294.
Riccardi (Mgr), 107, 129, 137, 227, 228.
Richard de Saint-Victor, 493.
Richelieu, 232.
Rivière (J. de la), 2, 16, 31, 106, 148, 222, 224.
Roannez (Mlle de), 66, 448.
Rochefoucauld (de la), 83.
Roerich (E.), 96, 270, 426, 446, 457, 476, 518.
Rolland (Georges), 20, 524.
Rohan (F. de), 230.
Ronsard, 223, 233, 238, 258.
Rousseau (J.-J.), 52, 53, 79, 80, 83, 244, 427, 436, 437, 450, 451, 497.
Rousselot (P.), 181, 220, 238, 377, 558.
Rovère (J. de la), 223.
Royer, 533.
Rudler (G.), 52.
Ruysbroeck, 492, 493, 495.
Rye (Mme de), 276.

Sabbas (saint), 111.
Sablière (Mme de la), 204.
Sabrié (J.-B.), 79, 120, 122.
Saci (de), 436.
Sadolet, 12, 14.
Saint-Cyran, 25, 29, 43, 52, 60, 61, 65, 68, 88, 127, 129, 130, 237, 274, 384, 510, 523, 534, 558, 559.
Sainte-Beuve, 27, 29, 30, 31, 32, 61, 62, 83, 85, 106, 166, 167, 197, 450, 520, 525, 536.
Saint-François (J. de). 2, 229.
Saldoz, 356.
Sales (Bernard de), 214, 245, 252.

Sales (Ch. Aug. de), 2, 32, 33, 224, 226, 232.
Sales (Gaspard de), 22.
Sales (J.-Fr. de), 20.
Sales (Louis de), 5.
Santeul (de), 256.
Sanudo, 280.
Saudreau (Chan.), 73.
Savonarole, 238.
Scharrelmann 479.
Schopenhauer, 96.
Schryvers (J.), 373.
Scudéry (Mlle de), 13
Séailles (G.), 158.
Segond (J.), 307.
Seignelay (Mis de), 476.
Sempé (P.), 369.
Senèque, 11, 81, 363, 370, 404, 448, 496, 497.
Serenus, 196.
Servière (J. de la), 82.
Sévigné (Mme de), 172, 546.
Siméon Stylite 242.
Simon (Jules), 121.
Singlin, 130.
Sirmond, 3, 89, 530.
Socrate, 81, 87, 414.
Soly, 77.
Sommervogel (C.), 522.
Sommalius, 369.
Soto (Dominique), 383.
Soulfour (Mlle de), 127, 250, 251, 371, 561.
Souriau (Maurice), 351, 358.
Spencer, 172.
Spinoza, 523.
Staffer (P.), 15, 16, 158, 559.
Strowski (F.), 90, 165, 166, 202, 203, 236, 409, 419, 469, 469, 531, 551, 556, 559.
Suarez, 80, 132.
Surin, 182.

Taine (H.), 19, 101, 294, 487.
Talleyrand 156.
Tanquerey, 73.
Tasse, 154.
Tertullien, 37, 220.
Thamiry, 85.
Thérèse (sainte), 1, 6, 73, 103, 104, 110, 122, 154, 167, 189, 207, 268, 330, 346, 351, 360, 418, 482, 486, 549.
Thiérard-Baudrillart (Mme), 194, 420.
Thomas (saint), 36, 37, 38, 39, 41, 42, 57, 133 256, 265, 481.
Thomas A. Kempis, 369.
Thorens (de), 200.
Tiele, 26.
Tillemont, 52.
Tintoret, 487.
Titien, 487.
Tolet (cardinal), 383.
Torsellini (Horace), 238.
Travernay (Mme de), 196, 201, 346, 465, 466, 485, 534.
Travis (Mlle de), 500, 501.
Tronson, 324, 372.

Ubald d'Alençon, 372.
Urfé (Honoré d'), 155, 521, 522, 534, 535, 544.

Vacant, 34.
Valla (Lorenzo), 10, 374.
Vair (du), 94.
Vasquez, 383.
Vaugelas, 58 228.
Velasquez, 317, 318.
Vignod (Mme de), 268, 381.
Villars (Pierre de), 520.
Villesavin (Mme de), 533.
Villette (Amédée de), 231.
Vincent de Paul (saint), 8, 143, 523
Vincent Ferrier (saint), 528.
Vivès (L. de), 112, 269.
Voiture, 524, 529.
Voltaire, 92.
Voragine (J. de), 543.
Vüy (Mlle A.), 286.
Vüy (J.), 458.
Watrigant, 157.
Wesleys, 169.
Wolter (Dom Maur), 117.
Xavier (saint François), 142 343.
Yvan (P.), 500.
Zamet (Sébastien), 344, 417 419.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Objet du livre. Biographie succincte de saint François de Sales. Son tempérament : humaniste, homme du monde. cœur sensible et bon. 1-25

PREMIÈRE PARTIE

Les grands principes directeurs : Optimisme et Moralisme

CHAPITRE PREMIER

L'Optimisme de saint François de Sales

Toute la spiritualité est dans la dépendance d'une conception de l'homme et d'une conception de la divinité

I. *Saint François de Sales et le problème de Dieu.* — Dès son adolescence, François de Sales prend parti pour le Molinisme contre la thèse prédestinatienne. Sa « tentation ». A travers toute son œuvre il reste fidèle à la doctrine des Jésuites sur la grâce. Son intervention dans le grand débat *de auxiliis* entre Dominicains et Jésuites. Sa lettre à Lessius. Il prêche la joie, la confiance en un Dieu d'amour. Sa doctrine sur le grand nombre des élus, sur le purgatoire, sur la vie mystique épanouissement de la vie ascétique.

II. *Saint François de Sales et le problème de l'homme.* — La question du péché originel domine toute l'ascèse. Comment François de Sales conçoit ce péché : perte de dons gratuits. La chute a laissé en l'homme une inclination naturelle d'aimer Dieu. Le saint tient une position moyenne entre le stoïcisme cornélien et le jansénisme racinien. Sage confiance dans la volonté. L'objection de Boutroux et de Payot..... 25-98

CHAPITRE II

Le Moralisme de saint François de Sales

Entre les hommes, les uns font de la Religion surtout un *culte*, les autres surtout une *vie*. Pour saint François de Sales elle est d'abord une vie. Elle se ramène presque entièrement à la culture de soi et à la culture des autres par l'apostolat.

I. *Religion et culture de soi.* — L'idéal religieux du moyen âge avait trouvé sa formule dans la Règle bénédictine. La piété bénédictine était avant tout liturgique. Saint François de Sales, continuateur de saint Ignace, est-il, comme on l'a dit, un révolutionnaire en spiritualité? Pas absolument. Il

nserve les éléments liturgiques de la piété. Mais il fait une transposition écisive : la prière intérieure, l'introspection, la culture de soi prennent dans a vie religieuse la place qu'y tenait antérieurement la prière laudative, l'Office iturgique. L'âme bénédictine et l'âme salésienne. La liturgie devient *moyen* le culture individuelle. Et non seulement la liturgie, mais toute la partie extérieure du culte devient moyen d'approfondir en soi la vie chrétienne.

II. *Religion et culture des autres.* — L'ascète bénédictin primitif subordonne tout à l'œuvre de louange et d'adoration, tout, même l'apostolat. Le travail intellectuel lui-même n'est pour lui qu'une préparation à la prière publique. La fondation des Dominicains, puis celle des Jésuites préparent la transformation de l'idéal religieux de la chrétienté. Avec saint François de Sales s'achève le passage de l'*Opus Dei* à l'*Opus animarum*. La piété salésienne est fortement individuelle mais non pas individualiste ; elle est tout orientée vers la conquête. Christianisme conquérant..... 98-149

DEUXIÈME PARTIE

L'IDÉAL PROPOSÉ : AMOUR DE DIEU ET CULTURE DE TOUT L'HOMME

CHAPITRE III

L'Amour terme et moyen de la perfection

C'est par la perfection de notre vie que nous acquittons notre dette envers Dieu. Et c'est par l'amour que nous allons à la perfection. L'amour *effectif*, adhésion de notre vouloir à celui de Dieu, est la perfection même. L'amour *affectif* nous mène à cet amour essentiel. Saint François de Sales, influencé par la littérature de son temps, fait à l'amour, même *affectif*, une place privilégiée dans son système. En quoi il diffère de ses devanciers et même de saint Ignace. Caractère positif de son ascèse : plutôt que de protéger l'âme du dehors, il la met en possession d'une grande force personnelle. L'amour une fois installé dans l'âme : 1° abolit les vices ; 2° engendre les vertus. C'est donc par lui qu'il faut commencer. Méthode en accord avec la psychologie moderne.

I. *Premier corollaire : L'acte en soi n'est rien ; le motif d'amour est tout.* — Le mérite se mesure à l'*élan*, non à l'*effort*. Fausseté de la maxime : un acte vaut ce qu'il coûte. Acquérir la dévotion plutôt que pratiquer des dévotions. *Non multa sed multum*. Contre l'esprit de capitalisation spirituelle. Etre une source non une citerne. Il importe moins d'avoir présentement des mérites que l'aptitude à en acquérir.

II. *Deuxième corollaire : La dévotion possible dans le monde.* — A l'encontre du moyen âge qui tenait la dévotion pour affaire de spécialiste et privilège du cloître, saint François de Sales enseigne qu'elle tient à nous, non à notre état. A la différence de saint Augustin, il ne redoute pas les risques de la vie mondaine, même à la cour. Réaction contre le mouvement qui poussait inconsidérément les âmes au désert et au cloître. La dignité du devoir d'état. Un grief de M. Strowski. Qu'il n'a aucune responsabilité dans l'éducation trop confinée du duc de Bourgogne. L'excellence spirituelle est liée à l'excellence professionnelle.

III. *Troisième corollaire : L'acceptation ou sainte indifférence.* — Contre Cassien il enseigne que l'acte commandé l'emporte sur l'acte choisi. Théorie conforme à la psychologie moderne. Le problème de la souffrance. Qu'il ne dit pas : ou souffrir ou mourir. L'indifférence et l'inertie fataliste. L'objection de M. Crouslé. L'indifférence et l'insensibilité 149-216

CHAPITRE IV

La culture de tout l'homme

Le chrétien selon saint François de Sales n'est pas un homme tronqué. Il est appelé à cultiver tout son être : esprit, cœur et corps.

I. *Culture de l'esprit.* — La passion du saint pour la science humaine. Comment il a fait en lui-même l'accord de la plus haute culture et de la plus haute sainteté. L'influence de son temps. L'orgueil du savant moins à craindre que celui du sot et de l'ignorant. Manifestations de sa sympathie en faveur du savoir et des savants. La science qu'il concède à chacun selon sa condition. Saint François de Sales et les arts.

II. *La vie du cœur.* — Les affections humaines. L'amour de Dieu n'est pas exclusion mais préférence. Les affections humaines sont non seulement permises mais voulues de Dieu. Saint François de Sales et l'amour conjugal. Les marques extérieures de tendresse entre époux. Les autres affections humaines et notamment l'amitié. L'amour de la nature et de la patrie.

III. *La culture du corps.* — Une sage culture du corps est pour le saint la condition d'une bonne éducation de la volonté. Sa modernité sur ce point. Contre le néo-platonisme qui croyait revigorer l'âme en exténuant le corps. Il veut un chrétien sain de corps : 1° Pour qu'il puisse se livrer utilement à l'apostolat ; 2° Pour qu'il vaque plus efficacement à sa propre culture spirituelle. Allant encore plus loin, il préconise une certaine culture positive du corps. Les récréations, les jeux, les sports. La grave question de la danse : comment il la permet. La toilette. Les parures. Le décolletage. La propreté..... 217-290

TROISIÈME PARTIE

LA CULTURE DE L'AMOUR ET DE LA VOLONTÉ PAR L'EFFORT DU DIRIGÉ

CHAPITRE V

Le grand moyen de culture : l'oraison mentale

Saint François de Sales n'a pas créé ce moyen, il l'a mis au point. Brève histoire de l'oraison mentale. L'apport et l'originalité du saint dans son organisation. Modernité de sa conception. Mise en pratique de l'axiome moderne : *entretenir en soi des idées conformes aux actes qu'on veut produire.* L'objection des « Liturges » partisans de l'*oraison diffuse* du moyen âge. L'oraison exercice de complément non de remplacement. La méthode. Largeur de vue de notre saint à l'égard des méthodes. La méthode salésienne comprend en général quatre parties : une partie préparatoire, une partie intellectuelle ou cognitive, une partie affective, une partie active ou résolutive.

I. *La préparation.* — Saint François de Sales l'exige habituellement. Réduite à trois actes : mise en présence de Dieu, invocation, fixation d'un sujet, elle est une force tout ensemble défensive et offensive. Comparaison avec la méthode de Saint-Sulpice. Affinités entre le recueillement préliminaire et l'activité de prière. Appel à la participation du corps. Influence de saint Ignace.

II. *Partie cognitive.* — Pour que la volonté prenne des résolutions valables il faut que l'intelligence les lui ait solidement motivées. La méditation proprement dite, ou considération prolongée d'une vérité, fixe en nous ces motifs d'agir. C'est à cette phase particulièrement que l'oraison salésienne diffère de l'oraison diffuse des *Liturges*. L'emploi de l'imagination. Comment saint François de Sales se sépare de saint Ignace.

III. *Partie affective.* — L'évêque de Genève évite l'écueil ordinaire de l'intellectualisme excessif en oraison. Cet exercice est moins pour lui travail de tête que prière du cœur. Les considérations ne tendent qu'à exciter les affections. Les actes affectifs, d'abord émis séparément, doivent tendre à s'unifier et faire gerbe. L'oraison doit évoluer vers la contemplation globale, devenir un faisceau d'affections. Valeur psychologique de l'oraison ainsi comprise. Toute-puissance des *états chauds*. Accord de saint François de Sales avec les psychologues modernes.

IV. *Partie active ou résolutive.* — L'oraison salésienne tend essentiellement à l'action. Elle est aux antipodes de la contemplation paresseuse des « raffineurs de spiritualité ». Elle prépare l'action par les résolutions. Celles-ci doivent survenir après les affections et s'y rattacher. Pour échapper aux deux périls qui la menacent : l'oubli et le contre-ordre, la résolution doit être précise, très particularisée, immédiatement réalisable. Le bouquet spirituel. Sa valeur pédagogique..... 291-345

CHAPITRE VI

Moyens de culture auxiliaires : Oraisons jaculatoires. Prières vocales. Examen de Conscience. Sacrements

I. *L'Oraison jaculatoire.* — Ce qu'elle est : un prolongement et une suppléance de l'oraison. Tout le monde peut et doit la pratiquer. Importance de l'oraison jaculatoire dans le système de saint François de Sales. Pas de formules stéréotypées. L'oraison jaculatoire doit être inventée. Sources d'inspiration. Fréquence.

II. *Prière vocale.* — Après des tâtonnements, l'évêque de Genève la maintient en bonne place dans sa spiritualité. Les campagnes qui se dessinent au XVIIe siècle contre la prière vocale ne peuvent s'autoriser de lui. Mais il tend nettement à convertir la prière vocale en prière mentale. Ses procédés de mutation.

III. *Examen de conscience.* — Il se distingue de saint Ignace dans sa conception de l'examen de conscience. L'examen pour lui regarde moins le passé que l'avenir. Il est prière autant qu'exercice d'introspection. Il ne se fait qu'une fois le jour. Surtout il est global non particulier. Il n'est pas chiffré. Saint François de Sales est ici franciscain beaucoup plus qu'ignatien.

IV. *Les Sacrements.* — Avec les Jésuites, à l'encontre de certains humanistes il s'efforce de ramener les chrétiens vers les sacrements. Comment il contribue à en spiritualiser la notion. L'Eucharistie, sacrement d'entretien par excellence, est pour lui moyen de culture : 1° En tant que nourriture de l'âme, 2° En tant que stimulant psychologique.

1° Comme nourriture de l'âme, il est nourriture non seulement des *forts* mais des *faibles*. L'évêque de Genève se déclare contre la tendance toujours vivace qui fait de la communion une récompense. Sa campagne en faveur de la communion fréquente et même quotidienne. Il est ici très ignatien.

2° Comme stimulant psychologique le sacrement s'apparente à l'oraison. Saint François de Sales le considère moins comme un distributeur automatique de mérites que comme un moyen de reploiement sur soi, comme un moyen de culture. Il se montre donc surtout attentif à la part d'activité humaine qui va multiplier son efficacité. D'où l'importance pour lui de la préparation, du cérémonial de réception, de l'action de grâces.

Les mêmes principes le guident dans son enseignement sur la confession qui ne doit pas seulement nous absoudre mais nous cultiver, qui doit regarder l'avenir plus que le passé et qui doit se pratiquer très fréquemment. 345-397

QUATRIÈME PARTIE

LA CULTURE DE LA VOLONTÉ PAR LA DIRECTION
LA MÉTHODE SALÉSIENNE

CHAPITRE VII

La direction. Sa nécessité. Ses limites. Respect de l'autonomie du sujet

I. *Nécessité de la direction.* — Place de saint François de Sales dans l'histoire de la direction. Importance qu'il y attache. Le recours au directeur lui semble aussi nécessaire que le recours au spécialiste en médecine ou en jurisprudence. Le directeur est le technicien de la spiritualité. Le directeur est aussi l'ami. Une singulière objection.

II. *Limites de la direction.* — Les objections de La Bruyère, de R. Doumic, de F. Strowski. La direction salésienne respecte l'autonomie de la conscience. Elle ne cherche pas à maîtriser les âmes, mais leur apprend à se maîtriser elles-mêmes. La doctrine théorique du saint. Sa grande lettre à Mme Bourgeois. Sa pratique. La part de l'auto-éducation est toujours réservée. Il est moins large que certains théoriciens modernes de la direction, mais beaucoup plus qu'on ne l'était généralement en son temps. Il évite les termes impérieux. Il intervient peu dans les petites choses. Tactique indirecte et d'enveloppement. Il se parle à lui-même autant qu'à son dirigé. Il se met de jeu. Il fait intervenir un tiers auquel il adresse sa leçon ou par lequel il la fait donner. Il loue son dirigé des vertus qu'il veut lui inculquer. Il dispose sur son chemin l'appas d'une bonne lecture. En un mot, il fait constamment appel à sa collaboration. Il fait en sorte qu'il *prenne* librement sa leçon et ne la *reçoive* pas du dehors 397-439

CHAPITRE VIII

Méthode d'adaptation au sujet. Méthode progressive

Il ne servirait de rien que le directeur usât d'une tactique indirecte et enveloppante s'il tirait parti de sa souplesse pour dominer l'âme qui lui est confiée. Pour que son autorité soit vraiment libératrice, il faut qu'elle subordonne

ses moyens d'action aux besoins de chaque âme ; il faut même qu'elle agisse sur la même âme diversement aux différentes phases de son développement. En un mot, le directeur salésien ne façonne pas les âmes en série, il aide chaque âme à se former dans son propre style, à atteindre la perfection de son type. Pour cela : 1° Il subordonne son action à celle de Dieu ; 2° Il l'adapte au tempérament naturel de son dirigé ; 3° Il suit une marche progressive.

I. *Il règle son action sur celle de Dieu.* — La direction salésienne est une maïeutique. L'évêque de Genève commence par constituer le dossier spirituel de son dirigé. Il observe longuement avant d'établir son diagnostic. Il pratique ce qu'on appelle aujourd'hui la soumission scientifique à l'objet. Homme de la Renaissance, il tient un grand compte des inspirations individuelles, notamment dans la question de la vocation religieuse.

II. *Il adapte sa direction au tempérament de son dirigé.* — A l'encontre de Bossuet, il a un vif sentiment de la diversité naturelle des âmes. Là encore, avant d'agir, il établit le dossier moral du dirigé, fait le compte de ses tares ou de ses vertus héritées, mesure son dynamisme spirituel et demande à chacun une perfection objective différente. Il prend l'âme telle qu'elle est, évite, comme dit Rousseau, de la *dénaturer*, n'introduit en elle que des éléments qui lui soient assimilables. Il est en avance sur son temps. Sa théorie. Sa pratique. Comment il tient compte du moment, de la condition, de la race, de la nationalité, etc.... Utilisation des *synthèses mentales* constituées ou en formation.

III. *Education progressive.* — Saint François de Sales, à la différence de Port-Royal, ne croit pas à la vertu des coups de théâtre, des explosions intérieures. Il est pour les petits progrès qui font un système lié. Fondement psychologique de cette méthode. Penchant des âmes novices pour les *moyens courts*. Mais tout en modérant les âmes, le saint leur fait entrevoir un idéal de haute perfection 439-481

CHAPITRE IX

Direction affective

L'éducation de la volonté pour saint François de Sales se ramène essentiellement à l'utilisation des *états affectifs*. Le pathétique prime la dialectique. Personne ne l'a surpassé dans l'art d'émouvoir la volonté en faveur de son objet : 1° directement, en donnant à cet objet le maximum d'attrait sensible ; 2° indirectement, en se faisant aimer.

I. *Pédagogie affective directe, ou l'art d'émouvoir la sensibilité en faveur de Dieu et de la vertu.* — Sa théorie. Faiblesse de l'idée pure pour l'action. Sa pratique. Dévotion spéciale aux mystères émouvants de la vie du Sauveur : Passion, Naissance, Eucharistie, Sacré-Cœur. Le problème de la sensualité dans le langage de la dévotion. Sa position. L'influence de son temps.

II. *Pédagogie affective indirecte, ou l'art de se faire aimer.* — Sa théorie. Avant Fénelon, il donne pour mot d'ordre à l'éducateur : faites-vous aimer ! Sa pratique. Par tempérament il incline aux démonstrations affectives. Envers tous ses dirigés il se montre tendrement affectueux. Le sens de son affection spéciale pour sainte Jeanne de Chantal. Conclusion : dans quelle mesure le directeur moderne peut-il pratiquer la méthode affective de saint François de Sales ? 481-515

CHAPITRE X

Méthode attrayante. Forme séduisante de l'enseignement salésien

L'évêque de Genève cherche à inspirer le goût de la dévotion en l'enseignant avec agrément, en lui donnant un visage aimable. Il est ici de l'école de Montaigne qui venait de réagir contre l'*orbilianisme* en pédagogie profane.

I. *L'art de donner aux choses de la dévotion un air gracieux et neuf par la composition et le style.* — Comme les théoriciens modernes de l'éducation, notamment William James, saint François de Sales pense qu'il faut donner à ce qu'on enseigne un air de *nouveauté*. Son art de piquer la curiosité. Comment l'art d'écrire est pour lui un moyen pédagogique. Il fait passer la spiritualité dans la littérature française. La dévotion devient chose élégante et de bonne compagnie. Sa préciosité. Que faut-il penser de ce qu'on appelle son « bavardage » et son abondance?

II. *Les comparaisons scientifiques. Les histoires et paraboles.* — Valeur de la querelle qu'on lui fait au sujet de ses anecdotes scientifiques. L'influence du temps. Il n'était pas dupe de ses récits. Leur qualité pédagogique. Son penchant pour l'enseignement par histoires et paraboles. Son art de conter. Il est le Montaigne, l'Amyot de la spiritualité. Puissance de l'enseignement spirituel tel qu'il l'a pratiqué. Conclusion 515-548

CONCLUSION

Qu'il est utile aux directeurs d'étudier saint François de Sales. Sa méthode et sa doctrine sont classiques, c'est-à-dire humaines et universelles. Avaient-elles besoin d'être virilisées par Port-Royal? Objection de M. Strowski. La douceur salésienne est surtout de surface. Y a-t-il danger de contagion de la forme au fond? Comment le grand principe de l'adaptation maintient la méthode salésienne dans l'universel. Comment cette méthode s'harmonise avec l'idéal classique du XVIIe siècle et comment elle est de tous les temps 549-562

Bibliographie..... 563-566

Index..... 567-573

Angers, Société Anonyme des Éditions de l'Ouest. — 11-22.